


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
202
9 H
8
ROMA

INSURRECTION

ET

RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE

PAR

G.-G. GERVINUS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

J.-F. MINSSEN
Professeur au Lycée de Versailles

LÉONIDAS SGOUTA
Rédacteur de LA THÉMIS, à Athènes



TOME PREMIER

PARIS

A. DURAND, ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, N° 7

1863

Le tome II, sous presse, contiendra la préface.

INSURRECTION

ET

RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, N° 144.

INSURRECTION

ET

RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE

PAR

G.-G. GERVINUS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE HEIDELBERG

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

J.-F. MINSSEN
Professeur au Lycée de Versailles

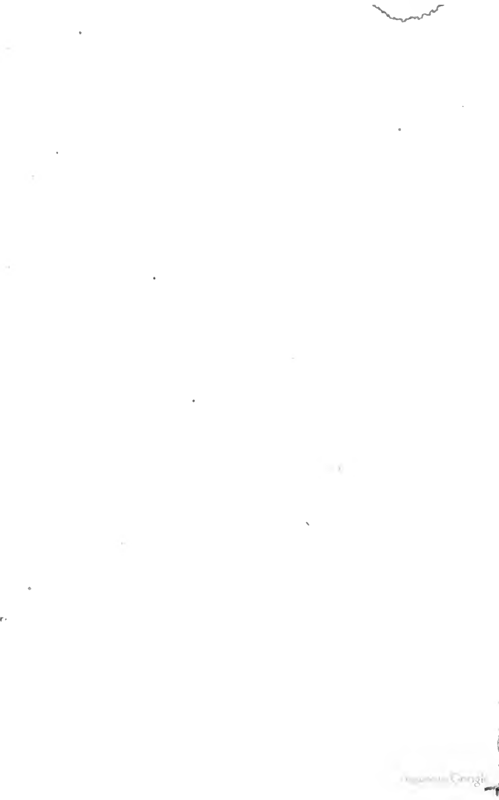
LÉONIDAS SGOUTA
Rédacteur de La Thémis, à Athènes

TOME PREMIER



PARIS
A. DURAND, ÉDITEUR
RUE DES GRÈS, N° 7

1863



PRÉFACE DES TRADUCTEURS.

Voyant, au mois de septembre dernier, qu'une révolution était imminente en Grèce et que le trône du roi Othon était sérieusement menacé, nous avons cru rendre un service à la Grèce en publiant, en langue française, un ouvrage contenant l'histoire complète de l'insurrection et de la régénération du peuple hellénique, et racontant aussi bien les péripéties de la lutte par laquelle il a conquis son indépendance que les vicissitudes de sa destinée entre les mains de la diplomatie européenne. Le choix du livre, pouvant remplir ce but, n'était pas difficile.

M. Gervinus, dont le savoir, le talent et l'impartialité comme historien sont appréciés à leur véritable valeur dans le monde entier, venait de terminer l'histoire de l'insurrection et de la régénération de la Grèce, qui forme les tomes V et VI de son *Histoire du XIXe siècle depuis les traités de Vienne*. Nous n'aurions pu trouver de meilleur ouvrage pour intéresser le public européen au sort de la Grèce qui allait de nouveau attirer l'attention du monde.

Nos prévisions à l'égard du mouvement qui se préparait dans le royaume hellénique n'ont pas été trompées. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis que nous avions annoncé notre entreprise au public, que le roi Othon disparut, non dans une tempête, mais, comme on l'a dit quelque part, dans la fumée d'un bateau à vapeur. Le trône de Grèce devint vacant, et la diplomatie européenne reprit son œuvre pour trouver un nouveau roi.

Peut-être s'attendrait-on à trouver dans cette préface un résumé de l'histoire de la Grèce depuis 1830 et un exposé des causes qui ont amené la chute de la dynastie bavaroise,

c'est-à-dire la continuation de l'ouvrage de M. Gervinus. Une telle entreprise aurait dépassé les limites d'une préface; c'eût été, en outre, de notre part, une grande présomption que de vouloir continuer l'ouvrage d'un si éminent historien, d'autant plus que nous espérons que la Providence lui accordera encore de longues années pour qu'il puisse finir la grande œuvre qu'il a entreprise et qu'il poursuit avec autant de vigueur que de conscience, et donner lui-même cette suite de son *Histoire de la Grèce.*

Dans les deux volumes que nous venons de traduire, M. Gervinus dépeint, avec une science profonde et une impartialité remarquable, les différentes tentatives et les efforts que fit la nation hellénique pour secouer le joug séculaire qui pesait sur elle; il a si bien su caractériser, d'après leur véritable valeur, les hommes et les choses en Orient, les diverses nationalités et les individus qui s'y montrent sur la scène politique, que nous croyons superflu de toucher à ces sujets. En effet, nous ne pourrions donner qu'un pâle reflet de ses tableaux.

Nous nous bornons donc à exposer ici seulement les raisons qui nous ont déterminés à entreprendre la traduction de l'ouvrage de M. Gervinus plutôt que celle des ouvrages de Gordon, de Trikoupis ou de Finlay qui, dans ces dernières années, ont traité le même sujet et ont occupé plus ou moins la critique littéraire. Donner un résumé fidèle et succinct des critiques qui ont été faites de ces différents ouvrages, ce sera le seul but que nous nous proposons de remplir dans ces pages.

Le premier ouvrage qui a donné un récit complet de la révolution grecque de 1821 est celui de Gordon, qui a été traduit en allemand par Zinkeisen. C'est un récit fait par un soldat de bonne foi, loyal et sincère, et qui, comme le remarque très-bien M. Gervinus, « restera, même encore après Trikoupis, une source indispensable pour l'histoire de l'insurrection grecque, à cause de l'impartialité des observations faites sur les lieux par l'auteur, homme très-instruit. »

Mais l'histoire de Gordon a été écrite, il y a plus de trente ans, avant que ce drame fût même arrivé à son dénouement et à une époque où les esprits étaient encore pleins d'enthousiasme, où, par conséquent, l'historien de l'insurrection grecque ne pouvait pas encore se soustraire à l'influence des hommes et des choses dont il était entouré, et se former des jugements exempts de partialité et d'exagération. En outre, les négociations diplomatiques manquent complétement dans cet ouvrage, et cependant l'action des hommes d'État n'est pas la partie la moins curieuse de cette insurrection; car, comme le dit très-bien M. Gervinus (T. I[er], p. 540), « rarement on a vu, dans la trame mystérieuse de l'histoire, si bien la corde; rarement on a si bien vu combien peuvent être faibles et misérables les forces qui, si souvent, dirigent les grandes destinées des peuples. »

Ainsi l'ouvrage de Gordon, précieux en lui-même comme source pour l'histoire de la Grèce, n'aurait pu contenter nos lecteurs, surtout depuis qu'on a publié plusieurs ouvrages, des mémoires, des monographies et d'autres écrits qui ont jeté un jour nouveau sur plus d'un fait.

Après l'ouvrage de Gordon est venu, en 1853, celui de Trikoupis, en quatre volumes, qui fut publié à Londres en langue grecque. Cet ouvrage, bien qu'écrit par un Grec, a trouvé un chaleureux accueil en Angleterre, et nous l'aurions certainement choisi pour le traduire, si l'on pouvait effacer la nationalité de l'auteur. En effet, l'histoire de l'insurrection de la Grèce, écrite par un Grec qui ne peut pas se dépouiller de sa nationalité, et qui nécessairement reflète dans ses écrits l'esprit des hommes au milieu desquels il vit, ne saurait donner toutes les garanties d'impartialité et d'appréciation juste qu'on doit demander à un historien.

Notre but, au contraire, est de donner au public un récit dont les grands traits, aussi bien que les moindres détails, reposent sur des faits incontestables et appréciés avec impartialité. Ces garanties-là, nous ne les aurions pas trouvées dans Trikoupis.

Il est curieux cependant de voir de quelle manière cet ouvrage a été jugé en Angleterre, et de quelle façon à Athènes.

Une des meilleures publications périodiques de l'Angleterre, *the Saturday Review*, s'est occupée longuement de cet ouvrage. Dans son numéro du 6 décembre 1856, page 707, elle s'exprime de la manière suivante : « M. Trikoupis a publié un des morceaux les plus remarquables de l'histoire contemporaine qui, nous n'osons pas dire, lui donne le rang d'un second Thucydide, mais certainement celui d'un second Polybe. Il y a, en effet, une très-grande analogie entre la position de l'un et de l'autre de ces deux écrivains. Tous les deux ont écrit l'histoire d'une Grèce régénérée, d'une Grèce qui revient à elle après avoir brisé le joug de l'étranger. Tous les deux ont écrit après que la lutte était terminée et quand la nation régénérée avait de nouveau ou en partie entièrement dégénéré. Sans écouter les calomnies de ceux qui représentent la Grèce comme n'ayant rien gagné par sa révolution et comme n'ayant pas fait de progrès depuis sa délivrance; sans admettre les déductions contraires à la logique de ceux qui rejettent sur la Grèce la faute des folies et des intrigues de ses bienfaiteurs français, anglais, russes ou bavarois, M. Trikoupis avouerait probablement lui-même que sa patrie n'a pas gagné autant, ni avancé aussi rapidement qu'on l'espérait il y a trente ans. »

« Comme Polybe, Trikoupis aussi parle d'événements qu'il peut raconter d'après ses propres souvenirs, ou d'après les récits de témoins oculaires; événements auxquels tous les deux ont pris une part honorable, bien que ni l'un ni l'autre n'y ait joué le premier rôle. Comme Polybe, Trikoupis est encore un Grec, familier aussi bien avec l'administration intérieure de son pays natal qu'avec la politique et la diplomatie sur une plus grande échelle. Rome et Londres ont donné aux historiens, nés l'un en Arcadie et l'autre en Étolie, une connaissance des affaires humaines sur un terrain plus vaste que celui qui était ouvert à leur prédécesseur d'Athènes. »

Après avoir prouvé ensuite que la révolution grecque s'est

faite par le soulèvement général de toute la race hellénique, l'auteur de cet article passe en revue plusieurs faits heureux et malheureux de la lutte en Grèce, et finit de la manière suivante :

« Raconter les événements contemporains dans une forme qui assure à son récit une longue durée, c'est, après tout, la plus grande œuvre de l'historien, en tant qu'il se distingue du critique historique. Et cependant, après tout, les fonctions des deux écrivains diffèrent à peine. Pour écrire l'histoire de cette récente guerre de manière qu'elle mérite de survivre à son auteur, il faut posséder les mêmes facultés critiques que celles dont on a besoin pour écrire l'histoire d'une période lointaine. Si l'écrivain est même un témoin oculaire des événements qu'il décrit, ou qu'il y ait pris une part active, il ne peut avoir vu de ses yeux qu'une partie de ces mêmes événements ou avoir pris part qu'à certains exploits; et sa position même de témoin oculaire ou d'acteur dans ces événements, bien qu'elle ait de grands avantages, implique cependant aussi des difficultés et des tentations d'une nature particulière. Le travail entrepris par M. Trikoupis n'était donc pas une tâche facile; cependant il l'a accomplie avec succès. Autant que nous pouvons en juger, son récit est aussi impartial qu'on peut s'y attendre d'une telle relation.

« M. Trikoupis est Grec, patriote et enthousiaste; mais il raconte tout avec sincérité et loyauté, et blâme sévèrement tout acte de cruauté ou de perfidie, d'égoïsme, de négligence ou d'opposition factieuse qui n'ont que trop souvent flétri la cause de la liberté. Jamais il ne cache ni excuse le mal; il en indique, au contraire, la cause, en démontrant que les Grecs n'ont été que des élèves trop dociles à l'école des Turcs, leurs maîtres. S'il lui arrive parfois de rencontrer quelque acte d'humanité ou de justice fait par les ennemis, il le mentionne fidèlement et il y applaudit. En effet, sa stricte impartialité a été la cause que son histoire a trouvé un accueil beaucoup moins favorable dans son propre pays

qu'on n'aurait pu s'y attendre à l'égard du récit classique et national des événements les plus importants dans la Grèce moderne. Son histoire grecque est complète, claire, sans affectation et sans aucune prétention à la rhétorique, s'élevant parfois à un grand élan d'éloquence naturelle, et montrant, à d'autres moments, une riche veine d'*humour* tranquille. »

Voici maintenant de quelle manière l'ouvrage de Trikoupis a été jugé à Athènes par un des meilleurs historiens de ce pays et professeur à l'université d'Athènes, M. Konstantinos Paparrigopoulos, dans *le Spectateur d'Orient* (T. VI, p. 255 sq.), revue périodique écrite en français et qui a si bien défendu, en 1855, les intérêts de l'Orient devant l'Europe.

« Le mérite de l'ouvrage de M. Trikoupis, dit M. Paparrigopoulos, son grand mérite, à nos yeux, est d'avoir été inspiré d'un bout à l'autre par un esprit éminemment national. Nous n'entendons pas dire par là que ce soit une aveugle apologie du peuple grec. M. Trikoupis est loin de flatter ses compatriotes; très-souvent il leur dit de dures vérités, celle-ci, par exemple, que la révolution a eu sa raison d'être beaucoup plus dans l'immobilité des Turcs que dans les progrès accomplis par les Grecs. Parfois aussi, il a condamné sévèrement, trop sévèrement, allions-nous dire, leurs faiblesses et leurs défauts, ce qui fait, soit dit en passant, que son livre n'est pas très-populaire en Grèce, où l'on semble ne pas avoir assez senti que s'il a eu, en ceci, les défauts de ses qualités, s'il a poussé l'impartialité à l'extrême, il n'en inspirerait que plus de confiance au public européen. Hélas! nous ne demandons pas mieux que d'être jugés, le livre de M. Trikoupis en main. Toutes les questions de la politique, soit extérieure, soit intérieure, y ont été envisagées sous le point de vue le plus large, le plus véritablement national; l'esprit de parti et de coterie ne projette point son ombre malfaisante sur cette sereine intelligence. Ce n'est pas non plus un de ces génies transcendants en politique qui prétendent découvrir les secrets sécu-

laires de telle puissance sur l'Orient, ou les haines invétérées de telle autre contre la nationalité hellénique; il ne prévoit pas, il ne préjuge pas, mais il voit clair et juge bien; il se borne à prendre sur le fait la conduite de chacun envers la Grèce; à raconter, sans aigreur, les torts que cette conduite a pu nous causer; à prouver, sans emphase, l'intérêt de l'Europe, de l'Europe tout entière au triomphe du christianisme en Orient, et à espérer avec confiance que cet intérêt finira par faire pencher définitivement en notre faveur la balance de la politique générale du monde civilisé. Sans être un fanatique en matière de religion, il est sincèrement attaché à la foi de ses pères, et en considère la conservation comme une des conditions indispensables du salut de la nationalité grecque. Ayant été mêlé lui-même aux événements dont il nous fait le récit, il a su oublier et se rappeler également à propos; homme politique, il a eu des amis et des adversaires; historien, il a été, comme dit Marcellin, ami de la vérité et d'un caractère modéré, φιλαλήθης καὶ τὰ ἤθη μέτριος. »

« Où son œuvre prête à la censure, c'est sous le rapport du style et de l'exécution historique. M. Trikoupis est du nombre de ceux qui pensent que la langue grecque de notre temps ne doit pas courir trop au-devant de celle des temps anciens, qu'elle ne s'en est déjà que trop rapprochée, et qu'il faudrait la faire retourner un peu sur ses pas pour la tenir dans un certain milieu entre l'idiome du peuple et l'idiome attique de l'antiquité. Mais ce milieu, qui pourrait le fixer et le régler dès aujourd'hui? A tort ou à raison, la langue moderne s'est élancée, avec une force irrésistible, vers cette source primitive dont trois mille ans n'ont pas suffi à épuiser ou à troubler l'onde toujours riche et toujours limpide. Qui prétendrait arrêter ce courant? Toute langue écrite d'ailleurs a besoin de certaines règles : l'idiome du peuple n'en présente pas, ou n'en présente que de bien peu sûres; vouloir les suivre, c'est tomber dans un arbitraire et dans une anarchie déplorables; force nous est donc de chercher le plus souvent un appui dans le mécanisme admirable que nous offrent les chefs-

d'œuvre de Xénophon et de Plutarque, de Basile et de Chrysostôme. Finirons-nous par nous y conformer tout à fait? Dieu seul le sait. La langue grecque de notre temps se trouve dans un de ces moments d'élaboration dont personne ne saurait se flatter d'arrêter l'action ou de prévoir les résultats; elle représente jusqu'à un certain point les destinées de la race grecque elle-même. Qui pourrait dire ce que cette race sera dans cinquante ou dans cent ans? Qui prétendrait prévoir au juste quelle sera la force, l'étendue, le caractère de sa position politique à cette époque? Et, d'un autre côté, qui pourrait soutenir que le royaume de Grèce actuel représente le maximum de la carrière qu'il est donné à cette race de fournir et qu'elle doit régler sur ces limites toutes les conditions de son existence politique et intellectuelle? Professer que la langue doit s'arrêter au milieu de ce travail de transformation qu'elle subit, n'est-ce pas pourtant comme si l'on soutenait que la race elle-même est parvenue au terme de son développement moral et matériel? »

« Il y aurait aussi quelques réserves à faire sur la manière dont M. Trikoupis a disposé ses récits historiques. Grouper ou séparer les faits à propos, passer habilement d'un événement à un autre, sans en briser la chaîne générale, est un art qui aide le lecteur à bien saisir le tableau qu'on met sous ses yeux, qui lui en facilite l'intelligence et qui en rend le coup d'œil attrayant aussi bien qu'instructif. Plus le sujet qu'on traite est confus, compliqué, dispersé en mille endroits, éparpillé en une infinité de petits faits, et il en est ainsi de l'insurrection grecque, plus on doit s'appliquer à les bien classer et à les bien résumer, si l'on veut ne pas fatiguer celui qui vous écoute, et se concilier son attention jusqu'au bout. M. Trikoupis aurait-il subi l'influence des événements qu'il avait à exposer? aurait-il voulu en donner une image trop fidèle? Le fait est que son récit se ressent parfois de ce défaut d'ordre et d'unité qu'on peut reprocher à l'insurrection dont il a décrit l'histoire. Il semblerait même qu'il ait voulu de temps à autre ajouter aux aspérités de son terrain. Ainsi le mouvement des

Principautés aurait pu être très-bien raconté sans interruption ; il a été pourtant coupé en deux : commencé au chap. III, le récit en est suspendu pendant les quatre chapitres suivants pour être continué au chap. VIII. Ainsi encore, pour trouver l'histoire complète de la conduite de la Russie dans la seule année 1821, il faut sauter du chap. VII au chap. XXII. Mais cette histoire, qui a les défauts de son sujet, qui les exagère même parfois, elle en a aussi les qualités. Du milieu de ces récits très-souvent sans suite et sans liaison, il éclate des éclairs de bon sens qui vous guident, des caractères qui vous arrachent un cri d'admiration, des scènes émouvantes qui vous font venir les larmes aux yeux. A coup sûr, le fond l'emporte de beaucoup sur la forme dans l'ouvrage de M. Trikoupis ; mais la forme elle-même ne manque pas toujours de vigueur, de grâce et de finesse. Et d'ailleurs, il ne faut pas oublier que, si l'insurrection grecque peut trouver des historiens dont le style sera plus correct et plus élégant, dont la mise en scène sera plus habilement ménagée, plus artistement disposée, elle ne nous sera jamais racontée avec plus de probité historique, ni avec une meilleure intelligence des véritables intérêts de la race grecque. »

Une autre critique de l'ouvrage de Trikoupis a été faite par un professeur, distingué par l'élégance de son style et par son érudition, M. Theodoros Manoussi, dont la mort regrettable a été une si grande perte pour l'université d'Athènes. Le jugement qu'il a porté sur l'ouvrage de Trikoupis étant plus sévère que celui que nous venons de citer, surtout en ce qui regarde la place que doit occuper Trikoupis parmi les auteurs d'une époque déjà passée, nous croyons inutile de le reproduire, d'autant moins que nous avons sous les yeux la seconde édition de l'ouvrage de M. Trikoupis, imprimé aussi à Londres (1860-62), et que nous y voyons que des améliorations notables ont été faites dans cet ouvrage, en ce qui regarde le style, l'exactitude des dates et le développement de quelques événements, comme, par exemple, ceux qui ont eu lieu dans l'île de Candie.

En France aussi, on s'est occupé de l'ouvrage de Trikoupis. M. Egger en a parlé dans ses *Mémoires d'Histoire ancienne et de Philologie*, publiés récemment (p. 488 sq.), ainsi que l'éminent critique, M. Hase, dans le *Journal des Savants* de 1856 et 1857.

Il nous reste à examiner maintenant comment le public anglais a accueilli l'*Histoire de la révolution grecque* par M. George Finlay (*History of the greek revolution*, London, 1861, 2 vol.), histoire qui fait suite à un grand ouvrage du même auteur sur la Grèce au moyen âge.

Voici comment s'exprime sur cette histoire la feuille périodique que nous avons déjà citée, *the Saturday Review*, dans son numéro du 1er mars 1862 : « M. Finlay a achevé cette partie de son ouvrage d'une manière éminemment caractéristique. Les mérites aussi bien que les défauts qu'on trouve dans les volumes précédents prennent un caractère plus prononcé dès que l'historien se trouve en contact avec des événements qui se sont passés sous ses propres yeux. Comme composition, cet ouvrage, de même que les autres écrits de M. Finlay, est d'une grande inégalité. Son style, toujours facile et clair, mais montrant rarement de la dignité ou de l'animation, prend, beaucoup plus souvent que dans les premiers volumes de son *Histoire grecque*, un caractère d'élévation réelle dans des passages d'un style vraiment brillant et d'une solennité grave, telle qu'elle convient à un juge. D'un autre côté, la tournure mordante et pleine de sarcasme de son esprit, qui, dans les premiers volumes, avait comparativement peu d'occasions de se montrer, peut se donner entièrement carrière dans les volumes dont nous parlons ici, en s'occupant d'événements contemporains. »

« Une grande partie du contenu de ces volumes, bien que vraie en substance, est cependant écrite d'une manière qui sied mieux à un pamphlet éphémère ou à un article de journal qu'à un des grands livres historiques de notre temps. La sévérité de M. Finlay rivalise avec celle de Caton le Censeur. Nous croyons que cette sévérité est simplement l'austère jus-

tice d'un juge qui n'a pas de sympathies pour la faiblesse humaine. Mais la condamnation est universelle. M. Finlay frappe de tous les côtés et prend évidemment plaisir à frapper ainsi. Il blâme la grande majorité des Grecs qu'il lui faut mentionner. Il accuse tous les Bavarois sans exception. Il passe condamnation sur tous les Anglais, sauf un ou deux, et parmi ces heureuses exceptions, la plus éminente est celle de lord Stratford de Redcliffe. Il n'aime certainement pas les Turcs; mais, s'il y a parmi eux un héros à ses yeux, il se trouve, chose singulière! dans la personne du sultan Mahmoud. Il ne pallie en aucune façon ses cruautés; mais il fait tous ses efforts pour le défendre du reproche d'avoir été un tyran insouciant et brutal, versant le sang avec bonheur et pour le seul plaisir de le répandre. Il est plutôt, aux yeux de M. Finlay, un tyran du même type que Sylla, un homme qui suit un dessein bien arrêté et qui a une volonté pleine d'énergie, qui ne recule devant aucun crime pouvant lui servir à atteindre son but, mais qui n'a jamais été coupable d'une cruauté frénétique et sans objet, cruauté qui est une marque si caractéristique de la race vulgaire des despotes d'Orient. »

Les autres critiques, à peu d'exceptions près, ne sont pas plus favorables à l'ouvrage de M. Finlay. Voici l'extrait d'un article du *Guardian*, du 5 février 1862, qui ajoute ce qui suit, après avoir répété presque tout ce que dit *the Saturday Review :*

« Une des marques les plus caractéristiques de la manière dont M. Finlay raconte la guerre de la révolution grecque est la distinction qu'il fait entre le peuple grec et ses chefs, et qu'à toute occasion il s'efforce de faire entrer dans l'esprit du lecteur. Tout ce qui se faisait de noble et ce qui renfermait des éléments de succès, il l'attribue au peuple. Les crimes et les revers de la lutte, qui étaient incontestables et désastreux, il en rejette la faute sur les chefs. « La révolution, dit M. Finlay, était tout à fait l'œuvre du peuple. Les chefs se sont généralement montrés incapable d'occuper les

positions dans lesquelles ils se trouvaient; mais le peuple ne s'est jamais lassé dans la lutte. » Cette idée revient presque à chaque page dans son histoire. Selon lui, il y avait dans toute la série des chefs grecs à peine un seul homme honnête, capable ou de sentiments réellement patriotiques. Mais jamais il n'y a eu de mouvement national dans lequel les chefs et le peuple ont été si évidemment faits de la même étoffe, et dans lequel les chefs devaient, à si juste titre, être considérés comme les représentants du peuple. Il n'y avait pas là de divisions de classes, avec des différences dans les manières, dans les lumières et dans les habitudes. La seule différence consistait dans la richesse et la pauvreté; et cependant les riches aussi bien que les pauvres étaient confondus les uns avec les autres, et avaient entre eux des rapports faciles et aisés, tels qu'ils sont presque inconnus dans une société plus artificielle. Les chefs étaient-ils tous aussi incapables que le prétend M. Finlay? Nous ne saurions le dire; mais c'est très-peu probable, pour ne pas dire moins. Cependant il est absurde de faire une distinction entre la nation et ses chefs; les accusations que M. Finlay porte contre ces derniers doivent nécessairement rejaillir sur la nation dont les chefs étaient les représentants naturels, et dont ils ne différaient sous aucun rapport, à moins qu'on n'apporte des témoignages qui prouvent le contraire, ce que ne fait nullement M. Finlay. Évidemment il ne peut pas y avoir d'idée plus chimérique que celle de réclamer la gloire pour la nation hellénique, en général de vouloir faire naître des sympathies pour elle et de représenter comme dépourvus de principes et dignes de mépris presque tous les individus qui ont su se faire un nom dans la lutte pour leur indépendance. »

« Nous croyons que la vérité est que M. Finlay possède en partie seulement l'impartialité de l'historien. En effet, on le voit quelquefois faire preuve d'une sévérité impartiale; mais on reconnait qu'il trouve plus de difficulté à montrer cette autre impartialité qui consiste à tenir compte du bien dans

les caractères qui lui déplaisent. Si un historien n'est pas forcé d'être généreux, il est cependant obligé d'être juste, et ce n'est pas être juste que de taire, comme le fait M. Finlay, la patience, le dévouement désintéressé et la constance dans les revers et dans les circonstances difficiles, le dédain de la considération personnelle, avec lesquels les philhellènes se sont identifiés aux Grecs et ont partagé leur sort, en essayant de tirer le meilleur parti des désavantages énormes contre lesquels ils avaient à lutter. Nous ne pouvons pas nous empêcher de suspecter un écrivain qui a une mauvaise parole pour tout le monde, qui rarement en trouve de bonnes, et qui fait ressortir d'une manière distincte et tout emphatique tout ce qu'il y a de particulièrement mauvais dans un homme, tandis qu'il ne parle qu'incidemment de ses bonnes actions qui pourraient compenser les mauvaises, et qu'il se contente de les mentionner quelquefois sans y ajouter de commentaire. Mais si, comme M. Finlay veut nous l'apprendre, il n'y avait parmi les chefs de la révolution hellénique ni intelligence, ni esprit public, ni dévouement, ni patriotisme sincère, pour compenser les grandes fautes et les grands crimes, nous pouvons seulement dire qu'il nous est complétement impossible de croire que la nation, qu'ils dirigeaient, était d'une autre nature et supérieure à ces chefs, et alors nous devrions ajouter que la lutte pour l'indépendance grecque était la plus indigne des causes qui aient jamais abusé des sympathies de l'humanité. Cependant nous inclinons à penser que M. Finlay se laisse aller à l'erreur de croire qu'il ne peut manquer d'être juste, pourvu qu'il soit assez sévère. Quand nous considérons qu'il a vécu et agi parmi les hommes qu'il critique, et qu'il vit encore parmi ceux qui leur survivent, nous croyons qu'il n'est pas impossible qu'il ait été influencé, au moins dans quelques cas, par des sentiments qui font tort à son jugement comme historien. »

Nous nous arrêtons ici. M. Finlay prépare une seconde édition revue, corrigée et augmentée d'un chapitre qui conduira cette histoire jusqu'à l'année 1843, où l'ex-roi Othon fut forcé

par une révolution de donner une constitution à la Grèce. Espérons que cette seconde édition trouvera un meilleur accueil parmi les critiques, et qu'elle sera moins sévère dans ses appréciations au sujet des chefs grecs et des philhellènes qui, ayant été appelés tout à fait à l'improviste à la tête de cette insurrection, n'ont pu développer les talents qu'on pourrait attendre des chefs d'une autre nation, qui aurait vécu moins de temps sous un gouvernement efféminé et barbare.

« Il est certain, en effet, dit le *Spectateur d'Orient* (t. VI, p. 268), que cette insurrection n'a jamais pu produire un chef capable de concentrer dans ses mains la direction suprême de ses moyens et de ses destinées, et que, tout au contraire, elle a toujours présenté une désunion de pouvoir, un éparpillement, une neutralisation, un antagonisme même des forces, un désordre, pour tout dire, qui la mirent parfois à deux doigts de sa perte et qui firent qu'en fin de compte elle n'a dû son salut qu'à l'intervention européenne. On en a voulu déduire toute une série d'accusations contre la race grecque, contre son inaptitude à se régler et à s'organiser, et surtout contre son impuissance à se personnifier dans un homme qui pût la représenter et la maîtriser, un homme de la trempe des Washington et des Orange. Mais on n'a pas assez remarqué qu'il n'y avait guère de comparaison à établir entre l'insurrection grecque et les révolutions de l'Amérique et des Pays-Bas. Dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, aussi bien que dans les Provinces-Unies, les insurgés avaient une organisation politique et militaire toute prête à opposer à leurs adversaires; il ne leur a fallu que dégager ces éléments antérieurement constitués des mains étrangères qui voulaient les manier à leur gré; ils avaient une administration, des milices, des chefs préparés de longue main dans l'exercice des affaires. Washington était un officier supérieur distingué bien avant la proclamation des droits; nous n'avons pas besoin de rappeler ce qu'était le Taciturne. Rien de tout cela n'existait en

Grèce. Il y avait bien ici une organisation communale; mais cette organisation communale, exposée chaque jour aux abus d'un arbitraire inouï, n'a jamais pu se régler et s'affermir. D'ailleurs, l'administration d'une petite commune est peu propre à préparer les hommes à la direction suprême des destinées de l'État. Les bandes d'Armatoles n'existaient que dans la Grèce continentale, et n'offraient, du reste, ni discipline, ni organisation militaire quelconque. Le peuple insurgé présentait, en un mot, en Grèce une masse informe et confuse, qui devait, d'un côté, se constituer un gouvernement dont il n'y avait pas d'ombre dans le pays, et, de l'autre côté, combattre avec des moyens qui n'étaient nullement en proportion avec les ressources que possédait l'ennemi. On conçoit facilement qu'il ait failli à cette double tâche et qu'il n'ait pas surtout donné naissance à un de ces hommes hors ligne qui dominent et qui sauvent les révolutions. Ces hommes ne poussent pas d'emblée sur des champs en friche et couverts de broussailles; il leur faut un terrain cultivé, un terrain largement préparé; il leur faut du temps pour acquérir la vigueur et l'expérience nécessaires à l'accomplissement de leur haute mission. »

Après avoir donné ce résumé succinct et fidèle des critiques faites sur ces trois ouvrages qui ont traité le même sujet, nous croyons inutile de dire pour quelles raisons nous n'avons pas choisi l'un d'eux pour notre traduction, et pour quels motifs nous avons donné la préférence à l'histoire de M. Gervinus. Le lecteur verra lui-même avec quelle sagacité l'éminent historien, en remontant à toutes les sources qui pouvaient jeter quelque jour sur le sujet de ses études, a su séparer le bon grain de l'ivraie; avec quelle sobriété et avec quelle impartialité il a raconté les faits et jugé les hommes; il verra surtout de quelle nouvelle et vive lumière M. Gervinus a pu éclairer toute la partie de son ouvrage qui a trait aux négociations diplomatiques et qui jusqu'alors était restée ensevelie dans l'obscurité des archives.

Dans notre traduction, nous n'avons épargné aucune peine

pour être fidèles; nous n'avons pas seulement traduit tous les mots de l'original, mais nous nous sommes surtout efforcés de rendre, avec clarté, toute la pensée de l'auteur et de faire comprendre ses moindres intentions qui souvent se devinent plutôt qu'elles ne sont exprimées. C'est là, à nos yeux, le premier devoir du traducteur; s'il réussit, en outre, à donner à sa phrase française un tour élégant, il ne saurait assez s'en féliciter; mais nous croyons qu'il ne doit pas sacrifier le sens à la forme, qu'il doit être *traduttore* et non pas *traditore*. Ce n'est pas seulement par la forme de la phrase, mais c'est par toute la manière de concevoir et d'envisager une idée et, par conséquent, de l'exprimer, que diffèrent les nations et les individus. Une traduction fidèle, surtout en langue française, ne saurait jamais avoir la même liberté d'allures qu'un ouvrage original, et devra nécessairement trahir son origine. Que ce soit là notre excuse, si le lecteur trouve que nous avons été trop fidèles.

Nous ne voulons pas terminer sans exprimer notre profonde gratitude à l'auteur, M. Gervinus, qui non-seulement s'est empressé de nous autoriser à faire cette traduction, mais qui, en revoyant nos épreuves, nous a donné encore un précieux témoignage de la sympathie avec laquelle il a accueilli notre entreprise. Il ne nous est pas moins agréable de remercier ici M. Sadous, professeur au lycée de Versailles, des conseils judicieux et éclairés qu'il a bien voulu nous donner pendant tout ce long travail, et qui ont beaucoup facilité notre tâche.

INSURRECTION ET RÉGÉNÉRATION

DE

LA GRÈCE.

I. INTRODUCTION.

Le royaume d'Espagne et l'empire ottoman.

L'ouverture d'une route par mer vers l'Inde et la découverte du Nouveau-Monde avaient été une des conséquences de l'extension de la puissance ottomane en Europe. Les Espagnols avaient ouvert, dans l'extrême Occident, de nouveaux empires à l'influence européenne, au moment où l'islam, à l'est de l'Europe, avait enlevé au christianisme les pays qui avaient été le berceau de la plus antique civilisation. Dans les dix années qui avaient vu la perte des conquêtes espagnoles, les Osmanlis avaient aussi perdu, par une commotion intérieure, une partie de ces territoires mêmes de l'Europe, auxquels le monde civilisé se rattache par ses souvenirs les plus chers. La coïncidence de ce double fait n'a rien d'accidentel. Depuis le temps où l'Espagne paraissait appelée en première ligne à arrêter le débordement des Turcs jusqu'à ces événements appartenant à l'histoire la plus récente, on remarque un parallélisme frappant dans l'histoire du royaume catholique et dans celle de l'empire musulman. Par toutes les phases de leur élévation et de leur décadence simultanées, ce parallélisme montre que les mêmes grandes causes qui avaient développé la puissance ottomane, avaient égale-

ment fait naître la prospérité de l'Espagne, causes qui ne pouvaient ni changer, ni cesser, sans amener une série de modifications correspondantes et analogues dans l'état des deux empires. Quand les Osmanlis, après la chute de Byzance (1453), livrèrent aux Vénitiens, pour la possession de la péninsule entière du Balkan, les dernières batailles, auxquelles mit fin la paix de 1479, la réunion de la Castille et de l'Aragon (1474) commença l'édifice de la monarchie espagnole. Le conquérant Mahomet II, que, dans leur admiration, mêlée d'effroi, les Occidentaux nommaient le Grand, menaçant le centre de la chrétienté en Italie, s'était depuis un an (1481) établi en vainqueur à Otrante, quand les grands *rois* Isabelle et Ferdinand (1482) entreprirent la guerre contre les Maures; dont l'anéantissement fut une faible compensation de la ruine de l'empire byzantin. Quelques années après la réduction des Maures, Naples et la Sicile furent réunies à l'Espagne, et ainsi un pouvoir plus fort fut élevé en Italie pour servir de boulevard contre l'islam. Mais, depuis ce moment, il sembla que les deux puissances qui représentaient l'islamisme et le christianisme voulaient s'éviter prudemment, ou ne se rencontrer qu'avec les forces réunies de vastes empires. Immédiatement avant que Cortès et Pizarre (à partir de 1518) étendissent à l'ouest la domination espagnole dans le Nouveau-Monde, à l'est les Turcs s'étaient avancés jusqu'au Tigre, vers la Syrie, vers l'Yémen et l'Égypte. La rencontre des deux puissances sur la côte septentrionale de l'Afrique sembla alors devoir amener nécessairement une crise terrible et décisive, et mettre un terme à la marche parallèle de leur histoire; mais, à ce moment même, il arriva que Charles-Quint d'Espagne fut engagé dans ses guerres difficiles avec la France, pendant que les Osmanlis combattaient pour la conquête de la Hongrie.

De là il résulta que le centre d'activité des deux peuples fut transporté sur le continent, et que la lutte au sud se borna à des actes de piraterie réciproques, à des entreprises insignifiantes sur les côtes de la mer Méditerranée et à la rivalité entre leurs flottes nouvellement créées, dénuées toutes deux de ce qui constitue la véritable marine. Aux deux brillants monarques espagnols du XVIe siècle, Charles et Philippe, correspondent les deux grands sultans Sélim et Soliman à la tête de la puissance ottomane; immédiatement après eux, le déclin frappant des familles souveraines et de la puissance politique succède, dans les deux empires, à leur ancienne grandeur si éclatante et si orgueilleuse. Lorsque, dans le cours du XVIIe siècle, l'Espagne perdit les Pays-Bas et le Portugal, et que la Sicile, Naples et la Catalogne furent agitées par des soulèvements, la Turquie vit s'ouvrir l'ère des émeutes des janissaires et des révoltes les plus terribles, et le débordement des Ottomans fut refoulé, dès que ceux-ci eurent éprouvé des pertes en Hongrie et en Morée. Il n'y eut plus que des moments passagers de bonheur, quand quelques rares hommes d'Etat et de guerre s'opposèrent encore, de temps à autre, à la ruine des États. Les deux empires continuaient à végéter par la force de leur constitution, et déjà le mal avait gagné le cœur; les poëtes espagnols se miraient encore dans la domination de leurs rois, dont les Etats voyaient le lever et le coucher du soleil, et les Osmanlis étaient encore convaincus qu'il n'y avait en Europe que sept rois devant leurs couronnes au sultan, quand déjà, depuis longtemps, on avait vu clairement l'affaiblissement des deux Etats et prédit leur ruine. Ce ne fut cependant qu'au commencement du XVIIIe siècle qu'il arriva qu'au même moment les deux puissances, dominant dans le Nord, se levèrent comme des adversaires

réellement redoutables, l'Angleterre protestante contre l'Espagne catholique, la Russie grecque contre l'empire musulman. Tant que dura la lutte des Osmanlis avec les Magyares et les Polonais, ils avaient traité les Hongrois, dans une suite de courtes guerres et de longues trêves, comme, plus tard, les Russes les traitèrent eux-mêmes, et deux fois ils s'étaient avancés jusqu'à Vienne : ils s'étaient rendus maitres des deux rives du Danube et de tout le littoral de la mer Noire, et avaient poussé leurs conquêtes jusque dans l'Ukraine et jusqu'à Kaminiec. Les choses changèrent d'une manière frappante, depuis que la Russie et l'Angleterre firent presque continuellement la guerre, l'une aux Turcs, l'autre à l'Espagne; d'ailleurs, ces deux puissances étaient rivales des deux voisins des royaumes attaqués, liés avec elles en apparence d'une amitié plus grande : l'Angleterre rivalisait avec la France, et la Russie avec l'Autriche. A la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, deux grandes coalitions se formèrent contre la Turquie et contre l'Espagne : les Anglais s'établirent dans Gibraltar et les Russes dans Azof, et les Anglais hérétiques commencèrent à jeter les premières idées révolutionnaires dans les colonies espagnoles, comme les Russes infidèles parmi les rayas de l'empire turc. Ce fut à peu près à la même époque que la czarine Anne (1736-39) soutint une guerre contre Mahmoud Ier, et que (aussitôt après la fin de cette guerre) l'Angleterre attaqua de nouveau l'Espagne; et les deux Etats n'avaient évité un plus grand dommage que parce que la Russie avait été arrêtée dans la guerre par son alliance désastreuse avec les Autrichiens, et que l'Angleterre en avait été détournée par la guerre de succession d'Autriche. Ce fut encore à peu près dans le même temps que l'Angleterre, par suite du pacte de famille conclu entre les Bour-

bons (1761), porta un autre coup plus rude à l'Espagne, et la Russie à la Turquie, dans la guerre qui se termina par la paix de Koutchouk-Kaïnardjy (1774); et ces dangers, venant de la part de leurs anciens ennemis, se renouvelèrent encore une fois, presque à la même époque, pour les deux royaumes, lorsque l'Espagne se mêla à la guerre de l'Angleterre avec l'Amérique du Nord, et que la Russie s'allia avec l'empereur Joseph contre la Porte. Dans cette lutte de forces si inégales, les moyens de combattre s'épuisèrent dans les deux nations, les ressources se tarirent, l'énergie guerrière s'engourdit, la force morale et intellectuelle s'émoussa au plus haut point; aussi le désespoir poussa, dans les deux empires, les princes à tenter une réforme et les peuples à faire des révolutions. Parmi les chrétiens de Turquie, comme dans les colonies espagnoles, les premières idées de soulèvement furent le fruit du développement du commerce, de la prospérité matérielle et de la culture intellectuelle, autorisé d'en haut; mais il fallait que, dans les deux pays, la Révolution française, comme un puissant foyer, s'ajoutât à ces éléments destructeurs pour rendre l'incendie général.

Situation politique de la Turquie.

Ainsi la Turquie était tombée dans un extrême engourdissement, bien plus encore que les contrées romanes du sud les plus négligées; plongée, depuis longtemps, dans le désordre le plus barbare, elle ne présentait plus, au milieu des nations européennes, que la caricature d'un État. Fondé sur l'égoïsme du conquérant, l'empire ottoman ne s'était jamais élevé au-dessus du despotisme militaire; maintenant, il était même tombé au-dessous de ce régime. Sa force morale avait eu autrefois la religion pour base: mais la religion avait, depuis longtemps, perdu son ancienne influence sur les esprits. Sa force militaire avait eu ses racines dans une armée véritable-



ment nationale; mais actuellement les janissaires, qui jadis avaient reculé les limites de l'empire, dégénérés en redoutables ennemis de l'Etat, étaient devenus de lâches défenseurs à l'extérieur, et à l'intérieur de braves voleurs, qui n'offraient au pays aucune garantie, ni pendant la guerre, ni pendant la paix. De même la puissance politique des Osmanlis avait reposé sur l'autorité despotique de ses vaillants sultans; mais maintenant les empereurs turcs avaient, depuis longtemps, changé l'ancienne vie des camps contre celle du sérail, et renoncé à leur pouvoir militaire et à la sévérité de la discipline, tandis qu'à l'intérieur leur despotisme n'avait rien emprunté au caractère bienfaisant du despotisme occidental, qui, mû par une philanthropie toute bourgeoise, s'applique à soigner l'Etat et le peuple, comme la maison et la famille. Tout ce que, chez d'autres peuples, l'Etat a pour mission de garantir, la sécurité des personnes et des biens, liberté, honneur, culture intellectuelle, tout était entièrement ou en partie refusé d'une certaine façon aux sujets turcs, d'une autre aux sujets chrétiens. Pas même le Sultan, *l'ombre de Dieu sur la terre*, n'était garanti dans sa famille, sa personne et sa dignité contre la barbarie de coutumes et d'institutions fanatiques. Ce que l'âge brutal de la conquête avait vu avec horreur durait encore dans le siècle de la civilisation la plus délicate; chaque beau-frère, chaque gendre du Grand-Seigneur devait se faire le meurtrier de ses propres fils; la mort violente de tous les parents dangereux pour la couronne était justifiée par la maxime du Coran, que « l'inquiétude est pire que le supplice »; et Mahomet II avait déclaré comme permis par la loi que le successeur au trône, sortant de la *place de l'Epée*, pour ceindre l'épée d'Omar, fît exécuter ses frères pour assurer la tranquillité du monde. Le pouvoir

des pachas les plus indépendants, placés aux extrémités de l'empire, et dont la puissance limitait celle du padichah, n'était qu'un esclavage plus ou moins déguisé, qui ne les mettait pas, pour cela, à l'abri de la ruine et du dernier supplice. Posséder le rang du premier lieutenant des sultans était devenu, sous Sélim Ier, une malédiction. C'était en tremblant que le grand-vizir devait lire, au moment de son installation, la fameuse phrase stéréotypée : « Voyons un peu comment tu t'y prendras », qui faisait dépendre sa dignité et son sort, non de l'accomplissement consciencieux de son devoir, mais de son adresse à s'assurer le succès sans éveiller le soupçon. Cet état de choses développa, au lieu d'une irréprochable probité, tous les artifices de la corruption et de l'intrigue dans les hommes d'Etat du plus haut rang, exposés, comme tous les hauts fonctionnaires de l'empire, à des dangers d'autant plus grands que leur position était plus élevée. Tous les biens, toutes les fortunes considérables, rarement les fruits de la probité, durent se cacher; car, ni la vie, ni la mort du possesseur ne les garantissaient contre les poursuites et la confiscation de la part du Sultan au centre de l'empire, encore bien moins de la part des pachas, qui, engagés vis-à-vis des usuriers arméniens pour le prix d'achat de leurs places, tombaient sur les provinces comme des loups affamés. Cette lèpre, la vénalité des places, existait déjà sous le règne de Soliman le Grand; mais elle éclata au grand jour à l'avénement d'Amurat III (1574), qui, le premier, donna l'exemple de la corruption, en forçant ses hauts fonctionnaires à lui acheter le droit de rester dans leurs places. Ainsi les régions les plus élevées de l'État furent atteintes par la plaie des bakchich (pourboire), cette lèpre qui ronge le peuple turc, et dont Frédéric le Grand disait qu'elle ferait vendre aux Turcs leur prophète

lui-même pour de l'argent. La corruption étouffa dans les gouverneurs des provinces tout esprit politique de famille et tout sentiment d'honneur qui auraient pu refréner l'abus des priviléges de leur position; elle étouffa toute sympathie pour les petits et les faibles dans le cœur de tous les fonctionnaires subordonnés, tels que woïwodes, ayans, agas, possesseurs de fiefs et cadis. Tous ces employés subalternes rivalisaient avec les grands d'arbitraire et de concussion; les juges et les témoins se laissaient corrompre et acheter; ceux qui, dans la vie privée, étaient les plus honnêtes gens, devaient, une fois entrés en fonctions, suivre le courant de la corruption, ou renoncer aux affaires publiques. Toute pondération des devoirs et des droits, sur laquelle repose toute économie politique bien ordonnée, avait disparu dans un Etat où, de tradition, la notion du devoir était sacrifiée au désir d'obtenir des droits, ainsi que la notion du droit au penchant pour l'arbitraire et pour l'oppression. La sécurité des personnes étant ainsi constamment troublée, il pouvait y être encore moins question de sollicitude bienveillante pour favoriser l'essor de la prospérité générale et nationale. Comme il n'y avait, pour ainsi dire, pas de flotte marchande turque, il n'y aurait pas eu de commerce turc sans les priviléges accordés à certains districts habités par des rayas, sans les factoreries concédées aux étrangers, sans la juridiction et les immunités des diplomates étrangers, dont les résidences étalent considérées comme ne faisant pas partie du territoire turc; sans tous ces avantages, le commerce aurait été nul, malgré la position de la Turquie, pays merveilleusement propre au commerce, riche en côtes et en golfes, entouré de tous côtés de la mer et placé entre trois parties du monde; il aurait été nul, malgré l'absence de toutes les barrières artificielles qui entravent le com-

merce, telles que douanes, droits protecteurs, contrebande et impôts indirects. L'isolement dans lequel se plaît l'Orient est antipathique au mouvement du commerce, qui efface les différences de religion et de nationalité, et qui fait voir dans les étrangers des amis à la place d'ennemis. Nos modernes admirateurs des Turcs, qui ont découvert dans le caractère national des musulmans des traits qui feraient honneur à un Romain [1], ont trouvé deux principes dans ces saines doctrines commerciales d'une antique simplicité arabe et dans l'organisation indépendante des provir ces et des communes; principes qui, selon eux, rendent l'administration inférieure en Turquie aussi excellente que l'administration supérieure était pernicieuse, et qui, pour cela même, expliqueraient la conservation de l'empire et en garantiraient la régénération [2]. Il est à regretter seulement que ces témoins aient affaibli eux-mêmes leurs propres arguments, en avouant que ce n'étaient pas les Turcs, mais exclusivement les chrétiens qui avaient profité de ces principes, et encore seulement là où le gouvernement turc, par exception, abandonnait les chrétiens à eux-mêmes. D'ailleurs, ces libertés concédées au commerce ne s'étendaient à aucune autre industrie; les agriculteurs et les fabricants, exposés aux vexations de l'arbitraire, vivaient dans une crainte continuelle, résultat naturel de l'absence de toute sécurité. C'est pourquoi les neuf dixièmes peut-être des meilleures terres du pays le plus fertile restaient incultes; la plus belle contrée du monde était devenue un désert, et là où la population la plus nombreuse aurait pu vivre dans l'abondance, les quelques habitants clair-semés y souffraient quelquefois de

[1] Urquhart, *l'Esprit de l'Orient*, traduit en allemand par Buck, 1839, t. II, p. 178, 279, 288.

[2] Urquhart, *Turkey and its resources*, 1833.

la famine. L'état de nature dans lequel vivent les peuples sauvages qui ne font pas attention aux conséquences et aux effets des choses, pesait sur le pays; le manque d'ensemble et d'unité se faisait sentir dans tous les travaux publics. Il s'était établi une espèce de coutume qui faisait que ce qu'un sultan ou un vizir avait commencé ou favorisé, était délaissé et abandonné par son successeur. En général, on ne connaissait ni administration embrassant tout l'Etat, ni service pour protéger les propriétés contre le feu, ni remèdes contre les désastres, causés par les débordements des torrents, et contre le mauvais état des routes, ni garanties contre la peste ou les maladies contagieuses, ni quarantaine, ni même organisation systématique des défenses contre les invasions des ennemis. Ces vastes pays ressemblaient à une immense ruine, et le centre de l'empire, la capitale, n'était qu'un amas confus de décombres, séjour de la luxure fastueuse et de la misère. La malédiction qui pesait sur ce pays et qui le portait à se détruire lui-même avait sa cause dans cette administration. Depuis longtemps, personne ne songeait plus au but élevé de la culture morale et intellectuelle. La littérature, l'architecture, la science étaient mortes. Les accents d'une musique harmonieuse, qui ailleurs sont d'ordinaire les premiers à transformer l'état sauvage d'un peuple, n'avaient pu vaincre les bruits stridents et discordants de la musique des janissaires. Tout mouvement intellectuel s'était éteint, si l'on en excepte les accès de fanatisme religieux qui se renouvelaient de temps à autre. Aucune institution ne se donnait pour mission de dompter l'homme à l'état de nature et de lui donner une idée plus élevée de lui-même, comme le mariage, la famille, l'école et l'Eglise auraient pu le faire. Ces hordes sauvages, parmi lesquelles régnait l'amour physique, dans les deux sexes,

sans frein aucun et en s'égarant souvent de son but naturel, ne connaissaient pas la monogamie, institution qui, plus que toute autre chose, sert à refréner les instincts brutaux de l'homme. Toute vie intellectuelle avait été anéantie par un culte machinal. Ceux qui connaissent le mieux le peuple turc et qui le jugent le moins sévèrement l'ont trouvé ignorant, paresseux et fanatique dans les basses classes, honnête dans le commerce, et souvent généreux vis-à-vis des opprimés dans les hautes classes; mais les riches et les grands sont hébétés par l'excès des jouissances sensuelles, plongés dans une apathie rêveuse à côté de leur chibouk et rongés par une sombre mélancolie qui est presque toujours la suite de leurs anciennes débauches. Les Turcs de toutes les classes repoussent tout ce qui est étranger avec dédain et montrent un orgueil qui va jusqu'à l'absurdité, bien qu'ils sentent clairement qu'une fatalité terrible (*kismet*) les menace et que leur décadence a commencé déjà, décadence que, d'après une étrange croyance populaire, Jésus arrêtera quand il reviendra un jour sur la terre. Le véritable sens de cette fatalité est que l'idée du développement et du progrès a été étouffée par l'inertie orientale, qui nie, pour ainsi dire, toute perfectibilité humaine. Il n'y a que quelques rares Turcs, parmi les plus instruits, qui avouent, et ils en gémissent, que leur nation est tombée parce qu'elle a perdu sa foi active et militante sans avoir acquis la science de l'Europe, et pourtant, disent-ils, le Prophète appelait l'encre du sage plus précieuse que le sang des martyrs. La plupart des Turcs ont bien reconnu qu'une législation changeante et variable peut être avantageuse pour d'autres nations, mais non pour la leur, puisque tout est renfermé dans les écrits du Prophète, qui, d'après eux, n'a rien omis de ce qui peut être nécessaire aux vrais croyants.

Tous ont fermé les yeux pour ne pas voir les causes de leur décadence et de l'essor des Francs. Vivant à une époque où le progrès marche à pas de géant, mais s'isolant complétement et repoussant toute réforme venant de l'étranger, les Turcs ont dû bientôt voir qu'ils dépendaient de tous ceux d'entre leurs voisins qui les avaient dépassés, et même les peuples soumis à leur domination, qui savaient mieux suivre le mouvement du temps, leur faisaient courir de sérieux dangers. Heureusement pour la Turquie, les grands États voisins et la plupart des tribus des rayas n'étaient pas trop civilisés eux-mêmes: heureusement pour la Turquie, les Albanais, qui, à l'ouest, touchaient à la civilisation franque, étaient, de toutes les tribus, les plus sauvages et les plus divisées par des sectes, des haines nationales et les conditions territoriales, et leur pays, quoique situé vis-à-vis de l'Italie, était plus inconnu que l'intérieur de l'Amérique. La population grecque de la Turquie, en supposant qu'elle aurait habité les côtes de l'Occident au lieu des côtes de l'Orient, aurait ramené bien plus vite la civilisation européenne dans les pays d'où elle était sortie. Une loi aussi exclusive que celle des Turcs ne pouvait servir qu'à de petits peuples, tels que les Juifs et les Spartiates; mais la politique de tous les grands États conquérants avait toujours eu pour but d'absorber tous les principes vitaux qu'ils trouvaient dans la civilisation et dans les éléments populaires des nations conquises, et de les fondre tous dans une même nationalité. La domination des Osmanlis, au contraire, avait été imposée à un mélange de peuples; ici, comme en Autriche, on voit plutôt les parties que le tout, plutôt les forces dissolvantes que celles qui poussent à l'unité, et on est frappé surtout de l'absence de toute civilisation qui, comme un ciment, devrait faire un tout homogène des membres

séparés de l'empire. Les Turcs avaient donc pu à peine établir une unité purement extérieure parmi les peuples qu'ils avaient subjugués, dans un pays qui, depuis les temps les plus reculés, avait accueilli, tout en les séparant, les tribus barbares dans l'intérieur de ses montagnes inhospitalières. Ni les anciens Grecs, ni les Romains, ni les Byzantins n'avaient réussi, pendant leur domination, à faire pénétrer la civilisation dans toutes les classes du peuple; à plus forte raison les Turcs y échouèrent-ils. Valaques, Arnautes, Slaves, Tartares (Bulgares) et Grecs mélangés avec des Slaves, juifs et musulmans, sunnites et schiites, chrétiens grecs et arméniens, chrétiens unis et catholiques, parlant les langues turque et schkipétaire (albanaise), les langues romane et romaïque (le grec vulgaire) et la langue slave, et se séparant ainsi en trois éléments d'une nature irréconciliable, étaient mélangés dans cet empire et entretenaient les vieilles haines de tribu à tribu. Une tolérance libre d'égoïsme et une véritable sagesse politique auraient pu se concilier les sentiments antipathiques et les dispositions contraires de tous ces peuples, et reconstituer un empire fort de toutes ces parties qui s'écroulaient; mais cette tolérance et cette sagesse faisaient complétement défaut aux Osmanlis. Cette race dominante n'avait pas la moindre conscience des rapports sociaux inviolables qui rattachent l'individu à l'État; c'est à peine si, dans le choc avec des puissances étrangères, elle commençait à sentir quels étaient les liens qui la rattachaient elle-même à l'ensemble de l'empire. Par les souvenirs de leur histoire, par leur langue, leurs mœurs, leur foi, leur origine, leur civilisation et par leurs occupations, toutes les tribus soumises des rayas avaient été attirées par leurs voisins dont ils partageaient la foi; jamais, à aucune époque, elles n'avaient été attachées au centre commun de l'empire; les

derniers temps, au contraire, les en avaient de plus en plus détachées.

Condition des rayas.

Quand même les rayas n'auraient pas été souvent en contact avec leurs voisins chrétiens, contact qui, pour ainsi dire, attirait la sève nouvelle de l'arbre mourant vers les branches jeunes et vigoureuses, on comprendrait très-bien que la condition de l'état si anormale et si insupportable, et qui faisait prévoir la ruine physique dans la ruine morale, dut affecter le plus douloureusement les peuples qui en souffraient le plus et qui furent les premiers à l'attaquer. Comme dans le royaume d'Espagne, ce furent les créoles qui, les premiers, se portèrent à des actes de révolte contre la mère patrie ingrate, ce furent en Turquie les possesseurs de l'ancienne terre qui se révoltèrent contre leurs fiers conquérants. Les mauvais traitements qu'eurent à subir les créoles de la part des Espagnols, et les rayas de la part des Turcs, produisirent les mêmes résultats, la révolte et la défection, malgré les différences dans la condition des révoltés, dans ces deux pays, vis-à-vis de leurs maîtres. En effet, en Espagne, les oppresseurs et les opprimés montraient le même zèle à professer la même foi, et les sujets les plus loyaux avaient été, depuis longtemps et avec le plus grand soin, préservés de tout contact étranger, tandis qu'en Turquie les maîtres et les esclaves avaient été séparés par les haines religieuses les plus ardentes et les plus implacables, et que le peu de fidélité des opprimés avait été ici toujours exploité par le calcul des étrangers. Dans les deux pays, les partis se séparèrent de la manière la plus éclatante dans les jugements qu'ils portèrent sur les abus du pouvoir, sur l'anomalie de l'oppression et sur les droits des opprimés à la révolte, et il faut avouer que les deux opinions différentes n'étaient pas sans fondement et qu'elles

n'étaient pas entièrement incompatibles. Les défenseurs les plus zélés des Turcs n'auraient pas essayé de nier la dureté des plus anciennes lois fondamentales du calife Omar sur les rapports des infidèles avec les croyants. Ces lois plaçaient les chrétiens dans un demi-esclavage ignominieux quant à leur position religieuse, civile et individuelle. Elles leur interdisaient la construction de nouvelles églises et la réparation des anciennes, de même que l'emploi public de leurs symboles et des Écritures, ainsi que le service divin célébré à haute voix; elles leur défendaient d'apprendre l'écriture arabe; de porter des armes et de monter des chevaux sellés; elles leur imposaient certains signes distinctifs dans la coupe et la couleur de leurs vêtements. Mais comme en Amérique (tel pouvait être le langage des légitimistes turcs) la législation indienne si douce mettait un frein à la manière barbare dont les premiers conquérants traitaient les indigènes, les Turcs, au contraire, adoucissaient la loi si dure par la clémence de la pratique. Nulle part sur la terre d'Europe ils n'ont suivi la politique des Sarrasins, qui, en Espagne, en Sicile et dans l'île de Crète (au IXe siècle), voulurent convertir les habitants de vive force à l'islam. Dans leurs annales, il n'est pas question d'une destruction des chrétiens, organisée par le gouvernement, comme la destruction des Maures en Espagne; elles ne parlent pas d'une Saint-Barthélemi, ni de dragonnades, ni d'oppression religieuse consacrée par la constitution, comme en Irlande. Les Grecs eux-mêmes devraient rendre ce témoignage que la haine religieuse des Turcs s'appesantissait plus sur les hérétiques dans leur propre Église (les *schiites*) que sur les chrétiens, absolument comme la haine des Grecs contre les catholiques l'emportait sur leur aversion pour les mahométans. Immédiatement après la prise de Byzance, Mahomet II avait con-

firmé le patriarche grec dans sa dignité, qui en faisait, pour ainsi dire, le chef d'un État chrétien dans l'Etat turc; il avait, de plus, accordé aux membres du clergé grec l'immunité du tribut personnel, l'inviolabilité de leurs églises et la liberté de célébrer leurs fêtes sans y être troublés. Et qui, pourraient ajouter encore ces apologistes, qui ne saurait, par mille exemples, de quelle façon ces concessions ont été maintenues : combien d'églises les chrétiens ont continuellement construites et réparées, combien de couvents leur ont été laissés et conservés, avec quelle liberté ils ont célébré leurs fêtes, avec quelle publicité et avec quelle pompe ils ont pu faire souvent leurs pèlerinages, leurs mariages et leurs enterrements! Et à quoi bon disculper les Osmanlis du reproche d'une dure intolérance et leur chercher des avocats, si les témoignages des chrétiens mêmes parlent si haut dans l'histoire, quand ils disent qu'au XVe siècle les Serbes préféraient appartenir à l'Église grecque sous le sceptre des Turcs, plutôt que d'être de l'Eglise latine sous la domination de la Hongrie; quand ils racontent qu'au XVIe siècle les Crétois désiraient ardemment être délivrés du pouvoir des Vénitiens pour retourner sous l'empire des Osmanlis [1], et qu'enfin au XVIIIe siècle les Grecs de la Morée affirmaient aux voyageurs francs combien plus les Vénitiens les avaient importunés et tourmentés, par leur prosélytisme, que les Turcs, qui « leur avaient laissé toute liberté désirable [2]? » Si, malgré tout cela, l'histoire de l'Église grecque en Turquie présente l'image unique d'une Eglise dans laquelle se perpétuent la bigoterie, la simonie, la démoralisation, la grossièreté et la bassesse des pasteurs et des troupeaux, qui en

[1] Rapport du syndic Garzoni de 1586. Pashley, *Travels in Crete*, 1837, t. Ier, p. 31.

[2] La Motraye, *Voyages*, 1727, t. Ier, p. 462.

voudrait rejeter la faute sur les Turcs? Si, dans les villages habités exclusivement par les infidèles, les paysans témoignaient leur indépendance chrétienne en laissant de sales pourceaux vivre avec eux dans la plus grande intimité, rien que pour montrer qu'ils faisaient une chose entièrement contraire aux lois de l'islam, étaient-ce les Turcs qui leur avaient appris une telle conduite? Quant à la condition civile des chrétiens, elle ressemblait à leur condition religieuse. Pour ne pas parler des terres où régnait une liberté sauvage, ni des terres privilégiées qui formaient l'apanage des princesses, du grand-amiral et du grand-vizir, les chrétiens étrangers eux-mêmes n'avaient jamais trouvé que, dans les terres féodales, divisées en bannières et sabres (*sandchaks* et *timars*), l'impôt légal exigé des rayas cultivateurs, que la capitation à payer au Sultan et que la redevance due aux propriétaires suzerains fussent ni injustes ni durs. Mais dans la Morée, où les primats, les archontes et les proëstes chrétiens eux-mêmes étaient les grands propriétaires des terres, on voyait même régner cette constitution autonome qui était un objet d'admiration et d'envie pour des connaisseurs chrétiens, tels que Blaque et Urquhart. Dans les communes, tous étaient électeurs et éligibles; tous les électeurs élisaient leurs anciens (*démogérontes*); les anciens, à leur tour, élisaient les chefs (*kodchabachis*) des districts (*éparchies*) parmi les habitants du chef-lieu; le montant de l'impôt était fixé, sous la direction du gouverneur turc à Tripolitza, par une assemblée des démogérontes qui se réunissait dans le chef-lieu de ce pachalik; ensuite c'étaient les kodchabachis qui, sous la direction des démogérontes, distribuaient l'impôt dans les communes, où les anciens imposaient, à leur tour, les familles. Le même système était en vigueur sur le continent voisin, la Rou-

mélie, avec la seule exception que le chef-lieu central y manquait; et l'on comprend que la sphère d'action du woïwode ou bey et du cadi turcs, qui se trouvaient dans chaque éparchie, était très-limitée par cette influence des communes, comme par celle du clergé. Les sombres idées que l'on se fait de l'oppression turque doivent nécessairement prendre une couleur moins noire, si l'on réfléchit encore à ce que dans les villes, avec leur population très-mélangée, les besoins réciproques rendaient le Grec, homme de finance et industriel, indispensable au Turc paresseux, tandis que le Grec ne pouvait se passer du Turc comme acheteur, et si on n'oublie pas que la force de l'habitude nivelle toutes les différences entre les races, quelque hostiles qu'elles soient, pourvu qu'elles ne soient pas séparées par une civilisation trop inégale. Bien qu'il fût vrai qu'aux yeux de la foule grossière en Turquie tous les chrétiens étaient des chiens portant la même queue, et des cochons ayant les mêmes soies, il faut avouer que le *gouvernement* turc n'avait jamais été aussi loin que le gouvernement vénitien, qui donna l'ordre formel à ses provéditeurs de traiter ces Grecs infidèles, qui ne méritaient que du pain et des coups de bâton, « comme des bêtes féroces et de leur écourter les griffes et les dents[1] ! » Et encore dans les temps les plus modernes, n'était-ce pas un témoignage éclatant rendu à l'administration turque, que la conduite des russophiles, qui, après avoir émigré de la Bulgarie en 1829, quittèrent la Bessarabie et s'en retournèrent pleins d'impatience vers les « potées de chair » du pays des Turcs? Il faut avouer que les musulmans ne sauraient répondre des péchés commis par les chrétiens eux-mêmes! Ou serait-ce peut-être la faute des Turcs que de tous les districts habités par les rayas, aucun n'était, sui-

[1] Daru, *Histoire de Venise*, t. XXXIX, p. 17.

vant le témoignage de tous les voyageurs chrétiens, plus misérable, plus pauvre et plus déchiré que le Maïna, dont les Turcs n'avaient jamais foulé le sol? Était-ce leur faute si les Ioniens des sept îles étaient, à la fin de la domination vénitienne, bien plus grossiers et plus abrutis que les insulaires de la mer Blanche (l'Archipel) qui échappèrent à la domination turque? Étaient-ce les Turcs qui forcèrent les hospodars de race grecque à singer les coutumes les plus absurdes et les abus de leurs maîtres orientaux, ou qui obligèrent les seigneurs de se faire circoncire pour pouvoir prendre leur part dans les fiefs turcs? Ou enfin, contraignirent-ils les kodchabachis à s'unir aux pachas pour pressurer jusqu'au sang les chrétiens, leurs coreligionnaires? Était-ce une preuve de l'astuce turque, si le gouvernement permettait à ces primats de se gonfler d'or, comme s'il avait voulu leur faire rendre gorge ensuite d'autant plus facilement? Dans ce cas, les primats auraient été encore plus rusés que leurs maîtres; ils auraient bien plus souvent attendu le moment où leurs richesses devenaient un objet de convoitise, pour se mettre, moyennant un barat, sous la protection d'une puissance étrangère qui les maintenait dans la possession de leurs biens! Ce ne sont certainement pas les Turcs qui ont inventé le proverbe grec qui, parmi les trois fléaux du pays, ne compte les Turcs qu'une seule fois et en dernière ligne après les prêtres et les kodchabachis!

Des réflexions de ce genre peuvent, il est vrai, jeter un jour moins sombre sur le système turc. Cependant on ferait preuve d'une grande faiblesse d'imagination et de mémoire, aussi bien que d'une grande dureté de cœur, si l'on croyait sérieusement pouvoir se consoler ainsi soi-même ou les opprimés. Si encore aujourd'hui, après un changement formel de système, après la publication ex- Suite.

presse des statuts, après toutes les interventions, et malgré toute la surveillance des puissances européennes, les ordres du Sultan relativement à la modération et à la justice à montrer aux chrétiens, égaux des Turcs, ne sont que lettre morte, quelle dut être la condition des chrétiens à une époque où les anciens principes régnaient encore sans conteste! Les lois, les coutumes et les règlements du gouvernement et de l'administration turcs avaient beau être irréprochables, leurs principes les plus sains ne pouvaient porter de fruits tant que les provinces restèrent livrées à l'arbitraire d'une brutale oligarchie militaire. A l'apogée de l'insurrection grecque, un homme[1] qui, mieux que tout autre, connaissait les griefs des rayas, les énuméra sommairement de la manière suivante : « Les cruautés et les injustices commises, à l'insu du gouvernement, par les vizirs, les woïwodes, les cadis et les bouloukbachis, qui fermaient le livre de Mahomet pour ouvrir le leur, qui faisaient violence à toute femme qui leur plaisait, qui décapitaient tous les négociants riches pour s'emparer de leur fortune, qui permettaient à tous les vagabonds d'assassiner impunément tous les Grecs respectables sur la grande route. » Peu de temps auparavant, lord Strangford avait expliqué officiellement l'insurrection grecque par la même cause, quand il disait « qu'il était de tradition que, loin du centre du gouvernement, les caprices des fonctionnaires se substituaient à la loi. » Le ministre turc alors avait dû avouer que l'ordre politique et religieux de ce pays rendait bien difficile la réforme des abus, auxquels on ne saurait toucher sans faire tomber, en même temps, la loi et les coutumes (*adet*)[2]. Ce que

[1] Lettre d'Odysseus à Méhmet-Pacha, en date du 27 novembre 1822.

[2] Conférence officielle de lord Strangford avec les ministres turcs du 27 août 1822.

les diplomates d'alors appelaient « le chaos des inconséquences, » nom technique par lequel ils désignaient la politique turque, l'arbitraire du caprice et le caprice de l'arbitraire, faisait qu'il y avait une si grande différence, dans le régime intérieur, entre la tyrannie sauvage qui régnait en Turquie et la tyrannie systématique telle qu'elle se pratiquait en Russie. Par cela même, le despotisme turc était plus du goût des désespérés, ou encore d'une populace qui, comme les Bulgares, préférait l'anarchie relâchée en Turquie, puisqu'elle permettait la résistance, le combat et la vengeance, au despotisme russe, qui, enlaçant tous les sujets d'un réseau inextricable, les bâillonne et anéantit leur individualité. Mais, pour les sujets paisibles et sans armes, qui voulaient vivre du fruit de leur travail et de leur industrie, le despotisme turc était ce qu'il y avait de plus pénible et de plus intolérable. A quoi servait-il, en effet, au paysan de payer les impôts modérés, tels qu'ils étaient établis par la loi, s'il était pressuré et réduit au désespoir par les soldats qu'il était obligé de loger, par la vente forcée de ses produits, par les fournitures en nature et les contributions de guerre, par des corvées pour travaux publics, en un mot, par des taxes extraordinaires imposées sans règle, et par le seul caprice des fonctionnaires? La bête de somme surchargée rompait alors tous les liens, et se changeait en bête féroce pour assouvir sa soif de vengeance. Le paysan quittait les champs pour les landes, les plaines pour les montagnes, où, allié étroitement aux bergers, il se faisait brigand (*klephte*). Comme cela se pratiquait en Apulie et dans tous les pays romans, dont l'organisation politique n'était qu'une anarchie déguisée, le paysan vivait dans une lutte continuelle et vive contre le pouvoir turc; il opposait la violence à la violence que faisait régner le pacha dans sa





province, le bey dans son éparchie et l'aga dans la commune. Dans la montagne, le klephte pouvait, avec une fierté toute théâtrale, porter publiquement les armes que chez lui il devait cacher soigneusement. En effet, malgré la décadence complète du pouvoir militaire des Turcs, ils excluaient toujours les chrétiens du service dans les armées, ou ne le leur permettaient qu'exceptionnellement, ou quand le besoin était grand; par exemple, quand il s'agissait de gagner des marins pour la flotte, où aucun Turc n'avait jamais pu apprendre ce que c'est que *avoir le dessus du vent* et *rester sous le vent*; ou quand il s'agissait de dompter les janissaires par les Albanais, et les Albanais par les Armatoles. Malgré la communauté séculaire dans laquelle avaient vécu les Turcs et les chrétiens, on avait toujours, comme en Amérique, maintenu la défense d'une éducation savante pour les chrétiens, défense dont on ne s'était relâché qu'exceptionnellement. Par la différence prescrite dans la forme et la couleur des vêtements et des maisons, on avait toujours maintenu une ligne de démarcation bien tranchée, comme en Amérique elle était indiquée par les nuances du teint. Ainsi le nom de *raya* (troupeau) était devenu un terme d'insulte, par opposition aux citoyens musulmans libres. Cette ligne de démarcation était si bien entrée dans la conscience populaire[1], qu'à chaque fois où, suivant l'exemple donné, pour la première fois, par le grand Moustapha Kœprili, on publiait de *nouveaux règlements* pour la protection des chrétiens, il fallait faire des concessions à la populace et lui accorder une compensation, en donnant une nouvelle rigueur aux lois ignominieuses sur les vêtements. Ces anciennes lois d'Omar n'étaient jamais entièrement et réellement tombées

[1] Hammer, *Histoire des Osmanlis*, t. VI, p. 351, 384.

en désuétude; la pratique les avait autant de fois remises en vigueur qu'on les avait adoucies; elles interdisaient, à la vérité, d'infliger de mauvais traitements aux infidèles; mais, dès le commencement même, les abus que se permettaient les cadis et les soldats dans les campagnes avaient été si criants, que tous ceux qui pouvaient le faire s'enfuyaient dans les grandes villes, où l'on pouvait, du moins, trouver encore des juges pour de l'argent[1]. Mais quels juges pouvaient, même dans les villes, protéger les chrétiens contre les attaques du fanatisme religieux et contre les caprices despotiques de la vile populace des rues, qui, à un simple soupçon, sur un faux bruit, et même à la seule sortie de la bannière sacrée, pouvait éclater, et qui, dans ces occasions, montrait toujours la redoutable nature d'une tourbe barbare et abrutie? Opposer au pape romain le patriarche romaïque dans toute sa grandeur et dans toute sa splendeur; conserver l'Église d'Anatolie, en opposition avec la catholicité chrétienne, comme une barrière entre Saint-Pierre et Sainte-Sophie, la Caaba et Saint-Jean-de-Latran; maintenir les rayas dans l'obéissance par la servitude, imposée à leur patriarche; se servir de la caisse où entraient les revenus du primat de l'Église comme d'une banque utile, et ménager les rayas qui désiraient travailler et gagner de l'argent, et qui, pour ce motif, étaient plus productifs pour l'État: c'étaient autant de raisons pour faire désirer aux Turcs des sujets chrétiens plutôt qu'une population nivelée sous le rapport religieux. Les premières concessions que l'on avait ajoutées à ces institutions furent effacées dès qu'elles devinrent gênantes. L'immunité d'impôts, accordée au premier patriarche, se changea bientôt en un tribut et

[1] Zinkeisen, *Histoire de l'empire ottoman en Europe*, t. III, p. 360.

devint ensuite une somme d'argent à payer par les patriarches à leur installation [1], et dont le montant s'éleva de plus en plus. La liberté dans l'administration des Églises et dans le culte public, et la protection contre les poursuites et les persécutions les plus affreuses, coûtaient aux patriarches, aux évêques, aux couvents et aux paroisses des bakchich et des rançons énormes et continuelles. Si, même dans les rapports internationaux, le fetwa du mufti pouvait, dans l'occasion, établir, comme article de foi, qu'une paix conclue avec les infidèles ne liait les musulmans qu'en tant qu'elle serait avantageuse à tout l'empire, comment aurait-on pu s'attendre à ce que dans ce peuple, pour lequel la haine contre les infidèles était une *inimitié naturelle* [2], on tiendrait ses engagements vis-à-vis d'un peuple d'esclaves, appartenant aux Turcs vainqueurs, en leur qualité de vaincus [3], pour ne pas parler de ce qu'ils étaient des infidèles? On voulait que la capitation qu'ils avaient à payer leur rappelât constamment qu'ils ne devaient leur vie et l'exercice de leur culte qu'à une faveur continuelle. L'établissement du corps des janissaires, pour lequel on avait pris un cinquième des enfants chrétiens mâles, datait de Orkhan (1326-1360), qui le considérait comme une mesure utile pour allumer dans le cœur des infidèles le désir de se laisser convertir, et pour procurer peu à peu, et sans faire de bruit, la suprématie exclusive à l'islam; car la politique hypocrite de ces barbares se gardait bien de vouloir établir cette suprématie de l'islam par la force et la violence. Ce but sem-

[1] Zinkeisen, *Histoire de l'empire ottoman en Europe*, t. II, p. 10-13.
[2] Hammer, *Constitution et administration de l'empire ottoman*, t. Ier, p. 425.
[3] Hammer, *Histoire des Osmanlis*, t. Ier, p. 91.

blait devoir être atteint dans la suite des temps. La panique que la conquête turque répandit tout d'abord avait, dès le XVe siècle, poussé les Bulgares en masse dans le camp de l'islam et des janissaires ; et, dès le XVIe siècle, on voit, parmi les Bosniaques et les Albanais, des conversions, des mariages mixtes, des unions entre chrétiens et musulmans, qui établissaient entre eux des liens comme entre des frères et des compères ; on y trouve encore les conversions simulées des chefs de tribu à la conscience large, qui, très-souvent, portaient deux noms : un nom chrétien et un nom musulman, et qui gardaient leurs saints, les patrons de leurs familles, à côté du Coran. Surtout, vers la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle, il arriva un moment où, à en juger d'après différents indices, le christianisme semblait être menacé, dans toutes les parties de la Turquie, d'une fin et d'une destruction silencieuses.

Les chrétiens latins s'intéressent au sort des Grecs.

Ce danger avait été créé par les rapports et les relations qui existaient entre l'Europe et les chrétiens de la Turquie. La conquête turque était un de ces grands événements qui, depuis les temps les plus reculés, faisaient époque dans la lutte entre l'Asie et l'Europe, lutte où la victoire et de grands désastres étaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cette conquête était une réaction contre les croisades ; pendant plus d'un siècle, la chrétienté tout entière n'en supporta la honte et le danger qu'avec la plus grande impatience et la plus vive émotion. La haine nationale contre ces intrus, contre ces hordes étrangères et suspectes, l'intérêt que les chrétiens portaient au sort de leurs coreligionnaires en Orient remuèrent tout l'Occident jusque dans les dernières couches de la société, les hommes d'État, les gens de guerre, les gens d'église et le monde savant Le désir d'étudier l'antiquité grecque,



éveillé parmi les humanistes italiens par l'école des Grecs bannis de leur patrie, qui s'étaient établis en Italie pour y miner le papisme et le nouveau monde romain, comme jadis l'art et la philosophie des anciens Grecs avaient vaincu les vainqueurs romains, ce premier philhellénisme déposa alors dans le domaine de l'intelligence le germe de tout le mouvement intellectuel et de la science des temps modernes. Dans ce monde des savants on vit naître le désir ardent de délivrer l'antique foyer de la civilisation, avec autant de force qu'en avait l'enthousiasme des pieux fidèles pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Dans cette impatience fiévreuse qui s'était emparée de tous les esprits, le moindre nouveau fait d'armes qui ajoutait aux succès des insolents Barbares, semblait faire trembler tous les pays de l'Europe et les appeler, par un mouvement involontaire, à la résistance. Déjà, dès les premiers dangers que courait la ville de Belgrade (1439 et les années suivantes), le Saint-Siége parut vouloir se rendre l'organe de cette disposition des esprits en Europe. Il poursuivit la vaine chimère d'une union des Églises; il chercha à conclure des alliances politiques ou fédératives avec tous ceux qui avaient encore quelque puissance en Orient, avec les despotes de la Servie et de la Bosnie, avec les tyrans du Péloponèse, avec le *Dragon de l'Albanie*, ce célèbre Dchour Kastriotitch (*Scanderbeg*), en même temps qu'en Occident il appela tout le monde à une croisade offensive. Après la chute de Byzance, Pie II mit en jeu toutes les forces de son intelligence et risqua toute sa santé pour se mettre à la tête d'une croisade (1463). Après la prise d'Otrante (1481), la Castille leva la bannière des croisades contre les Maures, et Charles VIII poursuivit ses desseins aventureux, qui devaient le porter sur le trône des Paléologues. Depuis la chute de Lépante (1499),

la république de Venise, qui autrefois haïssait plus les Grecs qu'elle ne craignait les Turcs, se mit pendant quarante ans au premier rang de ceux qui combattaient en Orient. Après que, sous Sélim, la puissance des Osmanlis avait pris une extension immense, François I[er] essaya d'unir les grandes puissances, l'Espagne, l'Allemagne et la France dans une *sainte confraternité* (1517). Ensuite, après la prise de Belgrade et de Rhodes (1521-1522), les Minorites inventèrent, en 1523, un projet d'après lequel tous les couvents de l'Europe devaient équiper une armée d'un demi-million de croisés, et les protestants zélés et ardents de l'Allemagne auraient voulu mettre en mouvement ciel et terre, avec leurs appels aux armes contre cette *nation haïe des dieux et des hommes.* Et plus tard encore, lorsque la flotte turque dominait dans la mer Méditerranée, que la côte septentrionale de l'Afrique avait été conquise, que Malte était assiégée et que la Dalmatie (1570) était menacée, on forma encore une fois une ligue des puissances du midi de l'Europe, dont la flotte devait, après sa grande victoire navale à Lépante (1571), reconquérir Constantinople. Mais cet espoir fut déçu, comme tant d'autres espérances dont on se berçait dans tous ces projets et dans toutes ces entreprises, qui avaient pour unique résultat d'éveiller la vigilance et d'opposer une certaine barrière aux conquêtes turques. Les temps n'étaient plus où l'on pouvait allumer un enthousiasme religieux assez fort pour résister au fanatisme sauvage des Osmanlis. Même un Jean Kapistran ne pouvait plus faire revivre le siècle d'un Pierre l'Ermite. Déjà la haine contre les Byzantins schismatiques refroidissait l'ardeur du zèle chez les chrétiens latins. Le pouvoir temporel des papes était trop faible pour pouvoir prétendre à la direction suprême telle qu'une grande puis-

sance l'aurait réclamée, et l'auréole de leur autorité spirituelle s'effaça peu à peu dans ces entreprises chevaleresques, mais inutiles, et par suite des convoitises temporelles qui y étaient toujours sécrètement en jeu. Car la même jalousie politique, le même antagonisme des intérêts qui, encore de nos jours, prolonge l'existence chancelante de la Turquie, affermit à cette époque la conquête ottomane. A son origine même, la question orientale était, dans ses parties essentielles, ce qu'elle est de nos jours[1]. Tous ceux qui participaient à une nouvelle ligue de croisés auraient demandé leur part de la proie, mais ils n'auraient laissé à personne la part principale. On aurait peut-être, si les circonstances l'avaient permis, pu tomber d'accord sur la part qu'on aurait faite à Venise, à Gênes, à la Hongrie, à l'Albanie; mais ce que deviendrait Constantinople, Pie II le passa sous silence dans l'assemblée des princes italiens à Rome (1463), absolument comme, plus tard, Napoléon le fit dans ses entrevues avec Alexandre. S'il fallait que l'empire d'Orient fût rétabli, Pie II aurait préféré que, comme il le proposait, des Osmanlis appartenant à l'église orthodoxe, un Mahomet II ayant reçu le baptême, y régnassent sous la protection du pape, que d'y restaurer le pouvoir des Grecs. Mais le monde chrétien n'aurait pas pu supporter cette combinaison, pas plus que, dans la suite, on n'aurait souffert l'empire universel de Charles-Quint. En effet, tous les États se jalousaient; la jalousie que la maison de Habsbourg nourrissait à l'égard de la Hongrie, depuis que celle-ci avait été momentanément réunie à la Pologne, était si grande, qu'au XVI[e] siècle l'Autriche aima mieux

[1] Zinkeisen, *la Question orientale dans son enfance*. *Almanach historique* de Raumer, 1853.

abandonner la Hongrie comme une proie à la Turquie, que de la fortifier et d'en faire un boulevard pour protéger l'Europe. La jalousie avec laquelle les Italiens regardaient le pouvoir des Vénitiens, dans lesquels on craignait de voir renaître l'ambition conquérante des anciens Romains, était si grande, que les Italiens préféraient laisser la puissance vénitienne périr lentement dans une lutte de deux cents ans, plutôt que de fortifier leur suprématie et de s'en servir contre les Turcs. Ainsi, tout le courage chevaleresque de ces croisés du xve et du xvie siècle maintenait vivaces, il est vrai, toutes les espérances des chrétiens de l'Orient, languissant dans leur servitude, mais il n'en réalisa aucune. Aussitôt que, après la mort de Soliman, l'esprit guerrier de la dynastie d'Osman s'éteignit, la chaleur avec laquelle l'Occident avait épousé les intérêts des chrétiens d'Anatolie se refroidit singulièrement, et à mesure que ceux-ci étaient moins menacés de dangers. Cet intérêt ne se manifesta plus qu'à certains moments, comme la résistance des vaincus était limitée à certaines localités. Les Maïnotes, les Monténégrins, les Albanais dans les montagnes de Clémente, manquaient rarement, dans leur luttes, de quelque assistance, offerte par les Espagnols et les Vénitiens; une fois même, dans la guerre de vingt-quatre ans, soutenue pour la possession de la Crète (1645-69), on fit une nouvelle croisade, à laquelle prirent part des soldats de presque tous les pays de l'Europe méridionale. Nul mouvement dans l'Occident le plus reculé, et qui aurait pu être avantageux à la cause générale de la liberté, n'échappa à l'attention des patriotes grecs. Ainsi, l'Athénien Léonard Philaras aurait voulu réveiller les sympathies de la république anglaise par l'organe de Milton (1652); mais qu'est-ce que ce noble fils de l'Angleterre aurait pu lui offrir de plus que ses vœux

généreux, mais stériles? Dans les terribles guerres religieuses du XVIIe siècle, toute l'activité de l'Occident était trop engagée dans ses propres affaires pour pouvoir s'occuper encore de l'Orient. Là où, au XVe siècle, la sympathie avait été la plus forte, l'antipathie se montra maintenant de la manière la plus hostile; c'étaient les temps dans lesquels la papauté lâchait la bride à la bigoterie la plus extrême dans ses attaques contre tous les schismatiques. Ainsi, depuis la chute de la Crète, les chrétiens grecs durent croire que leur cause était entièrement abandonnée par l'Occident. C'est pourquoi on trouve, depuis cette époque, sur tous les points de l'empire, cette apostasie qui paraissait promettre enfin au Croissant la victoire sur la Croix que les musulmans avaient poursuivie avec tant de patience. Les Kourmoulides, clan crétois très-puissant, habitant la ville de Chousi, dans la plaine de Messara, se convertirent à cette époque, et les premiers, à l'islam, bien qu'ils restassent chrétiens en secret et protecteurs ouverts de leurs véritables coreligionnaires. Vers la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle, les voyageurs Chevalier et Pococke observèrent que dans l'île de Crète les chrétiens apostasiaient en masse. Dans le pays des Schkipétaires (Albanais), le clergé était tellement désorganisé, qu'il y avait beaucoup de communes où, souvent pendant vingt ans, on ne voyait pas de prêtres. Déjà, vers 1610, on y avait prédit la ruine complète et prochaine du christianisme parmi les Albanais et les Serbes, et quarante ans plus tard, on affirmait que le nombre des chrétiens albanais était tombé de 350,000 à 50,000. Dès ce moment, l'Église catholique aussi semblait être en proie à cette apostasie générale. En 1703, le nombre des catholiques romains de l'archevêché de

Durazzo était considérablement réduit[1]. Leur apostasie était à cette époque tellement générale à Constantinople, qu'on aurait dit une véritable conspiration contre l'Église latine.

Les chrétiens grecs de Russie s'intéressent au sort de leurs coreligionnaires d'Orient.

Mais une providence bienveillante semblait veiller sur les chrétiens dans cette crise redoutable. Ce fut précisément à ce moment mémorable qu'un grand nombre de faits d'une nature très-différente coïncidèrent et détournèrent, par une action commune et toute semblable, sur les Osmanlis eux-mêmes la catastrophe funeste qui menaçait les chrétiens. Il arriva, dans le cours de quelques années, que la Porte, renonçant tout d'un coup à sa politique séculaire, commença elle-même par alléger l'oppression qui pesait sur les chrétiens, dans ce qu'elle avait de plus dur; il arriva que, depuis leur expédition contre Vienne (1683) l'ancienne force et l'ancienne fortune des armées turques furent à jamais brisées. En même temps, la disette, la peste, la révolte et la déposition de Mahomet IV (1687) ébranlèrent l'intérieur de la Turquie. Puis Pierre Ier monta (1689) sur le trône de Russie et fut bientôt engagé dans cette guerre contre les Turcs qui, en menaçant Vienne, effraya encore une fois l'Europe, mais qui ensuite fut terminée par la paix de Carlowitz (1699), qui, pour citer les paroles de Hammer, fut, pour la première fois, la déclaration publique de la décadence de l'empire ottoman. La sympathie pour le sort des chrétiens grecs, qui avait disparu en Occident, se réveilla maintenant parmi leurs coreligionnaires du nord-est, à ce qu'il parut, avec beaucoup plus d'énergie et promettant beaucoup plus pour l'avenir. Le pape Calixte III, qui était persuadé que le pouvoir du sultan ne

[1] Ranke, dans la *Revue historique et politique*, t. II, p. 299, d'après les rapports des nonces du Pape.

[2] La Motraye, t. I, p. 308.

pourrait être brisé que par les catholiques romains, avait été déçu dans son attente. Alors les regards des opprimés se tournèrent vers cet empire russe du nord, avec lequel les Grecs, dès le XIe siècle, avaient eu des rapports tellement étroits que, dans ce pays, toutes les places qui demandaient une culture intellectuelle et un grand savoir-faire avaient été, de tout temps, occupées par des Grecs, puis, que dans l'Église, le rituel, les livres d'église, le chant, la doctrine et la constitution avaient été empruntés aux Grecs, et qu'en dernier lieu le patriarche de Constantinople, l'esclave du divan turc, était, au XVIe et au XVIIe siècle, vénéré, sans conteste, à Moscou, comme le chef de l'Église grecque. Quelle ne dut pas être l'auréole qui, à cette époque d'oppression pour les chrétiens en Turquie, brillait autour du monarque, homme d'une trempe et d'une intelligence si fortes, qui régnait en autocrate sur cet empire, dont les princes, il y avait plus d'un siècle, avaient été recommandés déjà à la ligue chrétienne, par l'évêque Cédolini de Lésina, comme les alliés les plus utiles contre les Turcs! En effet, «disait-il, par la conformité de leur confession, ils sont assurés d'avance du dévouement des chrétiens, soumis à la Porte; par suite de droits de parenté et d'anciens droits de possession sur la Servie et la Bulgarie, les princes russes aspirent au trône de Constantinople, et, avant tout, « ils sont les seuls parmi tous les princes du monde qui, comme le Turc, ont leurs sujets entièrement dans leur pouvoir[1]. » Dans la tête de Pierre Ier, les projets de la politique russe sur la Grèce, que, dans d'autres temps, on a attribués à d'autres princes, étaient déjà complétement développés et mûris. Déjà à Amsterdam on avait gravé son portrait avec l'inscription significative :

[1] Zinkeisen, *Histoire de l'empire ottoman*, t. III, p. 593.

Petrus I, Russo-Græcorum monarcha. Ses grands desseins maritimes visaient, dès le commencement, non-seulement à l'établissement de la puissance russe sur la mer Baltique, mais surtout à la construction d'une grande flotte dans la mer Noire, qui, avec la possession de la Crimée, la grande citadelle de cette mer, devait toujours tenir à sa disposition toutes les ressources nécessaires pour agir contre le centre de l'empire turc[1]. Il s'engagea dans la guerre de 1711 avec la certitude assurée de la victoire et avec la volonté de se faire enterrer à Constantinople. La bannière suspendue dans la cathédrale de Moscou et portant l'inscription de Constantin : *In hoc signo vinces*, semblait devoir annoncer une guerre religieuse. Et, en effet, il fit jouer tous les leviers dans les provinces chrétiennes de la Turquie, dans le Monténégro et en Valachie, comme pour justifier les avertissements que le khan de Crimée avait adressés au divan en disant que la Russie, d'intelligence avec les rayas, menaçait de s'emparer de la Roumélie. En 1714, le czar avait dit à Riga, dans un discours remarquable, que jadis l'art et la science étaient venus de Grèce et que leur marche ressemblait à la circulation du sang dans le corps humain; il pressentait, ajouta le czar, que tôt ou tard, en refluant, ils s'arrêteraient pendant quelques siècles en Russie, pour retourner ensuite dans leur ancienne patrie. De cette manière, Pierre le Grand montra déjà quelles seraient les armes morales dont il ferait usage, armes plus redoutables aux Turcs que toutes les armes de guerre : il indiqua les anciens rapports dynastiques et politiques entre la Russie et Byzance; il montra la force de la civilisation, qui, dans les temps de progrès, est si puissante à frayer le chemin aux conquêtes; il

[1] Zinkeisen, *Histoire de l'empire ottoman*, t. V, p. 353.

fit jouer ce grand ressort de la conformité de religion, dont la Porte avait redouté les effets depuis longtemps déjà. Lorsque les premiers succès de Pierre le Grand attirèrent les yeux des Grecs sur lui, le courant qui avait entraîné les Grecs de Turquie vers l'apostasie fut arrêté subitement. Les provéditeurs vénitiens purent dire aussitôt, dans leurs rapports, que les Grecs espéraient de nouveau voir leur Église se relever de l'oppression. Grecs, Serbes et Roumains s'attachèrent avec une nouvelle confiance à leur foi; ils rappelèrent leurs traditions nationales; ils exhumèrent leurs anciens chants populaires, qu'ils propagèrent dans de nouvelles versions. Les Monténégrins profitèrent de cette faveur des temps et de l'assistance donnée par la Russie, pour développer leur hiérarchie comme un boulevard contre la Turquie, et pour s'établir dans leur citadelle de rochers avec une indépendance de plus en plus grande.

Depuis cette époque et dans chacune des guerres suivantes de la Russie contre la Porte, les rayas reçurent toujours les mêmes impulsions, qui devaient chaque fois stimuler de nouveau le sentiment de leur nationalité, quelque engourdi qu'il fût. Sous l'impératrice Anne, ce fut le comte Münnich qui, dans la guerre de 1736-39, reprit l'idée de soulever systématiquement tous les chrétiens grecs. Sous Catherine II, ce furent les comtes Orloff qui, dans la guerre de 1768-74, agrandirent les projets de Pierre le Grand et de Münnich de manière à en faire des entreprises très-vastes; depuis le Danube jusqu'au Nil, depuis le Monténégro jusqu'en Géorgie, les agents russes travaillaient les ennemis de la Porte, et un aventurier de Larissa, du nom de Papadopoulos, dont Grégoire Orloff s'était servi pour amener la chute de Pierre III, apparut (1766) en Morée, où il annonça l'arrivée de secours russes et le soulèvement des Grecs, tout en trompant les Grecs et les

Russes par l'exagération de ce qu'il promettait d'un côté et de l'autre. Le continent et les îles attendant leur délivrance, étaient en proie à la plus vive agitation, lorsque deux escadres russes firent leur apparition dans la mer Méditerranée et qu'un manifeste d'Alexis Orloff (1770) appela tous les coreligionnaires grecs à la défense de leur liberté et de leur religion. En Occident, Voltaire, l'oracle du siècle, sonna le *tocsin* et appela tous les princes chrétiens à prendre part à cette croisade entreprise par la nouvelle Sémiramis, croisade qui devait lui ouvrir à jamais celle des deux portes marines de son empire que les ennemis avaient fermée, tandis que l'autre l'était, pendant six mois de l'année, par les glaces. Ensuite, lorsque naquit Constantin, le deuxième petit-fils de Catherine, la czarine elle-même développa le *projet grec*, en lui donnant une forme plus précise; il s'agissait pour elle de rétablir le trône impérial de Byzance pour ce prince, et de transformer les principautés danubiennes en un empire des Daces pour Potemkin. Joseph II donna son consentement (1782) à ces projets extravagants d'un partage de la Turquie, sous la condition également extravagante que la Servie et la Bosnie reviendraient à l'Autriche et qu'il lui serait permis de prendre part aussi au partage de l'Italie par la séquestration du continent vénitien[1]. Lorsqu'en 1787 les alliés passèrent des paroles à l'action, et que Joseph II déclara ouvertement au cabinet de Versailles que son intention était de se faire le vengeur de l'humanité et de délivrer l'Europe de la domination des barbares, les grandes puissances occidentales, qui déjà en 1783 avaient assisté en silence à la honteuse incorporation de la Crimée dans l'empire russe, tellement elles étaient épuisées par leurs guerres en Amé-

[1] Hermann, *Histoire de l'État russe*, t. VI, p. 464.

rique, ces grandes puissances, disons-nous, étaient divisées entre elles et dans leur propre sein. La France, à laquelle on avait en vain offert l'appât de l'Égypte, qui devait lui échoir dans le partage[1], était entrée en négociations avec l'Angleterre pour former avec elle la seule alliance qui pût maintenir l'intégrité de la Turquie ; mais les whigs anglais virent dans le pacte de famille des Bourbons et dans le développement des forces navales de la France un danger plus prochain et plus pressant que les projets des Russes en Orient et ne voulurent pas de cette alliance. Ainsi les deux colosses de l'Orient pouvaient agir en toute liberté. Les rayas durent croire encore une fois que l'heure de leur délivrance était plus prochaine que jamais, lorsqu'un nouvel agent (Psaros le Myconien) arriva avec un mandat russe et avec de l'argent russe, pour soulever cette fois-ci l'ouest de la Grèce, la Morée saignant encore de ses blessures reçues en 1770; il devait faire de Souli le centre de la nouvelle conspiration et jeter une petite escadre grecque sous Lampros-Kanzonis dans l'Archipel. Quelle entreprise aurait alors semblé impossible aux alliés du Nord? Néanmoins, les calculs les plus sûrs, que l'on avait établis sur la chute de l'édifice vermoulu de la Porte, furent trompés cette fois encore. Quand bien même la mort de Joseph II (1790) n'aurait pas relâché la puissante alliance qui fut dissoute par la triple alliance si menaçante entre l'Angleterre, la Prusse et la Hollande; quand même la Révolution française n'aurait pas brouillé les affaires en Europe et engagé la Russie à se dédommager en Pologne pour ses projets échoués en Grèce, les événements de la guerre elle-

[1] Voir les documents publiés en 1855 par Napoléon III, *Moniteur* du 30 juin et du 1er juillet. Cf. Wurm, *Histoire diplomatique de la question orientale*, 1858, p. 104.

même n'auraient pas répondu à l'attente générale. La condition barbare du régime turc et la nature belliqueuse de tout le peuple, qui se défendait dans ses forteresses faites par la nature ou construites par la main des hommes, parurent être encore toujours sa plus puissante protection. En outre, les armes des deux grandes puissances maritimes, qui manquaient toutes les deux d'une marine importante, ne montrèrent pas une supériorité tellement incontestable que les agresseurs auraient pu disposer de l'empire ottoman comme d'une possession incontestée. Les choses devaient se passer ainsi encore plus d'une fois, comme elles s'étaient passées déjà chaque fois qu'on s'était attaqué à la Turquie. Pierre Ier, par la paix du Prouth, avait dû renoncer à la possession, si précieuse pour lui, d'Azoff, et sans la vénalité du grand-vizir, son intention de se faire enterrer à Constantinople aurait pu se réaliser dans un sens contraire et contre sa volonté. Dans la guerre de 1736, on avait fait du côté des Autrichiens, et dans celle de 1768 du côté des Russes, dans les armements et dans la conduite de la guerre, des fautes aussi inconcevables que celles qu'on fit encore des deux côtés en 1787; avant la paix de Koutchouk-Kainardjy (1774), ce chef-d'œuvre *d'habileté russe et d'imbécillité turque*, qui, aux yeux des hommes d'Etat d'Autriche stupéfaits, semblait changer la Turquie en province russe, la Russie était complétement au bout de ses ressources, comme à la conclusion de la paix d'Andrinople. Il fallut avouer que le *projet grec*, si redoutable, dépassait évidemment chaque fois les forces russes. Ceux qui en avaient conçu l'idée semblaient eux-mêmes y ajouter une médiocre foi. Vers 1770, Catherine elle-même le traita de folie et en parlait, aux premiers insuccès, avec le plus grand dédain. Joseph et Kaunitz, qui avaient voulu exploiter, dans leur seul intérêt, ce faible de la czarine, n'en

parlaient pas autrement en 1780 et les années suivantes. En Russie même, outre Potemkin, personne ne voulait en entendre parler. Les gains les plus clairs qui avaient été scellés dans la fameuse paix de Koutchouk-Kaiuardjy (1774) et confirmés par celle de Jassy (1792), étaient des conquêtes essentiellement diplomatiques qui, en partie, avaient besoin d'être encore fécondées par des fantasmagories et des supercheries diplomatiques. Dans le traité de 1774 (art. 4) le sultan promit de protéger la religion chrétienne dans son empire; mais de ces paroles si claires, le gouvernement russe sut faire sortir, par interprétation, le droit du czar de protéger les sujets chrétiens de la Porte, interprétation qu'il réussit à faire accepter par toute la diplomatie européenne comme par les rayas, qui en étaient ravis. Ces derniers crurent le czar sans aucune peine. Les Grecs obtinrent par ces traités de paix les avantages les plus extraordinaires pour le présent et les promesses les plus brillantes pour l'avenir. Ces traités assurèrent à la marine marchande russe les priviléges les plus précieux; sous leur influence, Odessa devint une ville de commerce florissante qui était, pour ainsi dire, une colonie grecque; les principaux agents par l'intermédiaire desquels s'y faisaient les affaires étaient des Grecs dont les vaisseaux, couverts par le pavillon russe, profitaient le plus assidûment des communications ouvertes maintenant entre la mer Noire et la mer Blanche. Ces avantages multipliés et ces nouvelles relations firent naître une maxime nouvelle, proclamée par les Russes comme le premier besoin de leur État, et que, dans les temps des complications grecques, ils ont toujours avouée en face de toutes les puissances avec une louable sincérité; cette maxime était qu'il fallait aux Russes une influence grande et prépondérante à Constantinople, parce que, sans elle, il leur aurait été

impossible de maintenir ces avantages et ces priviléges qu'ils avaient obtenus. Mais ce qu'on n'avouait pas, c'était le système de révolte qui, depuis cette époque, s'organisa régulièrement dans la capitale et dans toutes les provinces de la Turquie, aussi bien par des agents qui n'en avaient pas reçu la moindre autorisation et qui s'étaient donné leur mandat eux-mêmes, que par les consuls officiels, bien pourvus d'argent et d'instructions. En effet, pour ces derniers, le commerce ne devait nullement être, pour un long temps à venir, la principale occupation, comme le leur prescrivaient plus tard les instructions d'organisation de l'amiral Tchitchagoff. On aurait dû croire que tout cela était fait pour fixer de plus en plus les yeux des Grecs sur leur étoile polaire. Cependant il n'en fut pas ainsi. L'enthousiasme pour la Russie avait été considérablement calmé par la fourberie des agents provocateurs russes dans les deux dernières guerres, par la lenteur des secours russes et par la perfidie avec laquelle la politique russe avait abandonné ses coreligionnaires soulevés par elle, la paix une fois faite. Après le soulèvement de la Morée (1770), les Turcs avaient lâché sur la malheureuse péninsule les Albanais, qui, pendant neuf ans, la frappaient d'une correction tellement terrible [1], qu'une nouvelle panique saisit les rayas dans tout l'empire, et que dans les archevêchés d'Ipek et d'Ochrida l'apostasie recommença de nouveau. Ces expériences avaient sensiblement refroidi les sympathies naturelles des rayas, et déjà en 1806, on vit que les Grecs, éblouis par une autre étoile, combattaient sans regret la Russie sur les vaisseaux turcs et que le patriarche, sur les remparts de la capitale, se levait contre les Anglais,

[1] Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, t. IV, p. 336-38. — Emmerson, *History of Greece*, t. II, p. 311 et suiv.

alliés aux Russes. Les idées de la toute-puissance russe avaient bien perdu de leur valeur. Si au XVe et au XVIe siècle, la papauté, malgré toute sa puissance spirituelle, n'avait pu amener les chrétiens de l'Église latine à se porter au secours des Grecs, la papauté du césar russe, malgré tout son pouvoir temporel, semblait ne pas avoir plus d'influence sur les chrétiens de l'Église grecque dans ses États. On aurait dit que les Grecs ne devaient retirer des instigations de leurs amis puissants d'autre fruit que la certitude de ne pouvoir compter que sur leurs propres ressources, quelque faibles qu'elles fussent. Dans le soulèvement de 1770, Androutsos de Locride, père de cet Odyssevs qui, plus tard, fut un des chefs des insurgés, était venu du continent en Morée, au moment même où les troupes auxiliaires russes la quittaient en fuyant. Sa retraite fut considérée comme une merveille de persévérance et de hardiesse. Lui, le klephte, et avec lui le pirate fameux du nom de Lampros-Canzonis, tous les deux ignominieusement abandonnés par la Russie, mais tous les deux vivant d'autant plus glorieusement dans la mémoire de leurs compatriotes, furent les premiers qui, par leurs exploits, firent naître la pensée de chercher la liberté sur leurs propres montagnes et sur leurs propres mers, d'armer les bâtiments marchands en vaisseaux de guerre et d'ennoblir les klephtes en les changeant en patriotes et en guerriers combattant pour la liberté et pour la Croix. En effet, les Grecs ne devaient pas trouver leur délivrance dans une impulsion donnée par des secours venant de l'étranger, pas plus que les créoles ne la trouvèrent par les Miranda qui allaient mendier l'assistance de l'Angleterre et de la France ; le secours allait leur venir de l'intérieur et non de l'extérieur, de leurs ennemis et non de leurs amis. Comme dans le royaume d'Espagne, l'esprit de progrès du XVIIIe siècle,

qui transformait le monde, poussa aussi en Turquie à des révolutions intérieures dont les premiers avantages devaient être pour les chrétiens, comme en Espagne ils avaient été pour les colons.

Essais de réformes en Turquie.

Les vices et les défauts de l'empire ottoman atteignirent leur apogée dans le désordre causé par la domination des janissaires. Depuis que ces prétoriens, à l'avénement de Mahomet II (1451), avaient obtenu par la force les premières largesses faites à cette occasion, l'histoire de leurs rapports avec les sultans n'était plus qu'une série non interrompue de violences, d'actes d'indiscipline et d'extorsions. Surtout depuis la mort des vaillants capitaines Sélim et Soliman, ils prirent l'habitude de procéder immédiatement à la révolte, à la déposition du prince et au meurtre des fonctionnaires et du monarque, dès que le sultan avait fait une nomination qui ne leur plaisait pas, ou que leur solde n'était pas régulièrement payée. Ces abus avaient déjà déterminé Othman II (1622) à essayer de remplacer les janissaires par une autre troupe de mercenaires, composée d'Égyptiens et de Syriens; mais il avait succombé dans cette entreprise [1]. Il fallut chercher le remède par de longs détours. En permettant aux janissaires de se marier et de s'établir dans leur propre domicile, on devait transformer ce corps d'armée en une milice et les rapprocher davantage de la vie civile, pendant que, dans les provinces, on créait en même temps un nouveau pouvoir militaire recruté même de chrétiens et formé parmi eux, pour servir de contre-poids à la puissance des janissaires. Déjà sous Amurat IV (1623-40), ce prince si énergique, et plus tard, en 1685, par une ordonnance définitive, on abolit dans ce but le tribut en enfants mâles que

[1] Zinkeisen, *Histoire de l'empire ottoman*, t. III, p. 744.

les rayas avaient eu à fournir. On admit dès cette époque les chrétiens au service militaire en Turquie, en les faisant entrer dans le corps des Albanais ; de la sorte on forma peu à peu, dans ces habitants des provinces si belliqueux et si vaillants, le noyau d'une nouvelle infanterie qui devint l'adversaire redoutable et la rivale de la troupe des janissaires. A partir de ce temps, on ouvrit les négociations avec les brigands insoumis des montagnes en Grèce ; la position du gouvernement turc vis-à-vis de ces brigands, position semblable à celle dans laquelle s'étaient trouvés, dans des cas isolés, les sujets et le gouvernement en Espagne et dans le royaume de Naples, devint partie intégrante et permanente de l'organisation politique de la Turquie. On changea les klephtes sauvages en gens traitables, et on divisa toute la Grèce, depuis l'Olympe jusqu'aux montagnes acrocérauncs, en armatoliks ou districts, confiés à des capitaines auxquels on abandonna entièrement la police et l'administration de ces contrées. L'abolition du tribut de garçons ne fut pas le seul adoucissement, dans le sort des Grecs, qu'entraîna le nouveau système. Pendant la guerre avec la ligue chrétienne (1683–99), tous les rayas s'étaient mis en mouvement ; des milliers de colons émigrèrent dans les pays des frontières appartenant à l'Autriche (les Confins), et la population de la Morée doubla dans les premières dix années qui suivirent l'occupation de la péninsule par les Vénitiens (1689). Dans d'autres temps, les sultans turcs, avec leur politique à courte vue, s'étaient réjouis quand ils avaient pu se débarrasser de sujets aussi mauvais ; mais, à l'époque dont nous parlons, Moustapha Kœprili tenait le gouvernail de l'État. Ce fut lui qui, craignant le dépeuplement et l'appauvrissement de l'empire, publia les *nouveaux règlements* par lesquels les revenus des mosquées étaient imposés pour alléger les

charges de l'État, par lesquels les infidèles devaient être délivrés des impôts vexatoires pour confondre toutes les taxes en un seul impôt direct. Ce fut encore lui qui, en poursuivant une innovation à laquelle déjà son aïeul Mohamet Kœprili avait frayé le chemin, ouvrit aux familles phanariotes de Constantinople l'accès aux grandes charges de l'État, comme à celles des hospodars, des truchemans de la Porte et de la flotte, et assigna ainsi aux Grecs le rôle important d'intermédiaires dans toutes les affaires qui se traitaient entre la Porte et les puissances chrétiennes. Comme cette nouvelle carrière exigeait une éducation européenne et la connaissance des langues d'Europe, l'ancien système, qui avait voulu empêcher toute culture intellectuelle un peu élevée, se trouva forcément brisé. En cela, les Turcs devinrent donc les rivaux du gouvernement vénitien en Morée, dont la protection et les soins accordés au développement des sciences faisaient alors naitre, pour la première fois, l'espérance que cet antique berceau des arts et des sciences pourrait encore une fois se soustraire à la barbarie. Nous verrons plus tard comment ces premières tentatives de réforme entreprises par la Porte répandirent partout les semences de l'émancipation grecque; tentatives dont le résultat devint funeste à l'État turc et à la nation turque elle-même. Le nouveau régime, introduit dans le corps des janissaires, opéra d'une manière plus fatale encore que l'ancien système. Les gens de guerre, se recrutant dès lors d'une manière presque exclusive parmi leurs propres fils, se transformèrent surtout maintenant en une caste privilégiée de pensionnaires héréditaires qui, excluant de leurs rangs tout étranger et obtenant des priviléges de plus en plus grands, étaient dévorés du désir de jouer un rôle plus important encore. Ils se firent inscrire dans les corps de métier, et commencèrent

à exercer toutes les industries honnêtes et honteuses. Sous Mahmoud I[er] (1730-54), ils obtinrent exemption de douanes pour toutes les marchandises qu'ils faisaient entrer dans le pays ; depuis cette époque, beaucoup de janissaires prirent une part active au commerce sur les côtes en Syrie et en Égypte[1], comme le corps ecclésiastique des mollahs possédait exclusivement tout le commerce avec la Crimée. Autant ces nouvelles occupations éteignaient l'esprit de révolte parmi les janissaires, autant elles étouffaient l'esprit militaire en eux : 400,000 hommes se trouvaient inscrits sur les rôles des 196 ortas qui composaient tout le corps ; mais il était difficile d'en mettre un dixième en campagne, plus difficile encore de la leur faire tenir. L'effroi qui les rendait si agiles en présence de la cavalerie ennemie commençait à passer en proverbe, tout autant que la valeur qu'ils déployaient en pillant et en ravageant les pays amis, qu'ils dévastaient la torche à la main. Les grandes défaites et les pertes énormes des Turcs dans leurs guerres avec la Russie étaient une conséquence toute naturelle de ce changement inspiré par le désespoir, changement qui remplit de tristesse Mustapha III au milieu des splendeurs du trône des sultans, et qui lui fit perdre toute confiance en un heureux avenir pour son peuple. Plus ces symptômes de décadence étaient frappants et sautaient aux yeux de tous, et plus on comprend facilement que, pendant le cours du XVIII[e] siècle, où la passion des réformes s'emparait, comme une épidémie, de tous les penseurs, de tous les hommes d'État et de tous les princes de l'Europe tout entière, les Osmanlis les plus instruits ne restaient pas à l'abri de la contagion. Parmi les ulémas, il

[1] *Turkey, its history and progress*, from the journals and corresp. of Sir J. Porter. London, 1854, t. I[er], p. 335 et suiv.

y avait toujours quelques têtes exaltées et extravagantes qui n'étaient pas inaccessibles aux utopies les plus aventureuses inventées par les Occidentaux. Les membres de la secte des bektasch, les francs-maçons de la Turquie, passaient pour ennemis des prêtres et adversaires du califat héréditaire, pour déistes et esprits forts qui se riaient des cérémonies, des lois alimentaires et des symboles de l'islam. Il est donc moins singulier qu'on ne le dirait tout d'abord que, vers le milieu du siècle, le pacha du Caire, Ali-Ben-Abdallah, présenta au sultan Mahomet un projet de réforme radicale[1], d'après lequel l'islam devait céder la place à une religion plus naturelle; toute la hiérarchie et tout le pouvoir spirituel des ulémas devaient cesser, d'après l'auteur de ce projet, qui, dans tout son écrit, s'appuyait sur l'exemple des princes chrétiens protestants, qui avaient secoué le joug du mufti romain. Un tel projet ne pouvait naturellement pas avoir de suite dans un temps où les ulémas, de leur côté, préparaient sourdement le projet d'introduire un gouvernement aristocratique dont ils seraient « eux-mêmes les colonnes et le sultan seulement une décoration, » et sous lequel les janissaires seraient en pleine possession de leurs plus grands priviléges. Se débarrasser des janissaires par une grande réforme militaire, c'était donc la réforme la plus urgente pour la Turquie comme État militaire, qui, d'un autre côté, ne devait pas se brouiller avec les ulémas. Précisément un siècle après Moustapha Kœprili, Sélim III reprit l'idée de cette réforme politique sous le même nom de *nouveaux règlements* (nizam dchedid)[2], dont cet homme d'État

[1] Imprimé en langue française à Utrecht, en 1754, sous le titre: *Projet secret présenté à l'empereur ottoman Mahomet V.*

[2] *Tableau des nouveaux règlements de l'empire ottoman*, composé par Mahmoud-Rayf-Efendi. Constantinople, 1798.

s'était servi. Quant à son intelligence, ses connaissances, son activité, son respect pour le droit et son esprit libre de tout préjugé, Sélim aurait été peut-être de taille à réveiller les Turcs de leur léthargie; mais il manquait de force de caractère et d'une volonté assez puissante pour jouer le rôle de réformateur. Fils et neveu de deux sultans, qui avaient été pénétrés de la nécessité absolue d'arrêter la décadence des affaires militaires par tous les moyens, Sélim, étant encore prince héréditaire, avait été déjà affermi dans les idées de réforme telles qu'elles étaient en vogue en Occident. Son entourage le plus immédiat y avait eu une grande part, comme son médecin le docteur Lorenzo, comme le kapoudan-pacha Houssein et Isaak-Bey, le confident du prince. Sélim avait envoyé ce dernier à Paris en 1787; il avait commencé une correspondance avec Louis XVI, ce roi si bienveillant, et prenait, depuis ce temps, surtout des Français pour conseillers. Déjà, dans ces premiers actes de réforme en Turquie, les étrangers furent donc, comme on le voit, les leviers qui devaient réparer la vieille machine, mais qui aidaient à la briser entièrement. Plein de prudence, Sélim commença à mettre en meilleur état les objets inanimés, les fortifications et ensuite la flotte, où il avait affaire à des Grecs; et, en dernier lieu, il se mit à former des troupes instruites à l'européenne en Asie (1796-99), loin des yeux des janissaires. La modification entière du département des finances et la limitation de la durée du règne des pachas à trois ans, entraient aussi dans ses vues réformatrices. Sélim voulait en même temps déchaîner les citoyens en les délivrant de tout ce qui entravait leur activité civile, enchaîner le pouvoir prétorien des janissaires, et changer les gouverneurs en fonctionnaires dépendant du pouvoir central. Bien qu'il fût seul, peu aimé du peuple

et entouré d'ennemis ouverts et secrets parmi les ulémas, qui craignaient une attaque systématique contre l'empire et la religion, Sélim, dans des temps tranquilles, aurait peut-être pu mener à bonne fin tous ses projets. Mais, pendant les vingt années si orageuses de son règne, ses entreprises eurent le même sort que celles de Moustapha Kœprili : elles aussi hâtèrent l'émancipation des rayas et la décadence de la race dominante des Turcs. Sélim monta sur le trône (1789) au moment même où éclata la Révolution française ; il procéda à ces réformes militaires lorsque le changement dans l'intérieur de l'état de la France avait dévié de sa marche et avait bouleversé toute l'Europe en devenant une révolution militaire. Au moment de la chute de la république vénitienne, le mouvement de l'Occident menaça fortement la Porte. Toutes les tribus et tous les chefs de la côte albanaise étaient dans une grande excitation ; l'absence de gouvernement dans les îles Ioniennes jeta inévitablement dans tous les peuples de nationalité grecque la pensée d'un changement. Parmi les Ioniens, que les Français trouvèrent hébétés complétement[1], se réveilla soudain un esprit public qui, avec la nouvelle de l'arrivée des Français dans la mer Ionienne, se répandit sur le continent grec. Il fallait avoir été, à cette époque, en Grèce, disaient les voyageurs, pour pouvoir comprendre l'impression qu'y causèrent ces nouvelles. Le jeune héros qui conduisit les Français en Italie avait voulu antérieurement (1794) maintenir et élever à tout prix la puissance des Ottomans contre les puissances occidentales, dût-il se mettre lui-même à la tête de l'artillerie du Grand Seigneur ; et maintenant (1797) il reconnut dans

[1] *Storia delle isole jonie sotto il reggimento dei republicani francesi*, del conte E. Lunzi. Venezia, 1860, p. 39.

les îles Ioniennes un point d'appui de la plus haute valeur soit pour soutenir la Turquie, soit pour la partager[1]. Les pachas de Scutari et de Janina, le bey du Maïna, écrivirent alors à Napoléon pour le féliciter au sujet de ses victoires; lui-même envoya deux Corses d'origine magnote parmi les Grecs pour prendre des informations; il leur fit parler, dans un langage flatteur, d'Athènes et de Sparte; en retour, les Grecs lui firent dire « qu'il ne fallait que sa présence pour porter les limites *gallo-grecques* jusque sur les rives du Bosphore[2]. » Lorsque Napoléon entreprit son expédition d'Égypte pour tendre la main à Tippo-Saïb dans les Indes et pour y faire tomber la domination anglaise, il semblait, en même temps, vouloir reprendre le projet de Catherine II, et, comme il le disait à Saint-Jean-d'Acre, renverser le pouvoir turc pour fonder un nouvel empire d'Orient. Cette commotion semblait avoir été calculée pour relâcher les faibles liens qui retenaient encore les différentes parties de la Turquie ensemble, et pour suggérer la pensée de leur dissolution à toutes les tribus ambitieuses, à tous les patriotes pleins d'enthousiame, à tous les chefs hardis et à tous les satrapes éloignés du centre de l'empire. Ce fut donc cette violente impulsion, donnée par les influences européennes, qui interrompit et arrêta les projets du sultan Sélim; et à la place des réformes intérieures qui devaient venir du chef de l'État, on vit une série de révolutions intérieures dans toutes les parties de l'empire qui avaient été en contact avec des influences françaises.

Usurpateurs musulmans. Paswan Oglou et les dahis de Servie.

Ces révolutions avaient, quand elles étaient fomentées

[1] *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*. Paris, 1819, t. III, p. 65.

[2] *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce pendant les années 1797 et 1798*. Londres, 1800, t. II, p. 156.

par des musulmans, un caractère monarchique et despotique, tandis que leur nature était plus ou moins populaire et nationale, quand des chrétiens en étaient les instigateurs. Depuis longtemps, on avait fait l'expérience de ce que les grands gouverneurs turcs, placés aux frontières extrêmes de l'empire, et dont la puissance était à la fois une des conséquences et une des causes de la faiblesse du gouvernement, n'étaient rattachés au pouvoir central que par des liens bien faibles, fait qui s'explique facilement par leur éloignement de la capitale et par l'absence d'une forte marine. Les gouverneurs de Syrie et d'Égypte avaient défié la Porte déjà au XVIe siècle, comme le firent au XVIIe les Barbaresques et au XVIIIe les beys mameluks en Égypte et les seigneurs des vallées (dérébeys) dans l'Asie-Mineure. Les renégats de la Géorgie, qui, depuis un siècle, possédaient, par une espèce de droit traditionnel, le pachalik de Bagdad, n'étaient soumis à la Porte qu'en tant que leur bon vouloir ou leur caractère s'y prêtait. Mais ce qu'il y eut de nouveau dans tous ces phénomènes depuis les temps de la Révolution française, c'était que l'insubordination et la résistance des pachas se montra dans des provinces plus rapprochées du centre et du siége du gouvernement central. Les instigations de la Russie et de l'Autriche en avaient été la première cause. Ainsi, à Scutari, où la famille si puissante des Boutchatlia était en possession héréditaire du pachalik depuis le milieu du XVIIe siècle, Kara-Mahmoud, le grand-oncle du dernier pacha héréditaire, avait été leurré par l'Autriche* de l'offre de la souveraineté en Albanie, s'il se faisait baptiser; il fut mis au ban et enfermé dans Scutari par une armée turque; mais les Mirdites le dégagèrent, et la Porte dut reconnaître son pouvoir et le faire monter jusqu'à la dignité de roumili-valessi. La révolte de ce Mahmoud se ratta- *1786.

chait à d'anciens droits; mais dès les guerres françaises, ce furent des personnages essentiellement différents qui entrèrent en scène. Comme on voyait en Amérique, dans l'île d'Haïti, dans le Mexique, dans le Pérou, ces caricatures de souverains qui essayaient de singer le César français, de même on vit aussi en Turquie toute une série de parvenus faire leur chemin et exploiter la faiblesse de la Porte dans l'intérêt de leur ambition hardie. Un homme de cette espèce était Paswan-Oglou de Widdin, que l'Europe considéra, pendant quelque temps, comme un personnage mythique, voulant jouer le rôle d'un second Bonaparte. Par une vie aventureuse en Albanie et en Valachie, par la guerre entre les Russes et les Autrichiens, il avait acquis un grand savoir-faire; puis, lorsque son père Paswan-Omar fut dépouillé de ses biens et ensuite décapité*, il s'était révolté et avait, de vive force, repris possession de ses biens héréditaires. Menacé par la Porte, il rassembla autour de lui des soldats congédiés (kerdchalis) et des janissaires qui avaient été expulsés de Belgrade; il allégua les réformes de Sélim comme prétexte pour sa révolte, ce qui lui gagna les janissaires de la capitale, qu'alors on n'osa pas envoyer contre lui. On avait en vain essayé d'armer les rayas paisibles et patients de la Bulgarie contre les troupes de brigands de cet oppresseur; il refoula** les hordes asiatiques qui s'étaient avancées contre lui, et força la Porte à lui accorder, sur sa demande impérieuse, les trois queues (tougs) du pacha de Widdin qui avait été chassé. Après que la Porte eut reconnu Paswan-Oglou dans sa dignité, les janissaires retournèrent à Belgrade, où un de leurs agas, l'audacieux Achmed, s'était créé déjà auparavant une espèce d'indépendance, en prenant le titre de dahi (dey), qui était celui des chefs des Barbaresques. Les bandes rebelles renversèrent alors Hadji-Moustapha,

* 1791.

** 1798.

pacha de Belgrade, que les Serbes avaient vénéré comme la providence de leur pays, et quatre des chefs des janissaires, qui avaient servi sous Paswan-Oglou, partagèrent entre eux le pouvoir en prenant le titre de dahis; ils accablèrent les paysans de corvées et changèrent les villages en tchiftliks[1], ce qui obligea les Serbes à payer, outre la dime qu'ils devaient au spahi, encore un neuvième de leur récolte aux janissaires, comme aux maîtres suzerains des tchiftliks. Sur les plaintes pressantes des rayas serbes si tourmentés, le Sultan menaça les dahis d'une armée étrangère, ce que ceux-ci comprirent comme un armement des rayas contre eux, et les plus riches et les plus considérés des chrétiens serbes, les prêtres et les knèses furent dès lors* en butte à des traitements si affreux qui leur étaient infligés par ces dahis, devenus encore plus insolents, que les Serbes furent poussés au désespoir. * 1804.

Ces usurpations avaient été exécutées tout à fait à la turque par les janissaires, ces anciens instruments de toutes les violences, et avaient pour but l'outrage et l'oppression des rayas chrétiens. Le nouveau gouvernement qu'Ali-Pacha[2] se créa en Albanie ne faisait, au contraire, aucune distinction entre chrétiens et musulmans, et semblait avoir pour but l'indépendance de cette tribu, d'où la Porte avait, dans les derniers temps, tiré ses meilleures Ali, pacha de Janina.

[1] C'est ainsi qu'on appelait les terres acquises par contrat de vente ou par défrichement, et que les propriétaires pouvaient cultiver pour leur propre compte contre une redevance, consistant dans un neuvième des produits.

[2] Une monographie consciencieusement faite reste encore à écrire sur Ali. Pour le juger avec justice, il faut comparer, sur tous les points, les récits des voyageurs anglais Hughes, Holland, Hobhouse et Douglas, avec les historiens français Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*; Dufey, *Histoire de la régénération de la Grèce*; Ibrahim Manzour Efendi, *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*. Paris, 1827, et autres.

forces militaires. Cet homme mettait son orgueil en ce qu'il avait commencé sa fortune comme simple klephte, riche de 60 paras et d'un mousquet, et qu'il était parvenu à donner dans l'histoire un nouvel éclat au nom d'un peuple oublié, dans une principauté fondée par lui-même. Il avait commencé la partie la plus éclatante de sa carrière par la prise de Tépédélen, endroit où il était né entre 1740 et
* 1783. 1750 : puis il sut graduellement * se procurer le pachalik de Trikkala par une perfidie cruelle, ensuite la place de dervendchi-bachi (dignité qui répondait à celle de kleisou-
** 1788. rarche chez les Byzantins) et enfin, par achat **, le pachalik de Janina. Devenu ainsi maître de l'Épire, il commença son œuvre, qui avait pour but d'opprimer les possesseurs de fiefs turcs et les beys, de profiter des querelles héréditaires (tchétas) entre les villages dans les nombreux clans (phis) de la tribu toske (celle des quatre tribus albanaises qui était la plus voisine de lui), pour s'arrondir et pour pousser ses conquêtes au nord, vers l'Albanie centrale, et à l'ouest, vers les côtes de la mer. Déjà à cette époque, les provéditeurs vénitiens reconnurent que c'était Ali-Pacha qui, de tous les satrapes, possédait les plus grandes ressources et le plus de capacité pour profiter de la faiblesse du pouvoir turc en décadence. Le pachalik de Delvino lui était un obstacle pour l'établissement de communications avec sa ville natale, de même que le pachalik de Bérat (le Belgrade arnaute) lui barrait le chemin du nord. Convoitant ces deux pachaliks, il avait, dans sa jeunesse, demandé la main de la fille de Kourd-Pacha de Bérat ; mais repoussé ici, il avait épousé la fille du pacha de Delvino. Dans l'espoir de devenir le successeur de son beau-père, il l'avait ensuite, pour lui montrer sa gratitude, dénoncé à Constantinople et livré au bourreau, mais son espoir fut déçu : quant à Ibrahim, qui lui avait pris la fille de Kourd

et son pachalik, quarante années ne lui suffisaient pas pour assouvir sur lui une vengeance jamais satisfaite et toujours implacable. La principale difficulté que rencontra Ali-Pacha dans l'établissement de sa principauté ne se trouvait pas dans le pouvoir des pachas voisins, dont le territoire n'était jamais à l'abri de ses empiètements, mais elle était dans les tribus libres des Chimariotes et des Souliotes sur la mer Ionienne, dans les Armatoles des montagnes grecques et dans les Vénitiens, ces gardiens des côtes de la mer, qui suivaient d'un œil jaloux ses projets de convoitise sur les villes de la côte, telles que Prévéza, Parga et autres. A la chute de Venise, il profita aussitôt de ses relations amicales avec les Français et de la simplicité du général Gentili, commandant à Corfou, pour s'établir sur les bords de la mer par la prise sanglante de Niviza et d'Agio-Vasili*. * 1788, juillet-août.
Lorsque ensuite, à la nouvelle de l'invasion française en Égypte, il prévit, avec une grande sagacité, que la Porte déclarerait la guerre à la France, il jeta le masque d'ami des Français, sans se laisser détourner par les séductions que Bonaparte, dans ses lettres, faisait briller à ses yeux, et tout en glorifiant le général français comme un homme dont le monde n'avait jamais encore vu le pareil. Pour être le premier à profiter du changement qui allait avoir lieu dans la possession des îles Ioniennes, il prit la place forte de Butrinto, battit les Français à Nikopolis, détruisit Prévéza, essaya de s'emparer de Parga et fut sur le point de passer à Sainte-Maure, ayant toujours pour but suprême de ses projets la possession de Corfou, qu'il *aimait comme la prunelle de ses yeux*. Mais ici les Russes, aussi jaloux que les Vénitiens, le prévinrent partout, et même les Anglais, lorsqu'ils attaquèrent plus tard** les îles, surent ** 1809.
écarter le secours qu'il leur offrait, préférant lui livrer Bérat, où il chassa enfin*** impitoyablement de sa maison et du *** 1810

pouvoir le vieil Ibrahim, le beau-père de deux de ses fils. A ce moment, le pouvoir d'Ali (qui en 1803 avait dompté les Souliotes et de 1804 à 1807 les Armatoles et les Klephtes depuis la Macédoine jusqu'en Acarnanie) s'étendait sur toute la côte épiro-albanaise, depuis Durazzo jusqu'au golfe d'Arta et sur toute l'ancienne Grèce, à la seule exception de la Béotie et de l'Attique. Ses fils Mouktar et Véli possédaient les pachaliks de Lépante et de la Morée; Véli, mû par un intérêt de famille, aspirait à la dignité de kapoudan-pacha que la Porte, aussi prudente que les Vénitiens, les Russes et les Anglais, lui refusait, sachant bien qu'une flotte était la seule chose qui manquât encore à Ali père pour mettre son pouvoir entièrement à l'abri de tout danger. On le crut capable de regarder comme dernier but de son entreprise la conquête de Scutari et de toute l'Albanie, l'établissement d'un royaume héréditaire, s'étendant jusqu'à l'Hèbre, et la régénération de l'antique nation des Illyriens et des Épirotes, une de ces tribus primitives de l'Europe, qui, comme les Basques, les Bretons et les Gaëls, combattent avec opiniâtreté le dépérissement qui les mine depuis des milliers d'années. En effet, dans sa manière d'être et d'agir, Ali-Pacha était entièrement Albanais. Il ne parlait et n'écrivait le turc que bien peu; il était exempt de préjugés turcs, il ne haïssait pas les chrétiens et ne méprisait pas les Francs, comme le faisaient les Turcs; la vivacité de ses manières, le changement rapide dans l'expression de sa physionomie étaient contraires au caractère des Turcs; quand il était de bonne humeur on le voyait rire aux éclats, ce que ne permettait pas la gravité turque; il aimait les combats d'animaux, tandis que les Turcs n'ont pas le moindre penchant pour ces plaisirs et que leur nature les porte, au contraire, à être humains envers les animaux et brutaux envers les hommes. Et même la cruauté d'Ali,

sa vengeance rancunière avaient un mélange de froideur, de dissimulation et de méchanceté raffinée qui ressemblait peu au caractère passionné des Turcs. Sa nature de despote semblait réunir tout ce que la cupidité et la luxure, la passion de l'intrigue et la perfidie, l'absence de toute conscience dans le choix de la fin et des moyens, la barbarie et la soif du sang peuvent imaginer de plus hideux; la nature insatiable de son ambition et de ses aspirations se montra surtout dans les recherches qu'il fit pour trouver la pierre philosophale qui devait agrandir ses possessions et prolonger sa vie[1]. La profonde dissimulation dont il se servait pour jouer tous les rôles vis-à-vis de tous, le rôle de vassal loyal et consciencieux vis-à vis de la Porte, le rôle de musulman orthodoxe devant les Turcs, celui d'esprit fort devant les Grecs, celui de jacobin avec les Français, celui de bon compagnon avec ses Albanais, cette hypocrisie outrecuidante et cette perfidie achevée le caractérisent comme le maître de tous ses compatriotes, dont chacun est passé maître dans ces arts. Aucun de ses bienfaiteurs, de ses confidents, de ses amis et de ses parents n'était assuré de la faveur durable de cet homme, qui se méfiait de tout et de tous : lorsqu'il chassa Ibrahim de Bérat, il prit comme otages les femmes et les enfants de ses propres fils, pour qu'ils ne se missent pas du côté de leur beau-père contre leur père. En revanche, nul n'avait confiance en Ali; les Francs, les Turcs, les Grecs le regardaient avec une égale méfiance, et ses propres fils et ses compatriotes finirent par l'abandonner. Une vague terreur planait sur la tête de tous ses sujets; il avait, comme le disait son médecin Métaxas, jeté une corde plus ou moins longue autour du cou

[1] Le docteur Holland, qui lui donnait ses soins comme médecin, put s'en convaincre.

de toutes les victimes de son despotisme qu'il tenait entre ses mains. Il savait tout ce qui se passait près ou loin de lui et se mêlait de tout. Ses agents dans les pays les plus éloignés le servaient aussi fidèlement que ceux qui entouraient sa personne; et, de même qu'il apprenait tout ce qui se disait et se faisait à Alexandrie, à Smyrne et au sein même du divan, il connaissait chaque endroit, chaque route de son pays, qu'il parcourait tous les ans. Sa ville de Janina brillait, en comparaison avec d'autres villes turques, par sa position, par ses fortifications, par ses deux écoles et par son industrie. La justice et la police étaient, pour ainsi dire, réunies dans une seule et même main qui était la sienne; toutes les routes étaient tellement sûres, que l'on pouvait voyager les yeux fermés dans tout le pays, comme les Albanais taciturnes l'exprimaient par une pantomime, en tirant le bonnet sur les yeux. Aussi ses Albanais, ceux qui avaient été subjugués par la force, jusqu'à ceux même qui ne lui étaient pas soumis, parlaient-ils de lui avec orgueil et le célébraient-ils dans leurs chants. Même ses admirateurs anglais le glorifiaient en disant « qu'il avait élevé ses Albanais à la hauteur des nations les plus puissantes du continent[1] ». Les Grecs mêmes le célébraient comme un nouveau Pyrrhus; Ali se sentait flatté de s'entendre appeler ainsi par eux, parce qu'il trouvait grand plaisir à les dominer. Mais ce plaisir ne l'emportait pas en lui sur son égoïsme, qui était des plus mesquins; dans son cœur rétréci et, pour ainsi dire, ossifié par une cupidité basse et une avarice sordide, il n'y avait pas de place pour une pensée nationale, sérieuse et durable. Il pouvait devenir le créateur volontaire de la liberté

[1] Douglas, *An essay on certain points of resemblance between the ancient and modern Greeks.* London, 1813.

grecque, mais il ne devint que son instrument involontaire; il pouvait devenir le soutien du gouvernement turc, mais il était en même temps un objet de frayeur pour lui et devint sa victime; il aurait pu rendre sa chère Albanie indépendante, mais sa force morale n'allait pas jusqu'à la résolution hardie d'embrasser le christianisme, ce qui était indispensable pour l'exécution de ce dessein. Un partage de l'empire qui représente l'islamisme, c'est une pensée presque inadmissible d'après l'esprit de l'islam. Deux sabres, dit le proverbe, n'ont pas place dans le même fourreau.

Il serait plus facile d'en faire sortir l'un par l'autre. C'est ce sort que Méhmet-Ali d'Egypte[1], le rival du parvenu albanais, aurait peut-être préparé à la dynastie des Osman, si les puissances européennes ne l'avaient pas arrêté en chemin. De même que nous trouverons Ali-Pacha engagé encore dans les événements qui sont les premiers commencements de la révolution grecque, de même nous rencontrerons le maître de l'Égypte à plusieurs reprises dans les moments critiques de l'histoire moderne de la Turquie; nous aurons donc à jeter un coup d'œil rapide sur sa carrière comme nous l'avons fait pour celle du vizir de Janina. Méhmet-Ali était d'une nature beaucoup plus réservée, bien que, comme Ali-Pacha, il poursuivît souvent, au même moment, beaucoup d'affaires différentes; mais il cherchait à atteindre un but beaucoup plus simple, par un chemin bien plus droit et dans une direction incomparablement plus constante. Vif et facilement excité, comme Ali-Pacha, actif et remuant, dormant peu et d'un sommeil inquiet, faisant tout par lui-même et sans être beaucoup

Méhmet Ali.

[1] F. Mengin, *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed Aly*. 1823. — *Aperçu général sur l'Égypte*, par A.-B. Clot-Bey. 1840.

soutenu par ses serviteurs, Méhmet-Ali était dévoré par la passion de la gloire comme son rival de Janina, captivé par l'histoire d'Alexandre comme par celle de Napoléon, mais plus ambitieux et plus avide des éloges de l'étranger, et plus sensible au blâme et à la mauvaise réputation que ne l'était Ali-Pacha. Si Méhmet paraissait peut-être, pour satisfaire sa cupidité, aussi insensible mais beaucoup plus systématique qu'Ali, dans le département des finances et de l'administration intérieure, ce vice n'avait pourtant pas, chez lui, son mobile dans un égoïsme aussi personnel que chez Ali, et ne servait qu'à des fins politiques. S'il lui arrivait de commettre des actes de barbarie aussi sanglants et avec autant de sang-froid qu'Ali, Méhmet ne le faisait cependant pas avec une cruauté inutile et de gaieté de cœur, et encore ce n'étaient que quelques actes isolés, dictés par une nécessité peut-être rigoureuse, ou demandés par l'intérêt de sa propre conservation. Il pouvait agir avec une déloyauté aussi perfide que celle du pacha de Janina, mais il ne s'en servait que contre des ennemis implacables. Manquant de serviteurs honnêtes, il était, comme Ali, tourmenté par la défiance, et cependant c'était un ami sûr pour ceux sur lesquels il pouvait compter; il savait se conserver les partisans qui lui étaient dévoués, et rendait souvent sa confiance à ceux qu'il avait suspectés à tort; dans ses rapports avec l'étranger, il est toujours resté fidèle à son penchant qui l'attirait vers la France et les Français. Exempt, comme Ali, de toute étroitesse d'esprit, qui est le propre des musulmans, il ébranla plus ouvertement l'islam et en négligea les lois. Cette qualité encore fut mise à profit par lui pour un but élevé, car il voulait, à sa manière, servir la civilisation. Il montra et fraya à la Porte le chemin des réformes militaires, qui devaient être en Turquie le commencement épineux de toute réforme

dans l'État; de ce côté-ci il est en opposition directe avec Paswan-Oglou et les dahis du sandjakat de Sémendrie, comme aussi avec Ali-Pacha, dont l'intérêt évident était de ne pas avoir les janissaires pour adversaires, intérêt qui lui était commun avec tous les pachas résidant près du centre de l'empire.

Méhmet-Ali naquit à Kavala en Roumélie*, où il s'occu- * 1773.
pait du commerce des tabacs (circonstance qui eut son importance pour lui pendant toute sa vie) et où il était en relations intimes avec un négociant de Marseille, du nom de Lion. A l'occasion de l'invasion de Bonaparte en Égypte, Méhmet y était venu comme caporal avec les troupes turques, et il étudia, après l'expulsion des Français, la manière dont les beys mameluks (gouverneurs des vingt-quatre provinces de l'Égypte) essayaient de s'emparer de nouveau de leur ancienne domination anarchique et rebelle, tandis que la Porte employait toutes ses ressources pour prévenir cette usurpation. Le Kapoudan-Pacha à qui on avait donné pour mission d'installer, comme gouverneur en Égypte, Chosrew-Pacha, son favori et son ancien esclave, attira** un grand nombre de chefs mameluks de la ** Vers la fin de 1801.
maison de Mourad-Bey à Aboukir et les fit tuer par une trahison, pendant qu'il en fit arrêter quelques-uns au Caire et poursuivre les autres jusque dans la haute Égypte. Ce coup, imparfaitement exécuté et qui était en opposition avec la convention si formelle faite entre la Porte et les Anglais, les protecteurs des mameluks, appela aux armes les braves soldats si irritables, pendant que le faible Chosrew était menacé de ses propres troupes turques et albanaises, dans la révolte desquelles Méhmet-Ali était impliqué. Chosrew avait pensé aux moyens de se débarrasser de cet observateur dangereux, mais il hésita sans pouvoir se décider, jusqu'à ce que le coup qu'il méditait le



frappât lui-même. Méhmet-Ali était assez habile pour rester au second plan, lorsque Tahir-Pacha, le chef des Albanais, chassa le gouverneur, sous prétexte qu'on devait un arriéré de solde; il resta encore au second plan, lorsque les soldats musulmans pressèrent le chef albanais des mêmes demandes impérieuses pour avoir leur solde et qu'ils le tuèrent*. Après la mort de Tahir-Pacha, Méhmet était donc le seul chef des troupes turques. Ses expériences en Égypte lui apprirent à concevoir des projets ambitieux; il s'agissait de se recommander au sultan par un grand service, par la destruction des mameluks, ces janissaires de l'Égypte. Lui, à qui les janissaires à Constantinople ne pouvaient ni être utiles, ni nuire, ne s'effraya pas du projet audacieux d'exécuter sans autorisation cette entreprise dans laquelle le kapoudan-pacha avait échoué. Au lieu d'attaquer, comme ce dernier, ses adversaires avec une franchise maladroite, il commença par s'unir aux beys, parmi lesquels Ibrahim-Bey, par son âge et sa dignité, et Osman-Bey-Bardissi, par sa puissance et son influence, étaient les plus considérables. Se joignant à eux, il poursuivit Chosrew dans sa fuite et l'emprisonna au Caire; soutenu par eux, il se débarrassa** encore de Gézaïrli-Ali-Pacha, le nouveau gouverneur envoyé par la Porte. La restauration momentanée de la puissance des mameluks, qu'il favorisait ainsi, ne le préoccupa pas beaucoup. Il savait qu'elle était profondément odieuse au gouvernement turc, au peuple et aux Albanais; il voyait leurs chefs étourdis divisés entre eux par l'envie et la jalousie; il voyait que Bardissi, dont la famille avait été toujours du parti des Français, était tenu en échec par Mouhammed-Bey-El-Elfi, son puissant rival et le protégé des Anglais; il voyait que le vieil Ibrahim, qui se méfiait entièrement de lui, essayait en

* Mai 1803.

** 1804, commencement de l'année.

vain de réunir les forces des mameluks autour de lui et de défendre leurs intérêts. Alors on vit la répétition du même drame qui avait été joué déjà une fois. Méhmet-Ali jeta le masque lorsqu'il fit attaquer* les maisons d'Ibrahim et de Bardissi au Caire et qu'il prévint le coup dont Ibrahim l'avait menacé lui-même, en mettant, pour la forme, Chosrew prisonnier à la tête du gouvernement. Les neveux de Tahir-Pacha, l'Albanais, lui firent expier alors son ancien méfait et défirent son ouvrage en éloignant Chosrew et en appelant au pouvoir Chourchid-Pacha, gouverneur d'Alexandrie. Ce dernier avait alors à se tirer d'affaire comme il pouvait entre les mameluks, qui étaient en révolte ouverte, et les troupes neutres, jusqu'à ce que ces dernières élevassent enfin, de leur propre autorité, Méhmet-Ali à la place de Chourchid-Pacha. En vain les Anglais travaillèrent pour leur protégé El-Elfi; la France, dont le consul Drovetti avait été le premier à aider Méhmet-Ali de ses conseils et de ses actions, soutint sa cause; la Porte dut le confirmer** dans le pachalik. Immédiatement après, une bonne fortune délivra Méhmet-Ali, par la mort, de ses principaux antagonistes, de Bardissi et d'El-Elfi, ce qui lui permit de jouer encore une fois le jeu qui lui avait réussi déjà. En effet, par l'entremise d'un Français du nom de Mengin, il s'accommoda et se réconcilia avec la plupart des beys***. Depuis ce moment, ses ennemis diminuèrent rapidement, la résistance des mameluks hostiles n'avait plus de force intrinsèque. Méhmet-Ali pouvait donc songer désormais à soumettre les wahabites rebelles d'Arabie, ce qui lui avait été vivement recommandé à son arrivée au pouvoir, après que la Porte, à plusieurs reprises, mais toujours inutilement, avait demandé à Ali, pacha de Bagdad, d'éteindre cet incendie qui lui avait, déjà une fois, brûlé les mains.

* Mars 1804.

** Novembre 1806.

*** Fin de 1807.

lorsqu'il n'était encore que le kiaja de son prédécesseur. Méhmet-Ali ne pouvait pas se risquer dans cette entreprise dangereuse, tant qu'il avait sur ses derrières les mameluks, parmi lesquels ceux-là mêmes qui s'étaient réconciliés avec lui, et qui étaient toujours d'intelligence avec les Anglais, ne cachaient nullement les sentiments hostiles qu'ils nourrissaient contre lui. Pour bien comprendre toute la hardiesse du coup qu'il se préparait à frapper, il faut se souvenir de l'issue qu'avaient eue, peu de temps auparavant, les projets du sultan Sélim contre les janissaires à Constantinople, et dont le résultat était bien fait pour intimider Méhmet. Et cependant Sélim avait été l'allié de la France et il avait pu compter sur l'influence toute-puissante du général Sébastiani, lorsqu'il s'était décidé à introduire les nouvelles troupes et les nouveaux uniformes dans sa capitale même, et cela au moment où Napoléon d'abord et les Anglais ensuite avaient profité de la docilité d'Abbas-Mirza, le prince héréditaire de Perse, pour introduire des troupes formées d'après les règles de la tactique aussi dans ce dernier pays. Cette entreprise
* Mai 1807. avait coûté à Sélim* le trône et même la vie, lorsque Moustapha-Bairaktar, pacha de Roustchouk, s'avança avec ses
** Juillet 1808. troupes pour le délivrer et qu'il prit le sérail d'assaut**;
*** Novemb. 1808. ce serviteur si fidèle et si reconnaissant succomba*** lui-même à son tour dans la révolte de ces janissaires dont Mahmoud II, le dernier prince de la dynastie d'Osman, dut reprendre le joug qu'il maudissait et exécrait. Deux ans seulement après ces événements, Méhmet-Ali régla ses comptes avec ses janissaires à lui. Il invita les beys qui, sous Toussoun-Pacha, son fils cadet, devaient faire partie de l'expédition d'Arabie, à venir avec 460 cavaliers dans la citadelle du Caire, pour assister à la fête, célébrée à l'oc-
**** Mars 1811. casion de la prise de pelisse****, dont Toussoun devait être

revêtu. Lorsqu'on se mit en marche pour quitter la citadelle par la porte d'El-Azab, qui conduit sur la place de Rumeileh, Méhmet enferma ses invités dans un chemin étroit, taillé dans le roc, et les fit tuer à coups de fusil, de sorte que pas un n'échappa à ce massacre. En même temps, Méhmet-Ali avait donné ordre d'arrêter et de tuer les mameluks dispersés dans les provinces; leurs têtes furent expédiées en masse au Caire. Quand plus tard on reprochait au vice-roi la cruauté de ce massacre, il prévoyait, avec certitude, qu'en considération de la nécessité absolue de cette mesure, l'histoire la trouverait plus juste et plus justifiée que l'exécution du duc d'Enghien.

Les wahabites.

Méhmet-Ali put alors se consacrer en toute tranquillité à l'expédition d'Arabie, où les wahabites venaient de combler, aux yeux des musulmans, la mesure de l'impiété la plus perverse et de révolter les cœurs de tous les croyants orthodoxes. L'agitation produite par cette secte remonte, dans ses commencements, bien au delà du milieu du XVIII[e] siècle; mais à l'époque où les exploits des armées françaises mettaient en émoi le monde entier, le mouvement des wahabites avait pris une extension extraordinaire, en changeant en même temps, d'une manière essentielle, son caractère primitif. Le fondateur de cette secte, Mouhammed-Ebn-Abd-El-Wahab, né vers la fin du XVII[e] siècle, dans le village d'El-Ayeyneh, où il avait débuté comme réformateur des mœurs, avait eu le sort de la plupart de novateurs pareils : au commencement de sa mission il avait été chassé, puis il avait trouvé un asile chez Mouhammed-Ebn-Souhoud à Derreyeh, capitale de la province du Nedjed. Il y répandit sa doctrine[1], qui était un

[1] Mengin, t. II, p. 451 et suiv. — S. de Sacy, *Description du pachalik de Bagdad*, suivie d'une notice historique sur les wahabites. Paris, 1809.

islamisme plus rigoureux quant aux mœurs; elle était très-sévère pour les péchés sexuels, pour la magie, le jeu, l'usage du vin et même du tabac, comme pour tout luxe dans les vêtements et dans la construction des maisons. Bientôt l'influence de cette secte s'étendit sur toute l'Arabie. Souhoud* répandit le pouvoir des wahabites par des expéditions militaires très-heureuses, et le fondateur de la secte, Wahab, qui mourut à un âge avancé**, avait pu voir encore tous ces succès. Peu de temps après sa mort, les wahabites acquirent une telle puissance dans les contrées orientales de l'empire que l'on s'attendait à la fondation d'un nouvel empire despotique que la Porte ne saurait jamais conquérir. Sous Abd-El-Aziz et Souhoud II, fils et petit-fils de Souhoud, ils portèrent leur doctrine et leurs armes, dans les premières années de ce siècle, jusqu'à Basra et à Bagdad; mais alors ils nuisirent à leur réputation par les horribles atrocités qu'ils commettaient dans leurs attaques contre Medcheh-Ali et M. Houssein (Kerbéla) dans l'eyalet de Bagdad, où reposent les cendres de ces saints hommes. En même temps, ils se jetèrent, avec des résultats tantôt favorables, tantôt défavorables, sur la Mecque et sur Médine; ils forcèrent enfin le chérif Galeb, qui pendant longtemps leur avait opposé une résistance opiniâtre dans ces parties de l'Arabie, à chercher son salut dans la fuite; ils fermèrent l'accès des lieux saints aux pèlerins et allèrent jusqu'à ouvrir là tombe même du Prophète et à enlever une partie de ses trésors. Méhmet-Ali s'était de bonne heure mis en rapports d'amitié avec le chérif Galeb, rapports qui pouvaient lui faire croire qu'il avait donné à ses préparatifs toutes les garanties de sécurité, puisqu'il confiait une entreprise d'une telle importance à son fils Toussoun, qui n'avait que seize ans. Mais la première campagne

* Mort en 1765.

** 1787.

de ce chef inexpérimenté échoua; ce ne fut que dans la seconde qu'il put occuper les lieux saints, et le père, avec un grand zèle, se hâta aussitôt d'envoyer les clefs de Médine à Constantinople. Alors Souhoud II se leva encore une fois et serra Toussoun tellement de près, que Méhmet-Ali résolut de diriger lui-même la campagne suivante*. Malgré cela, la lutte se prolongea encore avec un succès inégal pendant trois ans, jusqu'à ce qu'Ibrahim-Pacha**, fils aîné de Méhmet, fût envoyé pour briser radicalement la puissance de la maison de Souhoud et pour conquérir le Nédchid. Dans la petite guerre qu'Ibrahim fit aux Arabes, il ne négligea aucun moyen pour détourner la population d'Abdallah, fils de Souhoud II, alors leur chef, qui s'était fait beaucoup d'ennemis par son avarice et son esprit vindicatif, mais qui n'avait pas hérité des éminentes qualités de ses prédécesseurs. Dans la première entreprise un peu importante que fit Ibrahim dans le siége d'El-Rass***, il échoua et fit de grandes pertes; mais ensuite, par son énergie et sa persévérance, il s'assura victoire sur victoire et prit une ville après l'autre, dont la dernière fut Dérayeh****, point de départ du mouvement des wahabites. Abdallah se rendit; il fut conduit au Caire et de là à Constantinople pour y recevoir la mort.

* 1813.
** Automne 1816.
*** 1817.
**** Printemps 1818.

Les Monténégrins.

Le mouvement guerrier qui agita le monde du temps de l'Empire français sous Napoléon, mouvement dans lequel la Porte fut entraînée à plusieurs reprises, fut cause que les vassaux de la Porte, qui s'élevaient avec tant de hardiesse en Albanie et en Egypte n'abusèrent pas de leur puissance pour s'en servir contre les sultans et qu'Ali-Pacha, comme Méhmet-Ali, trompèrent si longtemps tous les gens défiants qui, dès le commencement, n'avaient vu que des rebelles en eux. Dangereux pour une époque

de paix, ils pouvaient paraître, dans ces temps de guerre, plutôt les soutiens les plus forts de la Porte. Si, en Albanie, Ali-Pacha exerçait un pouvoir énergique sur un grand territoire bien fermé de tous côtés; si, sur les frontières extrêmes de l'empire, Méhmet-Ali rétablissait l'autorité de la Porte, l'étranger n'en put concevoir que des idées meilleures et plus favorables relativement aux ressources du gouvernement turc. Et lorsqu'enfin Méhmet-Ali, d'ordinaire si lent à prendre une décision, impatient jusqu'à la folie, quand il s'agissait d'atteindre le but de ses nouvelles mesures administratives; mais lent, circonspect et persévérant, quand il voulait arriver au but de son ambition dominatrice, lorsque Méhmet, disons-nous, introduisit, pendant ses guerres en Arabie, le nizam-dchédid parmi ses troupes et qu'il fit habiller et exercer nègres et fellahs à l'européenne, venant ainsi par sa tranquille fermeté à bout d'une réforme dans laquelle tous les sultans et tous les vizirs avaient jusqu'alors échoué, on pouvait croire qu'une nouvelle époque venait de commencer pour la restauration intérieure de la puissance musulmane et pour la réforme des abus dans cet Etat corrompu. Ainsi, d'après l'aspect des affaires dans ce moment-là, on aurait pu croire que l'agrandissement de la puissance de ces deux hommes devait plutôt affermir l'empire turc que l'ébranler; mais les projets de presque tous ces usurpateurs furent traversés par les agitations de différentes tribus qui, par une oppression nouvelle et plus rigoureuse, comme plus voisine, furent excitées à une résistance violente contre leurs maîtres qui les opprimaient ainsi. Quand cette résistance avait lieu dans des tribus chrétiennes, on y trouvait toujours au fond le désir prononcé d'arriver à l'indépendance nationale et à la délivrance du joug des Turcs. Ainsi, la rencontre qui mit aux prises Mahmoud

de Scutari et les *Monténégrins* assura l'indépendance, préparée depuis longtemps, de ce petit peuple de montagnards. Depuis que les Russes, dans la guerre de 1789, avaient enlevé aux Vénitiens leur influence dans le Monténégro, le prince-évêque (vladika) Pierre Pétrowitch Niegosch s'était emparé d'une puissance politique et hiérarchique inconnue jusqu'alors dans ce pays et n'avait conservé que de nom les sardars des provinces dans leurs places; mais cette puissance suprême, augmentée ainsi, ne fut employée par lui qu'au service et au profit de l'indépendance nationale. Depuis longtemps déjà, le skodra-pacha s'était pris de querelle avec lui; dans l'absence du vladika, il avait combattu* les Monténégrins avec quelques succès; en revanche, ceux-ci lui créèrent de grandes difficultés dans la guerre austro-russe, où il entamait traîtreusement ses négociations avec l'Autriche. Dans ces entreprises, les Monténégrins, de leur côté, étaient soutenus par les Autrichiens, avec lesquels, comme avec les Russes, ils cherchaient toujours à être en bons rapports; ce qu'ils appelaient ménager la chèvre et le chou. Après la paix, Mahmoud semblait croire qu'il était nécessaire de réparer sa défection aux yeux de la Porte; il attaqua** donc, à la tête de dix mille hommes, les Monténégrins dans leurs défilés et leurs montagnes inaccessibles, mais il fut entièrement battu. Lorsque, trois mois plus tard, il répéta l'attaque avec une armée dont le nombre était doublé, il resta lui-même sur le champ de bataille et amena, par cette seconde défaite, la vraie fondation de l'indépendance des Tchernagorzes.

* 1785.

** 1795.

Les Souliotes.

Ce que les Monténégrins étaient pour le pacha de Scutari, les Souliotes[1] (Albanais chrétiens de la tribu des

[1] Περραίβου ἱστορία Σουλίου καὶ Πάργας. Ἐν Βενετίᾳ. 1815.

Tchames qui appartenaient à différentes religions) faillirent le devenir, à la même époque, pour Ali-Pacha. Ils habitaient une forteresse naturelle dans les montagnes cassiopéiennes, cette contrée d'une splendeur sauvage et grandiose, où les torrents de l'Achéron et du Cocyte avaient rempli l'imagination des anciens d'images si saisissantes. Leurs quatre places fortes étaient situées à la hauteur de deux mille pieds au-dessus de cette vallée mystérieuse au fond de laquelle l'Achéron roule ses sombres flots, et d'où un sentier étroit conduit le voyageur en zigzag par les anfractuosités de la rive droite, après deux heures de marche, vers un défilé fortifié et vers le premier fort, du nom de Navariko, qui était situé tout près de là; par le même chemin, on va ensuite à Samoniva et à Kiapha, et, en dernier lieu, à Souli[1]. Les luttes d'Ali contre cette petite peuplade commencèrent
* Vers 1790. pendant la guerre austro-russe*, lorsque les Souliotes chassèrent un corps de troupes d'Ali qui avait fait irruption dans leurs montagnes. Malgré tout l'éclat poétique qui entourait leur défense héroïque, la commune des Souliotes n'était malheureusement, au fond, autre chose qu'une bande de klephtes organisée en société et en grand, qui, par les sorties de ses brigands, attaquait et exaspérait les Grecs comme les Turcs, les chrétiens comme les musulmans. C'est pourquoi Ali-Pacha put appeler les Armatoles grecs contre eux, dans une seconde
** Juillet 1792. expédition**, pendant laquelle un nouveau corps de deux mille Albanais fut anéanti presque en entier. Dès lors Ali semblait éviter ces adversaires. Mais lorsque les îles
*** 1800. Ioniennes furent placées sous la protection de la Russie***, Ali craignit que l'appui, donné par les Russes à leurs

[1] Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albany*, t. III, p. 122, et sq.

protégés, ne devînt un danger très-sérieux pour lui, comme le skodra-pacha en avait fait l'expérience dans ses luttes contre les Monténégrins. Il arma donc alors, contre la faible troupe des Souliotes, une armée de vingt mille hommes; à la veille de son invasion, il corrompit Géorg. Botzaris, qui lui livra les munitions de guerre achetées par lui pour ses compatriotes, puis* il fit irruption dans les montagnes; mais cette fois encore, il trouva que les combats et les assauts ne le menaient à rien; il se décida donc à essayer d'entourer les montagnes, sans jamais cesser de les bloquer. Après le premier hiver, son armée était réduite à huit mille hommes par les fatigues et les privations continuelles; ses tentatives de corruption, qui s'adressaient à chacune des familles influentes, échouèrent, et il dut voir qu'une partie de ses pachas, de ses beys et de ses Armatoles, épuisés par un blocus de si longue durée, entrèrent en alliance avec les Souliotes**. Leur résistance, devenue plus opiniâtre à mesure qu'elle durait, fut poussée jusqu'au fanatisme par le moine Samuel, lorsqu'Ali-Pacha avait été appelé à Andrinople par une révolte au nord***. Ce moine, qui avait l'apparence d'un sauvage, mais l'influence et l'autorité d'un saint, détermina les Souliotes à construire encore un cinquième fort, nommé Agia Paraskévi (vendredi saint), sur le rocher de Koungi, qui formait une saillie entre Souli et Kiapha. Dès qu'Ali-Pacha fut de retour du nord****, il fit jouer toutes les mines. Il obtint de la Porte un firman qui lui donna plus de droit et plus de ressources pour son agression; il réussit à gagner un nouveau traître qui, pendant la nuit, ouvrit Souli à Kitsos Botzaris, fils de Géorg. Botzaris*. Ni Kiapha, ni Agia-Paraskévi, où Samuel se fit sauter en l'air avec quelques compagnons, ne purent plus tenir. La population capitula et partit en trois troupes; deux mille

* Juin 1800.

** 1801.

*** 1802.

**** 1803.

* 26 septembre 1803.

hommes, sous Photos Tsavélas, se rendirent à Parga, mille hommes allèrent à Tzalongo et vingt familles se retirèrent à Réniassa. Les premiers seuls échappèrent à la perfidie d'Ali-Pacha; les autres furent traîtreusement surpris, et de toute la troupe à Tzalongo, où soixante femmes avec leurs enfants se précipitèrent dans l'abime, tandis que les autres essayaient de se frayer leur chemin l'épée à la main, cent cinquante seulement atteignirent Parga. Les hommes qui avaient échappé à la mort entrèrent, pour la plupart, au service des Russes dans les îles Ioniennes, où leur manière de vivre pendant la paix et même dans la guerre faisait malheureusement un triste contraste avec la vie militaire si vaillante qu'ils avaient menée dans leur pays. Mais cela n'empêcha pas que leurs combats n'attirassent pour la première fois les yeux de l'Europe sur ces côtes et ces montagnes, bien que toute cette partie du monde retentît alors du bruit des armes et qu'elle fût éblouie par de grands exploits. Ces défenses pouvaient rappeler les siéges de Messène et de Numance. De ces mille hommes qui composaient toute l'armée des Souliotes en état de porter les armes, chacun paraissait avoir la valeur à laquelle prétendait, dans l'antiquité, toute la noblesse de Sparte. Un homme tel que Photos Tsavélas semblait être aux yeux du vieux Kolokotronis *l'idéal achevé* de ce genre de guerriers qui combattaient les Turcs. L'histoire de chacune des familles proéminentes de Souli est toute remplie de traits d'un intérêt tragique. Telle est l'histoire de ces Botzaris, où le traître Géorgos fut suivi de son fils déloyal du nom de Kitsos, que la violation infâme de la dernière capitulation rejeta dans les rangs des malheureux trahis, pour expier ensuite sa première trahison après son retour à Arta; en effet, Gogos Bakolas, un des séides d'Ali, l'assassina dans un banquet. Il laissa un

fils du nom de Markos, qui, plus tard, se montre comme un des guerriers les plus purs et les plus nobles parmi ceux qui portèrent les armes dans la lutte pour la liberté de la Grèce. Telle encore l'histoire de ces Tsavélas, de ce père du nom de Lampros, qui, tombé en 1792 par une trahison dans les mains d'Ali, après lui avoir laissé son fils en otage, et aidé par sa femme Moscho, cette amazone, déploya le plus d'énergie dans la défense; et de ce fils, du nom de Photos, qui, délivré après la première guerre, banni par les artifices d'Ali en 1803, attiré par lui et envoyé à Souli, imita Régulus, et, délivré encore une fois du cachot, donna sa femme et ses enfants comme gages, en jouant ainsi, comme son père, la famille pour la cause nationale, principe klephte que Kolokotronis aussi a suivi quand l'occasion s'en présentait. Tous ces hauts faits ont inspiré à Niebuhr la comparaison un peu risquée entre les récits extravagants de l'historien souliote Christophoros Perrhaivos et l'ouvrage de Thucydide, comme ils ont inspiré à lord Byron le rapprochement un peu superbe entre les héros albanais et les Dorieus et les Héraclides de l'antiquité[1]. L'intérêt que leur portait ce poëte, ses voyages, ses chants répandirent bientôt l'enthousiasme pour la cause des Souliotes dans les vastes sphères du monde civilisé, et les chants des klephtes

[1] On Suli's rock and Parga's shore
Exists the remnant of a line,
Such as the Doric mother bore;
And there perhaps some seed is sown,
The Heracleidan blood might own.

« Sur les rochers de Souli et sur la plage de Parga se trouvent encore les débris d'une race telle que les mères des Doriens les enfantaient; là se trouvent peut-être encore des familles que le sang des Héraclides ne désavouerait pas. »

mêmes célébrèrent dès lors avec orgueil cette terrible ville de Souli, « dont le nom fameux a fait le tour du monde et où les petits enfants, les femmes et les jeunes filles sont parmi les combattants. »

Les Serbes. Une seule année s'était passée après l'expulsion des Souliotes, lorsque le nord-ouest de la Turquie d'Europe fut ébranlé par une commotion qui sembla devoir détacher de la domination turque toutes ces parties de l'empire, avec la même rapidité que le Monténégro et, pour ainsi dire, de concert avec lui. En Servie[1], le pouvoir despotique des dahis* fit naître une résistance armée, dans laquelle les habitants domiciliés et honorables firent cause commune avec les heiduques des montagnes, les klephtes serbes, pour provoquer un soulèvement d'abord à l'aventure et sans plan préconçu. Ce soulèvement, que la Porte elle-même vit naître sans trop de déplaisir, chassa vite les Turcs du pays, les rejeta des palankas et des villes dans les forteresses et mit fin à la domination des dahis. L'occupation de Belgrade par les janissaires, la lutte prolongée avec les Soubaches, au sud du pays, ne permirent cependant pas aux Serbes de retourner immédiatement et en paix vers leurs troupeaux de pourceaux. Restant sous les armes, ils apprirent bien vite à concevoir du moins la pensée de leur délivrance et le désir d'arriver à une position comme celle des Principautés danubiennes, où l'administration de plusieurs chefs du nom d'Ypsilantis avait fait connaître récemment aux habitants une condition bien meilleure Les Serbes firent donc** à la Porte des propositions tendant à ce but, entre autres celle d'être mis

* 1804.

** Avril 1805.

[1] Cf. Ranke, *la Révolution serbe*, 1844; — Cuniberl, *Essai historique sur les révolutions et l'indépendance de la Serbie*. Leipzig, 1855. — Encore : Ami Boué, *la Turquie d'Europe*, dans les chapitres qui s'y rapportent.

en possession de leurs forteresses, demande dont l'idée leur venait de Boukharest et qui réellement ne pouvait pas leur être accordée. Tous les bons Turcs avaient déjà amèrement reproché au sultan le seul armement des rayas serbes; il pouvait donc bien moins oser retirer les janissaires de Belgrade et abandonner aux chrétiens une place frontière aussi forte; c'est pourquoi il appela aux armes les pachas de Nich et de Scutari contre les Serbes, qui s'armèrent alors* pour une guerre dirigée contre le * 1806.
pouvoir turc, et non pas seulement contre les autorités turques de la province. Les conjonctures mêmes étaient alors favorables aux vaillants Serbes. La Porte fut d'abord engagée par Napoléon** dans une guerre avec la ** 1806.
Russie, puis, à la paix de Tilsit***, abandonnée par lui; *** 1807.
en même temps, les troubles intérieurs accompagnant et suivant la chute de Sélim ébranlèrent la capitale et le gouvernement turcs. Dans ces circonstances, les Serbes ne réussirent pas seulement à purger leur pays complétement des Turcs****, mais encore, pour tendre la main aux Mon- **** Milieu de 1807.
ténégrins et pour soulever les Bosniaques, ils purent s'avancer en conquérants jusqu'en Bosnie, et en Mésie jusqu'à Novibazar, ville qui forme la principale communication entre la Bosnie et la Roumélie. Si, à ce moment, les Bosniaques, retranchés derrière leurs boulevards imprenables et rattachés à la Roumélie seulement par quelques collines qui permettent le passage d'un pays à l'autre, si les Bosniaques, couverts sur les deux flancs par les Serbes et les Monténégrins, s'étaient levés pour conquérir leur liberté, l'incendie qui couvait déjà parmi les Grecs aurait éclaté à cette époque, et, les forces des Turcs et des Albanais étant détournées de leur but et divisées, tout le nord-ouest aurait pu facilement secouer le joug de la Turquie. Mais la partie serbe de l'ancienne

population de la Mésie avait émigré depuis 1690 et depuis 1740; elle avait été remplacée par des Albanais, mais ceux-ci, comme les Bosniaques, étaient divisés entre eux, peu habitués aux calculs politiques, et la haine contre les Serbes les avait, pour la plupart, poussés dans le camp des Turcs. Ainsi, non-seulement cette conquête fut rendue inutile et le soulèvement arrêté dans son développement, mais encore tout le pays serbe, depuis Nich jusqu'à la
* 1809. Morawa, fut pris par les Turcs*, et aurait été de nouveau entièrement subjugué, sans le secours que lui prêtaient les Russes. Les divisions intérieures qui dévoraient le pays étaient la cause de ce changement de fortune. Dès le commencement de la lutte, les Serbes avaient cherché un chef dictateur (1804). Les trois hommes sur lesquels l'élection s'était concentrée avaient tous refusé avec une modestie apparente, mais les motifs de leur refus étaient encore plus équivoques que ne l'était l'ambition qui, plus tard, ternit le nom de tant de chefs des insurgés grecs. Stanoï Glavasch ne trouva pas convenable qu'un heiduque fût placé à la tête d'une nation; Théodose d'Orachatz, qui aurait voulu faire choisir quelqu'un qu'on aurait pu facilement abandonner dans le cas d'une issue malheureuse, ne trouva pas convenable qu'un knèse se mît à la tête de bandes de brigands; Tcherni Géorg, qui se laissa persuader en dernier lieu à se porter candidat, avertit les électeurs de se mettre en garde contre lui-même, puisque, étant d'un tempérament irascible, il ne saurait supporter ni contradiction ni désobéissance. Tel était, en effet, cet homme, d'une taille gigantesque, dont le surnom serbe (Czrni), comme le nom turc de Kara et le nom grec de Mavros, ne désignait pas la couleur de son teint, mais son activité énergique et virile. Comme tant d'autres hommes de cette nation, enfants de la nature et doués d'une exubérance de forces et

de santé, il était adonné outre mesure au vin et aux femmes, aimant le soir à danser et à boire, et se laissant aller facilement, dans les fumées du vin, aux caprices d'une barbarie plus que turque, et qui faisait frissonner. Il portait toujours à la ceinture le pistolet, son terrible instrument de punition et de vengeance, avec lequel il abattait tout récalcitrant sans d'autres façons, comme il le fit avec ce knèse Théodose (d'Orachatz), qui fut une de ses premières victimes. Un jour, fuyant devant les Turcs, il infligea la même punition à son vieux père, qui ne voulut pas l'accompagner dans sa fuite; il fit pendre son frère, qui avait fait violence à une jeune fille, et défendit à leur mère d'en pleurer. Sans le vouloir, on se rappelle, quand on voit ses exploits, semblables à ceux de Milosch dans les commencements de son règne, les vieux czars russes qui exerçaient les mêmes cruautés bizarres, acceptées sans trop de murmures par leurs sujets barbares. Doué par la nature du plus grand génie militaire, il faisait la guerre avec une barbarie inutile; dans les affaires civiles, il était porté à commander en tyran. Pour diriger l'administration et pour faire exécuter les lois, on avait créé un sénat* qui, rempli bientôt des créatures des différents chefs guerriers et des chefs de district, ne laissa pas de tomber sous le régime du sabre de Kara-Géorg, le plus considérable de tous ces woïwodes, qu'entourait une suite très-nombreuse de cavaliers (*momkes*) de la Schoumadie. Ce régime excita contre lui ses adversaires, qui, prévenant les protecteurs russes contre lui, profitèrent des désastres de la guerre de 1809 pour chasser son parti du sénat**. Le dictateur fut ainsi forcé de se mettre à la merci de la Russie. Dans sa jeunesse aventureuse, et avant de se livrer au commerce productif des porcs, il avait été tour à tour heiduque,

* 1805.

** Commencement de 1810.

soldat et garde forestier au service de l'Autriche; ses inclinations étaient pour l'Autriche, à laquelle il offrit, en 1804, et maintenant encore une fois, le protectorat sur la Servie. L'Autriche avait possédé, au dernier siècle, la Servie pendant vingt et un ans (1718-39), mais elle n'avait pas su s'y faire d'amis et y avait laissé à peine un souvenir de reconnaissance; elle avait vu avec dépit le mouvement serbe sur ses frontières dès l'origine même, et à ce moment elle ne voulut pas y jouer un rôle qui aurait affermi la position des Russes dans les Principautés danubiennes, et donné plus de droit à leur influence, qu'elle détestait si cordialement. Ainsi, Kara-Géorg, que la France ne voulut pas écouter non plus, fit la paix et conclut une alliance avec les Russes, qui l'aidèrent à
* 1810. battre, dans une campagne brillante*, les Turcs sous Chourchid-Pacha dans la bataille de Warwarin, et les Bosniaques à Losnitza, victoires qui lui permirent de renverser par la violence tous ceux qui lui résistaient à l'intérieur. Chourchid-Pacha lui offrit, dans la campagne de
** 1811. l'année suivante**, le gouvernement de la Servie sous la suzeraineté du sultan; Kara-Géorg fut assez niais pour s'informer au quartier général russe sur ce qu'il avait à faire, et sa réponse, inspirée par les Russes, fut que les Serbes, en leur qualité d'alliés des Russes, ne sauraient faire aucun traité sans leur coopération! On a reproché aux
*** 1812. Russes d'avoir, dans la paix de Boukharest***, mal récompensé les Serbes de cette fidélité. Dans toutes les circonstances, ils les auraient, sans aucun doute, mal récompensés, mais dans les circonstances où ils se trouvaient alors, il n'auraient peut-être pas pu les récompenser mieux. Par cette paix, les Turcs auraient pu obtenir tout de la Russie que menaçait, à ce moment même, l'invasion de Napoléon; mais, par une générosité dont ils

se repentirent, et par suite d'une condescendance coupable de leurs négociateurs, qui en furent punis plus tard, les Turcs se contentèrent de la restitution des Principautés danubiennes cédées par Napoléon au czar. L'Autriche, qui montra toujours la même fermeté à ne pas vouloir abandonner ces Principautés à la Russie, avait fait dépendre de leur cession sa participation plus ou moins active à l'invasion française en Russie. C'était donc accorder beaucoup, quand les Turcs, dans ces circonstances, et sous la médiation des Russes, permirent aux Serbes d'administrer leurs affaires intérieures librement en échange d'un tribut modique. Aussi les Turcs s'en repentirent-ils dès que ce fut fait. Ils profitèrent aussitôt de ce que la Russie était engagée dans la guerre, pour exiger des Serbes de revenir à l'ancien état de choses, ce qui les poussa à une nouvelle lutte. Mais l'ancien élan était alors paralysé dans la nation. L'excellent projet d'une petite guerre, conçu par Kara-Géorg, fut écarté par son mauvais génie, le favori Mladen, qui ne voulut pas exposer aux dangers de la guerre ses moulins ni ses propriétés, situés près de la frontière. Le heiduque Welko, qui s'était chargé de la défense sur les bords du Danube, tomba à Négotin; Kara-Géorg lui-même resta inactif et s'échappa par l'Autriche en Russie* par suite des mauvais conseils donnés par l'agent russe Nédoba, à ce qu'on dit, qui l'engagea à ajourner la lutte jusqu'au moment où la Russie aurait les mains plus libres. Le pays était alors ouvert, les forteresses tombèrent, et les Turcs exercèrent, à leur façon, une terrible vengeance sur les vaincus. Ceci amena bientôt un nouveau soulèvement**, connu sous le nom de celui de Hadji Prodan, et que Milosch Obrénowitch, le dernier des grands hospodars, supplantés par les petits woïwodes de Kara-

* Octobre 1813.

** 1814.



Géorg, aida lui-même à étouffer. Alors le nouveau pacha Souleiman, Bosniaque haïssant profondément les Serbes, comme le faisaient tous ses compatriotes, au lieu de maintenir le pardon qu'il avait promis aux vaincus, fit exécuter en masse les plus considérables parmi les révoltés, et infligea aux gens d'un rang inférieur les supplices les plus raffinés, en les faisant rôtir, empaler ou tuer à coups de bâton. Milosch, qui, par une ruse, s'était échappé de Belgrade, se mit*, le jour des Rameaux, à la tête d'une nouvelle révolte à laquelle il chercha à donner un caractère plus légitime vis-à-vis de la Porte et de la Sainte-Alliance, de même que, comparativement à ce qu'avait fait Kara-Géorg, il essaya de procéder d'une manière plus humaine; car, bien que désespéré, comme ce dernier, il était plus froid et plus prudent. Après quelques combats heureux, il sut, en traitant les prisonniers avec humanité, se créer un parti parmi les Turcs mêmes, et faire personnellement sa paix avec la Porte; car il fit toujours semblant de combattre, non le sultan, mais ses serviteurs insensés seuls. Il se contenta de faire ce qui était possible; il consentit à ce que les forteresses restassent entre les mains des Turcs; il joua, tout en étant chrétien, le rôle qu'avaient joué Ali-Pacha et Méhmet-Ali, et que plus tard Odyssevs et ses pareils auraient joué en Grèce autant qu'ils auraient pu le faire, c'est-à-dire de rester dans une demi-indépendance sous la domination des Turcs, pour obtenir de régner sur le pays et sur le peuple. Les inclinations pacifiques des temps modernes favorisaient sa cause; le congrès de Vienne et l'ambassade russe s'émurent; ainsi, la Porte permit que Milosch fût élevé de fait à la dignité de chef héréditaire (*knias*) du gouvernement serbe, par suite de l'élection faite par les knèses, les prélats et les kmètes**. La Porte, en recon-

* 1815.

** 6 ov. 1817.

naissant spontanément son pouvoir, espérait le maintenir dans une plus grande indépendance vis-à-vis de la Russie, et dissimulait la fureur que faisait naître en elle le spectacle d'une des plus nombreuses tribus de ses sujets chrétiens qui donnait impunément l'exemple dangereux d'une demi-indépendance obtenue par les armes.

Les Principautés danubiennes. Konstantin Ypsilantis.

A ces commencements du soulèvement serbe se mêlaient aussi des tentatives pour provoquer un mouvement parmi les Daces et parmi les Grecs, mouvement qui, chez les premiers, avait un caractère tout diplomatique, et chez les derniers, un caractère tout soldatesque. A l'époque du soulèvement en Servie, l'hospodariat était entre les mains de Konstantin Ypsilantis. Sa famille[1] était alors une des plus considérées parmi les phanariotes; elle était chère aux Grecs à cause de ses sentiments patriotiques, et aux Roumains par son administration bienveillante des Principautés. Alexandre, père de Konstantin, avait mérité, par son gouvernement doux et clément, qu'il avait exercé à trois reprises différentes dans ces pays, le surnom de Grand-Père, et vivait depuis 1798 à Constantinople comme simple particulier, entouré du respect des étrangers et des indigènes, qui souvent lui demandaient ses conseils. Ses deux fils avaient été dès leur jeune âge[*] entraînés dans des conspirations dont le but était la délivrance de la Grèce; le père lui-même entra plus tard, pendant la guerre austro-russe, en négociations avec les ennemis de la Porte et proposa un projet pour l'établissement d'une Grèce indépendante. Son secrétaire d'État et son élève en politique fut ce Rhigas de Thessalie, dont le nom brille à la tête des libérateurs de la Grèce. Après l'issue de cette guerre, qui détruisit tant d'illusions, les Ypsilantis prirent une posi-

[*] 1782.

[1] Cf. sur l'histoire de cette famille, Φιλήμων, δοκίμιον περὶ τῆς Ἑλλην. ἐπαναστάσεως, t. II, chap. I.

tion des mieux établies au conseil du divan, lorsque Alexandre, entrant dans les idées de réforme du sultan Sélim, conçut le projet d'une réconciliation entre Turcs et Grecs et d'un affermissement de ces deux nationalités par leur fusion, et fit composer, par son fils Konstantin et sous sa propre direction, un projet relatif à la transformation de l'armée turque. Ainsi les chefs de cette famille possédaient les moindres détails de l'administration turque, ils étaient considérés des diplomates étrangers et s'étaient familiarisés avec les grands projets que les grands événements de cette époque faisaient naître. Konstantin dépassait, dans l'opinion des diplomates étrangers, de beaucoup, et sans conteste, tous les Orientaux de son époque. Pendant toute sa vie, il agita dans son esprit l'idée de la délivrance de la Grèce par une armée formée de rayas. Lorsque la Révolution française commençait à faire propagande, Rhigas (comme nous le verrons bientôt) songea à atteindre ce but avec le secours de la France, Konstantin chercha, au contraire, à se concilier les autres grandes puissances pour ce projet, et surtout à gagner l'assistance de la Russie. C'est pourquoi il profita d'abord de sa position comme grand-drogman* pour déterminer la Porte, dès l'origine des troubles en Europe à l'occasion de l'invasion d'Égypte, où elle se laissait entraîner, à une politique hostile à la France, politique à laquelle Konstantin resta fidèle pendant toute sa vie, peut-être au détriment de ses projets. Lorsque, après la conclusion de la triple alliance entre la Porte, la Russie et l'Angleterre, on entama à Constantinople des négociations sur le sort des îles Ioniennes**, son intention fut de former dans ces îles, au sud de l'empire, un centre gréco-chrétien pour ses projets secrets. Il était sur le point de placer les Grecs des Sept-Iles, protégés par des traités particuliers et dans une condition plus libre et

* Depuis 1796.

** 1799.

non comme des rayas, sous la suprématie immédiate de la Porte, lorsque la politique russe réussit à traverser ses projets, à mettre les îles sous la protection des Russes et à éloigner Konstantin en le faisant envoyer, comme hospodar de la Moldavie, dans une espèce d'exil honorable. Pendant que ce prince y faisait naître, par son administration, un état de choses plus régulier et un régime supportable, la Valachie était dans un état à faire pitié, livrée comme elle l'était aux incursions anarchiques des dahis en Servie et de Paswan-Oglou en Bulgarie, dont les Kerdchalis dévastaient le pays dans toutes les directions. Les Valaques désespérés demandèrent et obtinrent konstantin pour hospodar*. Celui-ci fixa alors les yeux de tous les indigènes et de tous les étrangers encore davantage sur lui, lorsque lui, le chrétien, comme un des plus vaillants champions de la légitimité, purgea, en peu de temps, le pays de tous ceux qui le dévastaient, qu'il arracha au redoutable Paswan-Oglou un traité de paix, et, profitant des querelles qui divisaient les pachas voisins et se servant des Turcs contre les Turcs, fit naître autour de lui une paix et une sécurité durables. Prenant pour base la troupe qu'il s'était formée dans ces luttes, et s'unissant d'abord étroitement avec la Moldavie, il fit tendre tous ses efforts vers l'établissement d'une armée dace, dont il espérait se servir plus tard pour la réalisation de ses grands projets, dans la supposition qu'il serait protégé par les grandes puissances qui croyaient que les troubles et les désordres continuels dans l'intérieur de l'empire turc rendraient l'existence de la Porte impossible. Par l'intercession des gouvernements russe et prussien, et en représentant lui-même à la Porte que les troubles en Roumélie pourraient facilement amener une intervention étrangère, il essaya d'obtenir l'autorisation de la Porte pour la formation de cette armée; sous

* 4 octobre 1802.

le prétexte que son devoir lui ordonnait de protéger les Principautés de l'anarchie, il invita même, et à plusieurs reprises, la Russie à venir les occuper, prévoyant dans son calcul habile que, dans ce cas, la Porte préférerait accorder à lui l'armement d'une force nationale. Mais tout le monde paraissait pénétrer ses hardis projets : la Porte était remplie de méfiance, la Prusse se retira de lui, la Russie paya le Byzantin d'artifices byzantins, guettant l'occasion où elle pourrait se servir du prince comme d'un instrument de ses intérêts à elle. A ce moment éclata la révolte des
* 1804. Serbes contre leurs dahis*. Le prince se mit aussitôt de leur côté contre les fauteurs de l'anarchie; il soutint au sein du divan leurs griefs contre les dahis; il aida leur révolte en leur donnant des armes et des munitions de guerre; ce fut lui ensuite qui, après la chute des dahis, inspira aux Serbes l'idée de la demande un peu forte qu'on leur cédât
** 1806. les forteresses**, espérant encore obtenir, par suite de ces nouveaux embarras suscités à la Porte, l'autorisation tant désirée de former son armée. Si ces troubles intérieurs s'étaient développés et avaient grandi sans être arrêtés dans leur marche, le prince Konstantin, en apparence si loyal, se serait bientôt jeté dans les rangs des rebelles serbes et grecs; mais les événements qui s'accomplirent en Europe décidèrent autrement de son sort. Le divan hésitait alors, sans pouvoir se décider, entre l'alliance avec Napoléon et le système politique auquel Ypsilantis avait travaillé pen-
*** Automne 1806. dant huit ans. L'envoi du général Sébastiani*** décida la Porte à faire alliance avec la France et causa la chute d'Ypsilantis. Le prince prévint la sentence de mort rendue contre lui en s'échappant en Autriche; mais son vieux père Alexandre devint la victime de la barbarie turque. Alors Konstantin se jeta au milieu du tourbillon de la grande politique, il excita la Russie à la guerre contre la Porte et

fut reçu avec les plus grands honneurs à Saint-Pétersbourg, où il exposa ses vœux et ses projets, d'après lesquels la Moldavie et la Valachie devaient être unies sous lui, en même temps que la Servie serait soutenue et qu'un corps d'armée russe recevrait des instructions pour agir d'intelligence avec lui. Mais la réponse qu'on lui fit par Budberg demanda des changements essentiels dans ses projets. Konstantin put encore une fois se pénétrer de la manière dont la Russie se dirigeait toujours avec la même prudence et avec une persévérance toujours égale, ne consultant que ses propres intérêts. Il partit sans avoir eu d'audience de congé*; mais le czar envoya après lui une lettre qui devait l'apaiser et qui mettait tout sur le compte de malentendus. Dès que les événements eurent poussé la Russie, malgré tout, à la guerre, Ypsilantis fit son apparition à Iassy; ici, comme en Valachie, les boyards le choisirent pour leur prince**; mais à ce moment encore, la Russie, si jalouse, s'opposa à ses projets et le força bientôt à déposer les rênes du gouvernement de la Moldavie. Tous ses efforts, de quelque côté qu'il les tournât, eurent successivement le même résultat contraire à ses désirs. En vain il s'efforça encore une fois de détourner la Porte de la France; en vain il essaya de stimuler les Russes à une activité plus énergique. Il est vrai que la chute de Sélim et la fin de l'influence française, qui en était la conséquence, semblaient relever Konstantin; mais aussitôt la bataille de Friedland força les Russes à conclure avec Napoléon cette paix dans laquelle ils abandonnèrent à leur sort la Porte, et avec elle aussi Ypsilantis. Le czar parla à l'empereur de ce dernier. « Je connais ses projets, dit Napoléon; il nous trompe tous les deux; il ne travaille que pour ses chimères! » Dès lors, le prince Konstantin, empêché par la police russe d'entretenir aucune intelligence avec la Servie et les Principautés,

* 2 déc. 1806.

** Comm. de 1807.

— s'établit à Kiew, où il mourut en 1816. Son fils aîné, Alexandre, né en 1792, entra de très-bonne heure au service militaire russe, dans lequel il perdit sa main droite dans la bataille de Dresde. Les idées du père au sujet de la délivrance de la Grèce devinrent l'héritage d'Alexandre et de ses trois plus jeunes frères, auxquels Konstantin légua, comme le résumé de ses tristes expériences acquises en Russie et dans le commerce avec cette puissance, les dernières paroles qu'il prononça en mourant : « N'oubliez pas que les Grecs, pour devenir libres, ne doivent s'appuyer que sur eux-mêmes. »

Les Armatoles grecs.

A ces heureux commencements de la révolution serbe, avons-nous dit, s'était mêlé, à côté de ce mouvement monarchique et diplomatique en Dacie, encore un mouvement grec, auquel Konstantin Ypsilantis avait pris encore une part active. L'incendie, allumé au nord-ouest de la Turquie, menaça de s'étendre aussi vers l'est, vers le continent grec, et d'embraser les éparchies à demi libres où, depuis l'Acarnanie étolienne jusqu'à l'Olympe, les capitaines armatoles, accompagnés de leurs jeunes gens (*palikares*), maintenaient l'ordre. Dans ces bandes armées, comme dans les rangs de leurs frères les klephtes, on vit éclore les premiers germes d'une régénération physique du peuple dégénéré. Dans leurs premières invasions, les Turcs avaient chassé cette race grecque devant eux comme des cerfs et d'autres animaux timides; trois cents ans plus tard, les Vénitiens avaient trouvé que non-seulement les Grecs des villes, mais même les bergers albanais dans les montagnes de l'Arcadie avaient peu de penchant et même de l'aversion pour tout usage des armes; et encore pendant le soulèvement on les a vus fuir épouvantés comme des lièvres à la vue des turbans turcs! Mais dans ce noyau vigoureux de la nation qui rappelait partout aux Anglais le costume

et les mœurs des montagnards écossais ainsi que la garde noire de l'Ecosse, il s'était fait un changement profond dès la cessation du tribut en enfants mâles. Depuis ce temps, la jeunesse était restée dans ses foyers, et là où la vigueur et le désir d'agir ou encore le désespoir les poussait à choisir plutôt le brigandage que l'esclavage, ils partaient pour la montagne, la même où, du temps de Thucydide et de Polybe, les Locriens ozoles et les Étoliens n'avaient jamais pu être amenés à respecter la paix publique, pour y exercer le même métier, qui était plutôt un honneur qu'un déshonneur pour eux, comme pour les lèstes (brigands) et les pirates de l'antiquité. La famille raya qui avait envoyé un fils dans la montagne était plus en sécurité dans sa maison, parce que les Turcs craignaient la vengeance du fils éloigné de ses parents : c'est pourquoi ce qui ailleurs est un crime était considéré ici comme une espèce de devoir; un éclat poétique, la gloire d'un défenseur de la foi et de l'indépendance entourait ces hommes qui maintenaient éternellement vivante la haine des Turcs : les chants populaires célébraient les capitaines qui, comme les chefs des gauchos et des llanéros de l'Amérique, se distinguaient par leur valeur, leur force physique, leur ruse, la splendeur de leurs armes et leur adresse à les manier, comme par leur démarche et leur maintien imposants. Lorsque, pendant la guerre d'indépendance, l'Anglais Hamilton conseilla à Kolokotronis de faire un accommodement avec les Turcs, le vieux klephte répondit avec orgueil que jamais ils ne le feraient, comme eux ne l'avaient jamais fait encore. « Les Turcs, ajoutait-il, ont pu tuer d'autres Grecs et en réduire d'autres encore à l'esclavage; mais nous autres nous avons vécu libres de génération en génération; notre roi a été tué jadis, sans avoir fait de traité; ses gardes ont toujours continué à combattre et quelques-uns de

ses castels étaient imprenables : les gardes, ce sont les klephtes; les castels, ce sont le Maïna et Souli, et les montagnes. » Dans les montagnes de l'ancienne Grèce continentale proprement dite, on considérait comme les deux principaux boulevards de la liberté des klephtes, à l'intérieur l'éparchie très-peuplée d'Agrapha, et sur la côte orientale l'Olympe, ce géant des montagnes. Les habitants du pays circonvoisin de ce dernier ont, dans leur simplicité, gardé une tradition vague qui leur rappelle le souvenir de l'antique siége des dieux, et d'après laquelle jadis le ciel et la terre se sont rencontrés sur le sommet de l'Olympe; mais maintenant, depuis que les hommes sont devenus méchants, Dieu est remonté plus haut[1]. Dans le célèbre chant de la Lutte entre l'Olympe et l'Ossa[2], le roi des monts, que le pied du Turc n'a jamais foulé, avec ses quarante-deux cimes et ses soixante-deux sources, dont « chaque source a sa bannière, comme chaque branche a son klephte, » regarde du haut de sa grandeur et avec un orgueilleux dédain l'Ossa, cette basse demeure des Kouniares (la colonie turque d'Iconium dans le village de Baba). Les capitaines des quatre armatoliks autour de l'Olympe, où, d'après les *tragoudies* des klephtes, « les forts ne tombent jamais malades, tandis que les malades y reprennent leurs forces, » jouissaient partout et avant tous les autres de la plus grande gloire, comme les chefs les plus indépendants. Les klephtes de la Thessalie aussi, comme ceux de la Magnésie au pied du Pélion, sur le golfe de Volo, qui jadis avait vu le départ des Argonautes, avaient leurs honneurs particuliers, et ce fut ici que la première étincelle d'un esprit plus élevé vint donner une

[1] Urquhart, *Esprit de l'Orient*, t. I, p. 295.
[2] Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*. 1824, t. Ier, p. 38.

activité nouvelle à ces bandes sauvages. Le charmant pays montueux de la Magnésie (l'éparchie de Zagora-Pélion), apanage de la sultane-mère, était un des asiles les plus heureux de la Grèce, habité par une population saine, industrieuse et vivant dans l'aisance, qui exportait les produits de son sol et de ses mains dans des pays très-lointains, et dans laquelle les Turcs n'avaient pu pénétrer qu'en deux endroits, à Volo et à Léchonia. L'aisance des habitants avait fait naître la culture intellectuelle parmi eux : Daniel Philippidès et Konstandas, nés tous deux à Milias, ainsi que le médecin Kavras d'Amphilochia, étaient du nombre des premiers traducteurs notables d'ouvrages étrangers scientifiques; de Milias étaient encore les deux ecclésiastiques, auteurs d'une « Nouvelle Géographie » (Vienne, 1791) qui osèrent soumettre à une critique sincère l'état politique de la Grèce et les plaies du gouvernement turc ; de Milias était aussi l'archimandrite Anthimos Gazis, un des premiers combattants dans les hétairies scientifiques et politiques ; d'Ampélakia était Drosos Mansolas, qui, au commencement de ce siècle, faisait ses études à Iéna et à Halle ; enfin, ce fut à Vélestino (le Phères des anciens) que naquit, vers 1753, ce fameux Konstantin Rhigas, célébré comme le père de la liberté grecque et comme son premier martyr. Cet homme, enthousiasmé par les idées de la Révolution française et excité par la pensée de la liberté, avait quitté le service et les enseignements qu'il avait trouvés dans les familles phanariotes des Ypsilantis et des Soutsos ; il était allé de Boukharest à Vienne*, où il avait inspiré à tous les Grecs un vif enthousiasme pour la cause de la liberté, tout en faisant des lois fondamentales, des plans d'opérations de guerre et des cartes géographiques; il entra en négociations avec Bernadotte, l'ambassadeur

* 1796.

français [1], et après la chute de Venise, il se rendit à Trieste pour adresser ses demandes à Bonaparte en personne. Les effets et les papiers que Rhigas avait expédiés avant son départ avaient été, par trahison, livrés à l'Autriche, dont le gouvernement fit arrêter Rhigas avec cinq de ses compagnons et les remit au pacha de Belgrade. L'agent du vieil Alexandre Ypsilantis, dont Rhigas était l'élève, offrit au kiaya-bey à Constantinople 150,000 francs pour sa liberté, Paswan-Oglou et Ali-Pacha intervinrent en sa faveur ; mais précisément pour les braver, le pacha de Belgrade ordonna de noyer les prisonniers dans le Danube. Rhigas, qui opposa de la résistance à ses assassins, fut tué
* 1798. à coups de fusil *, et on dit qu'il mourut en disant : « J'ai jeté la semence, il faut que le temps vienne où mon peuple en recueillera les doux fruits! » Telle est, parmi les différentes versions sur sa mort, celle de son compatriote Perrhaibos [2], qui l'accompagnait à Trieste, mais qui, ayant pu se sauver, poursuivit plus tard l'idée de son ami avec une persévérance infatigable. Beaucoup de poésies qui se trouvaient parmi les papiers de Rhigas ont été détruites, de sorte que deux poëmes seuls d'une authenticité incontestée nous ont été conservés. Le plus célèbre des deux (ὡς πότε, παληκάρια) avait donné la plus belle expression à la pensée d'enrôler les klephtes au service de la cause nationale [3].

[1] Leake, *Researches in Greece*. 1814, p. 84.

[2] Dans ses Ἀπομνημονεύματα πολεμικά. Ἀθήν. 1836.

[3] Jusques à quand, ô palikares! voulez-vous rester solitaires comme des lions dans le domaine de vos rochers et de vos montagnes? Jusques à quand demeurerez-vous sous la sombre voûte des forêts dans vos cavernes, et fuirez-vous la lumière du monde par crainte de l'amer esclavage? Jusques à quand abandonnerez-vous vos frères, vos pères et vos mères, la patrie, les amis, les enfants et tout ce que renferment vos maisons? Car enfin, une seule heure d'une vie libre vaut bien mille longues années passées sous le joug de l'esclavage et sous le sceptre du tyran.

On peut y reconnaître un premier indice d'un premier élan vers la liberté, quand le poëte oublie l'ancienne hostilité contre les autres tribus chrétiennes et, que, dans son appel à la liberté, il s'adresse « aux Bulgares, aux Albanais, aux Serbes et aux Romaïques » pour embraser d'une même flamme tout l'empire, depuis la Bosnie jusqu'à l'Arabie. Tout ceci ne fut pas perdu pour les Armatoles, ceux du pays de Rhigas en premier lieu, parmi lesquels il s'en trouva plusieurs ayant reçu une légère teinte d'une instruction meilleure, et dont le cœur battait d'une émotion vague quand on prononçait devant eux les noms des anciens Grecs. Du nombre de ces Armatoles était Nikotsaras d'Alassona, qui avait été élevé dans un couvent et dont la famille possédait héréditairement un des quatre armatoliks de l'Olympe, ainsi que le pope Euthymos Blachavas, né dans un des villages du pays de Chassia en Macédoine, qui avait été destiné à l'état ecclésiastique, mais qui, à la mort de son père, s'était échappé du couvent. Le premier était du nombre des anciens ennemis d'Ali-Pacha, auquel ces capitaines des montagnes étaient subordonnés, depuis que, avec le pachalik de Trikkala, il avait reçu les fonctions de premier gardien des défilés. La Porte avait d'abord favorisé les milices grecques des Armatoles dans un sentiment hostile aux Albanais; mais depuis les instigations de la Russie dans la guerre de 1736-39, elle avait donné cinq fois ces fonctions de dervendchi-bachi à des pachas albanais du nombre desquels était Ali-Pacha, qui la tourmentait le plus. La lutte contre eux donna à la Porte plus de peine que de résultats favorables. La vendetta, qui, pour ces hommes sauvages, est une loi, et pour les Albanais même le devoir le plus sacré, fit que toute poursuite augmentait encore le nombre des combattants. Après qu'Ali-Pacha en eut fini avec les Souliotes, il fit ouvrir des négociations avec les capitaines assemblés à Karpenisi*, comme

* 1803.

avec un pouvoir régulièrement constitué, pour leur faire accepter ses demandes sans combat. Ce fut à cette occasion que Youssouf, le frère de lait d'Ali et un de leurs adversaires les plus vaillants, demanda au capitaine Athanasios comment il se faisait que chaque défaite les rendait plus forts. Athanasios, montrant du doigt cinq jeunes gens qui tous étaient venus pour venger la mort d'un frère, répondit : « Encore quelques années de persécution et de guerre, et toute la Grèce sera avec nous! » Ali échoua dans ces essais de pacification. Encore dans la même année, les agents russes convoquèrent, au contraire, les mêmes chefs dans l'île de Sainte-Maure, pour se concerter avec eux au sujet d'une insurrection générale qui devait tendre la main au soulèvement en Servie. Nikotsaras, avec trois cents palikares et d'intelligence avec Konstantin Ypsilantis, fit une expédition en Macédoine et exécuta son passage[1] du pont du Strymon, près de Pravi, passage célébré par les chants populaires; mais, arrêté dans les défilés du Rho-
1805. dope[*], il dut chercher son salut dans la retraite. Ali-Pacha fit dès lors des efforts plus grands pour soumettre ces guerriers dangereux. Pendant l'été de 1807, Euthymos Blachavas, aidé des conseils de Démétrios Paléopoulos, ancien ennemi du vizir, couvait de nouveaux projets d'insurrection contre Ali. En occupant Kastri, la clef des défilés du Pinde, entre l'Epire et la Macédoine, deux frères d'Euthymos devaient frapper le premier coup; mais le projet avait été révélé au pacha, son fils Mouktar avait occupé ce point; tous les projets des conjurés furent déjoués, et Euthymos lui-même tomba dans les mains vengeresses d'Ali[2]. Ali-Pacha, nommé à la dignité de roumili-valessi

[1] Fauriel, t. Ier, p. 192.

[2] Pouqueville (*Histoire de la régénération de la Grèce*, t. Ier, p. 294) fut un des témoins de l'horrible exécution d'Euthymos.

après la destruction des Souliotes, avait donc ainsi presque tout le territoire de l'ancienne Grèce sous sa domination. C'est pourquoi les étrangers les plus familiers avec l'état de la Grèce, tels que Douglas, voyaient alors le plus grand danger pour la liberté des Grecs, non dans les Turcs, mais dans Ali-Pacha, et croyaient une régénération possible plutôt pour l'Albanie que pour la Grèce. Ces vues sur les affaires répondaient à peu près à l'attente de ces Espagnols qui croyaient qu'à la délivrance de l'Amérique ce ne seraient pas les créoles, mais au contraire les Indiens qui arriveraient au pouvoir. Mais quand on exprimait ces craintes, on méconnaissait complétement la nature de cette époque, qui vivait entièrement dans un mouvement intellectuel et moral. De toutes les secousses qui, comme nous le voyons maintenant, commencèrent leur œuvre destructive dans l'intérieur de la Turquie, les avantages complets ne devaient pas être pour le despotisme des pachas et pour la sauvage valeur de peuples grossiers, mais ils furent pour cette seule tribu grecque, qui sut gagner pour elle l'intérêt moral du monde civilisé. Et elle encore n'était nullement destinée, et n'aurait jamais réussi à faire naitre cet intérêt par la force physique de ses klephtes, elle ne le provoqua qu'en s'approchant d'une manière plus décisive de la civilisation de l'Occident.

Régénération intellectuelle des Grecs.

La tyrannie des Byzantins et des Turcs avait anéanti les Grecs politiquement parlant; mais un malheur plus grand pour eux était que la corruption des mœurs du temps des Byzantins et, en grande partie, l'apathie profonde et le stabilisme des Turcs s'étaient, pour ainsi dire, incorporés dans la nature du peuple. Aucune invasion étrangère n'attaquant que la surface, aucune insurrection à l'intérieur ne pouvait les débarrasser de ce fardeau, triste résultat d'une oppression de deux mille ans; on ne pouvait y réus-



sir qu'en trouvant le moyen de mettre encore une fois en mouvement tous les ressorts intellectuels et moraux de la nation et de se servir de toutes ses ressources. Ni les efforts de la chrétienté latine prodigués pendant deux cents ans, ni les projets dont s'occupaient les chrétiens de l'Eglise grecque depuis cent ans, ni les républicains, ni les impérialistes français, ni les carbonari italiens ne devaient apporter la liberté aux Grecs. Peu à peu nous trouverons en action tous les éléments de fermentation locale que nous avons appris à connaître en dernier lieu dans nos études préparatoires sur l'histoire de l'insurrection grecque, et qui tous y joueront un certain rôle, tels que la résistance sauvage et anarchique des Albanais et des Souliotes, les forces des klephtes parmi les Grecs mêmes, l'ambition hardie des Phanariotes, la puissance d'Ali-Pacha et celle de Méhmet-Ali, qui agissaient tantôt pour les Grecs et tantôt contre eux. Mais toutes ces causes ne devaient pas avoir un effet décisif ni pour ni contre le succès de l'insurrection; tout dépendait de la renaissance de la vie intellectuelle et morale dans la nation, qui jadis, après sa ruine politique, avait rajeuni le monde européen et qui maintenant, à son réveil, força l'Europe à s'intéresser vivement à sa renaissance politique. Dans leurs parties essentielles, cette renaissance et ce rajeunissement s'étaient déjà trouvés en germe dans le développement intérieur si curieux des Grecs, germe qui s'était montré pour la première fois pendant les réformes de Moustapha-Kœprili, mais qui ne devint un arbre d'une venue exubérante que lorsque le temps favorable de la révolution donna une nourriture plus abondante à ses rejetons. Dans ses accès légers et passagers d'un libéralisme réformateur, la Porte avait à deux reprises essayé de faire sortir toute la population de l'empire de sa léthargie; mais les Grecs seuls se réveillèrent.

Le mérite d'avoir été les premiers à faire sortir les Grecs de leur assoupissement revient aux membres de la famille Mavrokordatos.

Alexandre Mavrokordatos (mort en 1709), qui avait été dans l'origine médecin à Chios, son fils Nikolas et son petit-fils Alexandre, en profitant de leurs hautes dignités, de leurs grandes richesses et de leur influence pour améliorer les écoles et les établissements d'instruction supérieure, et pour servir leur propre activité comme auteurs et comme traducteurs, donnèrent la première impulsion pour une nouvelle vie intellectuelle, non-seulement à la noblesse phanariote, mais encore aux cercles savants parmi les Grecs, et portèrent la première lumière dans les épaisses ténèbres qui régnaient dans les Principautés danubiennes. C'était, d'après la manière de voir si classique de Machiavel, faire un retour (*al segno*) vers le point de départ, vers la source primitive où puisaient les anciens Grecs, c'était poser la pierre fondamentale la plus solide pour la reconstruction de l'édifice, lorsque, depuis cette première impulsion, on fit de l'ancienne langue hellénique, qui est le moyen d'instruction le plus noble, et qui se trouvait ici si admirablement préparée pour l'usage, le principal véhicule de toute instruction scolaire. Il est vrai que déjà au XVIe et au XVIIe siècle on avait enseigné la langue hellénique dans les quelques écoles savantes de Constantinople, de Chios, de Janina, etc., mais c'était seulement dans le but de former de jeunes ecclésiastiques, et même parmi les prêtres la connaissance de la langue hellénique était restreinte à un cercle tellement petit, que Tournefort put dire qu'il n'y avait pas douze personnes dans le pays sachant cette langue[1]. Mais depuis qu'au Phanar on commença à

[1] *Voyage dans le Levant*. 1717, t. Ier, lettre 3.



attacher de la valeur à l'amélioration de la langue romaïque (le grec vulgaire), on enseigna la langue hellénique, dans un but plus général et pour un cercle plus étendu, dans les nouvelles écoles qu'Alexandre Mavrokordatos fonda à Constantinople* et le prêtre Makarios à Patmos. Cette résurrection seule de l'ancienne langue fit naître parmi les membres dispersés de la nation un nouveau sentiment de confraternité, un point d'union nationale, ce qui, pour les Grecs, avait la même importance que pour l'Allemagne l'époque florissante de la littérature au XVIIIe siècle. L'Église avait été, il est vrai, un lieu d'union, un lien de consolation dans les dangers et dans les malheurs; mais, de même qu'elle renfermait dans son giron toutes les masses, si étrangères les unes aux autres, des Slaves et des Arnautes, elle n'aurait jamais pu, à elle seule, conduire à une unité nationale, et on n'aurait pu trouver des guides plus maladroits pour montrer ce chemin aux Grecs que ces popes et ces moines sans instruction, devenus paysans par la vie au milieu de leurs ouailles et plongés dans la superstition et le bigotisme. Au contraire, les premiers savants de quelque renom de cette nouvelle ère, les Corfiotes Boulgaris (né en 1716) et Théotokis (né en 1736), dont le dernier a été le fondateur des sciences exactes en Grèce, sont exaltés par les Grecs reconnaissants[1] surtout, puisque par leur enseignement, par leurs écrits et par leurs traductions, ils ont été les premiers à ébranler les préjugés du clergé et à réveiller les prêtres de leur apathie, imprimant ainsi un nouveau cachet à l'instruction nationale. La littérature néo-grecque, qui depuis trois siècles n'avait fait que tourner dans des sujets théologiques[2], s'occupa main-

* Vers 1700.

[1] *Cours de littérature grecque moderne*, par Jacovaky Rizo Nerulo. Genève, 1827. — Cf. Brandis, *Récits de Grèce*. Leipzig, 1842.

[2] Cf. Βρετὸς, Νεοελληνικὴ φιλολογία. Ἀθήν. 1854, t. Ier.

tenant de sujets philologiques et de sciences pratiques, et la langue, défigurée dans la littérature ecclésiastique par un style ampoulé et par des italianismes, commença à prendre dès lors un développement intérieur qui lui fut entièrement propre et formant un constraste des plus frappants avec ce qu'elle avait été auparavant. Néanmoins, le nouveau mouvement intellectuel n'avait encore ni un but, ni un centre fixes. Les tendances de ceux qui étaient à la tête de la nation différaient d'une manière extraordinaire. On aurait pu croire que la nouvelle science périrait dans une pédanterie érudite, en voyant ces pédagogues enseigner et presque toujours traduire en langue hellénique ou violenter le grec vulgaire, si méprisé par eux, pour le faire passer en ancien grec. La nouvelle civilisation aurait pu paraître menacée de grands dangers lorsque la littérature française envahit le pays, lorsque les familles phanariotes des Karatsas et Mouroutsis traduisirent les ouvrages de Voltaire et firent venir des précepteurs voltairiens, lorsque le scepticisme et la mauvaise propagande philosophique n'épargnaient pas même les sages de la Servie et de l'Albanie dans leurs retraites, comme un Obradowitch et un Psalidas qui jouaient à l'esprit fort dans le voisinage immédiat d'un Kara-Géorg et d'un Ali-Pacha. On aurait pu croire encore que les nouvelles lumières devaient servir des projets étrangers, lorsque Catherine II enleva les deux Corfiotes* à la Grèce et les appela à Cherson, lorsque les Principautés danubiennes, par l'introduction d'écoles helléniques, devinrent, vers le milieu du XVIIIe siècle, une conquête de l'esprit grec qu'exploita l'intérêt russe; de même qu'Ali-Pacha chercha à mettre à profit l'instruction des Grecs pour s'en servir dans son propre intérêt et dans sa ville de Janina, d'où sortaient des hommes comme Lampros Photiadis, Christaris, Psalidas,

* 1775, 79.

Sakellarios, tandis que dans la Grèce proprement dite, dans la Roumélie et dans la Morée, tout était encore plongé dans les plus épaisses ténèbres. A ces dangers venus de l'extérieur, s'en ajouta un autre venant de l'intérieur, et d'une nature particulière : c'était la fusion de la civilisation et des intérêts turcs et grecs. C'est dans cette pensée que se rencontraient, d'une manière qui frappait le spectateur, les hommes les plus notables parmi les chrétiens et les musulmans dans cette époque si passionnée pour les réformes et si désireuse de faire le bonheur de l'humanité, qui marque la fin du XVIIIe siècle. Ce fut alors que, sur la côte occidentale de l'Asie-Mineure, les Kara-Osman-Oglou et leurs voisins les Paswan-Oglou et les Elez-Agas, par leur gouvernement paternel et bienveillant pour les Grecs, firent naître, comme par enchantement, un état florissant qui se montra dans l'accroissement rapide de la population et dans l'aisance des habitants. Ce fut alors qu'après la paix de Iassy, Alexandre Ypsilantis, couvant déjà ses projets de fusion, proposa au sultan l'égalité complète entre les Turcs et les chrétiens dans un mémoire[1] que Sélim, en l'approuvant, présenta aux ulémas. Ce fut encore alors que Démétrios Mouroutsis, le trucheman de la Porte et le plus distingué de tous les promoteurs du nouveau mouvement intellectuel parmi les Grecs, eut tant d'influence sur Sélim et que le Sultan lui montra, de son côté, tant de bon vouloir, que le rapprochement des deux nations, dans des temps plus paisibles, aurait pu faire des progrès de plus en plus grands. En effet, dans les Principautés, vers lesquelles s'étaient tournés les regards de tous les Grecs depuis que Alexandre Ypsilantis y avait été

[1] *Renseignements historiques sur la famille Ypsilantis.* Contemporains, t. III, série 1, 1829. Φιλόμων, etc. t. II, p. 13.

trois fois à la tête du gouvernement, ce rapprochement paraissait être en pleine voie de réalisation. C'est là que les Osmanlis, bien vus des Grecs, commençaient à se confondre avec ces derniers; ils se modelaient dans le costume et dans les mœurs sur les Grecs, tandis que ceux-ci, de leur côté, changeaient leur caractère national dans les endroits où ils n'avaient plus devant les yeux les persécutions inhumaines dont leurs frères étaient ailleurs les victimes. Ainsi, au milieu même du Péloponèse il y avait des endroits renfermant une population mixte, où les Turcs et les Grecs s'entre-mariaient. Et même ceux qui, dans les deux races, se haïssaient le plus, les palikares et leurs adversaires turcs qui les combattaient, commençaient à se sentir attachés les uns aux autres par des liens d'une estime réciproque. Les plus braves des Armatoles cachaient rarement l'honneur qu'ils rendaient à la bravoure des Turcs; et pour prouver jusqu'à quel point les Turcs aussi savaient respecter le courage des palikares, Kolokotronis aimait à raconter qu'un Turc qui, en plaisantant, avait, à Tripolitza, couronné de roses la tête du brave klephte Zacharias, après son exécution, eut à subir une punition pour sa raillerie.

Essor de la prospérité matérielle.

C'est dans le domaine des intérêts matériels que ce rapprochement s'était préparé en premier lieu; c'est là aussi qu'il prit le plus grand développement. Jusqu'à la paix de Koutchouk-Kainardjy, presque tout le commerce en Turquie avait été entre les mains des étrangers. Les Grecs et les Arméniens ne servaient jusqu'alors, pour la plupart, que de courtiers aux maisons européennes engagées dans le haut commerce. Le commerce à l'intérieur et le long des côtes était entravé par les priviléges des mollahs et des janissaires et par les abus auxquels les rayas en opposaient d'autres. Les hardis marins d'Hydra faisaient déjà à cette époque (vers 1765, d'après Chandler) un commerce

de blé illicite dans la mer Blanche (l'Archipel). Mais de-
1774. puis que ce traité de paix* avait accordé aux bâtiments marchands de la Russie le passage des Dardanelles, les Grecs obtinrent des patentes par les consuls russes et prirent, sous pavillon russe, la part la plus active au commerce dans la mer Noire. Pendant la Révolution, lorsque la marine marchande française était presque nulle, et que celle de l'Autriche n'existait pas encore, le commerce des blés prit tout à coup un essor immense dans les trois îles d'Hydra, de Spetzia et de Psara, dont les noms avaient été à peine connus dans l'antiquité, et leur fit gagner des sommes énormes. Encore dans les temps les plus modernes, les maisons grecques établies en Angleterre l'ont complétement emporté dans cette branche du commerce sur les Anglais eux-mêmes[1], et déjà à l'époque dont nous parlons, les Grecs montrèrent une telle supériorité sur les marchands étrangers, qui en conçurent une profonde jalousie, qu'en moins de dix ans ils ruinèrent par leur activité, par la probité dans leurs transactions commerciales et par leurs connaissances locales, les factoreries européennes du Levant, et qu'ils se montrèrent sur toutes les grandes places de commerce de la mer Méditerranée comme les compétiteurs les plus heureux. Ces conjonctures, si favorables à l'extérieur, étaient favorisées encore par l'état des choses à l'intérieur. Les agents russes, tout-puissants, fournissaient dès lors abusivement à leurs protégés, à la place de simples patentes, des diplômes (*barats*) qui, destinés dans l'origine exclusivement à des sujets turcs au service des diplomates étrangers, accordaient aux porteurs une protection toute spéciale; le nombre de

[1] D'après un rapport de Mongrédien sur le commerce des blés dans la mer Méditerranée et la mer Noire. 1852.

ces porteurs de barats russes (barataires) augmenta énormément; de sujets turcs ils devenaient, pour ainsi dire, sujets russes, dont les cargaisons étaient considérées comme propriétés russes. La jalousie des étrangers excita la Porte à réclamer contre ces abus*; lorsque la Russie protesta à son tour contre tout changement, Sélim lui-même accorda des barats à ses propres sujets, même à des chrétiens, et, sur les instances de Démétrios Mouroutsis, il permit aux Grecs de s'unir dans une grande société commerciale dite *des négociants européens*, jouissant des priviléges accordés à tous les sujets d'États étrangers établis en Turquie. Rappelons-nous qu'il entrait dans les projets réformateurs de Sélim de stimuler le désir du gain dans les rayas, qui rapportaient tant au trésor. Il avait remarqué que les musulmans de la Russie méridionale, quoique priant pour le sultan, étaient pourtant de fidèles sujets russes; avec une insouciance et une générosité dont il se repentit plus tard amèrement, il crut pouvoir se fier de la même manière aux chrétiens et avancer, par cette confiance, la fusion et la réconciliation des nationalités et des confessions religieuses; mais il eut le tort d'oublier qu'en Russie le nombre des sujets d'une autre religion était si petit qu'il disparaissait presque, tandis qu'en Turquie les infidèles avaient de beaucoup la prépondérance; qu'en Russie l'instruction se trouvait dans la classe qui dominait, et en Turquie dans celle qui était subjuguée. De là vint que les Grecs retirèrent à eux seuls tout le profit de ces nouvelles institutions. A ce résultat contribua aussi beaucoup la simplicité de l'organisation municipale et sociale; organisation qui, dans certains endroits chrétiens privilégiés et soustraits à l'influence et aux empiétements des Turcs, avait produit jadis et produisait encore alors les faits politiques et industriels les

* 1806.

plus curieux qui y avaient été observés déjà auparavant. C'est ainsi que, dans les anciens temps, il s'était déjà formé, dans les villages de la Chalcidique, où l'on exploitait les mines (*mademochoria*), une espèce de société pour l'exploitation des mines, qui, sous la protection d'une charte constitutive très-libérale et ne dépendant d'aucune autre autorité turque que de celle du madem-émin, avait affermé toutes les mines du pays. La petite république continua à payer encore son fermage après que les mines improductives avaient été abandonnées, par l'unique raison qu'elle ne voulait pas rompre le pacte si favorable au moins à sa liberté politique. Pendant les dix années pleines d'agitation que durait la Révolution française, des conditions semblables développaient dans divers endroits une prospérité rapide et très-grande. Dans l'Asie-Mineure, un prêtre du nom de Joannès Oikonomos avait obtenu, sous les Kara-Osman-Oglou, un firman qui purgea des autorités et des habitants turcs la ville de Kydonia (*la ville des coings*, Aïvali en turc), où aussitôt l'industrie et l'organisation communale se développèrent en toute liberté et avec un tel succès que ce village, devint, après une vingtaine d'années, une ville riche et florissante de trente-cinq mille âmes. Le pendant s'en trouva en Thessalie dans la ville d'Ampélakia*, qui, par ses ateliers de teinture de fil de laine, liait un grand nombre de villes, en Allemagne, à la Grèce, et répandait le travail et l'aisance dans toute la contrée d'alentour. Ce ne furent ni une position avantageuse ni des secrets du métier qui produisirent la prospérité de cette industrie, exercée ici, comme à Janina, en chambre, mais l'association libre des ouvriers avec choix libre de leurs fonctionnaires, et une habile union des intérêts du travail et de ceux du capital. Ce système d'association fut transporté dans les trois îles, où il s'établit à bord des na-

* Vers 1800.

vires. A Hydra, les propriétaires des terres, vieux patrons de vaisseaux (νοικοκουραῖοι), qui formaient en même temps la classe influente et le gouvernement, avaient l'habitude d'avancer le capital nécessaire pour acheter leurs cargaisons, à un ou à plusieurs propriétaires et capitaines de navires. On prélevait sur le gain de chaque expédition commerciale les intérêts usuels du capital prêté, la redevance pour l'État, et, avec une piété digne du moyen âge, la dîme pour l'archange de Symè, puis on faisait deux parts du reste, que l'on partageait entre le navire et l'équipage, entre le capitaine ou l'agent de commerce et les matelots, de sorte que la part des matelots leur était distribuée à chacun en fractions égales. De cette manière, il se forma, dans ces trois petites îles seulement, une marine de plusieurs centaines de navires marchands solides et bien équipés, et un corps de marins faisant avec leurs petits bateaux les voyages les plus dangereux dans la mer Blanche, au milieu des remous et des vents changeants de mer et de terre, bravant les plus gros temps sans cartes marines ni boussole, dirigeant leurs vaisseaux plus grands avec une adresse et un savoir nautique remarquables, et s'exerçant même à la guerre à laquelle ils prenaient plaisir dans leurs combats avec les pirates des Barbaresques. On amassa des richesses très-considérables dans ces îles; on entendit parler ici, pour la première fois, de millionnaires parmi les rayas, et, parmi les Grecs établis dans les villes du littoral russe dans la mer Noire, il y eut des entrepreneurs d'une fortune colossale, comme ce Varvakis, de Psara, dont les revenus étaient, disait-on, d'un million de roubles par an. Sur les rochers nus d'Hydra et sur les pentes douces des côtes de Spetzia, on vit s'élever dès lors de splendides maisons de pierre, construites dans le style génois, qui donnaient à

ces îles un aspect riant et riche, et plaçaient leurs chef-lieux, comme qui dirait des villes libres de l'empire turc, à côté de Chios, dont la position magnifique et l'existence indépendante et riche avaient ravi, depuis un siècle, tous les voyageurs, à commencer par Tournefort jusqu'à Hammer.

Réaction de la prospérité matérielle sur la culture intellectuelle.

Si l'essor qu'avait pris le développement intellectuel des Grecs n'avait pas été sans influence sur cette activité dans les classes moyennes du peuple, ce mouvement industriel réagit, de son côté, puissamment sur l'instruction de la nation. Ce mouvement devint un remède énergique pour combattre la force contagieuse du stabilisme turc. Le penchant des Orientaux pour l'immobilité et leur aversion contre tout changement de domicile avaient fait place à un mouvement qui les poussait à former des relations importantes et vastes avec l'Occident. On commença à connaître le monde et les hommes, et la haine des Orientaux contre les étrangers (*xénélasie*) fut ébranlée. En obtenant les premiers priviléges accordés à leur île, les habitants d'Hydra, en vrais Albanais, avaient fait preuve de leur sombre haine contre les étrangers, en fermant l'accès de leur île à tous les voyageurs et en repoussant même les habitants de la Morée par leur grossièreté et leur insolence; mais déjà, pendant l'insurrection grecque, les étrangers trouvaient en eux des gens plus maniables et plus habitués au commerce du monde que le reste de leurs compatriotes. L'horizon des Grecs s'élargit; l'élasticité de leur esprit, l'impatient désir de savoir et d'apprendre, et la facilité qu'ils montraient à s'approprier ce qu'ils voyaient et entendaient, frappaient tous les voyageurs au commencement de notre siècle, et avaient autant de charmes pour eux que ces mêmes qualités qu'on remarquait dans les créoles de l'Amérique. Les besoins s'aug-

mentèrent, le goût pour tout ce qui rend la vie plus agréable et plus facile, cette première condition de tout progrès dans l'intérieur d'un État, se propagea davantage; ces sauvages Albanais d'Hydra trouvèrent grand plaisir à rapporter de France les meubles les plus précieux en échange de leurs produits, quand les temps ne permettaient pas de payer argent comptant. Les fils des gens opulents partirent en foule pour l'étranger, où ils étudiaient le commerce, la médecine ou les humanités. Paris, Vienne, Leipzig, Trieste, Livourne, Munich devenaient successivement, pour ainsi dire, les entrepôts de la nouvelle civilisation d'un peuple renaissant. C'est dans ces villes que les jeunes gens apprenaient à se comparer aux étrangers, et dans beaucoup d'entre eux ce commerce faisait jaillir la première étincelle de la connaissance d'eux-mêmes, d'où sortait un sentiment de honte inspiré par l'abaissement social, intellectuel et moral de leur nation. Le savant Coraïs, sentant qu'un aveu de ses fautes n'est pas une honte, mais le commencement de l'amendement, donna l'exemple à tous ses compatriotes, en avouant qu'ils avaient été écrasés par les malheurs communs à tous les peuples asservis, et qu'imitant les mœurs de leurs tyrans, ils s'étaient frappés les uns les autres avec leurs chaînes. Beaucoup d'étrangers étaient alors étonnés de voir que les Grecs, avec tristesse et amertume, il est vrai, mais avec un certain plaisir et avec franchise, parlaient de ces choses, et que les parties les plus saines de la population désiraient ardemment, en faisant les plus grands efforts, sortir de cet état de choses et acquérir toutes les connaissances qui leur manquaient. Leurs conquêtes matérielles devaient dès lors favoriser tout ce que les Grecs avaient acquis en instruction et en culture intellectuelle. Les hommes de cabinet comprenaient

très-bien que le commerce et la navigation sont la véritable ancre de salut pour le développement intellectuel d'une nation; les négociants grecs, vivant dans leur pays ou à l'étranger, ne les trompaient pas dans cette attente. C'était le moment où, en Russie, sous l'empereur Alexandre, et dans tous les pays de langue slave, tout le monde s'abandonnait avec exaltation aux excès d'une libéralité philanthropique; toute la Grèce fut saisie à son tour de cette prodigalité. Les Grecs, à Odessa, méritaient les honneurs qu'on leur rendait, par l'emploi de leurs richesses, qui servaient au bien général; c'est à ce même Joannès Varvakis, auquel la ville et la province d'Astrachan (depuis 1788), comme plus tard Tanganrog, doivent les plus grands bienfaits, que Psara, son île natale, que Chios et toute la Grèce sont redevables des plus grands dons[1], prodigués pour le relèvement moral et patriotique des Grecs; les frères Zozimas, à Livourne et à Moscou, qui soutenaient l'une des deux écoles à Janina, étaient appelés les Médicis grecs; les frères Kaplanis, à Janina, Joannès Prinkos, à Zagora, et d'autres encore, suivaient honorablement ces exemples. Par suite des concessions de Sélim, qui autorisa formellement l'établissement d'écoles grecques, et sous la surveillance attentive de Démétrios Mouroutsis, qui fut nommé inspecteur général des écoles et des hôpitaux, une nouvelle école
* Vers 180 commença à fleurir* à Kouroudchesmè, et les établissements de Smyrne, de Saloniki, de Tournowo, de Chios, de Paros, de Patmos, etc., atteignirent une prospérité telle, qu'ils dépassèrent de beaucoup les écoles d'une fondation plus ancienne, comme celle de Dimitsana, sur

[1] Les dons bien attestés ont été calculés à la somme de un million et demi de roubles. Leukothea, t. I[er], p. 137.

le mont Athos, et dans l'ile de Crète. Si Tournefort pouvait croire, il y a cent ans, qu'il n'y avait pas douze personnes en Grèce sachant l'ancien grec, ceux qui connaissent le mieux ce pays[1] disaient maintenant qu'il n'y avait pas une seule commune grecque dans la Turquie et en dehors de l'empire, possédant une certaine aisance, qui n'eût pas son école hellénique. Toutefois, il faut se garder d'attacher une importance exagérée à tous ces progrès. La nouvelle civilisation n'avait encore pénétré qu'une couche très-peu profonde de la société; les livres et les connaissances proprement dites n'étaient répandus que bien faiblement; même ceux qui avaient été à l'étranger sentaient avec tristesse que le poids de la barbarie, dont ils étaient, pour ainsi dire, enveloppés dans leurs foyers, les accablait. Beaucoup d'établissements même étaient frappés par cette malédiction. Précisément les endroits qui avaient été les berceaux les plus importants de l'ancienne civilisation grecque, le Péloponèse, l'Attique et la Béotie, habités maintenant par des Albanais, avaient été les moins accessibles à ce nouveau mouvement. A Athènes, il fallait que les étrangers y apportassent la science et l'esprit de recherches; à Janina, le despotisme ne permettait aucun mouvement libéral; à Corfou, on fonda « dans la 647e olympiade', » comme 1808-1809
il était pompeusement dit dans l'annonce, une académie ionienne, mais sans succès aucun. Dans ces circonstances, on devait être bien surpris, et éprouver plus de crainte encore en voyant que l'esprit des Grecs, si peu apte jusqu'alors à s'envoler au loin, osât déjà se diriger vers l'étranger et vers les pays les plus éloignés. A Paris, Adamantios Koraïs, de Smyrne, ayant abandonné la médecine

[1] Leake, *Researches in Greece*, p. 228

pour se consacrer à la philologie, attirait les regards de
tout le monde savant sur lui et sur la Grèce, lorsqu'il
* 1795. résolut* de consacrer toute sa vie à l'éducation de son
* 1805. peuple, lorsqu'il commença* sa bibliothèque hellénique,
série d'éditions d'anciens auteurs grecs, lorsque Napoléon
se mit en rapport avec lui, et que, sur la demande de l'empereur, il traduisit Strabon. Depuis que Lampros Photia-
* Vers 1795. dis*, Vardalachos et Néophytos Doukas avaient remis en
faveur l'étude de l'ancien grec à Boukharest; depuis que le
métropolitain Ignatius, sous protection russe, y avait
* 1810. fondé* *la Société littéraire*, qui surveillait les études au
lycée, les Principautés danubiennes parurent attirer de
nouveau les maîtres et les élèves grecs, mais plutôt dans
l'intérêt et au profit de la Russie. En même temps, il
s'était formé à Vienne un centre pour les intérêts grecs,
* 1806. depuis qu'on avait ouvert* une nouvelle route commerciale conduisant de là en Turquie, en passant par Belgrade et Semlin. Déjà, depuis la chute de Venise, Vienne
était devenue la ville où s'imprimaient principalement
les ouvrages grecs; dès 1811, les savants de Boukharest,
sous la direction d'Anthimos Gazis, fondèrent le *Mercure
savant* (λόγιος Ἑρμῆς), considéré par les Grecs comme les
archives de leur littérature moderne et par les étrangers bien informés, tels que Leake, comme le signe certain d'une nouvelle ère dans la renaissance de la Grèce.
* 1814. Enfin, on fonda* dans Athènes, sous l'influence des
étrangers, la société des philomuses, ayant pour but l'établissement d'une bibliothèque et d'un musée, ainsi que la
fondation de nouvelles écoles; cette société trouva, du
temps du congrès de Vienne, des protecteurs parmi les
hommes les plus haut placés dans le monde savant, diplomatique et princier.

Le noyau patriotique de l'hellénisme scientifique. Cette dispersion des forces grecques dans toute l'Eu-

rope semblait témoigner d'un nouvel embarras, comme nous avons déjà cru en observer dans les origines mêmes de la vie intellectuelle des Grecs. Mais la grande différence de cette seconde époque avec la première était que, à partir de la Révolution française, on avait trouvé le but commun et le centre d'union qui manquait auparavant, et vers lequel tout mouvement dans le progrès moral et matériel de la nation devait dès lors se diriger. Ce fut la pensée de la renaissance politique de la patrie qui, semblable à l'étincelle électrique, dut frapper toutes les forces éparses et tous les éléments isolés pour les fondre tout d'un coup et en faire sortir un tout homogène. On saisit le moment de cette transformation subite, pour ainsi dire, dans l'histoire de la famille Ypsilantis, où le prince Konstantin chercha à réaliser cette pensée patriotique par les voies secrètes de l'art diplomatique, d'où Rhigas la fit sortir en la lançant au milieu du peuple et en la gravant dans tous les cœurs nobles et aspirant à la liberté, après l'avoir scellée par sa mort. Une instruction plus grande et la prospérité matérielle, à côté des émotions fiévreuses qui agitaient cette époque de la Révolution française, eurent pour premier résultat de faire porter aux rayas grecs le joug des Turcs avec plus d'impatience. Les hardis navigateurs de cette marine qui imposait même à ceux qui méprisaient le plus les Grecs, se demandaient avec confusion à leur retour, pourquoi, rois sur leurs vaisseaux, ils devaient redevenir esclaves dans leurs foyers? On entendait dire aux capitaines de navires les paroles de Thémistocle : Nous aurons un pays et une patrie tant que nous aurons deux cents vaisseaux armés en notre possession. Les jeunes gens, cherchant leur instruction en Occident, apprenaient à y connaître, tout autrement que chez eux par leurs maîtres d'école pédantesques, l'esprit et la nature de

l'antiquité grecque ; ils apprenaient à la connaître surtout en Allemagne, où la littérature grecque ancienne, oubliée alors dans le pays même d'où elle était venue, avait été cultivée avec le plus grand soin ; où chaque enfant s'enthousiasmait pour les vieilles histoires qui lui racontaient comment une poignée de Grecs avait préservé l'Europe de l'invasion des barbares perses. Comment la pensée ne serait-elle pas venue à ces jeunes élèves grecs de refouler hors de l'Europe les restes d'une barbarie semblable avec leurs faibles forces? Avec quel enthousiasme Drosos Mansolas ne se rappelait-il pas que Schiller, à Iéna, avait exhorté avec des paroles de feu ses auditeurs grecs à délivrer leur patrie! De cette manière très-désintéressée, l'Europe, avec sa culture intellectuelle empruntée à la Grèce, excita dans les Grecs le désir de recouvrer leur indépendance nationale, que les instigations intéressées des Russes leur faisaient oublier. Les Turcs, dans leur somnolence apathique, ne voyaient pas que les écoles helléniques devenaient toutes des pépinières politiques où la fin de la domination turque était bientôt le sujet de toute étude et le but de toute instruction. Les lettres rejetèrent la scolastique aride, le formalisme et une froide rhétorique, pour s'occuper de sujets pratiques empruntés à la politique et à l'histoire. Les écrivains répandirent, par leurs traductions, la connaissance de l'histoire ancienne et moderne, de l'histoire d'un Napoléon comme d'un Kastriota ou d'un Pyrrhus ; ils s'occupaient dans leurs écrits du commerce, de l'art nautique et des lois maritimes ; ils traduisaient le Code de commerce français ; ils faisaient des cartes marines, et les orateurs, dans les écoles, parlaient avec enthousiasme de l'exemple qu'avaient donné les Portugais dans les anciens temps, et Pierre le Grand dans les temps modernes, pour bien faire comprendre à leurs compa-

triotes l'importance de leur force maritime sur les destinées de leur nation. Tous ceux qui étaient jeunes et enthousiastes en Grèce possédaient les poésies de Rhigas et les chants qui les ont imitées; le patriotisme mordant d'Alfieri y fut introduit par les drames de Néroulos et de Zampélios, dont *le Timoléon* fut représenté * à Boukharest et fit * 1818.
naître l'enthousiasme le plus vif. Chez un peuple sauvage, où la haine et la jalousie la plus mesquine séparaient encore un village de l'autre et une vallée de l'autre, ce patriotisme d'une nature plus élevée, quelque nouveau qu'il fût, avait la plus haute importance; elle l'aurait eue encore, dit Douglas, n'eût-elle été qu'affectée, car dès qu'on ajoutait de la valeur à l'apparence, la réalité ne devait pas être loin ! Tout ce qu'on pouvait craindre, dans la situation des affaires de cette époque, c'était un trop grand déploiement de zèle au commencement pour obtenir leur indépendance, et une trop grande précipitation de leur patriotisme. L'esprit de la *liberté gauloise* agitait partout tous les Grecs; les Français, mettant seulement le pied sur la terre grecque, auraient immédiatement fait éclater l'incendie. Mais comme le destin ne les y menait pas, les faibles essais de révolte des Armatoles n'eurent aucune suite, comme nous venons de le voir, et les esprits révolutionnaires se calmèrent en se divisant. Leurs regards se portèrent de nouveau sur l'étranger, pour y chercher des secours; les insulaires et les habitants de la Morée espéraient les trouver en Angleterre*; beaucoup de savants et * 1812-1813.
de marchands du continent les attendaient de la France, et le bas peuple, de la Russie [1]. Les uns accusaient l'ingratitude de l'Europe, oubliant qu'un tel acte d'affection politique sans mobile égoïste, comme ils désiraient le voir

[1] Dr Holland, *Travels in the Ionian islands*. 1815, p. 274.

s'accomplir, est sans précédent ; d'autres se montraient pleins d'un sentiment intelligent de leur propre dignité ; d'autres encore étaient animés d'une folle haine contre les Turcs et d'une confiance insensée en eux-mêmes ; mais tous se sentaient encouragés par le souffle vivifiant du patriotisme[1]. La Porte était, au commencement, forcée à faire appel à l'assistance du clergé supérieur contre les révolutionnaires, et la plus grande effervescence de l'enthousiasme patriotique (βρασμός) fut subitement arrêtée comme par un froid glacial, lorsque le patriarche Anthimos exhorta les Grecs, en 1798, au calme par une *leçon paternelle*, dans laquelle il définit la mission du gouvernement ottoman de la manière suivante : La Providence a choisi les Ottomans, disait-il, pour servir de boulevard contre l'hérésie occidentale, en remplaçant par eux les empereurs byzantins, dont l'orthodoxie commençait à chanceler ! Mais ce zèle extrême aussi se calma lorsqu'on vit que la tranquillité n'était pas troublée à l'intérieur de l'empire. Bientôt on compta quelques chefs de l'Église parmi les premiers promoteurs du nouveau mouvement ; et, plus tard, ils devinrent dans l'hétairie les protecteurs les plus zélés des nouvelles idées politiques. Un grand progrès s'était ainsi réalisé ; car ici, où il n'y avait pas de hiérarchie puissante formant une barrière entre prêtres et laïques, où il n'y avait pas de querelles de secte, où tous les moines appartenaient au seul ordre de saint Basile, où le célibat n'excluait pas les ecclésiastiques de la vie de famille, où la différence d'éducation et d'instruction ne séparait pas le paysan du pope, qui, après l'accomplissement machinal du culte, ne dédaignait pas de cultiver son champ ou d'exercer un métier ; ici, où les persécutions

[1] Hobhouse, *Journey through Albania*. 1813, t. II, p. 584, 595.

et les martyres avaient formé, par le sang versé, les liens les plus forts entre le pasteur et le troupeau, l'influence des ecclésiastiques, une fois gagnée à la cause nationale, devait avoir une puissance incalculable. Ainsi les révolutionnaires klephtes et les réactionnaires ecclésiastiques, revenant également de leurs exagérations, se retrouvèrent sur le même terrain d'un juste milieu, où les écrits de Koraïs, cet oracle des Grecs, cherchaient à les maintenir avec toute leur éloquence. Lui aussi avait, au commencement*, * 1801
embouché la trompette guerrière[1], lorsque les armes françaises semblèrent vouloir se frayer un chemin vers la Turquie en partant des îles Ioniennes et en passant par l'Albanie; mais bientôt il changea de résolution. Déjà une année après*, dans la préface de sa tra- * 1802.
duction de Beccaria, il exprima sa conviction que la lumière de la science était le seul remède efficace pour guérir les maux des Grecs; il dit que le but de ses efforts était désormais d'inspirer aux jeunes gens *de race hellénique* l'amour pour leurs ancêtres, appelés à instruire la Grèce et à devenir, *plus tard*, ses législateurs. Depuis le moment où Koraïs* lut dans la Société des Observateurs * 1803.
des hommes à Paris son mémoire[2], qui devait fixer les regards du monde sur la régénération de sa patrie, jusqu'au moment du soulèvement où il ajouta à son édition de la Politique d'Aristote* ses *Exhortations politiques*[3], * 1821.
dans lesquelles, comme médiateur entre la révolution et la réaction, comme admirateur de Bentham, comme avocat de l'égalité dans le peuple et de la constitution repré-

[1] Σάλπισμα πολεμιστήριον. 1801.

[2] *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*. Paris, 1803.

[3] *Exhortations politiques* de A. Korais, traduction de K. d'Orelli. Zurich, 1823.

sentative (πολιτεία· κοινοβουλευτική), il exhorta ses compatriotes à l'amour de la chose publique, à la concorde, à la légalité, à la persévérance, pendant tout ce temps, dans toutes les préfaces de ses éditions des anciens auteurs, il parla aux Grecs en citoyen, en patriote et en philosophe animé de l'esprit de Plutarque, qui, lui aussi, avait fait jadis ses biographies pour rendre aux Grecs opprimés un peu du sentiment de leur propre dignité vis-à-vis des Romains. Tous ses efforts tendaient à donner aux Grecs la conviction que la renaissance politique de la Grèce devait d'abord être préparée par celle de la vie intellectuelle; en même temps, il voulait les convaincre que la régénération intellectuelle ne saurait exister sans produire aussitôt celle de la vie politique. C'est dans ce développement, dans cette préparation toute morale du soulèvement grec qu'il faut chercher la cause de ce que, contrairement à ce qui avait lieu dans d'autres guerres pour l'indépendance nationale, comme en Suisse, dans les Pays-Bas et en Amérique, on ne marcha pas successivement et par degrés d'abord de la révolte à la défection, et ensuite à l'indépendance; mais que, dès le commencement même, la délivrance du joug des Turcs était le but nettement dessiné de la lutte, de l'issue de laquelle dépendait tout, comme le disait Koraïs avec les paroles d'Eschyle, « la patrie, l'épouse et l'enfant, les sanctuaires et les tombes des pères; » lutte à laquelle, suivant le tragoudion de Kolokotronis[1], Dieu, la religion et la nature appelaient le peuple aux armes contre les fils barbares d'Agar, qui lui avaient ravi ses lois, ses mœurs et son honneur, sa vie, sa foi et ses vertus.

Le philhellénisme avant l'insurrection.

L'opinion et les vues de Koraïs furent partagées,

[1] *Eunomia*, t. III, p. 32.

presque sans exception, par tous les voyageurs européens qui, au commencement de ce siècle, visitèrent la Grèce, hommes pour la plupart très-distingués et capables de bien juger. On observe dans les destinées de la Grèce, pendant tout le temps que durait la domination turque, un fait très-singulier : nous voulons parler de ce que tout mouvement politique, parmi les Grecs, était accompagné d'un mouvement intellectuel, et que l'un et l'autre trouvaient chaque fois un écho fidèle en Europe, où l'un réveillait l'intérêt des particuliers et l'autre celui du monde public en général. Nous nous sommes cru obligé d'en prendre formellement acte dans cette introduction, pour opposer, par avance, les grands témoignages de l'histoire au point de vue mesquin sous lequel la Sainte-Alliance considéra et traita le mouvement grec. Lorsqu'au XV[e] siècle l'invasion des Osmanlis eut pour conséquence la dispersion des savants grecs, ces derniers formèrent l'alliance si mémorable avec les humanistes de l'Occident. Lorsque les Turcs, au XVII[e] siècle, malgré les derniers efforts des Francs, essayant de faire une nouvelle croisade, conquirent l'île de Crète où, à ce moment même, la dernière fleur tardive de la littérature byzantine du moyen âge se flétrissait pour tomber ensuite, on aurait dit que l'Europe craignait de perdre les lieux auxquels s'attachaient les souvenirs de l'ancien monde grec; c'est pourquoi des savants tels que La Guilletière, Spon et Wheler commencèrent aussitôt à ranimer l'étude des antiquités grecques. Depuis qu'au XVIII[e] siècle la Russie commença à prendre en main les grands intérêts politiques de la Grèce, que s'était partagés autrefois l'Occident entier, et qu'avec ce changement la Grèce commença en même temps à gagner une plus grande vigueur morale, tout le monde des savants de l'Occident fut en proie à une grande agitation, comme

s'il s'agissait d'opposer au désir de la Russie de s'identifier la Grèce leurs efforts pour la gagner à l'influence de l'Europe, et de répondre à la conquête politique venant du nord-est par une conquête scientifique partant de l'ouest, pour montrer ainsi à la civilisation naissante en Grèce qu'elle ne restait pas inaperçue dans l'Occident. Les ouvrages des hommes qui, au XVIII[e] siècle, avaient voyagé en Grèce avant que les projets russes fussent mieux connus, les ouvrages tels que ceux d'un Tournefort (1717), d'un Pococke (1739), d'un Stuart (1761), d'un Chandler (1764 sq.) et autres forment, dans leur ton général, un parallèle exact avec ce que produisait la littérature grecque dans ses premiers essais; ce sont des ouvrages arides d'investigateurs, traitant surtout de sujets savants et ne jetant que rarement un regard bien vague sur l'état social du peuple. Ce ne fut que plus tard, dans les temps d'une philanthropie passionnée pour les réformes et depuis la Révolution française, lorsque les projets russes se montrèrent davantage au grand jour, lorsque Voltaire aurait volontiers entrepris une croisade avec Catherine, et Vergennes plus tard contre elle, qu'il se réveilla en France un désir de voyager et de connaître qui, sous les recherches scientifiques les plus sérieuses, cachait un but politique évident, absolument comme le faisait la littérature grecque de cette époque. Les travaux sur les antiquités grecques entrepris par Villoison et Choiseul-Gouffier [1], le Voyage de De Guy [2], comparant déjà les institutions sociales et politiques de la Grèce ancienne et moderne, le Voyage du jeune Anacharsis, par Barthélemy (1788), les observations sur le commerce de la Grèce, par Beaufort [3], les Voyages

[1] *Voyage pittoresque de la Grèce.* 1782.
[2] *Voyage littéraire en Grèce.* 1771.
[3] *Commerce de la Grèce;* 1799.

de Pouqueville vers la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle : tous ces ouvrages forment un ensemble homogène, montrant l'intérêt très-grand et très-général que les Français portaient à tout ce qui se passait en Grèce, intérêt qui, malgré toute la défaveur des temps, se continuà pendant toutes les années où Chateaubriand, par son voyage (1806) et par son *Itinéraire des ruines*, devint un guide pour beaucoup de ses successeurs, où Sonnini appela ses contemporains à une nouvelle croisade contre les Turcs, où, plus tard, pendant la Restauration, les royalistes ne tombèrent d'accord avec les libéraux que dans cette seule cause de la Grèce. Mais depuis que Koraïs avait commencé à Paris à faire connaître l'ancienne Grèce à la Grèce moderne et toutes les deux au monde européen, les savants de toutes les nations rivalisaient entre eux pour expliquer aux indigènes leur propre sol et leur histoire ancienne; depuis que les élèves grecs quittaient en grand nombre leur patrie pour aller en Europe, les maîtres des sciences en Europe affluaient en Grèce, et à ce moment c'étaient surtout les Anglais qui étaient à leur tête. Une grande partie du continent de l'Europe était à ce moment fermée à leurs touristes qui aiment à parcourir le monde; la Grèce devint donc dès lors le but de leurs voyages, but pour lequel les îles Ioniennes formaient alors un point de passage très-commode. Le premier, quant à l'époque et à la valeur de ses voyages, parmi ces voyageurs en Grèce, est le colonel Leake, qui à la saine observation des Anglais et au coup d'œil pénétrant d'un militaire pour les conditions locales joignait les connaissances préliminaires les plus solides en géographie, histoire et littérature et qui, pendant les premières dix années de ce siècle, a parcouru presque toutes les parties de la Turquie, montrant le même intérêt pour les choses les plus anciennes et les plus mo-

dernes sur la terre grecque. En même temps que lui voyageaient W. Gell et Dodwell (qui, avec Leake, sont les véritables fondateurs de l'étude géographique de l'ancienne Grèce), Douglas et lord Guilford (1811) et Macdonald Kinneir (1813-14) dans l'Asie-Mineure, de même que le groupe d'explorateurs qui, en 1812, découvrirent le temple d'Apollon de Bassè, en Arcadie, et ceux qui visitaient l'Albanie comme Hughes, Holland, Hobhouse et Byron; pour ce dernier, poëte dans tout le sens du mot, habitué à une vie aventureuse et dégoûté de l'existence ordinaire, l'état à demi sauvage de la Turquie avait plus de charmes qu'aucun autre pays ou aucun autre peuple. Athènes devint alors un lieu de réunion pour les étrangers en même temps qu'une colonie d'hommes de science. A côté de l'archonte Logothétis, appelé le Périclès moderne à cause de son commerce agréable et fin, lord Guilford y fut pendant quelque temps, le centre de la société; il se servit, plus tard, de sa fortune et de toutes les ressources de son intelligence pour ranimer l'esprit national parmi les Ioniens et gagna, parmi les Grecs eux-mêmes, le nom *du plus grand et même du trois fois plus grand des philhellènes*; on y voyait briller le consul d'Autriche, Gropius, qui sut vaincre même la haine des Grecs contre le gouvernement qu'il représentait, et Fauvel, Français qui, pendant trente ans, fut considéré et honoré comme le gardien et le surveillant des ruines à Athènes. Dans toutes les dévastations terribles que la Grèce a subies, l'acropole d'Athènes avait été protégée par un sort miraculeux et mystérieux, ou pour mieux dire, par le charme magique d'un art divin qui frappa d'admiration les barbares mêmes et qui les empêchait de la détruire entièrement. Ce chef-d'œuvre de l'architecture aurait été encore infiniment mieux conservé, si des mains chrétiennes, le siége des Vénitiens en 1687, les pré-

paratifs de défense faits par les Grecs pendant la guerre d'indépendance et la jalousie barbare des Anglais n'avaient pas tant contribué à sa ruine. De même que, par une singulière coïncidence, tout se réunissait alors pour rappeler les Grecs au souvenir du monde, le zèle et la jalousie de l'Europe au sujet des antiquités grecques se changèrent en colère violente, lorsque lord Elgin, rappelé (1800) de son poste d'ambassadeur à Constantinople, partit pour la Grèce et dépouilla, avec la permission du gouvernement turc, le temple de Minerve de ses plus beaux ornements, afin que, disait-il pour s'en excuser, les Français ne les enlevassent pas. Tous les étrangers, les Français plus que tous les autres, beaucoup d'Anglais mêmes, et lord Byron le premier, étaient furieux et exhalaient leur rage en imprécations sans mesure contre ce vandalisme; mais bien plus éloquente, la tradition populaire si touchante d'Athènes disait qu'à l'enlèvement de l'une des cinq caryatides du Pandrosion les quatre autres filles avaient porté le deuil de leur sœur perdue en poussant des cris lamentables, auxquels la sœur enlevée avait répondu, de la ville basse, par les mêmes cris plaintifs. Depuis ce temps, des firmans turcs mêmes et des lettres pastorales du patriarche protégeaient les antiquités en Grèce, et même le valessi de la Morée, Véli-Pacha, fils d'Ali, prit intérêt, chose bien rare pour un Turc, à ces débris de l'art, après que la manie des Francs lui en avait fait connaître la valeur matérielle. Le nombre des hôtes étrangers s'accrut, au milieu de ces changements, d'une manière extraordinaire. Mais aucun d'eux ne pouvait s'abandonner à la contemplation des antiquités en toute liberté d'esprit, ni sans peines, ni d'une manière exclusive. « Le morne silence de l'esclavage qui plane sur les monuments brisés de l'art » disposait les âmes sensibles, comme Chateaubriand, à l'élégie ; les « ruines vivantes » détour-

naient les cœurs des ruines de pierre. Aussi qui aurait pu voir, sans en gémir, les tortures criantes infligées à ce peuple; qui aurait pu voyager, sans une profonde compassion, parmi ces misérables opprimés, fuyant avec leurs animaux domestiques effrayés et avec leurs chiens hurlants pour s'abriter dans leurs cabanes délabrées, quand le voyageur entrait dans leurs villages déserts situés soit dans la plaine inculte et flétrie, soit sur les flancs dénudés de leurs vallées, où des ornières sillonnent, depuis les temps les plus reculés, les rochers qui, depuis des siècles, n'ont plus entendu le bruit d'un chariot! Et tout cela dans un pays « où il n'y a pas une pierre qui n'ait un nom, » où il n'y a pas un ruisseau, ni une source que la poésie ou l'histoire n'aient rendu célèbres, où les ombres des grands morts planent autour de chaque rocher, de chaque anse de la côte et de chaque vallée! Tous les voyageurs, simplement curieux ou réellement désireux d'apprendre, étaient malgré eux entraînés sur ce sol à prendre part aux espérances ou aux rêves pour la régénération de la Grèce et même à prendre parti pour ou contre ceux qui l'appelaient de leurs vœux et ceux qui en désespéraient. Les uns déclaraient que le pays était un champ en jachère n'ayant besoin que de culture, tandis que d'autres disaient qu'il était un rocher dénudé ou une forêt éclaircie de manière à être détruite à jamais. A beaucoup de personnes la jalousie seule des grandes puissances, qui voyaient dans la Turquie une barrière indispensable pour arrêter les progrès de la Russie, semblait retarder le jour où la Grèce recouvrerait sa liberté. Mais presque tout le monde était de l'avis de Koraïs : « que l'activité intellectuelle des Grecs serait le *précurseur certain de leur régénération complète*, mais qu'elle *devait* nécessairement la précéder, si l'on ne voulait pas que la trop

grande précipitation des enthousiastes la fit échouer. Les hommes les plus accessibles au doute eux-mêmes, tels que Douglas, et ceux qui étaient le moins disposés pour la cause des Grecs, tels que Gell[1], ne purent fermer les yeux à la conviction qu'un progrès prudent dans l'éducation paisible et civilisatrice les mènerait au bonheur et à la liberté. En effet, tous les voyageurs, à l'exception peut-être de Bartholdy[2] seul, et surtout ceux qui connaissaient le mieux la Grèce, étaient profondément frappés de la révolution intellectuelle qu'ils voyaient en pleine marche parmi ce peuple. Tous, même ceux qui contestaient aux Grecs la civilisation et la vertu nécessaires pour comprendre, pour créer et pour conserver une meilleure condition politique, trouvaient néanmoins cruel de les condamner pour cela à un esclavage éternel. Tous ceux qui observaient de près le système de violences dont souffraient les Grecs appelaient une flétrissure pour notre siècle la liberté qu'on laissait aux Turcs de maintenir continuellement sous un tel joug ce peuple si digne de pitié. Depuis les luttes pour l'indépendance de l'Amérique du Nord, les exigences politiques plus grandes d'une époque devenue de plus en plus démocratique avaient opposé à un tel état de choses des idées plus élevées relativement aux droits et aux prétentions de l'individu vis-à-vis de l'État et qui formaient un contraste extrême avec cette barbarie. La pensée libre n'admet plus que les grandes forces de toute une nation soient placées entre les mains de ses chefs dans un autre but que pour dépouiller les hommes de leur grossier égoïsme et pour les astreindre à développer librement toutes les qualités et les dons intérieurs et extérieurs

[1] *Narrative of a journey in the Morea.* London, 1823.

[2] *Fragments pour servir à une connaissance plus approfondie de la Grèce moderne.* Berlin, 1805.

qu'ils ont reçus du Créateur. Ce n'étaient plus les générations qui auraient supporté tranquillement la dévastation sauvage de la plus belle partie de la terre; les droits naturels se faisaient valoir dans les jugements des hommes à côté et au-dessus du droit public. Quand les grandes puissances à Vienne se déclaraient avec tant d'humanité contre le commerce d'esclaves et faisaient semblant d'être moralement si blessées des méfaits des Barbaresques, qui leur causaient des dommages matériels, on voulait qu'elles missent fin aussi à cet esclavage en Grèce; et quand le Pape et la Sainte-Alliance ne voulaient pas remplir ce devoir, l'esprit cosmopolite de la civilisation, de la liberté et de l'humanité se levait pour défendre la cause des Grecs. C'est pourquoi dans la chrétienté la haine contre les Turcs l'emporta toujours sur l'amour pour les Grecs. Ce ne sont pas les dires de quelques voyageurs, ce sont les témoignages de l'histoire qu'il faut citer pour prouver cette vérité. Lorsque
* Mai 1816. les pêcheurs de corail à Bone*, protégés par un traité conclu avec les Anglais, furent tués à coups de fusil par les Algériens, que le pavillon anglais fut insulté et le consul jeté
* Le 17 août. en prison, et que, pour s'en venger, lord Exmouth* fit incendier et détruire à coups de canon les batteries, les vaisseaux et les arsenaux des Algériens, une explosion de sympathie parcourut toute l'Europe, qui semblait célébrer le triomphe des Anglais en commun avec eux. Deux ans seulement après, le pendant de cet événement excita, par des motifs semblables, une exaspération aussi générale et aussi profonde contre les Anglais. Lorsqu'en 1815, après beaucoup de contestations, les îles Ioniennes furent mises sous le protectorat du gouvernement anglais[1], celui-ci avait dû

[1] Traité du 5 novembre 1815, dans Ugo Foscolo, *Opere*, t. V, p. 285.

sacrifier à la jalousie des grandes puissances les anciennes dépendances vénitiennes dans la Grèce continentale; la ville de Parga devait, par suite de cette obligation, être livrée à Ali-Pacha. Lorsque le lieutenant-colonel Bosset lui annonça* son sort[1], les habitants préférèrent émigrer; pendant toute une année et malgré toutes les séductions et toutes les promesses fallacieuses, ils restèrent fidèles à leur résolution et quittèrent*, après avoir reçu la misérable somme de 150,000 livres sterling comme compensation pour leurs biens, leur ville natale, ayant toutefois déterré et brûlé auparavant les ossements de leurs pères. Grecs, Italiens et Français virent avec une fureur à peine contenue cette transformation de la dernière ville chrétienne et libre sur le sol turc en un repaire de criminels, de renégats et de brigands, et tous les nombreux ennemis de l'Angleterre pouvaient facilement persuader à tous les nombreux ennemis de la Turquie que les Anglais avaient *vendu* Parga à Ali-Pacha.

* Mars 1817.

* 10 mai 1818.

La question de l'origine.

Mais toute cette sympathie chaleureuse de l'Europe pour les destinées des Grecs, en tant qu'on voyait en eux les descendants incontestables des anciens Hellènes, n'était-elle pas prodiguée à un vain fantôme? Le plus grand nombre des voyageurs, parcourant alors les terres grecques et entendant parler aux bergers albanais et valaques de l'Arcadie la langue grecque, prirent de bonne foi toute la population pour des Grecs, comme déjà les Vénitiens, du temps de leur domination en Morée, n'avaient considéré les Albanais que comme une caste grecque plus basse. La langue grecque avait trouvé dans l'Eglise, qui s'en servait continuellement pour son usage, un contre-poids très-fort pour résister à l'abâtardisse-

[1] Bosset, *Proceedings in Parga*. London, 1819, 1822.

ment extrême dans lequel le contact avec les idiomes barbares menaçait de la faire tomber. Il est vrai que la prononciation était comme effacée, efféminée et monotone, et que, dans sa construction grammaticale même, elle avait dû faire des concessions au génie des langues germaniques modernes; néanmoins, si l'on excepte l'arabe, aucune autre langue n'était restée plus fidèle à son ancienne souche que le néo-grec; cette langue, sortie du dialecte éolien populaire, a même gardé jusqu'à nos jours, dans les anciennes colonies laconiennes, les dorismes les plus évidents; elle a gardé une telle facilité pour revenir à l'ancien grec et elle a développé, depuis l'indépendance de la Grèce, cette facilité avec une telle rapidité, que déjà aujourd'hui l'ancien jargon populaire (χυδαϊκὴ γλῶσσα) comme on le trouve dans l'auto-biographie de Kolokotronis, dictée par lui-même, n'est plus entièrement compris par l'homme du peuple, tandis que les gens instruits ne le lisent pas sans quelque indignation. Cette langue était donc, aux yeux de tous les voyageurs, le témoignage irrécusable de la véritable origine grecque de ceux qui la parlaient; ils retrouvaient ordinairement dans les Grecs modernes toutes les particularités et tous les traits physiologiques et psychologiques des anciens Grecs, leurs modèles de beauté, leurs vertus et leurs défauts politiques; ils découvraient même dans les habitants albanais d'Athènes les descendants de Périclès; mais surtout à la campagne, où le peuple était retombé dans l'état de nature, dans lequel toutes les nations se ressemblent beaucoup, on se sentait absolument ramené dans l'ancien monde homérique. On rencontrait des fermes habitées par des bergers comme Eumée, on y était accueilli d'une manière très-inhospitalière par des chiens sauvages de la vraie race antique des molosses, mais on y trouvait une réception d'autant plus hospitalière parmi les habitants des chau-

mières, qui ne demandaient le nom et la patrie de leurs hôtes qu'après leur avoir offert l'hospitalité. On pouvait rencontrer une suite armée d'Armatoles avec lesquels on partageait les outres de vin dans leurs campements et les meilleurs morceaux de leur mouton rôti à la broche, et dont les osselets servaient aux enfants pour jouer encore à cette époque au même jeu qui déjà, dans l'antiquité la plus reculée, avait été fatal à Patrocle ; les capitaines se servaient même de l'omoplate de ce même mouton pour prédire, comme le faisaient les anciens avec les intestins, l'issue d'un combat, pour lequel on voyait les palikares se parer et se peigner, comme le faisaient les anciens Spartiates, leurs cheveux ramenés en arrière à la mode des Abantes. Celui qui assistait à une fête populaire et voyait la profusion de couronnes de fleurs et de guirlandes, les hommes et les femmes dansant en chœurs nombreux, chantant sur des airs donnés, et s'inspirant dans leurs improvisations de sujets également donnés, les uns se réunissant pour exécuter une danse arvanite et les autres pour une danse romaïque, le témoin d'une telle scène pouvait croire assister à une fête antique et voir représenter sous ses yeux les anciennes danses érotiques ou la pyrrhique, cette danse guerrière que les Crétois, renommés depuis l'antiquité jusqu'au XVI[e] siècle pour leur adresse à manier l'arc, et restés fidèles jusqu'à cette époque à leur antique costume, au manteau court, au chiton et aux bottes de leurs ancêtres, avaient, entre tous, conservée le plus fidèlement dans leur danse des épées et des boucliers. Celui qui suivait les funérailles en écoutant les nénies ou les myrologies des pleureuses et en se faisant raconter les croyances populaires au sujet de Charos, le gardien des enfers, ou au sujet des âmes qui errent autour de la tombe jusqu'à ce qu'elles entrent dans le repos éternel ; ou encore celui qui célébrait, avec

les Grecs, la fête d'un saint, fête commençant par le service divin avec toute sa gravité et se terminant par des hécatombes, par un banquet, où tous les assistants se couchaient par terre, et par des danses, le spectateur de toutes ces scènes populaires se sentait vivement ramené dans le monde antique et au milieu d'un peuple enfant de la nature, attaché par les liens les plus étroits à sa mère, dominé par la même force magique de l'imagination et de la superstition que les anciens, et entretenant, comme eux, un commerce poétique avec les fleuves, les sources, les bois et les rochers, qu'ils peuplaient d'êtres surnaturels. Sur tous les promontoires, sur toutes les hauteurs on voyait se dresser les églises ou les couvents des saints à la place des antiques temples des dieux; des cimes de tant de montagnes le prophète Élie avait repoussé le dieu du tonnerre, de tant de grottes la Panagia (la sainte *Vierge des Grottes*) avait chassé les nymphes ! Chaque échelle sur les rochers des côtes avait son patron, auquel le marin, en partant, offrait une libation de vin avec sa prière, tout joyeux quand, heureux augure, les dauphins jouaient autour de son navire. Les antiques Parques et les Euménides avaient été remplacées par les personnifications de la peste et de la petite vérole ; le nom des Néréides ou des bonnes dames avait été reporté sur les elfs du Nord, et, de même qu'on attribuait aux anciens dieux le commerce avec des femmes mortelles, on disait encore la même chose des affreux katachanades ou vourvoulakes (vampires), ces morts vagabonds, chargés de crimes, qui sucent le sang des hommes. Avec des points de comparaison si variés, il n'était que naturel que l'on écrivît déjà des dissertations en règle sur la conformité des usages et des croyances populaires parmi les Grecs anciens et modernes, à une époque où les indigènes eux-mêmes, non-seulement les Valaques de l'Arca-

die, mais aussi les Béotiens et les Olympiens, se figuraient encore que les Hellènes n'étaient pas leurs ancêtres, mais une race mythique de géants, ayant vécu dans *ces* temps indéterminés et vagues dont ils n'entendaient plus parler ; il était naturel qu'on écrivît encore ces dissertations dans les temps qui précédaient le soulèvement et où les Romaïques instruits commençaient, pour la première fois, à s'identifier avec les anciens Hellènes, et surtout plus tard[1] après que la constitution faite par Négris pour la Grèce orientale (1822) avait levé tous les scrupules, par l'article 1er, d'après lequel « tous les habitants actuels de la Grèce, croyant en Jésus-Christ, sont des Hellènes. »

Il y eut toutefois déjà longtemps avant l'insurrection quelques voyageurs, niant, pour ainsi dire, toute connexion entre les Grecs anciens et modernes et ne reconnaissant que du sang slave dans les Romaïques; les observateurs critiques du moins voyaient bien qu'il y avait une différence entre la race plus pure dans quelques îles et la population mélangée de la Grèce continentale; dans cette dernière, Gell ne voulait pas attribuer des droits à une origine hellénique « à un individu parmi cinquante. » Plus tard, on entreprit d'appuyer de raisons scientifiques ces doutes sur l'origine hellénique des Grecs modernes[2]. S'appuyant sur les témoignages historiques, sur la topographie du pays et sur la nature de la population actuelle, Fallmerayer démontra en détail que, sous **Suite.**

[1] Bybilakis, *la Vie néo-grecque comparée avec celle des anciens Grecs*. Berlin, 1840. — Les ouvrages de De Guys et de Douglas ont été cités plus haut.

[2] *Globe*, 1829, n° 77. — Fallmerayer, *Histoire de la péninsule de la Morée*. 1830-36. — *Quelle influence l'occupation de la Grèce par les Slaves a-t-elle eue sur le sort de la ville d'Athènes?* 1835. — *Fragments de l'Orient*.



Justinien, la Grèce fut le théâtre d'une catastrophe, par suite de laquelle tout le pays fut inondé par les Avaro-Slaves, qui laissaient à peine une ville debout, qui massacraient la population hellénique ou la dispersaient dans les îles, soumettant, pendant trois siècles, le pays à l'influence slave et donnant des noms slaves aux fleuves, aux montagnes, aux districts et aux trois quarts de tous les endroits, comme on les retrouve encore en nombre infini dans les districts slaves du Nord. Il est vrai que plus tard, au même moment où, depuis Charlemagne, les intrus slaves en Allemagne furent vaincus et soumis à l'influence germanique, les Slaves furent aussi vaincus en Grèce par les empereurs byzantins (depuis 807), à l'exception des Mélingiotes en Laconie; mais le pays ne se repeupla qu'avec un mélange de gens venus des îles et de l'Asie-Mineure, ne s'appelant plus Hellènes, mais chrétiens et Romaïques (Ῥωμαΐκοι), ne parlant plus la langue hellénique, mais la langue romaïque, chassant la langue et le paganisme des Slaves et fondant à côté des sanctuaires slaves ces nombreuses stations de missionnaires qui portent le nom d'un saint quelconque. Cette population néo-grecque, byzantine et déjà mélangée, qui s'étendait sur un fond slave, subit ensuite encore au xe et au xie siècle les invasions des Bulgares et des Uzes, au xiiie siècle l'occupation des Francs, depuis le xive siècle les luttes des Arnautes et des Serbes contre les Turcs pour la domination sur la Grèce en ruines, et dans tous les temps le mélange avec les Albanais immigrants. Si l'on songe que déjà du temps de Plutarque toute la Grèce était déserte et dépeuplée; que le pays était trop petit pour que le moindre coin eût pu échapper à cette irruption des barbares; que la population était trop clair-semée pour absorber les masses de ces intrus; que la manière atroce dont les Slaves et les Bulgares faisaient la guerre rendait

impossible une fusion paisible, et qu'en même temps on se pénètre bien de la nature de la population actuelle et des proportions dans lesquelles elle est composée, on comprend parfaitement que Fallmerayer, cet observateur sérieux et impartial, ait dû arriver à la conclusion si tranchante que voici : Les débris des anciens Hellènes depuis la Macédoine jusqu'en Messénie sont presque anéantis, et ce qui en reste encore est tellement mélangé avec des éléments barbares qu'il ne coule pas une seule goutte de sang hellénique pur et sans mélange dans les veines des Romaïques, qui, devenus à moitié Sarmates, à moitié Albanais, portent le type des deux races, ayant hérité leur costume des Albanais, et beaucoup de particularités dans leur langue et dans leur poésie des Slaves, dont la barbarie détruisit, dans les nouveaux Grecs, le sentiment des anciens Hellènes pour l'art et la beauté plastiques. Dans le sentiment naturel d'horreur qu'inspire cette manière de voir si triste qui annonce froidement la mort du plus immortel des peuples, il était plus facile de se révolter contre elle que de lui opposer des raisons valables ; une critique pénétrante n'a pu la réfuter. On a cependant donné à cette manière de voir une couleur bien plus sombre qu'elle n'en a en réalité. Il est vrai que cette opinion de Fallmerayer avait sa source dans l'humeur triste et aigrie de cet auteur ; elle naquit au moment où l'enthousiasme pour la cause des Grecs se refroidit soudain en Europe, après les premiers résultats si tristes qui suivirent la conquête de leur indépendance, lorsque la peur de la Russie et du panslavisme tourmenta, parmi tant d'autres, aussi cet Urquhart de l'Allemagne et lui fit craindre « que l'empire du monde ne fût sur le point de passer des mains des peuples latins et germains aux Slaves, et que les Grecs délivrés, dont la vraie nationalité était leur confession de foi et dont le foyer de

vie était à Stamboul et à Moscou, ne penchassent aussitôt vers ces deux villes où se concentrait leur existence ». Ainsi l'opinion de Fallmerayer, qui a tant indigné les Grecs, était plutôt un stimulant pour leur ambition patriotique, stimulant plus efficace pour les exciter à s'opposer aux influences politiques des Slaves, qui voulaient les absorber, que n'auraient pu l'être tous les éloges exagérés des philhellènes. Mais en lui-même son verdict historique sur l'origine des Grecs n'aurait pas dû tant les indigner. L'affaissement du peuple byzantin dans les siècles où les Grecs se transformaient en Romaïques, comme les Romains se changeaient en Romans, où le nom avait une valeur plutôt dans le sens chrétien que dans le sens national, de même que le sens attaché au mot *romain* passait également du domaine national dans le domaine religieux, cet affaissement, disons-nous, était le résultat cruel et inévitable d'un long et terrible abâtardissement. Cet abâtardissement est la conséquence naturelle de la vieillesse d'une nation, de même que le résultat naturel de l'abâtardissement d'un peuple est son mélange avec des éléments étrangers. Mais, d'un autre côté, ce mélange se trouve aussi nécessairement dans toute nation jeune ou qui se rajeunit, qui naît ou qui se transforme, et ce sont précisément les nations les plus nobles qui se sont ainsi formées par la fusion de nombreux éléments hétérogènes. Fallmerayer n'avait pas affirmé, du reste, que l'antique race hellénique fût entièrement anéantie. Il convenait que dans certains endroits sur les côtes, même sous la domination slave, la langue et la population grecques s'étaient conservées, que l'on rencontre encore de nos jours le type hellénique dans les îles et sur la côte de l'Anatolie et que dans les Phanariotes, venus de Trapézonte pour s'établir à Constantinople, il s'est conservé encore du sang grec pur. Ce sont ces lieux qui, au IXe siècle,

ont servi de point de départ à la nouvelle conquête de la Grèce par les Byzantins. Il était dans la nature des localités qu'à cette époque, comme dans toutes les invasions et guerres postérieures jusqu'à l'époque la plus récente, les envahisseurs se maintinssent le plus longtemps dans les places fortes de la côte, si facilement défendues et ravitaillées, de même qu'il était dans la nature du génie nautique et commercial des Grecs qu'après chaque expulsion et après chaque dispersion quelques individus isolés, comme par exemple des marchands, indispensables aux barbares ignorant la science nautique, revinssent ici par des voies privées dont l'histoire ordinairement ne parle pas. Bien que le nombre de ces Romaïques, retournant ainsi dans leur patrie, dût être nécessairement très-faible et que les éléments vraiment helléniques parmi eux ne pussent être que peu considérables en comparaison avec les habitants barbares de l'intérieur des terres, c'est précisément dans cette proportion entre ces deux éléments qu'on voit se réfléchir les particularités et les phénomènes les plus anciens et les plus purs du pays et du peuple grecs. La population vraiment hellénique de l'ancienne Grèce ne peut, à aucune époque, avoir été très-nombreuse; et cette population même, si toutefois on veut reconnaître une vérité historique dans tant de mythes, doit avoir été, dès le commencement, mélangée d'éléments étrangers venus de l'Asie-Mineure, de la Phénicie et de l'Egypte. Jamais elle n'avait pu pénétrer entièrement dans les coins reculés de la grande péninsule de l'Hémus (Balkan), comme encore de nos jours elle n'a pu le faire. Étant essentiellement un peuple habitant les côtes, les Hellènes s'étaient répandus sur des étendues vastes, mais étroites, le long des côtes, couche bien légère, déposée partout superficiellement sur un terrain barbare. Toutes les fois que la population croissait trop, un besoin inné les poussait à

changer et à renouveler les proportions de leur mélange avec les indigènes, à envoyer de légères troupes d'émigrants par toutes les mers jusqu'en Espagne et en Colchide et à les greffer, le long de toutes les côtes, sur de nouvelles souches barbares. Avec les Macédoniens, les anciens Grecs se sont dispersés sur des myriades de milles carrés, donnant aux tribus les plus différentes une surface nouvelle et laissant des traces indélébiles de leur présence dans les régions les plus éloignées de la terre. La cause n'en était pas la force ou la pureté physique de leur race, elle ne se trouvait que dans les forces de leur âme. Dans tous les temps, ce peuple a été jeté dans les masses physiques des peuples comme un élément purement spirituel, comme une âme qui leur communiquait le mouvement. Il en est encore ainsi de nos jours. Établis en colons sur les côtes de la Syrie, ils ont mis les Maronites en communication avec la mer, d'où ils se tendent la main dans une ligne non-interrompue d'une ville à l'autre, depuis Damas jusqu'à Stamboul, s'étant établis dans tous les endroits de la côte et faisant, dès l'ouverture même de la mer Noire, d'Odessa et de Taganrog, comme qui dirait leurs propres colonies. Ils représentent la force motrice dans ce vaste empire turc, comme les Hellènes l'étaient dans l'Asie des Perses : ils la représentent même dans toute l'étendue de ce vaste empire russe auquel ils ont donné leur foi, leur civilisation, leur musique spirituelle et leur architecture, de sorte que, dans un sens moral, on a pu parler d'une transformation des Slaves en Grecs, comme Fallmerayer, dans un sens physique, avait parlé d'une transformation des Grecs en Slaves. Ils avaient perdu, depuis longtemps, tout sentiment de l'art et de la beauté, avant que les Slaves, que Fallmerayer accuse d'être la cause de ce changement eussent paru dans le pays, et, malgré cela, les

Grecs sont encore aujourd'hui les seuls architectes, ingénieurs, peintres et statuaires en Turquie. Là où le commerce, les industries et les connaissances ont été portés à un certain degré de développement, c'est aux Grecs qu'en revient l'honneur. Ecclésiastiques, médecins, changeurs, agents d'affaires et inspecteurs de troupes en Albanie, interprètes dans toute la Turquie, les Grecs ont jeté sur tout le pays un grand réseau qui leur permet d'accaparer toutes les affaires et de prendre en main le fil de toutes les intrigues gouvernementales et de tous les mouvements populaires[1]. Ils sont même destinés à raviver le sentiment national des autres tribus chrétiennes; là où l'hellénisme a exercé son influence, les Bulgares acquéraient une conviction plus intime de leur propre valeur; ils n'avaient eux-mêmes presque point l'amour de la patrie; mais leurs meilleurs patriotes étaient parmi les philhellènes[2]. Ainsi le trait caractéristique le plus ancien et le plus pur du caractère populaire des Grecs existe encore, ou reparaît de nouveau dans toute sa force. Si dans les Romaïques tout, le corps et le sang, eût été transformé par la barbarie, le merveilleux phénomène historique que nous avons observé n'en serait que plus merveilleux encore, et montrerait que la seule force de l'esprit aurait donné, de nos jours, aux grands hommes morts de l'antiquité grecque des enfants qui leur seraient complétement étrangers; que, en rappelant la gloire d'ancêtres imaginaires, elle aurait ranimé des descendants imaginaires, de manière à leur donner, après deux mille ans, une nouvelle exis-

[1] Jos. Müller, *l'Albanie, la Roumélie et les frontières de l'Autriche et du Monténégro*. Prague, 1844.

[2] D'après l'aveu propre fait par un Bulgare à Cyprian Robert. Voir l'ouvrage de ce dernier : *les Slaves en Turquie*, traduction allemande, 1844.

tence, et que cette même force morale aurait produit une nationalité toute nouvelle, mais alliée à l'ancienne Grèce sans intervention aucune des liens du sang! En effet, personne n'a encore essayé de nier qu'à côté des Slaves et des Albanais, des Bulgares et des Turcs, il n'existe réellement et véritablement en Grèce une nationalité propre avec un caractère tout à fait distinctif. Les Grecs ne sont devenus ni Albanais par l'influence des colons arnautes, ni Osmanlis par l'influence des conquérants turcs, ni Latins par l'influence des Vénitiens, ni Romans par celle des Français et des Catalans; ils ne sont pas non plus devenus Slaves. Ils ont conservé dans toute sa force leur haine contre les Slaves; si le sang slave en eût fait des Grecs très-dégénérés, l'esprit grec en aurait fait des Slaves dégénérés; s'ils ne fussent d'aucune manière restés Hellènes, ils ne seraient pourtant nullement devenus des Sarmates, comme les habitants des bords du Tibre, s'ils ne sont pas restés des Romains, ne sont cependant pas non plus devenus des Germains. Non-seulement ils ont fait preuve d'une tenacité extraordinaire dans la résistance qu'ils opposaient aux nationalités étrangères, mais encore ils ont montré qu'ils possédaient cette force morale nécessaire pour absorber des nationalités étrangères, force que ne possédaient ni les Osmanlis, ni aucune autre tribu chrétienne de la Turquie. Leur langue a vaincu au moyen âge la langue slave, comme, dans tous les districts grecs, elle a vaincu la langue turque, même dans la bouche des Turcs, ainsi que la langue albanaise, privée de règles et d'alphabet; la population albanaise, telle qu'elle se trouve actuellement renfermée dans l'État grec, est sur le point d'être entièrement assimilée aux Grecs, comme, dans un contact plus immédiat, les Slaves aussi seraient absorbés par eux. Car ce qui fait défaut à ces tribus d'une grande

vigueur physique, c'est, outre l'esprit d'unité et l'idée vivante et agissante qui fait mouvoir les Grecs, un centre réunissant en lui toute l'activité nationale. Ces forces, agissant dans les Grecs, ont été, pendant la régénération de leur patrie, les seules causes déterminantes qui leur aient procuré les sympathies du monde et, avec l'aide de ces dernières, leurs succès et leur indépendance, et qui aient même vaincu les antipathies les plus fortes qui, excitées par la terrible corruption du caractère du peuple grec, s'étaient montrées en Occident avant, pendant et après l'insurrection.

Caractère moral du peuple grec.

Rarement le caractère d'une nation a été aussi profondément dégradé que celui des Byzantins, et ce n'est pas avec la domination des Osmanlis que cette corruption avait commencé. Le monde grec s'était affaissé sur lui-même et était mort depuis que Rome l'avait subjugué. Les influences morales et matérielles les plus fortes n'avaient plus été capables de produire de réaction dans le corps de cette nation. La migration des peuples, les croisades avaient été impuissantes à lui donner une nouvelle sève de force physique, ni des forces morales qui auraient pu la rajeunir, tandis que tous les autres peuples en avaient ressenti l'influence salutaire; le christianisme lui-même avait perdu ici sa force morale et fécondante qu'étouffaient la superstition païenne continuant à se répandre rapidement et les querelles dogmatiques et rituelles commençant à prendre une extension extraordinaire. Le despotisme séculier, étendant sa puissance sur l'Église, avait étouffé ici, comme en Russie, toute science théologique, toute tolérance et tout esprit de concorde, et en même temps la faculté de s'ouvrir à l'influence des civilisations étrangères, et de les influencer à leur tour, comme aussi tout développement, et avait enlevé toute importance mo-



rale à la religion. On peut donc tracer en quelques traits rapides la marche progressive que suivit la décadence morale des Grecs, en résumant les faits les plus importants de leur histoire séculière : la vanité et l'orgueil que leur inspirait leur supériorité intellectuelle et leur impudente et basse adulation sous les successeurs d'Alexandre le Grand; leur bonheur à se vautrer dans la fange du mensonge et de la servilité sous les successeurs d'Auguste; leur basse infamie grimaçant jusqu'à la caricature sous les empereurs byzantins; leur bigoterie sous les Latins, et sous les Osmanlis leur assoupissement, qui les faisait tomber dans l'apathie, dans la misère et dans l'ignorance, sans qu'ils trouvassent aucune occasion de cultiver leur esprit [1]. Les ecclésiastiques eux-mêmes, leurs seuls guides, retombés dans une extrême grossièreté, cherchaient la religion dans les jeûnes et dans les cérémonies, et, abîmés dans la superstition et la haine religieuse, ils épuisaient leurs ouailles comme des sangsues, et avaient organisé un système complet de simonie. Si le proverbe grec avait raison en disant que le poisson commence à pourrir par la tête et que « la science que tu apprends est telle que le maître auprès duquel tu t'assieds, » quel pouvait être le peuple dont les chefs spirituels se mêlaient aux bandes des brigands et des pirates, et, par conséquent, avaient leurs représentants dans chaque grand crime? Il était donc hors de tout doute aux yeux de bien des voyageurs, au commencement de ce siècle, que ce peuple était moralement perdu, sans espoir au-

[1] Ce sujet forme le contenu principal de lettres intéressantes adressées par des Grecs au jeune Stéphan Gerlach, envoyé, au XVI[e] siècle, par l'Université de Tubingue à Constantinople pour y recueillir des informations sur l'état des choses en Grèce. Mart. Crusius, *Turco Græcia*. Basil., 1584.

cun de le sauver. L'égoïsme et le fanatisme religieux les plus repoussants étaient les premières choses qui frappaient les yeux des voyageurs dans toute leur crudité, et des Grecs intelligents avouaient eux-mêmes que l'égoïsme était le premier intérêt de leurs compatriotes, et le bigotisme le second. Dans l'expression souvent suspecte de leur figure, l'étranger lisait un calcul constant, dicté soit par la prudence d'un esclave, soit par la cupidité qui guette un profit. Arrogant en paroles, le Grec lui paraissait toujours hésitant et indécis dans l'action; tout individu passait facilement aux yeux des étrangers pour être cupide, vénal et voleur; car il appartenait à un peuple dont la langue n'a qu'un seul mot pour désigner les idées d'*honneur* et de *prix*. « Si je fais brûler un Grec, disait Ali-Pacha, son fils vole les cendres. » L'homme qui avait *beaucoup d'aspers* était considéré, aussi bien que chez tous les peuples méridionaux, comme l'homme sage et prudent par excellence. Outre cela, l'inconstance, la vanité, le mépris pour les étrangers les empêchait, à ce qu'il paraissait, de se connaître eux-mêmes. Ils avaient perdu toutes les qualités que produisent l'instruction et la liberté, pour prendre, en échange, des mœurs qu'enseignent la misère et l'oppression. Parmi les esclaves des esclaves du Coran, disait Trikoupis, on ne pouvait pas chercher les vertus des anciens Hellènes. Et cependant il y avait de l'autre côté, parmi les voyageurs, ceux qui pensaient plus équitablement et qui se demandaient si tout autre peuple ne serait pas sorti beaucoup plus avili d'un tel esclavage de deux mille ans! Quelque dégoût que leur inspirassent leurs mensonges, l'art de la dissimulation et des faux-fuyants, dans lequel excellaient les Grecs, ces voyageurs trouvaient cependant que c'étaient là les seules armes naturelles dont ils pussent disposer contre leurs oppresseurs. Quant à



beaucoup de leurs infirmités morales, ces voyageurs se souvenaient que c'étaient des défauts naturels par lesquels tous les méridionaux se ressemblent. Quant à beaucoup d'autres vices, tels que la jalousie envieuse dont une localité était animée contre une autre, ils n'oubliaient pas que ce sont des particularités propres et communes à tous les peuples sauvages. Des expériences nombreuses mettaient en garde contre des conclusions générales qu'ils auraient pu être tentés de tirer d'une *seule* expérience quelconque; mais ils étaient dans un pays où il ne faut jamais croire une première nouvelle, où il ne faut jamais s'abandonner à une première impression. Gell, qui n'était pas peu indigné de la servilité et du penchant des Grecs pour le vol, était cependant tout étonné de la franchise hardie avec laquelle, en présence des Turcs, ils parlaient de leurs espérances nationales, et, malgré toutes les histoires de brigands, il voyait des mulets, portant le tribut des provinces en argent dans des filets ouverts, paître en sécurité le long de la route pendant que leurs conducteurs dormaient. L'avidité convoitant des pour-boire est un vice général du Midi, et cependant Pashley fut plus d'une fois touché du désintéressement naïf qui faisait rougir des Crétois de la récompense qu'il leur offrait pour des services qu'ils lui avaient rendus. On trouvait les Grecs cupides, mais non sordides; au contraire, ils étaient souvent prodigues et vaniteux dans le déploiement de leurs richesses, bien qu'ils y risquassent beaucoup. On les trouvait lâches et d'une soumission servile, et cependant la vie de klephte que menaient leurs fils avait ouvert aux vieillards l'intelligence profonde du dicton homérique : « que le jour de l'esclavage enlève la moitié de la vertu virile, » et les avait rendus plus impatients de secouer le joug des Turcs. On les trouvait abîmés dans la misère, et cependant on ren-

contrait dans les paysans mêmes habitant les coins les plus éloignés un sentiment de honte, inspiré par la conscience de leur ignorance, et on les voyait s'étonner de l'intérêt que les voyageurs étrangers prenaient à leur condition abrutie. C'était cette étincelle de la connaissance d'eux-mêmes, jaillissant d'un peuple extrêmement facile à élever, qui laissait l'espérance à ceux qui voulaient espérer. En effet, même parmi les voyageurs les plus mal disposés pour les Grecs, il n'y en avait pas un seul qui ne fût frappé d'étonnement en voyant la mobilité, la soif de s'instruire, l'intelligence, l'indépendance individuelle (cinq Grecs, six opinions, dit le proverbe), le jugement sain, le sens pratique et l'habile faconde de ce peuple. Dans ce pays si merveilleusement formé par la nature et possédant en petit, pour ainsi dire, la quintessence de tous les avantages dont jouissent les divers pays de l'Europe, pays qui, par les labyrinthes de ses montagnes et par le grand nombre de ses golfes et de ses baies, peut donner à ses habitants à la fois les qualités les plus éminentes d'un peuple montagnard et d'un peuple marin; dans ce pays, on aurait pu croire apercevoir l'influence d'un génie salutaire donnant, dans des conditions d'une vie semblable, aux possesseurs actuels du sol, des traits caractéristiques nationaux semblables à ceux des plus anciens habitants de ces contrées, et une élasticité d'esprit pareille à celle des anciens Grecs, quand même il n'y aurait pas eu de rapports de parenté entre eux. Néanmoins, de toutes les races habitant l'empire ottoman, il n'y avait que la race grecque qui possédât ces éminentes qualités. Les Grecs seuls entre tous s'occupent activement d'industrie; ils sont plus laborieux qu'aucun autre peuple du Midi. A impôts égaux et à justice égale, les Grecs, par leur seule industrie, feraient mourir de faim leurs maîtres turcs. Aux premiers commen-

cements de leur régénération, ils se sont montrés tellement supérieurs dans le commerce et dans la navigation, pratiqués sur une grande échelle, que les Anglais, observateurs et tout étonnés de leurs talents, de leur circonspection, de leur expérience, de leur persévérance dans le travail, de leur économie et de leur honnêteté, ont prédit, avec la plus grande certitude, leurs succès si extraordinaires. Dans leur désir de s'instruire, dans leur soif de se perfectionner, dans les soins prodigués à leurs écoles, là où la jalousie des Turcs les laissait faire, les Grecs ont montré une facilité à s'instruire et à se civiliser comme aucune autre race de l'Orient. Ils possèdent une vie de famille beaucoup plus intime, plus unie et plus pure que beaucoup de peuples méridionaux plus civilisés qu'eux ; ils traitent les femmes avec le respect qui leur est dû, et ont, par cette seule raison, la perspective d'une civilisation supérieure ouverte devant eux. Nous venons d'énumérer les quatre grands traits caractéristiques qui distinguent le Grec également du Turc paresseux et craignant la mer, de l'Albanais sauvage et grossier, qui avilit sa femme jusqu'à en faire sa servante, du Tartare et du Slave, incapables tous les deux de se laisser civiliser, du Juif et de l'Arménien cupides et ne sachant pas faire du produit de leur travail un usage profitable aux autres, traits caractéristiques qui rapprochent les Grecs de la civilisation occidentale et qui leur ont acquis les sympathies que leurs coreligionnaires en Turquie n'ont pas su gagner. On a souvent reproché aux Européens de ne pas avoir montré aux vaillants Serbes et à leur révolution le même intérêt chaleureux qu'ils avaient témoigné aux Grecs déjà *avant* leur insurrection. Mais le développement lent d'un peuple à l'état de nature, qui peut offrir le plus grand intérêt à quelques rares observateurs bienveillants et allant au fond

des choses, ne saurait jamais, pour le siècle impatient d'une civilisation poussée à un haut degré, avoir les mêmes charmes que le développement rapide des Grecs, qui, au lieu de se trouver encore, comme le veut Fallmerayer, au niveau du XIIe siècle, se sont tous vivement associés aux efforts et aux aspirations du monde civilisé pour lesquels beaucoup d'entre eux étaient entièrement préparés. Encore, un observateur plus pénétrant, examinant même la seule différence dans la condition morale des deux peuples, ne se sentira jamais attiré, par le même intérêt, de l'un et de l'autre côté. Car, quelque horribles que soient les vices et les atrocités qui ont souillé l'insurrection grecque, on n'y trouve pourtant pas ces scènes révoltantes et contre nature qui défigurent l'histoire ancienne et moderne des Serbes. On n'y trouve pas les caprices bizarres des despotes, ni les enlèvements de jeunes filles, ni les inimitiés mortelles au sein même des familles, ni l'absence d'estime pour les épouses et même pour les mères, ni l'assassinat des proches parents, comme dans la famille de Kara-Géorg, ni les tribunaux de knèses, dont la sentence était l'assassinat, comme elle fut prononcée, en 1816, contre l'archimandrite Mélentich, ou des mutilations cruelles que ce tribunal prononça, en 1826, contre deux membres de l'hétairie, exécutions dans lesquelles des knèses durent être eux-mêmes les bourreaux, puisque les simples soldats s'y refusèrent! Pendant les guerres des Souliotes, il y eut encore un moment où des hommes tels que Byron et Douglas, et plus tard Fallmerayer, accordaient leur faveur et leurs préférences plutôt aux Albanais qu'aux Grecs. Et cependant, l'Albanais, avec sa nature sauvage et récalcitrante, avec sa perfidie rancunière et sa finesse rusée, avec son infidélité et sa déloyauté, n'est qu'une caricature contrefaite du Grec; il est sombre

et morose dans le bonheur, tandis que le Grec, délivré du poids de ses soucis, est gai et joyeux ; jamais l'Albanais ne s'est montré capable de se mettre à la hauteur de son époque, ni de former un peuple ou un État. Quand les Vénitiens, maîtres de la Morée, ne distinguaient pas les Grecs des Albanais, et n'y voyaient pas des peuples différents, ils les distinguaient d'autant mieux dans leurs jugements contradictoires. « Les habitants de la Morée, disaient-ils une fois, ne se laissent détourner de leurs coutumes par aucune instruction, » voulant dire les Albanais ; et encore : « L'exemple a une influence extraordinaire sur ce peuple, » voulant parler des Grecs[1]. Ils se plaignaient de la méfiance, de la paresse, de la persistance des habitants à mener une vie sans besoins d'aucune sorte, quand ils voyaient la misère des paysans albanais. Mais Nauplie, où l'élément grec si mobile se concentrait, devint, sous leur courte domination, une ville tout européenne. C'est ainsi que nous verrons au commencement même de l'insurrection grecque, comme un des faits les plus caractéristiques, la scission s'opérant entre les Grecs et les Albanais qui, dans leur entreprise d'abord commune, reconnaissent aussitôt que leurs natures sont incompatibles et s'en vont chacun de son côté. Mais voici ce qui est bien plus significatif et forme une des considérations les plus importantes dans l'histoire de la révolution grecque au point de vue de l'histoire universelle, qui est le nôtre : toute la marche de l'insurrection grecque a pris de plus en plus, depuis le commencement jusqu'à la fin, le caractère d'un mouvement européen rejetant toutes ces influences orientales et slaves qui causaient tant d'inquiétudes aux russo-

[1] Ranke, *les Vénitiens dans la Morée*, revue historique et politique, t. II, p. 436, 439, 460.

phobes. Ce fait se montra dès l'origine de la révolution, lorsqu'une conspiration ourdie par des Grecs russophiles, dans l'espoir de trouver des secours en Russie d'où l'idée de cette conspiration était venue, conduisit à une première levée de boucliers faite en dehors des frontières de la Grèce proprement dite et s'en allant en fumée, comme tous les soulèvements semblables en Espagne et en Italie. L'insurrection populaire dans l'intérieur de la Grèce, au contraire, suite involontaire des révolutions spontanées à l'intérieur, que nous venons de dessiner en quelques traits, n'avait rien de commun, dans son principe, avec ces révoltes fomentées par des conspirateurs. Il en était de même des révolutions en Amérique; comme elles, l'insurrection grecque eut une issue différente de celle qu'on prédisait; comme elles, le soulèvement en Grèce eut un succès complet au moment même où tout paraissait perdu, et trouva des secours très-importants dans la participation libre et désintéressée d'amis et de protecteurs étrangers.

II. L'HÉTAIRIE.

INSURRECTION DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES.

—

Les Grecs espèrent de nouveau obtenir des secours de la Russie.

Dans les années où la France, la Russie et l'Angleterre, engagées dans la guerre, se disputaient la suprématie, il était naturel que les différentes classes du peuple grec se partageassent en trois partis, suivant les espérances qu'ils mettaient en l'un ou en l'autre de ces trois peuples et en leurs gouvernements. Depuis la paix, lorsque la France avait été abattue et que l'Angleterre négligeait son influence à l'extérieur, il était également naturel que les regards de tous les Grecs se concentrassent de nouveau sur la Russie seule. En effet, jamais ce redoutable voisin des Turcs n'avait encore possédé une telle puissance et une autorité aussi démesurée qu'à cette époque. Les destinées du monde étaient entre les mains du czar; pourquoi alors n'aurait-il pas saisi la rare faveur du moment pour diriger les destinées de la Grèce? Jamais la Turquie n'avait été travaillée et déchirée par des troubles intérieurs et continuels comme pendant les derniers trente ans; jamais la peur qu'éprouvaient les Osmanlis de voir s'accomplir la fatalité terrible qui les menaçait n'avait été si vivement excitée; jamais les Turcs n'avaient encore offert spontanément aux rayas autant de soulagement dans leur sort; jamais la civilisation européenne ne s'était tant approchée des Grecs, dont les espérances et le désir de recouvrer leur liberté n'avaient jamais été aussi vifs qu'à cette époque. Alexandre, ce prince

d'un esprit si philanthropique et si bien disposé pour les Grecs, si désireux de s'élever et si ouvert à toutes les influences généreuses, aurait-il pu méconnaître son époque et ses tendances, lui dont les diplomates si fins de race grecque savaient très-bien que, sans hésiter, il avait recueilli *le projet grec*, cet héritage de sa grand'mère, et avec quel zèle il avait profité de chaque occasion, pendant les troubles de l'Europe, pour le faire avancer? Lorsqu'il était allié avec l'Angleterre contre la France, il avait fait sonder Pitt (1805) pour savoir pourquoi on hésiterait à faire passer Constantinople entre les mains de la Russie. Lorsqu'à Tilsit il s'était laissé prendre aux projets de Napoléon voulant partager le monde, lorsque le Corse, dans sa colère contre l'Angleterre, lui livra « la Turquie, la Suède et tout l'Orient[1], » Alexandre, avec une impatience bien plus grande que celle de Napoléon, voulut se mettre au-dessus de tous les scrupules et de toutes les considérations, pour obtenir *la clef de sa maison.* Et c'était pourtant au moment même où l'ambassadeur de France à Constantinople craignait une résistance désespérée de la part des Turcs, où l'empereur des Français, refroidi déjà, craignait une lutte désespérée avec l'Angleterre et où le czar aurait dû craindre une guerre désespérée avec Napoléon lui-même, pour lequel la possession de Constantinople était « la domination du monde. » L'empereur Alexandre, par égard pour l'Autriche et pour l'Angleterre, n'osa pas se prêter aux projets hardis de Tchitchagoff qui, pendant l'invasion française de 1812, voulait préparer une diversion grandiose et bien conçue par la prise de Constantinople; cependant, il écrivit encore à cette époque à l'amiral « que l'affaire de Constantinople

[1] *Mémoires inédits de l'amiral Tchitchagoff.* Berlin, 1855, p. 20.

pourrait être recommencée plus tard, et que ses projets contre les Turcs pourraient être aussitôt repris dès qu'on se trouverait dans une bonne position vis-à-vis de Napoléon. » Depuis que la paix du monde avait ensuite terminé les guerres françaises qui avaient épuisé toute l'Europe, ces projets fantastiques semblaient devoir, à la vérité, s'écrouler d'eux-mêmes. Néanmoins, déjà au congrès de Vienne, Alexandre s'occupa encore de la pensée de régler la question d'Orient. Celle-ci était pour lui une des questions se rattachant au bonheur de l'humanité qu'on agitait dans ce congrès; elle rentrait dans le domaine de la Sainte-Alliance que tant de personnes ont soupçonnée d'être un complot contre la Turquie, de même que, dans les faveurs accordées à la France par la seconde paix de Paris, on a cru voir l'intention du czar de s'assurer, dans cette puissance, un appui contre les résistances que l'Angleterre et l'Autriche n'auraient pas manqué d'opposer à ses projets futurs contre la Turquie. Ce qui plus que toute autre chose entretenait les espérances que les Grecs fondaient sur le czar, c'était que, dans son entourage immédiat et dans sa faveur particulière, se trouvait le Corfiote comte Kapodistrias, l'orgueil de ses compatriotes, et dont les talents politiques avaient été découverts par Tchitchagoff, dans la chancellerie duquel Kapodistrias avait commencé sa fortune (1812) pour s'élever rapidement à la place de ministre et pour devenir le favori de l'empereur. Il plaidait auprès de ce dernier la cause des Grecs, comme Czartoryski celle des Polonais, et c'était avec la chaleur la plus sincère que Kapodistrias défendait cette cause. L'empereur lui-même lui reprochait quelquefois de ne travailler toujours que pour ses compatriotes et non pour l'empereur; mais, avant de lui faire ces reproches, Alexandre s'informait toujours avec bien-

veillance de « ses Grecs. » En effet, on conçoit que le czar personnellement était beaucoup plus prévenu en faveur de la délivrance de la Grèce que de celle de la Pologne ; la première pouvait être un gain pour lui et la seconde une perte. Les Grecs, de près et de loin, avaient bien soin de ne laisser jamais sommeiller en lui l'idée de la ruine des *Barbares* et la délivrance de la Grèce ; aussi Alexandre ne la rejetait jamais, il exhortait seulement les Grecs à la « patience ». Au congrès de Vienne, Alexandre Stourdza lui présenta un écrit traitant ce sujet[1]. Les Souliotes adressèrent *, à cette même époque * 11 août 1814.
et sur le même sujet, à l'empereur russe « le grand et le père du peuple grec » une lettre dont les porteurs furent cependant renvoyés de Trieste ; plus tard, ils s'adressèrent à Kapodistrias pour demander un asile en Russie ; mais dans sa réponse * celui-ci les en dissuada en ajournant leurs * 11/23 octobre.
espérances. Anthimos Gazis aussi parla à Kapodistrias, pendant son séjour à Vienne, de la condition si lamentable des Grecs. « Quand se trouvera-t-il, répondit le comte en soupirant, un Thrasybule pour nous ! » Il aurait volontiers amené les princes chrétiens à faire une démarche commune en faveur de la Grèce ; mais, en revanche, Metternich, qui ne voulait entendre parler que de sujets turcs en Turquie, mais non pas d'une nation grecque, chercha, déjà à cette époque, à miner l'influence de ce conseiller dangereux auprès du czar, tandis que Alexandre Ypsilantis, l'ami de Kapodistrias, trouva occasion de protéger et d'appuyer, à l'aide de la czarine, le ministre et de lui conserver la confiance de son maître. Ce même homme, fils de l'ambitieux Konstantin Ypsilantis, aida encore puissamment Kapodistrias, lorsque, nommé pré-

[1] Pertz, *Biographie de Stein*, t. IV, p. 479.

* Voir plus haut p. 106. sident de la société athénienne des philomuses*, ce dernier engagea les souverains, les princes, les ministres et les diplomates de l'Europe à mettre l'anneau d'airain ou d'or des membres de cette société, ce qui transforma cette hétairie hellénique presque en une hétairie philhellénique.

L'hétairie. A cette association scientifique au centre de la Grèce s'ajouta, presque au moment de sa création, une *hétairie* politique[1], sur le sol de la Russie, qui interrompit violemment la marche paisible de la régénération grecque en la dirigeant trop précipitamment vers un but politique, ce qui avait été, dès le commencement, un sujet de crainte pour tant d'amis de la Grèce. Ce fut dans les années pendant lesquelles les associations secrètes étaient en vogue dans toute cette partie du monde, mais plus que partout ailleurs en Russie, que se forma cette hétairie à Odessa, ce centre brillant de la richesse et du foyer du sentiment national des Grecs. Elle fut formée par des hommes appartenant au commerce, au milieu desquels les mobiles les plus divers, le calcul commercial le plus hardi, le patriotisme, la confiance et l'espoir en la Russie, les projets politiques les plus chimériques et l'ambition personnelle agitaient, dans un mélange extraordinaire, les cœurs et les têtes. Un certain Nikolas Skouphas d'Arta, homme estimable et expérimenté, mais sans instruction et occupant une position subordonnée dans une maison de commerce d'Odessa, fut le fonda-
* Fin de 1814. teur* de cette *alliance d'amis*, de cette confraternité qui put facilement se rattacher à la coutume des confréries,

[1] Ξάνθος, ἀπομνημονεύματα περὶ τῆς φιλικῆς ἑταιρίας. Ἀθήν. 1845. Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς φιλικῆς ἑταιρίας, ὑπὸ Ἰωάννου Φιλήμονος. Ναυπλίᾳ, 1834. Le complément nécessaire de cet ouvrage se trouve dans le premier volume de Δοκίμιον περὶ τῆς Ἑλλην. ἐπαναστάσεως. Ἀθήν. 1859, par le même auteur.

commune à toutes les races en Turquie, mais qui y ajouta une constitution mystérieuse et niaise comme dans la franc-maçonnerie. Elle divisa tous ses membres en sept degrés, dont les deux derniers, organisés militairement, devaient former les noyaux locaux, tandis que les trois degrés du milieu, portant les noms hiérarchiques de : *prêtres, pasteurs* et *pasteurs suprêmes,* étaient destinés à former un élément mobile pour répandre l'association et pour en faire connaître le but. L'initiation indiquait dans tous les degrés le même but unique : « l'union armée de tous les chrétiens de l'empire turc pour faire triompher la Croix sur le Croissant. » Un esprit de mensonge et de dissimulation régna dès le commencement dans tout ce système qui, malheureusement, imprima aussi ce cachet à tout le premier mouvement que devait produire l'activité de l'hétairie. On prétendait qu'il existait une filiation entre cette association dangereuse et la société inoffensive des philomuses à Athènes ; on se disait à l'oreille que Kapodistrias, le président de l'une, était aussi celui de l'autre, et que le czar l'appuyait ; on faisait des contes sur un « gouvernement suprême » et secret, dans lequel on laissait deviner la Russie. L'imagination ardente des Grecs était peu faite pour résister au charme d'idées pareilles. Si les fondateurs de la société eux-mêmes étaient assez crédules et assez superstitieux pour poser à tous les catéchumènes la question : « s'ils connaissaient quelque invention inconnue encore ? » dans l'espoir de trouver ainsi la pierre philosophale, quel édifice ne pouvait-on alors élever sur la foi des récipiendaires ? Néanmoins, l'extension de cette association n'était que peu considérable au commencement. Skouphas la transporta à Moscou*; parmi les Grecs de la Turquie, elle était encore complétement inconnue à cette époque. Cet état des * 1816

choses ne changea que graduellement, lorsque des délégués propres à ce rôle se trouvèrent pour transplanter l'association sur la terre grecque proprement dite, et qu'on vit des indices relativement à des secours russes qui pouvaient permettre même à d'honnêtes gens de se faire des illusions à ce sujet. L'occasion qui donna lieu à cette mission fut le voyage de quelques Grecs, allant chercher à Saint-Pétersbourg la récompense de leurs services militaires dans les îles Ioniennes et ailleurs, et passant par Odessa où ils furent initiés à l'hétairie par Skouphas. Parmi ces Grecs se trouva le Thessalien Perrhaibos, le compagnon de Rhigas et l'héritier de ses projets*. Déjà en 1814 il avait inspiré aux Souliotes l'idée de faire, à Vienne, la démarche dont nous avons parlé; en 1815, il publia son histoire des Souliotes; en 1816, il se rendit à Saint-Péterbourg, où il fit présenter au czar*, par Stourdza, un nouveau plan pour le soulèvement de la Grèce[1]. En même temps arriva à Saint-Pétersbourg un initié d'une tout autre espèce, Nicolas Galatis d'Ithaque, chevalier d'industrie vaniteux qui, se donnant pour comte et pour délégué de la Grèce, débuta avec une telle imprudence qu'il fut enlevé par la police et transporté en Moldavie. Dans la même nuit, on arrêta aussi Perrhaibos. Mais ce qui avait lieu de surprendre, c'est que non-seulement ce dernier fut aussitôt relâché, après avoir reçu une compensation en argent, mais encore que le consul général Pini à Iassy reçut ordre d'accorder à l'aventurier Galatis sa protection et des secours en argent, afin que, « comme membre d'une association qui avait pour but de secouer le joug des Turcs, » il n'eût pas à souffrir de ces derniers. Ceci était encourager les *philiques* (hé-

* Voir plus haut p. 88.

* Février 1817.

[1] Philimon, *Insurrection de la Grèce*, t. Ier, p. 134.

tairistes) audacieux de cette espèce jusqu'à la témérité. Aussi l'association prit-elle dès lors grande faveur dans les Principautés danubiennes et bientôt tout le pays depuis le Danube jusqu'à la mer d'Azof fourmilla d'hétairistes. Galatis commença par recevoir dans l'association l'interprète de Pini, du nom de Géorg. Léventis, jeune patriote ardent du Péloponèse, qui, s'unissant à un de ces braves Armatoles olympiens du nom de Géorgakis, fils de Nikolaos et officier des gardes-du-corps de l'hospodar, pressa aussitôt* les hétairistes de passer des projets à l'action et de donner le signal du soulèvement qui devait commencer en Servie et s'étendre ensuite à tous les chrétiens en Turquie. Sans perdre de temps, cet Olympien se rendit en Bessarabie pour gagner Kara-Géorg, l'ancien chef serbe*. Ce réfugié ambitieux qui venait de voir passer entre les mains de Milosch le gouvernement de la Servie qu'il avait possédé jadis, vint à Iassy pour se concerter avec lui et se prêta d'autant plus facilement à tous les projets des hétairistes qu'il ne put avoir le moindre doute sur la source russe, d'où leur venaient leurs inspirations. En effet, Léventis qui lui fut présenté par Galatis comme le neveu de Kapodistrias, administrait, à cette époque, provisoirement le consulat de Iassy, c'était lui qui fournissait des passeports russes pour aller dans les provinces autrichiennes le long de la frontière serbe, et qui donnait à Kara-Géorg l'argent nécessaire. Le chef serbe se rendit alors chez un de ses anciens amis, l'ex-woïwode Wonitza, demeurant à Adzagna, près de Sémendrie. Le pacha turc, Maraschli-Ali, apprit son arrivée par des agents russes et expédia des troupes à Adzagna*. Milosch n'avait aucun intérêt ni à se faire mettre de côté par son rival qui n'avait d'égards pour personne, et à laisser soulever le pays par lui, ni non plus à faire livrer à

* 1817.

* Voir plus haut p. 74 sq.

* 16 juin 1817.

l'ennemi commun cet homme fameux; il le fit donc prier de rebrousser chemin et ordonna, à plusieurs reprises, à Wonitza de lui faire passer le Danube de vive force si c'était nécessaire. Wonitza tua son ami pendant son sommeil et sous son propre toit. Ce crime effraya les hétairistes, mais ne les intimida point. L'Olympien Géorg se mit dès lors en négociations avec Milosch lui-même qui
* 24 mars 1818. cependant ne lui répondit que par des paroles vagues*. Les fondateurs de l'hétairie comprirent qu'ils n'avaient nullement à compter sur le Nord seul et qu'en transportant le siége de leur société ailleurs ils devaient se rapprocher davantage du monde grec proprement dit. On proposa à cet effet la Magnésie et la Laconie. Skouphas s'arrêta à la mesure la plus hardie et s'établit à Constan-
* Avril 1818. tinople*, où il commença aussitôt l'œuvre des missions helléniques. Lorsque les gens de guerre grecs de la société de Perrhaibos retournèrent dans leur pays, le *gouvernement dirigeant*, établi dans la capitale, choisit parmi eux les nommés Anagnostaras, Chrysospathis et Pharmakis pour les envoyer à Hydra, en Morée, dans le Maïna et en Macédoine. Vers le Pélion, ce pays si riche en patriotes et qui avait vu naître Rhigas, on expédia Anthimos
* Voir p. 87 et 106. Gazis, homme de ce pays-là*; vers la libre Laconie et vers Pétros Mavromichalis (appelé ordinairement Pétrobey), le bey si considéré du Maïna, on envoya Perrhaibos, homme très-actif, car on savait que ce dernier pays était entièrement bouleversé par des luttes sauvages entreprises pour obtenir la suprématie, et que son commerce ainsi que sa prospérité étaient complétement ruinés par la misère et par la piraterie. On peut démontrer, par la statistique, quelle était l'activité de ces délégués[1] : dans

[1] Dans la liste des membres annexée à l'ouvrage de Philimon : *Insurrection grecque*, t. Ier, p. 387 sq.

l'île d'Hydra, dans la Magnésie thessalienne, en Laconie, ils rencontrent, déjà en 1818, partout où ils mettent le pied, des initiés qui, à cette époque, ne se trouvaient dans les autres pays de la Grèce qu'en nombre peu considérable et tout à fait isolés. Ne se contentant pas de ces missions, les chefs de l'association, après que Skouphas leur eut été enlevé par la mort*, trouvèrent nécessaire de se séparer eux-mêmes pour augmenter leur comité dirigeant par l'addition de nouveaux membres qu'on choisirait parmi les gens les plus considérés. Ces chefs, au nombre de huit, parmi lesquels se trouvaient alors A. Gazis à Milias, Léventis à Bucharest, Patsimadis et Komizopoulos à Moscou, vivant tous à l'étranger, prirent* dès lors des engagements formels et réciproques au sujet de ces missions[1]. Un seul d'entre eux, le négociant Sékéris, devait rester à Constantinople. Anagnostopoulos se rendit dans les Principautés danubiennes, mais il s'y brouilla avec les coryphées des hétairistes qui le forcèrent à s'enfuir de Boukharest; cependant il réussit à adjoindre au comité l'archimandrite Grégor. Dikaios, homme d'une moralité très-équivoque, il est vrai, mais habile, hardi et très-actif. Tzakalow alla à Pise pour gagner le vénérable métropolitain Ignace et le prince Alexandre Mavrokordatos à sa cause. Le huitième membre du comité du nom de Xanthos se rendit* à Saint-Pétersbourg avec l'autorisation de communiquer au comte Kapodistrias tout le secret du gouvernement dirigeant et de lui offrir la direction suprême de l'association. Il fallut à ce voyageur étourdi toute une année pour arriver à Saint-Pétersbourg, et pendant ce temps-là tout semblait vouloir se disjoindre dans l'hétairie. Dabord ce fut Galatis qui arriva

* Juillet 1818.

* 1 octobre 1818.

* 3 mars 1819.

[1] Philimon, t. Ier, p. 23.

à Stamboul se donnant l'air de vouloir usurper à lui seul la direction de l'association ; on fit donc attirer à Hermione cet homme imprudent qu'on croyait capable
Novemb. 1819. de tout, et dont on craignait la trahison ; on l'y fusilla*, ce qu'autorisaient les statuts des hétairistes. Un second comité central semblait se former à ce moment à Odessa, dès que Nikolas Ypsilantis, après s'être fait initier à Kiev avec deux de ses frères, avait fait naître, par un séjour prolongé à Odessa et par des missions entreprises de son propre chef, l'opinion que c'était sa famille qui avait fondé et qui dirigeait l'hétairie. Au midi, la cause de cette association ne faisait pas beaucoup de progrès. Il est vrai qu'en Morée un grand nombre de primats y accédaient, de même que tous les enthousiastes et les vantards, et ceux qui menaient une vie déréglée, tels que les membres de la famille Déligiannis à Cariténa qui devaient de l'argent au gouvernement ; mais l'association ne prit pas encore pied dans la Grèce continentale, et même dans la péninsule elle ne pénétra pas encore dans les basses classes ; les primats eux-mêmes qui s'y étaient affiliés, mais qui se souvenaient de leurs expériences de 1770 et de 1790, étaient pleins de méfiance et de prudence. Pétrobey fit aux délégués une réponse favorable, il est vrai, mais en leur représentant le désordre déplorable régnant dans le Maïna et se référant aux anciens Spartiates qui n'avaient pas eu honte de leur pauvreté, il demanda avant tout de l'argent pour diverses choses, comme un demi-million seulement pour relever le commerce et les communications avec le voisinage. Le gouvernement dirigeant n'avait point d'argent ; mais il faisait tout pour rétablir la paix publique si profondément troublée et il était soutenu dans ses efforts par l'activité intelligente de Perrhaibos ainsi que par les exhortations du patriarche Grégor

qui, dans une lettre pastorale* et dans un langage voilé invita les familles rivales des Mavromichalis, des Grégori et des Troupakis à unir leurs efforts et à travailler ensemble dans l'intérêt du *musée hellénique* dans leur pays. En effet, Pétrobey renonça à ses projets exagérés qui devaient le conduire à la suprématie et causa ainsi une grande joie aux chefs de la société à Constantinople; mais cette joie ne dura pas longtemps, car Pétrobey envoyà un certain Kamarinos Kyriakos, qui l'avait initié à l'hétairie, vers Kapodistrias pour prendre des informations auprès de lui, puisqu'il passait pour être le chef du véritable gouvernement de l'hétairie. La même chose fut faite par quelques hétairistes de la Morée qui, assemblés à Tripolitza*, envoyèrent à Saint-Pétersbourg le nommé Paparrigopoulos, drogman du consul russe à Patras du nom de Vlassopoulos. Ainsi tous les hétairistes, pleins de méfiance pour le *gouvernement suprême* si mystérieux, s'adressaient pendant cette dispersion du *gouvernement dirigeant*, représenté par le seul Sékéris qui ne pouvait pas suffire à tout, au seul homme à Saint-Pétersbourg qui avait la confiance entière de la nation, parce qu'on lui supposait la plus grande influence sur le czar, pour lui demander des éclaircissements, des conseils et des ordres. Kapodistrias avait, en vain, fait répandre déjà un écrit[1] dans lequel il mettait les Grecs sur leurs gardes contre toute précipitation violente, tout en paraissant vouloir se proposer ce but si dangereux qui devait préparer peu à peu la Grèce, par l'influence de plus en plus grande des

* 11 août 1819.

* Commencement de 1820.

[1] *Observations sur les moyens d'améliorer le sort des Grecs.* Corfou, 6/18 avril 1819. La plupart des Grecs passent cet écrit sous silence; mais les étrangers les mieux informés l'attribuent à Kapodistrias, comme Waddington : *Visite en Grèce dans les années 1823 et 1824*, trad. en allemand par Schott. Stuttgart, 1825.

prêtres, à devenir une dépendance docile de la Russie. Quelques patriotes comme Théodoros Négris à Iassy, qui avait été invité à entrer dans le gouvernement dirigeant, mais qui fut désappointé en n'y trouvant pas le comte, ou comme Vardalachos d'Odessa, ancien condisciple de Kapodistrias, s'adressèrent directement à ce dernier, et Vardalachos, dans sa naïveté, lui demanda tout bonnement ce que lui et le czar pensaient de l'hétairie et de ses projets. Kapodistrias répondit à son camarade de classe que le czar n'en savait rien du tout, et que lui-même blâmait ce qui avait été fait et qu'il priait ses amis, pour l'amour du ciel, de refréner cette folie. Puis arriva à Saint-Pétersbourg Kamarinos, cet envoyé de Pétrobey, intrus importun, cupide et téméraire dans ses discours qui parvinrent jusqu'aux oreilles de l'empereur, causant ainsi beaucoup d'embarras à Kapodistrias, qui le renvoya avec des paroles très-claires, et très-dures. De la sorte l'hétairie semblait avoir reçu le coup de grâce précisément de l'homme sur lequel reposaient les espérances de tous. L'empereur, son maître, avait été intimidé depuis le congrès d'Aix-la-Chapelle et avait reculé dans sa carrière libérale. Lorsque ensuite surgirent des hommes tels que Xanthos et Paparrigopoulos*, Kapodistrias ne dut plus du tout parler au czar de ces projets qu'il avait autrefois caressés avec tant de plaisir. Dans l'intervalle, la révolution avait éclaté en Espagne. Toute la politique de l'empereur subit alors un revirement. Les hétairistes n'auraient eu rien à espérer de lui à moins qu'il n'y eût auparavant une nouvelle brouille ou une nouvelle guerre entre la Russie et la Turquie. Mais maintenant tout le monde devait voir bien clairement que tout était perdu pour eux auprès du czar.

* Commencement de février 1820.

Ali-Pacha, nommé firmanli par la Porte.

Ainsi l'hétairie se serait peut-être évanouie dans des projets théoriques, si les conjonctures de cette époque ne lui avaient donné doublement une ample compensation pour ce qu'elles lui enlevaient dans la faveur du czar. L'excitation du midi de l'Europe ne pouvait pas manquer de gagner la Grèce. Il est vrai que ni les francs-maçons espagnols, ni les carbonari italiens n'ont agi directement sur les *amis* grecs (les philiques), mais c'est une chose parfaitement évidente que les insurrections dans les péninsules au pied des Pyrénées et des Apennins ont fait naître le souffle qui alluma l'incendie couvant depuis longtemps sous la cendre dans la péninsule au pied de l'Hémus. Jusqu'alors, la précipitation que l'hétairie avait déjà en elle-même communiquée au développement des affaires grecques, avait été toujours un peu modérée par les hommes d'affaires si intelligents qui siégeaient dans le comité, pesant avec un sens pratique et sobre leurs ressources et le but de leurs projets. Les hommes qui demandaient pour aides et pour chefs le métropolitain Ignace et, par son intermédiaire, le comte Kapodistrias, n'auraient pas voulu *forcer* la Russie à leur prêter son assistance; mais ils auraient été prêts à *attendre* le moment favorable. Patsimadis et Komizopoulos de Moscou délibéraient encore, en automne de 1819, avec Xanthos sur la fondation d'une grande compagnie d'actionnaires, ainsi que Nikolas Ypsilantis entrait, au même moment, en pourparlers à Kiev avec le prince Géorgos Kantakouzinos sur la fondation de banques pour servir les intérêts de l'hétairie, projets politiques qui demandaient du temps et qui n'avaient pour but prochain que les préparatifs pour l'insurrection. Mais, dès que les nouvelles d'Espagne vinrent échauffer les imaginations, les jeunes enthousiastes, les âmes ardentes et les esprits remplis de chimères, se mirent à la tête du mouvement qui dès lors

prit une tout autre marche. Si l'hétairie, peu de temps auparavant, s'était débarrassée, même par des moyens violents, dans la personne de Galatis, d'un aventurier étourdi, il arriva bientôt, au contraire, que Kamarinos, rentrant en Morée et dévoilant la supercherie relative aux secours russes, à laquelle il avait cru lui-même, fut assassiné par ses frères, pour que la connaissance de la vérité n'étouffât pas les flammes de l'esprit révolutionnaire, flammes qui, attisées par les hétairistes de plus en plus nombreux, embrasèrent bientôt aussitôt le midi. Ce feu flamboyant, allumé par l'incendie lointain dans le midi de l'Europe, se serait sans doute rapidement éteint faute d'aliment, comme il s'était éteint en Espagne et en Italie, et comme il allait s'éteindre au nord de la Turquie, où manquaient les matières inflammables, si dans la Grèce proprement dite, où ces matières incendiaires étaient depuis longtemps déjà préparées, la Porte elle-même, par une coïncidence singulière d'événements entièrement étrangers les uns aux autres, n'avait encore ajouté du bois et du feu au foyer de l'incendie.

Le sultan Mahmoud II était monté sur le trône en 1808, par suite d'événements terribles et sanglants. Son frère Mustapha IV, renversé du trône, avait attenté à sa vie. Mahmoud s'était assuré du pouvoir, immédiatement après son avénement, par le meurtre du fils de son frère et par l'assassinat de quatre sultanes enceintes; il était dès lors le dernier de la race d'Osman. Tout rempli des projets réformateurs de Sélim, il avait dû les cacher au plus profond de son cœur. Mais, pendant toute sa vie, il poursuivit avec une ténacité, une énergie et une persévérance remarquables, la grande pensée de renverser violemment les milices indisciplinées et les vassaux trop puissants qui sapaient les bases du trône de près et de loin. Il commença dans

son empire l'œuvre de la réaction dont toute l'Europe faisait métier depuis la paix de Paris, aussitôt qu'il eut conclu *sa* paix avec la Russie (1812), et il la fit à sa façon, qui était celle d'un vrai Turc.

Les Serbes * avaient senti la puissance de son bras, pour la première fois, en 1813. La Bulgarie, ayant participé à leur première bonne fortune, avait été entraînée aussi dans leur malheur : Mollah-Pacha, le successeur de Paswan-Oglou, conservant, comme son prédécesseur, tous les vieux usages musulmans avec beaucoup de rigueur, avait été remplacé par Housseïn, l'ami de Sélim, et passionné pour les réformes comme celui-ci. En même temps que ces événements avaient lieu, les levées de Bagdad et d'Egypte contre les wahabites, l'exécution d'Abdallah, chef des wahabites, donna de nouveau parmi les musulmans un plus grand éclat à la puissance du Sultan. Méhmet-Ali avait montré à ce dernier la manière dont il aurait à procéder contre les janissaires et les peuples rebelles, tandis que le Sultan lui-même cherchait, pendant tout ce temps, les chemins qu'il comptait suivre pour maintenir dans l'obéissance des hommes tels que Méhmet-Ali. Ce fut dans l'Asie-Mineure que le Sultan trouva occasion d'exercer son pouvoir. Dès le commencement du siècle, les janissaires avaient usurpé tout le pouvoir à Alep comme en Servie, et rendu inutiles tous les efforts que la Porte et les pachas avaient faits pour les contenir. A côté d'eux, Tchapvan-Oglou, pacha d'Ouscate, un de ces admirateurs de Napoléon qui singeaient leur modèle, avait fondé un État indépendant depuis l'Halys jusqu'à la mer de Syrie. Le Sultan, qui autrefois avait essayé de le soumettre, parut dès lors vouloir le soutenir ; il nomma * son fils Mouhammed, pacha d'Alep, qui alors y prépara aux janissaires le même sort dont Méhmet-Ali

* Voir p. 77.

* 1813.

avait frappé les mameluks. Mais à peine les janissaires
* 1814. furent-ils détruits, que le Sultan réussit* à renverser toute la famille de Tchapvan-Oglou et de distribuer leurs pays parmi ceux qui l'avaient aidé à détruire cette famille[1]. Les dérébeys de l'Asie-Mineure, si mal famés à cause de leurs cruautés et dont les guerres de tribu contre tribu dévastaient régulièrement le pays, furent renversés ensuite, et le Sultan continua si bien son œuvre de destruction que, dans son désir jaloux de niveler tous ceux qui voulaient s'élever, il anéantit aussi cette domination héréditaire bienfaisante le long de la côte, comme elle était établie dans les familles des Kara-Osman-Oglou et d'autres princes, au lieu de restreindre leur pouvoir, comme une sage politique l'aurait demandé. Pour renverser l'aristocratie
* 1820. en Bosnie, le Sultan y envoya* l'ascétique Dchélalouddin-Pacha, qui attira à lui les fanatiques parmi les Bosniaques, et se fit un parti dans les spahis, pour se débarrasser ensuite des begs récalcitrants par une espèce de terrorisme. Il restait alors au Sultan encore les plus puissants de ses vassaux, Ali-Pacha et Méhmet-Ali. Ce dernier portait, à ce moment, ses armes victorieuses dans le Sennaar et le Kordofan; il n'y avait donc pas de temps à perdre si le Sultan voulait empêcher que ces deux vassaux ne se fortifiassent de plus en plus, pour se tendre ensuite peut-être la main. Le premier coup atteignit celui qui se trouvait le plus près du Sultan. Ali-Pacha avait, depuis longtemps, perdu la faveur et la confiance du sultan. On lui avait enlevé les fonctions de roumili-valessi; son fils Véli avait été envoyé par le Sultan de la Morée (1812) dans le pachalik de Thessalie, enlevé au père dans la pensée profondément perfide de jeter le germe de la dis-

[1] Kinneir, *Journey through Asia minor*. London, 1818.

corde dans la famille même. Il ne leva que trop bien : Véli avait acquis dans le Péloponèse la renommée d'un aimable tyran, et s'était montré très-soumis à l'autorité de la Porte ; s'éloignant des voies de son père, il s'était souvent trouvé en désaccord avec lui ; ceci fut mis sur le compte d'un de ses parents, d'Ismaël Pascho-Bey, son conseiller, poursuivi dès lors par Ali-Pacha avec toute l'ardeur de sa vengeance, forcé par lui de fuir de ville en ville et, en dernier lieu, à Constantinople, où il se fit l'accusateur d'Ali. Cet homme habile fit jouer tous les ressorts à la fois. Il fit le pieux pour gagner les ulémas ; il trouva le sujet d'accusation le plus efficace dans les immenses trésors d'Ali, dont le montant fut indiqué à une somme qui devait aiguillonner la cupidité du Sultan, et, en dernier lieu, il s'associa avec Chalet-Effendi, le favori tout-puissant. Une tentative d'assassinat commise sur Ismaël, auquel Ali fit tendre des embûches au milieu de la capitale, combla la mesure des péchés du pacha de Janina ; un fetwa du mufti le déclara rebelle *, et Ismaël fut mis à la tête d'une armée chargée d'exécuter la décision prise contre lui. Saïda-Effendi, le prudent ministre de l'intérieur, donna en vain et à son propre détriment le conseil de ne point faire cette démarche qui allait avoir des conséquences qu'on ne prévoyait pas alors. Le pacha, ainsi menacé, employa les dernières forces de sa vieillesse pour déployer toutes ses ressources, afin de se maintenir dans sa position et de se sauver de la ruine. Il assembla * à Janina un divan composé de Grecs notables et appela aux armes, pour le secourir, les Armatoles depuis si longtemps poursuivis. Il offrit aux Souliotes, dans les îles Ioniennes, de leur ouvrir de nouveau leur pays ; il excita à la guerre les Monténégrins, menacés déjà du côté de la Bosnie. Il chargea le même Paparrigopoulos que les Mo-

* Printemps 1820.

* En mai.

* Page 153. réotes envoyaient à Kapodistrias * de s'acquitter en même temps d'un message pour lui à Saint-Pétersbourg pour se rapprocher de la Russie, ce qui avait été, depuis longtemps, le but de ses désirs et de ses efforts. En dernier lieu encore, il essaya de rentrer en faveur auprès du Sultan lui-même, en dénonçant l'hétairle et ses projets et en offrant d'étouffer l'insurrection à son origine, pourvu qu'il obtint son pardon. Mais son système d'égoïsme perfide allait alors se retourner cruellement contre lui-même. Par bonheur pour les Grecs, la Porte se défiait de ses révélations et de ses accusations, comme de ses offres. Tout l'entourage du tyran l'abandonna, punissant ainsi l'infidélité par l'infidélité. Les Armatoles, depuis la Macédoine jusqu'à l'Aspropotamo, ne firent pas de résistance sérieuse. Les Souliotes, retournant dans la Grèce continentale, aimèrent mieux se mettre du côté des partisans du padichah pour se faire rendre leur pays par ces derniers. Les premiers favoris parmi ses serviteurs abandonnèrent la cause d'Ali; Odyssevs, fils du célèbre Androutzos *, qui avait été élevé comme page à sa cour, se démit de ses fonctions et s'établit en Ithaque; le messager du pacha Paparrigopoulos, dans un intérêt grec, le trompa en l'éblouissant par les fausses espérances d'une guerre russe; parmi les troupes albanaises, le favori du pacha, du nom d'Omer (Vrione de Vergiondi, près de Bérat), auquel étaient confiés les défilés du Pinde, donna l'exemple de la désertion à l'ennemi; ses propres fils firent défection et livrèrent Prévéza ainsi que Argyrokastro, après avoir reçu la promesse trompeuse de deux pachaliks en Asie: dans son voisinage immédiat, il fut menacé par la trahison et la révolte, ce qui détermina Ali-Pacha à frapper la ville de Janina d'un sort terrible. Ali-Pacha fut d'abord enfermé dans ses forteresses de Janina par Péhlewan-Baba, pacha

* Page 40.

des Bulgares *, qui avait inondé avec ses hordes affreuses la Thessalie, la Béotie et la Phocide avant d'être rejoint par Pascho-Bey, devenu alors Ismaël, pacha de Janina, qui avait traversé les défilés du Pinde, de sorte que le filet jeté autour d'Ali se rétrécissait à la fois du côté du nord et du côté de la mer. Mais, dès ce moment, la fortune du sultan et le savoir militaire de ses instruments semblaient être arrivés à leur terme. Les sorties vigoureuses d'Ali-Pacha relâchèrent le siége souvent interrompu amicalement par le commerce entre les soldats des deux armées; l'imprévoyance des chefs turcs soulagea les assiégés de la manière la plus inespérée. Se méfiant de tous les chrétiens, Ismaël, sur les représentations des Turcs et des Albanais, entrava le retour des Souliotes dans leur pays, où ils commencèrent à s'établir * de vive force lorsqu'Ismaël les eut renvoyés formellement dans les îles. Ismaël résolut dès lors de licencier d'abord les Armatoles, puis de les désarmer; ils se retirèrent aussitôt et rompirent tout rapport avec les commandants de l'armée turque. Dans son aveuglement, Ismaël finit par demander des otages aux chefs albanais servant sous ses ordres, ce qui les engagea en partie à rejoindre le maître qu'ils avaient abandonné et qu'ils vénéraient cependant toujours comme un être d'une nature supérieure. L'état des choses ne fut pas encore amélioré quand enfin Ismaël, dont le crédit avait baissé auprès de Chalet-Effendi, fut révoqué de son commandement, et qu'on attendit Chourchid-Pacha de la Morée * pour le remplacer. Ali-Pacha avait compris depuis longtemps qu'il n'y avait plus pour lui d'espoir que dans le secours des chrétiens. Depuis le commencement du siége, il y eut un échange continuel de lettres entre Iassy, Boukharest et Mezzovo, d'où les agents des bétairistes se rendirent secrètement auprès d'Ali. Celui-ci fit dès lors parler

* 19 août 1820.

* Décembre.

* Comm. de 1821.

* Depuis décembre 1820. de nouveau aux Grecs de leur délivrance. Il négocia *, par l'intermédiaire de son favori, l'hétairiste Alexios Noutsos, primat de Zagori, avec les Souliotes pour leur rendre leurs forteresses dans les montagnes où ils avaient à se maintenir alors contre les Turcs dans des luttes vaillantes, pendant lesquelles le nom de Markos Botzaris retentit, pour la première fois, d'une manière glorieuse.

* Mars 1821. Lorsque Chourchid-Pacha *, dans les négociations ouvertes entre lui et Ali-Pacha, refusa à ce dernier la possession de Janina, de l'Epire et de l'Acarnanie qu'il demandait, Ali livra aux Souliotes encore Kiapha, le dernier et le plus fort de leurs boulevards qu'il avait retenu, avec toutes les munitions de guerre[1]. C'était comme qui dirait un signal pour tous les Grecs qui avaient les yeux fixés sur les hauteurs de Kiapha, ce noble siége des célèbres Souliotes, comme sur un fanal. En effet, depuis les premiers commencements de l'expédition des Turcs contre Ali, toute la Grèce était en proie à une agitation fiévreuse. Dans le Péloponèse, dans toutes les îles, parmi tous les Armatoles, on ne parlait que de liberté. L'hétairie fit dès lors partout les progrès les plus rapides et s'étendit jusque dans l'Asie-Mineure, jusque dans les îles les plus éloignées et dans les endroits les plus reculés dans l'intérieur de la Grèce continentale. Mais ce qui fut bien plus important encore, toute la masse du peuple avait été agitée par ces événements. Les terribles hordes bulgares de Pélehwan-Baba, se répandant sur toute la Grèce continentale, avaient fait subir la dévastation la plus épouvantable à la population qu'elles devaient défendre. Les habitants paisibles avaient dû se réfugier dans les montagnes, les Armatoles s'armer pour leur propre sécurité.

[1] Pouqueville, *Régénération de la Grèce*, liv. IV, c. 4.

Ces causes avaient changé les sentiments et les dispositions des habitants à l'égard d'Ali, serré de près par ses ennemis. Se mettant de son côté, ils ne pouvaient pas espérer trouver en lui un ami, mais bien un allié contre leur ennemi commun. Une alliance étroite se trouvait indiquée ici entre Albanais et Grecs, alliance reposant beaucoup plus sur des motifs d'un intérêt bien déterminé, que l'association générale entre chrétiens, imaginée par les hétairistes d'après la première idée et l'impulsion de Rhigas, mais sans consulter la nature des hommes et des choses. S'il est vrai que, pendant toute la durée de l'année 1820, les conjonctures de l'époque donnaient une puissante impulsion au mouvement grec qui s'agitait déjà sourdement, ce dernier était néanmoins influencé beaucoup plus encore par les causes toutes locales dont nous venons de parler. L'impulsion, donnée à l'insurrection grecque par ces dernières causes, aurait pu agir même sans le secours de l'hétairie; elle a effectivement continué à agir sans lui et, par son action continuelle, elle a entièrement exclu cette association et ses projets particuliers de toute participation au développement de la révolution grecque.

Alexandre Ypsilantis à la tête de l'hétairie.

Au premier moment où l'influence des conjonctures de l'époque et celle des causes locales se faisaient sentir en même temps, l'élite de la nation, telle qu'elle était réunie dans l'hétairie, avait en effet, au plus haut degré, les qualités nécessaires pour comprendre rapidement les avantages et la faveur du moment et pour en profiter aussitôt. Cette influence de l'hétairie s'était accrue encore singulièrement par la concentration de la direction suprême de l'association entre les mains d'un seul homme, changement qui fut décidé au même moment où la révolution en Espagne remporta la victoire, et où la Turquie fit l'expédition contre Ali-Pacha. Par un singulier caprice du sort,

Xanthos, après avoir négligé et retardé, pendant une année entière, sa mission pour Saint-Pétersbourg, arriva dans cette ville au moment même où la nouvelle de la révolution en Espagne faisait le tour du monde. Il se présenta devant Kapodistrias avec une lettre de Gazis, dans laquelle ce dernier, en rappelant au comte ses propres paroles prononcées à Vienne, lui disait : « qu'il voyait maintenant combien était grand le nombre des Thrasybules venant vers lui à ce moment! » Kapodistrias fit encore à Xanthos la même réponse qu'à tous les autres solliciteurs grecs venus avant lui; mais le comte lui-même semblait alors être entraîné aussi par l'agitation exaltée du moment. Lorsque Xanthos lui déclara que l'insurrection était inévitable et lui reprocha de refuser ses talents et sa personne à la patrie, qui avait tant besoin d'un chef pour la guider, le comte finit leur entretien du second jour par ces paroles : « Si ce n'est pas moi, ce sont les chefs de l'hétairie qui pourront se servir d'autres moyens, et je prie Dieu de leur venir en aide pour atteindre heureusement leur but. » Cette parole que prononçait Kapodistrias n'était pas une parole irréfléchie que l'émotion lui aurait arrachée peut-être malgré lui. Il était de corps et d'âme Grec avec ses Grecs, dont tous ceux qui étaient éclairés entendaient l'appel de la patrie retentir avec tant de force, que nul n'osa y rester sourd. Il fit comme l'empereur, son maître, Byzantin, s'il en fut jamais, jouant avec l'idée de la délivrance des Grecs, sans la traiter jamais sérieusement et sans pouvoir jamais l'abandonner, jusqu'au moment où la marche précipitée des événements eut devancé ses projets. Si Kapodistrias était partagé entre son maître et sa patrie, il savait que l'empereur, à son tour, balançait lui-même entre deux génies opposés; il savait qu'il était tout à fait impossible de prévoir par lequel de ces deux génies

son maître se laisserait décider une fois en présence de faits accomplis. Écoutant les avertissements indirects du comte, Xanthos jeta alors ses regards sur Alexandre Ypsilantis, l'ami de Kapodistrias, et envoya auprès de lui Joannès Manos, le cousin d'Ypsilantis, pour le préparer à ses propositions. Celles-ci mirent le jeune prince dans une grande agitation. En effet, en les acceptant, il pouvait jouer toute sa fortune. Sa famille avait, depuis longtemps, redemandé à la Porte ses biens séquestrés, revendiquant, en outre, une somme de plusieurs millions à titre de compensation. Depuis plusieurs années, il y avait eu à Constantinople des conférences russo-turques au sujet de la condition des Principautés; la Russie y avait appuyé aussi les prétentions de la famille Ypsilantis, et le jeune prince savait que, selon toute probabilité, les biens de la famille du moins lui seraient restitués. Par la décision qu'il prit dans cette situation, il fit un acte du plus grand désintéressement et du plus grand dévouement, à moins que ce ne fût un acte d'une légèreté extraordinaire. Le jeune prince avait, pour ainsi dire, reçu comme un héritage la mission et la pensée de la délivrance de sa patrie. Mais le fils oublia, dans la grande décision qu'il prit, les sages paroles dont son père avait accompagné ce legs. S'emparant de la pensée de la délivrance de la Grèce et prenant en considération l'appel fait par l'hétairie, il se confia entièrement dans l'assistance de la Russie, contre laquelle les souvenirs de son père lui-même auraient dû lui inspirer une si grande méfiance. Il savait le czar rempli d'une bienveillance toujours égale pour les Grecs; il entendait toujours résonner à ses oreilles les paroles prononcées un jour en sa présence par l'empereur, qui avait dit « qu'il ne mourrait pas tranquille, s'il n'avait rien fait pour ses malheureux Grecs; qu'il n'attendait qu'un signe du ciel, signe

qu'il ne reconnaîtrait que dans la conduite du peuple grec, pour que celui-ci lui donnât le droit de le montrer au monde comme une nation digne de la liberté à laquelle elle aspirait. » Ypsilantis n'était pas forcé d'appliquer ces paroles exclusivement à la conduite morale du peuple grec. Il savait que déjà, depuis 1816, le czar était informé de l'existence de l'hétairie, et que même, après avoir reçu cette information, l'empereur ne cessait de répéter ces phrases pleines de promesses qui enthousiasmaient tous les Grecs, « formant ainsi un certain écho prophétique qui retentissait dans chaque coin de la Grèce[1]. » Ypsilantis savait, il est vrai, de l'autre côté, que le czar, dans tout ce qu'il disait, restait toujours beaucoup dans le vague, qu'il exhortait toujours à la prudence, et qu'il connaissait le danger de l'embrasement général qu'allumerait en Europe le premier boulet lancé de l'autre côté du Danube; il était arrivé, un jour, à Ypsilantis lui-même de s'entendre réprimander par l'empereur sur l'indiscrétion intempestive de son patriotisme. Mais il était possible qu'il jugeât cette inconstance de l'autocrate de la même manière que Kapodistrias; il se pouvait qu'Ypsilantis ne doutât pas de pouvoir entraîner avec lui cet homme si faible, en le prenant par sa faiblesse pour la Grèce, sans se demander si d'autres personnes, en prenant le czar par un côté plus faible encore, ne le dirigeraient pas dans un tout autre sens. Ainsi Ypsilantis toucha dans la main que lui offrit Xanthos. Il demanda la direction suprême et absolue de l'hétairie; Xanthos la lui accorda, ce qu'il n'était aucunement autorisé à faire; il envoya le simple procès-
* 12/24 avril 1820. verbal, dressé à cette occasion *, aux chefs de l'hétairie,

[1] Lettre d'Alexandre Ypsilantis datée du 14 janvier 1828 et adressée à l'empereur Nicolas. Elle se trouve dans Philimon, t. II, p. 224.

et remit entre les mains du prince tous les comptes, tous les papiers et toute la correspondance de l'association. La confiance entière et aveugle avec laquelle cet homme de guerre, sans s'examiner d'abord lui-même, sans avoir la moindre connaissance approfondie de la condition de la Grèce, et sans posséder aucun instinct politique pour l'appréciation des rapports entre les États de l'Europe, se jeta dans cette entreprise dont on ne pouvait prévoir la fin, était partagée par son ami, l'homme d'État plus froid. Lorsque Ypsilantis, huit jours plus tard, eut le comte Kapodistrias à dîner chez lui, ce dernier le confirma, sans hésiter, dans sa résolution, en lui assurant qu'il ne faudrait que l'apparition de quelques milliers de Grecs révoltés, pour que la Russie vînt aussitôt à leur secours. Ypsilantis fut assez naïf pour exprimer le désir de parler à l'empereur lui-même. Kapodistrias l'en dissuada avec peine, en le priant de lui remettre un mémoire sur cette affaire, et en lui demandant un délai de huit jours. Lorsque ce terme fut écoulé, Kapodistrias déclara à son ami qu'il était tout à fait impossible de soumettre de telles questions à l'empereur, puisque celui-ci n'était nullement disposé à entreprendre une guerre contre la Porte, ni à faire naître des complications avec l'Angleterre. Mais aucune parole décourageante n'accompagna cette communication, qui n'ébranla pas même la conviction qu'avait Ypsilantis que l'empereur connaissait et approuvait sa résolution et son entreprise [1].

[1] Il est possible que Metternich s'en référait à la lettre d'Ypsilantis à l'empereur Nicolas, que nous venons de citer dans la note précédente, quand, en 1828, il assurait, dans des cercles diplomatiques, qu'Ypsilantis, peu de temps avant sa mort, aurait déposé qu'il avait agi sur l'instigation de Kapodistrias, qui lui avait dit que toutes ses paroles étaient conformes à la volonté de l'empereur. Le frère du comte,

Ypsilantis dans la Russie méridionale.

On s'aperçut aussitôt que la direction du mouvement grec était concentrée entre les mains d'un seul homme. Ypsilantis, l'aide-de-camp du czar, l'ami de Kapodistrias, commença encore à Saint-Pétersbourg à exercer ses nouvelles fonctions au nom du *gouvernement* dont lui aussi maintenait continuellement le secret trompeur, et fortifia par là au plus haut degré la supposition que nul autre que le gouvernement russe n'était le moteur secret de la machine hétairiste. Il se dispensa, sur la recommandation expresse de Kapodistrias, de donner sa démission d'officier de l'armée russe, pour ne pas affaiblir l'effet moral de son apparition au milieu des Grecs. De tous les côtés, il s'adressa aux plus notables parmi les hétairistes, pour leur notifier sa nomination à la dignité d'éphore général, les exhortant à lui être obéissants et à lui envoyer leurs contributions, mettant en lumière la rare faveur du moment actuel pour la cause de la patrie et stimulant le zèle « des descendants d'un Aristide, d'un Thémistocle et d'un Lycurgue, » en leur parlant de la gloire de leurs ancêtres. Le plus grand enthousiasme s'empara de ces cœurs ivres d'espérance et altérés de liberté. Les noms des premières familles et des dignitaires les plus élevés de l'Église remplirent alors les listes de l'hétairie. La première lettre envoyée par Ypsilantis à Constantinople y fut accueillie avec transports, portée en copies innombrables de maison en maison, de navire en navire, et l'on en gardait de petits fragments comme des reliques. Quelques lignes qu'il écrivit* à Théodoros Kolokotronis à Zante furent reçues par les hétairistes de cette île comme un autre Évangile; Kolokotronis lui-même disait : « Lorsque l'appel d'Ypsilantis

* 15/27 juin.

Viaros, n'avait évidemment pas la conscience bien nette quand, en 1834, il pria Philimon de ménager son frère. Philimon, *Révol.*, t. Ier, p. 129.

me parvint, il me sembla que le ciel et la terre répétaient les mots : La trompette de la patrie vous appelle! et je gravai le nom béni d'Alexandre Ypsilantis en caractères de feu dans mon cœur! » Ces lettres du prince, datées de Saint-Pétersbourg[1], contenaient cependant encore toutes des phrases très-générales; le prince aussi semblait croire que l'heure de l'action immédiate n'avait pas encore sonné; il nourrissait la pensée d'envoyer un confident en Amérique et d'aller en personne en France pour se mettre en communication avec les nations les plus amies de la liberté : projets trahissant par eux-mêmes leur naissance à une époque relativement tranquille, où les esprits étaient encore incertains et où le mouvement espagnol n'avait pas encore atteint l'Italie ni le Portugal. Dès que ceci eut lieu, la crise du moment et l'impétuosité des jeunes patriotes poussa, comme Ypsilantis l'avoua lui-même, à des résolutions plus décisives. Le prince prit* aussitôt un congé pour aller aux eaux, et se rendit, en passant par Moscou, dans la maison paternelle à Kiev, où sa mère éplorée pressentit « le sort d'Hécube » pour elle-même. De là Ypsilantis alla à Odessa pour répondre à l'invitation aussi pressante que flatteuse d'un homme zélé, du nom de Lassanis, né en Macédoine et autrefois professeur à Moscou, qui, déjà auparavant, avait fait valoir d'une manière indiscrète le nom des Ypsilantis. Mais les premières expériences qu'Ypsilantis devait faire à Odessa, au sein de l'hétairie, n'étaient pas encourageantes. Les riches négociants, que la nouvelle tournure des affaires devait nécessairement effrayer, refusèrent les secours d'argent qu'on avait espéré trouver auprès d'eux; les cercles des jeunes hétairistes, qui alors se mettaient en première

* Commencement de juillet.

[1] Philimon, même ouvrage, t. Ier, p. 349 sq.

ligne et haussaient le ton, étaient divisés entre eux. Paparrigopoulos, le délégué de la Morée, n'ayant plus trouvé Ypsilantis à Saint-Pétersbourg, l'avait suivi à Odessa, où
* Septembre. il lui donna les informations* les plus décourageantes sur l'état du Péloponèse, où personne n'était prêt pour la guerre, et où le prince comptait commencer l'insurrection. Tout cela le disposa à retarder l'entreprise et à retourner à Saint-Pétersbourg; mais, comme on s'adressa à sa conscience et qu'on lui fit sentir quelles seraient les conséquences de son éloignement du théâtre de l'action, Ypsilantis se décida de nouveau pour le commencement
* 5 octobre. immédiat des hostilités et convoqua* seulement ses amis Dikaios, Perrhaibos, Xanthos et quelques autres à une réunion au cimetière d'Ismaïl, pour décider dans quel endroit l'insurrection éclaterait. Parmi le grand nombre de projets relatifs à la politique et aux finances dont Ypsilantis était accablé, il y en eut aussi plusieurs relatifs à la guerre. Un projet de la date la plus récente provenait d'un homme de guerre, blanchi dans les luttes contre les Turcs et, en dernier lieu, officier aux gardes du corps de l'hospodar, vivant alors à Boukharest dans l'aisance : c'était Savvas Kaminaris, de Patmos. Cet homme s'était vanté encore en 1819 d'être bon sujet turc; Th. Négris avait alors entrepris de redresser ses opinions politiques par de bonnes et de mauvaises raisons. Effectivement, Kaminaris était devenu alors hétairiste; mais il se moqua de tous les jeunes niais enthousiastes qu'il voyait entourer Ypsilantis, car il n'espérait rien d'une guerre grecque, mais tout d'une guerre russe; c'est pourquoi il recommanda de commencer les hostilités dans le Nord et de s'unir, dans ce but, avec les Serbes et les Albanais du Nord; au concours du Sud, il ne donna qu'une importance secondaire. Léventis, Dikaios et d'autres hétairistes, originaires du

Péloponèse, étaient d'un autre avis. D'après leur projet [1], ils proposaient aussi de commencer la lutte au Nord, mais c'était seulement pour faire à la Porte une autre diversion à côté de la guerre contre Ali-Pacha et pour pouvoir frapper ensuite plus aisément le coup principal au Midi. En même temps, la flotte turque à Constantinople serait incendiée comme par une méprise des gardiens, pour empêcher ainsi que les Turcs ne se vengeassent sur les chrétiens dans la capitale. Conçu avec prévoyance, comme on le voit par cette dernière mesure, leur projet avait encore un côté pratique, en ce qu'il conseillait d'attirer, par la fuite ou par la demande d'un congé, tous les soldats grecs dispersés et se trouvant au service de Méhmet-Ali, à Naples ou en Crimée. C'est pourquoi Ypsilantis était disposé à accepter ce projet, au moins dans ses traits généraux. Il compromettait la Russie d'une manière moins frappante en débutant au Midi, où l'ardeur du patriotisme était plus grande que partout ailleurs, où il y avait à combattre, au commencement, le moins de Turcs, et où l'on pouvait le plus facilement tendre la main à la flotte et former une alliance avec les Albanais. Le seul obstacle à l'exécution de ce projet se trouvait dans les communications faites antérieurement à Ypsilantis sur l'impossibilité dans laquelle se trouvait le Péloponèse à résister aux ennemis. Dans la réunion à Ismaïl*, Dikaios leva cependant cette difficulté en présentant aux chefs de l'hétairie un rapport couvert de nombreuses signatures de Péloponésiens, rapport qui affirmait, au contraire, que tout, dans leur pays, était entièrement prêt pour la guerre. On décida donc qu'Ypsilantis se rendrait en Morée en passant par Trieste, et aussitôt on envoya des circulaires et des délégués en Grèce

* 13 octobre.

[1] Philimon, même ouvrage, t. Ier, p. 47.

(Dikaios dans le Péloponèse, Perrhaibos en Laconie et à Souli, etc.) avec l'ordre de préparer énergiquement la guerre, d'armer la flotte et d'organiser les pays autour de l'Olympe. Arrivé à Skouléni, Ypsilantis communiqua les décisions prises à Rhizos Néroulos, un des hétairistes les plus ardents de la Moldavie, ministre de l'hospodar Michaël Soutsos; celui-ci donna son assentiment et promit de travailler son maître pour le gagner à leur cause. De là, le prince se rendit à Kichenef, en Bessarabie, où il s'établit dans la maison du gouverneur, son beau-frère, le général Katakazy.

A peine arrivé là et influencé par les représentations d'autres personnes qui l'y entouraient, il démentit les résolutions qu'on venait de prendre, et voulut, à l'instant même et sans aucun délai, commencer les hostilités dans les Principautés et non pas en Grèce. Le jeune homme, sans expérience du monde, était déjà visiblement enivré par la manière aveugle et enthousiaste dont les jeunes gens, qui l'entouraient, le portaient aux nues et en triomphe devant toute sa nation, en l'encensant avec tout l'art de l'adulation exagérée et surabondante des anciens Byzantins. Rhizos Néroulos, dans l'attente de l'entrevue avec Ypsilantis à Skouléni, lui avait écrit « que ce serait là le plus beau jour de sa vie, » et puis, après avoir fait la connaissance du prince en personne, après avoir entendu « ses discours pareils à ceux de Miltiade, » après avoir vu sa personne « ressemblant à celle d'un Achille, » après avoir lu ses « lettres comme Thémistocle en écrivait, » il arriva, dans ses lettres, au comble de l'exagération en comparant ce prince à « Lafayette et Washington. » Les jeunes gens ardents, téméraires à tout oser, et fanfarons, pour lesquels rien n'était trop hardi ni trop audacieux, envoyaient au prince de près et de loin les projets les plus

extravagants et les plus insensés, qui témoignaient autant de l'imagination exubérante et fantastique de leurs auteurs que de l'absence de toutes connaissances et de toute expérience. Malheureusement le prince lui-même, par son inexpérience et son exaltation, se rapprochait le plus de cette classe des hétairistes, contre laquelle des hommes tels que Savvas et Paparrigopoulos l'engageaient inutilement à se tenir sur ses gardes. Ainsi le prince, étant encore à Saint-Pétersbourg, avait engagé Viaros Kapodistrias à Corfou, ainsi que Pétrobey, à transporter en Laconie les Souliotes de Corfou, et à déterminer les capitaines de l'Épire à conclure une alliance entre eux, montrant ainsi son ignorance évidente, quant aux grands événements accomplis en Albanie, et d'une importance si capitale pour tout Grec, événements qui, à ce moment, rendaient également impossible la réalisation des deux mesures que le prince venait de recommander. Ainsi encore, le prince avait frappé de terreur les éphores de l'hétairie à Constantinople, en leur donnant pour mission de s'emparer, au moment de l'exécution, par une nuit orageuse, de la flotte turque, des arsenaux et de la capitale, et de forcer le Sultan à se rendre, ou à fuir, ou à se brûler lui-même! Ces folies avaient leur racine dans une idée extravagante du prince phanariote, qui l'avait peut-être héritée de son père, mais qui l'a malheureusement transmise à ses descendants, idée qui se trouvait exprimée dans le phénix, l'emblème des hétairistes, et dont le but peut être exprimé ainsi qu'il suit : rétablir un empire byzantin à Byzance, relever dans ce marais le trône du peuple hellénique rajeuni, et incorporer à cette nation toutes les tribus barbares de l'empire turc, qui, dans le plus bref délai, en auraient fait ce qu'étaient devenus les Turcs et les Romaïques. Ces extravagances étaient ensuite nourries par

des hommes fantasques et écervelés à Constantinople, qui semblaient regarder comme la chose du monde la plus facile de prendre une poignée de gens sans armes, sans chefs et sans expérience de la guerre, de vaincre avec eux l'armée fanatique des janissaires, et de s'emparer, par un coup de main, d'une ville de six cent mille âmes, sans songer nullement que la tentative la plus éloignée d'une telle entreprise téméraire aurait été le signal du plus terrible massacre des chrétiens. Des conseillers aussi inexpérimentés poussaient, à ce moment aussi, à Kichenef, le prince à prendre ses nouvelles résolutions. On pourrait trouver pour elles du moins quelques raisons séduisantes. La condition des Principautés était pénible; on s'y sentait oppressé et mal à l'aise. Depuis la conclusion de la paix, on y vivait dans l'indigence causée par l'abondance des produits; les greniers regorgeaient de masses de blé, qui ne trouvaient pas d'acheteur, comme les pâturages étaient surchargés de bestiaux, qui ne se vendaient pas; les boyards aspiraient à un changement. Les prédécesseurs des hospodars actuels, d'Alexandre et de Michaël Soutsos, avaient provoqué une violente agitation par de terribles exactions. Dans la Valachie, Alexandre Soutsos, gouverné despotiquement et de la manière la plus indécente par le consul russe Pini, continua à régner de cette même manière, et plusieurs boyards avaient porté plainte contre lui, à cause de ses injustices criantes; les hétairistes crurent donc pouvoir exploiter ce mécontentement et ce malaise général. On se promettait des succès assurés à l'aide des gens armés dont on pouvait disposer. On comptait sur les gardes du corps de l'hospodar, dont on espérait se rendre maître par Savvas et par Géorgakis d'Olympie; puis on comptait sur les pandours, ces anciennes milices abolies à cette époque; on comptait sur les habitants

des montagnes (les Pléyasches), exempts de tribut et demeurant près de la frontière autrichienne, comme sur les Potokèches, qui ont pour mission de garder les routes (les klephtes et les Armatoles de Valachie). Quant à la Servie, où le pacha turc épiait l'occasion favorable pour assassiner Miloscli et pour s'emparer de ses dignités, on croyait en être sûr; on croyait même pouvoir compter sur la reconnaissance des Serbes, qui devaient rendre les secours donnés autrefois par Konstantin Ypsilantis au soulèvement serbe. Les forteresses turques sur le Danube étaient, pour ainsi dire, sans provisions de guerre et sans garnison. De plus, sans avoir obtenu préalablement l'assentiment de la Russie, la Porte n'avait pas le droit de faire entrer des troupes dans les Principautés, ce qui donnait toujours un délai déterminé permettant d'organiser l'insurrection. Contre toutes ces considérations, les objections les plus graves restaient impuissantes. Déjà auparavant, en 1819, Théod. Négris, dans un mémoire hétairiste, avait déclaré que la Dacie était la partie la moins sûre de tout le territoire habité par les Grecs, puisque les Turcs s'y étaient confondus avec les Grecs plus que partout ailleurs; que les Grecs de la Dacie, appartenant plutôt à la classe pauvre, s'y étaient dégradés plus que dans les autres provinces; que la corruption morale y était la plus grande et que les liens rattachant les Grecs de la Dacie aux autres Grecs y étaient extrêmement relâchés. Parmi les indigènes de ce pays, il n'y avait que maîtres et serfs; les paysans grossiers, bien éloignés de l'esprit public animant les Serbes, qui croyaient devoir s'intéresser à toutes les affaires du pays, se laissaient mener comme des enfants par les popes, aussi grossiers qu'eux-mêmes, et dépendant, à leur tour, du haut clergé, qui partageait les intérêts des boyards. Les nobles, s'étendant avec leur luxe insensé et emprunté à la

civilisation de l'Europe au-dessus de ce fond barbare et indigène, haïssaient les Grecs à cause des hospodars phanariotes, qui les avaient supplantés dans l'administration de leur propre pays, et qui, dans leurs places chèrement achetées, les avaient pressurés, pour permettre à la Porte de leur faire rendre gorge, à leur tour, avec plus de facilité. Les gens armés, sur lesquels on comptait, étaient peu nombreux, indisciplinés, dévorés par les vices et incapables de concevoir une pensée élevée. Konstantin Ypsilantis, plus sage que son fils, n'avait pas cherché des instruments pour une révolution dans cette population; il poursuivit en elle des projets politiques, non pas avec elle, mais au contraire avec des secours étrangers, et non pas, comme son fils, avec des secours imaginaires et simulés, mais avec des secours réels et effectifs. Vouloir compter sur la gratitude et sur la coopération des Serbes, qui possédaient alors dans les choses essentielles ce qu'ils avaient voulu obtenir, c'était une imprudence aux conséquences de laquelle les auteurs de ce projet de guerre dans le Péloponèse, essayaient du moins d'obvier, tellement ils se méfiaient de ces alliés. Il fallait être entièrement dépourvu de toute connaissance des hommes pour croire toujours encore que Milosch, qui, depuis 1818, s'était si souvent moqué des hétairistes en les payant de belles promesses, et qui, plus tard, pendant des années entières, persécuta et surveilla avec la plus grande rigueur les démagogues hétairistes, que ce Serbe rusé risquerait maintenant sa position en faveur des Valaques et des Grecs! Et on croyait cela au moment même où une députation des Serbes les plus notables poursuivait les demandes de leur nation à Constantinople, « dans la gueule du lion, » où tous auraient été perdus au moindre mouvement populaire! Malgré tout cela, Ypsilantis persévéra

dans sa dernière résolution. Géorgakis et Savvas reçurent ordre d'établir, dans la nuit du 26 novembre, un gouvernement provisoire à Boukharest et de se mettre d'accord avec Milosch. Karavias, d'Ithaque, un des premiers hétairistes de la Moldavie, devait, au même moment, paraître devant Iassy avec autant d'hommes qu'il en pourrait trouver. On envoya à Constantinople des plaintes mêlées de menaces sévères, parce qu'on y avait retardé l'exécution du coup de main qu'on avait eu l'intention d'y faire. Une circulaire, datée de Kichenef[1], appela aux armes les habitants des îles, qui pouvaient y lire l'assurance hardie : « que les Grecs possédaient un second et grand Alexandre, qui attendait avec impatience le moment où il les verrait redemander leurs droits l'épée à la main, pour étendre aussitôt son bras puissant, afin de les soutenir! » Ce fut cette assurance seule avec laquelle Ypsilantis disait et écrivait ces choses-là, qui imposa du moins le silence même à un Milosch, auquel le prince donna* dès lors et sans façons des ordres au nom de *l'illustre gouvernement*, en l'effrayant, avec la plus grande effronterie, par la crainte de persécutions de la part des Turcs, et lui présentant comme imminente une guerre russe. En même temps, il lui annonça que, le 27 novembre, une insurrection générale éclaterait à la fois à Constantinople et depuis la Morée jusqu'au Danube[2]. Ce fut encore cette assurance d'Ypsilantis qui alors poussa l'hospodar Michaël Soutsos dans les rangs des hétairistes, ce qui fournit aux révoltés en Moldavie une base d'opérations sûre. Ainsi, le bras était déjà levé qui devait frapper le coup; quand Ypsilantis le laissa tomber encore une fois; la résolution prise en der-

* 5 novembre.

[1] Philimon, même ouvrage, t. Ier, p. 377.
[2] Même ouvrage, t. Ier, p. 237.

nier lieu fut abandonnée de nouveau, et les ordres donnés furent révoqués. Un des présages les plus fâcheux pour l'entreprise était la discorde ouverte entre les organes principaux chargés de l'exécution de tous ces projets, discorde qui s'ajouta à l'incertitude régnant si évidemment dans l'âme du commandant en chef lui-même. Savvas, homme prudent, voulait qu'on s'assurât d'abord que tous les préparatifs seraient faits en Thrace et dans la Grèce occidentale, et qu'on fût arrivé avec Milosch à un arrangement certain; Géorgakis, impatient de commencer l'insurrection, voulait, en cas de besoin, soulever, même malgré Milosch, les Serbes, dans les rangs desquels il avait combattu autrefois sous l'heiduque Welko; tous les deux étaient donc dans une opposition irréconciliable l'un vis-à-vis de l'autre. La mésintelligence se glissa aussi entre Ypsilantis lui-même et Michaël Soutsos. Au moment où une maladie d'Alexandre Soutsos fit naître dans l'âme du prince moldave le désir et l'espérance d'obtenir la place d'hospodar en Valachie, il eut à craindre même la perte de sa place en Moldavie, si l'insurrection venait à éclater, insurrection qui, dans l'opinion des Savvas, ne mettrait plus des Soutsos, mais bien un prince russe, à la tête du gouvernement. Ypsilantis avait été averti que Soutsos, homme fin et instruit, attendait de Saint-Pétersbourg des renseignements plus détaillés. Dans cette crainte, il trouva de nouveau nécessaire de hâter l'explosion du soulèvement, pour y entraîner Soutsos, dont il ne pouvait pas se passer. Mais, pour cela, la coopération de la Servie était indispensable. Ypsilantis envoya donc à Milosch une nouvelle lettre*, dans laquelle, pour dissiper dans son esprit, dès le commencement, les mêmes doutes qui faisaient hésiter Soutsos, il concéda à Milosch le titre de prince légitime de la Servie, en ajoutant à sa lettre le

* 7/19 janv. 1821.

projet d'un traité dans lequel les rapports futurs entre la Servie et la Grèce étaient envisagés comme une espèce de confédération. Un nouvel incident donna de nouvelles raisons pour hâter le commencement de l'insurrection. Alexandros Soutsos mourut*. On avait donc là l'occasion la plus favorable de provoquer, avant la nomination d'un nouvel hospodar, sous des prétextes spéciaux et entièrement locaux, un mouvement particulier qui devait préparer et faciliter le soulèvement en Moldavie. C'est pourquoi Ypsilantis fit alors ses demandes catégoriques à Michaël Soutsos, et cet homme faible, dans sa situation pénible, accorda tout ce qu'il pouvait et tout ce qu'il était obligé de faire. Ce qui, en dernier lieu, fit pencher la balance, ce fut la révélation des projets hétairistes, qui était partout imminente ou qui avait été faite déjà. A Iassy, ce secret était de notoriété publique. A Constantinople, il fut dénoncé par un certain Asimakis, conjointement avec Eustathios Galatis, qui ne respirait que la vengeance du meurtre de son frère. A Naussa, en Macédoine, le messager Ypatros, portant des lettres écrites de la main même d'Ypsilantis, fut assassiné par le primat Zaphirakis, non par hostilité contre l'hétairie, mais parce que Ypatros prétendit avoir été envoyé au secours d'Ali-Pacha, que Zaphirakis haïssait et craignait. Enfin aussi, le dernier messager envoyé à Milosch fut saisi au passage à Addakalé; c'était le pope Aristidis, qui, pendant qu'on le traînait à Widdin, trouva moyen en chemin de détruire ses papiers et de se précipiter du haut des rochers abruptes du grand village de Phétislam.

* 1er février.

Insurrection en Valachie.

Il y avait à Boukharest, dans la troupe de l'hospodar, un certain Théodore, né à Soulza, dans la Petite-Valachie, et appelé Vladimiresco, de la décoration russe qu'il portait; c'était un soldat hardi et d'une grande expérience de la

guerre, mais sans instruction, sans conscience aucune, et plein de perfidie rancunière et d'ambition grossière, comme le sont tous les barbares soutenus par la fortune. Géorgakis l'Olympien l'avait, peu de temps auparavant, initié à demi dans les projets de l'hétairie. Après la mort de l'hospodar, Théodore, qui, dans les derniers temps, avait été tourmenté par plusieurs procès compliqués, parut être aux hétairistes un homme admirablement apte à prendre en main un premier mouvement. Géorgakis l'Olympien, autrement soldat loyal et irréprochable, ne pensait pas, d'après les idées des Orientaux sur l'honneur, mal faire, si, en flattant la vanité et l'ambition de Théodore, il le faisait agir pour les intérêts de l'insurrection grecque, sous le faux semblant d'un mouvement valaque et même antigrec; il lui persuada d'adresser de la Petite-Valachie un appel aux armes à ses compatriotes pour combattre les phanariotes, contre lesquels on pouvait le plus facilement allumer la haine des Roumains. Après s'être mis en marche avec quelques hommes seulement, Théodore s'empara* de la petite ville de Tchernetz, près des ruines du pont de Trajan, en proclamant tout haut « qu'il venait comme fidèle sujet de la Porte et seulement pour faire cesser les exactions et les abus des hospodars et pour rétablir les anciens droits. » Il engagea les provinces à envoyer des délégués pour délibérer sur le bien public. En même temps, il envoya au sultan un mémoire justificatif dans lequel il exposa ce dont on avait à se plaindre, en demandant même l'intervention d'un commissaire turc. Aussitôt, paysans et pandours se réunirent sous ses drapeaux, car ils avaient en perspective le pillage des riches et des archontes. Le divan, composé du métropolitain et des boyards, qui avait pris provisoirement les rênes du gouvernement, après la mort de l'hospodar, expédia quelques gens pour faire des

* Commencement de février.

recrues parmi les pandours; mais ces envoyés ne trouvèrent pas de partisans. Lorsque les insurgés augmentèrent en nombre et qu'ils s'approchèrent, on leur opposa une troupe de huit cents hommes, commandés par Konstantinos Samourkasis, par Géorgakis et son ami Pharmakis, le Macédonien, tous hétairistes, qui étaient d'intelligence avec Théodore, et le favorisaient par tous les moyens possibles. Le nouvel hospodar désigné, Skarlatos Kallimachis, avait député trois kaïmakams (lieutenants) à Boukharest, pour y rétablir la tranquillité, si c'était possible, sans la coopération des troupes turques; ces délégués étaient Joannès Samourkasis, Konstantinos Négris et Stéphanos Vogoridis, dont les deux derniers s'étaient attiré la réputation la plus fâcheuse, par leur cupidité insatiable, dans toutes les places qu'ils avaient occupées auparavant. Lorsqu'ils arrivèrent*, Théodore était déjà maître de toute la Petite-Valachie, excepté Krajova, où il y avait une troupe de soldats qui auraient été prêts à combattre, mais qui étaient tenus dans l'inaction par Géorgakis. Le divan et les kaïmakams étaient dans la perplexité la plus grande. Samourkasis, l'hétairiste, vint à Boukharest et conseilla au gouvernement provisoire d'appuyer les demandes de Théodore auprès de la Porte. Incertains sur ce qu'ils avaient à faire, et démentant leurs propres conseils, les membres de ce gouvernement proposèrent tantôt au sultan de faire ces concessions, tantôt ils lui annoncèrent qu'ils combattraient les rebelles avec leurs propres armes, tantôt ils songèrent à appeler des troupes turques. Le consul général de Russie s'opposa à cette dernière mesure et donna ainsi gain de cause à l'insurrection. Lorsque Théodore s'approcha de Boukharest, une partie des boyards s'enfuirent de l'autre côté de la frontière autrichienne; les trois kaïmakams, se retirant à Roustchouk, abandonnèrent la garde de la ville

* 10 mars.

à Savvas, qui n'opposa aucune résistance aux révoltés, lorsque ceux-ci s'approchèrent. La nouvelle de l'apparition d'Ypsilantis à Iassy acheva de jeter dans la consternation et dans un trouble extrême tous les propriétaires, toutes les autorités et tous les Osmanlis, qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Sans être arrêté, Théodore fit son entrée dans Boukharest* ; Géorgakis et Pharmakis, avec leurs hommes, l'y suivirent et délibérèrent souvent avec lui et avec Savvas, sans cependant réunir leurs différents corps de troupes. Tous étaient dans l'attente de ce qui leur arriverait de Iassy.

* 30 mars.

Ypsilantis en Moldavie.

Ypsilantis était arrivé* dans cette dernière ville déjà depuis plusieurs semaines, avec ses frères Nikolaos et Géorgios, avec le prince Géorgios Kantakouzinos et quelques autres compagnons. Ses premières démarches mêmes, comme tout ce qu'on faisait, bravaient le bon sens le plus simple et, d'après les idées de l'Occident, aussi tout honneur et toute moralité. Au moment de la levée de boucliers, Ypsilantis avait envoyé à l'ambassadeur de Russie à Constantinople, le baron Stroganow (Strogonof), un grand nombre de lettres pour des conjurés de cette ville, et qui, pour la plupart, leur étaient adressées par leurs pères, leurs femmes et leurs fils pour leur conseiller de fuir. Ypsilantis mit ainsi l'ambassadeur dans l'alternative la plus embarrassante, ou d'exposer ces gens en délivrant leurs lettres, ou de les priver de l'avertissement en les retenant. Une démarche aussi impardonnable ne pourrait paraître que plus coupable, si elle avait été faite dans l'illusion, également impardonnable, que ces lettres trouveraient la capitale déjà renversée et en ruines, prosternée au pied de la croix! — Après que la question de savoir où et à quelle occasion éclaterait l'insurrection avait été jusque-là l'objet principal de toutes les délibérations des hétairistes,

* 8 mars.

le *commandant en chef*, immédiatement après son entrée à Iassy et dans le premier entretien qu'il eut avec Soutsos dans la maison de son postelnik, du nom de Rhizos Néroulos, montra qu'il était venu sans aucune idée raisonnable et bien arrêtée sur la position qu'il prendrait lui-même vis-à-vis des Moldo-Valaques, et quelle serait la leur vis-à-vis de toute son entreprise. Il exprima l'intention de vouloir abolir les priviléges des boyards et de vouloir proclamer l'égalité politique dans les Principautés. Rhizos, qui jusque-là avait été son plus grand admirateur, dut conjurer Ypsilantis de se mettre sur ses gardes contre les théoriciens de son entourage, qui n'apprenaient la politique que dans les livres, pour le détourner de cette démarche, qui exciterait, lui disait-il, les hommes de toutes les conditions et de toutes les classes contre lui [1]. De cette témérité radicale, avec laquelle il avait paru vouloir entraîner les Roumains en masse dans ses voies révolutionnaires, le prince, s'inspirant d'autres conseils; passa tout à coup à l'extrême contraire, à une indifférence froide; il s'avisa d'exclure, pour ainsi dire, toute cette population de la participation à son entreprise. Il publia* un manifeste adressé aux Moldaves, dans lequel il déclarait qu'il n'était que de passage dans leur pays pour aller en Grèce, et qu'il les exhortait à vaquer tranquillement à leurs occupations paisibles et à obéir à leur maître; mais, ajouta-t-il, « si quelques Turcs désespérés osent fouler votre sol, une grande puissance est prête à punir leur témérité. » Il fit ensuite absolument les mêmes déclarations au sein du divan des boyards, qu'il détermina à adresser directement et sans autre préambule, à l'empereur de Russie, à Laybach, une demande semblable à celle de l'hospo-

* 7 mars.

[1] Rhizo Nerulo, *Histoire moderne de la Grece*, p. 289.

dar, pour prier l'Empereur d'occuper la Moldavie; Ypsilantis lui-même accompagna ces requêtes d'une lettre détaillée pour le czar. Lorsque quelques jours plus tard, en partant pour la Valachie, il s'y fit précéder par les déclarations rassurantes qu'il ne resterait pas lui-même dans la Principauté, qu'il ne ferait que la traverser, il assura encore aux Valaques que la Russie ne permettrait pas aux Turcs d'entrer dans leur territoire, et que, dans ce but, Wittgenstein avait déjà fait partir les troupes de Varsovie pour les concentrer sur la frontière. On aurait dit que ces proclamations si ternes devaient être contre-balancées ensuite par un appel[1] d'autant plus ardent et adressé par le prince
* 18 mars. aux Grecs*, appel rempli à l'excès de phrases tellement absurdes, qu'un ennemi n'aurait pas pu en inventer de pires pour perdre la cause d'Ypsilantis précisément aux yeux de ceux sur l'assistance matérielle ou morale desquels le prince comptait avec une confiance si ferme. « Les peuples de l'Europe, y disait-il, qui ont combattu pour leurs droits et pour leur liberté ont invité les Grecs à les imiter. L'ennemi est faible et sans puissance. A la première apparition des légions de la patrie, les Grecs verront tomber les antiques colonnes du despotisme devant leurs drapeaux victorieux. Les Grecs devront se réunir pour combattre entre Marathon et les Thermopyles; le sang des tyrans coulera en sacrifice expiatoire et agréable aux mânes d'un Épaminondas et d'un Thrasybule, d'un Miltiade et d'un Léonidas. » Puis Ypsilantis répéta dans cet appel encore l'assurance que les Grecs verraient une

[1] Ces documents se trouvent tous dans Philimon, *Insurrection grecque*, t. II, source très-riche pour tout ce qui est fait historique dans ces événements, qui eurent lieu en Moldo-Valachie; mais, pour les juger avec justesse et impartialité, il ne faut pas prendre pour guide l'auteur qui, dans son ouvrage, a voulu élever un monument à la gloire de la famille Ypsilantis.

grande puissance protéger leurs droits. En vain Kantakouzinos[1] avait essayé de réfréner cette pétulance frivole avec laquelle le général en chef compromettait l'empereur russe; Ypsilantis se plaisait à se prévaloir avec outrecuidance de cet appui si puissant, comme pour donner un soutien moral à sa propre impuissance; on prétend même que, dans des conversations particulières, le prince avait parlé d'entretiens qu'il aurait eus avec le czar, qui y aurait donné son assentiment à l'entreprise d'Ypsilantis. Les manières du prince et sa façon d'agir étaient telles qu'on aurait pu croire qu'il ne représentait pas seulement le czar, mais qu'il portait déjà la couronne de la Grèce sur sa propre tête. Dès son arrivée à Iassy, il fit attendre les boyards, pendant des heures entières, dans l'antichambre, et les reçut avec une froideur orgueilleuse. Plus tard, il avait toujours avec lui dans son quartier général une troupe de comédiens, et au milieu de l'agitation militaire qui régnait dans son camp, à Tirgowischt, il maintenait l'étiquette et voulait qu'on réservât un escalier particulier pour ses frères et pour les personnes du rang de princes, quand ils viendraient chez lui[2]. Lorsque, par son premier ordre du jour, daté de Iassy*, il organisa ce qu'il appelait * 9 mars.
son armée, il mit à la tête de l'état-major des deux corps d'armée et à la tête des cadres vides des régiments le prince Kantakouzinos, ses deux frères, Doukas et d'autres favoris pris dans son entourage. Ce fut en vain qu'on insista auprès d'Ypsilantis pour qu'il attirât à lui les personnes influentes du pays et qu'il donnât toute sa confiance

[1] Mémoire du prince Kantacouzéno sur les événements en Moldavie et en Valachie. Dans les *Lettres d'un témoin oculaire de la révolution grecque de l'année 1821*. Halle, 1821.

[2] Nous n'ignorons pas que Trikoupis donne de cet arrangement des raisons plus simples.

à Géorg l'Olympieu. Le prince accorda la préférence à un seul homme pris dans leurs rangs : c'était Basilios Karavias, d'Ithaque, et ce fut précisément lui qui contribua le plus à imprimer la flétrissure la plus odieuse au nom du
* 5 mars. prince. La veille* du jour où Ypsilantis passa le Prouth, Karavias avait massacré à Galatz une petite garde turque comme il s'en trouvait dans chaque ville fréquentée par les Turcs pour protéger ces derniers; il avait profané les mosquées et même tué l'iman, quoiqu'il n'eût reçu du prince que l'ordre de désarmer la garde turque et de ne tuer que ceux qui résisteraient les armes à la main. Le prince loua et récompensa expressément, dans un ordre du jour spécial, cet acte sanglant et d'une folie imprudente. En effet, les Turcs qui se trouvaient à Braïla, place qu'on aurait pu facilement prendre par surprise, étaient alors avertis de se tenir sur leurs gardes. Un acte aussi sanglant que celui de Galatz eut lieu aussitôt sous les yeux mêmes du prince. La garde turque de Iassy avait été désarmée à l'entrée d'Ypsilantis dans cette ville, et placée avec trente commerçants turcs sous la surveillance des soldats du prince; mais, pendant la nuit, on en massacra le plus grand nombre sans raison aucune et sans miséricorde. Ces méfaits atroces marquèrent ici le commencement des mêmes horreurs pour lesquelles le signal avait été donné dans le Mexique par la misérable bande d'Hidalgo. Ces méfaits déchaînèrent la vengeance fanatique des Turcs et imprimèrent aux combats de la révolution naissante le caractère terrible d'une guerre de destruction, comme dans l'Amérique du Sud. A côté des massacres injustes, il y eut le pillage injuste. Ypsilantis fit arrêter un banquier, Paul Andréas, sur le seul bruit qu'il avait entre ses mains des sommes d'argent appartenant à l'hétairie, et même, après qu'il eut été reconnu que c'était un faux bruit, le prince

ne le relâcha que contre le payement d'une somme d'argent. Ces procédés jetèrent la consternation dans l'âme de tous les riches; deux des boyards les plus considérés en Moldavie prirent la fuite, ce qui donna aussitôt aux Valaques, éloignés encore du danger, le signal de suivre leur exemple. Cette terreur inspirée aux Moldo-Valaques, la confirmation de la nouvelle de l'arrestation d'Aristidis, l'espoir déçu au sujet de la Servie, l'absence de toute nouvelle, si impatiemment attendue, du coup de main qui devait être exécuté dans la capitale, les soupçons que les adversaires du prince faisaient naître en disant que, comme son père, il voulait conquérir le pouvoir souverain dans les deux Principautés les armes à la main, tout cela fit fléchir le courage et l'humeur guerrière du prince, même avant qu'il se fût avancé dans la Valachie.

Lorsque Ypsilantis se mit en marche pour Boukharest*, il fit partout commander des vivres pour dix mille hommes; mais, à ce moment, son *armée* n'était composée que de huit cents cavaliers pris dans la troupe des *Albanais*, mercenaires de l'hospodar ou cosaques enrôlés par Doukas. Peu de Moldaves se joignirent à Ypsilantis; les Valaques l'accueillirent avec une profonde méfiance, car ce qu'ils voulaient le moins, c'était de faire de leur pays le théâtre d'une guerre pour les Grecs. L'opposition entre les penchants et les intérêts des Roumains et des Grecs était si grande qu'à Constantinople on ne voulait même pas croire qu'il y eût une connexion entre le mouvement de Théodore et celui d'Ypsilantis, dont le dernier était entrepris *par* les Grecs et le premier *contre* eux. C'est pourquoi aussi le commandant en chef n'eut aucun succès, lorsque, arrivé, après une marche de sept jours, à Fokschani, sur la frontière des deux Principautés, il y publia un appel « aux Daces*, » dans lequel, changeant encore une fois de posi-

Ypsilantis en Valachie.

* 13 mars.

* 25 mars.

tion vis-à-vis des habitants des Principautés, il les exhorta à prendre part à l'insurrection du peuple grec. A Fokschani, sa troupe s'accrut par l'arrivée de quelques hommes sous le commandement de Karavias et d'Anastasios d'Argyrokastro, et on profita d'un séjour de plusieurs semaines dans cette ville pour former une « légion sacrée » d'hommes vêtus de noir, en signe de deuil, avec une tête de mort sur la coiffure, légion qui devait rappeler les triomphes de Leuctres. On partit ensuite ; la marche était désordonnée et continuellement troublée par les querelles entre Doukas et Karavias, les favoris d'Ypsilantis, pendant que les habitants du pays s'enfuyaient pleins de crainte à l'approche de l'armée. Celle-ci se dirigea sur Ploïeschti, où le prince, alarmé par les nouvelles que lui donnait l'Olympien sur l'attitude de Théodore et de Savvas, fit de nouveau une halte de dix jours, ne sachant s'il pouvait oser s'avancer sur Boukharest ou s'il devait de préférence tourner ses pas vers Tirgowischt, l'ancienne capitale de la Principauté. Quatre semaines après son départ de Iassy,
* 7 avril. Ypsilantis arriva enfin à Kolentina, devant Boukharest*, lenteur extrême, si l'on considère que son entreprise était une de celles dont tout le succès dépend de mouvements rapides, et où il s'agit d'enflammer le zèle des amis, d'entraîner les indécis et d'étourdir les ennemis. Le métropolitain de Boukharest et les quelques boyards qui y étaient restés, heureux de donner aux hordes sauvages de Théodore un chef d'une autorité plus grande, engagèrent le prince à faire son entrée dans la ville. Géorgakis se mit sous ses ordres; mais Théodore et Savvas tardèrent à venir. Ypsilantis envoya Lassanis à ce dernier, qui, après quelques réponses évasives au commencement de leur entretien, reprocha franchement au secrétaire du prince l'absence des secours de la Russie, sans lesquels les Princi-

pautés courraient à leur perte. Lassanis apaisa encore une fois cet homme circonspect, en lui représentant que la Russie devait d'abord attendre l'entrée des troupes turques dans les Principautés, pour avoir un juste prétexte d'intervention. Savvas alors se présenta devant le prince avec un dévouement entier en apparence. Il dissipa les soupçons que le prince avait contre Théodore; il offrit de le déterminer au retour, et, restant lui-même comme otage dans le camp du prince, il persuada effectivement à Théodore de se rendre au quartier général d'Ypsilantis. Vladimiresco y feignit être dévoué et zélé. Mais les soucis que lui inspirait le sort de la Valachie, la méfiance avec laquelle il considérait la capacité, les ressources et les appuis d'Ypsilantis, le plaisir qu'il éprouvait à jouer le rôle de prince indépendant, étaient autant de tentations pour le *domno Théodoros*, comme il aimait déjà à s'entendre appeler, et lui suggéraient des projets de trahison, dont le but était d'acheter la faveur des Turcs par la ruine d'Ypsilantis, de rétablir un gouvernement indigène et d'être peut-être lui-même revêtu du pouvoir suprême. Il avait imaginé un plan très-habile, lorsqu'il essaya de décider Ypsilantis à s'avancer vers la Bulgarie, où un certain Christos Pankos devait se tenir tout prêt à le recevoir, près de Zimnitza. Mais une entreprise aussi hasardeuse aurait été déjà en elle-même au-dessus des forces d'Ypsilantis: son armée, qui, tout en s'augmentant à Kolentina, ne dépassait pas le nombre de trois mille hommes, était composée de gens sans aveu et indisciplinés, s'abandonnant à toutes leurs convoitises, à l'exception seule de la légion sacrée, vers laquelle affluait, avec un zèle touchant, un grand nombre de jeunes gens d'une organisation plus délicate, ayant quitté les écoles, les universités et les comptoirs du pays même et de l'étranger, et formant une forte partie de

la fleur de cette jeunesse grecque, si peu nombreuse encore, qui partageait le nouvel enthousiasme pour la civilisation et la liberté. Il aurait été, en outre, trop téméraire de s'avancer au milieu d'une population sur les dispositions de laquelle le prince avait reçu, par d'autres sources, des informations très-menaçantes, et de laisser derrière lui les Moldo-Valaques, hostiles à sa cause, et au milieu desquels l'indignation générale aurait éclaté déjà, si l'on n'avait pas supposé que le gouvernement russe était l'instigateur de ce mouvement. C'est précisément sur ce dernier point que toutes les illusions allaient être dissipées d'une manière cruelle dans l'esprit des dupes nombreuses, comme dans l'esprit du prince dupé, qui avait trompé tout le monde, comme il s'était trompé lui-même.

Les rapports des insurgés avec la Russie. * 8 mars.

La lettre écrite par le libérateur de la Grèce de Iassy * et adressée à l'empereur Alexandre, à Laybach[1], était, si l'on considère les temps, les personnes et les rapports existant entre elles, le comble de l'étourderie, de l'imagination fantasque et, si l'on veut, de la bonhomie à peine croyables d'Ypsilantis. Il répara ici par écrit ce qu'il avait voulu dire oralement au czar à Saint-Pétersbourg, et mit de cette manière hors de tout doute du moins la naïve simplicité et la pureté de sa confiance crédule dans le monarque russe. Il y disait que les nobles instincts des peuples venaient de Dieu, et que c'était par suite d'une inspiration divine que les Grecs s'élevaient aujourd'hui pour secouer un joug quatre fois séculaire. Son devoir envers la patrie et « les dernières volontés de son père » lui ordonnaient, ajoutait-il, de se consacrer à cette cause. Plus de deux cents adresses, signées de plus de six cent mille noms de gens notables de toutes les classes et de toutes

[1] Nous en avons une copie en manuscrit sous les yeux.

les provinces de la Grèce l'appelaient pour se mettre à la tête de l'insurrection! La divine Providence avait jeté, disait-il encore, un regard de compassion sur la malheureuse patrie et tellement aveuglé les yeux de ses oppresseurs, que ceux-ci étaient restés dans la plus complète inaction, malgré les dénonciations répétées des Anglais et malgré la manifestation ouverte de l'esprit d'indépendance en Grèce. Vers la fin de cette lettre, l'auteur adresse à l'Empereur un appel pour la délivrance de la Grèce et la prière de protéger sa famille, dont aucun membre n'avait, selon lui, connaissance du mouvement. — Cette théorie de l'origine divine de la révolution, à laquelle Ypsilantis avait ingénument ajouté l'aveu que la révolution était l'œuvre d'une société secrète dont les ramifications s'étendaient sur toutes les parties de la terre où il y avait des Grecs, cette théorie, disons-nous, n'aurait pas pu être adressée au czar* à un moment plus malheureux qu'à l'é- * 18 mars.
poque présente où en Espagne et en Portugal la révolte était encore à son apogée; où, sur les derrières de l'armée autrichienne, qui marchait sur Naples, l'insurrection éclata dans le Piémont; où, dans le camp des princes, à Laybach, tous étaient dans une terreur panique et où Alexandre s'était rendu à discrétion au prince Metternich et à sa politique. L'Empereur adressa donc aussitôt publiquement et officiellement l'ordre d'observer la neutralité la plus rigoureuse à Wittgenstein, qui commandait en chef en Bessarabie, en même temps qu'il ordonna à son ambassadeur à Constantinople d'offrir au Grand-Seigneur le concours de la Russie pour étouffer l'insurrection. Ypsilantis était à peine arrivé à Kolentina, que le consul russe à Iassy annonça* publiquement que l'empereur réprouvait * 9 avril.
l'entreprise du prince. Plus tard, une circulaire autrichienne, datée de Laybach, confirma la condamnation des

faits criminels de l'insurrection grecque, que les puissances comptaient traiter d'après les mêmes principes que les révoltes en Italie. Ypsilantis aurait dû prévoir tout cela avec la plus grande certitude, s'il avait mesuré son entreprise d'après la situation politique des grandes puissances de l'Europe; mais il n'avait fait ses calculs que d'après les impressions personnelles que le czar, au cœur sensible, lui avait laissées. Si l'entreprise d'Ypsilantis, comparée avec la position des affaires publiques à cette époque, trahit une imprévoyance à peine croyable, de l'autre côté, la nature de ses rapports personnels et secrets avec le czar l'absolvent du moins du reproche d'une illusion complétement aveugle. Les déclarations publiques du czar le condamnaient, et néanmoins ses sympathies et ses vœux personnels et secrets étaient avec lui, comme Ypsilantis l'avait toujours cru. « Je l'ai toujours dit, ainsi s'exprima l'Empereur en recevant cette lettre de Iassy, ce digne jeune homme a de nobles sentiments. » Pour montrer combien il estimait ces nobles sentiments, l'Empereur fit écrire à Ypsilantis une lettre toute personnelle par la
* 26 mars. main amie de Kapodistrias*, pour lui dorer la pilule venue de Laybach[1]. Quelles devaient être les sensations qu'éprouvait le ministre en écrivant cette lettre qui anéantissait ainsi ses propres assurances et ses encouragements irréfléchis par lesquels il avait attiré des malheurs sans nom à son ami, à une vaste étendue de pays et à toute une génération! L'Empereur fit exprimer à Ypsilantis ses regrets de le voir, lui aussi, entraîné par l'esprit chimérique du jour, qui le portait à vouloir réaliser par la voie de la révolte « le désir naturel des Grecs d'améliorer leur condition et d'obtenir leur indépendance, » et à attacher

[1] Philimon, t. II, p. 324 sq.

son nom à des événements que l'empereur ne pourrait que désapprouver complétement, et cela au moment même où les négociations les plus productives en bons résultats entouraient la paix générale de garanties nouvelles, et où les réclamations de sa famille allaient être satisfaites. L'empereur lui rappela qu'il avait osé promettre l'assistance d'une grande puissance; mais, s'il avait voulu parler de la Russie, ajouta le czar, ses compatriotes la trouveraient immobile, car il serait indigne de l'empereur de miner les fondements de la Turquie par l'action honteuse d'une société secrète. On annonça ensuite au prince, dans les expressions les plus indulgentes, la décision également indulgente prise à l'égard de sa position personnelle; on lui dit que lui et ses frères n'étaient plus au service de la Russie et que l'empereur ne pourrait pas leur permettre de retourner dans son pays. Quant à son entreprise, l'empereur fit parvenir en même temps* à Ypsilantis, par Nesselrode[1], l'ordre de ne pas aller plus loin, mais au contraire de congédier, *si c'était possible*, les malheureux égarés par lui, et s'il avait quelques justes réclamations à adresser à la Porte, de le faire par le baron Strogauow, qui avait reçu les instructions nécessaires à cet égard! — Quelque grandes qu'on estime les fautes qu'il faut imputer à Ypsilantis, aucune d'elles ne sera néanmoins aussi condamnable que la déloyauté honteuse et irréfléchie de cette inconséquence et de cette indécision de l'empereur de Russie. Restant fidèle à l'ancienne inconstance et à la versatilité que le czar avait montrée dans toute sa politique vis-à-vis de la Grèce, il retira sa main du prince rebelle et lui donna cependant en même temps un léger appui qui permit à cet homme à la fois faible et

* 26 mars.

[1] Zinkeisen, *Histoire de la révolution grecque.* 1840, t. I[er], p. 170.

opiniâtre de se soutenir. Le czar poussa à une indécision pareille à la sienne le prince rebelle, découragé, qui avait commencé son entreprise avec tant d'orgueil, et qui encore maintenant ne pouvait pas quitter ses airs superbes; il le poussa à renoncer à moitié à son entreprise désespérée et à la continuer à moitié, et il l'engagea à persévérer dans ce jeu contraire à toute sincérité, par lequel il trompait la masse de ses partisans, qui ne pouvaient pas juger par eux-mêmes. L'empereur fut ainsi la cause de la prolongation d'une lutte insensée, et c'est lui qu'il faut accuser des atrocités sanglantes commises par les ennemis exaspérés, de l'immolation inutile d'une jeunesse noble et enthousiasmée, ainsi que de la ruine qui a accablé les Principautés pendant tant d'années.

Si Ypsilantis avait eu une âme consciencieuse ou un esprit énergique, il aurait eu le choix entre deux moyens honorables pour sortir de cette position fausse au moment où, atteint par le bannissement séculier du czar, il fut frappé encore par l'anathème spirituel que la Porte* avait arraché au patriarche et au synode. S'étant aperçu que la Russie le trompait, il devait renoncer à sa cause perdue, avouer franchement ses illusions, prendre sur lui seul la faute de toute l'insurrection, et essayer de mettre à l'abri du danger, par une amnistie, ses partisans et les Principautés, entreprise dans laquelle l'assistance de la Russie ne lui aurait pas fait défaut. Ou bien il devait, comme instigateur de l'insurrection, faire avant tous les autres ce qui, plus tard, *fut fait*, à la confusion du prince, par un certain nombre de ses partisans excités et séduits par lui. Il devait continuer de poursuivre sa cause désespérée par les mouvements les plus audacieux, couvrir de ses soldats la Moldavie pour maintenir ouverte la communication avec la Bessarabie, où il se formait toujours de

* Commencement d'avril.

nouveaux corps de troupes qui le rejoignaient; il devait franchir le Danube, faire croire, par sa hardiesse, à une secrète assistance de la Russie, malgré toutes les dénégations de cette puissance, et provoquer l'explosion de mouvements grecs qui l'auraient peut-être sauvé. Si tous ces moyens eussent échoué, il aurait dû tomber honorablement sur le champ de bataille, pour sauver l'honneur du soldat et du patriote. Mais ce qui malheureusement est le trait le plus significatif du caractère byzantin, habitué aux sinuosités de l'intrigue, c'est l'impossibilité de suivre une marche aussi simple. Par les tergiversations qui avaient jusqu'alors marqué ses mouvements, Ypsilantis s'était mis déjà, pour ainsi dire, dans l'impossibilité de suivre ces deux chemins droits dont nous venons de parler. Si, dans son désespoir, il eût déposé les armes, ou s'il les eût reprises, il aurait rencontré le même danger. En effet, sa faiblesse et ses erreurs avaient fait naître dans tout son entourage des dispositions peu rassurantes, sombres et hostiles. L'honnête George l'Olympien, dans lequel le prince aurait trouvé un appui pour toute entreprise vigoureuse, avait été toujours tenu aussi loin d'Ypsilantis que possible. Karavias et Doukas, que le prince avait tant favorisés auparavant, étaient alors soupçonnés par lui de vouloir le supplanter. Ypsilantis pouvait s'estimer heureux que ces deux chefs fussent aussi ennemis l'un de l'autre que du prince. Quant à Savvas, qui alors, justifié dans toutes ses méfiances, dans ses avertissements et dans ses conseils, cédait à une fureur vindicative, Ypsilantis craignait qu'il n'entamât traîtreusement des négociations avec les Turcs. Quant à Vladimiresco, le prince eut des preuves écrites de sa trahison par des courriers qu'il avait interceptés; mais ces deux chefs travaillaient, dans des intentions hostiles, l'un contre l'autre, et quelques hétairistes

enveloppaient le traître Théodore d'autres machinations pour le trahir à son tour. Cet état de choses détourna Ypsilantis du chemin droit de l'action et l'engagea dans des routes de plus en plus tortueuses. Sachant moins que jamais ce qu'il devait faire, et plus découragé que jamais, il se laissa effrayer par le contenu principal des lettres venues de Laybach, et n'osa plus poursuivre son œuvre; mais il se cramponna aux accessoires, à tout ce que, dans ces lettres, il pouvait interpréter dans un sens favorable à sa cause, afin de s'épargner, pour le premier moment, l'humiliation ou le danger d'un abandon public de la cause grecque. Comme s'il suivait ainsi les instructions de Nesselrode, Ypsilantis adressa au baron Stroganow, non pas, comme le czar l'avait demandé, ses « justes réclamations, » qu'il aurait à faire, dans son intérêt personnel, auprès de la Porte, mais des propositions relatives à la nation grecque, comme l'autonomie des territoires grecs, etc.; il envoya ces mêmes propositions aussi à l'empereur et en informa en même temps les kaïmakams de l'hospodar Kallimachos, en ajoutant qu'il fallait accepter ces propositions, si l'on voulait qu'il déposât les armes. Il s'abstiendrait, disait-il, de toute attaque, jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse; mais il s'attendrait aussi à ce que les kaïmakams empêchassent, jusqu'à ce moment, tout acte d'hostilité de la part des pachas turcs sur le Danube. Mais au même instant et immédiatement
* 12 avril. après avoir reçu les papiers de Laybach*, il avait informé le baron Stroganow, tout en lui demandant ses conseils ultérieurs, qu'il se retirerait aussitôt, d'après les injonctions de l'empereur! En effet, Ypsilantis partit aussitôt
* 13 avril. de Kolentina* avec trois mille hommes pour Tirgowischt, dans l'unique intention de se rapprocher de la frontière autrichienne, parce que, s'abandonnant toujours à des

rêves chimériques et vains sur l'importance de sa haute personne et de ses hautes relations, il espérait, ce qui était alors le but de tous ses efforts, qu'une fois arrivé sur le territoire autrichien, il obtiendrait *à Constantinople même*, par l'entremise de Stroganow, une retraite libre pour lui-même et pour sa suite[1]. Mais, ce but véritable, il le cacha sous des préparatifs tout à fait belliqueux. Il rangea son faible corps de troupes sur une longue ligne étendue depuis Kimpolung au pied des monts Krapacks jusqu'à Ploïeschti; il se retrancha à Tirgowischt, au centre de cette ligne; il fit avancer vers la Petite-Valachie un petit corps de troupes sous les ordres de Géorgakis à Ploïeschti; il augmenta et exerça la légion sacrée et s'efforça de trouver des vivres et des munitions de guerre qu'on ne pouvait pas facilement se procurer, car l'Autriche empêchait tout arrivage d'approvisionnements, et les Albanais, ne se mettant ni du côté de Théodore, ni de celui d'Ypsilantis, parcouraient le pays en bandes et le pillaient sans pitié. Pendant que le prince prenait ces mesures, il s'efforçait, durant des semaines entières et comme par une habitude de mentir, de continuer les vieux contes, qui étaient devenus alors puérils dans sa bouche. Tantôt il essaya de faire croire à ses hommes que l'entrée des Russes dans la Moldavie était imminente, tantôt il leur disait qu'il y avait eu des combats entre Turcs et Grecs près de Constantinople, ou que les Turcs à Widdin y étaient retenus par une révolte des Serbes[2].

La catastrophe en Valachie.

Tout ceci eut lieu encore au moment où les forces turques des forteresses sur le Danube s'étaient déjà mises en mouvement pour marcher contre les deux Principau-

[1] Suivant des documents authentiques dont nous avons le manuscrit sous les yeux.
[2] Zinkeisen, t. Ier, p. 165.

tés. Un corps de janissaires s'était avancé de Constantinople sous les ordres de Sélim-Méhmed, sous le commandement duquel les trois pachas de Widdin, de Silistrie et de Braïla devaient opérer ensemble. Kara-Moustapha, de
Fin d'avril. Silistrie, poussa* tout droit vers Boukharest deux corps, forts chacun de quatre mille hommes. Le pacha de Widdin entra dans la Petite-Valachie, tandis que Youssouf-
* 12 mai. Pacha[1], de Braïla, entra* avec quatre mille cinq cents hommes dans la Moldavie, sans autre but, pour le moment, que de s'emparer de la ville de Galatz, tombée par une surprise au pouvoir des ennemis. Au camp d'Ypsilantis, on avait jugé nécessaire de se conserver ce point important; on y avait envoyé le capitaine Athanasios de Karpenisi avec soixante hommes seulement, qui, joints aux gens armés occupant déjà la ville, et composés en grande partie de matelots des navires saisis auparavant au port, atteignaient le chiffre de six cents à huit cents hommes, gens sans aveu pour la plupart, dégradés par la débauche, et qu'Athanasios chercha en vain à discipliner un peu. Lorsque les Turcs s'avancèrent contre la ville, les défenseurs de Galatz tenaient occupées trois vieilles redoutes construites, pendant la dernière guerre russe, devant la ville, sur la route de Braïla. Kotiras, le Péloponésien, occupait avec soixante-treize hommes un long fossé en dehors des retranchements. Mais, dès que les Turcs
* 13 mai. firent des préparatifs pour l'attaque*, presque toute la troupe se sauva; le seul Kotiras se maintint avec trente-deux hommes dans son fossé, où tout salut devenait impossible; il y tomba après la résistance la plus vaillante. Dans la plus forte des trois redoutes, Athanasios et le

[1] Appelé par les Grecs Perkophtali, parce qu'il avait été auparavant ayan de Perkofdscha en Bulgarie.

pope Géorg se défendirent avec quarante-trois hommes, pendant toute la journée, avec courage et avec bonheur, contre les attaques d'un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. Pendant la nuit, ils préparaient un stratagème très-simple pour dérober leur retraite aux Turcs imbéciles. Ils jetèrent sur le devant de la redoute leurs habits de dessus, sur lesquels les Turcs tiraient à coup de fusil, croyant à la lueur du crépuscule y voir leurs ennemis eux-mêmes. Ces derniers chargèrent ensuite leurs deux canons de manière que l'un devait partir après l'autre, dès qu'ils auraient quitté la redoute. Ainsi ils se sauvèrent tous, à l'exception de trois hommes; ils atteignirent d'abord une petite presqu'île au confluent du Prouth et du Danube, d'où ils remontèrent plus tard le Prouth, jusqu'à ce qu'ils parvinssent à Iassy. Galatz tomba aux mains des Turcs, qui firent subir un sort terrible à la ville, et s'en retournèrent ensuite à Braïla, pour y attendre l'issue des opérations principales contre le corps d'armée le plus considérable des révoltés, sous le commandement d'Ypsilantis.

Tous y étaient en proie aux dissensions les plus affreuses, à la jalousie et aux intrigues, et souffraient de l'absence complète de toute discipline. Déjà les désertions, la fuite en Autriche avaient commencé parmi les soldats et même, comme Savvas l'avait prédit, dans la légion sacrée. Dans l'entourage le plus immédiat d'Ypsilantis, Mavromatos, son médecin particulier, disparut aussi. Personne ne pouvait comprendre pourquoi, à ce moment même* où la nécessité demandait une concentration de toutes les forces, le commandant en chef envoya le prince Kantakouzinos avec un corps de troupes à Iassy pour fortifier, comme on disait, cette ville, ou, si ce n'était plus possible, pour en emmener les troupes à Tirgowischt;

* 21 mai.

mais il est bien naturel d'interpréter cette manœuvre comme un jeu concerté en secret, et qui devait permettre à Kantakouzinos de se sauver en Bessarabie, comme Ypsilantis voulait se sauver en Autriche. Cette expédition eut lieu au moment même où les Turcs, venant de Silistrie, approchaient de la capitale, où Savvas et Vladimiresco étaient restés après le départ d'Ypsilantis de Kolentina, et où, tantôt se querellant, tantôt se réconciliant, ils se maintenaient jusqu'à l'approche d'ennemis supérieurs en nombre. Kara-Achmed, le kiaya du pacha de Silistrie, fit
* 29 mai. son entrée à Boukharest*, sans y trouver de résistance; il y fut salué, au contraire, par les notables restés dans la ville avec la plus grande humilité. Vladimiresco, dont les pandours commençaient à être ébranlés, s'était retiré dans la Petite-Valachie seulement deux jours auparavant, pour y guetter l'issue de la lutte à l'abri des montagnes de Kraïova. Savvas, accompagné de mille cavaliers, se rendit à Tirgowischt. A deux heures de marche de cet endroit, il s'établit dans le couvent de Vakareschti, et, simulant la fidélité, mais sans trouver de la confiance, il essaya de faire naître, dans l'esprit d'Ypsilantis, des soupçons sur les intentions de Théodore, en disant que, par le mouvement effectué par Théodore, celui-ci voulait couper au prince la retraite en Autriche. Le prince chargea alors Géorgakis de mettre un terme aux intrigues de Vladimiresco. Savvas, croyant le moment venu pour perdre tous les deux, mit, dans ce but, quatre cents hommes choisis de son corps à la disposition de l'Olympien. Ce dernier se trouva près de Goïeschti en face des troupes de Théodore et prêt à les combattre, lorsque, encore une fois, une réconciliation illusoire eut lieu entre les deux chefs. Vladimiresco cependant y insulta immédiatement après, en entamant de nouvelles négociations avec Kara-Achmed.

Après s'être entendu avec les ennemis hétairistes que Théodore avait dans son propre camp, George résolut donc d'attaquer sans façons ce traître. Il occupa le pont de l'Ardjich, fleuve qui coule entre Goïeschti et Piteschti; il se rendit avec quelques cavaliers seulement à Goïeschti*, et écrasa le chef valaque, confondu, en révélant sa trahison devant ses troupes rangées en bataille; il lui arracha son épée et donna ordre qu'on le transportât à Tirgowischt, où*, d'après les versions ordinaires, Vladimiresco fut sabré par les troupes, sans jugement d'un conseil de guerre. Ypsilantis confia le commandement suprême de sa suite au Serbe Hadji-Proda et au Valaque Makédonski, qui représentaient l'hétairie dans son corps d'armée, et qui étaient d'intelligence avec George. Le prince renonça alors à la ligne si étendue dans laquelle il avait maintenu ses troupes jusqu'à ce moment; il fit venir Doukas de Ploïeschti, et donna ordre aussi à Savvas, qui occupait alors le couvent Maryénéni avec sa division, de le rejoindre à Tirgowischt, pour opérer la jonction de toutes les troupes réunies avec le corps de Vladimiresco. Son intention était d'occuper une position forte près du village de Dragatschan, vis-à-vis d'une division peu nombreuse de l'armée turque, qui s'approchait en venant de Widdin. Cette position devait, d'après l'intention du prince, à la fois préparer et couvrir sa retraite en Autriche. Mais encore, dans ces mouvements, toute impulsion vigoureuse et toute coopération simultanée des forces faisaient complétement défaut; toute la troupe était démoralisée par l'inaction des trois derniers mois; Doukas ne vint qu'après une longue hésitation; Savvas n'arriva pas du tout, en alléguant toute espèce de prétextes qui l'en empêchaient. On prévoyait sa défection. Quelques jours auparavant seulement, un grand nombre d'officiers, suivant l'exemple de Savvas, avaient encore

* 2 juin.

* 12 juin.

signé une pétition et un mémoire qu'ils adressèrent à l'empereur de Russie[1] et qu'Ypsilantis essaya d'appuyer par des lettres particulières qu'il écrivit à l'impératrice de Russie et au roi de Prusse : image fidèle de l'absence de toute confiance en eux-mêmes et du désespoir complet qui s'était emparé de tous!

Deux jours avant qu'Ypsilantis effectuât son départ de Tirgowischt, le pacha de Silistrie avait dirigé la plus grande partie de ses troupes, commandées par Kara-Achmet, vers ce même endroit. Les Turcs bivouaquaient, pendant la nuit, tout près de là, dans une forêt et à une faible distance du corps d'Ypsilantis, sans que les uns ni les
* 8 juin. autres en eussent la moindre idée. Le matin *, on repoussa une attaque de cinq cents cavaliers turcs, dirigée sur un endroit qui avait été occupé par les révoltés, près du couvent de Nochetto, pour s'assurer ainsi la retraite vers Piteschti. Le soir, la cavalerie ennemie, dont le nombre avait été triplé, répéta son attaque et subit encore des pertes considérables, jusqu'à ce que l'infanterie, soutenant cette attaque, forçât les insurgés, sous les ordres de Doukas, à battre en retraite. Et même encore à ce moment, Anastasios d'Argyrokastro fit vaillamment résistance sur une hauteur où il était retranché. Les révoltés avaient perdu peu de monde, et cependant l'effet moral du combat était celui d'une défaite. Doukas était saisi comme d'une terreur panique; Savvas jeta alors le masque et passa ouvertement du côté des Turcs, lorsque ceux-ci firent leur
* 9 juin. entrée à Tirgowischt *. La retraite s'effectua pendant la nuit, vers Piteschti, avec une précipitation confuse et non sans de grandes difficultés, et avec la perte de beaucoup de bagages pendant le passage de la Dimbovitza. Un corps

[1] Philimon, t. II, p. 169.

de troupes, sous Orphanos et Joannès Kolokotronis, s'égara jusqu'à Kimpolung. De nouvelles dissensions éclatèrent parmi les chefs, qui s'accusaient les uns les autres. Doukas quitta les Principautés avec un congé et après avoir été sévèrement réprimandé. La manière d'agir si cachée et si indolente d'Ypsilantis semblait rebuter alors même Lassanis, son serviteur si dévoué, ainsi que ses deux propres frères. Pendant ce temps, les Turcs venant de Widdin s'approchaient de plus en plus en traversant la Petite-Valachie, où ils avaient continuellement à soutenir des combats contre les pandours. Pris entre eux et les troupes qui venaient sur ses derrières de Silistrie, afin de le poursuivre, Ypsilantis rassembla alors toutes ses forces en état de combattre près de Rimnik; il avait sous ses ordres deux mille cinq cents cavaliers, quatre mille cinq cents fantassins et quatre canons, avec lesquels il voulait attaquer les Turcs de Widdin, qui occupaient, avec huit cents hommes seulement, le village de Dragatschan, sur la route de Rimnik à Kraïova. L'armée devait prendre ses positions près de Dragatschan, le 15 juin; mais la pluie et des chemins impraticables retardèrent la jonction de tous les corps de troupes, de sorte que, jusqu'au 19 juin, Ypsilantis avait réuni à peine cinq mille hommes. Géorgakis compta cerner les Turcs, inférieurs en nombre. C'est pourquoi il ordonna à Karavias et à la légion sacrée, sous les ordres de Nikolas Ypsilantis, de se placer sur le bord d'un ravin qui se trouve vis-à-vis de Dragatschan. Une partie des pandours devait, pendant la nuit, tourner l'ennemi et lui barrer la route de Kraïova. Les Turcs, repoussés dans une attaque qu'ils avaient faite contre un petit corps de troupes placé sur une petite hauteur, sous les ordres d'Anastasios, et fort de trois cents hommes seulement, mirent le feu à Dragatschan*, dans la crainte * 19 juin.

d'être entièrement enfermés. Karavias, tout échauffé par le désir de s'approprier l'honneur d'une victoire assurée, aussi bien que par le vin, vit dans cet incendie un signe certain de la fuite prochaine des Turcs, et, à l'insu et contre la volonté de Géorgakis, qui avait fixé le lendemain pour le combat, il commença l'attaque contre les Turcs en franchissant le pont avec ses soldats et avec la légion sacrée. Au commencement, les Turcs reculèrent; mais, voyant les autres corps de troupes ennemis rester immobiles, ils prirent l'offensive contre Karavias, mirent ses gens en fuite, et tombèrent ensuite sur la légion sacrée, qui chercha en vain à former le carré. Les Turcs couvrirent le champ de bataille des cadavres de ces braves soldats, qu'ils taillaient en pièces, et dont un petit nombre seulement put être sauvé par Géorgakis accourant à leur secours. Là encore, comme à Nochetto, les pertes n'étaient pas considérables; mais l'armée, indisciplinée, fut saisie encore ici d'une terreur panique et se rejeta, sans être poursuivie, mais dans le désordre le plus terrible, sur Ypsilantis, qui se tenait à trois lieues environ en arrière du champ de bataille. Le prince, entraîné dans la fuite par ce torrent irrésistible, fut rejeté jusqu'à Rimnik, d'où il se rendit* au couvent de Kosia, dans les monts Krapacks, près de la frontière autrichienne. Ici, accablé par une mélancolie et un désespoir profonds, craignant pour sa sûreté personnelle et pour sa vie, mis hors la loi par le kiaya-bey et entouré de traîtres, Ypsilantis avoua à son fidèle Géorgakis que son intention était de se réfugier sur le sol de l'Autriche. Cet honnête soldat désapprouva cette démarche ignominieuse par laquelle le prince allait livrer son armée; mais il éloigna néanmoins les conspirateurs les plus dangereux du voisinage du prince et se rendit à Ardjich, chez Pharmakis, pour con-

* 21 juin.

tinuer avec lui la lutte à outrance. Comme il fallait quelques jours à Ypsilantis pour obtenir la permission de franchir la frontière autrichienne, il se crut encore à ce moment obligé d'avoir recours aux ruses et aux mensonges les plus compliqués pour cacher sa fuite, tandis que plusieurs de ses compagnons, qui, comme tout le monde, avaient perdu toute honte, s'étaient enfuis déjà. Ypsilantis fit forger des lettres qu'il prétendait avoir reçues du commandant autrichien en Transylvanie; il fit traduire et lire en public ces lettres, d'après lesquelles l'empereur François avait déclaré la guerre aux Turcs; puis Ypsilantis fit faire des actions de grâces à l'église, il fit tirer des coups de canon en signe d'allégresse, et feignit d'être appelé à un rendez-vous sur la frontière. Emportant avec lui le mépris franchement exprimé d'Anastasios et des autres hommes qui partageaient les sentiments de ce dernier, Ypsilantis passa, sous le nom de Komnénos, en Transylvanie, emmenant avec lui Lassanis, ses deux frères et quelques autres encore, mais abandonnant à leur sort ces tristes, mais très-vaillants débris de ses anciens compagnons d'armes*. * 27 juin.
Ypsilantis eut le front de couronner cet acte encore par un ordre du jour, daté de Rimnik le 20 juin, qui, en vérité, était digne du siècle des Comnènes, comme tout le tissu de mensonges qui l'avait précédé. Avec ce papier, Ypsilantis chercha à satisfaire sa vengeance sur des hommes tels que Savvas, Karavias et Doukas, et même sur quelques fonctionnaires civils, en flétrissant ses compagnons d'armes comme de lâches traîtres, « qui achèteraient leur servitude avec leur vie et avec l'honneur de leurs femmes et de leurs enfants! » Mais, comme la suite le prouva, Ypsilantis lui-même, espérant encore toujours, et même à ce moment, avec sa présomption aveugle et incurable, qu'il serait libre et envoyé en Grèce, acheta pour lui la servi-

tude, la maladie et la mort. L'Autriche, à laquelle ses traités ne permettaient de recevoir des réfugiés venant de la Turquie qu'à la condition de les rendre inoffensifs, garda Ypsilantis pendant six ans et demi dans une captivité peu généreuse, à Moungaez et à Thérésienstadt, tandis que des mesures fiscales en Russie firent tomber sa famille dans l'indigence. Lorsque plus tard (1827), les circonstances ayant changé, on lui accorda la liberté sur l'intervention de la Russie, Ypsilantis mourut, le 1er août 1828, à Vienne, des suites d'une dilatation du cœur. Les chefs, insultés par lui, ne donnèrent, au contraire, les preuves les plus brillantes de leur grande bravoure et de leur esprit de sacrifice que lorsqu'ils furent débarrassés de leur chef en fuite. Le même fait se répéta dans la catastrophe en Moldavie, où le prince Kantakouzinos allait représenter le digne pendant des exploits héroïques de son ami.

La catastrophe en Moldavie. L'hospodar de Moldavie, Michaël Soutsos, s'était retiré en Bessarabie*, dès que le consul russe à Iassy avait déclaré publiquement que le czar désavouait l'entreprise d'Ypsilantis. Comme on le faisait habituellement quand la Principauté n'avait pas de maître, on avait institué une lieutenance, et cette autorité avait adressé au divan une lettre exprimant sa soumission la plus humble. Mais, pour maintenir ouvertes ses communications avec la Bessarabie, Ypsilantis avait déjà à cette époque envoyé de Tirgowischt un certain Pentédékas pour occuper Iassy*. Celui-ci, à peine arrivé dans cette ville, avait réuni autour de lui quelques rares Grecs, et, après avoir mis un terme au gouvernement du divan, il y avait institué un pouvoir arbitraire. Plus tard, Kantakouzinos, comme nous l'avons vu, avait été envoyé avec cinq cent cinquante hommes à Iassy, à un moment si mal choisi et malgré l'opposition des gens sensés. Pour sauvegarder les apparences, on lui

* 12 avril.

* 23 avril.

avait expédié un contre-ordre, lorsque les Turcs s'approchèrent de Tirgowischt; mais Kantakouzinos n'obéit pas à cet ordre, ce qu'Ypsilantis doit avoir regardé comme très-naturel. A son arrivée à Iassy*, Kantakouzinos trouva toute la ville en pleine anarchie. Chaque chef n'écoutait que lui-même. Pentédékas commença aussitôt à envelopper d'intrigues son nouveau rival. Un Ionien, le comte Kapodistrias, fit alors son apparition sur la scène politique; il se qualifia de délégué des puissances, envoyé pour régler les affaires en Moldavie, et il mit bientôt tout le corps de troupes de son côté. Comme les Turcs à Braïla, attendant l'issue des événements en Valachie, laissaient au prince le temps de jouer un jeu pareil à celui d'Ypsilantis, il convoqua une assemblée des représentants et leur offrit de choisir un autre chef, tout en proposant en même temps de fortifier Skouléni sur le Prouth, pour molester de là l'ennemi par de petites expéditions. Ce mauvais conseil fut accepté, et l'on fortifia Skouléni, où Kantakouzinos se rendit lui-même. Mais à peine la nouvelle de la victoire de Dragatschan fut-elle parvenue aux Turcs, que Youssouf-Pacha jeta toutes ses troupes, réunies en un seul corps, sur Iassy, qu'il occupa sans coup férir*. Le lendemain, Kantakouzinos, sous le prétexte de parler encore une fois à sa mère pour retourner immédiatement après au milieu du danger, passa le Prouth et se rendit à la quarantaine russe. Les hoplarches grecs, parmi lesquels se trouvait le vaillant Athanasios, le héros de Galatz, avaient, dès le commencement, reconnu le prince comme un traître désertant le drapeau; ils rejetèrent sa proposition de passer en Bessarabie comme indigne d'hommes aimant l'honneur et la liberté, et se préparèrent solennellement à la mort par la célébration de la Sainte-Cène à Skouléni. Le kiaya de Youssouf-Pacha les attaqua avec six mille hommes dans

* 5 juin.

* 25 juin.

leur misérable abattis d'arbres, occupé par quatre à cinq cents hommes. La petite troupe fut effrayée au premier choc violent de la cavalerie turque, mais elle la repoussa vaillamment. Trois nouvelles attaques furent également infructueuses. Enfin les Turcs réussirent à placer leurs pièces de campagne de manière à abattre les retranchements sans que les boulets tombassent sur le territoire russe. Un certain Kontos d'Épire conjura ses compagnons, en tombant, de ne pas imiter l'exemple des Napolitains. Trois cents hommes de cette petite troupe, et parmi eux Athanasios, tombèrent, fidèles à leur parole, après un combat de huit heures et à l'admiration de leurs ennemis mêmes. Peu de soldats se sauvèrent en passant le Prouth à la nage; mais aucun d'eux ne fut fait prisonnier. Le gouverneur de Bessarabie, qui avait été témoin du combat, rendit un témoignage éclatant à leur valeur, en disant qu'avec de tels hommes Ypsilantis aurait dû résister à un ennemi quatre fois plus nombreux que lui. Vers midi, le Serbe Bladen, envoyé auparavant par Kantakouzinos à Romano, revint de cet endroit avec quatre cent cinquante cavaliers. Si ces derniers étaient venus quelques heures plus tôt, ils auraient peut-être donné une autre tournure au combat de Skouléni, tandis que maintenant ils furent enveloppés dans la défaite. Bladen lui-même, auquel les Russes envoyèrent, pendant la nuit, des bateaux pour franchir le Prouth, dédaigna ce moyen de salut et alla avec quelques hommes fidèles rejoindre George l'Olympien, qui allait recueillir sur ce même sol moldave les derniers honneurs de ces luttes.

Fin de Géorgakis.

Les débris dispersés du corps de troupes d'Ypsilantis en Valachie avaient été en grande partie anéantis par les Turcs pendant ces derniers événements. Makédonski et Hadji-Proda avaient passé en Transylvanie. Dans les cou-

vents de Kosia et de Pentékadilikion, Diamantis, Michaël Oglou et d'autres encore vendirent chèrement leur liberté ou leur vie au prix de leur sang. Un archimandrite serbe, qui se trouva avec six cents hommes dans une position fortifiée au milieu des monts Krapacks, réussit à atteindre le territoire autrichien après une lutte heureuse; mais, repoussé là, il retomba au milieu de la meute ennemie. Les chefs qui, comme lui et Diamantis, tombèrent au pouvoir des Turcs furent envoyés à Constantinople, à Silistrie ou à Boukharest pour y recevoir la mort de la main du bourreau. Savvas, qui, avec un zèle officieux vraiment terrible, avait aidé à détruire ses anciens amis, trouva, lui aussi, à Boukharest, la mort *, ainsi que tous les Albanais restés avec lui, au lieu de la grâce ou de la récompense qu'il avait espéré obtenir. Il ne restait plus que Géorgakis. Malade et porté sur un brancard, il était parti avec Pharmakis, son ami inséparable, pour essayer d'atteindre la Moldavie. Serré de près de tous les côtés, il se jeta avec quinze cents cavaliers dans les montagnes de la Transylvanie, qu'il quitta près de Kronstadt, pour atteindre heureusement le territoire moldave; il s'y maintint dans les pentes boisées du Vrantza, inquiétant les Turcs à chaque occasion favorable. Dès que sa santé se fut un peu fortifiée, il s'approcha des frontières de la Bessarabie *, où il espérait s'approvisionner plus facilement pour continuer sa résistance. Il aurait pu se sauver, et il en aurait eu le droit; il ne pouvait plus combattre pour la liberté, but de l'insurrection, ni pour la victoire, but de la guerre; il ne combattait plus que pour l'honneur du soldat. Pendant sa marche pleine de périls, sa troupe fut réduite à trois cent cinquante hommes, avec lesquels il parvint jusqu'au couvent de Sekka, dans le territoire de Nyemtzou. La seule route qui y donnât l'accès principal par un ravin fut barrée

* 19 août.

* Commencement de septembre.

par la plus grande partie de sa troupe. Il y repoussa victorieusement une attaque faite par quinze cents Turcs*; mais, trois jours plus tard, on vit paraître devant le couvent des troupes ennemies, qui avaient passé par un sentier dans la montagne, derrière le ravin occupé par les soldats de Géorgakis. Les Turcs dispersèrent ces derniers et cernèrent Pharmakis au couvent, ainsi que George avec onze compagnons au clocher. Lorsque les Turcs commencèrent à incendier les dépendances du couvent, qui étaient construites en bois, George fit ouvrir la porte du clocher, jeta une torche enflammée dans les poudres qu'on y gardait, et ensevelit sous un seul amas de ruines ses compagnons et les ennemis, au moment où ceux-ci se précipitèrent dans le bâtiment. Un seul témoin oculaire de cet acte échappa, comme par miracle, à la mort. Pharmakis se maintint dans le couvent encore pendant un certain nombre de jours, jusqu'à ce que le commandant turc*, accompagné du consul d'Autriche, lui proposât des conditions acceptables s'il voulait se rendre. Des deux cents compagnons de Pharmakis, trente-trois hommes, se méfiant des Turcs, partirent pendant la nuit pour se rendre sur le territoire autrichien. Ils avaient pris le parti le plus sûr. Les autres furent massacrés le lendemain, malgré la capitulation. Pharmakis fut conduit à Constantinople, où on le décapita. Les Principautés continuèrent à être écrasées, comme elles l'avaient été déjà alors depuis plusieurs mois, de toutes les atrocités inséparables d'occupations et de triomphes turcs. Le protectorat russe n'allait leur en épargner aucune.

* 17 septembre.

* 4 octobre.

Telle fut la fin de ce prélude tragique de la révolution grecque, prélude mis en scène et joué par le Phanariote Ypsilantis, qui s'était abandonné aux inspirations russes; mais qui était resté court, dans son rôle mal étudié, dès

que le souffleur l'avait abandonné. Rarement un nom a été célébré, dans le pays même comme à l'étranger, avec plus d'éclat, mais aussi rarement sans l'avoir moins mérité, que le fut, pendant quelque temps et à la faveur des circonstances les plus différentes, le nom d'Ypsilantis. Les Turcs ne s'adressent pas à l'Europe; les Russes avaient leurs raisons pour se taire; le venin et le froid glacial qu'on remarquait trop bien dans ce que disait l'Autriche sur ces affaires, rendaient dès le commencement toutes ses descriptions et ses jugements odieux et suspects au monde, même là où ils étaient tout à fait authentiques et justes. Même les voix qui s'élevaient parmi les Grecs pour blâmer Ypsilantis, comme celle de Rhizos, après que ses illusions furent évanouies, se perdaient sans trouver d'écho; et encore les éloges affaiblis d'un enthousiaste comme Soutsos, qui, avouant sa propre partialité et son esprit de palliation, se départait de toute sévérité et de toute véridicité, étaient facilement oubliés dans le premier enthousiasme pour la cause dont il s'agissait ici. Néanmoins ce sera toujours un sujet d'honneur pour les compatriotes d'Ypsilantis, si, dans leur amour de la patrie, ils continuent désormais, comme ils le font aujourd'hui et comme ils l'ont fait alors, à oublier tous les défauts du prince, pour lui conserver un souvenir plein de reconnaissance, et pour ne voir en lui que l'homme qui le premier a jeté le sort de leur grande lutte et qui le premier a provoqué l'arrêt de leurs destinées. Aux contemporains d'Ypsilantis, aux yeux desquels des circonstances particulières voilaient la vérité, il faut surtout pardonner, si, de loin, ils ne voyaient pas les fautes ni les crimes de cet homme, mais ses malheurs seuls, s'ils ne considéraient pas les folies de son entreprise, mais le profit seul que la liberté grecque en retira.

En effet, personne ne pourra nier que l'entreprise du prince n'ait eu les avantages les plus grands pour la cause des Grecs, bien que ces résultats, nullement prévus par l'instigateur de cette insurrection au nord de la Turquie, n'effacent ni n'excusent aucunement ses folies. Ypsilantis, auquel son séjour et son éducation en Russie avaient donné une empreinte tellement russe que, dans ses lettres adressées à Saint-Pétersbourg, il ne parlait guère de ses Grecs que comme de sujets russes, devint la juste victime de sa confiance frivole dans la politique de l'autocratie russe. Mais cette dernière aussi allait être frappée par une justice rémunératrice et subtile, pour le rôle à double face qu'elle avait joué en prenant une certaine part aux actions de ce Grec. Dans le cœur si sensible du czar, qui, tout en réprouvant l'insurrection, avait appelé naturel le désir des Grecs d'obtenir une amélioration de leur sort et de leur indépendance, la ruine du prince trompé laissa un dard que la lutte persévérante des Grecs, la barbarie des Turcs vis-à-vis des révoltés et, plus encore, leur insolence vis-à-vis de lui et de sa puissance, enfonçaient d'année en année davantage et plus profondément dans son âme. Le gouvernement turc, quelque peu clairvoyant qu'il pût être ailleurs, avait le flair le plus subtil pour les machinations secrètes des Russes au second plan du mouvement grec. C'est ce qui causa, dès le commencement, une confusion de susceptibilités et de querelles entre la Russie et la Porte, dont les complications durèrent pendant des années et eurent définitivement pour résultat la fondation d'un État grec indépendant, sans que la Russie en eût récolté le moindre profit ou la moindre reconnaissance. Cette guerre diplomatique, qui, peu à peu, impliqua toute l'Europe et les gouvernements de toutes les grandes puissances dans les affaires de la Grèce, fut la

grande diversion si favorable, résultat de l'entreprise d'Ypsilantis. A côté d'elle disparait presque l'importance de la petite diversion militaire causée par la révolte du prince, bien qu'on y trouve ordinairement le principal avantage qu'eut ce mouvement au nord de la Turquie. En effet, les forces turques, dont une partie était occupée par la guerre contre Ali-Pacha, furent détournées de la Grèce par Ypsilantis, en partie du moins, au moment où l'insurrection au sud avait le plus besoin d'être dégagée pour commencer à s'étendre et à s'affermir. Pendant ce temps, une autre scène s'était ouverte là, dans ces pays qui avaient renfermé l'antique vie hellénique, et où les influences d'autocrates capricieux, la pression exercée par de grandes puissances voisines, l'obstination de dictateurs d'un rang distingué et les complots artificiels formés par des membres de sociétés secrètes ne trouvaient pas un terrain favorable pour s'y exercer. On n'y avait pas non plus à agir avec des forces étrangères sur une masse populaire inerte et résistante; au contraire, on y vit agir directement les forces, à la vérité partagées et même dispersées par les dissensions, d'une nation faible, il est vrai, mais d'une nation résolue, dans son désespoir, à combattre jusqu'à sa destruction, et trouvant un moyen de se relever dans son malheur même.

III. LEVÉE DE BOUCLIERS DES GRECS.

PREMIÈRE ANNÉE DE LA GUERRE. — SOULÈVEMENT ANARCHIQUE.

Le Péloponèse.

Dans l'ancien pays des Hellènes, le Péloponèse, par l'isolement que lui donnait sa nature de presqu'île, par les forteresses naturelles de ses montagnes, par sa position qui le mettait à l'abri des ennemis, attaquant l'intérieur comme l'extérieur, et qui était favorable à toute espèce de défense, ainsi que par sa population, dans laquelle les chrétiens prédominaient de beaucoup; le Péloponèse, disons-nous, était la base naturelle de toute insurrection[1]. C'est pourquoi les hommes de guerre intelligents parmi les hétairistes avaient choisi le Péloponèse comme point de départ

[1] La plupart des anciens mémoires et des anciennes relations écrits par des Grecs ont été rendus inutiles maintenant par : Σπυρίδωνος Τρικούπη, ἱστορία Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως. Λονδίνῳ, 1853, t. I-IV. Cependant, Thomas Gordon, *History of the Greek revolution*, Edinburg, 1832, t. I-II, restera, même encore après Trikoupis, une source indispensable pour l'histoire de l'insurrection grecque, à cause de l'impartialité des observations faites sur les lieux par l'auteur, homme très-instruit. — Le troisième volume de l'ouvrage de Philimon, qui vient de paraître, nous est parvenu malheureusement trop tard pour que nous ayons pu nous en servir. — Nous avons beaucoup regretté que, malgré tant de changements dans le gouvernement et dans la politique de l'Autriche, le sort ne nous ait pas encore permis de nous servir de l'*Histoire de la défection des Grecs*, par Prokesch von Osten, en trois volumes et abondamment pourvue de documents diplomatiques, qui a été imprimée aux frais de l'Académie pour être envoyée, en 1852, sous les verrous de la haute police, ou peut-être même sous les pilons d'un moulin à papier.

pour le soulèvement projeté; ils auraient volontiers fait du Maïna une grande place d'armes, et Ypsilantis lui-même était de leur avis, lorsqu'il recommanda de joindre les Souliotes aux habitants de cette contrée, qui étaient indépendants, exercés à la petite guerre, qui demeuraient dans des tours et s'appelaient dans leurs chants les descendants des *Spartiates noirs*. Cependant le bey du Maïna, comme aussi les primats civils du Péloponèse, avaient été très-circonspects dans leurs rapports avec l'hétairie, et ils avaient surtout essayé d'approfondir avec plus d'exactitude quelles étaient les relations des hétairistes avec la Russie avant de s'engager avec eux. Mais depuis que la guerre contre Ali-Pacha avait continué depuis si longtemps et maintenu toute la Grèce dans une agitation incessante, depuis que la révolution en Espagne avait été transportée à Naples et que la direction de l'hétairie avait été concentrée entre les mains d'Ypsilantis, l'inquiétude des esprits était devenue beaucoup plus forte et l'action des hétairistes plus énergique, en même temps que les alarmes de la population turque étaient devenues de jour en jour plus vives. Pendant longtemps, la Porte avait attribué cette fermentation aux intrigues d'Ali; on avait cependant fini par envoyer Chourchid-Pacha* comme gouverneur dans la presqu'île, pour prendre des informations sur les dispositions des habitants et pour agir avec sévérité, s'il trouvait des causes légitimes pour les suspecter. L'homme semblait être bien choisi pour inspirer la terreur par son apparition seule. Il était fastueux et prodigue, hautain et redouté comme le Sultan; suivant les circonstances, dur jusqu'à la cruauté et condescendant jusqu'à la clémence; il avait la réputation d'un homme d'État et d'un soldat remarquable. Il est vrai que dans le rôle qu'il avait eu à jouer, pendant peu de temps, en

* Novembre 1820.

Égypte (1804-1805), il n'avait pas eu la main heureuse. Cependant, en 1809, comme grand-vizir, il s'était montré aux Serbes comme un adversaire farouche, à l'assaut du camp de Kamenitza, lorsqu'il y avait fait construire, près de Nisch, comme signe d'avertissement, une tour avec les têtes des soldats tombés. Plus tard, en 1813, il s'était fait un grand nom en domptant la révolution serbe, bien que ce succès fût plutôt l'œuvre des circonstances que le résultat de son mérite. Lorsque Chourchid arriva en Morée, son entrée solennelle dans Tripolitza, la capitale, était accompagnée de signes de mauvais augure. Déjà, sur la route de Nauplie, le chemin lui était barré par une charrette renversée, dont le conducteur fut tué par le pacha d'un coup de feu, et lorsque, devant les portes de Tripolitza, un des chevaux blancs de son char de triomphe s'échappa en brisant les courroies d'attelage, on ne put qu'avec quelque peine déterminer le pacha superstitieux à faire son entrée dans la ville. Les observations qu'il y fit ensuite lui donnèrent bientôt tant de craintes sur le mouvement qui y agitait tous les esprits, qu'il fit venir un corps de troupes au Péloponèse. Lorsque, plus tard, il fut appelé * au siége de Janina pour remplacer Ismaël-Pacha, il ne laissa pas sans inquiétude son harem et ses trésors à Tripolitza. Son successeur, Méhmet-Pacha, reçut aussi bientôt l'ordre de le suivre devant Janina, de sorte que le gouvernement du Maïna fut laissé entre les mains d'un kaïmakam du nom de Méhmed-Saleh-Aga, homme incapable et n'inspirant le respect nécessaire ni à un parti ni à l'autre. Aussitôt les symptômes de fermentation, d'insolence et de mutinerie se firent remarquer beaucoup plus qu'auparavant dans toutes les classes du peuple, dans la population guerrière aussi bien que dans la population civile. En fait de troupes armatoles, il n'y avait là, sur un

* Janvier 1821.

seul point de la frontière, que les Dervénochorites, les gardiens du défilé de Mégaride, hommes exercés au métier des armes, Albanais transformés en Hellènes, qui, depuis de longues années déjà, avaient porté le front haut et avaient paru aux voyageurs être les intruments les mieux faits pour servir la révolution. Quant aux klephtes, on en avait peu entendu parler pendant les dernières années, si paisibles. Mais à ce moment, Anagnostaras*, délégué des hétairistes, était revenu dans le pays. C'était un ancien compagnon d'armes du célèbre klephte Zacharias; il était devenu soldat intelligent et expérimenté dans la guerre et le Nestor des chefs guerriers du Péloponèse, et, malgré son embonpoint, il était toujours encore d'une grande vigueur et d'une agilité remarquable. Anagnostaras courait çà et là en Messénie, tandis que Théodoros Kolokotronis, comme on l'apprit alors, était venu des îles Ioniennes* pour se rendre à Skardamoula (le Kardamyle d'Homère), dans le Maïna. Il était né (1770) en Messénie. A l'âge de dix ans, il avait vu son père, qu'il vantait pour avoir tué sept cents Turcs, tomber avec deux de ses frères à Kastanitza, en Tzakonie. A l'âge de vingt-sept ans, il avait été chassé lui-même de sa maison et de ses terres par les ennemis de sa foi, et dès ce moment, dans une vie pleine de périls et d'aventures, il avait fait la petite guerre klephte avec un talent si consommé, que les autorités turques avaient sévi contre lui et sa famille avec une haine implacable et en se servant de toutes les armes, de la violence ouverte, des embûches, de la trahison et du ban de l'Église. Les vicissitudes de sa fortune l'avaient forcé à se réfugier dans les îles Ioniennes; mais, revenu de là altéré de vengeance, il avait appris à s'approprier à sa façon les idées du moment, que la Révolution française avait fait naître, révolution qui lui semblait avoir ouvert les yeux au

* Voir p. 150.

* 18 janvier.

monde endormi jusqu'alors. Il avait appris à concevoir l'idée de la liberté nationale. Déjà, en 1806, il avait fait le vœu de reconstruire un couvent en ruines, si la mère de Dieu donnait son assistance et sa bénédiction à l'œuvre nationale. Plus tard, il s'était adressé successivement à tous les possesseurs des îles Ioniennes, aux Russes en 1805, aux Français en 1808 et aux Anglais en 1810, pour leur demander de prêter leur concours à la délivrance de sa patrie. Après que toutes ses espérances fondées sur les étrangers se furent évanouies, il avait fini par en tirer la conclusion, comme Konstantin Ypsilantis, que les Grecs devraient faire seuls ce qu'ils voulaient faire pour eux-mêmes. Cette conviction ne l'avait cependant pas empêché de se mettre en communication avec Kapodistrias, d'envoyer son frère Joannès dans la troupe d'Alexandre Ypsilantis et de se rendre lui-même, d'après les conseils de ce dernier, dans la péninsule, où il apporta, outre ses finesses de klephte et la connaissance de tous les chemins et de tous les détours, l'expérience militaire qu'il avait acquise au service des Anglais, où il avait occupé, en dernier lieu, le grade de major. Il vint dans le Maïna, dans les montagnes rudes et crevassées de la vallée de l'Eurotas, qui, aux yeux de tous, étaient le boulevard de la liberté du Péloponèse, de même que le bey des Magnotes était considéré par beaucoup de Grecs comme le centre personnel et prédestiné, et le chef de l'insurrection. Si Pétros Mavromichalis, avec sa parenté puissante, avec la considération dont il jouissait parmi les hétairistes, avec son dévouement pour la cause de la délivrance de sa patrie, à laquelle presque toute sa famille s'immola pendant la douloureuse régénération de la Grèce, si Mavromichalis, disons-nous, avait été un partisan d'une ambition mieux trempée, il aurait pu rester longtemps en possession de ses hautes

fonctions. Mais son caractère portait une tout autre empreinte. Bel homme, d'un air digne, de mœurs douces et paisibles, il était plutôt fait pour gouverner un État bien ordonné et vivant en paix, où toute sa sollicitude se serait employée à relever ses pauvres Magnotes, en leur ouvrant de nouvelles sources pour y puiser l'instruction et le bien-être par le travail. Aimant la bonne chère et tenant toujours sa bourse ouverte, ce qui lui créait souvent des embarras pécuniaires, il ne trahissait sa nature de Magnote et de klephte que lorsqu'il s'agissait de faire des razzias et du butin; mais, pour maintenir sa position éminente, on pourrait dire presque royale, il aurait dû inspirer le respect au parti guerrier des klephtes et à leurs chefs oligarchiques par des talents militaires; de cette manière, il aurait eu une position également solide dans les deux partis principaux formés, dans le Péloponèse, par les circonstances actuelles, puisque sa nature, portée plutôt vers les affaires civiles, lui aurait toujours assuré une influence considérable auprès du parti civil, qui respectait davantage la loi et l'ordre.

Ce parti avait son foyer principal dans le coin opposé, au nord-ouest de la péninsule, à Patras, ville florissante à cette époque et comptant dix-huit mille habitants, entourée d'une plaine riante comme d'un jardin, lieu d'entrepôt pour les contrées occidentales et métropole du Péloponèse chrétien, puisqu'elle possédait les ossements de saint André, son patron. Cette ville était le centre de réunion de trois hommes notables liés d'amitié, et qui, plus tard, pendant toutes les vicissitudes de la guerre d'indépendance, poursuivirent le même but, étroitement liés à leurs tendances civiles et à leur amour de l'ordre et de la constitution, but qui était de faire de nouveau de Patras le centre politique du Péloponèse. Le pre-

mier de ces hommes était Andréas Zaïmis, de Kalavryta (appelée ainsi de ses sources claires, le Kynaitha des anciens), un des rares hommes de la révolution qui aient été toujours trouvés pleins d'honneur, même par tous les étrangers; il forçait même ses ennemis politiques à lui témoigner une telle estime, que le plus violent et le plus grossier d'entre eux, Kolokotronis, fit la déclaration éloquente que jamais il n'avait été l'ennemi de Zaïmis, bien que souvent il se fût levé contre lui. Le second était Andréas Lontos, de Vostitsa (l'Ægion des anciens), sur le golfe de Corinthe. Hobhouse l'avait connu déjà en 1809 comme un jeune patriote plein d'enthousiasme, pendant que son père était encore ministre de Véli-Pacha et jouissait auprès de lui de la plus haute considération. Le troisième était l'archevêque Germanos, homme d'une ambition exaltée et jouissant d'une grande autorité à cause de sa haute dignité ecclésiastique, de son talent et de ses dons oratoires; il parlait au peuple en prophète, et au milieu de ses archontes en homme d'État; il sut bien exploiter ses relations si utiles avec le consul de Russie, le nommé Vlassopoulos; mais il parut pénétrer au fond des chimères extravagantes de l'hétairie et juger à leur vraie valeur les diversions sur le Danube, ainsi que l'assistance de la Russie, et, en démagogue résolu, il exhorta les Grecs à ne se confier qu'en les propres forces du peuple.

Explosion de l'insurrection.

L'activité secrète et le mouvement dans ces différents camps ne causa pas peu d'inquiétude au gouvernement turc à Tripolitza. L'arrivée de Kolokotronis était pour les Turcs le présage certain d'une tempête prochaine; pour la conjurer, elle ordonna, mais en vain, au bey des Magnotes de lui livrer cet homme dangereux ou de l'expulser. Le gouvernement turc essaya également de tendre des piéges à Anagnostoras et à d'autres capitaines d'une

importance moins grande; mais ils surent les éviter prudemment. Les Turcs finirent par se tourner aussi contre les primats civils, et ils convoquèrent à Tripolitza la réunion des kodchabachis et des prêtres, qu'on avait coutume d'assembler dans les moments de troubles, ou quand une guerre était imminente; mais le but de cette réunion était de retenir les membres de l'assemblée pour déjouer les projets des chrétiens. Comme on n'était pas encore préparé à une rupture ouverte, les archontes résolurent de venir, sans paraître se douter de rien, pour écarter les soupçons des Turcs en simulant la confiance. On donna donc le mot d'ordre de se mettre en route, et Pétrobey lui-même envoya son fils Anastasios au chef-lieu du pays. Le triumvirat si soupçonneux de Patras, dont les membres, par un calcul prudent, avaient voulu s'abstenir de paraître dans cette assemblée, parce que, disaient-ils, les Turcs hésiteraient à frapper un coup contre une réunion incomplète, ce triumvirat même laissa partir* aussi Germanos et Lontos, par suite de circonstances particulières. Arrivés à Kalavryta, ils furent prévenus[1], par Zaïmis et d'autres amis, du danger d'un tel voyage, et ils revinrent à leur première opinion. Mais, pour donner de bonnes apparences à leur absence, ils imaginèrent une ruse et résolurent de continuer leur voyage de Tripolitza en société d'autres chrétiens et de Turcs, et de se faire envoyer de cette dernière ville une lettre anonyme leur annonçant que la mort les y attendait, ainsi que tous ceux qui y seraient présents. Cette lettre leur fut remise à Katsané; ils la lurent à haute voix en présence des Turcs et en feignant une consternation et une indignation pro-

* 18 mars

[1] Zinkeisen-Gordon, t. Ier, p. 212. Nous citerons désormais à l'ordinaire l'ouvrage de Gordon d'après la traduction de Zinkeisen (*Histoire de la révolution grecque*).

fondes; ils écrivirent des lettres à Tripolitza pour se plaindre, et s'adressèrent au patriarche pour le prier d'excuser leur manière d'agir auprès de la Porte, en demandant, par le même messager, aux hétairistes de Constantinople, de leur donner de nouvelles instructions. A Tripolitza on chercha, par tous les moyens, à savoir qui pourrait avoir écrit cette lettre; le gouvernement envoya des messages rassurants à tous les chefs de l'Achaïe, qui s'étaient retirés dans le couvent de Sainte-Laure; mais ceux-ci résolurent de se tenir prêts pour toute éventualité, et se dispersèrent, dans ce but, dans différentes localités pour y rassembler des hommes. Pendant ce temps, et sur leurs derrières, le hasard avait jeté l'étincelle fatale dans leur pays. Le vieil Asimakis Zaïmis, à Kalavryta, initié à l'hétairie, avait à son service deux anciens klephtes
* 15 mars. auxquels il avait jadis sauvé la vie. Dinant un jour* à sa campagne à Kerpiné, le vieillard demanda à ses serviteurs ce qu'il y avait de nouveau. Ils répondirent que le lendemain un spahi laliote passerait par là pour porter à Tripolitza de l'argent appartenant à l'État, et qu'ils désireraient le détrousser avec la permission du vieillard. Ce dernier, sobre de paroles, et qui savait, en nombreuse société, fumer sa pipe, plus muet qu'un Turc, regarda ses serviteurs d'un œil fixe, fit signe qu'on lui versât à boire, et, après avoir bu au salut de la patrie, il fit le signe de la croix en disant : « Ma bénédiction, mes enfants! » Les klephtes se mirent donc en embuscade pour guetter le spahi; ils tirèrent sur lui, mais sans recueillir d'autre butin que la bête de somme de son compagnon. Sur la nouvelle de cette attaque, le woïwode de Kalavryta, Arnaut-Oglou, effrayé par quelques autres actes de violence commis au même moment dans le voisinage, fit ses préparatifs de défense et se retrancha, comme si l'insur-

rection avait déjà éclaté. Excités à leur tour par ces préparatifs hostiles, dont personne ne connaissait le motif, des chrétiens s'armèrent et se rassemblèrent; ils enfermèrent Arnaut-Oglou dans ses tours et le forcèrent à se rendre avec les siens*. Comme le bruit avait encore grossi * 2 avril.
l'importance de cette nouvelle, les Turcs de Vostitsa se réfugièrent de l'autre côté du golfe de Lépante; à Patras, on vit éclater la révolte, la lutte et l'incendie; les habitants du pays d'alentour entrèrent armés dans la ville, et les Turcs furent refoulés dans la citadelle située au-dessus de la rade, d'où ils bombardèrent la ville. L'archevêque et ses amis Lontos et Zaïmis, ayant reçu la nouvelle de ces événements, accoururent avec des gens armés; ils occupèrent la paroisse de Saint-George, plantèrent en face de l'église une croix, devant laquelle le peuple fit serment de combattre pour la religion et pour la patrie, et ils annoncèrent solennellement, dans leurs proclamations, au peuple et aux consuls étrangers, que l'insurrection avait commencé ce jour-là*, où ces événements avaient eu lieu, * 4 avril.
jour qui est célébré comme l'anniversaire de la naissance de la liberté grecque. Le vrai commencement de la guerre d'indépendance date plutôt encore que de cette journée, à Patras, du premier mouvement des Magnotes, qui avait lieu au même moment; ces derniers s'avancèrent, sous les ordres de Pétrobey et de Kolokotronis*, jusqu'à Kala- * 5 avril.
mata (le Pheræ des Anciens), chef-lieu de la Messénie, où les Turcs effrayés se rendirent avec leurs armes et leurs biens, sur la promesse qu'ils auraient la vie et l'honneur saufs. Pétrobey forma aussitôt dans cette ville un conseil local, appelé *le conseil de Messénie*, qui, plus tard, céda la place à un sénat général du Péloponèse, et ce fut du sein de ce conseil que Pétrobey annonça* à l'Europe les mo- * 10 avril.
tifs de l'insurrection et les espérances que les Grecs fon-

daient sur son concours. Poussés soit par l'ambition et l'amour de la guerre, soit par l'amour de la patrie et de la liberté, soit par l'amour du butin et du pillage, des capitaines et des recruteurs partirent de Kalamata pour se répandre dans les plaines et dans les vallées, où ils donnèrent le signal de l'expulsion des Turcs. Ce signal paraissait à peine nécessaire; car, comme par un choc électrique, tout le monde grec fut ébranlé par le mot d'ordre : « Chrétiens et Turcs ne vivent plus ensemble. » Telle fut la différence entre le soulèvement au sud de la Grèce et celui qui avait éclaté au nord de l'empire turc, où l'impulsion venue de l'extérieur avait perdu immédiatement toute sa force devant la masse inerte du peuple, tandis que dans le Péloponèse l'incendie éclata au même moment et sur les points les plus éloignés, sans que l'on se fût concerté d'avance; mais les matériaux, tout préparés, n'attendaient que l'étincelle pour les embraser, et aussitôt le feu se propagea avec la rapidité la plus grande par terre et par mer. Dans le Péloponèse, d'abord, presque tous les Turcs de l'intérieur s'étaient réfugiés au plus vite à Tripolitza, la capitale, ou dans les forteresses de la côte. Immédiatement après le coup de main de Kalamata, les Bardouniotes, sur le golfe de Marathonisi (le Kranaë des anciens), Albanais musulmans, redoutés même des Turcs, et anciens rivaux des Magnotes, furent saisis
* 9 avril. d'une terreur panique et s'enfuirent à Tripolitza*. Ceux de l'Arcadie (appelée jadis Kyparissia, comme de nouveau de nos jours), sur la côte occidentale de la Messénie, se jetèrent dans les villes de Modon et de Navarin; les habitants de Gastouni se rendirent d'abord dans la vieille forteresse de Chloumoutzi, et puis à Patras, tandis que ceux d'Argos se réfugièrent à Nauplie. Corinthe était la résidence de Kiamil-Bey, un des plus brillants

woïwodes de cette époque. Il appartenait à une des plus anciennes familles du pays, et était un des plus riches propriétaires; il avait grandi au milieu d'un luxe princier et il demeurait dans un palais d'une demi-lieue de tour, orné, comme le sérail d'un sultan, de mosquées, de bâtiments et de jardins artificiellement arrosés, où il avait reçu avec urbanité et splendeur, du temps de sa fortune, tous les étrangers comme ses hôtes, et parmi eux aussi la reine d'Angleterre. Au moment dont nous parlons, il avait quitté Corinthe pour se rendre à Tripolitza. Après avoir reçu la nouvelle du soulèvement des Dervénochorites à Pérachora*, la mère de Kiamil-Bey se retira à Acrocorinthe, emmenant avec elle, comme otage, Andrikos Notaras, d'une des familles les plus considérées parmi les archontes, et dont les terres étaient situées dans l'ancienne Pellène. En Arcadie, les Turcs quittèrent Léontari, dans la vallée du Karnion, pour se rendre à Tripolitza. Ceux de Cariténa avaient voulu y venir aussi, mais ils préférèrent ensuite s'établir dans le fort, construit au moyen âge sur le sommet de leur rocher, en forme de cône; car ils redoutaient Kolokotronis, qui était venu aussitôt, avec trois cents hommes, de Kalamata dans ce centre de l'Arcadie, pour appeler partout le peuple aux armes. Les habitants de Phanaria et de Zourza osèrent néanmoins, au nombre de deux mille sept cents, entreprendre l'expédition périlleuse avec leurs femmes et leurs enfants, et comptèrent emmener en passant les habitants de Cariténa; mais, dans le défilé de Saint-Athanase, ils rencontrèrent le chef klephte, auquel on avait révélé leur marche, et ils trouvèrent pour la plupart la mort* dans la lutte ou dans les flots du Rouphia (Alphée). En vain les Turcs, occupant le château fort de Cariténa, avaient-ils essayé d'accourir à leur aide; vers la fin du jour où la

* 6 avril.

* 11 avril.

lutte avait eu lieu, ainsi que dans les jours suivants, Elias Mavromichalis, Kanélos Déligiannis, Anagnostoras et d'autres capitaines rejoignirent Kolokotronis, et portèrent le nombre de l'armée assemblée autour de lui au chiffre de six mille hommes, qui non-seulement assiégeaient le fort de Cariténa, mais qui songeaient déjà à cerner Tripolitza. Partout les musulmans paraissaient être comme paralysés par cette terreur soudaine. Les Laliotes seuls, se fiant à leur bravoure, restèrent dans leurs demeures : c'étaient des schkipétaires musulmans qui, de brigands et de mercenaires, étaient devenus des citadins opulents, et qui habitaient de magnifiques palais et des maisons fortifiées et construites en groupes séparés dans leur village très-étendu, situé sur le mont Pholoë, où ils menaient une vie très-aisée et douce, sans cependant être efféminés.

Premières vicissitudes de la fortune.

Triste augure pour toute la suite de la guerre d'indépendance en Grèce! Toute cette première bonne fortune, qui s'était élevée si rapidement, sembla devoir décliner avec la même rapidité aussitôt que les Turcs commencèrent à reprendre leurs sens. En effet, dès qu'aux premiers revers des Grecs, les Turcs sentaient renaître en eux leur ancienne insolence et l'orgueil des tyrans avec leur ancienne confiance dans la victoire, les Grecs, de leur côté, ne possédant aucune direction bien réglée, n'ayant aucune expérience et n'ayant pu faire de préparatifs d'aucune sorte, semblaient être frappés de découragement par l'ancien sentiment de leur faiblesse. — L'acropole de Patras commençait déjà à être vivement tourmentée par les assiégeants sous les ordres de l'archevêque Germanos, des frères Koumaniotis et d'autres chefs, ainsi que par le manque d'eau, lorsque le pacha Youssouf d'Eubée, revenant de Janina, apprit à Missolonghi ce qui se passait dans le Péloponèse; il traversa

le golfe près de Rhion et entra dans la citadelle sans être arrêté par les troupes en désordre des assiégeants*. Les Turcs encouragés firent une sortie, mirent le feu à la ville et forcèrent les paysans inexpérimentés à une fuite ignominieuse. En vain les chefs essayèrent-ils de faire résistance dans quelques maisons, en vain cherchèrent-ils à rassembler les fuyards; la ville fut livrée aux flammes, les habitants furent vendus ou tués, et les environs de la ville furent dévastés. Le consul français, Pouqueville[1], put offrir sa protection à quelques fugitifs, tandis que d'autres se sauvèrent à bord des navires étrangers. Mais bientôt la populace déchaînée, composée de Turcs, de vagabonds italiens et ioniens qui, auparavant, avaient demandé la liberté à grands cris, força le consul lui-même à se sauver sur un vaisseau anglais. Dans la ville de Patras, abandonnée aux Turcs, Youssouf assouvit ses instincts barbares et, jour par jour, il se divertissait par des persécutions cruelles, par des exécutions et des apostasies qu'il infligeait aux Grecs, usant ainsi des premières représailles pour venger les crimes récemment commis dans les Principautés. La première ivresse causée par la victoire avait été de plus courte durée encore dans l'armée qui assiégeait Cariténa que parmi les assiégeants de Patras. Pour débloquer les Turcs assiégés à Cariténa, deux mille sept cents soldats turcs avaient quitté Tripolitza* le jour même du combat sur le Rouphia. Et à peine Kolokotronis eut-il fait annoncer de Phlorion l'approche des Turcs, que ces six mille Grecs se dispersèrent de tous les côtés, sans attendre seulement les ennemis. Kolokotronis ne trouva à leur poste que les gens du béizade (fils du bey), Elias Mavromichalis, et il dut lui-même s'enfuir à Saint-Jean,

* 15 avril.

* 11 avril.

[1] On trouve le récit le plus détaillé de ces événements dans le deuxième tome de son *Histoire de la régénération de la Grèce*.

poursuivi de près dans les sentiers abruptes qu'il avait battus autrefois comme klephte, pendant que les Turcs conduisaient leurs coreligionnaires sains et saufs de Cariténa à Tripolitza. A Stemnitza, Kolokotronis réussit à rassembler autour de lui trois cents hommes, avec lesquels il comptait barrer le chemin aux Turcs qui revenaient; mais arrivé à Chrysovitzi, il apprit que ceux-ci avaient passé déjà en dévastant le pays. Alors tous les capitaines se dispersèrent pour faire de nouvelles levées à Léontari et en Messénie; Kolokotronis seul ne voulut pas quitter ces montagnes et se dirigea, accompagné d'un seul Magnote, sur la route de Piana, où il rencontra son cousin Antonios avec sept hommes. « Ils étaient alors, écrit-il lui-même, neuf, et son cheval faisait dix. » A Piana, dans la vallée du Barbouséna, au nord-ouest de Tripolitza, il réunit de nouveau trois cents hommes autour de lui, tandis qu'une troupe plus nombreuse venant de Laconie s'établit au sud de Tripolitza, dans la ville très-forte de Vervéna, dans la vallée du Saranda, et qu'un troisième corps, sous Kyrialoulis-Mavromichalis, le frère de Pétrobey, prit position non loin de là, à Vlachokérasia; positions qui avaient pour but de reprendre hardiment l'offensive et de bloquer les montagnes de Tripolitza. Mais les Turcs, faisant une sortie du chef-lieu, dispersèrent les hommes de Kolokotronis et brûlèrent Piana et Alonisténa où, séparé des autres, il avait dû se réfugier; aussitôt après, ils chassèrent la garnison de Vlachokérasia et ils réduisirent cette ville en cendres. Dans cette crise, les chefs se réunirent à Marmaria, dans la plaine de Phranko-Vrysi, pour délibérer; ils tombèrent d'accord pour nommer Pétrobey leur général en chef, afin qu'il formât, à l'aide des Magnotes, un noyau de troupes, facilitant les levées et rendant la fuite plus difficile. Puis Pétrobey devait se charger de la direction

des mesures nécessaires pour cerner Tripolitza. Sur cinq points différents, fermant au nord, à l'ouest et au sud les accès par la montagne, de nouvelles troupes se concentrèrent sous la direction de chefs capables et formèrent un vaste demi-cercle autour de Tripolitza, de manière à ce que tous étaient assez rapprochés les uns des autres pour pouvoir se secourir mutuellement. Déligiannis avec Antonios Kolokotronis était à Piana, le vieux Kolokotronis à Chrysovitzi, et Charalompis près de Lévidi, à six lieues environ au nord de Tripolitza. Le camp de Vervéna était alors sous les ordres de Giatrakos de Mistra, le Machaon de cette armée de siége, qui portait ce nom par suite de sa profession de médecin. Le corps principal se trouvait à Valtetzi, ville située sur les hauteurs du Ménale, à trois lieues à l'ouest du chef-lieu. Dans les excursions fréquentes que firent alors les Turcs contre toutes ces positions, avec un dédain insoucieux des rayas, il se forma une petite guerre dans la montagne, où les Grecs finirent par gagner peu à peu l'habitude du danger, l'expérience des combats et la confiance en eux-mêmes. S'ils avaient pu fermer encore les défilés des montagnes de l'Argolide, ils auraient peu à peu et de tous les côtés coupé les vivres au chef-lieu. Mais ce fut précisément de là qu'un danger très-grand les menaça. Chourchid-Pacha, qui combattait toujours Ali-Pacha devant Janina, commença à s'inquiéter de sa femme et de ses trésors enfermés à Tripolitza. Il envoya donc* son kiaya, Moustapha-Bey, homme vaillant et expérimenté dans la guerre, avec trois mille cinq cents Albanais dans la Péninsule. Moustapha passa le détroit des Petites-Dardanelles (golfe de Lépante), encouragea la garnison de Patras, brûla Vostitza et suivit les côtes du golfe de Corinthe pour débloquer Acrocorinthe. Comme on l'avait vu devant Caritèna, les assiégeants s'enfuirent encore là à l'approche des Turcs.

* Fin d'avril.



Le zélé Dikaios, envoyé par l'hétairie dans le Péloponèse, et qui avait pris part au siége, essaya en vain d'encourager ces gens peureux; avant de partir, il mit le feu au magnifique palais de Kiamil-Bey; en revanche, la mère du woïwode fit décapiter Andrikos Notaras, qu'elle avait emmené avec elle comme otage. Sans s'arrêter à Corinthe,
* 6 ma Moustapha-Bey se mit en marche sur Argos*. Les habitants de cette dernière ville qui avaient bloqué Nauplie y avaient été surpris et dispersés, lorsque, le jour de Pâques, ils s'étaient abandonnés à la joie et à l'ivresse; maintenant il s'agissait pour eux de défendre leur propre ville. Ils s'établirent derrière un mur construit sur le bord de l'Inachus (Xirias) pour protéger la contrée contre ses débordements. Les Turcs, approchant avec circonspection, tournèrent, avec leur cavalerie, la position de ces guerriers novices qui avaient négligé de se couvrir sur leurs flancs; ils les dispersèrent; ils occupèrent la ville et déjouèrent toutes les tentatives des Grecs qui, pendant les jours suivants, essayaient de s'y rétablir. Alors les Turcs envoyèrent de Tripolitza un corps de cavalerie au-devant du kiaya pour lui tendre la main et pour l'accompagner jusqu'à Tripo-
13 mai litza où il fit ensuite son entrée*. Aussitôt le kiaya prépara
* 24 mai une attaque de toutes les forces turques* contre la position des Grecs près de Valtetzi. Ce fut la première fois qu'un grand corps de troupes turques, renforcé d'Albanais expérimentés dans la guerre, combattit les Grecs en bataille rangée et avec ordre. D'après toutes les expériences qu'on avait faites, la destruction des révoltés était inévitable. Moustapha avait placé mille hommes vis-à-vis des Grecs établis à Vervèna pour les empêcher d'arriver au champ de bataille. L'attaque principale contre Valtetzi, où Kyriakoulis Mavromichalis avait pris une position aussi forte que possible derrière quatre forts de campagne et derrière

l'église, fut exécutée par le Bardouniote Rhoubis avec trois mille cinq cents hommes qui se ruèrent avec fureur sur les ennemis, deux heures après le lever du soleil. Mais, contrairement à leurs habitudes et contre toute attente de l'ennemi, les Grecs résistèrent cette fois-ci, avec un courage résigné, à cette attaque comme aux deux attaques suivantes. Kolokotronis le premier et Plapoutas en second lieu, accoururent, avec douze cents hommes, au secours de leurs compatriotes; ils attaquèrent les derrières de leurs ennemis et rompirent toute communication entre eux. A ce moment, Moustapha, en personne, arriva avec quinze cents cavaliers et deux canons. Mais à cause de l'inégalité du terrain, la cavalerie fit peu de mal aux Grecs, comme l'artillerie ne pouvait pas leur nuire beaucoup, à cause de l'incapacité des artilleurs. Il fallut faire approcher la réserve turque qu'on avait mise au second plan, afin de poursuivre l'ennemi, et, en dernier lieu, il fallut appeler les mille hommes qui devaient observer Vervéna. Toute la journée se passa dans ces luttes opiniâtres : pendant la nuit, chaque armée espérait que l'autre opérerait sa retraite, mais toutes les deux restèrent dans leurs positions. Vers minuit et vers l'aube du jour, les Grecs de Vervéna arrivèrent pour secourir leurs compatriotes. Ils cernèrent entièrement le corps d'armée sous les ordres de Rhoubis, qui dut se frayer un chemin au travers des Grecs, lorsque Moustapha fit donner, dans la matinée, le signal de la retraite. Dans ce combat de vingt-trois heures, les Turcs ne perdirent pas plus de six cents hommes en blessés et morts; mais la défaite aurait pu devenir fatale pour eux, si les deux mille Grecs de Lévidi, sous Zaïmis et Charalampis étaient arrivés de meilleure heure à cette seconde journée de la bataille. Moustapha brûlait de réparer cet échec par une expédition contre la

position de Vervéna. Quatre mille hommes qui y furent envoyés rencontrèrent à Doliana, à deux lieues environ de Vervéna, Nikitas se rendant, avec cent vingt hommes, à Argos, pour reprendre le commandement du siége de Nauplie qui avait été repris. Barricadé dans trois maisons fortifiées, Nikitas occupa, pendant onze heures, toute une division du corps d'armée turc. Les Grecs de Vervéna, attirés par le bruit de la bataille, s'avancèrent sur Doliana et tombèrent tout d'un coup, pendant leur marche, au milieu même des Turcs; mais ils réussirent à se retirer dans leur position fortifiée d'où ils parèrent l'attaque des Turcs qui, craignant la répétition du désastre de Valtetzi, se retirèrent en entraînant dans leur fuite la division de Doliana. La gloire de Nikitas date de cette journée; il était neveu de Kolokotronis, descendu comme lui d'une race de klephtes et avait appris le métier de la guerre, comme lui, au service des Anglais. On l'appela, à partir de ce jour, le mangeur de Turcs, bien que sa réserve modeste, sa douceur et son désintéressement eussent dû lui mériter un nom plus digne. Ces journées de lutte ont peut-être décidé du sort de toute la révolution grecque; une défaite serait facilement devenue un coup fatal pour la cause de l'insurrection, comme la bataille de Dragatchan l'avait été pour l'insurrection du nord. Mais, dès ce moment, le courage profondément abattu des Grecs se releva rapidement, grâce à son élasticité; ils portèrent, en concentrant leurs forces, leur camp sur la hauteur des rochers du Trikorpha, ramification du mont Ménale en face de Tripolitza, et commencèrent à assiéger la capitale à une distance de 1,750 mètres seulement. Le sentiment de leur propre valeur, qui remplit alors tout d'un coup les Grecs, se trahit dans une lettre railleuse que Kolokotronis écrivit immédiatement après la bataille de Valtetzi au kiaya,

et dans laquelle il disait ; « J'apprends que tu rédiges des lettres pour exhorter les Grecs à se soumettre ; mais le moment est venu pour les Grecs d'en adresser de pareilles aux Turcs. J'espère te faire grâce si tu peux t'échapper chez toi ; fais ce que tu pourras et à revoir dans ton sérail. » Effectivement, le sort voulut que Kolokotronis le fît prisonnier, plus tard, dans son palais.

L'insurrection dut trouver la coopération la plus énergique là où, par suite du régime constitutif et administratif, on lui aurait prédit le moins de succès ; ce fut dans les trois îles où, vers la fin du dernier siècle et au commencement du nôtre, la prospérité avait pris un grand essor par la navigation et par le commerce. Les aristocrates d'Hydra et de Spetzia ne pouvaient pas être disposés à participer d'une manière irréfléchie à une entreprise si hasardeuse dans laquelle ils ne pouvaient que perdre. Les Hydriotes n'avaient que récemment introduit chez eux un nouveau régime financier et administratif, sous la direction de leur compatriote Boulgaris (1802) ; le nomothète avait aboli l'ancien impôt par familles, en y substituant un nouvel impôt de 5 pour 100 prélevé sur les gains de chaque navire ; il avait restreint à vingt-quatre le nombre des νοικοκυραῖοι*, dont la moitié seulement s'occupait chaque année de la direction du gouvernement, moitié qui pouvait suffire aux affaires ordinaires par un comité pris dans son sein et composé de quatre membres ; les us et coutumes du pays, le simple bon sens et l'avis des primats formaient leurs lois. Une caste aussi exclusive de riches gouvernants ne pouvait pas être disposée à risquer à la légère ses biens et sa fortune ; il était donc arrivé à Hydra que le gouvernement avait envoyé son contingent réglementaire de matelots aux Dardanelles, même après que l'insurrection eut éclaté dans le Péloponèse. Mais cette mesure avait été vue avec beau-

Les îles.

* Page 101.

coup d'humeur par le peuple, qui avait été déjà plus d'une fois en conflit avec les pentakosiomédimnes au sujet de ses intérêts. L'orgueil des basses classes avait été, depuis longtemps déjà, excité par les patriotes, par les hétairistes qui, dans leurs projets pour la délivrance de la patrie, avaient toujours compté le plus sur les insulaires, comme par Rhigas qui, dans son appel aux armes pour conquérir la liberté, avait exhorté avant tous les autres, « les dauphins marins, les oiseaux de mer, les dragons des îles, » à tomber comme l'éclair sur les ennemis. A ce moment, un malaise, provenant de diverses causes, régnait parmi eux. Le commerce avait beaucoup diminué depuis la conclusion de la paix. Le nombre des navires et des courses s'était amoindri; des matelots inoccupés, des capitaines de navire oisifs, erraient çà et là en grand nombre, et, parmi ces derniers, l'hétairiste Antonios Oikonomos, qui répandait avec beaucoup de zèle les idées patriotiques dans cette île. S'il était vrai que l'esprit commercial y modérait l'enthousiasme pour les projets hétairistes, celui-ci était, de l'autre côté, nourri et enflammé par le zèle ardent des insulaires pour leur religion. En effet, dans leurs proclamations on voit plus tard l'amour de la patrie allié avec les exagérations religieuses les plus fortes, avec la haine la plus implacable contre les Turcs, profanateurs de leurs temples. De cette manière, il arriva qu'à un seul signal donné, les trois îles épousèrent la cause de l'insurrection avec une telle énergie qu'ils suffirent presque à la dépense de toute la guerre maritime avec leurs propres ressources, qu'un grand nombre des familles les plus riches, perdit ses grandes propriétés, et que toutes les trois îles ensemble sacrifièrent leur prospérité et leur influence au salut de la patrie commune. Ce signal fut donné à Spetzia, où les navires s'ornèrent les premiers* du nouveau pavillon de la liberté.

* 7 avril.

L'exemple des marins de Spetzia fut immédiatement suivi par les Psariotes, dont le gouvernement démocratique permit qu'ils rendissent, dès le commencement, un grand service à la cause de l'insurrection, lorsqu'ils expédièrent sept navires, sous le commandement de Nikol. Apostolis, à Smyrne, où l'on préparait une expédition de trois mille hommes pour le Péloponèse. Une attaque soudaine des insulaires, qui coulèrent un vaisseau turc et en prirent quatre autres, eut pour conséquence la dispersion des troupes de terre rassemblées, de sorte que l'expédition contre le Péloponèse fut déjouée de cette manière. D'autres navires de Spetzia aidèrent au siége de Monemvasia, cernée déjà du côté de la terre; de là ils firent voile pour Milo, où ils capturèrent une corvette et un brick de la flotte turque; d'autres navires bloquèrent le golfe d'Argos ou de Nauplie sous les ordres de Bobolina, cette riche amazone, altérée de soif d'argent et de sang, qui avait à venger la mort de son mari, exécuté à Constantinople, comme celle de son fils, tombé récemment à la défense d'Argos. Deux navires spetziotes décidèrent enfin, par leur arrivée à Hydra, l'accession des Hydriotes à la cause de la patrie. Dans cette île, Oikonomos avait constamment travaillé le peuple par ses excitations pour le faire lever, sans et même contre la volonté du primat. Lorsque la nouvelle se répandit à Hydra que les Turcs étaient enfermés à Acrocorinthe*, les masses commencèrent à s'agiter; on s'empara des navires, et le peuple apparut devant l'hôtel de ville, conduit par le démagogue qui, alors, s'empara du pouvoir et fit surveiller rigoureusement les primats qui ne savaient que faire, afin que, par leur fuite, ils ne privassent pas l'insurrection des ressources pécuniaires. Comme les primats persévéraient dans leurs dispositions malveillantes, le démagogue rassembla de nouveau le peuple armé, et obtint d'eux, en trois

* 8 avril.

jours et après des menaces répétées, la somme de cent quarante mille écus d'Espagne. A ce moment, les navires spetziotes, dont nous venons de parler, firent leur apparition devant Hydra avec le pavillon de la liberté, et alors on ne pouvait plus résister aux instances pressantes du peuple qui voulut qu'on armât et qu'on expédiât une flotte sous le même pavillon et au service de la même cause. Il n'entrait pas dans les vues d'Oikonomos d'obtenir le pouvoir et son mandat par la force ; il désirait s'assurer le concours libre des primats ; c'est pourquoi il se prêtait volontiers à leur désir de donner une forme plus régulière à l'insurrection.
* 27 avril. Les primats et le peuple s'unirent * dans une solennité religieuse à l'église, et on arbora le drapeau de la liberté. Par suite de ces événements, on fit partir d'Hydra des proclamations dans lesquelles on annonça à tous les habitants des îles de la mer Égée et aux habitants des côtes les résolutions qu'on venait de prendre ; on publia des ordonnances pour régler la manière de partager les prises, et pour établir des principes fixes et modérés sur les droits des neutres, ordonnances qui furent exécutées rigoureusement pendant quelque temps et avant que les actes barbares, commis par les Turcs dans la capitale, eussent fait taire ces premières velléités d'humanité. Dès ce moment, la voix de la liberté retentit dans toutes les îles Cyclades et dans un grand nombre des Sporades, et même parmi les îles plus grandes près de la côte de l'Asie, l'île de Samos qui, avec une heureuse autonomie, jouissait de grands priviléges et d'une grande prospérité, et qui ne renfermait qu'un petit nombre
* 29 avril. de Turcs, embrassa * la cause de la liberté, lorsque deux navires spetziotes eurent donné le signal du soulèvement par leur apparition dans le détroit de Mycale. Les catholiques seuls de Ténos, de Syra, de Naxos et de Santorin (Théra) aimèrent mieux se courber devant le croissant

et payer deux fois leurs contributions, un impôt volontaire aux Turcs et un impôt forcé aux Grecs, plutôt que de renoncer à leur haine fanatique contre les Grecs appartenant à une autre confession. De tous les côtés on vit dès lors se disperser dans des expéditions séparées, entreprises pour faire la course, les navires armés des trois îles, dont le nombre se montait alors à cent soixante-seize, portant pour la plupart de dix à quatorze canons; quatre-vingt-douze navires appartenaient à Hydra, quarante-quatre à Spetzia et quarante à Psara. Mais ces navires se réunissaient aussi pour des entreprises communes, et l'on donna à l'Hydriote Iakob Tombazis le commandement suprême pour toutes les expéditions qui seraient faites pendant la durée de l'année suivante. On avait d'abord l'intention d'attaquer une escadre turque en station à Mourto, près de Corfou, mais on se laissa imprudemment détourner de ce projet* pour faire une tentative dans la riche île de Chios, que les primats d'Hydra auraient volontiers engagée dans la cause de la révolution afin de ne pas supporter seuls toutes les dépenses de la flotte. Le combat inégal contre un maître et un ennemi infiniment supérieur inspira ces entreprises désespérées, par mer comme par terre, il excita les Grecs à soulever ainsi des contrées trop rapprochées du centre de l'empire, trop peuplées de Turcs et trop exposées aux coups de l'ennemi pour que l'insurrection eût pu s'y maintenir. Le zèle patriotique des Grecs exposa, sans scrupule, ces différentes contrées aux dangers les plus terribles et même à la ruine la plus sûre, ne désespérant jamais du succès le plus certain là où l'on pouvait tout au plus s'attendre à une diversion pour soulager la cause de la guerre commune. Le projet sur Chios échoua. Tombazis avait cru qu'à son appel les paysans se lèveraient, et il comptait attaquer avec la flotte la ville, dès que l'insurrection des

* 4 mai.

campagnes s'y serait propagée. Sur ces entrefaites, il apprit que le gouvernement turc de Chios s'était emparé de l'évêque et des primats les plus notables pour qu'ils lui servissent d'otages, et comme Tombazis vit que les gens de la campagne ne remuaient pas, la flotte mit de nouveau à
* 19 mai. la voile* sans avoir rien accompli.

La Grèce orientale.

On aurait pu croire que parmi les premiers à se ranger autour de l'étendard de l'indépendance se seraient trouvés les Armatoles des éparchies de la Grèce continentale qui avaient déjà, auparavant, combattu Ali-Pacha pour obtenir leur liberté. Mais la crainte de la puissance et du nom d'Ali, l'appréhension que les deux adversaires, combattant alors pour la possession de Janina, ne se réconciliassent tout d'un coup, et le seul voisinage d'aussi grandes masses de troupes empêchèrent toute résolution unanime. Même les Souliotes, initiés depuis longtemps aux projets des hétairistes, craignaient de prendre une position ouvertement hostile vis-à-vis de la Porte. S'il se trouvait, à la vérité, parmi les capitaines armatoles, un patriote zélé, comme le vaillant Athanasios Diakos (de Lidoriki), à Livadie, qui aurait voulu donner, avant tous les autres, le signal de l'insurrection, la discorde entre les primats paralysait cependant tous ses efforts. Néanmoins, le feu qui, jusqu'alors, avait couvé sous la cendre, éclata violemment aussi dans ces éparchies de la Grèce orientale, plus éloignées de l'Épire, le même jour où l'explosion eut lieu dans le Maïna. Dans l'éparchie de Salone, le capitaine Panour-
* 5 avril. gias convoqua* les primats du district et de la ville au couvent de Saint-Elie, et envoya quelques-uns de ses parents pour enrôler des troupes; parmi eux se trouvait Joannès Gouras, dont le nom revient si souvent dans l'histoire de l'insurrection; il devait agir sur les Galaxidiotes qui, excités par les habitants de Patras, avec lesquels ils

avaient beaucoup de relations d'affaires, désiraient ardemment secouer le joug des Turcs. Deux jours plus tard, six cents hommes armés se réunirent sous Panourgias; ils cernèrent le château fort de Salone, où les Turcs de la ville et des environs s'étaient enfermés, et les forcèrent à se rendre. Alors Diakos se leva aussi dans l'éparchie de Livadie, il occupa les hauteurs et les chemins autour du chef-lieu, et, après avoir mis d'accord les primats, il entra dans la ville*, où il soutint une lutte de cinq jours avec * 11 avril.
huit cents Turcs et Albanais; enfin, il les repoussa dans le château fort et les força, par la faim et la soif, à se rendre après les avoir attaqués sans succès. Puis Diakos partit avec six cents hommes pour les Thermopyles, où le capitaine Joannès Dyoviniotis se leva dans l'éparchie de Zitouni (Lamia) pour cerner Vodonitza* et pour forcer aussi * 20 avril.
le château fort de cette ville à se rendre. Pendant la marche sur Zitouni, les troupes des trois capitaines révoltés s'accrurent au point d'atteindre le chiffre de deux mille hommes; mais ils restèrent inactifs dans leurs campements près de Kompotadès et n'osèrent pas s'avancer contre la ville sans le secours de Kontogiannis, capitaine de l'éparchie du Petit-Patras (Patratzik, l'ancien Hypata). Ce capitaine, examinant prudemment les forces dont on disposait, résista à trois tentatives qu'on fit auprès de lui pour le gagner, mais enfin l'enthousiasme des gens sous ses ordres entraîna aussi ce dernier des capitaines de la Grèce orientale. Alors tous ensemble investirent* Patratzik qu'ils quit- * 30 avril.
tèrent cependant le lendemain, après l'avoir brûlée à moitié, car ils craignaient d'être coupés de leurs communications avec les Grecs par la cavalerie de l'armée turque, qui, pendant tout ce temps, avait déjà commencé à se rassembler à Zitouni. Chourchid-Pacha, qui voyait sa fa-

mille à Tripolitza menacée des fureurs de la révolution, s'était aperçu, avec une inquiétude également vive, que l'insurrection se répandait sur les derrières de son camp de Janina jusqu'en Thessalie. C'est pourquoi, au même moment où il avait envoyé son kiaya Moustapha-Bey dans le Péloponèse, il avait concentré à Zitouni sept mille hommes sous Omer-Vrione de Bérat et sous Méhmed, pacha titulaire de la Morée. Les trois capitaines, pour couvrir la route de Salone, se placèrent alors en face de ces troupes, de manière que Panourgias occupa le village de Moustapha-Bey, pendant que Dyoviniotis prit position sur le pont du fleuve Gorgo et Diakos sur le pont du Sperchios et sur la route des Thermopyles, qui n'ont plus aujourd'hui la même importance qu'autrefois, parce que l'ensablement de la côte permet de passer à côté du défilé. Avant que les Grecs
* 4 mai. eussent pu se fortifier, Omer-Vrione vint de Lianokladi* et rejeta la troupe insuffisante de Dyoviniotis dans les défilés de Déma, sur la route de la Doride, puis, réuni à Méhmed-Pacha, il attaqua les positions des deux autres capitaines, dont les troupes s'enfuirent honteusement au premier choc des Turcs; Diakos seulement et quelques-uns de ses compagnons, se souvenant du grand théâtre historique où ils combattaient, se dévouèrent à la mort pour la grande cause de la patrie. Refusant le cheval que son fils adoptif lui offrait pour la fuite, il continua à combattre pendant toute une heure et avec dix guerriers seulement; il vit tomber son frère devant lui; enfin, blessé lui-même, il tomba pour mourir en captivité comme un des premiers martyrs dont les chants populaires ont célébré la mort avec un juste orgueil. Méhmed-Pacha, à Zitouni, voulut en faire son serviteur par des promesses et par des menaces; mais Diakos refusa la grâce et brava les menaces de mort

en disant « que la Grèce avait beaucoup de Diakos[1] ! » Condamné à l'empalement* il devait porter lui-même l'instrument de son supplice, mais, plein de fureur, il le jeta aux pieds des Albanais en leur demandant : « s'il n'y avait parmi eux personne pour le tuer, lui qui n'était cependant pas un criminel, au lieu de le livrer à la vengeance des Anatoles ? » Pendant sa marche vers le lieu du supplice, les yeux de Diakos reposaient sur la nature riante dans toute la splendeur du printemps, et, comme pour répondre aux paroles prophétiques de Rhigas*, il prononça le distique suivant :

* 6 mai.

* Page 87.

> Ah ! voyez le moment que Charos choisit pour m'apparaître !
> La terre se revêt de sa verdure, les bois sont tout fleuris !

Pendant ce temps, ses compagnons se relevèrent. Panourgias et Dyoviniotis, malgré le désastre qui les avait frappés, ne renoncèrent pas à leurs efforts pour couvrir la route de Salone. Les défilés entre le golfe Maliaque et la baie d'Amphissa, qui formaient le chemin suivi ordinairement par les Tatars, messagers de l'Etat, quand ils se rendaient de l'Epire et de la Béotie à Constantinople, avaient été réputés de tout temps comme la communication la plus importante, à cause du peu de longueur de la route entre les deux golfes et à cause de la facilité avec laquelle on pouvait se transporter par mer du golfe Maliaque à Thessalonique et aux Dardanelles. Autant cette position est importante, autant elle est forte. Deux passages princi-

[1] Le tragoudion de Diakos (Fauriel, 2, 35) développe ce trait de la manière suivante :

> Se saisissant de Diakos, ils l'enchaînèrent au poteau ;
> Ils redressèrent son corps ; mais lui, riant pour les railler,
> Outrage leur foi et dit, les appelant impurs :
> Ce n'est qu'un seul des Grecs que vous aurez tué en m'empalant !
> Pourvu qu'Odyssevs et Nikitas, le capitaine, prospèrent,
> Ils abattront le trône des Turcs et tout votre pouvoir.

paux conduisent à travers ces labyrinthes de la montagne ; l'un traverse au nord la chaîne de montagnes qui sépare la plaine du Sperchios de la vallée Dorique ; l'autre conduit plus au sud à travers un défilé qui sépare le Parnasse de l'Œta. Ce fut là, à la sortie de la gorge d'Ambléna, près du khan (caravansérail) de Gravia (l'ancien Kitinion), qu'Odyssevs, avec cent-vingt hommes, rejoignit les deux capitaines; tous tombèrent d'accord et décidèrent que le nouvel arrivé défendrait l'auberge construite en pierres près de la grande route, tandis que les autres occuperaient le défilé. Lorsque l'armée turque apparut *, Odyssevs appela des volontaires; cent soldats se présentèrent, et parmi eux Gouras et Angelis, le vaillant Eubéen; Odyssevs entra en dansant, à leur tête, dans le khan. Les Turcs manquaient d'artillerie pour abattre les murs de la petite forteresse ; leurs attaques furent repoussées trois fois, et lorsque Omer-Pacha ordonna à midi une attaque, avec toutes les forces réunies, en exhortant les soldats et en leur faisant des reproches, celle-ci échoua aussi ; plusieurs centaines, parmi les assaillants, et tous leurs porte-drapeau furent tués à coups de fusil. Le soir, Omer fit cerner le khan et envoya à Zitouni chercher des canons; mais pendant la nuit les assiégés lui échappèrent, deux d'entre eux seulement ayant été tués dans la maison. Cette défense donna une grande réputation à Odyssevs et releva le courage abattu des Grecs. Les Turcs n'osèrent pas traverser le défilé d'Ambléna pour s'avancer vers Salone, mais ils descendirent la vallée ouverte du Céphise jusqu'à Livadie. Leur marche mit en mouvement toute la Béotie, où Gouras et Odyssevs cherchèrent en vain à arrêter les Turcs par des diversions sur leurs derrières et sur leurs flancs ; bientôt toute l'Attique commença aussi à s'agiter; les Athéniens, encouragés par les Grecs de Livadie *, se levèrent tard et

* 20 mai.

* 7 mai.

enfermèrent les Turcs dans l'acropole, où ceux-ci furent bientôt* exposés aux privations. Tout le Péloponèse fut agité, et les habitants envoyèrent Nikitas et Elias Mavromichalis avec des troupes peu nombreuses de l'autre côté de l'isthme. Omer-Vrione entra à Livadie*, fit repousser les troupes du Péloponèse par Méhmed-Pacha, et se jeta lui-même*, avec deux mille hommes, dans la ville de Chalcis. En effet, l'insurrection avait déjà pénétré dans l'Eubée, malgré les difficultés quelle y trouva à se propager; tout le pays était surveillé par deux forteresses, celle de Chalcis et celle de Caristo, habitées et occupées exclusivement par des Turcs, et dont l'une était célèbre par sa forte position sur le détroit, qu'elle dominait par son acropole, Karababa, sur la côte béotienne.

* Juin.

* 7 juillet.

* 26 juillet.

La Magnésie thessalienne et la Macédoine.

C'étaient des marins actifs et entreprenants qui avaient porté l'insurrection en Eubée, comme en Magnésie et au pied du Pélion. Anthimos Gazis avait travaillé avec tous les moyens que lui offrait l'hétairie pour préparer au soulèvement la contrée du Pélion qui, à cause de sa position centrale dans la chaine des montagnes orientales, à cause de ses communications faciles avec la flotte, à cause de la force que lui donnait sa forme de presqu'île, et par le point d'appui à Trikéri, sur le promontoire du Tisaion, qui pouvait fournir une excellente retraite, offrait aux insurgés une des positions les plus précieuses. Dès que les navires d'Hydra et de Spetzia firent leur apparition* sur la côte de Trikéri et d'Armyro, Gazis profita de l'occasion pour soulever les habitants de la Magnésie. Ceux-ci commencèrent par chasser le woïwode, puis ils tombèrent sur les Turcs à Léchonia, qu'ils anéantirent au nombre de six cents personnes. Mais en se disputant sur le partage des propriétés turques, ils négligèrent, malgré les conseils plus circonspects de Gazis, de s'emparer rapidement aussi de

* 17 mai.

Volo, qu'ils commencèrent ensuite à assiéger avec leurs vaisseaux pendant qu'on attaqua, brûla et pilla aussi Vélestino. Tout d'un coup les Grecs, dans les différents camps de Volo, de Vélestino et d'Armyro furent effrayés par la nouvelle de l'approche de Mahmoud-Pacha de Drama (Drabeskos), venant avec de grandes forces de Larissa. Peu de jours après, ses hordes inondèrent toute la Péninsule et refoulèrent les révoltés jusqu'à Trikéri. Mahmoud retourna deux fois à Larissa, mais chaque fois les Grecs battus se relevèrent, firent de nouveaux camps et se maintinrent à Trikéri, à Laukos, à Argalesti et à Promiri. Repoussés au nord, les Trikériotes se jetèrent, avec le même insuccès, sur l'Eubée, où ils soutenaient, avec leurs navires, les primats de Limni qui étaient d'intelligence avec eux. Les Turcs furent chassés du nord de l'île, Koumi se souleva et appela les habitants d'Andros à son secours : deux mille révoltés se rassemblèrent à Xirochori et osèrent même assiéger Chalcis. Mais avant que les habitants d'Andros pussent porter secours, Koumi fut réduite en cendres par Omer-Bey de Karysto; les Eubéens devant Chalcis, mis en fuite par une sortie des assiégés, se retranchèrent dans une position forte près de Vrysakia, sur la côte, où ils bloquèrent la ville du côté de la mer avec des navires de Trikéria et d'Hydra, qui leur assuraient en même temps la retraite. Ils avaient là un chef capable dans cet Angelis qui avait combattu avec Odyssevs dans le khan de Gravia. Lorsque Omer-Vrione arriva à Chalcis, il attaqua sans délai cette position; mais il fut repoussé *; ensuite il répara cet échec avec la même rapidité, en débloquant l'acropole d'Athènes, dont les assiégeants s'enfuirent devant lui sur les îles et au delà de l'isthme, sans même essayer de lutter contre lui, et en abandonnant la ville,

* 27 juillet.

le pays et les habitants au feu, à la dévastation et à la destruction.

Si c'étaient en Magnésie et en Eubée les influcnces des insulaires qui poussaient à récolter les fruits dont les hétairistes avaient déposé les germes dans ce terrain, ce fut en Macédoine, l'expédition d'Ypsilantis dont l'influence s'y fit sentir. Ce pays semble être fait pour une guerre de partisans et offrirait dans les presqu'îles de la Chalcidique les retraites les plus naturelles ; mais les districts sont trop séparés les uns des autres, trop rapprochés de l'influence de la capitale, trop exposés du côté de la terre et de la mer et contiennent trop de localités turques : en outre, les habitants, par leur vie commerciale et par leurs richesses, sont trop peu enclins à se risquer dans les hasards d'une révolution, pour qu'un mouvement, sans de forts armements, sans des préparatifs assurés et sans des secours étrangers eût pu avoir quelques chances de succès. Mais des bruits exagérés, au sujet de l'apparition et des succès d'Ypsilantis sur le Danube, avaient excité la population ; sur le mont Sacré, dans la république des vingt-quatre couvents de la presqu'île de l'Athos, les moines, connus pour leur peu de piété et pour leur instruction encore moindre, furent gagnés à la cause de l'insurrection par un hétairiste du nom d'Emmanuel Papas : une fois fanatisés, les moines agitèrent les districts des mines, le pays de Chassia et les pauvres gens de la presqu'île de Kassandra, qui savaient à peine de quoi il s'agissait. Le moutésélim Youssouf-Bey de Salonique, fils du puissant Ismaël-Bey de Sérès, qui voulait sérieusement protéger l'essor de l'industrie, même avec des moyens violents, hâta l'explosion de l'insurrection par les dispositions qu'il prit. Il envoya* des troupes à la montagne Sacrée; il demanda des otages aux primats de divers endroits, comme par * Fin de mai.

exemple de Polygyro, l'endroit le plus important des villages de Chassia, sur lesquels tombaient surtout ses soupçons. Ses troupes firent naître la résistance par leur conduite insolente et furent repoussées. La fureur du moutésélim s'alluma alors. Il fit empaler les otages qui étaient en son pouvoir; il fit décapiter l'évêque de Kytros et quelques primats, et jeta deux mille chrétiens dans les prisons de la capitale, soutenu dans tous ses méfaits par les Juifs, cette lie de Salonique dont la mauvaise réputation était devenue proverbiale. Toutes les communes de l'éparchie prirent alors les armes; deux camps se formèrent sous les ordres d'Emmanuel Papas et de Chapsas de Kassandra : ces deux corps se battaient par ci par là avec les Turcs en gardant l'avantage, puis la troupe de Chapsas s'avança jusqu'à deux lieues de Salonique, tandis que l'autre pénétra jusqu'au fond du golfe de Contessa. Alors parut Baïram-Pacha qui, envoyé pour renforcer le corps d'armée de Vrione-Pacha, était en route pour la Grèce orientale et pour le Péloponèse. Devant son armée nombreuse, les deux troupes d'insurgés durent se retirer dans les montagnes. La troupe du vaillant Chapsas, tombé lui-même dans un combat près de Vasiliki, se retrancha près de Pinaka, sur l'isthme de la presqu'île de Kassandra (Pellène), et se maintint là en faisant venir des renforts de l'Olympe, contre un nombre de Turcs triple qui lui faisaient face.

La Porte. On est frappé de la différence caractéristique entre la levée de boucliers sur le Danube et l'insurrection en Grèce, qui éclata et se propagea sans de grands préparatifs artificiels, sans les promesses fallacieuses et systématiques de secours étrangers, ayant pour seules causes d'abord l'impulsion générale donnée par les conjonctures du moment et par des raisons locales, puis les vagues préparatifs des

hétairistes et l'exemple de petits chefs de tribu, et ne possédant ni armements préparés de longue main, ni ressources énergiques, ni chefs, ni centre commun, ni un accord préalable, ni un plan préconçu. Ce fut là la force de ce soulèvement populaire et son salut; car le gouvernement turc n'était plus habitué à lutter contre des forces nationales aussi spontanées, et ne s'y entendait plus depuis la première conquête de l'empire de Byzance, tandis que les circonstances indiquées seraient infailliblement devenues une raison de faiblesse pour l'insurrection, et sa ruine, si la Porte, en unissant sagement l'énergie à la modération, avait su profiter des avantages immenses de sa position et de ses forces centrales vis-à-vis d'un mouvement sans unité aucune. Un peu de pénétration, de circonspection et de prévoyance seulement aurait dû lui apprendre à prévenir même la seule explosion de ce mouvement. Mais son incurie traditionnelle ne se montra jamais avec plus d'insouciance que précisément dans ces temps critiques où il y avait dans l'air un esprit de conspiration, qui n'était pas du tout aussi exempt de dangers dans cet empire en pleine dissolution que dans la plupart des États de l'Europe. Le fait si singulier que le gouvernement turc n'avait pas vu l'activité et les mouvements de l'hétairie dont les chefs opéraient cependant sous leurs yeux, n'avait été possible que parce que les rayas rusés avaient de tout temps formé une conspiration générale, compacte et solide contre leurs maîtres, qui, avec une faiblesse de pénétration vraiment étrange, ne voyaient pas ce qui était visible à tout le monde, et ne faisaient pas attention à ce qu'ils voyaient. La guerre contre Ali-Pacha excita toutes les espérances secrètes des Grecs et réveilla leurs anciens projets; mais le ministre, qui avait fait ressortir les dangers de cette guerre irréfléchie, entreprise pour faire exé-

cuter la sentence du Sultan contre Ali, était tombé en disgrâce. Depuis la révolution napolitaine, il y avait à Constantinople encore d'autres agitations souterraines. Un Napolitain du nom de Carbonaro, homme roué, qui s'était attiré déjà auparavant une fâcheuse réputation par ses mauvaises actions comme prêteur sur gages et comme avocat, fonda, sous la protection de l'ambassadeur d'Espagne, une loge de carbonari, à laquelle s'affilièrent même quelques ulémas. On attira l'attention de la Porte sur ces sectaires de Péra; mais elle ne s'en préoccupa pas. Depuis les troubles que la révolution avait fait naître en Italie, l'activité des hétairistes était devenue si insolente et si générale, qu'on aurait dit une conspiration en plein jour; tout le monde la connaissait, excepté la Porte. Ypsilantis, rempli d'une haine vraiment russe contre l'Angleterre, a affirmé qu'à plusieurs reprises les Anglais auraient dénoncé cette association à la Porte; mais ses allégations ne sont nullement prouvées. Le gouvernement autrichien, au contraire, s'est vanté plus tard, dans des pièces officielles, d'avoir averti la Porte, déjà longtemps avant l'insurrection, du travail des conspirateurs; mais on n'y avait pas fait attention. Ali-Pacha avait dénoncé les projets des hétairistes; mais on ne l'avait pas cru. Lorsqu'au mois de février la nouvelle de la révolte de Vladimiresco parvint à la Porte, celle-ci ne vit dans ce mouvement autre chose qu'un de ces tourbillons révolutionnaires, si fréquents, qui s'apaisaient toujours d'eux-mêmes. On prit la chose d'autant plus légèrement qu'on n'avait pas le moindre soupçon que la Russie pût avoir la main dans ces événements[1]. Lorsque l'insurrection en Valachie se prolongea

[1] L'exposition suivante des négociations diplomatiques dans les affaires grecques, avec leurs continuations ultérieures, essaiera de raconter dans son enchaînement complet l'histoire diplomatique de

d'une manière inattendue, le ministre de Russie, le baron Stroganow, proposa de son propre mouvement, dans une note verbale*, de décourager les révoltés par un appel que leur adresserait la Russie comme puissance protectrice. Et comme à ce moment même Hamid-Bey, qui venait d'être nommé reis-effendi, annonça à la Porte que les troupes dans les forteresses sur le Danube avaient reçu l'ordre d'entrer dans les Principautés au premier appel des kaïmakams, Stroganow y donna son consentement*, sous la condition qu'on le fit d'après les stipulations des traités[1]. Même lorsque ensuite* la lettre d'Ypsilantis à Milosch, qui avait été interceptée, révéla à la Porte cette conspiration, les premiers soupçons du divan tombèrent sur les Serbes, tant qu'on ne connaissait pas encore l'arrivée du prince en Moldavie. Deux jours plus tard*, et avant que la Porte elle-même eût les moindres indications, Nikol. Soutsos, le frère de l'hospodar de Moldavie, en proie à la plus violente agitation, arriva chez Stroganow, lui annonça l'arrivée d'Ypsilantis à Iassy, et montra, sans le vouloir, que lui, ainsi que son frère et un grand nombre de négociants russes à Constantinople, étaient impliqués

* 7 mars.

* 9 mars.

* 11 mars.

* 13 mars.

la régénération de la Grèce, qu'on ne connait jusqu'à présent que par fragments incomplets. Elle repose sur un recueil étendu et varié de documents manuscrits et de rapports d'ambassadeurs. Nous citerons les documents de ce recueil, dont nous nous servirons, souvent seulement par le titre et la date, et nous désignerons les documents plus importants, que nous citerons plus exactement, par les lettres MS.

[1] Les faits matériels, dans notre exposition de l'origine de ces premiers différends entre la Porte et l'ambassade russe, ont été pris en partie dans un résumé de tous les rapports adressés par Strogonow à la cour impériale depuis le 3 mars jusqu'au 9 juin (nouveau style), résumé que le cabinet de Saint-Pétersbourg a communiqué, en juin 1821, aux puissances pour justifier la manière d'agir de la Russie. MS.

dans les projets des conspirateurs. A partir de ce moment commença à l'ambassade russe le même jeu changeant et à double face entre les principes de la légitimité européenne et ceux du projet grec, tel que nous l'avons déjà vu dans l'âme de l'empereur lui-même. Le ministre gronda Nikol. Soutsos, comme le jeune Karatsas, le beau-frère de l'hospodar, d'avoir eu connaissance de la conspiration; mais il crut que c'était un devoir, imposé par l'humanité ou par sa position officielle, de leur faciliter la fuite, ainsi qu'à leurs familles, et d'éloigner aussi les négociants russes initiés au secret. Lorsque Ypsilantis envoya à l'ambassadeur ces lettres d'avertissement pour les conjurés à Constantinople, que Stroganow devait leur remettre *, celui-ci s'adressa secrètement au patriarche, le conjurant de remplir un devoir d'humanité que lui, l'ambassadeur, ne pourrait remplir sans manquer le but. L'archidoyen du chef de l'Église prit possession de ces papiers pour en disposer suivant les désirs de Stroganow. Celui-ci mit en sûreté, à bord des vaisseaux, le prince Chantséris, dont la famille s'était réfugiée chez lui, le jeune Karatsas et d'autres encore; quant au reste de ceux qui avaient trempé dans la conspiration, l'ambassadeur les fit partir peu à peu, pour ne pas réveiller les soupçons. Dès qu'il eut reçu les rapports de Pini de Boukharest, l'ambassadeur fit connaître * les événements publics à la Porte, et il eut avec le reis-effendi un entretien * pendant lequel il chercha à excuser en quelque façon l'hospodar Soutsos, tandis qu'il réprouva, avec toute son énergie, l'entreprise d'Ypsilantis, en offrant même des secours matériels pour étouffer la révolte, offre qui fut cependant déclinée, parce qu'elle pourrait inquiéter et donner lieu à une mauvaise interprétation. Stroganow agissait ainsi dans la persuasion qu'il jugeait exactement les sentiments de l'Empereur

* Page 182.

* 15 mars.

* 16 mars.

sans avoir même reçu d'instructions, et les dépêches qu'il reçut de Laybach le confirmèrent dans cette conviction. Jusqu'alors la Porte aurait pu découvrir un sujet de plainte tout au plus dans la négligence des fonctionnaires russes dans les Principautés; elle fit expressément l'éloge de la manière d'agir du ministre dans une communication directe, adressée* au cabinet de Saint-Pétersbourg, dans laquelle elle sollicita en même temps l'appui moral de la puissance protectrice des Principautés, en lui demandant de lui livrer les sujets turcs réfugiés en Russie et de punir les sujets russes compromis, demande justifiée, sans aucun doute, par la teneur du traité de Koutchouk-Kainardjy. Mais la date de ce document marquait aussi déjà la limite de la bonne intelligence entre ces deux puissances. Stroganow fit une réponse évasive à la demande de livrer les réfugiés, en disant que cela ne servirait à rien, puisqu'on ne pourrait pas adresser la même demande à l'Autriche, sur le territoire de laquelle les réfugiés se dirigeraient, car la Porte avait, ajouta l'ambassadeur, de tout temps accueilli en Bosnie tous les déserteurs autrichiens. L'internonce, le comte Lutzow, à qui la Porte s'était adressée à ce sujet*, fit également une réponse évasive. Sur ces entrefaites, la Porte reçut coup sur coup les nouvelles et les rapports sur les actes de cruauté commis par les insurgés à Galatz; sur les prétentions d'Ypsilantis, qui se disait appuyé par la puissance russe; sur la fuite continuelle des Grecs et des Russes de Constantinople, se rendant à Odessa, où l'on les accueillait avec transports et en les exemptant de la quarantaine, où les proclamations d'Ypsilantis circulaient librement et où l'on signait des listes de souscription pour ses entreprises, en promettant des sommes très-élevées. Enfin il arriva dans ces mêmes jours que l'inspecteur des poudres, Hadji-Salik-Pacha, dé-

* 23 mars.

* 23 mars.

couvrit sur un homme à mine suspecte, qui passait près du magasin aux poudres, une correspondance renfermant des projets contre la sûreté de l'État, et donnant des renseignements détaillés sur les ramifications des conspirations hétairistes. De graves soupçons commencèrent à assombrir dès lors les visages de ceux qui gouvernaient en Turquie, et en quelques jours seulement leur sombre humeur avait déjà pénétré dans les masses fanatiques du peuple, qui enlevèrent bientôt au faible gouvernement toute possibilité de se mouvoir librement. Alors commença le grand baptême de sang qui effaça la séparation entre la noblesse grecque de Constantinople et les autres Grecs, et qui, par les mêmes destinées, fondit les Phanariotes avec tout le peuple. Sans ajouter de raisons, on donna au
* 21 mars. patriarche l'ordre * d'envoyer quelques-uns des archiprêtres à la Porte, où le reis-effendi les fit aussitôt garder. En même temps, on arrêta plusieurs notables du Phanar, parmi lesquels Skanavis, Mich. Manos, Théod. Rhizas et Photinos furent décapités, comme coupables de haute tra-
* 29 mars. hison *. D'autres exécutions suivirent. L'idée de massacrer toute la population grecque trouva des partisans, même au sein du divan, et ce fut encore ce même Saïd-Effendi, qui s'était opposé à la guerre contre Ali-Pacha, qui insista seul sur ce que cette question fût soumise au mufti, dont le fetwa déclara ensuite que le Coran défendait, de la manière la plus formelle, de mêler le sang de l'innocent avec celui du coupable. Mais ces voix qui se levaient pour la clémence furent étouffées aussitôt par le fanatisme de
* 28 mars. la cour et des autres conseillers. Le mufti fut destitué * et banni, à cause de sa déclaration, et le grand-vizir Ali-Rhiza-Pacha, à cause de sa faiblesse. On remplaça ce dernier par Ali-Benderli-Pacha, qui était à ce moment ab-
* 31 mars. sent. Dans le chatchérif qui l'éleva à cette dignité *, le

sultan s'étendait longuement sur un sujet qui avait été traité déjà en détail la veille dans une ordonnance[1] adressée au ministre de l'intérieur, Djanib-Effendi, et destinée à réveiller le fanatisme religieux dans tout le peuple. Il y était dit que depuis trop longtemps déjà les Osmanlis avaient fait du repos, du luxe et du séjour dans les villes leur seconde nature, et que le présent firman avait pour but de leur enjoindre de renoncer à la mollesse, de se préparer pour la vie militaire dans les camps (*bédévié*), comme leurs ancêtres l'avaient menée, car le repos désarmé des Osmanlis avait seul encouragé les insurgés à leur entreprise; la volonté du padichah était, ajouta le firman, que les cœurs de tous les Musulmans devaient s'unir au service de la religion. Cette mesure, inspirée par le fanatisme, dont, plus tard, la Russie et l'Autriche firent l'objet principal de leurs reproches, et que la Turquie excusa très-habilement, en disant que les peuples soumis à sa domination ne vivaient pas réunis dans des provinces séparées, comme en Pologne, en Hongrie et en Italie, mais qu'ils étaient dispersés dans tout l'empire; cette mesure, disons-nous, fut le signal d'un armement général et de moyens d'action de plus en plus terribles, employés par le gouvernement. On ordonna, sous peine de mort, le désarmement des rayas, qu'on réalisa à l'aide du patriarche. Les affreuses bandes de la populace s'abandonnèrent à d'horribles excès dans les rues de la capitale; les officiers des janissaires avouèrent qu'avec la fureur croissante contre les giaours, ils n'étaient plus maîtres de leurs troupes; les ambassadeurs étrangers prévoyaient une explosion générale de la fureur populaire, et le gouvernement n'avait ni le pouvoir, ni la volonté de l'empêcher.

[1] Firman du sultan adressé au kiaya-bey, 30 mars. MS.

* 15 avril. Stroganow eut alors* un nouvel entretien avec le reis-effendi. Il lui communiqua la lettre adressée par Ypsilantis à l'empereur; le divan l'examina le lendemain, et on comprend que les soupçons du gouvernement s'en accrurent, au lieu d'être apaisés. On s'était attendu à des paroles écrasantes à la place des discours pleins de ménagements, à la dégradation du rebelle à la place d'un simple retrait d'emploi, et à des menaces sévères adressées aux Grecs à la place des phrases équivoques sur leurs destinées futures. Lorsqu'on sut enfin qu'Ypsilantis maintenait toujours son armée, qu'il échangeait des lettres avec Stroganow, et que ce dernier traitait avec l'internonce, afin d'obtenir pour Ypsilantis le passage libre à travers les Etats de l'Autriche; lorsque le ministre russe insinua d'une manière de plus en plus claire qu'il serait avantageux de ménager ainsi une retraite au rebelle, pour ne pas le pousser au désespoir, tandis que la Porte voulait venger sur lui le sang des Turcs immolés par lui, alors le gouvernement vit avec amertume que son ancienne méfiance de la Russie était corroborée, et les nouvelles méfiances que lui inspiraient les relations intimes entre la Russie et l'Autriche augmentaient encore l'amertume de
* 16 avril. ses sentiments. L'internonce d'Autriche allait précisément* avoir avec le reis effendi une conférence dont le drogman, Konstantin Mourouzis, lui avait fixé l'heure, lorsqu'il apprit que ce dernier avait été saisi et décapité. En effet, les nouvelles des premiers troubles dans le Péloponèse venaient d'arriver, et le drogman avait été accusé d'avoir fait des communications secrètes à Pétrobey, dont il avait garanti la fidélité, et d'avoir fait des traductions infidèles de lettres qu'Ypsilantis lui avait adressées[1]. Son frère

[1] D'après les conseils de deux d'entre les premiers ambassadeurs,

Nikolaos aussi, le drogman de la flotte, fut arrêté en même temps et décapité plus tard; d'autres Phanariotes furent mis à mort par la hache ou par la corde*, entre autres un Chantséris et un Mavrokordatos. Des atrocités inouïes furent commises, pendant ces mêmes journées, dans tous les villages du Bosphore, par les janissaires destinés à être envoyés dans les Principautés; des pillards menacèrent même les maisons des ambassadeurs d'Espagne et de Russie; des vagabonds s'amusèrent à tirer le long de l'eau sur tous les passants; des marins et des négociants étrangers furent maltraités, pillés et tués. Tous les ambassadeurs étrangers firent des représentations auprès de la Porte au sujet de ce terrible désordre. Aussi le nouveau grand-vizir, Ali-Benderli-Pacha, qui venait d'arriver*, se hâta-t-il de se rendre auprès d'eux garant de la tranquillité. A ce moment même arrivèrent les nouvelles de la déclaration ouverte de l'insurrection dans le Péloponèse. Dès lors la soif de vengeance du gouvernement lui-même ne connaissait plus de bornes.

* 16, 17 avril.

* 21 avril.

Différends entre la Porte et le ministre de Russie.

Le patriarche, Grégoire de Constantinople, était un homme très âgé qui, autrefois n'avait pas joui précisément de la plus grande considération. Pendant que dans la capitale les partis luttaient entre eux en opposant les complots aux complots, les intrigues des Mourouzis l'avaient fait bannir deux fois de son siége; il avait été poursuivi par les Phanariotes, calomnié par les archontes et déclaré incapable de gouverner par le synode. Initié dans les projets de l'hétairie, il prit une attitude semblable à celle que Kapodistrias avait prise dans une position semblable; dans ses discours, on l'entendait dissuader les Grecs de cette

comme le dit Waddington, p. 66, qui pouvait le savoir par ses relations avec lord Strangford.

entreprise funeste [1], tandis qu'au même instant il écrivait, sous une enseigne trompeuse, des lettres dans l'intérêt de l'hétairie, et qu'il donnait à leurs messagers des recommandations pour les ecclésiastiques. Les ministres turcs prétendirent plus tard avoir entre leurs mains les preuves de sa culpabilité dans onze lettres qu'il aurait adressées à des conjurés en Morée; d'ailleurs, l'idée d'un mouvement spontané du peuple n'entrait pas dans leur tête. Ils déclarèrent plus tard expressément que le soulèvement général de tout un peuple ne pourrait avoir lieu évidemment que sur l'instigation de ses chefs exerçant leur influence sur la multitude. Les ministres ordonnèrent donc, au même moment, d'arrêter les chefs de toutes les corporations dans toutes les villes plus importantes, et dès qu'ils apprirent la nouvelle de l'insurrection dans le Péloponèse, ils la firent cruellement expier au chef de l'Eglise, le patriarche né à Dimitsana, dans le Péloponèse. Après qu'il eut célébré la
* 22 avril. messe de la nuit de Pâques *, il fut arrêté et conduit, quelques heures après, les mains liées au dos, au phanar, où on le pendit à la porte de l'église patriarcale, tandis que les trois métropolitains d'Ephèse, de Nicomédie et d'Anchialos eurent le même sort dans d'autres quartiers de la ville. Avec une intention toute préméditée, on aggravait ces exécutions barbares par toutes les ignominies et toute la malice possible. Les conspirateurs avaient annoncé qu'ils célébreraient la fête de Pâques à Sainte-Sophie ; Karavias, pour commettre ces atrocités à Galatz, avait choisi exprès un vendredi, jour sacré pour les Turcs ; c'est pourquoi on avait fixé avec intention le dimanche de Pâques pour l'exécution du Patriarche. Le sultan vint lui-même, avec le nouveau grand-vizir se repaître du spectacle de ce cadavre

[1] Trikoupis, t. Ier, p. 106.

toujours pendant à l'église. Dans l'écrit justificatif habituel (*yafta*), le gouvernement, avec une légèreté qu'on dirait intentionnelle et sans avoir une idée de la gravité de ce qui se passait, désigna le prince de l'Eglise comme un homme « suspect », à cause de sa naissance dans le Péloponèse et comme étant, « suivant toutes les apparences, » un des conspirateurs et un des fauteurs de l'insurrection. Pour achever le hideux spectacle, on permit que le cadavre fût enlevé par des Juifs qui, au milieu de leurs imprécations, le traînèrent à travers les rues pour le jeter ensuite à la mer. Ce procédé atroce, en faisant une première brèche à la domination turque, prépara la délivrance de la Grèce. Il effaça dans le cœur des amis et des ennemis du patriarche tous les mauvais souvenirs de son passé; personne n'avait le courage ni l'envie de se demander et d'examiner s'il était coupable ou non; le patriarche devint un saint et un martyr; sa mort donna dans toutes les provinces le signal aux représailles les plus terribles; elle flétrit d'un stigmate indélébile, aux yeux de tous les Grecs, le sultan, qu'ils appelèrent désormais *le boucher;* elle imprima à la guerre le caractère d'une lutte de destruction au nom de la religion; elle fit évanouir la dernière pensée de la possibilité d'une réconciliation, d'un accommodement et d'une soumission; elle réveilla les sympathies de toute la chrétienté pour ce malheureux peuple grec, et donna l'impulsion décisive qui amena la rupture entre la Russie et la Porte. Le baron Stroganow exprima, sans délai *, à la Porte, la douleur que lui avait fait éprouver cette exécution ignominieuse, l'assassinat de matelots russes, ainsi que le danger que couraient les maisons russes; et dans une conférence chez l'internonce, on proposa des mesures à prendre en commun par les diplomates des grandes puissances au sujet de l'état de la capitale. Dès que la

* 23 avril.

Porte, par suite du refus de l'ambassadeur d'Angleterre d'y prendre part, fut débarrassée de toute inquiétude au sujet d'une telle démarche collective, elle fit au ministre
* 27 avril. russe une réponse* d'un ton inconvenant, réponse dans laquelle elle excusa, avec des railleries frivoles répétées, les derniers excès par « la pétulance et le zèle trop ardent
* 1er mai. des soldats. » Stroganow y répondit* en déclarant qu'il se voyait sans garanties pour la sécurité de ceux qui étaient confiés à sa protection, et que, par conséquent, il demanderait à sa cour de lui envoyer un vaisseau dans le canal de la mer Noire. Peu de jours auparavant, on aurait pu croire que la sévérité du nouveau grand-vizir rétablirait néanmoins la tranquillité : mais, à ce moment, Ali-Benderli, qui inspirait des inquiétudes à Chalet-Effendi, le favori du Sultan, par ses relations avec les janissaires
* 30 avril. et les ulémas, fut de nouveau renversé* par une intrigue de palais et envoyé dans l'exil. Son successeur, Hadji-Salik-Pacha, qui avait découvert la conspiration, reçut, à
* 3 mai. l'occasion de son installation*, l'avertissement de ne pas suivre l'exemple de son prédécesseur « qui, dans sa stupidité, s'était opposé à la juste punition de cette misérable nation des Grecs, et qui avait de la sorte refroidi le zèle des musulmans. » Aussitôt les violences, les atrocités commises dans les villages, la destruction et le pillage des
* 1-5 mai. églises, les exécutions et les arrestations* commencèrent de plus belle. On avait envoyé à Andrinople des ordres
* 28 avril. sanguinaires*, par suite desquels Kyrillos le patriarche, et un grand nombre d'hommes notables de cette ville furent mis à mort, et les chrétiens, à Aïnos, avaient à souffrir d'autres tourments. On ordonna la visite la plus sévère, surtout à bord de tous les navires russes, afin d'empêcher la fuite des Grecs. Ces mesures poussèrent le désaccord entre la Porte et le ministre russe au dernier

degré. Parmi ceux qu'on avait arrêtés en dernier lieu, se trouvait un Grec du nom de Danézis, que Stroganow réclama * comme le banquier de l'ambassade russe; mais la Porte refusa de le lui rendre, alléguant qu'il était suspect de haute trahison. Stroganow déclara que cette accusation, portée contre un homme qu'il honorait de sa confiance, était une insulte personnelle, et il menaça de partir si on touchait à un seul cheveu sur la tête de son protégé. Cette menace ne fit aucune impression dans le conseil des ministres. Le baron changea de langage et demanda qu'on relâchât Danézis, comme une faveur particulière; mais tout fut inutile. Il fit prier le reis-effendi de présenter au sultan un mémoire sur ce sujet; mais ce fut encore en vain. L'ambassadeur fit ensuite remettre le papier au sultan lui-même, lorsqu'il sortit de la mosquée Baktchi-Kapi; il reçut le jour même une réponse négative. Aucun ambassadeur ne s'était jamais encore laissé entraîner à de telles démarches; elles firent naître partout la plus grande surprise, car elles n'annonçaient pas seulement la rupture, elles ne semblaient que constater une rupture déjà existante. Lorsque, dans une nouvelle conférence *, on remit encore sur le tapis la position des Principautés, la Porte insista sur la nécessité de faire franchir le Danube par ses troupes, dont les chefs y resteraient comme commandants militaires (*mouhafiz*) jusqu'à la nomination des hospodars, qui serait faite dès qu'on aurait effectué l'extradition des réfugiés. Stroganow protesta contre l'envoi de ces commandants, insista sur la nomination des hospodars et répéta sa proposition de laisser échapper Ypsilantis. Tout ce manque d'égards et toutes ces naïvetés du ministre russe lassèrent la patience des conseillers turcs; ils commencèrent à séparer leurs griefs contre la Russie de ceux qu'ils avaient contre Stroganow, pour se débarras-

* 2 mai.

* 7 mai.

ser, de quelque manière que ce fût, de *cet ami;* deux monarques, disait le reis-effendi pendant ces journées, s'entendraient facilement entre eux, mais ils ne souffriraient pas qu'un tiers leur dictât des lois avec mauvaise humeur, avec dédain et même avec impudence. Les Turcs jugeaient très-bien ce personnage. Stroganow forma, avec Kapodistrias et Pozzo-di-Borgo, le triumvirat qui était l'âme du parti russe poussant à la guerre contre la Porte, tandis que Nesselrode et Metternich cherchaient, par tous les moyens, à déterminer le czar à réaliser aussi en Orient la politique de la Sainte-Alliance. Depuis que les affaires se furent embrouillées par l'exécution du patriarche, Stroganow prit ce ton insolent par lequel tout ministre russe, à Stamboul, croit devoir maintenir sa dignité; déjà auparavant, il n'avait supporté ni concurrence, ni contradiction; mais à ce moment, il ne se brouilla pas seulement avec la Porte, mais encore avec tous ses collègues. Il crut que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Strangford, était la cause de toute cette résistance qu'il rencontrait auprès de la Porte; autrefois très-ami avec le chargé d'affaires de Prusse, le baron Miltitz, il le considérait maintenant comme un simple instrument de lord Strangford; il avait soupçonné même Lutzow, jusqu'à ce que l'amitié des monarques, scellée à Laybach, ordonnât à l'internonce d'agir entièrement d'accord avec le ministre russe, ce qui lui avait été fortement recommandé encore tout récemment par Metternich[1]. Il n'y avait qu'une seule voix parmi les autres diplomates sur l'injustice des griefs et des demandes de Stroganow, comme sur l'aigreur de son langage, et ses attachés Daschkow et Fonton, de même que ses drogmans, les deux Franchini,

[1] Metternich au comte Lutzow, Laybach, 17 mai; et à Nesselrode, en date du 21 mai. MS.

étaient de la même opinion. Malheureusement, la Porte gâta le beau jeu qu'elle aurait eu contre Stroganow, par les occasions qu'elle donna continuellement à des plaintes justes, non-seulement vis-à-vis du ministre, mais encore vis-à-vis du gouvernement de Russie. Le reis-effendi déclara, dans une note *, que la Porte, dans l'intérêt de l'approvisionnement de la capitale, avait résolu de se réserver le droit d'acheter la première les cargaisons de tous les navires chargés de blés et venant de la mer Noire; droit dont elle n'usa surtout qu'envers les navires russes soupçonnés de faire des livraisons aux insurgés. On commença même à mettre l'embargo général sur tous les navires en destination pour la mer Noire; mais cette mesure encore n'avait d'autre but que de frapper spécialement les navires russes. Puis recommencèrent encore * de nouveaux excès dans les rues, de nouvelles persécutions et de nouvelles exécutions. Les archi-prêtres et les évêques qui se trouvaient encore dans les prisons furent condamnés à être pendus et subirent * cette mort de martyr avec une contenance très-digne, qui effaça, dans le cœur des Grecs, bien des rancunes anciennes que ceux-ci avaient nourries contre le clergé supérieur. La ruine se déchaîna par degrés contre la famille Kallimachos. A l'occasion de ces nouveaux méfaits, il y eut un nouvel échange de notes [1] dans lesquelles les deux parties persévérèrent dans leurs opinions quant à leurs différends au sujet des Principautés, le ministre russe refusant l'extradition des réfugiés avec plus d'énergie encore qu'auparavant. Il reprocha à la Porte son système de fanatisme qui lui faisait punir les innocents avec les coupables, et il insistait dans la suite, de préférence, sur ce reproche, fondé sur les

* 13 mai.

* Mi-mai jusqu'à la mi-juin.

* 16 mai.

[1] Note du reis effendi adressée au baron Stroganow, le 29 mai; note de Stroganow adressée à la Porte, le 3 juin. MS.

prescriptions du Coran, bien que, pendant tout le moyen âge, les chrétiens n'eussent eu ni de loi, ni de coutume prescrivant de punir les coupables seuls, à l'occasion de grands crimes contre la sûreté des Etats. Ce système suivi par la Porte, disait Stroganow, faisait un devoir à tout gouvernement chrétien d'accorder aux chrétiens fugitifs l'asile que leur refusait la patrie, et rendait inapplicable tout principe de droit positif dans cet état exceptionnel des choses. A la fin de sa note, Stroganow menaça encore de son départ, qui venait d'être rendu possible par
* 2 juin. l'arrivée * du paquebot qu'il avait demandé et qui avait mouillé près du palais russe, à Bouyoukdéreh. Le reis-effendi demanda son départ immédiat, s'opposa au transport des effets de Stroganow de Péra à Bouyoukdéreh, et renforça les gardes dans cette localité. Alors le ministre déclara que l'ambassade impériale ne saurait plus continuer ses relations avec la Porte; il écrivit et expédia le résumé dont nous avons suivi le fil dans notre récit, formulant, en peu de mots et de la manière suivante, ses griefs : « Les droits des sujets russes, disait-il, ont été violés, leur pavillon a été insulté, des matelots ont été tués, et on n'a excusé cet attentat que par des motifs frivoles; le passage des Dardanelles a été refusé aux navires chargés de blé; en contradiction avec les traités, on a ordonné la visite générale de tous les navires, et, en dernier lieu, le ministre a été surveillé comme si on voulait lui enlever la liberté de ses mouvements. La Porte sembla vouloir répondre à ces griefs par une opiniâtreté de plus en plus
17 juin. insolente. Un second paquebot russe venant d'Odessa * fut arrêté à l'entrée du Bosphore : le sultan, dans son emportement, voulut le faire conduire à l'arsenal et n'en fut, qu'avec peine, empêché par l'ambassade anglaise. Un nou-

vel ordre [1] recommanda* d'exécuter rigoureusement l'ancienne ordonnance sur la transition au pied de guerre, et prescrivit le costume militaire, même pour les fonctionnaires employés dans les bureaux. Alors les industriels eux-mêmes se montrèrent en habits militaires ; les gamins des rues s'attroupèrent tout armés et insultèrent tous les passants; pendant les fêtes du beïram, un ramassis de vagabonds, au nombre de plusieurs milliers, répandit, à la confusion de tous les Turcs décents eux-mêmes, le trouble et la terreur d'un bout à l'autre de la ville. L'ambassade anglaise rappela la Porte de ces sévices insensés exercés sur tous les gens paisibles à la sévérité contre les fauteurs de ces troubles. Elle inspira probablement aussi à la Porte les premières démarches diplomatiques qu'elle devait faire et, par lesquelles, répondant au résumé de Stroganow par une représentation des choses à son point de vue à elle, la Porte essaya de se débarasser du représentant si incommode de la Russie, en adressant directement une communication confidentielle à Saint-Pétersbourg; mais celle-ci était tellement maladroite dans la forme, qu'elle ne pouvait pas remplir son but. La première intention du sultan avait été d'envoyer une lettre autographe au czar; cette lettre était déjà cachetée lorsque le sultan préféra laisser écrire son grand-vizir. La lettre du grand-vizir [2] fut envoyée à Metternich pour la faire parvenir au czar par son intermédiaire. Dans cet écrit*, on fit l'éloge de la conduite tenue par Stroganow au commencement de sa mission; « mais plus tard, disait-on, il avait, pour ainsi dire, pris part à l'insurrection en demandant le libre départ d'Ypsilantis et en refu-

* 19 juin.

* 27 juin.

[1] Ordre du grand-vizir adressé au kiaya-bey, le 19 juin. MS.

[2] Lettre du grand-vizir à Nesselrode, datée du 27 juin, et envoyée plus tard par la Russie, avec ses *contre-remarques* aux ambassades russes. MS. — Elle se trouve imprimée dans Raffenel et autres.

sant l'extradition de Michaël Soutsos et des réfugiés, car rien, ajoutait-on, n'avait exaspéré les musulmans autant que cette protection accordée sur le territoire russe à ces rebelles venus de Russie, et rien n'était plus nécessaire, pour étouffer cette insurrection, que cette extradition des réfugiés; comme aussi l'internonce avait déclaré que sa cour ne recevrait pas en Autriche les réfugiés, ou qu'elle les livrerait sans hésiter à la potence. La révolution, dans les Principautés avait, suivant le grand-vizir, donné, dès le commencement, à la Porte, « le pouvoir et le droit de laisser libre carrière à sa colère et d'anéantir toute la nation grecque qui se trouvait sous les griffes de sa puissance. » Dans sa clémence, la Porte avait demandé au patriarche d'étouffer la révolution par son excommunication; mais au lieu de cela, disait le grand-vizir, les Grecs de Kalavryta, « ville natale du patriarche, » s'étaient aussitôt levés, et leurs compatriotes de la mer Blanche avaient arboré le pavillon de la révolte « sur un grand nombre de vaisseaux maudits. » Le patriarche avait subi la peine de sa complicité prouvée, peine qui n'était pas sans exemple en Russie même, où Pierre Ier avait fait exécuter, en 1715, le patriarche, complice de la révolte du fils du czar. Ensuite le grand-vizir releva une par une toutes les démarches du ministre russe, « par lesquelles il aurait tenu la population dans une agitation continuelle, jusqu'à ce qu'il eût fini par rompre toutes les relations. » — Dans ce modèle de l'art diplomatique des Turcs, les glossateurs russes ne trouvaient que trop facilement l'occasion de convaincre leurs adversaires de toute une série d'exagérations et d'erreurs, comme au sujet de l'indication de la ville natale du patriarche; il n'était que trop facile aux Russes de démentir les Turcs qui en appelaient si hardiment à la politique actuelle de l'Autriche et à l'histoire passée de la

Russie : ils ne saisissaient qu'avec trop de plaisir l'occasion que leur fournissaient les Turcs pour prendre formellement acte de l'aveu éloquent de l'esprit sanguinaire et vindicatif des Turcs. Hormis cela, il n'y avait que trop de vrai et trop de bon sens au fond de cette exposition maladroite. Seulement on aurait dû, à la vérité, avec des traits plus fins et plus vrais, caractériser la fausseté du gouvernement russe qui, en se donnant l'apparence de réprouver l'insurrection, la stimulait et la fortifiait en réalité, qui approuvait, dans tous les détails, la conduite de son ministre à Constantinople, et qui voulait défendre la manière d'agir de ses consuls à Boukharest et à Patras; dont l'un prolongeait l'insurrection dans les Principautés en retardant l'entrée des troupes turques dans ces pays, tandis que l'autre appuyait tout à fait ouvertement l'insurrection en Morée.

Pendant que la Porte essayait de cette manière de faire descendre toutes ces mésintelligences, qui venaient de s'élever, à une misérable querelle particulière avec l'ambassadeur russe, ce qui n'était pas peu favorisé par l'attitude équivoque du représentant d'une politique équivoque, l'empereur Alexandre, qui en trouva une excuse bien plus valable dans la politique inhumaine de ses barbares voisins, avait adopté une conduite tout opposée. Négligeant dans cette querelle toutes les questions de personnes et même certains actes de la Porte, Alexandre voulut donner à la question le caractère de la généralité la plus large, opposer au zèle des musulmans pour leur religion le zèle des chrétiens pour la leur, répondre à l'ancienne barbarie turque par les principes d'une humanité moderne, donner aux points en litige la publicité la plus grande et déclarer que tout le différend était une affaire concernant tous les États de l'Europe. Il avait commencé, **Rupture des relations diplomatiques avec la Russie.**



lieu elle favoriserait l'affermissement des relations amicales entre les gouvernements de l'Europe et qu'elle ne troublerait pas la paix achetée par cette partie du monde au prix de si grands sacrifices. Le gouvernement turc, disait la note, devait avoir compris par l'unanimité dans les représentations de toutes les puissances, que la cause que plaidait la Russie était une *cause européenne*, et qu'en se chargeant de la défense de cet *intérêt général*, elle avait jusqu'alors évité de mentionner les *titres particuliers*, les traités sur lesquels elle pourrait fonder ses demandes. Les mesures prises par la Porte ne pourraient être considérées que comme le résultat d'une volonté et d'un système libres, ou comme celui d'une contrainte imposée par le fanatisme de mauvais conseillers. Dans ce dernier cas, dont la Russie espérait qu'il serait le seul vrai, la Porte devrait reconstruire les églises détruites, accorder à la religion chrétienne l'ancienne protection et faire une ligne de démarcation entre les coupables et les innocents; et pour prouver le changement dans sa conduite, la Porte devrait faire droit aux demandes faites déjà auparavant par la Russie au sujet des Principautés, c'est-à-dire rétablir une administration régulière, nommer les hospodars et éloigner les troupes turques. Dans le premier cas, que l'empereur ne voulait pas supposer, la Porte se mettrait dans un état d'hostilité déclarée vis-à-vis du monde chrétien, justifierait la défense des Grecs et obligerait la Russie à leur accorder un asile et des secours. » On peut facilement s'imaginer quelle profonde émotion ce document dut provoquer, non-seulement auprès de la Porte, mais encore dans tous les cercles diplomatiques de la capitale turque et dans toutes les cours de l'Europe. La critique des hommes d'État bien informés dans le voisinage de la Porte, à Constantinople même,

anulysant le contenu de la note d'après toutes les phrases séparées, s'exprima dans des commentaires pleins d'amertume, se plaignant que tout d'un coup, après les avoir connus et tolérés en silence pendant si longtemps, on ne voulût plus tenir compte du naturel du peuple turc et de la loi du despotisme, qui ne tiennent pas le sang et les biens des sujets pour des choses bien précieuses, se plaignant encore qu'on refusât, en outre, de prendre en juste considération les circonstances particulières du moment actuel. S'il était vrai que la Porte n'avait jamais encore appelé aux armes tout le peuple contre une révolte, il n'était pas moins vrai que jamais encore elle n'avait été menacée d'une révolte aussi dangereuse que celle des Grecs ; car ceux-ci s'étaient levés avec l'intention franchement déclarée de vouloir conquérir leur indépendance, et ils avaient adressé leur appel aux armes à tous leurs coreligionnaires dispersés dans ce vaste empire. Quant aux quatre articles formulés par l'ultimatum russe, et dont l'un résumait les différentes demandes relatives aux Principautés, tandis que les trois autres concernaient les Grecs et l'Église grecque, les diplomates critiques faisaient observer que la Russie refusait de satisfaire à l'interprétation la plus rigoureuse de la lettre du traité qui exigeait l'extradition des réfugiés, tandis qu'elle adressait à la Porte des demandes qui dépassaient de beaucoup les traités. L'occupation des Principautés, trouvée nécessaire par Stroganow lui-même, ajoutaient ces critiques, serait maintenant, d'après la note russe, contraire aux traités, tant qu'elle ne serait pas accompagnée du rétablissement des autorités civiles et d'une administration régulière ! mais comment la Russie pourrait-elle le dire, puisque les kaïmakams des hospodars étaient à leurs postes ? Les trois autres articles surtout reposaient, disaient-ils, sur une

interprétation et une extension purement arbitraires du septième article du traité de Kainardjy, qui n'avait nullement chargé la Russie de protéger la religion grecque en Turquie. En outre, les vagues accusations de guerre ou d'attaques dirigées par la Porte contre l'Église chrétienne étaient réfutées par le fait que la place du patriarche avait été immédiatement remplie par la nomination de son successeur, que les catholiques et les Arméniens n'avaient été nullement molestés, que la Porte elle-même avait regretté les dégradations dans les églises et qu'elle en avait promis la restauration, comme Stroganow le savait parfaitement, bien que, vis-à-vis d'un peuple fanatisé et sur la demande menaçante d'étrangers, elle pût l'exécuter le moins facilement à un moment où sa domination était menacée et mise en question par ces odieux rayas. Et avec cette existence si menacée à l'intérieur, la Russie voudrait menacer encore à l'extérieur la coexistence de la Turquie à côté des autres États de l'Europe ! Avec ce seul mot si franc dans sa nudité, la Russie semblait avoir jeté dans le monde, sans se préoccuper des suites, cet immense problème, si riche en conséquences, de la conservation de la domination turque en Europe, pour qu'il fût résolu immédiatement ! Le czar paraissait avoir repris le *projet grec ;* car après les succès rapides en Italie, et après s'être remis tout à coup de la frayeur qu'il avait eue d'abord à Laybach, il n'eut plus beaucoup de scrupules à troubler un peu les affaires en Orient, et il sembla pouvoir croire avec certitude qu'il pourrait faire décider cette affaire si délicate devant le tribunal de sa Sainte-Alliance. Ceci ne consterna pas moins les cours de Londres et de Vienne que le cabinet de Constantinople ; on fut un moment tout étonné de ces tentatives apparentes du czar de compromettre les cours européennes

vis-à-vis de la Porte, en parlant comme le mandataire de toute la chrétienté, à peu près comme Ypsilantis avait osé parler en mandataire du gouvernement russe, sans y avoir été autorisé. Lorsque les ministres turcs avaient reçu de l'ambassadeur d'Angleterre l'assurance tranquillisante qu'il ne voyait pas, dans ces passages de l'ultimatum, autre chose qu'un engagement du czar de ne rien faire sans l'assentiment des puissances, ils se rappelèrent bientôt que le temps des croisades était passé et que les intérêts particuliers de chaque puissance l'emporteraient sûrement sur les intérêts généraux. Ensuite la Porte répondit à la note russe avec une énergie résolue qui aurait mérité tous les éloges, si elle n'avait pas été défigurée par un emportement puéril et par des bravades insolentes. Le baron Stroganow avait présenté son ultimatum le 18 juillet. Il y avait accordé à la Porte un délai de huit jours pour y répondre, en annonçant en même temps le départ de l'ambassadeur si les ministres turcs continuaient à rejeter les propositions et les désirs de la Russie, ou s'ils ne répondaient pas dans cet intervalle à l'ultimatum. Déjà ces formes impérieuses offensèrent ces Orientaux si irritables. « Traite-t-on la Porte, disait le reis-effendi, comme la garnison d'un petit fort qu'on menace de passer au fil de l'épée, si elle ne se rend pas? » En outre, le délai indiqué était bien trop court. Suivant la marche ordinaire des affaires, il aurait fallu à la Porte quatre jours pour faire traduire la note russe, si difficile à rendre à cause de l'enchaînement de ses idées, et quatre jours pour en délibérer avant d'en arriver à une réponse; c'est pourquoi le comte Lutzow fit des démarches auprès de Stroganow pour que celui-ci se contentât, après l'expiration du délai, même d'une réponse verbale et provisoire, à la condition qu'elle serait précise et donnée au nom du gou-

vernement. Si les représentants des grandes puissances recommandaient ainsi un peu de modération au ministre russe, ils poussaient de l'autre côté, par tous les moyens, la Porte à céder aveuglément ; les ambassadeurs étaient déjà alors, comme ils l'ont toujours été après, dans une espèce de ligue secrète contre ceux qui n'étaient pas chrétiens, pour déterminer le faible à céder devant le plus fort, pour prêcher toujours au premier la docilité, sans recommander au même degré l'équité au dernier. L'internonce, les plénipotentiaires de France et de Prusse remirent pendant ce délai si fatal, des notes avec des représentations dans ce sens ; l'ambassadeur d'Angleterre, dans une conférence*, avertit la Porte qu'il ne fallait pas croire qu'il fût survenu un refroidissement entre la Russie et l'Angleterre. Ces démarches excitèrent le reis-effendi à des plaintes de plus en plus amères sur le peu de succès qu'avait eu toute la condescendance dont la Turquie, sur la recommandation des puissances, avait fait preuve vis-à-vis de la Russie. « Tout le monde, disait-il, prêchait la modération à la Porte, mais personne au ministre russe, dont la note était la plus insolente. Que si les conseillers turcs se traînaient à genoux jusqu'à Bouyoukdéreh pour faire amende honorable, Stroganow demanderait qu'ils y vinssent en marchant sur la tête ! L'empereur, ajouta-t-il, s'ensevelirait plutôt sous les ruines de son sérail que de faire dépendre son existence en Europe de la grâce de la Russie, qui ne cherchait qu'un prétexte pour la guerre la plus injuste qu'on ferait depuis la chute de Napoléon ! » On annonça que le ministre russe recevrait une réponse sommaire verbale qui serait suivie d'une note explicite. Tout le monde attendait avec impatience les événements de la journée décisive. Lorsque les drogmans russes se présentèrent pour

* 25 juillet.

* 26 juillet. recevoir la note*, on opposa une misérable résistance à une misérable arrogance, en disant qu'on n'avait pas eu le temps, qu'on enverrait en deux ou trois jours la réponse écrite, qui pourtant était prête le soir du même jour. Les déclarations orales du reis-effendi avaient été vagues et évasives; c'est pourquoi, lorsque le lendemain le ministre voulut remettre la note écrite, Stroganow la refusa et demanda ses passeports, dans une seconde note que le reis-effendi, à son tour, ne voulut pas recevoir. Il fallut les exhortations de l'ambassadeur d'Angleterre pour lever les obstacles s'opposant au départ de Stroganow, que la Porte, dans sa première colère, voulut même empêcher de vive force. Une lettre confidentielle de l'internonce
* 27 juillet. annonça* à Stroganow un revirement soudain dans les vues de la Porte et le pria de retarder son départ. Mais ses instructions ne le lui permirent pas. La Porte envoya donc sa note retardée[1] directement à Saint-Pétersbourg. On n'avait pas suivi les sages conseils de l'ambassadeur d'Angleterre de laisser de côté, dans cette réponse, tout ce qui se rapportait aux questions européenne, religieuse et de coexistence, de se restreindre exclusivement aux demandes de la Russie et d'accorder celles-ci. La note n'était presque autre chose qu'une répétition des anciens griefs contre Stroganow et se référait expressément à la lettre du grand-vizir, en date du 27 juin, dans laquelle, disait-on, on avait fait une réponse à l'ultimatum, déjà quinze ou vingt jours avant le délai fixé pour sa remise! On justifia encore une fois les procédés de la Porte dans tous ses actes, et non sans se vanter; aucune autre puissance, y disait-on, n'aurait fait preuve d'autant de modé-

[1] Réponse turque à l'ultimatum russe, avec une lettre d'envoi du grand-vizir au comte Nesselrode, datée du 1er zilkade 1236 (18/30 juillet 1820). MS.

ration. La Russie, ajoutait-on, se refusait, par un sentiment de sa dignité, à l'extradition des réfugiés ; mais aucun sentiment de sa dignité n'était plus beau que celui qui poussait un État à rester fidèle aux traités. A la menace inconvenante au sujet de la coexistence, la note répondait avec toute la pompe de l'orgueil turc « qu'il y avait douze cents ans que la puissance mahométane, en vertu de la volonté suprême, avait paru à l'horizon comme l'aurore d'un beau jour, et qu'à l'aide de la grâce divine et des miracles éclatants du prophète elle était sortie du néant (louanges à Dieu !) pour s'élever à sa grandeur actuelle.» Encore avant le départ de Stroganow, l'internonce, dans un mémoire officiel*, recommanda à la Porte de satisfaire, suivant les traités, aux demandes de la Russie relativement aux Principautés, en ajoutant, en même temps, à son mémoire l'extrait d'une analyse faite à Vienne[1] de l'ultimatum russe, pour montrer l'accord de sa cour avec les demandes russes. Il y était dit « que les mesures à prendre pour s'opposer au mal de la révolution devaient être calculées d'après la justice la plus sévère ; que l'insurrection grecque portait en elle-même la nécessité de sa propre ruine, comme toutes les œuvres du mensonge ; mais que le mouvement qu'on imprimait à toute la population musulmane forçait à une lutte à outrance les Grecs, ce peuple dont la cause était considérée par toute l'Europe comme une cause commune ; et que surtout parmi les Russes les seules apparences d'un système, qui semblerait avoir pour but la destruction de leurs coreligionnaires, pourraient produire une émotion telle que, même les intentions les plus pacifiques du czar devraient en être ébranlées. La Porte, disait en finissant

* 31 juillet.

[1] Dépêche du prince Metternich adressée à l'internonce le 17 juillet. MS.

l'internonce, devait s'occuper exclusivement de pacifier l'intérieur de son empire et de maintenir, en même temps, des relations amicales avec ses voisins; une sévérité exagérée ne la mènerait pas à la paix à l'intérieur et des récriminations ne cimenteraient pas l'amitié avec les autres
* 5 août. puissances. » La Porte répondit * à cette note quelques jours avant le départ de Stroganow; elle renouvela encore une fois les anciennes répétitions des anciennes excuses et des anciennes récriminations; elle disait qu'elle était toute prête à satisfaire, dans les Principautés, aux demandes de la Russie dès que la tranquillité y serait rétablie et que l'extradition des réfugiés serait effectuée. Le plénipotentiaire de Prusse lui conseilla de séparer cette dernière question de celle de l'évacuation des Principautés et de la nomination des hospodars; le reis-effendi promit alors d'évacuer aussitôt les Principautés, si l'Autriche voulait se porter garante que la Russie n'y ferait pas entrer ses troupes à la place des forces turques. L'internonce répondit qu'il demanderait des instructions à ce
* 10 août. sujet. Ainsi, au moment du départ de Stroganow *, la Porte alla au-devant de la Russie, en faisant une démarche de réconciliation au sujet de l'affaire des Principautés; et, chose curieuse et plus frappante encore, dès ce moment, elle changea entièrement de système et devint attentive, conciliante et pleine d'égards, non-seulement dans toutes les autres affaires russes, mais encore vis-à-vis de tous les intérêts et dans tous les rapports généraux. Le palais russe fut confié à une garde particulière, la protection de tous les sujets russes fut commise aux soins de l'inspecteur en chef des douanes; la peine de mort, prononcée contre Danézis, fut changée en bannissement. Pour obtenir tout cela, lord Strangford, l'ambassadeur d'Angleterre, avait intercédé auprès de la Porte, qui lui accorda,

avec intention, tout ce qu'on avait refusé au ministre russe. Lord Strangford demanda encore à la Porte de permettre l'exportation libre des blés, et de veiller à ce qu'on ménageât les antiquités d'Athènes et qu'on protégeât les sujets anglais à Smyrne, les habitants fidèles de Milo et les catholiques à Chios; toutes ces demandes lui furent accordées à l'instant même. « Mais pourquoi, avait demandé lord Strangford dans une note*, peu de temps avant le départ de Stroganow, pourquoi la Porte ne voudrait-elle pas donner, vis-à-vis de toute l'Europe, un témoignage plus public et plus étendu de son penchant pour l'indulgence et la modération? Pourquoi ne voudrait-elle pas, en généralisant ce principe, étouffer la voix de la calomnie et accorder sa protection à tous les innocents et son pardon à tous les pénitents? » Aussitôt la Porte envoya dans les provinces un firman du Grand-Seigneur[1], pour inculquer à ses agents la distinction à faire entre les coupables et les innocents, distinction qu'on aurait oublié de faire dans certains endroits, et pour rendre tous ceux qui toucheraient à un sujet paisible responsables de cette transgression de la loi divine. En même temps, on enjoignit au patriarche de rappeler, par une lettre pastorale*, les Grecs à la soumission. Cependant le cabinet de Saint-Pétersbourg ne fut pas réconcilié par toutes ces démarches. Le gouvernement impérial ne répondit que tard* aux deux lettres du grand-vizir, par une note[2] qui maintenait les dispositions exprimées par l'ultimatum, tant que la Porte ne réaliserait pas effectivement les propositions de la Russie. On fit aussi des déclarations semblables à

* 6 août.

* 18 septembre.

* Octobre.

[1] Lettre confidentielle du reis-effendi adressée à lord Strangford, en date du 15 août. — Ordre du sultan adressé à tous les vizirs, gouverneurs, juges, etc., sur la manière de traiter les Grecs. Mi-août. MS.

[2] Du ministère impérial au grand-vizir. Octobre. MS.

Saint-Pétersbourg, au sujet de la dernière note adressée le 5 août par le reis-effendi à l'internonce, et au sujet du firman d'amnistie du sultan[1], en disant que tout cela n'était que des affirmations nullement prouvées par le témoignage indispensable des faits, et n'indiquant pas une modification dans le système de la Turquie. Cependant les ambassades d'Angleterre et d'Autriche affirmaient justement le contraire.

Le système de fanatisme se propage de la capitale dans les provinces. L'Asie-Mineure.

Si, dès le commencement, la Porte avait laissé régner et si elle avait pu maintenir contre le fanatisme du peuple le système de douceur adopté en dernier lieu, tout en combattant avec autant de vigueur que possible l'insurrection grecque, elle aurait pu, à la faveur de l'impression laissée dans les esprits par la misérable issue des révolutions en Italie, produire une telle division et un tel découragement parmi les rebelles, que même l'insurrection grecque aurait pu facilement être étouffée; car le monde européen, fatigué par ces événements en Italie, n'aurait pas eu de sympathies pour elle. Mais un merveilleux mélange d'événements, d'actions et de souffrances maintenait et entretenait, en l'alimentant toujours de nouvelles matières incendiaires, la flamme de la révolution grecque, et sauva la cause des Grecs plutôt par l'enchainement imprévu des circonstances que par les fautes des adversaires et par les succès des révoltés, et cela malgré toutes les fautes des rebelles et malgré tous les succès de leurs anciens maitres. D'abord ce furent les actes barbares commis par les Turcs à Constantinople, qui réveillèrent les sympathies du monde avec plus d'énergie, et allumèrent ainsi avec plus

[1] Dépêche du gouvernement russe adressée au comte Golowkin, à Vienne, en date du 13/25 septembre, avec une lettre d'envoi contenant des « observations du cabinet russe » sur les deux documents turcs dont l'empereur s'occupait en personne. MS.

de force la confiance et l'espérance dans la petite troupe des rebelles. Ces exploits barbares provoquèrent ensuite la rupture diplomatique de la Porte avec son voisin du Nord, par suite de laquelle la Russie reprit son ancien système, qui consistait à tenir toujours l'épée levée et à guetter l'occasion favorable pour ses projets, tout en feignant un grand amour pour la paix; cette position des deux États était pour les Grecs un secours moral durable et d'une valeur inappréciable. L'exemple donné par ces atrocités barbares finit par déchaîner le fanatisme des masses sauvages du peuple turc, dans les parties de l'empire plus éloignées du centre, d'une manière si terrible, et stimula les révoltés à user de représailles tellement exaspérées, et excitant de nouveau les Turcs à prendre leur revanche d'une manière tellement sanglante, que dorénavant tout accommodement entre les deux camps devint tout à fait impossible, et ne pouvait pas même se présenter à la pensée. Ces scènes se déroulèrent d'abord sur la côte de l'Asie-Mineure et dans les plus grandes des îles.

L'action de la flotte grecque avait été arrêtée pendant quelque temps par des troubles intérieurs, qui avaient éclaté à Hydra, où l'aristocratie, qui, depuis son accession résolue à la cause nationale, avait regagné toute la faveur du peuple, saisit une occasion favorable pour renverser le démocrate Oikonomos. Lorsque cette révolution éclata*, tous les marins notables, tels que Kriézis, Tom- * 24 mai.
bazis, Sachtouris, se tournèrent contre le démocrate, qui dut s'enfuir et perdit, après beaucoup d'aventures dans l'Achaïe, sa liberté, et la vie dans l'Argolide, après s'être échappé du premier de ces deux pays. Après que cet incident eut été vidé, la flotte grecque, forte de cinquante-deux voiles, prit la mer* pour attiser partout la révolte et * 30 mai.
pour opérer contre la flotte des Osmanlis, qui avait quitté

* 19 mai. la capitale *, sous le commandement du riala-bey (troisième amiral), pour opérer, à ce qu'il paraissait, contre Samos.
* 7 juin. Près de Lesbos, les Grecs rencontrèrent * une frégate de soixante-quatorze canons, la *Montagne-Mourante* (l'avant-garde de la flotte turque), qui, au lieu de rejoindre l'escadre de l'amiral, se réfugia dans le port d'Erisso, sur la côte occidentale de Lesbos. Dans le conseil de guerre tenu par les Grecs, le navarque Tombazis mentionna qu'un capitaine anglais lui avait conseillé de se servir de brûlots; le capitaine Apostolis vanta beaucoup les services qu'ils avaient rendus dans la bataille de Tchesmé ; le mot de brûlot (μπουρλότον) passa de bouche en bouche, mais personne ne savait comment il fallait les construire. Le seul Joannès Pargios de Psara, surnommé Patatoukos, prétendit s'entendre à leur construction, et arma un navire dans ce but. A l'ordinaire, on se servait pour cela de vieux navires qu'on munissait d'une caisse remplie de poix et de matières combustibles sur l'avant, et de trois caisses semblables sur chaque côté, en réunissant toutes ces différentes caisses par une saucisse. Les chefs téméraires essayaient de s'accrocher au vaisseau ennemi par des grappins d'abordage ou par tout autre moyen; puis ils allumaient le brûlot par les ouvertures de l'arrière et s'enfuyaient en toute hâte, pendant la première surprise et confusion provoquées par le feu jaillissant, sur un bateau muni de voiles très-basses et rasant presque la surface de l'eau. La première tentative de Patatoukos échoua; mais,
* 18 juin. le lendemain *, il prépara deux autres brûlots; tous les deux rencontrèrent le vaisseau turc à deux ponts; l'un des deux brûlots se consuma sans l'endommager, tandis que l'autre incendia l'avant de la frégate, qui, peu d'heures après, sauta et ensevelit son équipage dans les flots. Cet événement consterna tellement la flotte turque, qui ap-

prochait, qu'elle retourna aux Dardanelles, où le riala-bey fut privé de ses fonctions et remplacé par Kara-Ali, vieil officier plein d'expérience. On n'inquiéta pas l'île de Samos, qui, de lieu de refuge qu'elle était pour les chrétiens anatoles, était devenue rapidement un point d'attaque, d'où les insurgés, dans des excursions qu'ils continuaient ensuite pendant plusieurs années, attaquaient et pillaient le continent en face de l'île, de sorte que les côtes, à six lieues de distance de la mer, furent abandonnées par leurs habitants. Les Grecs, sur la flotte mouillée à Imbros, étaient remplis du courage le plus téméraire, par suite de leurs premiers succès. Ivres de joie, remplis des espérances les plus exaltées, et dans leur manière cruelle et sans scrupules de faire la guerre, ils conçurent, avec les habitants de l'île de Samos, le projet [1] de soulever l'île de Lesbos et même la ville de Smyrne. En outre, l'implication de la ville grecque de Kydonia (appelée Aivali par les Turcs) * dans la cause de l'insurrection devait servir de prélude. Les Kydoniens, entourés, sur les derrières de leur ville, d'une nombreuse population turque très-sauvage, n'avaient nullement le désir de se laisser entraîner dans la guerre d'indépendance, qui devait être leur ruine certaine; ils avaient, au contraire, fait dès le commencement tout leur possible pour apaiser les soupçons du gouvernement turc à Bergamo, dont ils dépendaient. Mais immédiatement après la révolte de Psara, quatre mille gens armés avaient été placés dans le voisinage de la ville, gens sans aveu et atroces, qui partout molestaient impunément les chrétiens, avant qu'on eût pu craindre le moindre danger du côté des insurgés, et dont on avait en vain demandé le rappel à Bergamo. Lorsque la flotte grecque parut en face de la

* Page 100.

[1] Pouqueville prétend avoir vu ce projet.

* 14 juin. ville, près des îles de Moscho* (Moskonisi), le bas peuple se leva aussitôt, les riches se préparèrent à fuir à Psara et envoyèrent le maître d'école Benjamin à la flotte pour demander un certain nombre de radeaux, puisque l'eau, peu profonde, n'admettait pas des navires d'un fort tirant. Les Turcs, essayant d'empêcher la fuite des habitants, en vinrent aux mains avec eux et avec l'équipage sur les radeaux mêmes; le pillage, le meurtre et l'incendie commencèrent
* 16 juin. alors à sévir dans cette malheureuse ville*, réduite, en peu d'heures, en un monceau de ruines, de sorte que la richesse florissante de Kydonia fut anéantie sans profit pour les ennemis et pour les amis de la cause grecque, et que ceux des habitants qui purent se sauver furent, pour la plupart, dispersés dans les autres îles, sans autre avoir que les vêtements qui les couvraient. Le même jour, un pareil désastre frappa la ville de Smyrne[1]. Là encore on avait placé dans le voisinage de la ville une populace armée, de la pire espèce, pour s'opposer à toute tentative de transporter l'insurrection dans l'Asie-Mineure. Les pauvres paysans inoffensifs avaient été poussés au désespoir par ces brigands, rebut de toute la contrée, qui parcouraient tout le pays en s'abandonnant au pillage, au meurtre et au viol, et redoutés autant des Turcs de Smyrne que des chrétiens. Dans la ville même, Hassan-Pacha avait su maintenir bon ordre encore pendant assez longtemps; néanmoins tous les chrétiens vivaient toujours dans une inquiétude mortelle; la plupart des propriétaires s'étaient réfugiés au delà de la mer; les Francs eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de l'insolence turque; les moindres accidents suffisaient pour produire des terreurs paniques et

[1] Raffenel, *Histoire complète des événements de la Grèce*, 2e édit. Paris, 1825, t. Ier, p. 243 sq.

pour entrainer les malheurs les plus graves à leur suite. Enfin, malgré les ordres les plus positifs, les masses campées dans les environs, où elles étaient exposées aux privations, et où elles s'étaient abandonnées à l'oisiveté, avaient fait irruption dans la ville*, où elles avaient répandu le meurtre et les troubles, de sorte que Smyrne était comme déserte. Les consuls étrangers dans cette ville, de même que les diplomates à Constantinople, avaient adressé les représentations les plus énergiques aux autorités, et, pendant quelque temps, on réussit à rétablir l'ordre. Mais immédiatement après, le faux bruit d'une déclaration de guerre de la Russie mit encore tout en émoi. Ceux des chrétiens que protégeait la Russie s'enfuirent, le consul russe lui-même n'était plus en sûreté; des milliers de rayas se réfugièrent dans l'hôtel de l'ambassade française. Alors arriva* la nouvelle de la destruction de la frégate à Erisso, et, pendant la nuit, on apprit la catastrophe de Kydonia. Ces deux nouvelles allumèrent dans les masses du peuple une fureur sauvage. Aussitôt on recommença, dans des emportements furieux, à piller et à prendre les maisons d'assaut. Comme on ne trouva guère d'habitants dans les maisons de chrétiens, la foule enragée se rua sur l'hôtel du consul russe, où elle fut cependant tenue en respect par des Européens armés; de là elle se transporta à l'hôtel français, où le consul David, avec le dévouement le plus noble et au prix des plus grands dangers, défendit ses protégés jusqu'à ce que là encore les étrangers armés portassent secours. Non contentes de ces actes sanglants isolés, les hordes sauvages méditaient un massacre général des chrétiens; ils en demandèrent l'autorisation au mollah, et le tuèrent, lorsqu'il refusa de la donner; ils massacrèrent encore d'autres fonctionnaires, qui s'opposaient à leurs entreprises. Après que, vers le soir, cette rage du

* Commencement de juin.

* 16 juin.



peuple se fut tout à coup apaisée, ces furieux se jetèrent le lendemain matin sur un navire russe, fouillé déjà plusieurs fois, et assassinèrent les Grecs qu'ils y trouvèrent. Ces explorations se faisaient avec la permission des consuls européens, après que l'émigration eut été interdite; légalité intempestive, qui allait être expiée par un navire européen. Un capitaine sarde avait recueilli secrètement deux cent cinquante réfugiés grecs sur son navire et retarda son départ par une infâme cupidité, pour augmenter le nombre des fugitifs jusqu'à trois cents; mais un cutter algérien vint visiter le navire sarde, qui voulut alors décharger sa cargaison à bord d'une frégate française pour l'y mettre en sûreté. Le consul français ne put pas résister aux menaces des Turcs et livra les malheureux Grecs, qui furent voués à la mort ou à l'esclavage, tandis que l'équipage du navire sarde, sept sujets d'un État étranger, fut décapité et mis en pièces, et que le capitaine lui-même fut ignominieusement pendu avec un cigare à la bouche, pour insulter les Européens.

Chypre et Crète. En même temps, ou peu de temps après, les grandes îles de Chypre et de Crète aussi furent visitées par les mêmes afflictions. Éloignés du théâtre de l'insurrection, n'ayant presque aucune connaissance de l'hétairie, sans armes et sans espoir d'être secourus du voisinage, les chrétiens des deux îles n'avaient pas de désir plus ardent que de rester sans contact avec leurs compatriotes et sans être molestés par leurs maîtres; les prêtres de Crète exhortaient leurs ouailles en toute sincérité à ne pas se mêler aux entreprises funestes des insurgés. Mais dans l'une et dans l'autre de ces deux îles, toute la soumission ne devait pas empêcher les malheurs. Dès le commencement de la révolution, la Porte avait fait transporter quelques troupes dans l'île de Chypre, en donnant au moutésélim

plein pouvoir de traiter les chrétiens influents de l'île comme il le jugerait nécessaire pour la sûreté publique. Les agas, auxquels on avait communiqué cet ordre en séance secrète, présentèrent une liste de proscription, d'après laquelle l'archevêque, les trois évêques et tous les notables et les riches, qui excitaient leurs vengeances particulières ou leur cupidité, devaient être immolés. Le moutésélim hésita; mais, lorsqu'on le rendit responsable des conséquences de ses ménagements, et surtout lorsqu'on intercepta des lettres et des proclamations invitant à la révolte et répandues dans l'île par l'archimandrite Thisevs, il consentit à agir suivant l'avis des agas, dès que les renforts attendus de Saint-Jean-d'Acre et de Tripoli seraient arrivés*. Le moutésélim convoqua alors tous les riches grecs à Levkosia, capitale de l'île. Beaucoup d'entre eux vinrent; d'autres, pleins de méfiance, se réfugièrent à Larnaka, auprès de leurs coreligionnaires, où ils se cachèrent dans l'asile que leur offraient les consulats. Alors le moutésélim jeta le masque; l'archevêque fut pendu, les trois évêques furent exécutés par la hache, et deux cents hommes notables furent livrés à la mort ou à l'esclavage; cette boucherie, dans laquelle on mettait les victimes en pièces, ne dura pas moins de trente jours. Là encore, les consuls étrangers rendirent d'excellents services, surtout le consul français Méchain, en protégeant les Grecs poursuivis et en les faisant transporter au delà de la mer, autant qu'ils purent. L'amiral français Halgan secourut les réfugiés affamés, en faisant distribuer parmi eux beaucoup de milliers de rations de biscuit qu'il avait reçues de Toulon. Les troupes irrégulières envoyées dans l'île de Cos y avaient déjà auparavant commis des atrocités semblables; un peu plus tard*, elles se livrèrent encore à de nouveaux crimes dans l'île de Chora, en tuant les hommes, en vio-

* 15 mai.

* Fin juillet.

lant les femmes, en pillant les maisons et en profanant les temples.

La province la plus mal gouvernée de toute la Turquie était l'île de Crète, où les autorités avaient été, de tout temps, incapables de maintenir la discipline parmi les janissaires, dont la troupe n'y était composée que de renégats crétois; nulle part les chrétiens n'avaient été rabaissés davantage au rang d'ilotes que dans cette île, nulle part ils n'avaient été maltraités et tourmentés avec plus d'inhumanité; de temps à autre, même les bergers, habitués à la guerre et à la rapine de l'éparchie de Sphakia, au sud-ouest de l'île, chrétiens ayant, comme les Magnotes en Morée, conservé une indépendance sauvage, aidaient pour une bonne part les Turcs à faire souffrir les malheureux Grecs. Aux premières nouvelles de l'insurrection du Péloponèse, les musulmans, craignant la Russie, qu'ils soupçonnaient d'avoir trempé dans ce jeu, se bornaient à préparer leur défense. Mais dès que ces craintes se dissipèrent, les faibles pachas de La Canée (l'ancienne Kydonia), de Rhéthymna et de Mégalokastron (l'ancien Hérakleïon) cédèrent à la fureur qui avait fermenté longtemps dans le cœur des musulmans. A La Canée, la ville la plus florissante de l'île, le pacha, sur les demandes du peuple,
* Mi-mai. fit arrêter * l'évêque de Kisamos, et le livra, quelques jours après, dans une nouvelle émeute, à la populace, qui le pendit. Le mois du Ramazan interrompit encore ces pré-
* 30 juin. liminaires; mais le dernier jour du mois *, l'ordre du pacha, appelé depuis longtemps par les vœux des Turcs, fut publié, et on lut publiquement le fetwa ordonnant la destruction des chrétiens. Les meurtres et le pillage de la cathédrale commencèrent encore le même jour; pendant la nuit, la multitude se répandit dans les campagnes, brûlant et incendiant tout, égorgeant et pendant tous les

hommes. Durant quinze jours, le marché de La Canée était rempli de femmes et d'enfants captifs, qu'on vendait comme esclaves. Beaucoup de Grecs s'étaient enfuis dans les montagnes, près de la ville de Sphakia, dont les habitants prévirent leur propre sort dans celui qui avait frappé La Canée. C'est pourquoi, prévenant les desseins des musulmans, ils se mirent *, au nombre de neuf cents hommes, en marche sur La Canée, sur Rhethymna et sur Apokorona, se divisant en trois troupes, dont chacune combattait, chemin faisant, avec avantage; de sorte que les Turcs de cette éparchie durent en toute hâte envoyer à Mégalokastron pour demander des renforts. Alors, dans leur soif de sang et de vengeance, les Turcs s'attaquèrent d'abord aux chrétiens de cette dernière ville. Le pacha de ce chef-lieu avait, dès la première origine de la révolution, attiré dans sa résidence les évêques des éparchies orientales pour lui servir d'otages. Pendant tout ce temps, les rayas avaient été tourmentés de corvées, les jours de fête aussi bien que les jours ouvrables. A ce moment *, on ferma les portes de la ville, une troupe de furieux pénétra dans l'église, y tua d'abord soixante-quinze laïques, puis l'archevêque Gérasimos et cinq évêques sur les marches de l'autel; ensuite elle se répandit dans la ville, tuant, violant les femmes, mutilant les hommes, et se livrant à toutes les atrocités, pour continuer son travail hideux dans les campagnes, après que plus de sept cents hommes furent tombés à Mégalokastron sous leurs couteaux. Ce ne fut que le soir que Sérif-Pacha ordonna d'arrêter ces boucheries pour ne pas perdre les services de tous les chrétiens, qui devaient être vendus comme esclaves; le pillage continua encore la nuit et la journée du lendemain, tandis que les arrestations et les tortures infligées aux prisonniers duraient encore pendant longtemps.

* 29 juin.

* 5 juillet.

Un aga, à Sitéa, rassembla tous les chrétiens de l'endroit, au nombre de deux cents, dans une cour où il les fit tous massacrer, ce qui lui attira les éloges du pacha, stupéfait de cet exploit. Osman-Pacha, à Rhéthymna, attira auprès de lui, par une ruse, un grand nombre de prêtres et de moines, qu'il fit tuer ensuite. Tous ces événements donnèrent aux Turcs, dans cette dernière ville et à La Canée, le courage de s'avancer vers les habitants de Sphakia pour les attaquer, ce qu'ils firent d'abord avec avantage, jusqu'à ce que des renforts, venant des montagnes, sous la conduite de Zélépis et d'Anagnostis, rejetassent les Turcs bien maltraités jusqu'à Rhéthymna; puis ils investirent La Canée et prirent Armyro, qu'ils fortifièrent. Alors le pacha de Rhéthymna prépara une nouvelle attaque avec toutes ses forces contre Sphakia; il débloqua
* 8 août. La Canée *, et s'avança, en dévastant tout, jusque dans
* 26 août. la plaine d'Omalon *. Dans cet endroit, les habitants de Sphakia et de Rhiza, qui s'étaient rassemblés, sous les ordres de Roussos, à deux lieues de là, à Xirokampos, battirent les Turcs complétement dans une lutte de sept heures, et les poursuivirent jusqu'à douze lieues du champ de bataille, à travers le défilé d'Askypho jusqu'à Armyro. Cette victoire était comme le petit prélude de la bataille dans les montagnes de Mycène, qui sauva, plus tard, le Péloponèse; elle fit des habitants de Sphakia le noyau autour duquel se concentra et se maintint la révolution en Crète, et elle augmenta encore l'enthousiasme des Crétois pour la guerre de religion qui venait de s'allumer, enthousiasme arrivé déjà à cette époque à un tel degré d'exaltation, que, pendant toute l'année suivante, les Crétois s'abstinrent de vivre avec leurs femmes, comme si la lutte sacrée en eût pu être souillée.

Mouvements à l'ouest. Les Laliotes.

Les succès de l'insurrection grecque s'arrêtèrent en Asie

et dans les grandes îles, en gagnant cependant en intensité; déjà, en Thessalie, en Macédoine et en Eubée, la révolution avait trouvé des obstacles; elle s'arrêta aussi dans tout l'ouest des pays grecs, tout en devenant de plus en plus forte. Sur le désir des Péloponésiens, une petite escadre de navires d'Hydra et de Spetzia était allée, sous les ordres de Dimitris-Vokos Miaoulis et de Nikol. Botassis, dans le golfe de Corinthe, pour faire une diversion à l'insurrection au nord de la péninsule, pour prendre Lépante (Naupaktos) et Antirrhion, pour couper les vivres à Patras, et pour soulever l'ouest de la Grèce. Dans l'Acarnanie étolienne, les deux villes les plus opulentes et les plus importantes sur le golfe de Patras, Missolonghi et Anatoliko, s'étaient déjà auparavant mises en communication secrète avec les klephtes, qui s'agitaient dans l'éparchie du Mont-Zigos; à peine la flottille grecque eut-elle paru dans les eaux de Patras, que les Turcs de Missolonghi, par crainte de la conflagration révolutionnaire qu'ils voyaient s'approcher de tous les côtés, quittèrent la ville; les habitants de Missolonghi occupèrent* l'hôtel de ville et invitèrent le capitaine Makris Chormovas à entrer dans les murs; celui-ci occupa le lendemain aussi Anatoliko. Youssouf-Pacha, le commandant de Patras, eut une telle peur, par suite de l'exemple donné par ces villes, qu'il refusa sa protection aux consuls étrangers, qui se rendirent aussitôt à bord d'une frégate française. Les Grecs entrèrent dans le golfe sans se préoccuper du feu des deux châteaux sur la côte de la Morée et sur celle de la Roumélie (Rhion et Antirrhion), dont les batteries n'avaient pas servi depuis un siècle, et, conjointement avec des troupes de terre, les vaisseaux grecs se mirent à bombarder Lépante*; les Turcs quittèrent la ville et y mirent le feu, après s'être retirés dans l'acropole. Mais après ces

* 1er juin.

* 5 juin.

premiers succès, toutes les entreprises des Grecs échouè-
* 18 juin. rent. Un assaut fait sur Antirrhion ne réussit pas*, par suite de la lâcheté des volontaires, qui abandonnèrent leur vaillant chef Chormobas. De même, une tentative faite
* 22 juin. pour brûler les vaisseaux turcs*, protégés par les canons de Lépante, échoua. Cinq jours plus tard, la petite flotte, suivant la mauvaise coutume de ne tenir la mer que pendant un mois, se retira dans ses ports, en ne laissant que quelques vaisseaux près de Lépante. Si, après l'insurrection de Missolonghi et d'Anatoliko, la flotte eût profité de la première frayeur des Turcs pour bloquer Patras, elle aurait pu facilement réduire par la famine cette ville importante, et donner ainsi une meilleure tournure à toute la situation des affaires dans le Péloponèse. Mais à peine ces entreprises sans plan préconçu devant Antirrhion eurent-elles montré la
* 21 juin. faiblesse des Grecs, que Youssouf-Pacha* put écouter les cris de détresse des Laliotes et renforcer son armée, en appelant auprès de lui cette colonie guerrière, qui, à ce moment, se voyait en grand danger, par suite de l'entrée de la flotte grecque dans les eaux à l'ouest de la Grèce. Pendant le mois d'avril, les Laliotes avaient constamment fait des expéditions victorieuses dans toutes les directions. Mais alors les Grecs des îles Ioniennes avaient commencé à prendre une part active aux mouvements de leurs compatriotes du Péloponèse. L'hétairie y avait eu les succès les plus brillants. L'exemple et les ordres d'Ypsilantis y furent suivis avec la plus grande exactitude. Ce dernier avait donné des instructions précises pour envoyer des renforts des Sept-Iles à la flotte des insurgés, et à ce moment même deux capitaines ioniens vinrent la rallier, sans même changer de pavillon. Des habitants de Zacynthe (Zante) avaient passé en Messénie et en Élide, et quatre cent cinquante Céphaloniens avaient débarqué à Gla-

rentsa*, sous la conduite de deux frères, les comtes Andréas et Konstantin Métaxas, amis de Kolokotronis. La plus grande moitié de cette troupe se rendit à Manolada, pour y rejoindre Georgios Sissinis, primat de Gastouni, afin d'entreprendre l'expédition contre Lala. Les habitants effrayés des environs reprirent courage et revinrent s'établir dans le voisinage de Lala; la renommée augmentait le nombre des renforts venus des îles Ioniennes, et dont les chefs, portant l'uniforme anglais, essayaient de rehausser leur autorité en appelant pompeusement leur troupe « l'armée des îles Ioniennes, » au nom de laquelle ils envoyèrent, en s'approchant de Lala, un message à la ville pour la sommer de se rendre. Ceci était compromettre le gouvernement anglais inutilement et maladroitement, absolument comme Ypsilantis avait compromis la Russie; aussi Youssouf-Pacha envoya tout de suite au gouvernement de Corfou la sommation adressée par les Grecs aux Laliotes, et que ceux-ci avaient fait parvenir immédiatement à Youssouf, en lui demandant de leur expédier des secours armés. Les Ioniens, troupe exercée à l'européenne, mais qui n'en était pas moins indisciplinée et avide de rapine, étaient venus de Manolada à Koukoura et à Stréphi, dans la plaine du Lesténitsa (ancien Kytherios), et s'étaient retranchés* près de Lala, au pied du Pousi. Les Laliotes refusèrent, dans les formes les plus amicales, de donner suite à leurs sommations répétées; ils ne répondirent pas au défi que les Ioniens leur jetèrent pour les inviter au combat, et ils repoussèrent une attaque contre leur ville. Cette mésaventure découragea tellement l'armée, dont le nombre avait été augmenté, par des renforts venus de Messénie, jusqu'au chiffre de cinq mille hommes, qu'elle se débanda et qu'il n'en resta plus que le tiers. Pendant ce temps, Youssouf-Pacha s'était approché de

* 21 mai.

* 14 juin.

Patras avec un petit corps de troupes, sans rencontrer un seul Grec. Les Laliotes, pour assurer leur retraite, voulurent auparavant frapper les Grecs par un coup de vi-
* 6 juillet. gueur. Ils réussirent, à l'aide d'un mouvement trompeur*, à les faire sortir de leurs retranchements. A. Métaxas crut poursuivre un ennemi en fuite, mais tout à coup il se vit attaqué et mis en déroute. Se retirant dans ses retranchements près du Pousi, il s'y défendit contre trois assauts, dans une des luttes les plus opiniâtres de toute la guerre, et y fut blessé lui-même. Les Grecs trouvèrent que leur position n'était pas tenable; ils partirent vers minuit, laissant au pacha l'espace et le temps nécessaires pour conduire les Laliotes sains et saufs à Patras, après qu'ils eurent incendié leur ville et détruit tous leurs immeubles.

L'Acarnanie et l'Étolie. Le séraskier Chourchid-Pacha devant Janina avait une tâche grande et difficile à remplir. Les Turcs ont toujours montré le plus de vigueur et ont eu le plus de succès quand, dans leurs guerres, ils ont pu mettre toute leur fortune sur un seul coup. Mais le généralissime, qui avait à diriger ses regards de tous les côtés autour de lui, ne pouvait pas faire un tel usage de ses forces. Il devait opposer une persévérance infatigable à l'ennemi principal à Janina qui, à son tour, l'observait avec une vigilance également incessante; des trois points fortifiés dans lesquels se maintenait Ali-Pacha, c'est-à-dire le château au milieu du lac, Litharizza et l'île, cette dernière lui avait été en-
* Fin de mai. levée par trahison*, tandis qu'il avait réussi à repousser un
* Juin. assaut contre Litharizza*. Retenu ainsi au point sur lequel se portaient principalement ses efforts, Chourchid-Pacha avait eu, comme nous l'avons dit, un intérêt tout personnel pour s'intéresser au Péloponèse éloigné; il y avait envoyé son kiaya Moustapha pour encourager Patras, pour

débloquer Corinthe et Nauplie, et pour porter des renforts sur Tripolitza, l'ancienne résidence du séraskier. En même temps, des intérêts stratégiques avaient alors obligé Chourchid à empêcher l'insurrection d'éclater sur les derrières du camp devant Janina, pour s'assurer du côté de la terre l'arrivée des troupes et des provisions; dans ce but, il avait envoyé Omer-Vrione et Méhmed-Pacha en Thessalie et dans la Grèce orientale. A l'ouest, il s'agissait de tenir ouverte la communication avec la mer par Prévéza et Parga, où le séraskier avait constamment à combattre les Souliotes qui, sous Markos Botzaris, s'étaient emparés de la tour fortifiée de Réniassa, et, essayant de propager l'insurrection dans tous les districts voisins, s'étaient montrés plus d'une fois sur les hauteurs au-dessus du camp turc. Par la même raison, il était d'une égale importance de s'assurer, au sud, par Arta et par le défilé du Makrynoro, la communication avec Vrachori (l'ancien Agrinion) et de là avec le golfe de Corinthe. Le chef-lieu de la Karlélie (c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Acarnanie et de l'Étolie) était la résidence de beaucoup de Turcs propriétaires fonciers dont les maisons étaient pour la plupart fortifiées d'une double ou triple enceinte de murs, tandis que les onze éparchies de l'Etolie et de l'Acarnanie étaient presque exclusivement habitées par des chrétiens parlant la langue romaïque et doués de toutes les qualités physiques qui distinguent des montagnards vigoureux. Récemment, la ville de Vrachori était devenue aussi le refuge de tous les Turcs qui s'étaient enfuis de Missolonghi et d'Anatoliko. Le commandement de la ville était alors entre les mains de l'Albanais Nourkas Servanis, le derven-aga de toutes les éparchies de la Karlélie; il s'appuyait sur une troupe d'élite de ses compatriotes qui observaient attentivement les chrétiens grecs de l'intérieur et de

l'extérieur, méprisant les uns, mais redoutant les autres. Car là aussi un orage s'était levé depuis que la flotille grecque s'était montrée dans les eaux occidentales, et que les deux villes maritimes avaient fait défection. Les chefs des éparchies voisines, tels que Makris, Théod. Grivas et autres, s'étaient aussitôt réunis à Missolonghi pour faire cause commune avec Vlachopoulos de Vlachos, et ils y avaient concerté une attaque contre Vrachori pour l'époque du Ramazan, où ils comptaient surprendre les Turcs pendant leurs fêtes et pendant leur sommeil. Avant la
* 9 juin. pointe du jour*, Makris pénétra le premier avec les siens dans Vrachori, où les Osmanlis, surpris, firent résistance en se pressant dans leurs maisons fortifiées à l'intérieur de la ville. Lorsque les assiégés virent des gens armés affluer de toutes les éparchies et qu'ils craignirent d'être entièrement coupés par l'insurrection qui allait se propageant, ils envoyèrent Nourkas, ami et ancienne connaissance de plusieurs des chefs grecs, négocier personnellement avec eux la libre retraite des Albanais, laissant aux Turcs le soin de négocier pour eux-mêmes. Lorsque les Turcs accablèrent Nourkas de reproches, ce moutésélim perfide leur souhaita que Dieu voulût les éclairer et leur demanda, ainsi qu'aux juifs, leur argent et leurs effets qui, disait-il, étaient plus en sûreté entre ses mains qu'ailleurs. Réduits par la nécessité, ils lui remirent leurs trésors, mais ils instruisirent secrètement les Grecs de ce que Nourkas les dépouillait de leur rançon, et l'enlevait, par conséquent, aussi aux assiégeants. Nourkas cependant s'enfuit, pendant la nuit, avec son butin, mais sans pouvoir en jouir; car, à Karpénisi, il tomba entre les mains des frères Gioldassis, les capitaines de cette ville. Les Turcs et les juifs restés à Vrachori
* 11 juin capitulèrent* en demandant, pour condition, qu'ils auraient la vie et l'honneur saufs; mais les juifs furent tous

massacrés par les Grecs, malgré la capitulation et sans pitié, pour venger ainsi la part que les coreligionnaires des victimes avaient prise aux mauvais traitements infligés au patriarche à Constantinople. Après la chute de Vrachori, l'insurrection fit aussitôt des progrès très-rapides dans la Grèce occidentale. L'Acarnanien Tsonkas s'empara des châteaux forts de Téké et de Plagia, et enferma les Turcs de Vonitsa dans la citadelle. Zapanti dut se rendre. Les frères Gioldassis enfermèrent à Karpénisi soixante-dix familles dans le château fort, d'où des renforts, venus de Janina*, * Juillet.
durent les dégager; mais ensuite les assiégeants, qui s'étaient retirés, repoussèrent les Turcs qui les poursuivaient, près de Biara, et forcèrent les Turcs de Karpénisi à fuir dans l'Épire. Déjà, avant cette époque, le danger s'était approché encore davantage du séraskier devant Janina*, lorsque les Grecs avaient occupé même les défilés du Makrynoro, devenus une forte position frontière plutôt par les forêts impénétrables qui les couvraient que par la conformation de la montagne. Pour défendre ces portes de la Grèce occidentale, Chourchid-Pacha y avait envoyé Ismaël-Pliassa-Pacha avec dix-huit cents hommes. A sa première approche, ce dernier s'était laissé déterminer à la retraite* par l'assurance que lui donna A. Iskos, le capi- *Commencement de juin.
taine de Valtos, que toute la Karlélie était sous les armes; puis il se jeta* avec quatre mille hommes sur le défilé de * 29 juin.
Lankada, défendu par cent hommes seulement, sous Gogos Bakolas. Cet homme vaillant, qui, par son audace personnelle, sut rehausser le courage de ses compagnons, justifia encore là son ancienne gloire militaire par la persévérante constance dont il fit preuve dans sa défense jusqu'à l'arrivée de ses amis de Paliokoulia, qui forcèrent les Turcs à battre en retraite. Pendant plus d'une année, les pieds d'aucun Turc ne foulèrent plus ces défilés, mais les

* 27 juillet. révoltés enlevèrent*, de l'autre côté de ce passage, tout près d'Arta, la ville de Péta, sous la conduite de Gogos, dont le nom passait dès lors en proverbe parmi ses amis et ses ennemis : « Là où est Gogos, disait-on, est la victoire. » L'insurrection semblait vouloir tourner alors le séraskier du côté de la mer et du côté de la Thessalie ; mais, chose curieuse, le cours de ses victoires semblait s'arrêter là, comme dans la Grèce orientale, dès que les insurgés franchissaient les limites du royaume grec actuel. Les Grecs
* Fin juin. d'Agrapha, sous les ordres de leur capitaine Stamoulis*, avaient chassé les quelques Turcs qui se trouvaient parmi eux, ils avaient pénétré en Thessalie, où ils avaient brûlé les deux endroits koniares Phrankos et Loxada ; mais voulant ensuite s'enfoncer davantage dans l'intérieur du pays, ils furent rejetés dans les montagnes par les Turcs venus de Larissa. Peu de temps avant le dernier combat livré pour la possession de Péta, Kalarryta et Syrako, deux endroits importants au pied du Pinde, s'étaient soulevés. Des tribus de bergers valaques, y menaient la même vie que leurs ancêtres, comme Georgios Pachymeris l'a décrite au XIII[e] siècle, à la seule exception près qu'ils s'étaient élevés à la fabrication bien simple d'étoffes de laine. Tourmentés par la garnison turque, leurs chefs, Joannès Kolettis et autres, avaient appelé des renforts et avaient chassé les Turcs. Ce mouvement menaça le passage principal entre l'Albanie et la Macédoine thessalienne, le passage de Metsovo, qui, de toutes les routes traversant le Pinde, est franchi le plus facilement, et qui néanmoins peut être barré très-aisément. Le séraskier expédia donc rapidement un corps de troupes de Janina, qui, conduit par les habitants de Gotitza, tourna pendant la nuit la position des Syrakiotes, les mit en fuite et réduisit en cendres les deux villes dont les habitants, malheureux et perdant tout espoir, se

réfugièrent avec leurs troupeaux en Étolie, où ils acquirent, plus tard, la réputation de braves guerriers. En même temps, l'éparchie d'Aspropotamos (Achéloos), sur le cours supérieur du fleuve du même nom, avait aussi pris les armes sous les ordres du capitaine Stournaris. Les révoltés invitèrent* Stamoulis d'Agrapha à prendre part à une expédition contre Trikkala; mais ce dernier, mû par un esprit de parti et un sentiment de jalousie, renia la cause de la patrie et se joignit ouvertement aux Turcs pour attaquer les révoltés sur les derrières, s'ils entreprenaient cette expédition. Par suite de cette défection, les capitaines d'Aspropotamos durent prendre une position défensive dans leurs montagnes, où ils furent tellement serrés de près par les Turcs de Janina, qui venaient de détruire les villages valaques, et par les Turcs de Trikkala* qu'ils durent consentir à une convention par laquelle ils s'obligèrent à payer leur ancien tribut à la condition qu'aucun Turc ne viendrait dans leur pays. Ainsi, tous les dangers, qui s'étaient élevés si subitement à l'est de Janina, furent tous conjurés avec la même rapidité ; les villes valaques étaient tombées, les Agraphiotes avaient succombé et Aspropotamos se trouvait pris entre deux corps de troupes turques. A l'ouest aussi, les luttes des Souliotes avaient trop peu d'importance et elles étaient trop peu liées et unies à l'insurrection grecque pour que le séraskier eût dû craindre une diversion importante de ce côté-là.

* Mi-juillet.

* Commencement d'août.

Opérations de la flotte turque.

Les Grecs durent bientôt remarquer quel avantage leur adversaire, le séraskier, retirait de l'unité dans ses plans et dans ses actions; cette unité seule, la connaissance exacte de sa position et de ses ressources, la disposition prudente de ses mesures, le choix habile des chefs sous ses ordres avaient pu empêcher que les flots de l'insurrection jaillissant partout autour de lui ne l'engloutissent. Ce



ne fut que sous un seul rapport que cette unité dans l'action lui avait fait défaut et où cependant elle se trouva le plus nettement indiquée. La flotte turque, qu'on avait cru devoir avant tout garder au commencement dans le voisinage de la capitale et de l'Asie-Mineure pour les protéger, avait été laissée jusqu'alors en dehors de toute coopération et de toute communication avec les troupes de terre, ce qui avait tout particulièrement laissé aux marins grecs une liberté d'action suffisante pour fomenter l'insurrection à l'est et à l'ouest de la Grèce. Mais déjà en automne les Turcs avaient songé à réparer cette faute; bien que ce ne fût qu'après qu'ils eurent subi un second échec sur les côtes de l'Anatolie. Vis-à-vis de Samos, à Koudchadasi (Scalanova), on avait réuni des troupes de débarquement asiatiques, qui, conjointement avec la flotte, devaient soumettre cette île révoltée dont les habitants ravageaient continuellement les côtes voisines. Les hordes affreuses, placées à Koudchadasi, suivirent les mêmes procédés que les troupes qu'on avait réunies auparavant dans les environs de Kydonia et de Smyrne : d'abord, elles sévirent comme des bêtes féroces dans les campagnes, et puis elles incendièrent la ville, qui ne fut préservée d'une destruction entière que par la population turque. Peu de temps après
* 15 juillet. cette catastrophe, le télégraphe de Samos annonça * l'approche de la flotte turque, qui, forte de trente voiles, mouilla le lendemain près de Chora, sous les ordres du kapoudan-bey Kara-Ali. Les assaillants trouvèrent à Samos un état de choses plus régulier que dans aucune autre contrée dont les habitants avaient embrassé la cause de l'insurrection. Un médecin de Samos, George Logothétis, qui avait vécu auparavant à Smyrne, homme d'une grande instruction morale et pratique, énergique et entreprenant, plein de vanité et d'ambition, avait su, par ses relations de

famille, par ses intrigues et par sa supériorité personnelle très-prononcée, écarter toute opposition jalouse, il avait pris la direction de toutes les affaires civiles et militaires entre ses mains seules; il s'était emparé du rôle de nomothète et avait mérité le surnom de Lykourgos. Il avait mis à la tête des communes des éphores remplissant en même temps les fonctions de juges de paix, de même qu'au chef-lieu il avait institué un conseil formé par les représentants de chaque commune; puis il avait créé quatre régiments de soldats, aux officiers desquels il donna des épaulettes d'or, comme il avait donné d'autres insignes à tous les autres fonctionnaires pour stimuler leur zèle et pour imposer au peuple. Il est vrai que l'expérience de la guerre faisait complétement défaut à cette nouvelle troupe. Lorsque la flotte turque apparut, les Samiens eurent peur et se réfugièrent en partie dans les montagnes et dans les îles voisines; même les gens armés rangés en bataille coururent, pleins d'effroi, se mettre à l'abri des maisons voisines lorsque les canons de la flotte ouvrirent le feu. Lykourgos seul maintint vaillamment, avec quelques soldats, sa position près d'une batterie et encouragea ainsi les peureux à se rallier autour de lui et de ses chiliarques, de sorte qu'ils purent déjouer toutes les tentatives que firent les Turcs pour débarquer. Furieux de cette résistance, Kara-Ali fit pendre sur le vaisseau amiral deux marins samiens prisonniers, la tête en bas, pour les faire brûler ensuite après qu'on eut enduit leurs corps de goudron. Cependant les jours suivants la flotte de l'amiral resta inactive devant Samos, pour attendre neuf navires de transport qu'il avait expédiés pour amener de nouvelles troupes de terre des côtes de l'Asie. Mais ces transports rencontrèrent*, sans s'y attendre, dans le détroit, entre l'île et la côte, la flotte grecque au nombre de quatre-vingt-dix voiles, plus forte,

* 20 juillet.

par conséquent qu'elle n'avait jamais encore été, et qui était partie pour secourir Samos. Pleins d'angoisse, les Turcs restés à bord jetèrent leurs navires sur la côte et rallièrent les autres troupes rangées sur le rivage où elles attendaient encore leur embarquement. Les Grecs mirent le feu aux bateaux de transport en face de toute cette multitude de soldats, et presque en vue de la flotte turque qui s'éloigna en toute hâte, abandonnant timidement sa grande mission, qui était d'infliger à Samos un terrible châtiment pour intimider les insurgés. Des temps contraires empêchèrent d'abord les Grecs de faire d'autres entreprises; puis une tempête dispersa leur flotte, de sorte que les vaisseaux, séparés les uns des autres, durent jeter l'ancre près de Kalymnos, de Léros et de Samos. Après que la flotte s'y fut concentrée peu à peu, elle reçut la visite de quelques primats d'Hydra et de Spetzia, chargés de déterminer les matelots à prolonger encore leur expédition. Mais toutes les tentatives faites pour amener ces gens à l'observation de la discipline, à l'obéissance et à de nouvelles habitudes, furent inutiles. On dit que leur navarque Tombazis, en essayant de dresser sa flotte aux exercices de la tactique, eut le même sort que jadis, dans l'antiquité, le Phocéen Dionysios avec les Ioniens à Ladé; après que le mois de service fut fini, les équipages commencèrent à déserter et la flotte dut rentrer dans ses ports, au moment même où une escadrille de quatorze vaisseaux égyptiens, sous Ismaël-Gibraltar, venait de faire sa jonction avec Kara-Ali. Les flottes réunies firent d'abord voile pour l'Hellespont; mais déjà quelques jours après, elles reprirent la mer. D'après les rapports des pataches de Tombazis, la flotte turque s'était dirigée sur la Crète, mais, en réalité, elle n'avait été envoyée que pour ravitailler les forteresses maritimes du Péloponèse, pour se rendre en-

suite dans le golfe de Corinthe et pour y coopérer avec l'armée de terre afin de débloquer Tripolitza. La position périlleuse dans laquelle se trouvait cette ville fixa dès-lors toute l'attention des Turcs sur elle. Le séraskier avait déjà concentré à Zitouni une nouvelle armée sous Beïram-Pacha, et lui donna l'ordre de faire sa jonction avec Omer-Pacha et Méhmed-Pacha qui l'avaient précédé, et de délivrer ensuite, conjointement avec eux et avec la flotte, la capitale du Péloponèse de toutes ses angoisses.

Les Grecs devant Tripolitza. Démétrius Ypsilantis.

Tripolitza (Tarabolousa en turc) est située au pied du Ménale, à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, dans ce coin au sud-ouest du grand plateau arcadien qui, déjà dans l'antiquité, avait été un centre et un point de passage pour le commerce, comme aussi le théâtre de luttes guerrières. Devenue la résidence du vizir de la Morée, seulement depuis la paix de Passarovitz, Tripolitza était une ville d'origine moderne dont la population, à l'époque qui nous occupe, s'était élevée, par l'arrivée de tant de réfugiés, jusqu'à trente mille âmes, y compris dix mille gens armés. Ses fortifications ne consistaient qu'en un mur d'enceinte peu solide de quatorze pieds de haut, et en un misérable fort élevé au sud-ouest sur une colline artificielle. Depuis la bataille de Valtetzi *, les Grecs [1] s'étaient campés en demi-cercle et en quatre corps de troupes sur les pentes du Trikorpha autour de la ville ; au centre, il y avait mille hommes sous Anagnostaras; à sa gauche, deux mille cinq cents hommes sous Kolokotronis ; et à sa droite, quinze cents hommes sous Giatrakos ; l'arrière-garde, forte de

* P. 230.

[1] Le siége de Tripolitza a été raconté par Gordon et, avec beaucoup de détails, par Raybaud (*Mémoires sur la Grèce*. Paris, 1824), qui y assistait, de même que par d'autres qui ont prétendu y avoir assisté, comme par Voutier (*Mémoires sur la guerre actuelle des Grecs*. Paris, 1823).

quinze cents hommes, sous les ordres de Pétrobey, était placée un peu plus haut. Le commandement suprême était, de nom, entre les mains du bey du Maïna, mais, de fait, entre celles de Kolokotronis. Cette unité, qui se trouvait, de fait, dans le commandement militaire, suffisait pour la petite guerre consistant en escarmouches, en excursions et en sorties qui remplissaient les premiers mois du siége; mais pour l'approvisionnement de l'armée, le besoin d'une concentration des ressources dans les mains d'un seul chef se fit aussitôt sentir, et les Grecs, avec ce juste instinct, que leur autonomie et leurs institutions communales leur avaient donné, se mirent aussitôt à l'œuvre pour remédier à ce défaut. Les primats se réunirent au couvent
* 7 juin. de Valtetzi*, ils instituèrent un sénat, d'abord pour le Péloponèse, et provisoirement pour la durée du siége de Tripolitza, puis ils signèrent un acte [1] pour donner au sénat des pleins pouvoirs, sans cependant les déterminer d'une manière bien précise, et une puissance irresponsable qu'on limita sagement à la direction et à l'avancement de la guerre. Tout ce que cette nouvelle autorité, après s'être transportée du couvent de Veltitza à Stemnitza, non
* 11 juin. loin de Cariténa, décréta, dans une première circulaire*, au sujet de l'administration, des impôts et des fournitures en nature, etc., se rapporta essentiellement aux besoins les plus indispensables pour la guerre. Elle y prescrivit la formation de petits et de grands comités d'administration pour les villes et pour les campagnes, elle dirigea leur attention sur les arrivages des vivres pour l'armée; elle régla les contributions d'après l'ordre qui avait prévalu jusqu'alors; elle défendit l'exportation de vivres; elle prit des mesures pour former des gardes nationales et une

[1] Trikoupis, t. Ier, p. 345.

police dans les différentes localités, et ordonna, en dernier lieu, que les communes subviendraient aux besoins des familles des guerriers tombés pour la défense de la patrie. De cette manière, on était occupé à retirer des anciennes institutions autonomes le profit le plus naturel pour la cause de l'insurrection, lorsque l'hétairie vint troubler, avec ses rouages, ces dispositions tout à fait conformes à l'esprit national et à la nature des choses. Démétrius Ypsilantis arriva à Hydra, comme délégué de son frère, peu de jours après les événements que nous venons de raconter*; c'était le jour même de la défaite à Dragatschan. Après avoir quitté Kichenef, il avait traversé les états autrichiens pour s'embarquer à Trieste; de là il était venu, en passant par les îles, jusqu'à Astros, où il fut reçu par une députation qui le conduisit dans le camp de Vervéna*. Sa marche ressemblait à un triomphe. Le peuple, dans son attente pleine d'admiration, le salua comme un Messie libérateur. L'auréole d'un messager envoyé par ce gouvernement suprême si mystérieux et d'un favori du czar russe, entourait Démétrius, dont l'arrivée avait été précédée par un bruit fabuleux disant que son frère, après avoir battu tous ses ennemis, était devant les portes de Constantinople. Tous les chefs eux-mêmes s'humilièrent donc devant lui; Kolokotronis, dont l'ambition fière n'aimait à se courber devant personne, faisait partie de la députation à Astros, et, lorsque le prince mit pied à terre devant l'église de Vervéna, Pétrobey lui disait, en l'embrassant : « Que lui et sa famille étaient prêts à verser leur sang pour le prince et pour la patrie, » paroles prophétiques qui ne se réalisèrent que trop bien. On lui donna une garde du corps forte de deux cents hommes; on fit chanter un *Te Deum* et lire publiquement les pleins pouvoirs donnés par Alexandre Ypsilantis. Dans ce cri d'allégresse générale, on en-

* 19 juin.

* 22 juin.

tendit même le cri de : Vive le maître du pays [1] ! L'esprit de l'époque et la disposition du peuple étaient alors entièrement monarchiques; tout le monde voyait partout, et comme une chose toute naturelle, dans la royauté, la forme future du gouvernement qui s'établirait dans la patrie délivrée, et tout le monde sentait également la nécessité d'une direction unique et vigoureuse dans les affaires politiques et militaires : si l'on ajoute encore à ces bonnes dispositions des esprits, les sentiments favorables des primats des îles qui espéraient obtenir, sous un pouvoir central et suprême, et par les contributions de tout le pays, une compensation pour les frais que leur avait occasionnés la marine, de même qu'une contribution qui subviendrait aux frais qu'elle nécessiterait encore; si l'on considère, disons-nous, toutes ces conditions favorables, on voit qu'il aurait été plus facile encore au prince Ypsilantis qu'à Mavromichalis de saisir en réalité et de maintenir les pouvoirs politiques et militaires réunis auxquels il devait et voulait prétendre. Mais il fallait, pour cela, qu'Ypsilantis fût homme à soutenir ces prétentions avec la vigueur nécessaire et pour briser la résistance des chefs militaires et des primats civils qui, par les raisons les plus naturelles, s'opposaient à ce que des pouvoirs aussi absolus fussent donnés à un seul homme d'une apparence extérieure moins frappante que celle de son frère. Démétrius Ypsilantis possédait cependant, sans conteste, des qualités d'une valeur beaucoup plus solide. C'était un patriote ardent, désintéressé et prêt à faire des sacrifices; chemin faisant, il avait appris, de manière à ne pas lui laisser de doute, par Alexandre Kantakouzinos, qui venait de voir Nesselrode à Laybach, que l'empereur ne voulait pas qu'il fît le

[1] Ἀφέντης (αὐθέντης), c'est-à-dire : effendi.

voyage de Grèce; mais dès que Démétrius eut appris à Trieste la nouvelle de l'exécution du patriarche, il n'avait pas pu résister au désir ardent qui l'entraînait vers la Grèce; sa sœur Maria lui avait remis une partie de sa dot qu'elle déposa sur l'autel de la patrie et que le prince apporta en Grèce. Démétrius était un vaillant soldat et toujours prêt à risquer sa vie dans tous les dangers et sans la ménager. Honnête, loyal et humain, il resta, même à cette époque sauvage et au milieu de son entourage grossier, toujours libre de crimes, et montra toujours la même humeur et la même patience. Pénétré de la gravité de sa mission, il ne se laissait pas distraire par les plaisirs et maintenait ses décisions, une fois prises, avec une fermeté tenace. Mais physiquement parlant, il n'aurait guère pu être doué plus défavorablement par la nature pour cette existence au milieu de ces gens sauvages habitués à une vie de rapine et de guerre. Petit, chauve, parlant du nez, timide et gauche de manières, ayant l'air d'un homme de quarante ans, bien qu'il n'en eût que vingt-cinq, ayant besoin de beaucoup de sommeil, d'un tempérament phlegmatique et ne possédant ni le don d'une éloquence entraînante, ni celui de savoir manier les hommes, qualités indispensables à une telle époque, Démétrius Ypsilantis n'était pas fait pour imposer à cette race par un ton tranchant et énergique et par des manières impérieuses; il n'avait pas même assez de supériorité intellectuelle pour cela. Il avait amené avec lui, dans sa suite, environ cinquante Grecs élevés en Europe et formant déjà une hiérarchie tout organisée de fonctionnaires, absolument comme l'entourage de son frère : le prince Alexandre Kantakouzinos avait été placé à ses côtés en qualité de délégué, comme son frère l'était auprès d'Alexandre Ypsilantis; un ecclésiastique, du nom de Vamvas, était son secrétaire; d'autres faisaient

fonctions de trésorier, de conseillers de l'hétairie, etc. Tous ces gens considéraient Démétrius comme le frère du souverain futur d'un nouvel empire grec; peut-être considéraient-ils même Démétrius comme tel[1]; tous étaient venus pour faire choix de dignités, pour jouer un rôle, pour diriger les grandes affaires de l'insurrection suivant leur idée, et tout cela, à côté d'hommes, ou sans eux, ou malgré eux, qui avaient porté jusqu'alors le premier fardeau de la lutte. Les primats qui, par leurs principes, étaient les adversaires du prince et de sa coterie devinrent, par ces raisons, leurs ennemis personnels, de telle sorte que ceux-là même qui, autrefois, s'étaient fait la guerre, tels que les Zaïmis et les Charalambis, les Délyannis et les Lontos se tendirent la main les uns aux autres pour tromper, pour miner et pour renverser le prince, tout en rampant à ses pieds. Ces hommes étaient, en outre, très-bien à même de pénétrer au fond de ces hâbleries au sujet d'un gouvernement suprême, au nom duquel Démétrius demanda, comme son frère, d'être investi d'un pouvoir illimité, insistant, en outre, sur la dissolution du sénat qu'on venait de créer. Les primats qui connaissaient assez, par expérience, la politique russe pour ne plus en vouloir, et qui connurent bientôt à fond cet homme « à la tête russe et au cœur grec, » rejetèrent ces demandes qui, à leurs yeux, renfermaient la servitude, « la tyrannie russe; » et ils offrirent à Démétrius, en échange, la présidence du sénat que le prince refusa, à son tour, d'une manière brusque. Mais plus consciencieux et plus honnête que son frère, Démétrius ne semblait pas se sentir à l'aise et tranquille sur le terrain peu solide de ses prétentions; c'est pourquoi il désirait donner, aussi vite que possible, un

[1] Raybaud, t. Ier, p. 313.

caractère légal à sa position, ce qui lui fit commettre de nouvelles bévues. Au lieu de se jeter entièrement dans la guerre, au lieu de mettre tout en jeu pour provoquer la chute rapide de Tripolitza et de transformer tout le pays, comme le disait Rhizos, en un seul camp, il commença par faire des projets de constitutions et de congrès dont les primats, à Vervéna, voulaient encore moins entendre parler. Il essaya de faire travailler les sénateurs par un Italien, du nom de Candiotti, protégé du comte Kapodistrias, ainsi que par le prêtre Vamvas, et même de les menacer imprudemment de la vengeance de la Russie et de celle de son frère; mais ces noms n'avaient pas du tout là, du moins parmi ces hommes, le même charme magique que dans le nord, et ces fanfaronnades ne servirent qu'à exciter encore davantage les primats contre le prince. Indigné et déterminé par les conseils de ses amis hétairistes Anagnostaras et Dikaios l'archimandrite, Démétrius quitta alors* le camp et se rendit à Kalamata, démarche dans laquelle la foule craignit voir un désir du prince de quitter la Grèce. Ceci provoqua dans le camp une grande agitation, comme l'avaient prévu les conseillers du prince. Toute la masse des gens armés enferma les primats et les capitaines dans la maison de Pétrobey, en menaçant de mort les persécuteurs de Démétrius, de sorte que Kolokotronis dut les apaiser par un long discours en disant : « que s'ils allaient fusiller leurs chefs, les rois de l'Europe croiraient que les Grecs étaient de mauvaises gens, des carbonari, et prêteraient leurs secours aux Turcs[1]. » On dut se résoudre à envoyer les amis du prince après lui pour le faire revenir. Ceux-ci le ramenèrent de Léontari dans le camp de Trikorpha, où il se chargea

* 10 Juillet.

[1] Διήγησις συμβάντων τῆς Ἑλληνικ. φυλῆς ἀπὸ τὰ 1770 ἕως τὰ 1836. Ὑπαγόρευσε Θεοδ. Κ. Κολοκοτρώνης. Ἀθῆν, 1846, p. 75.

* 15 juillet alors* du commandement suprême de l'armée à la grande joie de tous les soldats. D'après l'opinion des philhellènes étrangers qui étaient alors présents devant Tripolitza, comme d'après celle des historiens grecs, rien n'eût été alors plus facile pour Démétrius que de s'emparer sans contestation de la dictature. Son nom s'était déjà répandu dans les pays les plus lointains; son autorité semblait être reconnue partout et librement comme une garantie pour la délivrance. Les provinces voyaient en lui un ethnarque impartial, et même ses ennemis lui montraient un plus grand respect. Ses circulaires et ses proclamations se répandirent partout. Il envoya ses délégués dans les éparchies du Péloponèse; il fit former à Kalamata un corps de troupes régulières par Balesto, Français distingué, naturalisé en Crète et le plus aimé de tous les officiers étrangers; il envoya un organisateur dans l'Acarnanie; les Athéniens, alors qu'ils bloquaient encore l'acropole, lui demandèrent et reçurent de lui un gouverneur; la Grèce orientale expédia vers lui Konstantin Sakellion et l'évêque Néophytos de Talantion, pour lui demander des troupes, de l'argent pour la guerre et un chef, et même les Crétois éloignés le prièrent de leur envoyer un chef militaire. La ville de Monemvasia, petit Gibraltar sur un îlot de rochers, ne communiquant avec le continent que par un pont, avait été assiégée depuis le mois d'avril; réduite alors par la famine à se rendre, elle demanda qu'on lui envoyât un homme notable pour conclure avec lui une capitulation sûre; Ypsilantis y envoya dans ce but Kantakouzinos, qui
* 4 août. fit embarquer* et transporter en Asie la garnison et les habitants turcs. Alors les Turcs assiégés à Navarin se déclarèrent aussi prêts à capituler, si Ypsilantis voulait se porter garant de leur sécurité : mais malheureusement ses négociateurs purent, là encore moins qu'à Monemvasia,

assurer l'observation fidèle du traité conclu *. Tandis que l'autorité d'Ypsilantis continuait à s'accroître ainsi au loin, elle diminuait au contraire de plus en plus là où il était en personne pendant le siége de Tripolitza. Il avait, pendant les derniers temps, recommencé de nouvelles négociations relativement à ses projets de constitution [1] avec le sénat, dont le siége avait été transféré de Vervéna à Zarakova : mais cette assemblée subissait là l'influence de l'archevêque Germanos qui se donnait les airs d'un prétendant à la dictature, la rupture avec les primats civils devint donc de plus en plus prononcée, et on accusa même les amis hétairistes d'Ypsilantis d'avoir attenté aux jours des primats à Zarakova. Lorsqu'ensuite les nouvelles des désastres subis par les armes de son frère arrivèrent peu à peu et se confirmèrent, l'autorité de Démétrius en reçut une atteinte mortelle, d'abord auprès de ces gens intelligents, de même que l'autorité d'Alexandre Ypsilantis en avait reçu par le désaveu du czar. Ces mêmes nouvelles enlevèrent inévitablement à Démétrius aussi son influence sur le parti militaire dans lequel il aurait voulu trouver un appui contre les primats civils, bien que les capitaines les plus marquants n'eussent plus caché, depuis quelque temps déjà, le peu de cas qu'ils faisaient de lui. Un homme comme Kolokotronis regarda bientôt avec dédain ce chef si facile à tromper, « dont le cerveau n'était pas en rapport avec les exigences des circonstances. » Il faut ajouter encore à cela que Démétrius gênait beaucoup ces gens à l'égard de la chute imminente de Tripolitza; ces conquérants de villes ne se souciaient nullement de capitulations décentes conclues par des garants loyaux.

* 19 août.

Tentatives faites pour débloquer Tripolitza.

Pendant ces discussions, le siége de Tripolitza avait fait

[1] Dans 'Ανδρ. Μάμουκα, τὰ κατὰ τὴν ἀναγέννησιν τῆς Ἑλλάδος. 1839, t. Ier, p. 9-18.

des progrès constants, non par suite de l'habileté des assiégeants, mais par suite de la détresse des assiégés. La ville avait d'abondantes provisions d'eau, mais le manque de prévoyance et l'agglomération de la population avaient bien vite causé une grande disette de vivres. Les combats avec les assiégés faisant des sorties étaient occasionnés, pour la plupart, par le besoin de ravitailler la ville. Ces combats étaient pour les Grecs une école aussi utile que nécessaire, comme les combats précédant la bataille de Valtetzi l'avaient été déjà. Leur ancienne frayeur devant la cavalerie turque les faisait toujours encore se débander devant ses attaques; mais ils apprirent de plus en plus à tenir bon devant l'infanterie. Une des dernières expéditions des Turcs ne contribua pas peu à hâter la fin du siége. Sur la nouvelle que Kiamil-Bey voulait se rendre à Corinthe, Kolokotronis fit faire des tranchées près de Mytika et renforcer le poste qui y était établi. Ce bruit était faux, mais les travaux qu'on y avait faits rendirent néanmoins de grands services, lorsque, quelques jours après*, le kiaya Moustapha-Bey partit avec une troupe de quatre à six mille hommes pour fourrager, et qu'à son retour il tomba, sans s'y attendre, sur ces fossés, où ses troupes, ayant été accueillies à coups de fusil, se dispersèrent bientôt par une fuite rapide. D'après le propre récit de Kolokotronis, les ennemis auraient subi là des pertes énormes et décisives, s'il eût réussi à décider les vainqueurs à abandonner leur riche butin et à poursuivre les fuyards. Déjà, à partir de ce moment, les Turcs n'osèrent plus trop s'éloigner de Tripolitza. Peu de temps après, Kolokotronis occupa*, avec cent hommes seulement, un village situé à l'ouest et à 1,160 mètres environ de la ville, où les Turcs avaient l'habitude d'envoyer leurs chevaux le matin au pâturage; ils n'osèrent donc plus y venir, et leurs che-

* 22 août.

* Commencement de septembre.

vaux périrent peu à peu. Malgré tous ces avantages, les assiégeants possédaient trop peu de moyens d'attaque pour pouvoir frapper un coup décisif. Depuis la reddition de Monemvasia, les Grecs avaient obtenu quelques misérables pièces de campagne et s'en étaient servis pour essayer de bombarder la ville, tentatives qui avaient échoué d'une manière triste ou ridicule; même lorsque l'Écossais Thomas Gordon, l'historien de la révolution grecque, leur eut amené trois obusiers neufs, avec lesquels on se décida à ouvrir une brèche pour l'assaut, après que les propositions de capitulation faites par Ypsilantis eurent été rejetées, cette nouvelle tentative échoua encore par l'insuffisance des pièces et par le défaut de munitions. C'était peut-être aussi parce que les chefs ne le voulaient pas très-sérieusement. Les assiégeants n'auraient pas trouvé de bien grandes difficultés à faire sauter, pendant la nuit, quelques-unes des portes, à l'aide de pétards, mais en réalité, les Kolokotronis ne voulaient pas d'assaut, ils voulaient des négociations et une capitulation, pour être sûrs d'avoir la part du lion dans le partage du butin. Il n'y eut qu'une seule considération qui finit cependant par pousser les chefs à en finir avec le siége; c'étaient les nouvelles menaçantes des deux expéditions de terre et de mer réunies pour débloquer Tripolitza. En effet, la flotte turque avait fait son apparition sur la côte méridionale du Péloponèse. Elle avait d'abord * ravitaillé Modon, puis Koron, * 7 septembre. et avait ensuite fait voile pour Kalamata, où les Grecs, dans leur fureur causée par le premier effroi, massacrèrent soixante Turcs qui y étaient restés, après avoir été faits prisonniers à la prise de Kalamata. La flotte rencontra le petit corps de troupes sous Balesto; les Turcs y virent des coiffures franques et y entendirent les sonneries de trompettes franques; cela leur suffit pour les déterminer à par-

tir pour Patras, après que leur première tentative de débarquement eut été déjouée. Leur arrivée devant cette ville jeta l'effroi dans le camp devant Tripolitza; car nulle part, dans le Péloponèse, les affaires n'étaient dans un aussi fâcheux état que devant Patras. On envoya donc en toute hâte au secours des assiégeants le corps de troupes sous les ordres de Balesto et une partie de la suite de Kolokotronis sous ses deux fils Panos et Genaios; on remit le commandement suprême de cette troupe expéditionnaire à Ypsilantis, dont on se débarrassa ainsi en même temps devant Tripolitza. Les Grecs avaient investi Patras, en formant un vaste cercle autour de la ville du côté de la terre, comme on l'avait fait devant Tripolitza; les positions prises par les Grecs avaient été tantôt plus près, tantôt plus loin de la ville, à Romanou, à Saravali et près des couvents d'Omblos et d'Hiérokomion; les jeunes chefs Théod. Grivas, de l'Acarnanie, et Panagiotis Karadjas avaient dû employer leurs meilleures forces, dans les luttes les plus sanglantes, pour se maintenir dans leurs positions. Entre les anciens et les nouveaux capitaines, la jalousie, la discorde et la mutinerie avaient éclaté, et depuis que les Koumaniotes se furent, par un infâme assassinat, débarrassés du vaillant Karadjas *, qui ne devait sa fortune qu'à lui-même, la défiance avait tellement paralysé le courage des assiégeants, que les Grecs, après l'arrivée * de la flotte turque devant Patras et à la première sortie des assiégés, ainsi encouragés *, quittèrent toutes leurs positions et se dispersèrent avec la rapidité du vent. L'orage qui, par suite de ces succès de la flotte, menaça dès lors aussi les assiégeants devant Tripolitza, s'approcha d'eux avec une rapidité de plus en plus effrayante. Kara-Ali pénétra jusqu'au fond du golfe de Corinthe et réduisit en cendres la ville de Galaxidi *. Il aurait été alors

* 16 septembre.

* 19 septembre.

* 21 septembre.

* Commencement d'octobre.

prêt à tendre la main à toute armée turque arrivant, du golfe Maliaque par les montagnes, à l'isthme ou à Salona. Mais, à ce moment, il apprit que tout ce qu'il avait gagné par mer avait été perdu sur ces entrefaites par terre. Lorsque Beïram-Pacha* et les chefs, placés à ses côtés, partirent de Zitouni, les capitaines dispersés dans la Grèce orientale avaient pris, sur l'avis de Dyovouniotis, homme expérimenté, une position près de Vasilika, sur la grande route conduisant à Lévadia, pour arrêter les Turcs dans leur marche à travers la plaine du Céphise. Les ennemis arrivèrent au nombre de sept mille jusqu'à Platania, où, dans une première rencontre, une division, sortie pour faire une reconnaissance*, fut repoussée. Le lendemain*, Beïram-Pacha approcha avec toute l'armée, et une lutte furieuse s'engagea avec les forces réunies, bien que très-inégales, des Grecs, conduits par Dyovouniotis, Gouras, Pappa Andréas et d'autres capitaines. Les Turcs, ne pouvant profiter ni de leur nombre, ni de leur cavalerie dans la vallée étroite et boisée où les Grecs avaient pris leurs positions, furent complétement battus et poursuivis jusqu'au coucher du soleil. Ils abandonnèrent mille morts, huit cents chevaux, deux canons et dix-huit drapeaux, et s'enfuirent avec une telle épouvante jusqu'à Zitouni, qu'ils détruisirent eux-mêmes le pont du Sperchios, après l'avoir franchi, et que hommes et bêtes erraient dispersés pendant plusieurs jours encore dans la plus grande confusion en deçà du fleuve. Après avoir reçu la nouvelle de ce désastre, Kara-Ali rebroussa chemin avec la flotte, détruisit en rentrant l'île, tout à fait innocente, de Samothraki, et reçut à Constantinople son avancement au grade de kapoudan-pacha.

* P. 246 et 299.

* 6 septembre

* 7 septembre.

Chute de Tripolitsa.

Après cette issue fatale des deux expéditions entreprises pour dégager Tripolitza, la chute de cette ville

ne pouvait plus être retardée. On le voyait par tous les gens avides de butin, qui, affluant de tous les côtés, gonflèrent l'armée de siége, tellement qu'elle compta bientôt dix mille hommes. On s'en apercevait par les changements dans le camp grec, où les Magnotes, si expérimentés dans l'art de faire du butin, et qui avaient été jusqu'alors sur le dernier plan, campaient alors le plus près des murs. On le remarquait par la lutte des partis dans l'intérieur de la ville, lutte engagée pour savoir, non pas s'il fallait se rendre, mais seulement de quelle manière il fallait cesser la résistance. Le kiaya-Bey Moustapha, la femme de Chourchid-Pacha, qui, dans son malheur, conservait toute sa fierté, le kaïmakam Méhmed-Saleh-Aga et avec eux les Turcs d'Asie, qui n'avaient à y perdre que l'honneur militaire, voulurent se frayer un chemin, les armes à la main, jusqu'à Nauplie; les Turcs indigènes et établis à Tripolitza, ne voulant pas exposer leurs femmes et leurs enfants à ce danger, se mirent du côté de Kiamil-Bey de Corinthe, espérant profiter des anciennes relations de celui-ci avec les primats grecs, pour obtenir des conditions favorables pour une capitulation. Les Albanais, sous Elmaz-Bey, entamèrent, suivant leur habitude et comme ils l'avaient fait peu de temps auparavant à Vrachori, des négociations pour eux seuls. Dans cette crise, où chacun méditait la reddition et où personne n'osait prononcer ce mot, ce furent les femmes affamées et attroupées devant la maison du kiaya qui insistèrent les premières sur ce qu'on ouvrît les négociations. On prit la résolution de se servir des otages péloponésiens comme d'intermédiaires. Depuis la fin du mois d'avril, où ces malheureux avaient failli être tués dans une émeute, ils avaient été, à l'exception de quelques favoris particuliers des commandants turcs, attachés, au nombre de trente-huit, à une seule et même

chaîne, et jetés dans une prison destinée aux criminels, où ils ne recevaient qu'une maigre pitance, de telle sorte que trois seulement d'entre eux, dit-on, ont survécu, pendant quelque temps, à cette captivité. On les retira, à ce moment, de leur cachot pour leur faire écrire une lettre plutôt menaçante que suppliante, dans laquelle, accentuant surtout le danger auquel ils étaient exposés, ils demandèrent quelles seraient les conditions de la reddition. Cette lettre fut jetée par-dessus les murs de la ville. On fixa une réunion de délégués et on conclut une trêve. Aussitôt des masses de femmes et d'enfants, exténués par les privations, s'élancèrent par les portes de la ville, dans l'espoir de trouver de la miséricorde et de la nourriture auprès de leurs ennemis. Les premières troupes furent recueillies par les Grecs, celles qui suivaient furent repoussées; mais, en rebroussant chemin, ces malheureux se virent rejetés aussi par les Turcs, de telle sorte que les assiégeants furent forcés de les reprendre et de les diriger sur Kalavryta. Lors de la réunion des négociateurs *, les Turcs demandèrent à sortir avec leurs armes et à être conduits sains et saufs dans des navires jusqu'à Smyrne; on leur refusa le droit de partir avec leurs armes, mais on accorda le sauf-conduit contre un payement de 50 millions de piastres. Ces conditions si dures firent que les négociations furent rompues et que les hostilités recommencèrent. Seuls, les Albanais continuèrent les négociations pour obtenir leur retraite libre, sous la condition qu'arrivés dans leurs foyers en Épire, ils tourneraient leurs armes contre les Turcs. Les chefs grecs profitèrent, en même temps, de ce délai pour extorquer aux riches, Turcs et Juifs, d'énormes rançons pour leur sûreté personnelle, qu'ils pouvaient cependant leur garantir si difficilement. Kolokotronis demanda à une seule famille juive la somme

* 27 septembre.



de 400,000 piastres, et Bobolina, qui, vue de près, était bien loin d'avoir le caractère romanesque qu'on lui prêtait en Occident, se laissa entraîner par sa cupidité jusque dans la ville, d'où elle revint chargée de cadeaux que les
* 5 octobre. femmes turques de qualité lui avaient donnés. Le jour * où les Albanais s'apprêtaient à partir, on avait précisément recommencé de nouvelles négociations entre Grecs et Turcs. Alors il arriva que des sentinelles turques avaient laissé approcher jusqu'aux murs quelques Grecs, pour leur acheter du raisin. Tout à coup, ces derniers escaladèrent le mur, près d'une tour, entre les portes de Navarin et de Nauplie; une troupe armée, sous le capitaine Képhalas, suivit leur exemple et y arbora l'étendard chrétien. Alors tout le camp grec s'agita, les soldats assaillirent la ville de tous les côtés; les masses effrénées pénétrèrent dans la malheureuse cité, frappée alors d'un châtiment qui était une terrible expiation de tous les crimes commis par les Turcs à Kydonia et à Smyrne, en Chypre et en Crète. Les Albanais, les armes à la main, forcèrent les Grecs à remplir les conditions de la capitulation, et furent conduits, au nombre de quinze à dix-huit cents hommes, par Plapoutas, jusqu'à Vostitza, pour les faire transporter ensuite dans l'Épire. Les chefs turcs et leurs harems furent placés sous la garde et sous la protection des chefs grecs, puisque leur conservation et la perspective d'une rançon importante avaient, à leurs yeux, plus de valeur que la mort des Turcs. Mais tout le reste de la garnison et de la population resta à la merci de la fureur effrénée de ces esclaves sanguinaires, qui se voyaient libres de leurs chaînes et les maîtres de leurs geôliers. Les assaillants se disputèrent les uns aux autres les maisons les plus considérables; des murs entiers et des pans de maisons tombèrent devant l'attaque irrésistible de ces furieux, comme sous des coups

de bélier; chaque recoin fut fouillé par eux pour y découvrir des victimes; ni leur condition, ni leur âge, ni leur sexe ne mettait ces malheureux à l'abri de la fureur des vainqueurs; les Juifs, en particulier, eurent à subir les atrocités les plus hideuses. Les Grecs s'accordèrent à peine le repos et la nourriture nécessaires; Kolokotronis se vanta d'avoir travaillé sans cesse pendant vingt-quatre heures et de n'avoir mangé une bouchée de pain qu'à la vingtième heure. Il n'y eut que peu de Turcs qui vendirent cher leur vie, et parmi eux quelques derviches, qui, dans une école, se défendirent jusqu'au dernier souffle; quarante soldats se sauvèrent à Nauplie; les troupes d'élite, combattant dans la citadelle, ne se rendirent que le troisième jour. Dans la nuit qui suivit l'assaut, le feu éclata dans la ville et gagna le palais du pacha, d'où les femmes prisonnières durent être transportées dans un autre bâtiment, pour être sauvées. L'aube du jour vit se renouveler toutes ces horribles scènes. Pendant trois jours, les incendies, les meurtres et le pillage ne cessèrent point; ceux qui étaient présents à cet affreux spectacle dépeignent la ville comme un enfer rempli de sang et de feu, où le craquement des maisons qui s'écroulaient et le bruit du canon et des fusils, les cris des mourants et des meurtriers formaient un concert horrible. Les cadavres y étaient tellement amoncelés, que le cheval de Kolokotronis, « depuis les murs jusqu'au palais, ne toucha pas le sol. » La plupart des historiens évaluèrent le nombre des morts à huit ou dix mille. Kolokotronis l'estima pour la ville et les environs à trente-deux mille, en comptant les deux mille qui étaient partis avant l'assaut, pour la plupart des femmes et des enfants, et qui succombèrent dans un chemin creux du Ménale, massacrés par les pires des tigres, qu'on avait lâchés sur eux. De tout cet immense butin, la patrie, qui avait tant besoin de

ressources, n'eut que les trente canons du fort et des murs et un grand nombre d'armes de différente nature, dont la dispersion entre les mains des soldats n'ôtait rien à la valeur que leur acquisition avait pour la cause de l'insurrection. Tout le reste fut enlevé à l'envi par grands et petits. Pétrobey renvoya chez lui deux chameaux et vingt mulets portant son butin. Les Magnotes chargèrent de leur proie leurs femmes, descendues de la montagne. Ils ne méprisaient rien de tout ce qui pouvait se transporter, pas même les vieux clous arrachés dans les maisons.

Conséquences de la prise de Tripolitza.

L'impression morale causée par la chute de Tripolitza fut très-profonde et telle qu'on en avait rarement reçu de pareille; elle fut ressentie dans tous les pays et au delà des mers. Si les Grecs en eussent profité avec circonspection, avec énergie et avec concorde, cette chute aurait dû avoir des conséquences qui auraient de beaucoup dépassé les avantages résultant de la seule possession de cette capitale du Péloponèse. De tous les côtés, de vastes espaces se seraient ouverts au mouvement insurrectionnel. Vers l'ouest, elle semblait avoir donné une vigoureuse impulsion aux Albanais. Toute la Grèce orientale fut abandonnée par Omer-Vrione et par Méhmed-Pacha, qui prirent la seule route ouverte pour retourner, par Talantion, à Janina. Le siége de l'acropole d'Athènes put être commencé pour la seconde fois. Tout l'intérieur du Péloponèse était au pouvoir des révoltés, les Turcs ne possédant plus que les quelques places de Patras et de Rhion, de Modon et de Koron, d'Acrocorinthe et de Nauplie. Ces places semblaient devoir tomber par la force des choses, pourvu qu'on fît quelques efforts constants et d'après un plan préconçu. Mais l'incroyable légèreté innée dans la race grecque, au tempérament sanguin, rendit tous ces succès inutiles, pré-

cisément parce qu'ils étaient si facilement obtenus; on ne croyait pas devoir faire des efforts pour des choses aussi aisées; la prise de ces villes, que nous venons de nommer, ne paraissait plus être aux yeux de tous une question de combat, mais une question de butin à se partager. Ce fut surtout le cas, dans l'entreprise contre Patras, qui leur souriait le plus, précisément à cause du butin qu'on espérait y faire. La nouvelle de la chute de Tripolitza avait répandu une telle confusion et une telle frayeur dans Patras, que les Turcs s'enfuirent par centaines dans leurs navires, que les Albanais franchirent le golfe, que les Laliotes chassèrent Youssouf-Pacha jusqu'à Rhion, et qu'ils occupèrent l'acropole, que les Achéens de la ville cernèrent de nouveau. A Tripolitza, et parmi ceux « qui avaient le pouvoir, » Kolokotronis s'offrit pour diriger le siége; d'intelligence avec les Laliotes, il était sûr que les Turcs, dans leur frayeur, lui livreraient la forteresse à sa seule apparition. La réussite de son projet aurait ajouté de nouveaux trésors à ses richesses, une puissance et une gloire nouvelles à son nom. Les chefs dans le camp de Tripolitza n'osèrent rien lui refuser; il partit avec quarante hommes seulement; en effet, toute l'armée devant Tripolitza s'était dispersée déjà, comme si tout le but de la campagne et de la guerre eût été atteint dès que les Grecs eurent bien serré le butin dans leurs maisons; arrivé à Magouliana, Kolokotronis se trouva cependant déjà à la tête d'une troupe de dix-sept cents hommes, et il eut une armée de dix mille hommes, dès qu'il fut arrivé à Gastouni[1]. Les primats qui assiégeaient Patras, tels que Zaïmis, Charalambis et Germanos, n'étaient pas du tout disposés à rendre Kolokotronis encore plus fort qu'il n'é-

[1] Kolokotronis, p. 88.

tait déjà, et à jeter dans le gouffre de sa bourse, remplie déjà du butin de Tripolitza, encore celui de Patras, qui leur semblait être tout assuré; ils engagèrent donc le sénat à empêcher son arrivée, disant « qu'en six jours ils prendraient eux-mêmes Patras, » où les Laliotes étaient, en effet, réduits à la nécessité d'entrer en négociations. Par suite de cet avis, le conseil ordonna à Kolokotronis d'aller assiéger Nauplie. Devant Patras, les assiégeants poursuivaient leur œuvre avec une insouciance tellement honteuse que, bientôt après * ces derniers événements, une sortie des Laliotes, combinée avec une attaque de Youssouf-Pacha, venu de Rhion, dispersa les Grecs, qui perdirent tous leurs canons, leurs bagages et leurs provisions d'armes. Les Grecs devant Nauplie, dont Ypsilantis avait alors le commandement suprême, se laissèrent entraîner à d'autres étourderies, non pas par leur négligence, mais par leur pétulance. Pendant l'expédition entreprise pour contre-carrer les opérations de la flotte turque, Ypsilantis était arrivé au golfe de Corinthe juste à temps pour voir les flammes détruire Galaxidi. Puis, après la chute de Tripolitza, il était retourné dans cette ville, en passant par Corinthe, pour se mettre ensuite à la tête du blocus de Nauplie; le kiaya Moustapha-Bey avait dégagé la forteresse pour quelque temps, mais Nikol. Nikitas, homme vaillant et sévère, et frère du Mangeur-de-Turcs, avait aussitôt repris le siége de cette place. On ne pouvait songer à réduire, autrement que par la famine, cette place forte, composée de trois parties distinctes; elle comprenait : la ville, entourée de murs et située sur une étroite langue de terre, avec son port protégé par un fort; puis la forteresse d'Itchkalé, située sur le plateau du promontoire escarpé et hérissé de rochers du côté du sud et de l'ouest; cette dernière et la ville étaient dominées, à leur

* 4 décembre.

tour, par la troisième partie, forteresse portant l'antique nom du Palamidi, construite par les Vénitiens, suivant les règles de l'art, sur un rocher de sept cent cinquante pieds de haut et tout à fait inaccessible sur trois côtés, et entourée de trois fortins séparés et de quatre batteries. Mais Ypsilantis se laissa persuader par un Génois téméraire, du nom de Dania, qui se prévalait auprès de lui de l'enthousiasme causé par la prise de Tripolitza, à entreprendre un assaut général, qui devait être fait pendant la nuit*, bien que Kolokotronis et la plupart des officiers philhellènes s'y opposassent. Nikitas et Balesto devaient escalader le mur de la ville et la porte du côté de la terre, Kolokotronis devait faire une attaque simulée contre le Palamidi, pendant que les vaisseaux effectueraient un débarquement dans le port. Mais lorsqu'on donna l'ordre de l'attaque, les Grecs jetèrent lâchement les échelles d'assaut, et, aussitôt que les canons turcs firent feu, toutes les troupes irrégulières prirent la fuite; les quelques philhellènes seuls tinrent bon pendant trois heures, attendant la coopération des vaisseaux, que des vents contraires empêchèrent cependant de prendre part à l'action. Heureusement une autre occasion s'offrit à Ypsilantis de réparer, par un succès, cet échec subi devant Nauplie. La garnison d'Acrocorinthe désira entrer en négociations avec lui. Le prince s'y rendit donc, accompagné de Kolokotronis, de Giatrakos et du bataillon de Balesto, et amenant avec lui Kiamil-Bey prisonnier, de l'influence duquel on espérait profiter pour faciliter la reddition. Le woïwode avait eu déjà auparavant l'occasion d'instruire secrètement de sa position sa mère et sa femme, qui se trouvaient dans la forteresse; les lettres qu'on le força à leur écrire eurent donc moins d'influence sur la garnison turque que la famine et la trahison des Albanais, qui, par l'intermédiaire

* 15 décembre.

du vieux klephte de la contrée du Parnasse, Panourgias, obtinrent le passage à Lépante. Les Turcs, abandonnés par leurs coreligionnaires, furent de cette manière obligés à capituler. Mais, cette fois, on leur tint parole plus fidèlement qu'aux Albanais, dont la moitié périt dans le trajet. Le drapeau grec flotta* sur les créneaux d'Acrocorinthe. Le pauvre Kiamil-Bey, triste exemple de la grandeur déchue[1], fut épargné par les Grecs, pour mener avec les siens une misérable vie, car leurs geôliers espéraient obtenir d'eux des indications sur des trésors cachés. Aucun aveu ne lui fut arraché par la torture, à laquelle il avait été soumis par ses anciens ennemis Délyannis et Notaras, dont le woïwode avait, dans le temps, fait tuer les parents les plus chers.

* 26 janvier 1822.

Alliance et rupture avec les Albanais. Alex. Mavrokordatos.

Ainsi, tous les avantages que les Grecs retirèrent dans le Péloponèse de la destruction de Tripolitza, se bornèrent à cette seule acquisition d'Acrocorinthe. Mais le coup heureux dont les Grecs avaient frappé la capitale du Péloponèse, allait produire en Albanie un contre-coup, qui, pour la nouvelle campagne de l'année suivante, était d'un augure bien plus favorable pour les Turcs que ne l'avait été la prise de Tripolitza pour les Grecs. Nous voulons parler de la rupture de l'alliance tacite, vague et divisée entre les Grecs et les Albanais, et de la chute d'Ali-Pacha, qui

[1] Le chant de ses ennemis eux-mêmes (Fauriel, t. II, p. 62) cachait à peine, au milieu de ses railleries, l'émotion causée par sa mort tragique après sa capture :

Où es-tu donc, pour ne pas paraître, ô maître si brillant?
Toi, jadis la colonne de la Morée et la bannière de Corinthe,
Qui fus la forte tour, le boulevard de Tripolitza?
Jamais tu n'entreras ni dans Corinthe, ni au sérail,
La main d'un prêtre y mit le feu et dévasta tous tes palais;
Tes écuries regrettent leurs chevaux, comme les mosquées les agas,
La femme de Kiamil aussi, elle pleure son époux
Qui, maintenant esclave des rayas, est à son tour leur raya.

en était la conséquence, et qui donna aux Turcs beaucoup plus de liberté dans leurs mouvements, puisque, dans la campagne suivante, ces derniers pouvaient employer des ressources bien plus puissantes contre les révoltés. Les Grecs avaient jusqu'alors suivi une politique habile, en profitant de la guerre contre Ali-Pacha, pour mettre aux prises les musulmans turcs et albanais, qui, par des motifs religieux et politiques, auraient dû être unis contre les Grecs. Alex. Ypsilantis avait vu dans l'alliance avec les compatriotes d'Ali-Pacha le doigt de Dieu, puisqu'elle jeta la pomme de discorde entre les Albanais eux-mêmes, et qu'elle fit que les Turcs se méfièrent d'eux. En outre, les Grecs avaient jusqu'alors réussi à cacher aux Albanais le vrai but de leur lutte et à leur laisser la croyance qu'Ali-Pacha était le véritable instigateur de leur insurrection, et qu'il n'avait voulu autre chose que la faire servir de diversion dans son propre intérêt. Mais lorsque, à ce moment, Elmaz-Bey retourna de Tripolitza dans sa patrie, il fut le premier à révéler aux Épirotes le but réel de la guerre hellénique. Y aider les Grecs, c'était agir absolument contre les intérêts des Albanais; néanmoins ils jugèrent prudent, en attendant, de maintenir encore cette triste alliance, dans l'espoir de soulager Ali-Pacha ou de le dégager. Ils se rencontrèrent, dans cette politique, avec l'homme qui, à ce moment, était le chef de l'Acarnanie et de l'Étolie, et qui jugea indispensable, pour fonder la liberté et l'indépendance de la Grèce occidentale, la prolongation de la lutte devant Janina, par conséquent l'accroissement des forces des Albanais qui étaient avec Ali-Pacha, et partant l'alliance des Grecs avec eux. Ce chef était Alexandre Mavrokordatos, descendant de la race dont nous avons déjà eu l'occasion de vanter les mérites; déjà, depuis le mois d'août, il avait fait son apparition dans les

pays soulevés par la révolte. Autrefois au service de son oncle, le prince Joannès Karadjas, en Valachie, Mavrokordâtos avait vécu, en dernier lieu, auprès de lui et le métropolitain Ignace, à Pise. Alex. Kantakouzinos y était venu voir ses trois compatriotes. Il avait inutilement exhorté le vieux Karadjas à sacrifier ses grandes richesses à la patrie; Mavrokordatos, au contraire, donna immédiatement sa petite fortune pour louer et pour armer un brick d'Hydra, avec lequel il se rendit de Livourne à Marseille, où il prit à bord de son vaisseau un certain nombre de philhellènes et des équipements pour deux mille cinq
* 18 juillet 1821. cents hommes; ensuite il reprit* la mer, sous pavillon
* 3 août. russe[1]. Arrivé à Missolonghi*, il s'y était renseigné sur l'état de la Grèce occidentale. Alexios Noutsos, cet hétairiste et ami d'Ali-Pacha, vrai type de la perfidie et de la versatilité albanaises, qui avait abandonné son maître dans son malheur, mais qui venait de retourner auprès de lui, après avoir quitté les Turcs, vint à ce moment à Missolonghi, afin d'obtenir, par l'intermédiaire de Mavrokordatos, une diversion utile pour Ali. Ayant pris la résolution de consacrer ses forces à la Grèce occidentale, Mavrokordatos était ensuite parti pour le centre du mouvement, et s'était rendu, en passant par Patras, à Tripolitza, où, à côté des primats civils, des chefs militaires et des hétairistes russophiles, il débuta comme le représentant d'un quatrième parti, celui de la jeunesse grecque élevée et instruite en Occident. Plus que tout autre, Mavrokordatos aurait semblé être destiné à devenir le guide politique de la Grèce, s'il y avait eu là seulement le moindre fond de civilisation. Il était dans la

[1] Cf. Raybaud (t. Ier, p. 268), qui se trouvait parmi ces philhellènes.

fleur de l'âge, puisqu'il n'avait que trente ans, et son origine, son instruction et sa supériorité intellectuelle, sa connaissance des langues et des affaires d'Occident, ses bonnes manières et son savoir-faire, de même que sa pureté morale, sa connaissance des affaires, sa probité dans tout ce qui avait rapport à l'argent, et sa nature modeste et conciliante auraient dû lui donner cette influence. Mavrokordatos était resté fidèle aux habitudes littéraires de sa famille, et avait écrit un ouvrage en langue française sur : « Les incursions des Turcs en Europe et leurs révolutions, » ouvrage qu'il perdit à l'époque dont nous parlons, pendant une sortie faite par les Turcs de Patras, à laquelle il assistait, en courant lui-même des dangers sérieux. Comme homme ayant reçu une instruction tout européenne, comme diplomate et comme Phanariote, il dut avoir contre lui les oligarques militaires, qui n'avaient qu'à montrer du doigt son habit et ses lunettes pour le rendre ridicule aux yeux de leurs bandes à demi sauvages, de même que Mavrokordatos, de son côté, par l'organisation de son esprit, devait avoir de l'aversion pour ces gens grossiers et anarchiques, et se sentir attiré par les gens de l'ordre et amis de la constitution. Tous ceux qui avaient seulement une teinte d'instruction scientifique, politique et morale, tels que son beau-frère Trikoupis, étaient de son parti; après l'avoir détaché d'Ypsilantis, il attira à lui, par ses manières séduisantes, Alex. Kantakouzinos, cet esprit si distingué; les Kondouriotis, ces insulaires riches et versés dans les affaires, lui restèrent toujours fidèles; lord Byron disait que Mavrokordatos était digne des meilleurs temps de l'ancienne Grèce, et ses flatteurs auraient volontiers vu en lui le Washington grec. Mais, pour obtenir l'autorité et la considération de cet homme illustre au milieu d'un tel peuple et dans de

telles circonstances, Mavrokordatos eût dû posséder, outre l'expérience de Washington dans les armes, encore tout l'esprit dominateur, toute l'élasticité d'esprit et toute la fortune guerrière de Bolivar, comme il en possédait la persévérance infatigable et le dévouement patriotique ; il aurait dû avoir, quant aux rapports de l'étranger avec la Grèce, la même chance heureuse qui favorisa Bolivar dans ses relations avec l'Angleterre et l'Amérique du Nord, pour pouvoir imposer, comme cela était possible à Bolivar, à la Grèce par ses liaisons avec l'étranger, et à l'étranger par son influence en Grèce. Mais sans ces ressources et à une époque où il ne s'agissait ni d'ordre ni d'organisation, mais de guerre et de puissance, l'état des choses dut inévitablement rejeter Mavrokordatos au second plan, où il eut à combattre tantôt tels ennemis de la cause commune, tantôt tels autres, en se liguant tantôt avec un parti, tantôt avec un autre. Peu de temps après lui, Konstantin Karadjas, fils de l'hospodar, et déjà avant ce dernier, Théodoros Négris, que nous avons vu dans les Principautés, s'étaient rendus dans le Péloponèse, devenu le grand point de ralliement de tous les amis de la cause grecque. Quelque temps seulement avant l'insurrection, Négris avait été nommé chargé d'affaires de la Porte à Paris ; apprenant, en se rendant à Marseille, l'explosion de la révolte, fidèle à ses compatriotes, mais infidèle à son maître, il avait jeté ses lettres de créance à la mer pour embrasser la cause de la révolte. Petit, maigre, timide de sa nature, mais rendu hardi par l'ambition, il était un des hommes les plus habiles, les plus rusés, les plus actifs, mais aussi des plus versatiles de l'école diplomatique des Grecs ; repoussé dès le commencement par Ypsilantis, il était prêt, à ce moment, à se mettre du côté de Mavrokordatos, comme, à une autre époque, il devint l'ennemi le plus mortel de

cet ami et l'ami d'Odyssevs, qu'il avait haï auparavant comme son ennemi mortel. Il avait rencontré Karadjas et Mavrokordatos à Monodendri, en se rendant au camp de Trikorpha; ces trois hommes avaient ensuite rencontré à Kalavryta l'évêque Néophytos et Konstantin Sakellion, ces délégués de la Grèce orientale*, qui, pour remplir leur mission auprès d'Ypsilantis, passaient par ce même chemin, et ils s'étaient concertés avec eux sur les mesures provisoires à prendre au sujet des affaires de la Grèce continentale. Après ses premiers entretiens avec Ypsilantis, Mavrokordatos avait bientôt compris que sa présence devant Tripolitza serait parfaitement inutile. Les dissensions parmi les chefs, l'aveuglement d'Ypsilantis, qui persévérait dans sa fantaisie de vouloir agir au nom du gouvernement suprême, lui déplurent souverainement. Les deux Hellènes de l'est se trouvèrent également trompés dans tout ce qu'ils attendaient d'Ypsilantis. Ils auraient aimé avoir du moins son bon vouloir et les apparences d'une coopération avec eux pour leurs desseins d'organisation; mais, par une mesquine jalousie, Ypsilantis rejeta tous les désirs qu'ils lui exprimaient. Ils lui demandèrent de nommer Mavrokordatos leur chef; mais il leur répondit que celui-ci n'était pas fait pour cela; Kantakouzinos, dit-il, n'était pas non plus propre à cette dignité. Ils proposèrent Karadjas, mais Ypsilantis le refusa par les mêmes raisons. Quant à Négris, qu'ils mirent encore en avant, Ypsilantis dit qu'il était le pire de tous. Tous ceux qui avaient été ainsi rejetés par le prince, et Kantakouzinos avec eux, se rendirent alors à Vytina, où ils résolurent de ne plus se préoccuper d'Ypsilantis dans leurs projets ni dans leurs actes. Ils expédièrent des circulaires pour convoquer un congrès de délégués de la Grèce orientale à Salona pour le 26 septembre, afin d'instituer

* P. 306.

un gouvernement national. Ce fut là le premier coup décisif dont on frappa l'autorité d'Ypsilantis, dont les ordres avaient trouvé jusqu'alors le plus de considération dans la Grèce orientale. Les chefs furent rejoints à Kalavryta par deux délégués de la Grèce occidentale, qui avaient pour mission de demander à Mavrokordatos de rétablir l'ordre dans le pays, souffrant de la polyarchie et de l'anarchie. Celui-ci alla cependant provisoirement avec ses compagnons, par Vostitsa et Galaxidi, d'abord à Salona, où quelques délégués s'étaient déjà réunis. Ce fut précisément à cette époque que la flotte turque brûla Galaxidi, et cet événement jeta une telle épouvante dans l'assemblée des chefs, qu'elle se dispersa au moment même où elle s'était constituée. Kantakouzinos perdit la tête et tout courage, à un tel point qu'il s'embarqua pour retourner à Livourne; Mavrokordatos, au contraire, écoutant l'appel des Etoliens, s'établit à Missolonghi. Ce fut dans cette ville qu'il y eut une réunion des Albanais, partisans d'Ali-Pacha, et les capitaines de l'Acarnanie et de l'Étolie, pour délibérer sur leur alliance. Alors il se découvrit bientôt que les deux parties poursuivaient des buts bien différents, qu'il s'agissait pour les Albanais de délivrer Ali-Pacha, mais non pas de faire la guerre au sultan pour obtenir leur indépendance, tandis que les Grecs désiraient, à la vérité, la prolongation de la lutte d'Ali, mais qu'ils ne voulaient ni la délivrance ni le rétablissement du tyran, qu'ils connaissaient comme un ennemi pire que le sultan. Néanmoins, on résolut, en maintenant cette alliance trompeuse, de faire une expédition commune contre Arta, pour soulager Ali, serré de près depuis que le château fort de Litharizza avait dû se rendre* et que les forces dont il disposait étaient réduites à six cents hommes. Mavrokordatos envoya un message à Markos Botzaris, qui se trouvait dans l'éparchie

* Fin d'octobre.

d'Arta, afin de s'entendre avec lui. Son envoyé, du nom de Praïdis, rencontra le chef souliote à Péta, au moment même où ce dernier se réconcilia solennellement * avec son ennemi mortel, Gogos Bakolas, ce vieux klephte vaillant qui avait tué le père de Botzaris. Markos appela Gogos son père, Gogos appela Markos son fils; le père embrassa le fils au visage, le fils baisa la main de son nouveau père, main qui avait été plongée dans le sang du vrai père de Markos. Des Albanais mahométans, des Souliotes et des Grecs chrétiens se réunirent alors au nombre de trois mille hommes à Péta et à Kompoti, et pénétrèrent à Arta *, où ils finirent par refouler et par bloquer les Turcs dans quelques maisons fortifiées, après avoir pillé et incendié le reste de la ville. Pendant ce siége, où la vaillance intrépide de Markos fit passer son nom de bouche en bouche parmi les Grecs, les Albanais expédièrent Tahir-Abbas, ancien ministre de police d'Ali-Pacha, pour demander à Mavrokordatos des conseils et de nouveaux secours armés. Celui-ci était malheureusement absent et occupé de travaux qui avaient pour but l'organisation du pays; c'est ce qui fit que Tahir-Abbas franchit le camp et la frontière, et qu'il put jeter, comme Elmaz-Bey, un regard dans les vastes desseins de l'insurrection grecque, et, en même temps, dans ses minces ressources. Il fut blessé à Vrachori par la vue des mosquées détruites et des drapeaux avec la croix, de même que par les cris éternels de nation et de liberté. Il dissimula sagement son indignation et sa consternation, il reçut les munitions de guerre demandées, et s'en retourna pour informer les siens de ce qu'il venait de voir. Tenant conseil à l'insu des Grecs, les Albanais résolurent de s'humilier et d'envoyer des délégués à Chourchid-Pacha, pour lui promettre, par une double trahison, de prouver leur repentir par une assistance vigoureuse dans

* P. 70 et p. 293.

* 23 novembre.

ses attaques contre Ali et contre les Grecs. Ce fut là un des exemples les plus criants de la perfidie albanaise auquel les Souliotes eux-mêmes ne voulurent pas croire, jusqu'à ce qu'un secrétaire de Chourchid, qui était bien disposé pour les Grecs, trahît ces affaires à Perrhaibos, et lui annonçât l'approche de troupes envoyées pour dégager Arta. Lorsque ces dernières firent leur apparition, les Albanais déclarèrent à leurs amis souliotes qu'ils s'étaient alliés avec eux seulement pour délivrer Ali, mais qu'ils étaient, pour tout le reste, de bons musulmans et de fidèles sujets de la Porte. Les Souliotes et les Grecs furent donc forcés à reculer. L'alliance avec les Albanais, conclue avec des amis qui ne pouvaient pas l'être et pour servir des intérêts qui ne concordaient que partiellement, se trouva donc être dissoute.

La dernière diversion en faveur d'Ali-Pacha avait échoué. Il était dès lors livré à son sort, sans espoir de salut. Les Albanais autour d'Ali, à Janina, commencèrent eux-mêmes à imiter leurs compatriotes du dehors dans la trahison, qui semble être devenue la seconde nature de ce peuple. L'ingénieur Carretto donna le premier signal de la défection, en passant dans le camp du séraskier. Les troupes de Chourchid occupèrent le château au milieu du lac sans coup férir. Ali se retira avec trente-cinq hommes seulement, y compris cinq otages des Souliotes, dans une redoute intérieure, où il menaça de se faire sauter en l'air avec tous ses trésors. Chourchid, épouvanté d'un tel résultat de ses longs efforts si pénibles, promit par écrit au pacha d'intercéder auprès du sultan pour lui et pour ses officiers supérieurs. L'amour de la vie éblouit le vieillard, autrement si prudent, et le fit tomber dans ce piége grossier. Il se retira dans un kiosque d'une des îles du lac, où on le traita avec toute la politesse possible.

Commencement de janvier 1822.

De tous les récits variés sur la fin d'Ali, un seul repose sur un document officiel[1] dont la franchise cynique peut être considérée comme une garantie de sa véracité. Le gouverneur de la Morée, Méhmed-Pacha, alla voir* le vieillard humilié, et l'entretint hypocritement des perspectives pleines d'espérances qui s'ouvraient pour lui; mais, au moment de partir, lorsque les deux hommes se faisaient, en même temps, les révérences habituelles, Méhmed-Pacha enfonça son poignard dans le cœur d'Ali. L'exposition de la tête d'Ali dans la capitale y causa un enthousiasme extrême. Omer-Vrione, qui avait été un des premiers à le trahir, devint le successeur d'Ali à Janina; car, en nommant à ce poste un des leurs, on voulut se concilier les bonnes dispositions des Albanais; les deux fils d'Ali, qui avaient abandonné leur père, furent exécutés bientôt après à Koutahieh. Ceux qui avaient été les instruments de la destruction d'Ali n'allaient pas non plus jouir de leur victoire. Ismaël-Pacha fut exécuté encore la même année. La fortune et la gloire de Chourchid-Pacha semblaient être arrivées à leur terme avec son dernier succès; il termina sa vie bientôt dans le chagrin et dans la ruine.

* 5 février.

Caractère de la guerre.

Tels furent les événements de cette première année de guerre de la révolution grecque, mélange sauvage d'explosions d'une fureur rebelle et d'une vengeance oppressive, mais dans laquelle se dessinèrent aussitôt et presque sur tous les points du pays, d'une manière précise et bien déterminée, le but et le dessein de l'insurrection, qui voulait conquérir la liberté et l'indépendance de la nation grecque. Dans l'Amérique du Sud, la lutte engagée pour

[1] Communiqué par le reis effendi à l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, en date du 24 février 1822. MS.

obtenir ces mêmes biens durait encore, sans se décider dans un sens ni dans l'autre, lorsque ce petit peuple grec secoua un esclavage bien plus avilissant, peuple qui ne pouvait engager que des ressources infiniment plus petites que celles des colons d'Amérique, dans une lutte également grande par le but qu'elle poursuivait, dans un combat où il jouait également son « tout pour le tout. » L'insurrection en Grèce ressemblait donc beaucoup plus que celle des créoles espagnols à une entreprise désespérée et insensée. La proportion entre les forces matérielles des combattants était absolument renversée en Grèce. En Amérique, la mère patrie espagnole formait, pour les opérations militaires, une base démesurément petite, qui fut écrasée par le poids énorme et monstrueux d'un immense territoire colonial pesant sur elle; tandis qu'en Grèce ce fut une poignée de gens habitant une parcelle de terre qu'on aperçoit à peine sur la carte, qui se levèrent contre l'immense colosse d'un ancien pouvoir dominateur, qui se révoltèrent contre cette puissance de conquérants dont les hordes avaient jadis, en quatre-vingts ans, inondé des territoires d'une étendue que Rome n'atteignit qu'après huit siècles, et qui, à l'époque dont nous parlons, embrassait encore tous les pays de Bagdad jusqu'à l'Atlas, du Phase jusqu'en Nubie. Même les voyageurs les plus prévenus contre les Grecs, qui, emportant dans leurs souvenirs l'impression toute récente des merveilles de la capitale de l'empire des Osmanlis, devenu un des centres du commerce du monde, traversaient à cette époque le Bosphore, couvert de vaisseaux, pour se rendre dans la mer Blanche, étaient frappés d'un étonnement profond en voyant les trois îles, petits rochers dont toutes les villes ensemble n'occupaient pas autant d'espace que le sérail du sultan, défier cet empire gigantesque. Ces voyageurs étaient éton-

nés quand ils suivaient du regard cette insurrection audacieuse de la Grèce continentale, où manquait un centre d'action, un gouvernement central, un trésor public, une armée bien organisée, la cavalerie et l'artillerie, les armes et les préparatifs nécessaires; où manquaient des chefs expérimentés dans la guerre, et où l'on ne disposait, en fait de soldats, que de bandes de brigands conduites par des chefs courageux, mais incultes, qui ne savaient pas maintenir la paix entre eux et qui ne possédaient d'influence que dans les petits districts où ils demeuraient. Cette inégalité entre les deux adversaires semblait devoir éteindre tout espoir de succès pour la cause des insurgés, sans qu'on eût besoin de chercher d'autres raisons pour en être convaincu. Il est juste de dire cependant que, heureusement pour les Grecs, cette inégalité était, sous bien des rapports, plutôt apparente que réelle. Par suite de la pauvreté et de la corruption du gouvernement, l'état militaire des Osmanlis était tombé à un degré d'abaissement à peine croyable. Excepté sur les frontières du nord, où se trouvaient les garnisons principales des janissaires, la Porte éprouvait beaucoup de difficultés à maintenir dans les provinces, où toute armée dépendait de la suite du pacha et des milices locales, qui se dispersaient pendant l'hiver, un corps de dix mille hommes seulement réuni pendant plus de six mois, à moins qu'elle n'eût eu en vue un butin à saisir immédiatement. Aussi bien que parmi les insurgés, l'esprit militaire avait été remplacé par un esprit de brigandage dans ces armées turques qui manquaient d'un système régulier d'approvisionnement, d'officiers d'état-major intelligents et de chefs capables, ayant quelque expérience de la guerre. Comme toutes les grandes routes et tous les ponts étaient impraticables, par suite de leur mauvais état, et que la marine était en dé-

cadence, il n'y avait à cette époque où les lignes de bateaux à vapeur n'existaient pas, pour ainsi dire, aucune communication entre les provinces éloignées et le centre de l'empire, la capitale. L'antique instinct guerrier des Turcs, qui avait pu agir encore avec toute sa force dans leurs dernières luttes contre les Vénitiens, sur ce même sol de la Grèce, et qui leur avait permis de frapper des coups soudains en agissant rapidement et vigoureusement avec de grandes masses de troupes, cet instinct était comme troublé et comme mort, dès que les circonstances étaient devenues autres. Ainsi, la manière de conduire la guerre parmi les Turcs ne le cédait presque en rien à l'inexpérience des rebelles, chez lesquels régnait une aversion invincible contre toute grande concentration de troupes, qui les obligeait à pourvoir à leur subsistance; on était réduit à la petite guerre de partisans, que l'on fait suivant le caprice, le besoin et le hasard, mais non pas d'après des projets stratégiques conçus en grand et d'après un plan général. Dès que l'insurrection, après ses premières excursions en Thessalie et en Macédoine, se concentra dans une limite de défense plus étroite indiquée par les chaînes des montagnes, qui, en partant du Pinde, se ramifient à l'est et à l'ouest vers le golfe Maliaque et le golfe d'Ambracie (de l'Arta), les Grecs eurent, pour cette guerre de partisans, des avantages immenses sur les Turcs, dans les forteresses naturelles de leurs montagnes, sur la scène même de la guerre et au sein de leur patrie, montagnes éminemment propres pour les opérations décousues des guérillas, et où les révoltés, protégés par leurs armes contre le petit nombre et par la famine contre de grandes masses de troupes, durent se sentir invincibles. Dans des plaines ouvertes, sur de vastes champs de bataille, les Grecs auraient pu aussi peu résis-

ter à la cavalerie turque et à leur artillerie supérieure, que les polacres et les bricks marchands des Grecs purent tenir bon en pleine mer contre les frégates et les vaisseaux de ligne des Turcs. Mais les marins grecs, avec une agilité incomparable et avec une souplesse pleine de ressources, avec leurs brûlots, avec leurs petits navires armés de quelques canons d'un calibre inégal et garnis de faibles mâts et de membrures, de cordages et de voiles très-minces, qui résistaient à peine aux coups des vents et des lames, surent narguer et paralyser les grandes flottes des Ottomans dans leurs opérations, comme les klephtes et les Armatoles, avec leurs antiques fusils, dans l'embuscade, derrière de misérables parapets et des abattis d'arbres, ou derrière des tas de pierres, comme dans les défilés et les gorges des montagnes, ont su confondre des armées turques, de beaucoup supérieures en nombre. Ces gens, habitués au métier des armes, offraient en Grèce des ressources pour la guerre assez semblables, dans beaucoup de leurs qualités, à celles dont disposaient ces bergers d'Amérique et ces contrebandiers d'Espagne, qui, comme eux, criminels devant la loi et favoris redoutés du peuple, ennoblissaient un mauvais métier, qui servait quelquefois de mauvais correctif à un mauvais gouvernement et à une mauvaise administration. Habitués déjà, dans les jeux de leur enfance, à se diviser en klephtes et en Turcs, ces fils de la montagne trempaient leur corps par l'exercice et lui donnaient une élasticité physique étonnante, de sorte qu'ils devinrent une race possédant la plus grande vigueur et la plus grande souplesse dans le maniement des armes, dans l'exercice du disque, dans la danse, le saut et la course. Leurs chants vantaient avec jactance les coureurs qui touchaient leurs oreilles avec les talons, les sauteurs qui franchissaient d'un seul

bond sept chevaux, les tireurs qui, dans l'obscurité et à la seule lumière produite par explosion d'un coup de feu de leur adversaire, le visaient avec certitude. Rien n'égalait la facilité avec laquelle ces hommes étaient capables de supporter toute privation; de même que les matelots vivaient très-heureusement, pendant des mois entiers, d'un peu de biscuit et de quelques oignons, de moules ou de poisson grillé, de même les gens de la campagne, ne prenant pas autre chose avec eux que ce qu'ils portaient sur le corps, partaient pour faire les marches les plus fatigantes par les montagnes les plus impraticables, par le temps le plus affreux, et se contentant de quelques olives et de pain de maïs; car, dit le proverbe, « un Grec s'engraisserait encore là où un âne mourrait de faim. » Ceux de cette race d'hommes qui jouissaient, avant tous les autres, d'une grande réputation par suite de leur habileté à manier les armes, tels que les Magnotes, cette « terreur des montagnes, » étaient redoutés des musulmans mêmes plus qu'ils ne le méritaient; l'Osmanli le plus insolent changeait souvent brusquement de ton et rampait bassement devant un Grec qu'il était peut-être sur le point de maltraiter, dès qu'il apprenait que c'était un Magnote. Cependant le brigandage, élevé par eux à un art, était toujours la meilleure partie de la vaillance dans ces races, qui auraient difficilement gardé leur liberté si intacte, s'il y avait eu beaucoup à prendre dans leurs montagnes rocheuses et incultes; comme chez les Albanais, « le sac d'argent était leur âme, » et à l'époque la plus belle de la lutte pour l'indépendance de sa patrie, le Magnote n'avait pas honte d'ajouter au cri habituel de la liberté celui du brigandage (Ζήτω ἡ κλεφτουρία). Quand on voulait les réunir dans un camp et pour une expédition guerrière, il fallait plutôt les engager à faire du butin qu'à leur ordonner le

combat. De telle sorte, cette guerre d'indépendance devint une guerre brutale de brigands, même telle qu'elle était faite par les meilleurs des klephtes et des Armatoles, dont les paysans grecs avaient autant à souffrir que les infidèles, leurs ennemis. Il fallut même toute la durée de la lutte, c'est-à-dire dix années, pour que ce caractère de la guerre et des guerriers s'ennoblît tant soit peu, pour que les Armatoles, rompus un peu à la tactique, désignassent avec dédain, comme des rebelles (ῥεμπέλλοι), les troupes sauvages et tout à fait irrégulières; pour que le nom de klephte devînt un terme d'insulte et que le nom d'Armatole fût changé contre le nom plus fier de patriote et d'Hellène, et pour que les protopalikares et les capitaines, devenus des taxiarques, des stratéges et des polémarques, commençassent à mépriser les anciens termes honorifiques. Mais pendant toute la première période de la guerre, l'état des choses en Grèce ne prit pas même la forme qu'il avait revêtue en Colombie, où les gens de couleur si grossiers étaient sous la conduite d'hommes civilisés, où les nouveaux généraux étaient si souvent sortis des rangs du tiers-état, où les officiers et les soldats étrangers formèrent bientôt un noyau, habitué à la tactique, au sein des armées révolutionnaires; tandis qu'en Grèce, surtout dans les commencements de la lutte, tous les éléments d'ordre furent méthodiquement tenus éloignés et que les sympathies des étrangers rencontrèrent l'antipathie la plus prononcée. Quand il s'agissait en Grèce d'augmenter le noyau klephte des insurgés, les paysans quittaient la charrue, les bergers les pâturages d'été sur la montagne; mais cette augmentation numérique n'était que trop souvent un affaiblissement de la force guerrière et un accroissement du désordre, de l'indocilité capricieuse et de l'indiscipline, qui régnaient dans les

camps klephtes. « Conduire une armée grecque, c'est une torture, » disait Kolokotronis, le meilleur juge dans cette matière, et qui savait le mieux comment il fallait s'y prendre ; « que Wellington, ajoutait-il, me donne quarante mille de ses soldats, je saurai les contenir ; mais que je lui donne seulement cinq cents Grecs, et il n'en sera pas maître pendant une heure. » En effet, l'union n'existait parmi ces troupes que dans un seul point, dans la haine contre les Turcs ; autrement, les haines de tribu à tribu déchiraient les rangs mêmes des patriotes, comme l'envie et la jalousie divisaient les chefs par des dissensions bien plus grandes que celles qui avaient régné parmi les insurgés de l'Amérique du Sud, où l'extension et l'éloignement des différents territoires rendaient au même degré plus difficiles une collision hostile et la dissolution des provinces insurgées qu'en Grèce, où la petitesse et le voisinage des différents pays les facilitaient et les favorisaient. C'est pourquoi la guerre civile se cachait déjà de bonne heure derrière la guerre commune contre les oppresseurs, et, dès le premier commencement de la lutte, la discorde affaiblissait toutes les mesures qu'on prenait en commun. Le Rouméliote méprisait le Moréote, qui, à son tour, haïssait le Magnote, comme l'habitant d'un autre canton détestait son voisin ; c'est pourquoi il n'était question que dans les cas de danger extrême de se secourir les uns les autres avec sincérité et d'après un plan préconçu pour le salut de la cause commune. Quand la prise d'une ville assiégée était imminente, la rapacité y faisait affluer les masses de tous les côtés ; mais là où les choses n'arrivaient pas à ce point, les Achéens bloquaient négligemment Patras, les Argoliens Nauplie et les Messéniens Koron, sans recevoir ou sans demander l'assistance de leurs compatriotes des autres districts. Devant Tripolitza, la

grandeur et l'importance de l'entreprise avaient mis un peu d'unité dans la direction suprême du siége; mais devant Patras, les chefs restèrent les uns à côté des autres sans avoir de plan et sans être étroitement liés entre eux. Il était permis à tout homme en état de porter les armes, et qui avait les moyens nécessaires ou l'assistance du sénat, de former autour de lui une suite de guerriers, dont le nombre augmentait ou baissait suivant la bonne ou la mauvaise chance, et suivant qu'on avait confiance dans le chef ou qu'on ne l'estimait pas. Ainsi ce Karadjas, dont nous avons parlé*, et qui était cordonnier de son métier, s'é- * P. 310.
tait rapidement et par son audace incroyable fait, devant Patras, le chef d'une grande suite; mais il avait excité ainsi la jalousie des vieux capitaines, qui se débarrassèrent de lui par la violence. Avec une telle jalousie et une telle mutinerie, avec ces efforts que faisait chacun pour se pousser en avant, afin de repousser les autres, on ne pouvait songer à une action commune dans les entreprises, ni à des travaux d'investissement méthodiques. Dans une sortie des assiégés, un des capitaines attaquait bien les ennemis, peut-être même tous les chefs prenaient-ils les armes; mais le caprice ou le hasard décidait s'ils devaient se secourir mutuellement ou non. Ainsi tout succès et tout échec ne dépendait pas là de quelque plan de guerre bon ou mauvais, ni d'une entreprise systématiquement conçue, ni du nombre des forces réunies, mais bien des maîtres et des ouvriers que le hasard avait réunis, de la faveur ou de la défaveur accidentelles du moment, et des localités, ainsi que des conjonctures particulières, qui du dehors faisaient sentir leur influence. Dans tous leurs succès, les Grecs étaient soutenus d'ordinaire plutôt par leur bonne chance que par leur mérite, de même que leurs échecs avaient pour cause plutôt leur impéritie que leur

mauvaise fortune. Comme dans les luttes engagées pendant les siéges, les choses se passaient de la même manière dans les grandes expéditions et dans les petites excursions armées. Les troupes partaient sans ordre et s'amusaient, chemin faisant, à brûler leur poudre inutilement. Il suffisait d'un incident fortuit pour réveiller leurs idées superstitieuses et pour les disposer ainsi à une témérité ou à une pusillanimité qui exerçait l'influence la plus décisive sur leur entreprise aventureuse. Pendant leur marche sur Valtetsi, les hommes de Kolokotronis prirent trois lièvres. « Mes enfants, s'écria le chef, la victoire est à nous! » Si les lièvres leur eussent échappé, les hommes seraient allés au combat avec la conviction qu'ils seraient battus. Il suffisait d'une terreur panique pour disperser dans un instant des corps de troupes entiers. Pendant les marches de nuit, au bivouac ou au milieu des difficultés de la route, un homme effrayé ou quelque mauvais plaisant n'avait qu'à prononcer le mot d'alarme : « Voilà les Turcs! » pour qu'il y eût aussitôt un désordre épouvantable, la plus grande confusion, la fuite et le meurtre. Par bonheur pour les Grecs, ces défauts étaient contre-balancés par les qualités semblables des Albanais et des Turcs, dont le fatalisme était une autre espèce de superstition, qui, dans les événements décisifs de la guerre, pouvait tour à tour avoir aussi bien des résultats nuisibles que favorables. Il arrivait même quelquefois, quand les Turcs combattaient isolés au milieu de la mêlée, qu'ils détournaient la tête en déchargeant leur fusil, convaincus que la balle trouverait néanmoins le chemin qu'elle était destinée à suivre. Réunis en masses et frappés d'un désastre soudain, ou quand ils avaient perdu leur chemin, ils perdaient la tête si subitement, que les défaites albanaises devenaient proverbiales par la stupidité avec

laquelle les soldats, dans des cas pareils, se laissaient patiemment égorger. Tout ce qui était nouveau et surprenant devenait d'ordinaire pour les deux armées un échec. Le bruit du canon, auquel ils ne s'attendaient pas, avait le pouvoir de disperser les Albanais comme des moutons effrayés; quelques coiffures franques, quelques clairons dans le camp de Balesto, près de Kalamata, suffirent, comme nous l'avons vu, pour déterminer les Turcs, dans la flotte de Kara-Ali, à se retirer, de même que l'ordre donné aux Grecs d'attaquer les murs d'une ville les rendait à l'ordinaire si lâches, qu'ils jetaient les échelles d'assaut avant d'avoir fait une seule tentative. Dans la plupart des rencontres, tout le résultat, après qu'on avait brûlé inutilement de grandes quantités de poudre, se bornait des deux côtés à peu de morts, dont les vaincus cherchaient à sauver les cadavres, tandis que les vainqueurs essayaient d'en emporter les têtes. Cependant ces combats isolés donnaient souvent à ces luttes peu sanglantes et étrangères à tout mécanisme militaire, le charme attrayant qu'avaient les guerres dans les temps héroïques, charme qui repose dans la violence des émotions, dans le libre jeu de toutes les passions. Alors les mêmes hommes qui venaient de montrer une nature tellement timide et tellement peureuse qu'elle leur avait attiré, de la part des Turcs, le nom insultant de lièvres, se changeaient, pour ainsi dire, en tigres, lorsque, se croyant assurés de la victoire, ils attaquaient les ennemis en poussant des hurlements gutturaux sinistres, qui se changeaient en cris furieux, arrachés par la soif du sang et par une vengeance amère, dès que la victime succombait, pour être suivis encore d'éclats de rire furieux et railleurs. Les mêmes hommes qui, oubliant dans la bonne fortune toute modération et toute juste mesure, prodiguant étourdiment leur temps à la façon des

Turcs, perdant à plaisir les avantages obtenus, se laissaient abattre peut-être au premier moment, après un désastre, par un profond découragement, ces mêmes hommes pouvaient aussi se relever rapidement et avec énergie, au milieu même du malheur et de la misère, et montraient une constance stoïque et admirable, quand dans les poursuites ils étaient épuisés, quand dans les siéges ils étaient consumés par la fièvre, quand dans la captivité ils mouraient de faim, ou quand des tortures précédaient leur mort de martyr. Tout Grec condamné à mort pouvait, d'après le code militaire de l'islam, se conserver, par une apostasie, la liberté, les biens et la vie, et cependant on en a à peine vu un seul exemple, si l'on excepte l'île de Crète. Si l'on considère donc l'insurrection grecque dans ses traits généraux et dans tout son ensemble, on voit qu'elle n'a pu être complétement accablée ou étouffée par aucune adversité et par aucun échec, calamités auxquelles cependant elle fut bien souvent exposée; ni par la fâcheuse issue de la révolte valaque, ni par l'aliénation de la Russie, ni par la condamnation prononcée contre elle par la Sainte-Alliance, ni par la défaveur que lui témoignèrent si longtemps toutes les puissances, et dont ni l'Amérique du Nord ni celle du Sud n'avaient été frappées d'une manière si marquée, ni par l'excommunication du patriarche, ni par les pertes sanglantes subies par les Grecs dans les batailles et les places perdues, ni par la dévastation et le dépeuplement des provinces de la Grèce. Telle est la nature de l'élasticité merveilleuse dont sont doués tous ces peuples méridionaux, si mobiles et si facilement portés aux dispositions et aux résolutions les plus opposées, nature qui, jusqu'à la fin et dès le commencement même de la lutte, se montra dans les contrastes les plus frappants. Lorsque Kolokotronis, après avoir surpris

Kalamata, parcourut le Péloponèse, il put observer, à
un moment et dans un endroit donnés, avec quelle lâ-
cheté et avec quelle promptitude les hommes voulaient se
soustraire à l'appel de la patrie, de sorte qu'il se trouvait
obligé de leur inculquer le patriotisme par les moyens les
plus énergiques, c'est-à-dire en dévastant le pays et en
incendiant les maisons; mais en général il vit que le
peuple s'était relevé avec joie, et qu'il était animé des
sentiments les plus chaleureux, de sorte que souvent Ko-
lokotronis était près de pleurer en voyant l'enthousiasme
du peuple disposé à faire tous les sacrifices; dans d'autres
moments, il trouvait, au contraire, que des communes en-
tières, au moindre accident fâcheux, étaient prêtes à
abandonner toute espérance et à se courber de nouveau
sous le joug de l'esclavage. Le vaillant chef lui-même, qui
faisait ces observations et qui les a racontées, montra,
précisément au premier désastre subi à Cariténa*, dans 27.
ce qu'il faisait et ce qu'il ne faisait pas, ces variations de
colère et de honte, d'abattement pusillanime, d'orgueil
opiniâtre et ambitieux, de piété résignée et de vigueur
énergique qui caractérisent dans toute leur naïveté les
klephtes, ces enfants de la nature. Lorsque, après la fuite
de son armée devant Cariténa, Kolokotronis se vit aban-
donné de tous, et qu'il eut même perdu son fusil, il se
cacha dans un taillis, pour exhaler sa douleur dans les
pleurs; à Chrysovitsi, il déclara ensuite, au plus profond
de son abattement, qu'il ne quitterait pas la montagne, et
que les oiseaux pourraient se repaître de son corps là
où ils le trouveraient. Alors Dikaios, l'archimandrite, dit
à un Magnote : « Reste près de lui, pour que le loup
ne le mange pas! » Ses amis le quittèrent ainsi plongé
dans ses rêveries et dans ses prières, suppliant à l'église
la Mère de Dieu d'inspirer un nouveau courage aux Grecs;

mais en même temps son ambition remuante le poussait d'un endroit à l'autre, jusqu'à ce qu'il eût rétabli son armée, son courage et sa fortune. Tout le spectacle de la révolution grecque continue toujours à parcourir le même cercle et à nous montrer ces mêmes alternatives d'épouvante et d'espoir, d'abattement et de pétulance, de consternation et de relèvement, de lâcheté et de vaillance fanatique, de générosité et de brutalité, d'égoïsme et d'abnégation, de noblesse de caractère et de barbarie, de perfidie rancunière et de cruauté, d'avidité effrénée de sang et d'enfantillages indolents. Mais aucun de ces contrastes ne fut plus frappant que le revirement brusque qui s'opéra dans les anciens rapports entre Grecs et Turcs, qui prirent le caractère de l'intolérance la plus irréconciliable. Jamais on n'aurait pu prévoir cela. En effet, les premiers chefs et les autorités des deux parties belligérantes semblaient vouloir au commencement éviter, par principe, les barbaries d'une guerre de destruction. Tous les chefs de troupes sous les ordres de Chourchid-Pacha agissaient avec humanité et douceur, pendant cette première année de la guerre dans l'Argolide et dans la Grèce orientale; ils laissaient subsister les autorités grecques qu'ils trouvaient à leur arrivée, et ne faisaient aucun mal aux prisonniers des basses classses. Les Hydriotes, de leur côté, publièrent au commencement des règlements d'un esprit très-large, pour faire respecter le pavillon des neutres, quand même il protégerait des marchandises appartenant à l'ennemi; les vaisseaux seuls qui seraient chargés de soldats et de munitions de guerre devaient être arrêtés, et les autorités avaient le droit de confisquer le matériel de guerre, tout en payant le fret et en renvoyant même au lieu d'embarquement les soldats, sans les molester. La première flotte grecque réunie faisant

voile pour Chios, en mai 1821, suivit de la manière la plus consciencieuse ces prescriptions, pour le premier cas qui se présenta; mais ce premier cas fut aussi le dernier. Immédiatement après, on apprit les atrocités commises à Constantinople, qui imprimèrent aussitôt à la lutte le caractère terrible d'une guerre à la fois de religion et de destruction. Peu de jours après, les Grecs s'emparèrent d'un vaisseau turc, à bord duquel se trouvait le mufti, frappé de bannissement, qui avait refusé de donner son fetwa * pour autoriser la destruction générale des chré- * P. 252
tiens, et qui, pour cette raison, aurait bien mérité d'être traité avec bienveillance par les chrétiens; mais on le massacra sans pitié avec tout l'équipage[1]. Dans les combats de terre, on avait, au commencement, beaucoup de peine à oublier les anciennes relations entre les différents chefs dans les deux camps, les anciens rapports et la communauté du commerce et de la langue. Encore à une époque où la perfidie et la barbarie des deux armées avaient depuis longtemps empoisonné tous les sentiments d'humanité, il arriva que de malheureux Turcs déportés en Asie adressèrent, du milieu de leur misère, des lettres amicales à d'anciennes connaissances parmi les Grecs, pour leur demander des secours et de l'assistance. Pendant les siéges, conduits avec beaucoup de négligence, les avant-postes avaient bien souvent l'habitude de se réunir familièrement pour causer et pour échanger leur butin. Devant Tripolitza, on aurait dit que le bombardement avec la vieille artillerie infirme ne se faisait que pour charmer les ennuis des assiégeants. Les Magnotes y faisaient, avec les Bardouniotes, leurs anciens voisins, un honteux com-

[1] D'après une rectification de Philimon, la victime n'aurait pas été le mufti, mais un autre ecclésiastique supérieur.

merce de vivres, sous les murs mêmes de la ville, malgré la sévérité de Kyriakoulis Mavromichalis, cet homme bizarre, qui fit tirer des coups de fusil parmi eux. Au premier choc de forces ennemies, lorsque par exemple, Ismaël-Pliassa-Pacha s'avança dans le défilé du Makrynoro, le chef grec Iskos, avant de combattre, commença par adresser aux Turcs une harangue qui les détermina à se retirer; lorsque Odyssevs occupa le chan de Gravia, il entama un dialogue moqueur avec un derviche qui précédait les Turcs à cheval, avant de l'abattre d'un coup de feu; lorsqu'on enferma les Turcs dans les maisons fortifiées de Vrachori, les assiégeants, pendant les intervalles de la lutte, échangèrent avec leurs ennemis, tout comme les héros d'Homère dans l'antiquité, ou les héros abyssiniens dans les temps modernes, des paroles de paix, pour passer ensuite à la fanfaronnade et à la raillerie insultante, et pour se massacrer sans pitié les uns les autres dès qu'on en vint aux mains. Après la répétition continuelle des horreurs commises par les masses de la populace et des soldats turcs dans les provinces éloignées de l'empire, et avec la rapacité de plus en plus croissante des Grecs, qui s'appauvrissaient toujours davantage, toute bonne foi et toute pitié disparurent bientôt parmi les combattants. Quand on lit les descriptions horribles des cruautés et des méfaits, dont se rendaient coupables les Grecs et les Turcs, on se croit transporté dans d'autres temps, passés depuis longtemps. Quand les Turcs, en Crète ou en Asie, dévastaient les campagnes et les villes, quand ils massacraient les habitants ou les vendaient comme esclaves, ou qu'ils les exécutaient en aggravant les tortures, puisque la mort ordinaire n'a rien d'effrayant dans tous les États despotiques où la vie n'est pas une chose bien précieuse, on ne peut comparer cette manière d'agir qu'à l'affreuse ma-

nière dont les Triballes et les Mèses, au moyen âge, faisaient la guerre sur la terre byzantine. Mais la vengeance dont les Grecs usaient, quand ils prenaient des villes, n'était pas moins atroce. Lorsque Navarin se rendit, la plus grande partie de la garnison, malgré la capitulation, fut massacrée sous de vains prétextes; on en exporta un faible reste sur les rochers de Sphaktéria, où ces malheureux moururent de faim : crime qui contre-balança beaucoup d'infamies commises par les Osmanlis, et qui jeta sur les lieux mêmes de terribles semences d'une vengeance sanglante. Nous avons vu qu'à la chute de Tripolitza, les enfants mêmes et des femmes sans défense furent massacrés encore pendant leur retraite. Pouqueville a comparé ces abominables boucheries à la destruction des villes par les anciens Israélites dans la conquête du pays de Chanaan. En effet, c'était plus qu'une comparaison. Quand les Grecs tuaient ainsi les femmes de sang-froid, la haine religieuse exaltée s'y mêlait, comme dans les scènes semblables en Crète, aux haines politiques avec le même fanatisme sauvage que dans l'antiquité ou dans les luttes entre Grecs et Arabes, au x[e] siècle; dans tout cela agissait la furie bigote, qui voulait empêcher par le massacre toute promiscuité avec les femmes turques[1]. Ces cruautés commises à Tripolitza eurent les conséquences les plus désastreuses pour les résultats de la lutte considérée dans son ensemble. Après la chute de la capitale du Péloponèse, toutes les forteresses péloponésiennes, qui étaient encore entre les mains des Turcs, se seraient facilement rendues, si les infâmes violations des capitulations et les massacres dans Tripolitza, après l'assaut, n'avaient pas excité toutes les garnisons à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

[1] Μὴ μολυνθῇ ἕνας Χριστιανὸς μὲ μίαν Τούρκισσα, disaient les Crétois.

Les chefs militaires des Grecs donnaient de leur patriotisme la preuve la plus mauvaise, en ne sachant pas dompter cet égoïsme, cette cupidité et cette soif de sang, dans l'intérêt de la grande cause de la patrie; les archontes civils donnaient de leur aptitude à gouverner la preuve la plus mauvaise, en ne pouvant pas sacrifier leurs jalousies politiques à des considérations plus élevées en faveur des intérêts de toute la nation; les uns et les autres donnaient de leur aptitude à la guerre la preuve la plus mauvaise, en ne comprenant pas de quelle importance il était, à ce moment, de chasser les ennemis complétement du pays, sur les derrières et sur les flancs, afin de pouvoir disposer de toutes les forces des contrées ainsi purgées pour secourir les autres. La mission des Grecs aurait dû être alors de prendre à tout prix Lépante et Patras, pour s'assurer la domination sur le golfe de Corinthe, et de conquérir, si c'était possible, Chalcis et l'Eubée, considérée avec raison par les Vénitiens comme la clef de tous les pays grecs. Dans le Péloponèse, les révoltés, après s'être emparés de Navarin et de Corinthe, tenaient, suivant le fameux dicton de Philippe III, de Macédoine, « le taureau par les cornes, » et c'eût été alors chose facile de le dompter entièrement, si les chefs avaient été seulement unis par un peu d'énergie dans des opérations communes. « Mais, disait Kolokotronis dans un de ses adages, on sème souvent le *si*, qui ne lève que rarement. » Avec une insouciance étourdie toujours égale, les insurgés négligèrent d'attaquer avec toutes leurs forces les derniers refuges des Turcs. « Ils avalèrent, comme le dit le proverbe, le bœuf; mais ils s'arrêtèrent à la queue. » Telle fut la raison qui fit que la guerre, en continuant avec chaque nouvelle année, recommença toujours de nouveau dans les mêmes situations et dans les mêmes conditions

données, et que, sans avantages décisifs ni d'un côté ni de l'autre, elle se prolongea d'une année à l'autre, les forces et les résultats se balançant continuellement. La seconde année de la guerre produisit des opérations militaires régulières et conçues d'après un plan plus vaste, mais avec le même équilibre de faits heureux et malheureux; elle fut suivie d'une troisième et d'une quatrième année de guerre, pendant lesquelles les deux parties belligérantes s'épuisèrent tellement, que, des deux côtés, on fut forcé à songer à des puissances auxiliaires, auxquelles la diplomatie des cours européennes finit par enlever la décision finale.

SECONDE ANNÉE DE LA GUERRE. — OPÉRATIONS MILITAIRES RÉGULIÈRES.

Depuis la chute d'Ali-Pacha on pouvait prévoir que la Porte, disposant dès lors librement de toutes ses ressources militaires, ouvrirait la campagne suivante avec des forces bien plus grandes et plus concentrées dans des entreprises communes et plus liées entre elles, qu'il ne lui avait été possible de le faire avec les surprises de la première année qu'elle n'avait pu calculer d'avance. Du côté des Grecs il s'agissait donc avant tout d'opposer à cette action plus méthodique des ennemis une action aussi concentrée que possible et de procéder dans ce but avec vigueur et avec unité à l'organisation intérieure de toutes les éparchies délivrées du joug de l'ennemi, afin d'assurer à la guerre une direction aussi unie et aussi vigoureuse que celle des Turcs. La chute de Tripolitza qui était, sous tous les rapports, le point de départ d'une nouvelle phase L'assemblée nationale à Epidavros.

de l'insurrection, donna déjà par elle-même l'impulsion à
* P. 300. un tel changement. Le sénat du Péloponèse* n'avait été institué que pour un certain temps qui finissait à cette époque et devait céder sa place à un gouvernement central et plus général. Ypsilantis, au commencement l'adversaire de cette autorité, semblait être alors le seul qui n'eût pas oublié cette disposition, et, mû par un intérêt tout personnel, il fit avec ses procédés arbitraires qui lui étaient habituels tout ce qu'il put pour la mettre en vigueur. Il ne pouvait pas se dissimuler qu'avec la fin de la fortune de son frère et de ses propres ressources son autorité avait déjà cessé d'exister et qu'il n'y avait plus pour lui d'autre perspective d'une influence personnelle que si la voix du peuple l'appelait à la tête des affaires. C'est pourquoi, immé-
18 octobre 1821. diatement après la prise de Tripolitza, il fit répandre* par des agents dévoués, une circulaire[1] dans laquelle il convoqua les représentants du peuple à une assemblée générale à Tripolitza. Avec son ancien manque de tact, il la signa encore toujours comme délégué du commandant en chef, s'appelant, lui le jeune homme, avec des airs de souverain, « le père du peuple dont il avait entendu les gémissements au cœur de la Russie » et disant qu'il était venu combattre pour la liberté des Grecs et leur donner des lois et des tribunaux; car, ajoutait-il, il était temps de mettre un terme à la tyrannie non-seulement des Turcs, mais encore de ceux qui, nourrissant les mêmes sentiments que les Turcs, voulaient opprimer le peuple. On comprend que ces accusations grossières exaspérèrent encore bien davantage les chefs grecs civils et militaires contre le prince. Cependant on ne s'opposa pas à sa convocation d'une assemblée nationale. Les partis influents comptèrent faire du prince

[1] Zinkeisen-Gordon, t. Ier, p. 379.

l'instrument de leurs désirs. Le peuple espérait trouver dans cette assemblée le remède à tous ses maux. Mais au milieu de tous les préparatifs pour réunir cette représentation générale du peuple hellénique, on vit s'élever dans la Grèce occidentale et orientale deux conseils populaires qui formèrent à leur tour deux autorités locales correspondant au sénat péloponésien et se plaçant l'une sous l'influence de Mavrokordatos et l'autre sous celle de Négris, mesures qu'Ypsilantis avait provoquées lui-même en repoussant ces hommes par ses folies et qui dès l'origine empêchèrent l'union complète de toutes les parties du peuple et du pays. L'assemblée de la Grèce occidentale siégeant à Missolonghi *, sous la direction intelligente de Mavrokordatos, limita les pouvoirs du sénat, institué par elle, à une période qui devait finir avec l'institution d'un pouvoir central et, quant à ses attributs, elle les borna à la sollicitude pour la tranquillité et la sécurité publiques, pour la conduite de la guerre et la distribution des impôts. Le congrès de la Grèce orientale réuni à Salona qui se livrait au même moment à ses travaux et les finit seulement un peu plus tard *, établit, au contraire, sous la présidence et d'après les inspirations de Négris, une autorité locale et élabora un statut (νομικὴ διάταξις) dans un esprit qui était un démenti complet à la légalité circonspecte de Mavrokordatos. Ne se contentant pas d'entasser mal à propos une foule de dispositions théoriques dans son statut [1] cette assemblée étendit ses attributs à un tel point qu'elle fixa d'abord les pouvoirs d'une future représentation générale de la nation à laquelle elle donna, par exemple, le pouvoir (II, 1) de demander un roi à l'Europe chrétienne;

* 16-21 novembre.

* 2 décembre.

[1] Μάμουκα, t. Iᵉʳ, p. 21. — Voir aussi dans Orelli : *Recueil des documents relatifs à la constitution de la Grèce délivrée.* Zurich, 1822.

mais en même temps elle n'hésita pas à s'attribuer quelques-uns de ces pouvoirs et d'en limiter d'autres suivant qu'elle le jugea bon. Le statut reconnut la langue grecque comme langue légale et dominante, comme si on le contestait, et en même temps il admit toutes les autres langues comme si elles étaient persécutées ainsi que les religions. Le gouvernement du pays, appelé l'aréopage, lien qui unissait les éparchies de la Grèce orientale, comme le futur gouvernement national devait être le lien unissant toutes les parties de la Grèce, reçut entre autres droits celui de faire entrer en Grèce des armées étrangères sans avoir besoin, pour cela, de l'autorisation du gouvernement national. Cette organisation séparée de la Grèce continentale réagit, à son tour, sur le Péloponèse où les archontes se hâtèrent de rétablir de nouveau aussi leur sénat provincial, pour la sphère d'action duquel ils acceptèrent cependant, avec quelques modifications, les dispositions plus sages du statut auquel la Grèce occidentale devait son organisation. Les primats empêchèrent de cette manière que l'assemblée nationale, dans laquelle les jeunes gens avec leur instruction reçue en Europe, étrangers sans possessions et sans relations locales, auraient, suivant toutes les prévisions, la prédominance dans la discussion et la formation de la constitution générale, ne leur fît perdre toute influence locale. Sur ces entrefaites, les délégués envoyés pour cette représentation nationale commencèrent à se réunir effectivement vers la fin de l'année. On avait choisi pour lieu de leur réunion, à la place de Tripolitza infestée à ce moment par des épidémies, d'abord Argos et puis, pour éviter le bruit de la guerre et l'influence des capitaines devant Nauplie, la ville de Piada, non loin de l'ancienne Epidaure. La nouveauté de la chose, l'absence d'une loi électorale, comme l'inquiétude répandue partout, étaient

cause que les élections des représentants de la nation n'avaient pas lieu régulièrement et dans de justes proportions. Parmi les îles, Kassos et Skopélos furent les seules, outre les trois îles qui s'étaient placées au premier rang des combattants, à envoyer des délégués. Du Péloponèse on en envoya vingt, de la Grèce orientale vingt-six et de la Grèce occidentale pas même le tiers de ce nombre. Les Hellènes de l'est avaient des représentants si nombreux parce que l'aréopage, outre les députés des éparchies, avait encore nommé ce qu'on appelait des mandataires. Malgré cette composition inégale, l'assemblée fut cependant reconnue comme légale par toute la Grèce et ouverte sous la présidence de Mavrokordatos *. * 1er janvier 1822

Les partis se dessinèrent de la manière suivante : Ypsilantis et les hétairistes étaient presque complétement éliminés et toute influence étrangère était par là arrêtée et écartée. A ce moment si agité où l'on avait besoin d'hommes présents en Grèce et de leurs bras vigoureux, il ne servait plus à rien d'en appeler à ce gouvernement mystérieux des chefs suprêmes de l'hétairie ; ce qui eut en outre une grande influence sur l'assemblée, ce furent les exhortations de Mavrokordatos qui la mit sur ses gardes contre toute communauté et toute relation avec cette société de conspirateurs, pour qu'aux yeux de ceux qui gouvernaient en Europe, l'insurrection grecque n'occupât pas le même rang que les complots des carbonari. En ce qui concerne la position personnelle d'Ypsilantis, depuis que sa tentative sur Nauplie avait échoué, sa considération militaire était complétement tombée ; politiquement parlant, il n'avait su se mettre d'accord avec aucun des partis oligarchiques[1]; c'était à peine si les primats civils lui témoi-

[1] Γερμανός, ὑπομνήματα περὶ τῆς ἐπαναστάσεως τῆς Ἑλλάδος, p. 78.

gnaient encore quelque respect personnel et si les capitaines, qui autrement auraient voulu se servir de lui dans leurs intérêts particuliers, avaient encore un peu d'égards pour lui. Kolokotronis remplaça sans d'autres façons, par son fils Panos, le commandant d'Argos que le prince y avait établi. D'après le grand essor que le parti militaire avait pris depuis la chute de Tripolitza, on aurait dû prédire qu'il aurait l'influence principale. Mais dans le Péloponèse, ce parti n'était pas de taille à lutter contre les primats civils. Dans la Grèce continentale, la caste militaire avait été, déjà avant le commencement de l'insurrection, plus forte que le parti civil; plus tard, lorsque la puissance des armes prédomina, cette supériorité se dessina d'une manière encore plus marquée. Dans le Péloponèse, au contraire, il n'y avait pas eu de caste militaire du tout avant l'insurrection, si l'on n'excepte les Magnotes; tout pouvoir et toute influence avaient été entre les mains des chefs civils des communes et des éparchies, et si, en Roumélie, ce furent les capitaines armatoles qui avaient fait naître la révolution et qui l'avaient conduite, ce mérite revint dans le Péloponèse entièrement et complétement aux archontes, c'est pourquoi les capitaines, et même des hommes tels que Kolokotronis, avaient, au commencement, cherché volontiers un appui dans Ypsilantis pour restreindre l'autorité des archontes par la sienne, tout en se rangeant cependant de leur côté quand il s'agissait de rejeter les grandes prétentions du prince. Le principal objet en litige entre les deux partis de l'oligarchie militaire et civile était que les capitaines voulaient arbitrairement prendre en main la guerre qui, disaient-ils, était entièrement et exclusivement leur ouvrage et qu'ils désiraient laisser aux archontes seulement le soin de procurer les ressources nécessaires pour la continuer, tandis que les archontes,

au contraire, élevaient la prétention de vouloir diriger eux-mêmes contre les ennemis, les armements, les armes et les troupes des éparchies ; en effet, nous avons vu que les primats de l'Achaïe avaient eu assez d'influence pour faire refuser par le sénat, même à Kolokotronis, le commandement du siége de Patras. Il n'était donc pas douteux, au commencement même de l'assemblée, que le résultat définitif de leurs délibérations ne fût déterminé par la volonté du parti civil ; ce parti déjà par lui-même le plus fort dans la péninsule, fut fortifié encore par les insulaires, par les députés de la Grèce occidentale sous l'influence de Mavrokordatos, par un assez grand nombre des députés de la Grèce orientale, comme par tous les membres de l'assemblée qui avaient été élevés en Europe. Ce même parti s'opposa également à Ypsilantis et à ses prétentions dictatoriales, aux hétairistes et à leurs considérations en faveur de la Russie, aux quelques rares enthousiastes isolés qui voulaient rétablir les anciennes républiques helléniques ou l'ancien empire byzantin, et enfin au système oligarchique du parti militaire qui n'avait pas d'idées arrêtées sur aucun principe de gouvernement futur, qui ne pesait ni le but de l'indépendance dont il parlait, ni les moyens pour l'obtenir et qui dans la guerre, qu'il considérait comme sa mission, ne songeait qu'à la vengeance à satisfaire et au butin à ramasser. Pendant les travaux constitutionnels auxquels l'assemblée avait à se livrer, la bonne intention du parti dominant était aussi d'opposer, par des lois, des limites bien tranchées aux empiètements de l'oligarchie des primats civils qui formaient le noyau de cette assemblée. Les orateurs de cette majorité étaient du petit nombre de ces Grecs qui avaient compris l'exhortation contenue dans l'appel à la liberté si poétique de Rhigas et qui cherchaient à la suivre quand ils disaient : « Repré-

sentants, nous distinguant par notre amour de la patrie, érigeons en loi de faire régner l'ordre partout; que la loi soit notre unique guide et qu'un seul soit le maître de la patrie, car l'anarchie ressemble à l'esclavage où les uns dévorent les autres, semblables à des bêtes féroces! » Familiers avec les affaires de l'Europe, ces hommes, ralliés autour de Mavrokordatos et de Négris, examinaient prudemment les relations avec l'étranger et en publiant les déclarations solennelles de l'indépendance, ils eurent soin de réveiller, par leurs travaux relatifs à la constitution et à l'organisation du pays, la confiance des autres peuples dans l'avenir de la nation grecque. Au commencement même de ses travaux, immédiatement après avoir fixé l'ordre et la marche des affaires, l'assemblée proclama, le jour de l'an (ancien style) *, devant Dieu et devant les hommes l'indépendance du peuple grec dans quelques mots pleins d'énergie. A la fin de ses séances, lorsque l'assemblée s'ajourna* pour se rendre à Corinthe qu'on avait choisie pour être le siége du gouvernement, elle publia, d'après l'exemple de l'Amérique du Nord, une justification de l'insurrection, document dans lequel elle essaya de faire ressortir que cette guerre sainte du peuple bien loin de reposer sur des principes de révolte et de séduction, avait été commencée par les Grecs pour briser l'esclavage que la domination quatre fois séculaire des Osmanlis avait fait peser sur la Grèce, et pour participer aux droits naturels dont jouissaient tous les peuples chrétiens; les Grecs voulaient vivre, y disait-on, sous des lois justes ou périr entièrement, puisque, comme les descendants du glorieux peuple des Hellènes, ils croyaient indigne d'eux-mêmes de continuer encore à vivre dans un esclavage qui convenait plutôt à des bêtes privées de raison qu'à des hommes intelligents. L'intervalle entre ces deux proclamations était

* 13 janvier.

* 27 janvier.

rempli de travaux qui avaient pour but la rédaction de la constitution. Quant à la forme future du gouvernement, les orateurs les plus influents s'entendaient tous tacitement sur l'introduction du système monarchique en déterminant l'assemblée à laisser cette question ouverte sans la préjuger et à instituer seulement un gouvernement provisoire. La constitution, élaborée par un comité, était conçue d'après les principes les plus libéraux du système représentatif[1]; les attributs des pouvoirs législatif et exécutif y étaient circonscrits d'une manière très-rigoureuse, ceux du pouvoir exécutif étaient fixés avec une jalousie tout à fait républicaine. En ceci, on manqua malheureusement ce qui aurait dû être le but principal des nouvelles institutions. Le gouvernement devait être composé de cinq membres dans le choix desquels on eut tous les égards possibles aux différentes parties du pays[2]; ce fractionnement du pouvoir et la limitation de sa courte durée à une année seulement étaient de malheureux essais faits pour donner de l'unité et de la force à l'autorité suprême et, par elle, à l'administration et à la direction de la guerre. La composition du gouvernement, quelque bonne que fût l'intention qui y avait présidé, eut d'abord pour conséquence qu'on ne fit pas même une tentative pour abolir les états dans l'État, ces trois sénats locaux de la Grèce orientale, de la Grèce occidentale et du Péloponèse, dont le dernier commença aussitôt à s'opposer aux dispositions prises par le gouvernement dans les affaires d'impôts, à empêcher les

[1] Orelli, p. 63.

[2] Mavrokordatos pour la Grèce occidentale, président; Joannès Logothétis de Livadia, vice-président; Joannès Orlandos d'Hydra; Thanos Kanakaris de Patras, un des plus riches primats de la Morée; Anagnostis Papayannopoulos (Délyannis) de Cariténa, âme basse dans un corps défiguré.

contributions d'argent d'arriver et à disposer des revenus et du butin de guerre, tandis que le gouvernement central était assailli de demandes que lui adressaient les capitaines, les iles et les troupes à gages[1]. Un vote, acte de vigueur, fut emporté de haute lutte, grâce à l'influence de Mavrokordatos, contre le seul élément étranger au milieu de ces partis en lutte, contre ce fantôme du gouvernement suprême de l'association hétairiste. On scella solennellement la rupture avec l'hétairie en abolissant sa couleur (noire) et son symbole (le phénix) et en adoptant comme le sceau de la nation l'image de Minerve et le drapeau aux neuf bandes horizontales de couleur bleu clair et blanc. Ypsilantis ne montra qu'un entêtement puéril et impuissant lorsque, partant, à ce moment, à la tête d'un corps de troupes péloponésiennes pour les Thermopyles, il arbora néanmoins, en franchissant l'isthme, le drapeau noir et qu'il continua à s'intituler toujours le représentant du général en chef.

La Porte. Pendant qu'on se livrait en Grèce à ces travaux d'organisation, les Turcs à Constantinople étaient entièrement absorbés par les affaires militaires et, contrairement à toutes les coutumes ordinaires, ils avaient déjà au milieu de l'hiver préparé la flotte pour ouvrir la campagne. Cette activité et cette vigueur vont nous être expliquées par l'état des choses dans les cercles influents de la capitale. L'homme jouissant de la véritable influence décisive dans l'entourage du sultan était depuis assez longtemps déjà le favori Chalet-Effendi, et ce n'avait été que dans les temps les plus récents qu'un rival, Yakoup-Aga, le berber-bachi (barbier du sultan), de Crète, avait osé se mesurer avec lui. La puissance des grands-vizirs, ces *majores domus* des

[1] Germanos, p. 125 et 138.

sultans, avait été entièrement effacée par l'autorité impérieuse de Chalet. Lorsque Benderli-Ali-Pacha, l'avant-dernier grand-vizir, peu de temps avant l'époque qui nous occupe, avait seulement fait mine de redemander les anciens droits de sa charge, le favori l'avait fait tomber et exécuter après qu'Ali eut été à peine nommé à cette dignité. Ce qui avait procuré et conservé à Chalet cette influence toute-puissante, c'était son habileté à s'accommoder aux caprices et aux penchants de son maître et, quand le moment l'exigeait, à ce que lui dictait la nécessité devant les lois de laquelle la tête opiniâtre du sultan lui-même devait quelquefois se courber. Quand les circonstances et les intérêts le commandaient, Chalet se mettait du côté de la diplomatie étrangère et disposait son maître à leur politique conciliatrice; mais en général, il flattait l'orgueil du prince dans le sultan et il soutenait le parti fanatique de la guerre. Il ne craignait pas le mécontentement de la Russie quand il savait l'entêtement du padichah engagé, comme dans les conférences et les négociations avec cette puissance pendant l'année qui venait de s'écouler; il ne redoutait pas la haine des janissaires et des ulémas quand son maître croyait le moment favorable pour leur faire sentir son bras; il ne reculait pas devant les mesures les plus hideuses quand il s'agissait d'être agréable au Grand-Seigneur par une exaction extraordinaire, comme il en avait donné l'exemple encore tout récemment, en 1819, dans la persécution sanglante des riches Douz-Oglou et de leurs compatriotes arméniens. Quand alors ces mesures, comme dans le cas que nous venons de citer, excitaient le mécontentement et les troubles parmi les janissaires et leur faisaient prendre une attitude menaçante, Chalet changeait rapidement l'administration et sacrifiait sans scrupule et sans égards les hommes, instruments de ces mesures

odieuses, qui ne se permettaient pas de résister imprudemment au favori puissant ou de le contredire. C'était Chalet qui, de cette manière, donnait et ôtait toutes les charges dans l'armée, à la cour et dans l'Etat et qui, par des raisons personnelles ou politiques, par un esprit d'intrigue ou par des raisons d'Etat, nommait et éloignait les ministres. Dans les diverses phases des derniers différends avec la Russie, cette versatilité habile du favori avait tout particulièrement trouvé des occasions fréquentes de se montrer. Au moment de l'explosion de l'insurrection grec-
18 mars 1821. que on avait changé les ministres* pour des motifs étrangers à la politique; Djanib-Effendi, qui avait été jusqu'alors ministre des affaires étrangères, fut nommé kiaya-bey à l'intérieur, tandis que Hamid-Bey fut mis à la place que Djanib venait de quitter et élevé à la dignité de reis-effendi. Djanib-Effendi était un homme éprouvé depuis longtemps, intègre et pieux, fidèle, zélé pour le service et un des plus anciens ministres de la Porte, ayant été déjà trois fois, dans des moments difficiles, à la tête des affaires étrangères. Mais il était en même temps un des partisans les plus opiniâtres du vieux parti turc, favorisant le fanatisme religieux par politique et par instinct; il était l'âme du parti de la guerre et hostile à la Russie; dans les conférences si longues avec Stroganow il avait été, dès l'origine, l'adversaire constant de l'ambassadeur russe. Cet homme était indispensable quand il devenait impossible de céder aux exigences de la puissance du Nord; il gênait quand la Porte voulait rester sur un pied d'amitié avec elle. C'est pourquoi Djanib avait été éloigné de son poste
* 8 avril. de ministre*, lorsque, au commencement des mouvements dans les Principautés, la Russie prit une position bienveillante vis-à-vis de la Turquie, mais on lui rendit avec la même rapidité son siége au conseil d'Etat lorsque les re-

lations avec la Russie prirent un aspect plus sombre, et, cet état de choses se développant de plus en plus dans un sens hostile, le parti de Djanib avait repris une influence de plus en plus grande. Depuis l'éloignement de Stroganow, le favori du sultan avait ensuite jugé prudent d'être pour la paix et d'obéir aux conseils et à l'argent de l'Angleterre qui exhortait la Porte à montrer plus de condescendance. C'est pourquoi il y avait eu en automne* un autre changement ministériel: on avait mis à la tête du ministère de l'intérieur* Saïda-Achmed-Effendi, homme expérimenté, qui s'était prononcé d'une manière si décidée pour la douceur et qui auparavant était tombé en disgrâce à cause de son vote contre la proscription d'Ali-Pacha. Ceci était une défaite momentanée de Djanib et de ses partisans, défaite qui allait aussitôt se changer de nouveau en victoire dès que la nouvelle de la chute de Tripolitza vint exciter encore la fureur des Turcs et troubla tout à coup la marche jusqu'alors si favorable des négociations au sujet du différend avec la Russie. Alors le reis-effendi Hamid-Bey, dont les lettres maladroites, écrites au nom du grand-vizir au cabinet de Saint-Pétersbourg, y avaient produit de si mauvais résultats, fut destitué* et tomba tout à fait en disgrâce, pour être remplacé dans ses fonctions par Mouhammed-Sadik-Effendi, élève de Djanib; ce dernier fut en même temps élevé à la dignité de grand-juge (*kaziasker*) et peu de temps après à celle de grand-maréchal (*tchaousch-bachi*). Sous son influence comme ministre des conférences, les négociations avec les représentants des grandes puissances, sur lesquelles nous aurons à revenir, furent conduites dès lors avec plus de dignité que la Porte n'en a peut-être jamais montrée auparavant ou plus tard dans des négociations d'une telle importance. A cette attitude dans les relations diplomatiques, corres-

* Commencement d'octobre.

* 1er novembre.

pondaient les préparatifs et les armements contre les rebelles quant à l'esprit de vigueur et de résolution énergique qu'on y voyait régner. Ni la rupture imminente avec la Russie, ni la guerre avec la Perse qui venait d'éclater à cette époque, ne pouvaient arrêter cette énergie. Depuis la paix de Goulistan, qui avait livré à la Russie la mer Caspienne et les Portes de la Perse et qui avait donné une importance infiniment plus grande à ses rapports politiques et commerciaux avec ce royaume, la Russie avait à la cour de Perse un ministre résident du nom de Mazarowitch qui, depuis le commencement des nouvelles complications entre la Russie et la Porte, avait employé toutes ses ressources pour exciter le gouverneur de Kermanchah, Mouhammed-Ali-Mirza, le fils aîné de la nombreuse progéniture de Feth-Ali-Schah, à profiter de la faiblesse du pacha turc, son voisin, et à déclarer la guerre à la Turquie[1]. Ce prince était belliqueux, ambitieux et irrité de ce que son frère puîné Abbas-Mirza était désigné comme successeur au trône. Les instigations des Russes le trouvèrent donc dans une disposition favorable à leurs desseins et tout porté à s'y prêter. Il s'empara par surprise de la ville de Souleïmanieh sur la frontière et dirigea deux corps de troupes nombreux sur Erzeroum et sur Bagdad. La division du nord prit la forteresse de Toprakalè; la division destinée à marcher contre Bagdad partit pour Karkouk afin de couper la communication avec Alep; le kiaya du pacha de Bagdad essuya une défaite complète et passa, après la bataille, du côté des Perses. Résister là avec les armes, c'eût été à peine possible pour la Porte dans la position où elle se trouvait à ce moment-

[1] Rapport du chargé d'affaires anglais Willock adressé à lord Strangford, en date du 19 octobre 1821. MS.

là; mais elle n'eut pas beaucoup de difficulté à faire représenter au schah, par l'intermédiaire de lord Strangford, que les destinées de la Perse étaient trop étroitement liées à la conservation de la Turquie pour qu'il pût se prêter si aveuglément aux intrigues de la Russie. Sur les exhortations de l'ambassadeur anglais*, le schah avait ordonné à (* août.) son fils de s'arrêter et ce fut inutilement que le chargé d'affaires russe s'efforça[1] de justifier les démarches du prince, qu'il offrit de l'argent pour continuer la guerre, qu'il fit espérer un prêt d'argent et qu'il essaya, par tous les moyens, de dénigrer l'Angleterre. Des deux côtés, on n'avait que de trop bonnes raisons pour être disposé à une réconciliation; la Perse était menacée par les Afghans et par le choléra; le divan y vit le doigt de Dieu et ne se préoccupa donc pas beaucoup des complications de ce côté-là : moins encore depuis que la tête d'Ali-Pacha fut arrivée à Stamboul et que ses trésors l'y eurent suivie; c'étaient, dit-on, 3 millions de piastres en pierreries, $^1/_2$ million en armes et 10 millions en argent comptant. Depuis cet événement, Chourchid-Pacha, qui avait hérité de la gloire d'Ali-Pacha, avait eu liberté entière dans ses mouvements contre les Grecs sur lesquels il avait à venger l'enlèvement de ses trésors et de son harem. Possédant Janina, il tenait entre ses mains la place la plus forte à l'ouest; Prévéza, fortifiée par Ali, lui assurait ses communications avec la flotte; Arta et Vonitza lui donnaient la domination dans le golfe d'Ambracie et le passage assuré vers l'Acarnanie. Les Albanais, divisés jusqu'alors par les partis, étaient à l'exception des Souliotes peu nombreux, entièrement à sa disposition. On levait des recrues dans

[1] Une lettre de Mazarowitch adressée, en date du 29 octobre, au chef des eunuques, était tombée entre les mains de lord Strangford.

toutes les provinces de la Turquie d'Europe; on préparait dans les ports le départ de la flotte. Le plan d'opérations, confié aux seules mains de Chourchid, était le suivant : on voulait inonder l'Acarnanie et l'Etolie par les Albanais et la subjuguer jusqu'à l'entrée du golfe de Corinthe, tandis qu'en même temps une seconde armée plus forte traverserait la Grèce orientale et franchirait l'isthme pour étouffer l'insurrection dans son foyer même. La flotte, divisée en plusieurs escadres, devait coopérer avec ces armées et paralyser les îles par un coup vigoureux, débloquer Nauplie qui était serrée de près par les ennemis, établir une communication avec l'armée de l'est, renforcer Patras par des troupes d'Asie et transporter en Morée l'armée de l'ouest après qu'elle aurait fini de subjuguer la Grèce continentale[1]. La révolution grecque que la Porte, de même que la diplomatie européenne, n'avaient jusqu'alors regardée que comme un de ces tourbillons fréquents passant, à l'ordinaire, avec la même rapidité que celle dont le mouvement dans les Principautés venait de donner l'exemple, semblait être considérée, dans ces cercles, comme près d'être étouffée. Les journaux favorables à la Turquie, l'*Observateur autrichien* et le *Spectateur oriental*, l'organe des négociants francs à Smyrne, prédisaient avec une confiance complète l'anéantissement des rebelles. Les diplomates à Constantinople disaient dans leurs rapports avec le ton le plus convaincu « que dorénavant l'issue de la lutte n'était plus douteuse. »

La flotte turque. Catastrophe de Chios.

Ce ne fut qu'une escadrille, avant-garde de la flotte principale, qui, sous les ordres du kapoudan-bey (vice-amiral), quitta les Dardanelles encore pendant l'hiver, au nom-

[1] Les campagnes de 1822-24 ont été esquissées en quelques traits rapides et de main de maître par Leake : *Outline of the greek revolution*. London, 1826.

bre de trente-cinq voiles, et fit son apparition devant Hydra* dans l'espoir que cette île lui serait livrée par un complot[1]. Désappointé dans son attente, le vice-amiral fit ensuite voile pour le Péloponèse; il ravitailla Modon et fit une tentative pour surprendre le Nouveau-Navarin; mais la flotte y fut repoussée par le général wurtembergeois Normann et quelques philhellènes. De là elle se rendit* à Patras où elle débarqua quatre mille Turcs d'Anatolie sous Kara Méhmed-Pacha. Après de longues querelles entre les capitaines devant Patras et les primats de Cariténa, où l'influence et la puissance de Kolokotronis contrebalançaient l'autorité des Délyannis, le commandement suprême du siége avait été enfin donné à Kolokotronis. On était tombé d'accord que chaque parti recruterait des troupes dans son pays, et que les suites armées des différents chefs s'uniraient pour investir Patras, en prenant pour points d'appui leurs positions réciproques. Suivant ce plan, six mille trois cents assiégeants, en troupes séparées, bloquèrent la ville en occupant les différents endroits situés dans un vaste cercle autour de Patras; les Cariténiens, sous Plapoutas, les Gastouniotes, sous Konstant. Petmézas, les Tripolitziotes, sous Gennaios Kolokotronis, les Kalavrytiniens, sous Zaïmis, etc., tandis que Kolokotronis lui-même se trouvait à Ali-Tsélépi. Les soldats d'Anatolie récemment arrivés ne purent pas empêcher que les Grecs n'investissent la ville* dans un cercle de plus en plus étroit, jusqu'à ce que Méhmed, coopérant avec Youssouf-Pacha à Rhion, attaquât* les Grecs avec des forces bien supérieures, les fit sortir de toutes les positions rapprochées de la ville et enfermât la petite troupe de Gennaios et le contingent de Kalavryta dans le couvent de Hiérokomion. Avec une ruse et une résolution hardie,

* 8 février 1822.

* Fin de février.

* Mars.

* 21 mars.

[1] Gordon-Zinkeisen, t. Ier, p. 397.

qui en firent un coup de maître, en partant avec une poignée de soldats d'un point entièrement perdu et en poussant, comme un second Eberhard le Hutin, du haut de son cheval, le cri : « Les Turcs se sauvent! » le vieux Kolokotronis réussit cependant à rallier les fuyards et à recommencer la bataille, à délivrer les Grecs cernés et à rejeter les Turcs dans la ville. Sur ces entrefaites, les escadres grecques, fortes de soixante-trois voiles, avaient paru de-
* 28 février. vant Missolonghi * et avaient, sous Miaoulis, attaqué, pour la première fois, en bataille rangée, la flotte ennemie près de Patras, sans succès immédiat, il est vrai, mais non sans inspirer une telle frayeur aux Turcs que, dans leur trouble, ils s'enfuirent à la rade de Zante et que, se voyant continuellement guettés par Miaoulis, ils firent ensuite voile pour Alexandrie. La flotte grecque, à son tour, rentra dans ses ports, ne laissant que huit bâtiments sous Miaoulis dans les eaux à l'ouest de la Grèce.

Pendant son expédition, le kapoudan-bey n'avait pas molesté les îles de la mer Blanche; cette mission était réservée à la flotte principale du terrible kapoudan-pacha Kara-Ali, qui ne devait suivre qu'un peu plus tard son avant-garde. A Psara, à Tinos et à Naxos, on se prépara à la défense; le gouvernement de Corinthe, craignant le plus pour Hydra et pour Spetzia, dépensa une partie de la rançon obtenue pour les personnes de haut rang tombées entre les mains des Grecs à Tripolitza, ainsi que pour le harem de Chourchid, afin de tenir la flotte toujours armée et prête à prendre la mer et à combattre. Les habitants de Samos, pour prévenir une répétition de l'attaque de l'année dernière contre leur île, attaque qu'ils redoutaient beaucoup, eurent la pensée de renouveler de leur côté la tentative de soulever Chios, bien qu'elle eût échoué déjà; ils continuaient à suivre de la sorte l'ancien système horri-

ble, mais efficace, qui consistait à diviser les forces turques à tout moment et en tous lieux par des diversions. L'application de ce système était surtout cruelle dans le cas de Chios, puisqu'on pouvait prévoir avec certitude que les Turcs déploieraient toutes leurs ressources pour déjouer toute attaque contre cette île; de même que Lesbos, elle était trop près de la capitale et des Dardanelles et dominait trop le détroit, ce lien entre l'Europe et l'Asie, pour qu'on eût pu la laisser tomber entre les mains de rebelles. Chios était habitée par cent mille Grecs et seulement par six mille Turcs; le moutésélim et le cadi du chef-lieu n'y résidaient presque que pour la forme; le gouvernement aristocratique et autonome était entièrement indépendant et même dans les villages célèbres par leur mastic, comme dans les autres communes rurales, les autorités turques n'avaient que peu d'influence. Une vie facile et molle, l'obéissance aux lois et l'instruction qui y régnaient, avaient fait qu'on vantait toujours Chios comme une des îles bienheureuses de la Grèce, bien que le proverbe en fît passer les habitants pour des gens bornés, puisqu'on disait qu'un Chiote intelligent était aussi rare qu'un cheval vert. On peut donc facilement comprendre que les hétairistes y avaient fait peu de prosélytes, et que la flotte grecque n'y avait pas trouvé les mêmes sympathies qu'auprès des habitants plus pauvres de Samos. La Porte avait, depuis l'année précédente, pris quelques mesures de précaution; elle avait désarmé les insulaires, elle avait demandé des otages dans les villages où l'on récoltait le mastic, et elle avait envoyé dans cette île des troupes qui, comme auparavant, dans les villes sur la côte de l'Asie-Mineure, avaient rapidement mis fin au bonheur, à la paix et à la sécurité des habitants; le pressentiment d'un sort comme celui de Kydonia, pesait donc déjà depuis longtemps sur toutes les âmes. Néan-

moins, au commencement de l'année, il avait semblé que sous le commandement suprême de Véchib-Pacha, l'ordre se rétablirait peu à peu, lorsque, tout d'un coup, la catastrophe fut attirée du dehors par la faute des Grecs eux-mêmes. Un hétairiste chiote, Joannès Rallis, demeurant à Odessa, avait reçu de Démétrius Ypsilantis des pleins pouvoirs pour aller à Samos afin de remettre à l'*archistratège* Logothétis Lykourgos l'ordre de coopérer, avec les Samiens, au soulèvement de Chios. Rallis, cependant, avait dû se convaincre[1] que le moment n'était pas favorable et que les esprits n'étaient pas encore préparés au soulèvement;
* Décembre 1821. c'est pourquoi il avait écrit à Ypsilantis* pour lui demander un délai que le prince lui-même approuva et accorda dans
* 2 janvier 1822. sa réponse*. Lykourgos aussi écrivit à Ypsilantis qu'il se ralliait à sa manière de voir, bien que quelques Chiotes l'eussent invité auparavant à se mettre à la tête de cette entreprise pour laquelle il appelait le moment favorable de tous ses vœux. Quelques-uns de ces Chiotes, désireux de faire éclater la révolte, mais peu nombreux et sans influence, s'adressèrent aussi, à l'insu des démogérontes, au nouveau gouvernement à Corinthe, pour l'exciter à soulever l'île; et ils réussirent même enfin à détourner les Samiens d'une razzia qu'ils devaient faire contre Koudchadasi et à les précipiter, sans et contre la volonté du gouvernement, dans l'entreprise de Chios, dont on les avait tant dissuadés et que blâmaient surtout les Psariotes, qui devaient la plus grande partie de leur opulence au commerce avec cette île. Si Lykourgos, de sa propre autorité, eût frappé le coup au commencement de l'hiver, il y aurait eu encore quelque espoir de succès; mais à ce moment, où le départ de la flotte était imminent, c'était un crime insensé de vou-

[1] Trikoupis, t. II, p. 395.

loir écarter un danger douteux de Samos par la ruine certaine de l'île florissante de Chios, et la gloire dont Lykourgos avait jusqu'alors joui dans son île fut complétement ternie par cette étourderie et ses terribles conséquences. La Porte, voyant ces armements des rebelles, avait fait conduire à Constantinople trois d'entre les notables Chiotes, en demandant en même temps à l'archevêque de l'île d'exhorter ses ouailles à la tranquillité; en outre, dès que les navires de Samos, au nombre de trente-huit, parurent devant Chios*, le pacha fit transporter à la citadelle tous les otages pris dans l'île. Le lendemain, deux mille cinq cents hommes débarquèrent sous Lykourgos; ils pénétrèrent dans la ville, pillèrent les magasins et les maisons turques, et arborèrent* le drapeau national au moment où les paysans, sans armes, accoururent de leurs villages connus par la fabrication du mastic, pendant que les habitants de la ville s'enfuyaient épouvantés sous le feu de la garnison turque dans la citadelle. Un comité de sept éphores institué aussitôt, envoya demander du secours au gouvernement, qui, au lieu d'expédier rapidement une nombreuse flotte pour achever la révolution et pour armer l'île, se contenta d'envoyer quelques canons à Psara, où ils n'arrivèrent que lorsqu'il fut trop tard. Le Sultan fit exécuter à Constantinople soixante Chiotes, et ordonna au kapoudan-pacha de partir pour Chios et de débarquer une armée de soldats d'Asie sous la protection de la flotte. Ce fut là le prélude de Pâques infiniment plus terribles que n'avaient été celles de l'année précédente à Constantinople. Le grand-amiral arriva* avec quarante-six vaisseaux et avec sept mille hommes de troupes de débarquement. Incertain sur l'état des choses dans la ville, il la fit bombarder pendant la nuit, tandis que les Turcs de la citadelle faisaient en même temps une sortie contre les Samiens, qui

* 21 mars
* 23 mars.
* 11 avril.

durent abandonner la ville. Déjà ce jour-là les Turcs tirèrent une vengeance éclatante et entière de la chute de Tripolitza; la magnifique ville de Chios fut incendiée, ses habitants furent massacrés ou réduits à l'esclavage. Cependant le nombre des victimes était encore limité; une grande partie des habitants de la ville avait fui dans l'intérieur de la ville, beaucoup d'entre eux avaient cherché un refuge auprès des consuls, et le massacre n'avait pas encore commencé dans l'intérieur de l'île, puisqu'on ne s'occupa qu'à ce moment de débarquer les troupes d'Asie.
* 14 avril. Mais trois jours après* on se mit à l'œuvre dans les campagnes; les Turcs allèrent au couvent de Hagios-Minas, et de là au village de Hagios-Géorgios où ils passèrent au fil de l'épée des milliers de pauvres gens sans armes qui s'y étaient réfugiés. Les Samiens seuls avaient pu résister pendant quelque temps à Hagios-Géorgios, puis, abandonnant l'île au terrible sort qu'ils lui avaient préparé, ils s'enfuirent à Psara où Lykourgos fut menacé pendant quelque temps d'un procès capital. Peut-être dans le dessein de protéger les villages où l'on récoltait le mastic et qui, comme apanage du harem impérial, étaient sous la protection particulière du sultan, le kapoudan-pacha invita les consuls étrangers à proclamer partout qu'une amnistie avait été accordée par suite d'ordres supérieurs. Le consul autrichien Stiepowich et Digeon, le remplaçant du consul français, parcoururent, pleins de confiance, les campagnes, des branches d'olivier à la main. Malheur à ceux qui, dédaignant l'asile protecteur des navires psariotes sur les côtes, se fièrent à cette garantie et rentrèrent chez eux! A peine les Turcs se virent-ils certains de leur proie et à l'abri de tout danger, qu'ils se dispersèrent, comme des bêtes féroces qu'on a lâchées, dans toute l'île, se jetant sur le peuple sans armes, s'attaquant à tous les habitants sans

avoir égard à l'âge, ni au sexe, sans distinguer les gens dévoués au sultan des rebelles, et portant, pendant des semaines entières, le meurtre et l'esclavage dans tous les villages. Nulle part on ne put songer à la résistance, nulle part on ne put trouver un lieu de refuge; les couvents furent ouverts de vive force, profanés et dépouillés de tout ce qui s'y trouvait, comme on en chassait tous les habitants; même les malades dans les hôpitaux furent massacrés; les caves des maisons, les grottes dans les montagnes furent fouillées; des milliers d'hommes et de femmes furent tués dans l'intérieur de l'île et sur le rivage vis-à-vis de Psara, de sorte que la mer fut rougie au loin du sang versé et que les riches plaines étaient infectées de la peste et de l'odeur des cadavres en décomposition. Avec les sabres des soldats rivalisèrent ensuite les haches des bourreaux du terrible kapoudan-pacha, qui fit exécuter même les otages innocents. Seuls, les chrétiens catholiques furent épargnés; seuls, les Grecs qui s'étaient réfugiés dans les maisons des consuls furent sauvés; des milliers de ces derniers durent la vie au consul autrichien. On estime à cinq mille seulement le nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite, mais à vingt-trois mille le nombre de ceux qui avaient été massacrés; quarante-sept mille Chiotes furent vendus, d'après les registres de la douane. On transporta des cargaisons entières de ces malheureux en Egypte et en Berbérie. Les fugitifs avaient à subir, pendant et après leur fuite, un autre sort non moins terrible. Les premiers mariniers grecs qui arrivèrent près de Chios poussèrent leur infâme cupidité à un tel point, qu'ils ne voulurent recevoir dans leurs navires que ceux qui pouvaient payer. Même quelques consulats, et en partie ceux qui avaient sauvé la vie à tant de gens, furent accusés par l'opinion d'avoir vendu leur protection aux primats les plus riches pour de fortes

sommes d'argent[1]. Le Napolitain Boghaco fut surtout un de ces traficants d'hommes ; on le trouva plus tard, après la chute de Psara, faisant, au milieu des Turcs, le commerce du butin dans cette île où il trouva une mort violente au milieu de ces infâmes occupations. Ceux qui s'étaient sauvés dans les îles furent réduits à la pauvreté, à la mendicité et à la misère la plus affreuse. Beaucoup de Chiotes, ayant vécu dans une abondance sybaritique, avaient à peine ramassé de quoi couvrir leur nudité et de quoi prolonger leur misérable existence ; on voyait des femmes riches, vêtues de guenilles brodées d'or, dans les douleurs de l'enfantement, exposées en plein air à la chaleur du soleil et à l'humidité des nuits. Les étrangers qui virent ces lieux de désolation ne purent jamais oublier[2] l'impression terrible que leur avaient causée l'aspect de cette île ensanglantée, ces insulaires muets d'angoisse et de douleur qui erraient encore sur la plage, de même que ceux qui, à Athènes ou à Argos, virent les Chiotes réfugiés, ne perdirent jamais le souvenir des récits déchirants que leur faisaient ces gens heureux de leur délivrance, ou hébétés par leurs malheurs ou respirant la vengeance. Une nombreuse population avait été frappée d'un châtiment tel que, dans les temps modernes, les éléments aveugles en ont seuls infligé aux hommes ; il fut prouvé ainsi, par un exemple tout récent, que, dans les masses du peuple turc, la barbarie la plus ancienne d'une nature à demi bestiale n'était pas encore éteinte. Quand l'histoire nous offre des spectacles aussi effrayants et aussi émouvants, on ne peut chercher une consolation que dans leurs résultats et dans leur signification au milieu de l'enchaînement général des

[1] Cf. Raybaud, t. II, p. 227.

[2] Cf. Jourdain, *Mémoires historiques et militaires*. Paris, 1828, t. III, p. 60.

événements. Ce désastre horrible, cette fureur infâme déchaînée contre une population fidèle, douce, inoffensive et innocente, et cette violation insolente d'une promesse de grâce et de modération publiquement proclamée et garantie, servirent, plus que toute autre chose, à aider l'opinion publique, en Europe, à se prononcer définitivement sur cette lutte terrible de deux peuples en apparence également barbares, et où les cruautés commises des deux côtés avaient pendant longtemps tenu les âmes consciencieuses dans l'incertitude et dans le doute. On reconnut qu'on n'avait pas seulement affaire à des ennemis de la chrétienté, mais aux ennemis de toute nature humaine et de toute humanité. Dans le cœur des Grecs, toute pensée d'une réconciliation possible avec leurs ennemis et d'une soumission nouvelle à leur domination dut s'effacer complétement, et la résolution de vaincre ou de périr, qui, dans la déclaration de l'assemblée à Epidavros, pouvait être encore une phrase vide, devint une vérité par la force même des choses. La catastrophe de Chios eut aussi son influence sur la campagne de l'année qui nous occupe, puisqu'elle retint les troupes d'Asie sur les lieux mêmes et qu'elle engagea aussitôt la flotte turque dans des combats qui l'empêchaient de remplir la première tâche, la réduction des trois îles en possession de l'hégémonie, et qui retardaient sa coopération projetée avec les mouvements des deux armées de terre, dérangeant ainsi tous les plans de campagne et trompant toutes les espérances qu'on y avait fondées.

Malgré l'absence complète de ressources et de provisions, de bon vouloir, de concorde et de subordination dans la flotte grecque, le danger, qui s'approcha dès lors d'une manière menaçante des trois îles elles-mêmes, arracha violemment les marins à leur inaction, à leurs désordres et à leurs lenteurs. La flotte se réunit* près de Psara, La flotte grecque.

* 10 mai.



forte de cinquante-six navires et de huit brûlots, et partit de là à la recherche des escadres ennemies. Le vaillant Nikolaos Apostolis conduisait les Psariotes, Androutsos les navires de Spetzia, et Andréas-Vokos Miaoulis ceux d'Hydra; plusieurs officiers de marine étrangère, entre autres Frank-Abney Hastings, homme de mérite, accompagnaient la flotte. Autant que le permettait l'esprit d'insubordination républicaine des marins, le commandement suprême de toute la flotte avait été confié à Miaoulis. Un amour sincère de la patrie, une grande intégrité, une simplicité de mœurs patriarcale, une patience persévérante, une énergie résolue, une intrépidité et un sang-froid à toute épreuve distinguaient ce marin d'une taille gigantesque, un peu âgé déjà et tourmenté par la goutte, qui occupe le premier rang parmi les hommes les plus purs de cette révolution. Fils d'un négociant d'Eubée, du nom de Démétrios Vokos, il était né vers 1770, à Hydra[1]. A l'âge de sept ans, il voyageait déjà sur mer à bord d'un navire de son père; à l'âge de dix-huit ans, il se maria et fut, pendant une maladie de son frère, le patron du navire. Dès que le jeune Miaoulis eut une fois goûté de cet honneur, il ne put résister à la tentation de s'acheter à Smyrne une *saïtta* pour son propre compte; l'achat de ce vieux navire avarié lui créa des difficultés avec son père, mais l'habileté dont le fils fit preuve dans la conduite de sa barque réconcilia le vieillard avec lui; des pirates lui prirent son navire, qu'il réussit cependant à ravoir à force de persévérance. Après qu'il eut pu se construire un navire plus beau et plus solide à Venise, il le perdit encore, mais son honnêteté lui fit acquérir les moyens nécessaires pour acheter une barque

[1] Voir la notice sur sa vie, écrite par son fils Antonios, dans Gordon-Zinkeisen, t. Ier, p. 440.

neuve et réparer ses pertes. Les temps agités le mirent en conflit en mer avec des vaisseaux de guerre, mais sa bravoure l'en fit sortir heureusement; une fois il tomba entre les mains de Nelson, mais les manières franches de Miaoulis lui attirèrent la bienveillance de l'amiral anglais, qui le fit remettre en liberté. La flotte grecque eut donc en lui un chef éprouvé qui, dans sa première expédition de l'année précédente, avait entrepris d'attaquer, en bataille rangée, avec des navires marchands pauvres en canons, la puissante flotte de guerre des Turcs, tandis que Tombazis n'opérait que par la ruse, en brûlant quelques rares navires et n'osant attaquer avec ses brûlots que des vaisseaux à l'ancre. Le navarque fit voile* pour Tchesmé et, ne trouvant pas la flotte ennemie, il s'arrêta dans les eaux de Chios pour recueillir les Chiotes poursuivis qui erraient sur le rivage de l'île. De retour à Psara, il y apprit que la flotte turque était revenue à Chios pour y passer tranquillement le ramazan, qui commençait le 22 mai, avant d'entreprendre l'expédition contre les trois îles. On résolut, dans le conseil de guerre des Grecs, d'attaquer les Turcs. Dix-neuf navires avec trois brûlots entrèrent* dans le détroit de Chios et mirent l'alarme dans la flotte ennemie. Quatre bricks attaquèrent le vaisseau amiral de quatre-vingt-quatre canons, mis en danger par un brûlot qui cependant fut allumé trop tôt. Après un combat sans résultats, les Grecs retournèrent à Psara où ils délibérèrent sur de nouvelles opérations à faire contre le kapoudan-pacha qui reçut, quelques jours après, de nouveaux renforts de Constantinople et qui en attendait encore d'autres plus grands d'Egypte. Les Grecs désiraient tenter un coup de main hardi avant l'arrivée de ces renforts ; deux brûlots, conduits par l'héroïque Konst. Kanaris de Psara, et par G. Pipinos d'Hydra, devaient se jeter, pendant une nuit

* 10 mai.

* 30 mai.

sombre, au milieu de la flotte ennemie. Lorsqu'ils firent une première tentative, ils furent retenus par un calme subit; mais dès que le vent du nord, favorable à leurs desseins, commença à se lever, les deux bricks-brûlots *, l'un sous pavillon autrichien et l'autre sous pavillon français, passèrent Karabournou, mettant le cap sur Tchesmé; vers le coucher du soleil, ils s'approchèrent, en venant du côté nord du détroit de Chios, des vaisseaux ennemis, et se cachèrent le long du littoral asiatique. Dès que la nuit fut tombée, ils entrèrent dans le détroit où la flotte turque était mouillée. C'était une nuit sombre sans lune. Le mois du jeûne finissait ce soir-là même et le grand-amiral célébrait le commencement du beïram par une fête nocturne; son vaisseau, ainsi que celui du vice-amiral, étaient illuminés et se reconnaissaient de loin. Sans être aperçus, les brûlots s'approchèrent; leurs chefs s'étaient entourés de trente deux compagnons volontaires qui avaient célébré la sainte cène et avaient fait les préparatifs nécessaires pour se faire sauter en cas de malheur. Les vaisseaux de garde turcs eux-mêmes avaient, dans leur insouciance, jeté l'ancre à cause de la fête du beïram. Les Grecs entrèrent au milieu même de la flotte, en passant si près de quelques vaisseaux que, hélés par les factionnaires, ils durent s'éloigner; mais, vers minuit, ils revinrent et, favorisés par le vent de terre, ils atteignirent, en passant au milieu de la flotte, les deux vaisseaux amiraux. Le capitaine psariote accrocha son brûlot à l'avant du vaisseau amiral qu'il incendia aussitôt; le brûlot hydriote s'accrocha également au vaisseau du vice-amiral, Rialla-Bey, mais il s'en détacha avant de l'avoir incendié; le brûlot, en flammes et sans direction, fut poussé parmi les vaisseaux turcs, répandant partout l'angoisse et la confusion. Les trente-quatre compagnons s'étaient rapidement jetés dans leurs chaloupes et pas-

* 18 juin.

sèrent, sains et saufs, à travers la flotte ennemie, pour sortir ensuite par l'ouverture méridionale du détroit; des navires grecs postés là dans ce but les y recueillirent et les ramenèrent en triomphe à Psara. Il y avait sur le vaisseau amiral plus de deux mille hommes, entre autres une foule d'officiers de marine, mais malheureusement aussi un certain nombre de chrétiens captifs. De toute cette multitude il n'y eut que quelques personnes qui purent se sauver. Les chaloupes de sauvetage n'osèrent pas approcher, puisque les canons chauffés par le feu partaient; des trois chaloupes du vaisseau, deux sombrèrent parce qu'elles étaient surchargées; la troisième, dans laquelle le kapoudan-pacha voulut se sauver, fut percée d'un boulet; le mât, dans sa chute, atteignit l'amiral; porté sur le rivage par des nageurs, le kapoudan-pacha blessé expira à l'endroit même où il avait fait exécuter les otages chiotes. Après une heure, le feu atteignit la soute aux poudres du vaisseau amiral qui sauta. Une confusion indicible régnait à ce moment dans la flotte; la consternation et l'effroi des Turcs étaient tellement irrémédiables que, sans être autrement attaqués, ils retournèrent aussitôt aux Dardanelles. Malheureusement cet événement devint le signal de nouvelles atrocités commises à Chios. Pleins de fureur, les Turcs se jetèrent sur les villages, siéges de la production du mastic, qu'on avait épargnés jusqu'alors, et achevèrent là l'horrible œuvre de destruction * des semaines * 19 juin.
précédentes, en massacrant ou en vendant les habitants. L'action héroïque des conducteurs des brûlots ne pouvait pas être mise en relief d'une manière à la fois plus terrible et plus sublime que par le sort affreux de cette île auparavant si florissante, dont la population chrétienne était tombée au mois d'août à dix-huit cents âmes. Le nom de Kanaris, prononcé avec admiration, était dans la bouche

de tous, qui y joignaient la malédiction dont ils chargeaient, dans leur horreur, leurs barbares ennemis turcs. Rien autant que sa modestie sans prétentions n'attira cette admiration à ce marin si simple et invulnérable, qui jouissait parmi ses compatriotes d'une confiance superstitieuse, dans la figure duquel les étrangers lisaient l'expression agréable d'une tranquillité sereine à côté d'une résolution virile et même d'un caractère assez farouche. A ce marin droit et franc, qui ne voulait pas se donner une plus grande importance qu'il n'en avait réellement, il arrivait quelquefois d'être beaucoup plus déconcerté par un échec qu'enorgueilli par un succès; il aimait à attribuer à chacun de ses compagnons le même mérite qu'à lui-même, et les récits par lesquels les étrangers glorifiaient dans le monde ses exploits, lui faisaient presque toujours monter le rouge au front. Reçus à Psara par les cris d'allégresse du peuple, les trente-quatre marins allèrent d'abord tête nue à l'église pour remercier Dieu de leur victoire et de leur salut. A Constantinople, les impressions, causées par toutes ces terribles nouvelles, étaient bien différentes de celles que, l'année précédente, les nouvelles des victoires et des défaites de Patras et de Tripolitza avaient produites. Esma, la sœur du Grand-Seigneur, dont l'apanage consistait dans les revenus de Chios, avait fait les représentations les plus énergiques contre les barbaries commises sous Véchib-Pacha, dont la destitution et l'exécution avaient été ordonnées aussitôt. Dans le gouvernement et dans le peuple, le fanatisme avait fait place à des sentiments plus humains; les meilleurs parmi les Turcs donnèrent là, comme à Smyrne, des preuves de générosité vis-à-vis des malheureux esclaves chiotes, dont la Porte interdit* même formellement la vente. Lorsque la nouvelle du désastre de la flotte se répandit, les Turcs à Constantinople, comme à Smyrne, fu-

* 18 juin.

rent plutôt humiliés qu'excités; ils s'abandonnèrent à une résignation morne dont « il fallait avoir été témoin, disaient les observateurs étrangers, pour s'en faire une juste idée. » La mort du kapoudan-pacha lui avait épargné une autre chute; la Porte avait décidé déjà auparavant de le remplacer par Kara-Méhmed-Pacha, le gouverneur de Patras. Pour chercher le nouveau grand-amiral à Patras, la flotte quitta de nouveau l'Hellespont * et se réunit, près de Chios, à la flotte égyptienne sous le kapoudana-bey, attendue depuis si longtemps, pour se rendre ensuite avec elle à Patras. * 12 juillet.

La Macédoine et l'Olympe.

Le coup qui avait menacé les trois îles avait été détourné; leur réduction et la dispersion de leur flotte, sur lesquelles on aurait pu fonder les meilleures espérances pour l'exécution des projets de campagne de Chourchid-Pacha, n'avaient pu être obtenues. De l'autre côté, les Turcs n'avaient que trop bien réussi au nord de la Grèce continentale, en Macédoine et en Thessalie à dégager les derrières de l'armée orientale pendant toute la durée de ses opérations. Dans la Chalcidique, on avait commencé ces préparatifs déjà pendant l'hiver avec vigueur et énergie. Dans ce pays, la lutte entre les Turcs et les Grecs près de l'isthme de Kassandra était restée longtemps en équilibre; Youssouf-Bey, de Salonique, n'avait pas trouvé moyen de soumettre les habitants de Kassandra, comme ceux-ci n'avaient pu le vaincre *. Alors la Porte avait nommé pacha de Salonique et envoyé, comme commandant en chef de la Macédoine et de la Thessalie contre les révoltés, Abdoulaboud-Pacha, renégat géorgien, homme capable et énergique qui, après avoir été élevé par Djezzar-Pacha, de Saint-Jean-d'Acre, avait fait son éducation militaire dans la lutte contre les Français. Arrivé à Salonique, il avait appelé aux armes tous les mu- * P. 246.

sulmans âgés de seize à soixante ans, et il avait adressé une proclamation aux rebelles pour leur demander de se soumettre et de renoncer à leurs rêves au sujet du rétablissement de l'ancien empire byzantin. Lorsqu'il s'approcha de Kassandra, les indigènes et les Olympiens venus à leur secours y avaient été réduits, par la misère et par les discordes, au nombre de six cents hommes. Le pacha n'eut donc pas de peine à pénétrer, par une partie abandonnée
* 11 nov. 1821 du mur, dans la presqu'île*. Les Turcs y avaient alors préludé à la tragédie de Chios qui fut jouée quatre mois plus tard : on dit que dix mille hommes et femmes, pour la plupart des gens paisibles et tranquilles, furent massacrés ou vendus comme esclaves, atrocité qui, déjà avant la ruine de Chios, avait commencé à exciter à un haut degré l'exaspération de l'Europe contre les Turcs. L'esprit de révolte avait été brisé dans tout le nord par ces premières victoires d'Abdoulaboud et par l'usage cruel qu'il en avait fait. Dès que le pacha se tourna ensuite contre Akté, contre les couvents fortifiés et contre les jeunes moines armés de la Montagne-Sainte, la minorité, qui avait été résolue à résister à l'attaque des Turcs, dut s'embarquer avec Em-
* P. 245. manuel Pappas*, tandis que ceux qui restèrent furent obli-
* 27 décembre. gés d'acheter leur grâce* avec la somme de deux millions et demi, et de recevoir une garnison turque qui, pendant neuf ans, laissa aux Agiorites le temps de se repentir de leur lâcheté, qui leur avait fait préférer la soumission à la résistance. Abdoulaboud fit un pas de plus et demanda des otages à la ville de Naussa, entre autres le fils de l'archonte Zaphirakis, cet homme dévoué à la Porte, qui, peu de temps auparavant, en assassinant l'hétairiste Ypatros, avait pourtant donné un gage de ses bons sentiments. D'après les expériences qu'il avait sous les yeux, Zaphirakis crut qu'il était plus sûr de combattre le pacha que de

se rendre à ses hordes bestiales ; il s'unit donc aux capitaines Gatsos de Vodina et Karatasos de Verria (Berrhoïa), et les attira avec leurs suites armées à Naussa qui, par sa population nombreuse, par ses fortifications et ses ressources, était un point central tout naturel pour la révolte. A cette insurrection se liaient des soulèvements qui eurent lieu au même moment dans les districts de l'Olympe. On tomba d'accord, avec l'Olympien Diamantis, d'occuper, par des opérations communes, les trois points qui permettaient seuls l'accès de ce territoire sur le golfe Thermaïque (de Salonique), depuis l'Axios (Vardar) jusqu'au Pénée (Salampria), à savoir le pont du Vardar, la vallée de Tempé et les défilés de Kastoria, afin de couper les communications entre les Turcs de la Macédoine et ceux de la Thessalie. Pour réaliser ce projet, les Olympiens s'étaient adressés à Ypsilantis, en lui demandant des secours et un chef qu'ils pourraient mettre à la tête de cette entreprise. Le prince leur avait envoyé un Grec de Bessarabie, mais d'une famille originaire de Naxos, du nom de Grégor. Sallas, soldat capable mais homme débauché, après être parti de Nauplie, celui-ci avait parcouru pendant quatre mois la mer Egée ; il était allé à Naxos pour s'y montrer dans sa nouvelle splendeur à toute sa parenté, et puis à Mykonos, où il avait une amourette, de sorte que la plupart de ses compagnons l'abandonnèrent indignés et qu'il arriva enfin* seul avec le Polonais Leczinsky et quelques autres à Elevthérochori. Ce retard, et le faible secours qu'il leur apporta, durent étouffer tout le zèle des habitants. Deux cents hommes à peine s'assemblèrent autour de lui, et leurs chefs étaient en outre divisés par la discorde. On avait négligé le moment opportun pour occuper les défilés de Salonique : Chourchid-Pacha avait pu envoyer, sans obstacle, par la vallée de Tempé et par la Piérie, des ren-

* 3 avril 1822.

forts à Abdoulaboud pour s'en servir contre les Macédoniens, de même que ce dernier n'avait pas trouvé de difficulté à envoyer aux Turcs de Kolindro des renforts contre les Hellènes commandés par Sallas. Par suite de ces secours mutuels, les Turcs purent frapper leurs coups destructeurs dans les deux localités presque au même moment. Les Grecs, sous Sallas, qui avaient pénétré dans l'intérieur
* 10 avril. du pays jusqu'à Kastania, y furent battus *, rejetés jusqu'à Milias, près de l'ancien Dion, en Piérie, puis refoulés en-
* 14 avril. core de là * dans les montagnes où ils se dispersèrent. Sallas arriva avec Leczinsky tout en guenilles et après des souffrances indicibles en Hellade et à Corinthe : les indigènes erraient partout dans les montagnes, cherchant leurs parents; Diamantis, avec une partie de ses fidèles, avec sa femme et ses enfants, se jeta dans une forêt épaisse, au-dessous de Milias, où les mères étouffèrent leurs petits enfants pour que leurs cris ne révélassent pas leur retraite à ceux qui les poursuivaient. Un destin plus terrible encore accabla la Macédoine. Les Grecs, à Naussa, avaient tué les quelques Turcs qui se trouvaient dans la ville, puis, ils étaient allés dans les campagnes pour y soulever les communes, et ils avaient incendié les villages chrétiens qui ne se prêtèrent pas à leurs desseins, et même la ville de Verria. Abdoulaboud se trouvait alors à la tête de quinze mille hommes dans le voisinage de cette ville; il s'avança avec ses troupes sur Naussa, prit d'assaut cette
* 23 avril. ville après qu'elle eut refusé de se rendre et y mit le feu *. Les trois chefs principaux furent dispersés : Zaphirakis tomba, avec quelques compagnons, dans les marais de Verria; Karatasos et Gatsos se frayèrent un chemin de la Macédoine vers l'Hellade, qui était alors libre. Des atrocités abominables marquèrent les traces des vainqueurs. Cent vingt communes furent livrées aux flammes; cinq mille

hommes furent tués ou vendus à Naussa, et autant à Palaiopyrgo; beaucoup d'entre eux furent torturés sans pitié; les femmes furent brûlées; les femmes enceintes furent martyrisées; les enfants furent égorgés sous les yeux de leurs parents, et les nourrissons furent pendus, de telle sorte que beaucoup de femmes se précipitèrent avec leurs enfants dans le marais (*l'eau noire*), près du port de Palaiopyrgo, pour échapper à l'infamie et à la torture. Un grand nombre de juifs et même des chrétiens, altérés de sang, suivirent l'armée turque pour avoir leur part dans ces transports de fureur. Les femmes des trois chefs avaient été faites prisonnières; celle de Gatsos abjura sa foi par crainte des tortures qui attendaient ces malheureuses; les deux autres furent torturées dans la maison du terrible vizir jusqu'à ce qu'elles mourussent.

La Grèce orientale. Odysseus

Comme nous venons de le voir, les Turcs, avec une grande activité, avaient complétement débarrassé d'insurgés les pays sur les derrières de l'armée de l'est, que Chourchid-Pacha formait peu à peu en Thessalie et dont il assurait l'approvisionnement. Pendant ce temps, les Grecs eux-mêmes, par leur manque d'unité et d'union, semblaient avoir pour dessein, d'enlever du chemin des Turcs tous les obstacles qu'ils pourraient rencontrer sur leurs flancs en Eubée et devant eux dans la Grèce orientale. Les primats civils, dans le gouvernement central, comme dans les sénats locaux des provinces, dominés par un sentiment de jalousie, n'osèrent pas encore, dans la grande crise de la campagne de cette année qui nous occupe, faire ce qu'ils n'avaient pas osé faire auparavant, et ce qui pourtant aurait été indispensable pour le succès des projets militaires et ce que la nécessité impérieuse, déjà à ce moment, comme plus tard, indiqua comme mesure de plus en plus urgente: ils n'osèrent pas accorder au plus capable des chefs mili-

taires des pouvoirs étendus et une grande liberté pour agir
suivant son jugement. Pensant à l'égoïsme grossier de ces
vaillants soldats, leurs adversaires naturels et les ennemis
implacables de tous les hommes de cabinet et des diplo-
mates, les primats civils semblaient considérer comme une
pure impossibilité de leur inspirer un dévouement volon-
taire pour le bien public et pour le gouvernement central,
d'opposer des barrières naturelles à leurs désirs continuels
d'empiéter là où ils n'en avaient pas le droit, pas même en
donnant une sphère d'action aussi vaste que possible à leur
ambition légitime. Dans le Péloponèse, c'était Kolokotronis
qui aurait eu le plus de titres à une position aussi privilégiée,
comme dans la Grèce orientale c'était Odyssevs. Fils du cé-
* P. 40. lèbre klephte Androutsos * de Locride et d'une mère alba-
naise de Prévéza, ayant perdu son père à l'âge de douze ans
et ayant été élevé à la cour d'Ali-Pacha, Odyssevs, par sa
naissance et par son éducation, était à moitié Albanais, à
moitié Grec, et semblait avoir reçu une part plus large des
vices nationaux qui caractérisent les deux races, c'est-à-
dire de la perfidie et du désir de vengeance de l'une, et de
la fausseté et de l'astuce de l'autre, que de leurs vertus et
de leurs qualités distinguées. D'un naturel inquiet, violent
et intraitable, il avait acquis, par sa mauvaise éducation à
Janina, tous les défauts et tous les vices turcs, et s'était
habitué à la débauche et à la cruauté, à la cupidité et à la
poursuite effrénée de la fortune, à l'incrédulité et au li-
bertinage en fait de religion. Les chansons satiriques des
Grecs flagellaient, déjà à l'époque même de sa plus grande
gloire, ces qualités d'Odyssevs et mettaient, sous ce rap-
port, son lieutenant Gouras au-dessus de lui : mais il faut
avouer que ces qualités lui donnaient une supériorité pro-
noncée sur tous ceux qui l'entouraient. Celui qui, dans la
lourde atmosphère de la superstition grecque et turque

devient par lui-même un esprit fort, trouvera les autres par cela même disposés à lui supposer une intelligence supérieure; tous les étrangers remarquaient avec plaisir le bon sens d'Odyssevs, sa perspicacité, son désir de savoir et de s'instruire; mais la ruse, avec laquelle il savait tromper Francs et Orientaux, et sa dissimulation, grâce à laquelle, malgré la méfiance même qu'il inspirait, il savait se draper des dehors vertueux d'un honnête homme, étaient achevées dans leur genre. A ces dons de l'intelligence, Odyssevs joignait de grands avantages extérieurs; il avait les traits réguliers, la taille belle, il était, comme l'Ulysse d'Homère, dont il portait le nom, un coureur agile et leste; ses manières avaient quelque chose d'altier et d'imposant, de même que tout son extérieur et tous ses mouvements portaient l'empreinte de la force. C'est pour cela qu'Ali-Pacha l'avait distingué de bonne heure; il lui avait donné une femme richement dotée de Kalavryta, et il l'avait nommé chef des Armatoles à Lévadia et à Talantion, de sorte qu'il devint un objet de l'envie des fils d'Ali eux-mêmes. Au commencement de la guerre contre Ali, le peuple de ces éparchies s'était soulevé contre l'autorité d'Odyssevs et avait choisi pour son chef le vaillant Diakos; Odyssevs, chassé du pays, avait dû battre en retraite jusqu'à Janina, d'où il s'était rendu en Ithaque [1]. Lorsque ensuite la révolution avait éclaté, il était retourné dans les montagnes et avait fait, après la mort de Diakos, son apparition sur le théâtre de la guerre où, par son audace et sa vaillance, il se fit bientôt estimer des Grecs et redouter des Turcs qui l'appelaient Giaour-Pacha. Son nom seul éblouissait au loin les imaginations. Lorsqu'il apprit cela, on remarqua

[1] Ces détails ont été empruntés à Raybaud, un des philhellènes les plus instruits et les plus indépendants.

qu'Odyssevs commença à avoir quelque soin de sa réputation et que, par égard pour la conservation de cette bonne renommée, il maîtrisait même vis-à-vis de ses ennemis la soif de vengeance, qui était un des traits les plus saillants de son caractère. Il peut être difficile de dire si l'on aurait pu prendre un tel homme par les meilleurs côtés de sa nature afin de lui faire servir, dans un sens plus large, la cause de la patrie qui n'était à ses yeux, comme aux yeux de tous les hommes de sa trempe, qu'un prétexte pour servir ses propres intérêts. La diplomatie autrichienne le considérait comme l'homme « le plus accessible, » s'il s'était agi de négocier avec les insurgés la cessation des hostilités. Tous ces capitaines se regardaient comme les successeurs naturels de leurs anciens maîtres qu'ils venaient de chasser; ils ne voulaient être gouvernés, ni par le gouvernement, ni par la constitution, ni par les lois, et, bien qu'ils concédassent la nécessité d'une direction suprême et centrale, ils voulaient être leurs propres maîtres souverains, du moins dans leurs districts particuliers. Cette ambition inspira à Odyssevs peut-être plus de projets et des desseins plus dangereux qu'à la plupart des Grecs qui étaient dans la même position que lui. Il y avait, du reste, parmi ces projets, plusieurs qui pouvaient parfaitement bien avoir pour but aussi le bien public. Vers l'époque où l'invasion des Turcs était imminente, il paraissait nourrir la pensée de fonder pour lui-même une position où un pouvoir indépendant en Eubée, tout en poursuivant le projet de s'emparer de la direction suprême des affaires dans la Grèce orientale. L'aréopage et le gouvernement central auraient dû essayer de tirer profit du juste instinct qui faisait agir Odyssevs plutôt que de se brouiller, par des querelles jalouses, avec un homme qui, au bout du compte, leur était indispensable.

Néophytos, l'intrépide évêque de Karysto, avait essayé, au commencement de l'année, d'exciter les habitants des contrées de l'Eubée autour de Karysto à faire une seconde tentative contre cette ville, surveillée par Omer-Bey qui était toujours prêt à repousser les attaques. Les chefs des communes assemblés à Alivéri choisirent, comme chef de leur entreprise contre Karysto, Elias Mavromichalis, que le gouvernement avait nommé commandant à Athènes. Dès qu'il se fut uni aux Eubéens*, Odyssevs annonça aussi à Néophytos qu'il se joindrait à lui avec deux mille hommes. Elias partit* de Mésochori pour Stoura où il enferma les Turcs dans leur ville. Mais Omer-Bey arriva de Karysto pour les dégager et battit un corps de troupes envoyé contre lui; aussitôt les assiégeants de Stoura s'enfuirent. Elias essaya en vain d'arrêter les fuyards; cerné avec sept hommes seulement dans un moulin à vent sur le sommet d'une colline, il voulut se frayer un chemin, l'épée à la main; mais deux d'entre eux s'échappèrent seuls; le vaillant fils du bey maguote tomba la première victime de sa famille. Néanmoins les chefs d'Alivéri se sentirent encouragés à une seconde attaque contre Karysto, lorsqu'à ce moment Odyssevs arriva avec trois cents hommes. Il prit position près de Plakota où il coupa l'eau dont s'approvisionnait la ville de Karysto. Mais une sortie des Turcs dispersa encore ces assiégeants et Odyssevs s'enfuit à Mélisso et à Stoura en réunissant les siens à Vrysakia ; le corps de troupes qui campait là subit, immédiatement après, un grave échec à Kastella où le vaillant Angélis perdit la vie. Odyssevs lui-même passa seul sur le continent, ne rendant compte à personne de sa fuite singulière dans laquelle on crut déjà voir une trahison. Mais c'était en réalité l'aréopage de la Grèce orientale qui l'avait rappelé* pour des affaires qui ne permettaient pas à cet homme ambitieux

Suite.

* Mi-janvier 1822.

* 23 janvier.

* Fin de février.

d'hésiter un moment à écouter leur appel. La tournure fâcheuse que prenaient les affaires en Eubée avait déterminé cette autorité habituée à se transporter, un peu comme des nomades, d'un endroit à l'autre dans les éparchies, à s'établir à Lithada, en Eubée, pour faire les préparatifs d'une campagne sur la côte opposée, en Magnésie, et pour encourager ainsi en même temps les Eubéens, les Olympiens et les Macédoniens. Ypsilantis, las de garder sa position dans laquelle il se trouvait relégué dans le Péloponèse, avait passé l'isthme et, bien qu'en déployant sa bannière hétairiste le prince eût, dès le commencement, indisposé l'aréopage contre lui, le gouvernement central avait néanmoins réussi à rétablir la paix et la concorde entre Ypsilantis et les membres de l'aréopage. Les chefs grecs, réunis en grand conseil de guerre sous la présidence du prince, résolurent* donc à Pralos, sur la frontière dorienne, de faire transporter l'armée hellénique de l'est, forte de sept mille hommes, à grands frais d'armements et de transport, au golfe Maliaque pour y faire trois mouvements combinés contre Zitouni, Patratsik et Kompotadès. Le premier des trois corps débarqua* et campa sous les ordres d'Odyssevs à Hagia-Marina, où il commença à se battre avec les Turcs de Zitouni en attendant les entreprises contre les deux autres endroits. Mais l'exécution en fut retardée d'abord par un délai de Mitsos Kontoyannis; puis, lorsque Nakos Panourgias exécuta* seul son expédition contre Patratsik, on se battit pendant six jours dans cette ville en flammes, mais sans arriver à un résultat, même après que Kontoyannis aussi fut venu avec ses troupes. Pendant ce temps la position des Grecs à Hagia-Marina aussi était devenue telle qu'on ne pouvait plus la tenir, dès que les Turcs avaient pris près d'Avlaki une position plus élevée d'où ils attaquaient les Grecs à coups

* Commencement d'avril.

* Mi-avril.

* 14 avril.

de canon. Une attaque nocturne, qui seule aurait eu encore quelques chances de succès, fut abandonnée au moment où on allait l'exécuter, puisque Odyssevs, prévoyant une défaite, en avait dissuadé les Grecs. Tous les chefs décidèrent donc qu'on se retirerait sur les navires; mais il y avait à bord de ces vaisseaux deux membres de l'aréopage dont l'un était Drosos Mansolas qui avait un intérêt particulier dans cette expédition entreprise pour encourager ses compatriotes en Thessalie; tous les deux s'opposèrent de la manière la plus violente à la décision des capitaines, décision qui devait nécessairement détruire les dernières espérances des Macédoniens, des Olympiens et des Eubéens. La discussion s'échauffait et menaçait de prendre une tournure fâcheuse lorsque Odyssevs laissa échapper dans sa réplique des expressions inconvenantes; une explosion d'indignation éclata dans tout l'équipage, qui l'appela un traître; à ce moment, on entendit tout à coup du côté de la terre des coups de fusil; aussitôt tous s'unirent pour courir au secours des frères attaqués. Les Grecs repoussèrent une troupe de Turcs à la tête de laquelle tomba un cavalier brillamment armé, le général de l'armée turque lui-même, comme on l'apprit plus tard. Après ce combat, les aréopagites eurent des motifs pour écouter, malgré leur opposition antérieure, les représentations d'Odyssevs et pour embarquer à la tombée de la nuit l'armée à Hagia-Marina. Néanmoins ils conçurent une aversion profonde contre lui et contre Ypsilantis dont Odyssevs, dans des vues intéressées, avait embrassé la cause, comme Kolokotronis l'avait fait auparavant dans le Péloponèse. Ces deux hommes restaient à Dadi (ancienne Amphikleïa) formant des intrigues; Odyssevs, dans l'intention méchante d'exaspérer l'armée contre l'aréopage, envoya de là sa démission *. L'aréopage l'accepta, oubliant

* 28 avril.

l'importance d'un homme tel qu'Odyssevs à un moment aussi périlleux, homme qui avait fourni des preuves de l'habileté avec laquelle il savait faire des montagnes de l'est un boulevard pour les contrées libres situées au sud d'elles. En même temps, le gouvernement de la Grèce orientale demanda au gouvernement central de nommer à la place d'Odyssevs Christos Ballaskas, Souliote, qui avait fait son éducation militaire au service des Anglais, et de rappeler Ypsilantis. Le gouvernement prit une mesure intermédiaire en envoyant, pour faire la paix, Ballaskas avec l'ancien serviteur d'Ali-Pacha, Alexis Noutsos, ancien ami d'Odyssevs auquel il avait même sauvé la vie. Ces deux hommes paraissaient réussir dans leur tâche. Mais le gouvernement se laissa tromper sur les dispositions de l'armée par une adresse émanant d'adversaires d'Odyssevs et
* 26 mai. d'Ypsilantis et il renvoya * encore une fois les deux délégués dans l'Hellade avec la mission secrète de rappeler Ypsilantis et de mander Odyssevs devant le gouvernement. Le rusé chef eut connaissance très-complète de tout cela. Il crut qu'on en voulait à sa vie; l'école de Janina lui avait appris à considérer comme la politique la plus naturelle celle qui se débarrasse de ses ennemis suspects. Le corps principal de l'armée grecque de l'est était à cette époque encore dans le voisinage de Patratsik; la troupe d'Odyssevs était à Drakospilia, près des Thermopyles. Au lieu d'aller d'abord au corps principal de l'armée et de prendre de là une escorte pour se faire conduire à Drakospilia, les deux délégués se laissèrent persuader que cette précaution était inutile. A Dadi ils rencontrèrent Odyssevs ; pour l'éviter, ils se tournèrent vers Drakospilia, mais Odyssevs les poursuivit avec ses quelques compagnons qui l'entouraient, il les fit attaquer, du côté opposé, par son régiment à Drakospilia et les força à se rendre après qu'ils

se furent réfugiés dans l'église. Puis il fit lire leurs dépêches devant ses gens qu'il excita par des discours habiles, en disant que Noutsos leur avait été envoyé comme roi et Ballaskas comme général en chef; tout cela lui importait peu, ajouta-t-il, puisqu'il allait se retirer en Ithaque pour s'y livrer aux joies tranquilles de la famille; les soldats pourraient juger eux-mêmes s'il était bon après avoir secoué le joug des Turcs d'en reprendre un autre. « Qui voulez-vous de moi ou d'eux ? — demanda-t-il enfin à ses auditeurs excités. — C'est toi que nous voulons ! — Punissez alors vos ennemis et les miens ! » En prononçant ces paroles, Odyssevs partit en abandonnant les deux malheureux à ses soldats qui les assassinèrent*. L'aréopage * 6 juin.
insista dès lors avec plus de force auprès du gouvernement pour qu'il fît arrêter Odyssevs et qu'il fît séparer Nikitas et Gouras d'avec lui. Le gouvernement mit aussitôt à prix la tête d'Odyssevs*. Mais personne n'osa se lever contre cet * 15 juin.
homme redouté de tous qui, couvant la vengeance, se retira au Parnasse. L'opinion publique était avec le proscrit. Gouras préféra refuser le commandement à Lévadia plutôt que de se séparer de lui; tous les hommes de guerre partageaient ce sentiment avec lui contre l'aréopage et contre le gouvernement. Ces événements exerçaient une influence tellement décourageante sur l'armée principale à Patratsik qu'elle se débanda entièrement. L'assemblée législative comprit alors quelles fautes impardonnables avaient été commises. Elle demanda la grâce d'Odyssevs au gouvernement*, qui ordonna alors à l'aréopage de ne * 6 juillet.
pas exécuter ce qui avait été décidé! Cette manière d'agir contribua seulement à augmenter encore l'ambition de ce chef, par le dédain complet que lui inspiraient les deux autorités gouvernementales, et à l'exciter encore davantage à faire ouvertement tous ses efforts pour obtenir le

pouvoir suprême dans la Grèce orientale et pour faire dissoudre l'aréopage.

L'expédition de Dramali dans le Péloponèse.

Tel était l'état des choses dans la Grèce orientale au moment même où l'orage, auquel on s'était attendu depuis longtemps, arriva de la Thessalie. Vers le milieu de l'année, et à l'époque où les escadres égyptiennes avaient augmenté la flotte turque de manière à lui donner une force imposante, Chourchid-Pacha avait terminé ses grands préparatifs pour l'armée orientale, dont les bruits, répandus afin d'intimider les ennemis, augmentaient encore de beaucoup le nombre. Il avait trente mille hommes, dont six mille cavaliers[1], et beaucoup d'artillerie; ses fantassins étaient, pour la plupart, des Albanais. Par une disposition particulière de la Porte elle-même, et sans que le séraskier y eût été pour quelque chose, cette armée avait été placée sous les ordres de Mahmoud, pacha de Drama (Dramali), homme distingué par son origine et par l'autorité dont il jouissait, que nous avons déjà appris à connaître comme le vainqueur de la Magnésie*. Il avait été nommé en même temps valessi de la Morée; il avait donc un intérêt tout personnel à conquérir sa province *in partibus*. Toute une série de dérébeys de Thrace, de pachas notables, tels que l'ancien grand-vizir Topalali-Pacha, l'ancien ministre de l'intérieur Erib-Achmed-Pacha, Hassan-Pacha, Ali-Pacha d'Argos, destiné aux fonctions de commandant de Nauplie, étaient placés sous ses ordres. Sans avoir vu un seul ennemi, l'armée franchit le Sperchios*. Les Grecs ne défendirent ni les Thermopyles ni les défilés du Kallidromos et du Knémis, où Odyssevs avait combattu avec tant de succès l'année précédente; les

* P. 244.

* 11 juillet.

[1] Leake (p. 87) donne ce chiffre d'après les communications d'un médecin particulier de Chourchid-Pacha, qui vit cette armée franchir le Sperchios.

troupes, que le vaillant défenseur du défilé avait actuellement autour de lui, étaient en trop petit nombre et trop peu exercées dans les armes, pour qu'on eût pu seulement songer à la résistance. L'armée des Turcs passa* par la vallée ouverte du Céphyse, et arriva à Thèbes. De toute la Béotie, les habitants s'enfuirent dans les montagnes. Les aréopagites se retirèrent à Xirochori, en Eubée. On envoya douze cents Turcs à Chalcis; à leur approche, le camp grec à Vrysakia fut levé momentanément; mais peu de temps après, les Olympiens, qui s'y réfugièrent sous Diamantis, occupèrent de nouveau cette position, et s'y maintinrent. Les forces turques arrivèrent un peu trop tard dans l'Attique pour sauver l'Acropole. La disette d'eau et les épidémies avaient forcé depuis peu* cette citadelle, bloquée[1] depuis six mois, sous la direction d'un Français du nom de Voutier, à se rendre après que les défenseurs eurent pris toutes les mesures de précaution possibles et sous toutes les garanties données par les consuls, les aréopagites et les membres du gouvernement. Malheureusement, l'arrivée des vaisseaux, devant transporter la garnison, avait été retardée jusqu'au moment de l'arrivée de l'armée turque, dont l'approche inspira aux vainqueurs grecs une peur et une fureur telles qu'oubliant la foi jurée, ils tombèrent sur les assiégés, sortis de l'Acropole, onze cent soixante personnes de tout âge et de tout sexe, et qu'ils massacrèrent tous ceux qui ne purent atteindre l'asile offert par Fauvel et Gropius, ces nobles consuls de France et d'Autriche. Après cet exploit infâme, tous les habitants de la ville et des campagnes s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants dans l'île de Salamis, pour échapper aux Turcs; l'Acro-

* 13 juillet.

* 21 juin.

[1] Voutier, p. 230 sq.

pole seule resta occupée par un petit nombre de capitaines avec leurs suites. S'avançant vers l'isthme, Dramali trouva sans défenseurs les deux parapets qui séparent la Béotie de l'isthme. Ni les chaînes des montagnes du Kithairon, ni celles du Parnasse, ni les grandes Dervennes entre l'isthme et la plaine de Mégare (les monts Onéens et Géraniens des anciens) ne furent défendues. Le gouvernement, qui s'était retiré à temps de Corinthe à Argos, avait perdu la tête, au sens propre et au sens figuré. Mavrokordatos était absent; il se trouvait à l'ouest de la Grèce. Les autres membres n'étaient pas à la hauteur du moment. A la première nouvelle de l'approche de Dramali, et dans un accès d'énergie, ils avaient résolu de lever le siége de Patras et de jeter toutes les troupes du Péloponèse dans l'Hellade; ils avaient donné aux capitaines devant Patras l'ordre sévère de marcher, en menaçant ceux qui leur désobéiraient de la confiscation d'un tiers de leur fortune; de la sorte, les représentations mêmes de Kolokotronis, démontrant la folie qu'il y avait à lever le siége de cette ville, réduite par la famine, au moment où elle allait se rendre, furent inutiles pour retenir les chefs, qui avaient reçu l'ordre de partir. Alors le commandant en chef, à qui la fortune ne devait pas sourire devant Patras, abandonné de ses frères d'armes, songea à employer toutes ses forces pour combattre Dramali dans les Dervennes, lorsqu'il reçut du ministre de la guerre l'ordre de rester devant Patras, puisque le gouvernement regrettait beaucoup la cessation du siége et que les Dervennes étaient suffisamment protégées[1]. En effet, lorsque Dramali se fut avancé jusqu'à Thèbes, le gouvernement avait ordonné à Anagnostis, à Rhigas Palamidis et à d'au-

[1] Kolokotronis, p. 100, 101.

tres de se rendre avec des troupes nombreuses dans les Dervennes; mais nulle part les chefs n'avaient pu les arrêter devant l'ennemi. Les essais les plus énergiques, faits par quelques vaillants capitaines pour maintenir leurs soldats dans les défilés, avaient été vains. Tous étaient frappés d'une frayeur qui les paralysait. Tous se débandèrent dans une fuite désordonnée et désespérée. Partout où ils parvenaient, les fuyards, en doublant le nombre des ennemis, parlaient de défaites là où il n'y avait pas eu de bataille, et jetaient ainsi la confusion et le désespoir dans la population jusqu'à Argos et à Tripolitza. Rhigas Palamidis avait abandonné son poste avec les siens, sans tirer un coup de fusil, et cependant il raconta partout qu'il avait cédé à une troupe supérieure en nombre, à soixante mille Turcs. Sans trouver d'obstacles, l'armée turque se répandit dans la plaine de Corinthe. Elle trouva cette ville peuplée de hiboux, solitaire et mélancolique, désertée par tous ses habitants; elle trouva désertée même la citadelle gigantesque, qu'on ne peut comparer à aucune autre forteresse située sur une montagne, ce rocher imprenable et bien pourvu d'eau d'Acrocorinthe, qui, de la hauteur de dix-huit cents pieds, projette son ombre sur deux mers et domine huit des États les plus célèbres de l'ancienne Grèce. Le commandant, prêtre du nom d'Achillevs Théodoridis, qui aurait pu y faire, avec une poignée de soldats, la diversion la plus forte contre les Turcs, fut assez barbare et assez lâche pour faire égorger d'abord les Turcs prisonniers, et parmi eux Kiamil-Bey, torturé depuis si longtemps, et pour abandonner ensuite la place forte; mais il fut frappé d'une condamnation tellement sévère, prononcée contre lui par la voix populaire, que, saisi de honte et de désespoir, il se brûla plus tard la cervelle. D'abord, Dramali n'osa pas croire à sa bonne fortune; il y soup-

çonna une ruse de guerre; mais une fois rassuré et certain* de la possession de la forteresse, il semblait avoir une confiance aveugle dans son étoile. Youssouf-Pacha vint de Patras renforcer encore son armée. Dans le conseil de guerre, ce dernier et Ali-Pacha d'Argos, connaissant tous les deux le pays, conseillèrent d'avancer en trois divisions séparées et en même temps jusqu'à Argos, à Kalavryta et à Patras, pour fractionner les forces des Grecs et pour s'assurer les subsistances. Mais Dramali semblait vouloir recueillir tout seul tous les honneurs de la campagne et se conquérir seul son pachalik. Après avoir épousé, à Corinthe, la veuve de Kiamil-Bey, il se mit en mouvement avec toute son armée pour marcher sur Argos. Les habitants de tous les villages de l'Argolide s'enfuirent de la manière la plus précipitée. Le gouvernement s'embarqua sur deux goëlettes, pour se rendre à Hermione; mais il était tombé dans une telle faiblesse et dans un tel mépris, qu'il ne put pas même conserver l'argent sauvé des églises et des couvents, que lui enlevèrent les matelots, sous prétexte qu'on leur devait des arrérages de solde. Une affreuse bande de Magnotes guetta, avec des projets sinistres et infâmes, le moment où la ville d'Argos serait abandonnée à elle seule; mais s'impatientant dans leur attente, ces brigands poussèrent pendant la nuit le cri d'alarme : « Les Turcs! » Tous les habitants de la ville se jetèrent dans la plus grande confusion sur la route de Lerna, et les Magnotes profitèrent de ce moment pour se livrer au pillage le plus honteux; les étrangers, les indigènes, les Chiotes réfugiés, les Kydoniens, qui, d'abord chez eux et ensuite à Chios, avaient été livrés aux Turcs, tombèrent là encore entre les mains de leurs propres compatriotes ou coreligionnaires, pour être dépouillés par eux. Nauplie venait de conclure* une capitulation dont

* 17 juillet.

* 30 juin.

l'exécution n'avait été retardée que par le manque de vaisseaux de transport; le traité conclu et le siége cessèrent alors d'eux-mêmes; on garda seulement, des deux côtés, les otages, et une petite garnison d'Hellènes et de philhellènes se maintint dans la petite *tour sur la mer*. Comme autour d'Argos, les environs de Nauplie ressemblaient bientôt à un vaste désert dépouillé de tout. La ville d'Argos elle-même avait été entièrement abandonnée. Seul, le Magnote Kariyannis monta bravement, avec dix compagnons de la même trempe que lui, au château fort de Larissa, où il arbora le drapeau grec. Cinquante cavaliers turcs envoyés en avant à Argos ne trouvèrent nulle part de résistance. Ils annoncèrent* à Nauplie l'approche de Dramali, et occupèrent hardiment la ville d'Argos. Ceci finit par irriter Kariyannis dans son château; ramassant quelques habitants d'Argos, il rejeta les Turcs hors de la ville, et retourna à l'Acropole s'abriter sous son drapeau. Cette conduite valeureuse allait recevoir une grande et une noble récompense; sans qu'on eût pu l'espérer, un corps de troupes grecques vint, sous Barbitsiotis, renforcer la garnison du château, où bientôt après Ypsilantis, trois Mavromichalis et Panos, fils de Kolokotronis, vinrent, avec les forces réunies de sept cents hommes, se joindre à la petite troupe de Kariyannis, qui avait donné un exemple de vaillance destiné à sauver la Grèce d'une ruine déjà achevée et inévitable, suivant toutes les apparences.

* 18 juillet.

Kolokotronis.

Ces renforts avaient été envoyés par les capitaines et les primats les plus notables, qui, dans ce moment d'un danger extrême, comme cela arrivait souvent à cette race, passèrent tout à coup de la discorde à l'union dans leurs actions. Kolokotronis, qui, brouillé avec le gouvernement, avec le sénat du Péloponèse et les primats de Ca-

riténa et de Kalavryta, avait dû lever le siége de Patras, était venu, avec deux mille hommes, à Tripolitza, où ceux qui étaient ses ennemis dans le sénat s'éclipsèrent au plus vite, tandis que ceux qui restèrent lui tendirent la main avec sincérité, afin de s'unir avec lui pour une action commune; c'était précisément au moment où les propres gens de Kolokotronis commençaient à faiblir et à déserter, dès que la terreur universelle se fut répandue aussi dans ces pays-là. En même temps, Mavromichalis et aussi Ypsilantis, dont la conduite, malgré tant d'humiliations subies, était encore toujours dictée par l'honneur militaire, étaient partis pour Tripolitza, afin de délibérer avec le sénat et avec Kolokotronis. Ce dernier, qui s'était tout de suite mis en route pour Argos, les rencontra à Tabouli; de là, ces trois hommes, exposant au danger leurs propres personnes et leurs familles en premier lieu, avaient d'abord envoyé les renforts au château fort d'Argos. Kolokotronis, qui déploya dans ces temps une circonspection et une vigueur merveilleuses, devint alors l'âme des opérations ultérieures. Cet homme avait jeté les racines de sa force, déjà au temps où il était encore klephte, dans l'éparchie de Cariténa, l'éparchie la plus populeuse et la plus guerrière, après le Maïna; quant à son influence dans le reste du Péloponèse, il l'attribua lui-même au nom de sa famille, à sa connaissance des localités et de la langue des indigènes, mais avant tout à l'extinction des vaillantes familles des anciens klephtes du temps des Zacharias, des Nikotsaras et des Vlachavas, qui, d'après lui, auraient délivré la péninsule dans l'espace d'une année, s'ils avaient vécu encore. En s'unissant à des familles influentes, il donna une importance de plus en plus grande à la considération qui lui avait été transmise par ses ancêtres; dans ses vaillants fils, dans son neveu Nikitas et

dans son beau-frère Koliopoulos, il trouva toujours des aides et des soutiens fidèles; son fils Panos épousa la fille de la riche Bobolina; le faible bey magnote se laissa presque entièrement diriger par lui. La prise de Tripolitza avait porté sa renommée au loin; le peuple leva ses regards vers lui, comme vers son protecteur et son défenseur dans la guerre; pour la populace avide de butin, il n'y avait pas de nom plus grand que le sien. Nous avons pu voir qu'après ces succès, Kolokotronis s'était constamment efforcé d'arriver au but de ses désirs ardents, au commandement des troupes devant Patras, afin de frapper, par la prise de cette ville, un coup décisif pour la délivrance du Péloponèse, qu'il voulut entièrement purger de ses ennemis. Depuis qu'il avait été effectivement placé, en mars, à la tête des troupes qui assiégeaient Patras, il avait ouvertement résisté à un ordre postérieur du gouvernement, qui avait voulu l'envoyer dans la Grèce occidentale, et il avait insinué la menace qu'il en appellerait au sénat péloponésien de l'inopportunité de cette mesure, en disant qu'il fallait éteindre l'incendie dans sa propre maison, avant de le faire chez le voisin! Comme Odyssevs dans les affaires de l'Eubée, Kolokotronis, on le voit, avait le sentiment juste des besoins vrais et immédiats de la guerre dans le Péloponèse; mais malheureusement, comme Odyssevs, lui aussi avait trop peu de ces grands traits de caractère qui auraient dû lui faire poursuivre ses projets salutaires avec l'abnégation et le désintéressement nécessaires pour inspirer la confiance. Les primats civils ne voyaient pas dans son zèle contre Patras l'amour de la patrie, ni la science militaire, mais seulement une ambition vulgaire et une cupidité sordide. Sa soif des richesses s'était montrée sous sa forme la plus laide, pendant les négociations au sujet de la reddition de Tripo-

litza. Après qu'on lui eut vu, à cette occasion, enlever à la cause commune des sommes énormes, déposées ensuite dans des banques étrangères auxquelles la patrie dut plus tard les emprunter sous des conditions excessivement onéreuses[1], on s'imagina qu'il ne s'efforçait tant de prendre Patras que pour prélever, dans la capitulation, la part principale du butin pour sa propre bourse; on crut qu'une cupidité insatiable était le seul mobile de toutes les actions de cet homme, dont l'avarice grossière se dépouillait de tout sentiment de honte. Il en fut de même pour son ambition. Plus que sa soif des richesses, les archontes craignaient, dans ses projets contre Patras, le désir de Kolokotronis de se rendre grand et fort dans la péninsule, et ils ne voyaient dans son hostilité contre la polyarchie que les efforts d'abattre tous ses rivaux, dans l'espoir peu patriotique de jouer le rôle d'un autre Ali-Pacha. Ils le croyaient capable, au commencement de sa carrière, de ce que ses ennemis et ses accusateurs lui imputaient vers la fin de sa vie politique, c'est-à-dire : « de causer plus de maux à la patrie qu'il ne lui faisait du bien. » Effectivement, d'après la seule apparence physique de cet homme, on pouvait le croire capable des choses les plus mauvaises. Même pour ses admirateurs étrangers, comme pour Voutier, son extérieur était des plus frap-

[1] M. Gervinus a été ici induit en erreur par des auteurs malveillants qui ont voulu ternir le nom du vieux Kolokotronis. Nous pouvons assurer que jamais le vieux chef klephte n'a envoyé la moindre somme d'argent aux banques de l'Europe, ni prêté à des conditions onéreuses. C'est une erreur que nous croyons de notre devoir de rectifier pour donner à ce portrait toute sa vérité. Comme preuve, nous pouvons assurer que le vieux Kolokotronis n'a laissé, après sa mort, qu'une fortune très-modeste. C'est son fils Gennaios, qui, en se servant de l'influence, que lui donnait le nom de son père, a fait sa fortune du temps de la puissance de Kapodistrias.

(*Note des traducteurs.*)

pants; il avait la taille d'un athlète, et à l'âge de cinquante-six ans, il supportait facilement les plus grandes fatigues; l'ensemble de sa physionomie, ce visage dur, maigre et basané, ces yeux creux et obliques, ce regard sombre et fixe, ces cheveux noirs flottants sous le bonnet rouge de klephte, cette épaisse moustache sous un grand nez aquilin, ces traits marqués qu'éclairaient tantôt l'explosion de la passion, tantôt une gaieté bruyante, pouvaient faire dire à Gordon qu'un peintre trouverait difficilement un modèle plus romanesque pour le portrait d'un chef de brigands, que ne l'offrait la personne de Kolokotronis. A cet extérieur correspondait toute sa manière d'être, qui faisait une grande impression sur les hommes les plus différents. Ce fils des montagnes, qui, pendant longtemps, il est vrai, s'était plié au service militaire régulier, ne se laissait cependant, en aucune façon, amener à se subordonner d'une manière quelconque à ses compatriotes, auxquels, dans le sentiment de sa dignité, il se croyait supérieur, sans exception aucune. Emporté, irritable, violent, il n'avait pas pu s'empêcher auparavant, même sous la juridiction étrangère, à Zakynthos, de se faire, à l'occasion, droit lui-même et à sa façon sauvage, de sorte que cette manière d'agir et de procéder suivant ses propres inspirations était dès lors devenue pour lui une seconde nature. A un moment donné, il avouait qu'il s'était laissé entraîner par son emportement; à un autre moment, il prétendait l'avoir jeté à la mer, et alors il faisait à ses compatriotes de longs et beaux discours au sujet de leurs querelles et de leurs dissensions, mais toujours dans la supposition qu'on *lui* laisserait la décision et la liberté d'agir comme il l'entendrait. Dans d'autres occasions, il résistait ouvertement à ses supérieurs avec un manque d'égards impertinent, et quand la colère s'empa-

rait de lui, il n'avait pas le moindre scrupule à se moquer du gouvernement dans des lettres insolentes, ou à donner des coups de bâton aux messagers de ce dernier, à déchirer ses lettres et même à menacer de l'épée ses membres ou ses serviteurs en personne. Il lui eût été d'autant plus difficile de se dépouiller de cette nature de klephte, qu'il y mettait toute sa gloire, et qu'il aimait avec orgueil insister sur la mission nationale des klephtes. Il est vrai que, dans la lettre railleuse qu'il avait adressée
* P. 232. au kiaya Moustapha-Bey*, il avait eu l'idée de se servir dans un passage du nom de klephte comme d'un terme d'insulte, et de dire au Turc avec un ton de reproche : « qu'on l'avait considéré comme un soldat régulier, mais qu'il était venu les combattre en klephte. » Mais c'était tout à fait comme pour appliquer le proverbe grec, qui dit : « L'âne disait au coq : Grosse tête que tu es! » En effet, sa manière d'être était comme sa manière de combattre, qui était toujours celle d'un vrai klephte.

Simple et rude dans toutes ses manières, il méprisait tous les costumes et toutes les absurdités de la dernière mode, tout le clinquant et tous les titres de parade. « On m'a appelé, dit-il dans son autobiographie, qu'il dicta lui-même, le Très-Noble, le Très-Illustre et même le Tout-Saint, sans que je fusse changé pour cela; *je suis toujours le même.* » Et même, lorsque sa position sociale se fut déjà modifiée, et que son fils Konstantinos épousa la petite-fille de Karadjas, il n'épargna pas ses sarcasmes à cette alliance du bonnet (klephte) et de la pelisse (de boyard). Lorsque, comme délégué officiel, il reçut Ypsilantis à son premier débarquement, à Astros, on avait préparé à l'européenne une table entourée de chaises; mais Kolokotronis la renversa du pied, en disant : « que des palikares devaient manger assis par terre, et laisser ces mœurs-là

aux Francs. » Son mépris pour le gouvernement grec était principalement causé par la circonstance qu'il y avait parmi ses membres de ces ecclésiastiques, de ces écrivassiers, de ces faux-Francs en habit qu'il avait en horreur, et de ces amis à l'un desquels, dans une lettre venue d'Europe, étaient échappées une fois ces paroles naïves : « Ou *nous* deviendrons libres, ou *vous* périrez! » Kolokotronis lut ces paroles en partant d'un bruyant éclat de rire, et, en effet, elles étaient faites pour exciter et pour justifier tout l'orgueil du klephte. Mais tous ces traits, qui donnaient à Kolokotronis, aux yeux des gens délicats, la réputation d'un homme grossier et brutal, le rendaient cher aux hommes de guerre, qui vénéraient en lui leur prince naturel, et qui se sentaient attirés vers lui par une fascination semblable à celle que Wallenstein exerçait sur ses soldats, de sorte qu'un des adversaires mêmes de Kolokotronis (Botiotis) l'appela plus tard « leur roi. » Même après les plus grandes défaites, il n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir de petites armées de montagnards partout où il se montrait ; s'il arrivait à ces bandes de quitter leur chef subitement, il les rassemblait de nouveau avec la même rapidité autour de lui. Sa bravoure intrépide, son activité incessante, sa confiance imperturbable en lui-même et en la cause de l'insurrection lui donnaient en retour la confiance du peuple. Une seule fois, au moment des soumissions forcées et volontaires, lorsque les Égyptiens étaient dans le Péloponèse, il craignit pour la cause de la patrie ; autrement, il était convaincu « que Dieu avait donné à la jeune liberté de la Grèce sa signature, et qu'il ne la reprendrait plus. » Parmi les nombreux chefs militaires, Kolokotronis fut le seul qui sût communiquer, même au peuple, ces sentiments pleins de courage et d'espérance. Parlant la langue du peuple,

il savait s'adresser au peuple et aimait à le faire; fils de l'Orient, il était particulièrement apte à parler à des Orientaux dans des adages frappants, dans des images, des similitudes et des paraboles toutes remplies de bon sens. A cause de ses connaissances variées et de sa longue expérience, le peuple l'appelait *le Vieux;* Kapodistrias le compara, pour son esprit, son amour de la patrie et la persévérance de ses efforts, à l'Ulysse de l'antiquité. La meilleure qualité de l'esprit du vieux renard, outre la finesse instinctive et admirable avec laquelle il savait juger les personnes et les affaires les plus différentes, consistait effectivement dans une ruse subtile et fine, telle qu'elle caractérisait peut-être plutôt le moderne Odysseus. Mais, d'un autre côté aussi, la grande époque au milieu de laquelle Kolokotronis se trouva placé l'éleva au-dessus de cette sphère particulière de la civilisation grecque, aussi bien sous le rapport intellectuel que sous le rapport moral et politique. Dans bien des choses, sa vue n'allait, pas plus que celle de ses compatriotes, au delà de l'horizon étroit de la nature romaïque; mais, de même que la Révolution française lui avait ouvert l'intelligence politique, et que Napoléon, « le dieu de la guerre, » lui avait fait comprendre l'art militaire, de sorte que Kolokotronis se sentit élevé au-dessus de ses anciennes vues turques et klephtes, si étroites; de même, sous le rapport national, Pierre le Grand l'avait amené à la conviction fort étrange dans la bouche d'un klephte : « que dans la lutte entre l'esprit de l'Orient et celui de l'Occident en Grèce, le salut ne pourrait venir que du siége de la culture intellectuelle et politique, par l'influence de l'Europe. » Superstitieux, faisant attention aux rêves, promettant aux saints de leur offrir des vœux, il n'avait pas une perception bien claire de ses croyances, et se sen-

tait rattaché par mille liens aux traditions religieuses de son peuple; mais quand il voyait la foi du charbonnier causer des malheurs, il lui arrivait souvent de se moquer de cette folie dans des sorties amères, et quelquefois même de parler des choses de l'autre monde sur le ton du corps de garde franc le plus frivole. Il était trop sobre d'imagination et un homme trop pratique pour donner dans l'enthousiasme des patriotes, quand, dans leur désir puéril de faire renaître l'antiquité, ils se plaisaient à prendre d'anciens noms helléniques, etc.; cependant il cédait aussi un peu à l'exaltation nationale et aimait à porter un casque, comme un symbole de l'antiquité grecque. Par sa violence involontaire et par son manque d'empire sur lui-même, Kolokotronis était, plus que tout autre, l'auteur et le fauteur de la guerre civile; néanmoins il savait respecter des adversaires politiques qui le méritaient, et évita, par un principe honorable, le meurtre politique. Il ne semblait pouvoir vivre en paix avec aucun gouvernement, puisque nul ne savait comment le prendre; cependant, plus tard, il vécut en bonne intelligence avec Kapodistrias, qui, malgré sa défiance première, entreprit de s'entendre avec lui, et qui y réussit. Les diplomates autrichiens, bien disposés pour les Turcs, croyaient qu'on pourrait facilement apaiser la révolution, si les Turcs, par des concessions, voulaient chercher des appuis dans les oligarques de la trempe de Kolokotronis; mais ce dernier proclama hautement devant Hamilton, l'ami des Grecs, que sa devise était le cri populaire : La liberté ou la ruine! Il niait qu'il fût un adulateur des Russes et un mangeur d'Anglais, ou qu'il fût le contraire, mais il était, disait-il, seulement l'ami de ceux qui étaient les amis de sa patrie. Tel que nous le connaissons, on pouvait voir dans ces paroles l'aveu qu'il aurait

été du parti de tous ceux qui se seraient montrés *avant* tout *ses* amis; mais à l'entendre parler plus tard, quand, avec la faconde d'un vieillard, il racontait sa propre vie, découvrant les faiblesses de tous ses concitoyens et glissant sur ses propres fautes avec une bonhomie simple et impudente, Kolokotronis était le seul patriote sincère, le seul général capable et le seul sauveur de la patrie, auquel la Grèce devait même l'expulsion des Égyptiens et la bataille de Navarin. Celui qui ne peut pas se retrouver dans les contradictions et dans les contrastes de ce caractère, ne doit pas oublier qu'il a affaire à une nature grecque, plus difficile à déchiffrer que celle d'un homme de l'Occident; en effet, ce qui fait le fondement du caractère grec, c'est l'absence de principes, à l'aide desquels, dans d'autres circonstances, il aurait pu prendre une direction et un développement bien différents. C'est là encore la raison pour laquelle cet homme, comme tous ceux qui lui ressemblent, s'est toujours montré le plus grand là où les circonstances et la nécessité ne lui laissaient pas le choix et le forçaient à suivre une seule direction. Tel était l'état des choses à ce moment où Kolokotronis fut appelé à faire les exploits les plus méritoires de toute sa vie.

Dramali dans l'Argolide.

Quinze jours seulement après le départ de l'armée turque des bords du Sperchios, celle-ci inonda l'Argolide; le général en chef lui-même vint à Argos *; le nouveau commandant de Nauplie, Ali-Pacha, fit son entrée dans cette ville au bruit du canon, et on commença le siége du château fort d'Argos. Pour observer les choses de près, Kolokotronis alla en personne dans la direction de Corinthe à Hagios-Géorgios, et fit occuper Dervénaki par cinq cents hommes, tandis que, d'après ces dispositions, Mavromichalis, avec les troupes attirées par la perspective du butin

* 24 juillet.

à faire à Nauplie, occupa une position forte et surtout très-avantageuse contre les attaques de la cavalerie, près du village aux moulins (Μύλοι) sur la pente du Chaon, près du lac couvert de roseaux de Lerna, siége de l'hydre, symbole des sources nombreuses du pays marécageux où les eaux de l'Erasinos (Képhalary), venant du lac de Stymphale, quittent leur lit souterrain pour se montrer au jour. Le plan de guerre du *Vieux* était d'arrêter dans ces lieux les progrès des Turcs et de les empêcher de pénétrer dans l'intérieur du Péloponèse en franchissant les défilés difficiles d'Hysiai et du Parthénion qui séparent la plaine de l'Argolide de celle de Tégée. On voulait, avant tout, retenir les Turcs aussi longtemps que possible devant l'acropole d'Argos, empêcher l'arrivage des approvisionnements et fermer toutes les issues, pour réduire les Turcs par la famine dans l'Argolide dépouillée de tout, où, déjà avant l'arrivée des ennemis, les Grecs avaient brûlé tous les blés et tous les vivres dans toutes les villes et dans tous les villages. La lutte s'engagea donc d'abord dans des tentatives faites pour ravitailler ou dégager l'acropole. Dans une première entreprise, les Grecs postés près des moulins, d'après un accord préalable avec Plapoutas, occupant une position près de Schinochori, tombèrent de différents côtés sur les assiégeants et firent sortir * de l'acropole la majorité de la garnison pour laquelle la provision d'eau ne suffisait plus; aux deux cent cinquante hommes qui y restèrent, on promit de revenir bientôt, dans une seconde expédition, leur apporter des secours et des provisions. Mais cette seconde entreprise échoua puisque Plapoutas n'avait pas été averti à temps. Après cet échec *, Kolokotronis arriva en personne aux moulins et aida lui-même à faire sortir la vaillante troupe du fort. Il consola, encouragea et réprimanda les troupes un peu décou-

* 27 juillet.

* 31 juillet.

1er août. ragées en leur parlant pendant deux heures pour les exciter à la lutte qu'ils allaient entreprendre afin de délivrer la garnison de l'acropole : « les Turcs, disait-il, n'étaient que du lest. » Une attaque nocturne avec toutes les forces échoua, parce que les Arcadiens, qui s'étaient déjà avancés victorieusement, se virent tout à coup seuls sans être appuyés par les autres divisions destinées à entrer en lutte. Néanmoins, à un signal donné, les assiégés sortirent de l'acropole et arrivèrent tous sains et saufs aux moulins; on disait que les Albanais les avaient laissés passer sans les attaquer pour être les premiers à piller le château. Un des premiers défenseurs, celui qui avait arboré le premier le drapeau de Kariyannis sur l'acropole, y était resté endormi et se vit, à son réveil, au milieu d'une foule de musulmans pillards; il ramassa tout ce qu'il put trouver et, pris pour un Turc, il parvint heureusement auprès de ses compagnons. La grande armée turque resta alors pendant deux semaines dans l'Argolide sans rien faire. Bientôt la disette la plus pénible se fit sentir. On attendit en vain la flotte qui avait dû approvisionner le pays épuisé et sans la présence de laquelle on ne pouvait pas songer à pénétrer dans l'intérieur du pays vers Tripolitza. Une fois, pendant que la défense de l'acropole d'Argos durait encore, on avait annoncé l'arrivée de la flotte à la grande frayeur des Grecs et à la vive joie des Turcs; mais elle passa, sans s'arrêter, pour prendre le nouveau kapoudan-pacha à Patras, comme si l'expédition de l'armée de l'est ne la regardait nullement. L'armée, souffrant les tourments de Tantale, manquait surtout d'eau ; la plupart des sources étaient taries; les vivres apportés par les soldats étaient bientôt consommés; on en avait dû donner une grande partie à la garnison de Nauplie; l'*oka* de viande n'avait coûté que vingt paras à l'arrivée de l'armée, tellement on avait pro-

digué la viande de boucherie que les Turcs avaient apportée; mais après quinze jours, on n'en put plus avoir à aucun prix; les soldats affamés trouvaient à peine, dans les vignobles sur le bord de l'Inachus, quelques raisins verts qui, souvent, donnaient aux Turcs, quand ils en avaient mangé, la fièvre, s'ils ne trouvaient pas auparavant la mort sous les balles des Grecs qui les guettaient. Une expédition turque s'était avancée pour fourrager sur la route d'Epidaure jusqu'à Ligouri; on avait tout brûlé et incendié, mais sans trouver de vivres. A la famine dont souffrait l'armée, vinrent s'ajouter encore le découragement et des dissensions entretenues secrètement par les partisans de Chourchid-Pacha, jaloux du commandement de Dramali et des honneurs qui attendaient ce dernier. Argos était le théâtre de troubles journaliers. Le mécontentement des soldats s'accrut avec les malheurs et les souffrances qu'ils imputaient tous au général en chef en personne, puisqu'en refusant des conseils plus sages il avait mis l'armée dans cette position. Dramali dut songer à se rendre dans une autre éparchie; il se décida à battre en retraite vers Corinthe. Kolokotronis ayant pu prévoir cette résolution, distribua, pendant la nuit *, ses troupes dans les montagnes vers Tripolitza, donnant à chaque homme trois torches pour effrayer les Turcs qui n'osèrent plus quitter Argos, et pour leur ôter toute pensée de pénétrer dans l'intérieur du pays. Pour être sûr que les Turcs ne songeraient pas à prendre cette direction, Kolokotronis laissa le gros de son armée, huit mille hommes, dans sa position près des moulins; lui-même, avec une division moins forte, voulait fermer, près de Hagios-Géorgios et Dervénaki, les gorges entre Corinthe et Argos. Pétrobey appela ce plan un tour de klephte; lui et les autres désiraient que Kolokotronis se trouvât avec eux, parce qu'ils craignaient que

* 4-5 août.

les Turcs ne se frayassent un chemin dans cette direction. Dramali lui-même, dans le but de tromper les Grecs, fit tout pour le leur faire croire, parce qu'il en désirait retenir un aussi grand nombre que possible dans cette position, afin de trouver les routes de Corinthe sans défenseurs. D'abord il fit offrir, par un trucheman grec, l'amnistie à l'armée placée près de Lerna; après avoir essuyé un refus, cet envoyé dit aux Grecs, en confidence et comme coreligionnaire, de renforcer leurs positions puisque le pacha, dans le cas où les Grecs ne feraient pas leur soumission, se frayerait un chemin à Tripolitza les armes à la main. Kolokotronis eut le grand mérite de ne pas tomber dans ce piége. Comme il l'avait supposé *, l'armée turque se mit en marche vers Corinthe. Deux chemins y mènent de l'Argolide par les défilés de Berpati et de Dervénaki, qui conduisent des deux côtés de l'ancienne ville de Mycènes vers la vallée de Kléonai, d'où un autre passage mène vers la plaine de Corinthe. Les Turcs prirent le chemin de Dervénaki; mais les Grecs eurent occupé le défilé trois heures avant l'arrivée des ennemis. Un sentier conduit le long du torrent au fond de la vallée; les Turcs le voyant coupé par des retranchements, se retournèrent vers l'autre sentier qui, en suivant les anfractuosités de la vallée, conduit sur les hauteurs et porte le nom de la gorge de Hagios-Sostis. Kolokotronis y envoya, de ses propres gens, huit cents hommes de renfort, découvrant ainsi entièrement sa propre position, bien plus difficile à défendre, près du petit village de Hagios-Géorgios [1], à gauche des Turcs; mais il suppléa au manque de soldats par une ruse, en y arborant des drapeaux sur des mâts élevés et en en-

* 7-8 août.

[1] Il ne faut pas confondre ce Hagios-Géorgios avec le grand village très-peuplé, du même nom, situé plus au nord dans la plaine de Phlious (Phlionte).

tassant dans des endroits visibles au loin, des animaux et des vêtements pour faire croire à la présence d'une forte division occupant cet endroit. Attaquées de tous les côtés, les masses turques s'avancèrent cependant jusqu'à la gorge de Hagios-Sostis qui n'était pas gardée par les Grecs, et ils réussirent à pousser péniblement et en fort mauvais état six mille hommes à travers les montagnes jusqu'au chan de Kourtésa (l'ancienne Kléonai). Par hasard, Ypsilantis, Nikitas et Dikaios passaient, le même jour, à deux heures de marche du lieu du combat, pour se rendre par Aginori à Corinthe afin d'occuper les grandes Dervennes et d'empêcher de nouveaux renforts turcs de franchir l'isthme. Attirés par le bruit du combat, ils prirent la direction de Hagios-Sostis, occupèrent la gorge et barrèrent ainsi le chemin aux Turcs qui s'avançaient à la suite du premier corps. Refoulés de devant, de derrière et des deux côtés dans cet endroit étroit où aucune balle ne manquait son but, les Turcs essayèrent de s'avancer vers Kourtésa, mais ils furent poussés vers un précipice au-dessous de l'église de Hagios-Sostis et précipités en masses compactes dans l'abîme. Beaucoup de Turcs voulurent se réfugier à cheval sur la hauteur, d'autres y poussèrent des bêtes de trait chargées, mais tous glissèrent sur la pente, et l'on vit tomber au fond de la gorge pierres, fardeaux, animaux et hommes dans un pêle-mêle effroyable. Le nombre des Grecs n'était pas suffisant pour arrêter les ennemis entièrement; beaucoup de Turcs s'échappèrent à Kourtésa, mais trois mille cadavres couvraient le lieu du combat; une foule d'animaux et une grande quantité d'autre butin tombèrent entre les mains des vainqueurs. Dramali lui-même n'était pas encore arrivé. Il fit une tentative auprès de Kolokotronis pour lui acheter le passage à prix d'argent : pendant ce temps, quelques cavaliers grecs repoussèrent les corps

de troupes de Dramali jusqu'à Glykia près de Nauplie, de sorte que son armée, coupée par les défilés meurtriers, formait deux divisions séparées, dont l'une était à Kourtésa et l'autre à Glykia. Il ne restait donc pas à Dramali d'autre choix que de se frayer un chemin les armes à la main. Kolokotronis fit occuper Mycènes par Giatrakos; Ypsilantis devait garder la position à Aginori et à Berpati, en même temps que Plapoutas avait à surveiller Dervénaki; tous les trois devaient se porter rapidement au secours les uns des autres là où l'ennemi se montrerait. Les Turcs attaquèrent
* 8 août. les Grecs placés à Berpati *. Kolokotronis envoya aussitôt Plapoutas par Klénia au secours de la troupe attaquée, espérant que Giatrakos, en venant de Mycènes, prendrait les ennemis par derrière. Mais, par suite d'une désobéissance des troupes, cet endroit n'avait pas été du tout occupé, et les Grecs de Dervénaki n'arrivèrent pas à temps, de sorte que les Turcs, après de grandes pertes, il est vrai, mais après avoir beaucoup moins souffert que la veille, parvinrent, en passant par les montagnes, jusqu'à Corinthe.

Dramali à Corinthe. Kolokotronis, nommé général en chef par l'armée et par le sénat du Péloponèse pour reconnaître des exploits aussi héroïques, ne cessa pas un instant de poursuivre ses projets d'après lesquels il voulait, dans cette éparchie, réduire par la famine les Turcs concentrés en masses compactes près de Corinthe, comme il l'avait déjà fait dans l'Argolide. Ypsilantis et Nikitas restèrent chargés de leur ancienne mission, qui était de barrer l'isthme. Odyssevs ferma le passage des montagnes de la Mégaride; une troupe d'occupation suffisante resta dans les montagnes qui s'étendent vers l'Argolide; Kolokotronis lui-même se retrancha près du village de Soli, coupant ainsi la route qui conduit le long du littoral de l'Achaïe jusqu'à Patras :

l'avant-garde resta sous les ordres de Gennaios, le fils de Kolokotronis, à Vasilika, sur les ruines de Sikyon. Deux tentatives faites par les Turcs pour pénétrer par cet endroit furent malheureuses*. Un troisième projet de retourner, avec trois mille hommes, sur la route d'Argos jusqu'à Klénia, pour enlever les provisions qui y étaient entassées, ne réussit pas non plus. Tout l'espoir de l'armée, à Corinthe, où la disette commença nécessairement bientôt à se faire sentir comme à Argos, reposait dès lors sur les envois de vivres attendus de Patras ou sur des secours de Chourchid-Pacha; tout l'espoir de la garnison, récemment bloquée à Nauplie, reposait sur la flotte du kapoudan-pacha. * 19 et 24 août.

Mais cette flotte était restée tout un mois à Patras sans rien faire; elle n'avait pas même essayé d'effectuer des communications quelconques entre l'armée de l'ouest et celle de l'est, qui courait cependant de grands dangers. Enfin elle partit de Patras sous les ordres du nouvel amiral Méhmed-Pacha*, avec un nombre imposant de navires, pour se rendre dans le golfe d'Argos (ou de Nauplie), et parut* dans les eaux d'Hydra et de Spetzia. Miaoulis, avec soixante vaisseaux et dix brûlots, était tout prêt à traverser les entreprises des Turcs. Malgré les intentions du navarque et malgré les précautions prises par lui pour maintenir sa flotte réunie, le kapoudan-pacha réussit* à la couper en passant entre Hydra et Spetzia à travers les vaisseaux grecs, de sorte qu'une division de la flotte grecque alla vers Hydra et l'autre vers le golfe d'Argos. Miaoulis chercha à rallier ses vaisseaux et fit les signaux nécessaires; mais trois capitaines de la division du golfe d'Argos, prenant ses mouvements pour un signal de fuite, ne lui obéirent pas et ouvrirent le feu avec leurs trois vaisseaux, au grand étonnement des amis et des ennemis, et sans que Miaoulis et les autres vaisseaux de cette division

* 8 septembre. * 19 septembre. * 20 septembre.

pussent venir d'une manière efficace à leur secours, pas même lorsqu'ils étaient serrés de bien près. Pendant toute la journée, cette partie de la flotte, en combattant les Turcs, les empêcha cependant d'entrer dans le golfe d'Argos ; l'autre division grecque qui, du côté d'Hydra, avait été séparée du reste de la flotte, s'approcha de l'île de Doko où les lourds vaisseaux turcs ne purent la suivre; seulement quèlques petits navires s'approchèrent des Grecs, lorsque G. Pipinos attacha son brûlot à un vaisseau algérien; cinquante vaillants Algériens le décrochèrent, il est vrai, en y sautant, mais ils furent brûlés avec le navire. Cet accident jeta une telle épouvante au milieu des Turcs qu'ils s'éloignèrent et qu'ils permirent à cette moitié de la flotte grecque d'arriver saine et sauve près de la côte péloponésienne vis-à-vis d'Hydra. Pendant la nuit, toutes les hauteurs de l'île et du continent furent éclairées par des feux; les habitants attentifs et armés étaient réunis sur le rivage. Quelques jours après, la flotte turque s'approcha * de Nauplie; les Grecs la suivirent avec l'intention de l'attaquer au fond du golfe où l'on avait placé quelques brûlots en embuscade. A dix milles de Nauplie, le kapoudan-pacha s'arrêta tout d'un coup. On croit que l'amiral français commandant l'escadrille de cette station, l'avait informé de la présence des brûlots. Craignant l'approche de ces derniers et les eaux peu profondes du golfe, le kapoudan-pacha n'osa pas y entrer et se contenta d'envoyer un navire autrichien, avec sept mille kilogrammes de farine de maïs, à Nauplie et d'en avertir le commandant, en ajoutant en même temps et d'une manière ostensible, une seconde lettre dans laquelle il lui contait une foule de belles histoires sur les renforts envoyés par Chourchid-Pacha et sur le retour de l'armée du sultan qui serait revenue de Corinthe : ces deux lettres furent trouvées à bord du navire

* 24 septembre.

autrichien[1] capturé par deux brûlots. Toute la flotte turque n'osa rien entreprendre contre ces brûlots ni envoyer d'autres vivres à Nauplie. Elle partit* avec une telle pré- * 25 septembre.
cipitation, qu'elle laissa en arrière un lourd vaisseau à deux ponts, et qu'en traversant, à son retour, la mer Egée, elle reçut les signes de la soumission de Syra sans reconnaissance et les boulets de Mykonos sans se venger. Lorsque la flotte turque mouilla près de Ténédos, elle fut surprise par une tempête violente qui la maltraita beaucoup. Deux brûlots de Psara, conduits par Kanaris et Bratsanos, qui l'y avaient suivie, s'accrochèrent* aux deux vaisseaux princi- * 8 novembre.
paux, sans être aperçus des vaisseaux de garde. Le vaisseau amiral fut sauvé, mais celui du vice-amiral, incendié par Kanaris lui-même, sauta avec seize cents hommes, de sorte que le bras de ce seul homme avait détruit plus de trois mille Turcs dans le cours de cette année. A ce moment, où la flotte turque effrayée s'enfuit aux Dardanelles, on ne voyait plus l'insolence et la soif de vengeance, mais le découragement régner dans le cœur des habitants de Smyrne, de Chios, de Mitylène et de toutes les îles et des côtes où demeuraient des Turcs. Pleins d'angoisse, ils redoutaient les Psariotes qui venaient d'augmenter les fortifications de leur île avec quarante canons, cadeau de leur compatriote Varvakis, et qui, avec un mépris téméraire pour leurs ennemis, parcouraient toutes les côtes dont ils dominaient les mers, rendant même les eaux syriennes et égyptiennes dangereuses pour tous les navires marchands des Turcs. Le pavillon turc n'osa plus se montrer que dans les coins de quelques ports et dans le golfe de Corinthe. La flotte superbe n'avait plus paru devant Nauplie, qui n'avait rien à espérer non plus de l'armée de Dramali pour

[1] Jourdain, t. Ier, p. 123 sq.

être soulagée, car celle-ci était déjà elle-même menacée par la famine et décimée par des épidémies. On aurait pu, à certains moments, amener de Corinthe quelques provisions à la forteresse par la route de terre, mais chaque fois Kolokotronis avait renforcé les retranchements sur cette route. Déjà les assiégés ne mangeaient que des animaux impurs, des peaux d'animaux et même la chair des
* 10 décembre. cadavres. Vers la fin de l'année *, toute l'armée de Corinthe fit encore de Kourtésa une dernière tentative pour ravitailler la forteresse, mais elle échoua. Les négociations entamées déjà auparavant avec les assiégeants, mais rompues ensuite, durent être reprises. Kolokotronis, auquel le commandant de l'armée de siége (Staïkos) s'adressa pour
* 10 janvier 1823. savoir ce qu'il fallait faire, demanda alors * qu'on imposât des conditions plus dures aux ennemis. Les Turcs tinrent grand conseil pour lequel descendirent aussi ceux qui gardaient le Palamidi, n'y laissant que quelques sentinelles. Cette circonstance fut rapportée à Staïkos. La veille de la Saint-André, par une nuit sombre et sans lune, les Grecs escaladèrent cette acropole et bombardèrent joyeusement la ville en criant : « Vous voilà bien pris, les agas! » Toutes les parties de la forteresse se livrèrent alors à Kolokotronis qui accourut de Dervénaki. Heureusement, il y avait là tout de suite assez de navires pour transporter la garnison en Asie. Ali et Sélim-Pacha seuls, n'ayant pas signé le traité, furent retenus comme prisonniers de guerre et échangés plus tard.

De même que Nauplie, Corinthe aussi avait compté en vain sur l'assistance de la flotte, et de même que Nauplie avait été abandonnée à elle-même par Dramali, ce dernier fut également abandonné à lui-même par Chourchid-Pacha. Déjà depuis le mois d'août, celui-ci avait préparé à Larissa une nouvelle armée pour la Grèce orientale et pour

l'isthme. Une avant-garde, forte de trois mille hommes, s'était avancée dans la vallée du Céphyse, mais Gouras et Dyovouniotis la forcèrent à reculer jusqu'à Névropolis où le corps d'armée principal*, fort de douze mille hommes et cammandé par Kiouse-Méhmed-Pacha la rejoignit bien plus tard. Le général en chef se jeta en personne à Salona; un deuxième corps essaya d'avancer par la route si difficile de Zéméno, mais repoussé là par les Rachovites, il se dirigea aussi vers Salona. A ce moment accourut* Odyssevs qui, de sa propre autorité, s'était créé général en chef de la Grèce orientale. Depuis l'automne, il avait été établi au milieu des capitaines qui s'étaient maintenus dans l'acropole d'Athènes*; tout récemment et de son propre chef il y avait convoqué une assemblée de primats helléniques pour faire dissoudre par eux l'aréopage et pour se faire nommer lui-même* commandant suprême de l'Hellade orientale. Il partit d'Athènes avec trois cents hommes. Bientôt il se vit entouré de douze cents combattants, dont la rumeur publique augmentait encore beaucoup le nombre, de sorte que Méhmed-Pacha, de peur d'être cerné, se retira de Salona à Gravia. Odyssevs se trouvait à Dadi; sa petite troupe était divisée en deux corps, lorsque les forces turques approchèrent, ne lui laissant le temps ni de réunir ses troupes, ni de se fortifier. Ses gens furent dispersés; lui-même, comme Albanais, s'échappa sans être reconnu au travers de l'armée turque; après huit heures d'une course rapide et non interrompue, il arriva à Rachova avec des pieds affreusement gonflés. Rien n'aurait, à ce moment, empêché les Turcs d'avancer vers l'isthme, mais alors Odyssevs, cet homme habile, fit jouer les ressorts de sa nature albanaise et sauva, par une ruse, le Péloponèse d'un nouveau désastre, comme, l'année précédente, il avait empêché, par sa bravoure, que Tripo-

* Octobre 1822.

* 2 novembre.

* P. 392.

* 5 octobre.

litza ne fût débloquée. Il entama d'abord des négociations au sujet d'un échange de prisonniers, puis relativement à une suspension d'armes et ensuite au sujet d'une soumission, et il obtint *, par ce moyen, que les Turcs se retirassent inopinément à Zitouni. Cette retraite semblait tout à fait incompréhensible après qu'il s'était présenté aux Turcs l'occasion si favorable et unique de délivrer Dramali de sa situation pénible aussi bien que de rétablir les communications extrêmement difficiles avec l'armée de l'ouest. Aussi ce n'était pas précisément l'art de dissimulation d'Odysseus seul qui avait amené ce résultat inespéré. Dès qu'on avait traité de la soumission, les Albanais de l'armée turque s'étaient éloignés, puisqu'ils perdaient ainsi l'espoir de faire du butin. Un corps de troupes grecques s'était jeté entre Vélitsa, jusqu'où les Turcs s'étaient avancés, et Zitouni, et menaça de couper leurs communications. L'hiver et la saison des pluies s'approchaient, mais la raison qui avait eu peut-être le plus grand poids aux yeux des Turcs, était que Méhmed-Pacha sentait la terre trembler sous ses pieds; son patron et son protecteur, le superbe Chourchid-Pacha, avait été frappé par sa destinée. Accusé d'avoir soustrait une partie des trésors d'Ali-Pacha, convaincu d'avoir trompé son maître par de glorieuses promesses de victoire, il était tombé en disgrâce et avait été condamné à mort; mais, prévenant le supplice, il s'était empoisonné. La destinée de Dramali aussi s'était accomplie. Il était mort * à Corinthe, dans la fleur de l'âge, victime de l'épidémie et du chagrin, avant que la destruction finale de son armée, attaquée par la misère et la famine, fût consommée : on aurait dit qu'un jugement de Dieu avait décidé la cause pendante entre les Grecs et les Turcs.

* Mi-novembre.

* 8 décembre.

Grèce occidentale. Les Souliotes.

Durant ce temps, la campagne à l'ouest de la Grèce avait suivi aussi la même succession d'alternatives sem-

blables de malheur et de bonheur, de danger et de salut, de lassitude et de courage viril.

Après la mort d'Ali-Pacha, il n'y avait plus dans l'Epire que les Souliotes qui résistassent encore à Chourchid-Pacha sans se laisser abattre. Seuls entre tous les Albanais, ils restèrent fidèles à l'alliance grecque et ils combattirent dès lors pour leur propre liberté et leur indépendance, à l'exemple des Grecs, et de concert avec eux. C'est pourquoi ils avaient demandé* au gouvernement grec de leur envoyer des munitions de guerre et des navires pour faire transporter dans le Péloponèse leurs femmes et leurs enfants, secours dont, à juste titre, on aurait dû se préoccuper déjà auparavant, déjà avant la chute d'Ali-Pacha et sans qu'ils eussent été obligés de les demander; mais encore à ce moment, les Grecs tardèrent à leur donner ce secours puisqu'ils étaient trop occupés chez eux et qu'ils étaient devenus trop insouciants en voyant la sécurité dont la Grèce occidentale avait joui du vivant d'Ali. Après la chute du pacha de Janina, Chourchid-Pacha avait réfléchi à ce que les Albanais, surtout les Tchames, les plus proches voisins des Souliotes, n'auraient pas aimé à le suivre hors de leur pays avant la réduction des Souliotes. C'est pourquoi il avait offert à ces derniers une amnistie, la possession de leurs terres et leurs anciens privilèges, en leur proposant même d'entrer en négociations avec eux au sujet d'autres vœux qu'ils auraient à lui exprimer; mais les Souliotes, en le remerciant de sa bienveillance, lui avaient répondu : « que puisque l'insurrection des Grecs avait été causée par Ali-Pacha, il fallait promettre l'amnistie aussi à ceux-ci après la chute d'Ali; dans ce cas, les Souliotes l'accepteraient aussi, mais, dans l'autre cas, où les Turcs ne la promettraient pas aux Grecs, les Souliotes ne souilleraient pas leur nom par un manque de foi

* Printemps 1822.

à l'égard de leurs compatriotes. » Ce ton superbe avait irrité l'orgueilleux séraskier. Il décida en lui-même la destruction des Souliotes, et cette résolution fut connue. C'est pourquoi les Souliotes firent venir à Souli tous ceux de leur tribu qui demeuraient dans des endroits plus éloignés avec tout ce qu'ils possédaient, et se préparèrent à reprendre cette lutte inégale. A Dervichiána, à six lieues de Souli, les Albanais firent encore une dernière tentative pour les séparer de la cause des Grecs, mais ils reçurent la même réponse et le même refus que le séraskier peu de temps auparavant. Les Albanais représentèrent aux Souliotes les dangers et l'esclavage qui attendaient leurs familles : « Nos femmes et nos enfants, répondit Danklis, un des polémarques, ne seront pas vendus; nous les tuerons nous-mêmes si nous succombons. » Ils se séparèrent sur ces mots, et toutes les forces turques, quatorze mille hommes, se jetèrent alors en trois colonnes sur ce petit pays qui pouvait à peine leur opposer mille hommes armés. Les Souliotes aussi étaient divisés en trois corps, occupant les positions de Hagios-Nikolaos, de Zavrochi et de Momako
* 27 mai. que les Turcs attaquèrent toutes les trois le même jour *. Elles durent toutes être abandonnées après une résistance vaillante, et les ennemis pénétrèrent dans Souli. Après avoir perdu leur ville, les Souliotes n'eurent plus que trois points, Chonia, Avarikos et la forteresse de Kiapha où ils avaient concentré leur gouvernement, les réfugiés, les femmes, les enfants, les trésors et les objets sacrés; une fois ce dernier refuge tombé entre les mains des Turcs, ce petit peuple devait nécessairement cesser d'exister, lui qui, dans ces derniers combats, fit preuve du même courage héroïque qu'il avait déjà déployé dans ses guerres antérieures contre Ali-Pacha. Les Turcs assiégèrent et bombardèrent Kiapha où ils firent beaucoup de mal avec leur artillerie. Dans un conseil de guerre, ils décidèrent

une attaque simultanée contre tous les trois endroits *. Sur * 29 juin
la hauteur de Navariko, il y avait trois cents hommes, dont trente-sept seulement commandés par Drakos, osèrent résister à l'attaque des Turcs sous la conduite d'Omer-Vrione. Cette poignée d'hommes se battit et se maintint jusqu'à l'arrivée des renforts de Kiapha. A Chonia également, comme à Kiapha, où les femmes prirent part au combat, les attaques des Turcs échouèrent. Notis Botzaris (l'oncle de Markos Botzaris), ministre de la guerre grec, qui avait abandonné son poste dans le gouvernement central pour voler au secours des Souliotes, se couvrit de gloire en repoussant les attaques des Turcs. On dit qu'à ce moment le séraskier, furieux, avait laissé échapper les paroles suivantes : « Dieu a ôté la bravoure aux musulmans pour la donner aux giaours ! » A ce moment même, les grands préparatifs pour l'expédition dans la Grèce orientale le forcèrent à aller à Larissa : il abandonna au nouveau pacha de Janina, Omer-Vrione, le siége des Souliotes ainsi que toute la campagne à l'ouest de la Grèce. Ce dernier abandonna le système des attaques qui entraînaient des pertes considérables pour procéder à un blocus efficace.

Il était dès lors du plus haut intérêt pour les Grecs de dégager Kiapha, de sauver les Souliotes, de se conserver en eux des instruments pour travailler les Albanais, de maintenir le théâtre de la guerre dans l'Épire, au delà du Makrynoro, et d'épargner à la Grèce occidentale les incursions des Barbares. Mavrokordatos comprit cela parfaitement bien. Au printemps, il avait réuni à Corinthe un corps armé composé du régiment de troupes grecques régulières fort de six cents hommes, qui avait passé des mains de Balesto entre celles du vaillant Italien Tarella, puis des compagnies des Ioniens sous les ordres de Panas et du petit corps des philhellènes commandé par le Génois Dania et composé d'hommes de toutes les na-

tions de l'Europe, pour la plupart anciens officiers, et de quelques jeunes Grecs appartenant à de bonnes familles[1].

* Commencement de juin.

Avec ces troupes, Mavrokordatos était venu pendant l'été* à Missolonghi, en apparence et de nom comme général en chef de la Grèce occidentale. Il est certain que ce fut un malheur déplorable pour toutes les destinées de la Grèce qu'il ne fût pas aussi en réalité soldat de son métier. En effet, il semblait être précisément alors de la dernière importance que ce chef du gouvernement, par une concentration vigoureuse et par un emploi intelligent de toutes les ressources pour l'exécution d'un plan d'opérations précis et clair, se montrât aussi véritable chef militaire, afin de fonder, à l'ouest de la Grèce, un pouvoir solide et suffisant pour tenir en équilibre celui de Kolokotronis et d'Odyssevs au sud et à l'est de la Grèce. C'est ce qu'il semblait avoir toujours senti, et on dirait que, pour cette raison, il avait choisi, dès l'origine, pour théâtre de ses exploits, la Grèce occidentale, où il n'était gêné par aucun rival puissant. Mais malheureusement il entreprit, avec des moyens trop faibles et trop incertains, qu'il fractionnait, en outre, beaucoup trop dès le commencement même, l'exécution de ces grands projets, d'après lesquels il voulait débloquer les montagnes des Souliotes et éloigner, de cette manière, autant que possible de la Grèce le théâtre de la guerre. Aux malheurs qui, par sa faute, résultèrent de cette entreprise, comme cela arrive si souvent, s'ajoutèrent, par une alliance fatale, encore d'autres désastres qu'on ne peut pas lui imputer, et le président fut frappé du même sort qui, dans les luttes révolutionnaires, atteint si souvent ceux contre lesquels la fortune s'est déclarée.

Bataille de Péta.

Déjà à Missolonghi, Mavrokordatos, avec une confiance

[1] Il n'a jamais compté, d'après Raybaud, plus de quatre-vingt-seize hommes.

irréfléchie en de vagues promesses de renforts que devaient envoyer les indigènes, détacha imprudemment une partie de ses troupes déjà si faibles; il envoya cinq cents Magnotes, sous le commandement de Kyriakoulis Mavromichalis, cet homme vaillant, mais bizarre, qui nouait ses énormes moustaches derrière la tête, sur la côte de la Thesprotie à Phanari, petit port à sept ou huit lieues de Souli, pour ravitailler de là Kiapha. L'ordre du général avait été déjà exécuté, lorsqu'après avoir franchi le fleuve Blanc (Achéloos), on se rappela, dans un conseil de guerre tenu à Machala *, qu'on ne pourrait convenablement rien décider sur la manière la plus avantageuse de secourir les Souliotes qu'après avoir préalablement pris leur avis. C'est pourquoi on ajourna le conseil de guerre jusqu'à l'arrivée à Kompoti, ancien tchiftlik de Mouktar-Pacha, près de l'entrée du défilé du Makrynoro dans la plaine d'Arta, riche en cultures de tabac. Lorsqu'on y passa en revue les forces réunies de tous les insurgés, on ne trouva pas plus de trois mille hommes, tandis qu'on avait compté sur le triple de ce nombre pour combattre un ennemi au moins trois fois plus fort. Mavrokordatos se consola encore à ce moment de ce mécompte par l'espoir que les secours promis viendraient du Péloponèse le rejoindre ; mais ces renforts n'arrivèrent pas, tandis que les rangs des insurgés s'éclaircissaient tous les jours davantage par les désertions des indigènes. Sur la demande des délégués souliotes arrivés alors, qu'on leur envoyât, pour les débloquer, des troupes au-devant desquelles ils promirent de venir en faisant une sortie, on divisa encore une fois la troupe si faible déjà à Kompoti. Dans le conseil de guerre, on résolut d'envoyer Markos Botzaris avec une division [1]

* 13 juin.

[1] Trikoupis donne le chiffre de douze cents hommes; mais Raybaud, qui, parmi tous les historiens de ces événements si souvent décrits, est le plus clair, le fixe à trois cents hommes seulement.



vers Souli, d'occuper, avec le corps principal, le village de Péta, situé près d'Arta, de retenir par ce moyen les Turcs à Arta, et de tenir ouverte une retraite facile pour Botzaris en cas de besoin. Le lendemain du départ de Botzaris, les tacticiens sous Tarella, les Ioniens et les philhellènes s'a-
4 juillet. vancèrent jusqu'à Péta, après avoir laissé encore une petite garnison de cent cinquante hommes à Kompoti; Mavrokordatos retourna à Lankada pour prendre soin des approvisionnements. Aux anciens embarras vinrent s'ajouter encore d'autres à Péta. Dans cette ville et dans les environs se trouvait la troupe de ce Gogos Bakolas qui, l'année précédente, avait combattu les Turcs avec tant de bonheur sur ces mêmes lieux. Mais de quel côté il se mettrait alors, c'était encore à deviner. Les Turcs ne le molestèrent pas, quelque grande qu'eût été l'hostilité avec laquelle il les avait combattus autrefois; il était en communication avec eux comme avec les Grecs, et il ne s'en cachait nullement, ni d'un côté ni de l'autre. Lorsque les Grecs arrivèrent à Kompoti, les Turcs lui avaient dit que le moment était venu de tomber d'un commun accord sur les klephtes; il se déclara prêt à le faire, mais il leur conseilla d'attendre encore et leur demanda, en attendant, des vivres; il les donna en partie aux Grecs au lieu de s'en servir pour les combattre; en partie il les vendit pour avoir de quoi payer la solde de ses gens. Les philhellènes qualifièrent cette conduite de trahison ouverte; les Grecs crurent que la cupidité était le mobile qui faisait agir Gogos dans tel ou tel autre sens : avec le double jeu de la perfidie albanaise qui était arrivée en lui au plus haut degré de la perfection, il ne voulait pas perdre l'un des deux adversaires déterminé d'avance, mais il voulait aider à perdre celui que la fortune abandonnerait. A côté de tels alliés, la confiance téméraire et im-

prudente des philhellènes et des tacticiens, dont l'éducation militaire n'était pas justement aussi une garantie pour leur discipline, semblait devoir leur être plus dangereuse qu'avantageuse. Lorsqu'on apprit à Péta que huit cents Albanais étaient sortis d'Arta pour aller dans les endroits voisins, les philhellènes *, contre le désir et contre les conseils de leur chef, le général Normann, mais sur les instigations de ce Dania, homme ambitieux et téméraire, que nous connaissons déjà de Nauplie, allèrent, avec les Ioniens, à l'encontre des Albanais ; ils battirent la campagne pendant quelques jours en deçà et au delà du fleuve de l'Arta, jusqu'à ce que le manque de provisions et l'ordre précis de Normann les déterminassent à revenir *. Dès lors, les nouvelles de désastres subis par les Grecs vinrent coup sur coup et de tous les côtés assaillir les soldats du petit camp grec comme messagères de leur propre malheur qui approchait à grands pas. Des Turcs prisonniers leur dirent que, par un Italien, enlevé aux avant-postes, on était instruit à Arta de tous les projets des Grecs, de leurs forces peu nombreuses ainsi que du petit nombre des philhellènes qu'on avait estimés auparavant au nombre de deux mille, et que tous ces renseignements avaient été portés aussitôt au quartier général d'Omer-Vrione. Pendant la nuit qui précédait le retour de l'expédition aventureuse des philhellènes à Péta, Markos Botzaris était aussi rentré au camp avec les siens, mais dans la condition la plus fâcheuse ; durant toute leur marche, ils avaient été nargués et poursuivis par les Turcs ; enfin, attaqués à Plaka *, par des forces supérieures, ils avaient été repoussés avec des pertes considérables. Déjà auparavant *, les Turcs avaient envoyé de Prévéza des navires dans le golfe d'Ambracie (d'Arta) et y avaient capturé quelques bâtiments grecs qui, jusqu'alors, avaient commandé le lac ; de

* 7 juillet.

* 15 juillet.

* 11 juillet.

* 30 juin.

cette manière, les Turcs avaient coupé les communications par eau entre le camp grec et l'Acarnanie. Un coup malheureux ôta en même temps aux Souliotes tout espoir d'être secourus du côté de la mer. Trois mille Turcs surprirent* les Magnotes à Phanari. Jusqu'au soir, les Turcs eurent à soutenir une lutte des plus opiniâtres; leur chef tomba, qui était, dit-on, ce Moustapha-Bey, le kiaya de Chourchid-Pacha qui, déjà à Valtetsi, s'était trouvé en face de Kyriakoulis; mais ce vaillant frère de Pétrobey fut frappé aussi au cœur par une balle; les Magnotes, découragés par sa mort, s'embarquèrent pour Missolonghi. Le même jour, le dernier espoir des Souliotes fut détruit à Péta même.

* 16 juillet.

Péta est située à une lieue seulement d'Arta, sur le versant des montagnes qui séparent l'Ambraciotide des plaines de la Molosside et de Janina, de sorte que cette position offrait les moyens de couper le passage à l'ennemi à travers les défilés fortifiés sur la route conduisant d'Arta à Janina, et d'ouvrir en même temps une communication avec Souli. Le village était bâti au milieu de deux rangées de collines, dont l'une, plus basse et plus accessible, longue seulement de cinq cent quatre-vingts mètres, se dirige vers l'ouest, tandis que l'autre, plus longue, dépasse des deux côtés la première, et s'étend en arrière vers l'est, où un seul sentier conduit, par les hauteurs, à Métépi. La chaîne la plus petite et la plus exposée avait été occupée, dès le commencement, par les troupes régulières; les tacticiens grecs, sous les ordres de Tarella, tenaient le milieu avec deux pièces de trois; les Ioniens étaient placés à droite au nord, les philhellènes à gauche. Sur la chaîne postérieure se trouvaient, dépassant les deux ailes des troupes régulières, à droite les huit à neuf cents irréguliers de Gogos Bakolas, au milieu le capitaine

de Xirochori, Varnakiotis, à gauche Markos Botzaris. Plusieurs fois, tous les gens sensés avaient conseillé de renverser cet ordre et de mettre les irréguliers au premier rang; de cette manière, on aurait, du moins, pu observer Gogos, qui était si suspect. Mais l'audacieux Dania ne voulut pas renoncer à son poste d'honneur; aussi craignait-on, avec raison, de faire une impression fâcheuse sur les Grecs, si les Francs se donnaient la moindre apparence de vouloir reculer devant un danger quelconque. Les capitaines grecs exhortèrent les philhellènes à élever, du moins, les parapets et les redoutes de campagne usités en Grèce; mais les chefs audacieux rejetèrent ce conseil avec dédain : « Notre poitrine est notre redoute! » disait Tarella. « Nous aussi, nous savons faire la guerre! » disait Dania d'un ton superbe à Vlachopoulos. Ainsi ces soldats présomptueux dédaignèrent de prendre les précautions les plus simples là où la précaution la plus prévoyante ne semblait pas être superflue; en effet, ils savaient parfaitement de combien les Turcs d'Arta étaient supérieurs en nombre et en ressources à leur petite troupe, comptant à peine deux mille hommes. Forts de sept à huit mille hommes et conduits par Réchid-Méhmed-Pacha, ce sauvage et farouche commandant d'Arta que les Grecs appellent ordinairement Kioutachi, les Turcs partirent le matin à sept heures *, formant un vaste demi-cercle et appuyant leur aile droite, composée de six cents cavaliers, sur la route de Kompoti. Le corps principal attaqua le front des troupes grecques régulières. Toute la ligne, même les tacticiens grecs, suivant l'exemple des philhellènes et évitant de prodiguer inutilement la poudre, laissa arriver l'ennemi de très-près; puis le feu des Grecs causa de grands ravages dans les rangs des Turcs, et, pendant deux heures, on put résister aux attaques réitérées des

* 16 juillet.

musulmans. Un corps séparé des ennemis attaqua la dernière ligne des Grecs, commandée par Gogos; lui aussi permit aux Turcs d'arriver tout près de lui; il laissa même passer l'avant-garde, forte de soixante à quatre-vingts hommes et composée entièrement de porte-drapeau et des soldats les plus braves, sans leur faire de mal; mais dès que le corps principal voulut les suivre et qu'il fut à portée du fusil, il le fit foudroyer, et ordonna à son fils de poursuivre les fuyards. La victoire paraissait assurée aux Grecs sur toute la ligne, lorsqu'un accident vint changer tout. Cette avant-garde, séparée du corps principal par la manœuvre de Gogos, cacha ses drapeaux et se fraya un chemin jusque sur la hauteur, près du sentier conduisant à Métépi, et qui n'avait pas été occupé. Lorsque les irréguliers grecs les y virent tout à coup au-dessus de leurs têtes déployant leurs *baïraks*, ils craignirent la trahison ou la défaite de Gogos, et se débandèrent à l'instant même. Les Turcs au fond de la vallée, au contraire, reprirent courage et confiance, et, renouvelant avec impétuosité leur attaque contre les corps réguliers des Grecs, ils écrasèrent les Ioniens et les tacticiens; ils firent descendre leurs lourdes masses à travers le village où les battus venaient de passer dans leur retraite, ils coupèrent leurs dernières compagnies et les taillèrent en pièces. Dania se faisait un point d'honneur de tenir bon avec sa petite troupe de philhellènes; Tarella accourt en personne avec une suite peu nombreuse, pour le déterminer à la retraite; mais il se trouve lui-même enveloppé dans la destruction des siens. Les Turcs, venant du village et emportant avec eux les têtes des tacticiens tombés et celles des malades assassinés dans le village, coupent la retraite aux philhellènes; ces derniers se jettent sur la route de Kompoti, occupée par les cavaliers

turcs; derrière eux, la position qu'ils abandonnent est aussitôt inondée par des ennemis innombrables. Ces hommes héroïques firent des prodiges de valeur, jusqu'à ce que, les uns après les autres, ils tombassent sur les cadavres des Albanais, qui formaient de véritables monceaux; un petit nombre seulement, se retirant par le chemin de la montagne, fut sauvé par les gens de Gogos, qui, par une décharge de leurs fusils, arrêtèrent les Turcs dans leur poursuite. Dania était tombé, Panas et le général Normann avaient été blessés par une balle morte, presque le tiers des tacticiens, la moitié des Ioniens et les trois quarts des philhellènes restèrent sur le champ de bataille. Tout le matériel de guerre fut perdu. La dispersion de l'armée était complète. Mavrokordatos était à dîner à Évangélistra, près de Lankada, lorsque Grivas lui prédit, d'après l'omoplate du mouton rôti qu'ils mangeaient, la défaite de leurs amis. Il fut profondément ébranlé, lorsque la nouvelle du désastre confirma la prédiction de Grivas. Les Grecs dispersés se rassemblaient peu à peu autour de lui, à Lankada, et ils commençaient à se faire les uns aux autres des reproches, qui cependant tombaient plus particulièrement sur Gogos. Tous les philhellènes survivants l'accusèrent d'une trahison perfide; les chefs grecs excusèrent, par la désobéissance ordinaire des troupes irrégulières, la négligence dont on avait fait preuve en n'occupant pas la colline du haut de laquelle les Turcs étaient venus surprendre les Grecs. Gogos lui-même parut devant Mavrokordatos, pour protester de son innocence; mais, voyant ici clairement la triste position des Grecs, il rentra dans ses foyers pour passer ensuite du côté des Turcs. Dès lors sa trahison était complétement prouvée aux yeux des Francs.

La défaite de Péta était un coup terrible porté à toute la Suites de la catastrophe de Péta.

Grèce occidentale. Elle arriva à l'époque même où l'expédition de Dramali faisait des progrès si rapides dans la Grèce orientale; la ruine de la nation grecque semblait alors approcher, sans qu'on pût l'arrêter. La cause des Souliotes était à ce moment tout à fait désespérée; la base, que les Grecs avaient espéré trouver dans l'Épire, avait été perdue; les accès vers l'Acarnanie et l'Étolie étaient tout grands ouverts. La position et l'influence de Mavrokordatos avaient été détruites par sa faute, et aucun sacrifice, quelque patriotique qu'il fût, ne put les relever entièrement. Toute la valeur des philhellènes ne put faire regagner à leur considération militaire ce qu'elle avait perdu par leurs malheurs. Tout le monde comprit clairement que cette première base d'une organisation militaire était complétement détruite, organisation qui avait partout géné et irrité les klephtes, parce qu'ils sentaient bien que leur temps serait fini dès qu'un système régulier pourrait prendre racine. Une victoire remportée dans ces lieux, les Souliotes débloqués auraient nécessairement donné une grande importance et la prépondérance à la guerre, faite suivant les règles de la tactique; ceux des jeunes gens de l'Europe qui étaient prêts à tout risquer auraient été attirés davantage vers la Grèce, et Mavrokordatos aurait acquis une position militaire, en méme temps qu'il aurait placé son gouvernement intelligent sur un terrain solide. Mais toutes ces choses allaient prendre une tournure bien différente. Les Souliotes, souffrant déjà de la famine et des épidémies dans leurs derniers refuges, durent entamer des négociations avec Omer-Pacha. Ils étaient prêts à rendre Kiapha, mais ils ne voulurent pas rester sur le territoire turc, ils voulurent s'établir de nouveau dans les îles Ioniennes. Le lord haut-commissaire anglais consentit à les recevoir, et ou conclut à Prévéza,

dans la maison du consul anglais Meyer, et sous sa garantie, un traité*, dans lequel les Turcs, pour en finir au plus vite, firent toutes les concessions possibles. La troupe souliote arriva*, avec femmes et enfants, à la mer, où on les embarqua pour les conduire à l'île de Céphalonie. Sans perdre de temps, Omer-Pacha se tourna vers l'Acarnanie et l'Étolie. Ni arrogant comme Chourchid, ni irréfléchi comme Dramali, il chercha à amener, par la douceur, à la soumission les capitaines grecs qu'il connaissait personnellement en partie du temps d'Ali. Il aurait peut-être même retardé encore l'emploi de la force, si le commandant d'Arta, cet ardent Méhmed-Réchid-Pacha, n'avait pas méprisé et traversé ces manœuvres, qu'il trouvait trop lâches. Il s'unit à Ismaël-Pliassa, adversaire d'Omer-Vrione, prit pour deux mois deux mille Albanais à sa solde, et franchit avec eux le golfe d'Ambracie, dans la confiance hardie de pouvoir subjuguer, avec ces faibles troupes et à la faveur des conjonctures, toute l'Hellade occidentale. Omer-Pacha, craignant le mécontentement de Chourchid et de la Porte, le laissa faire. Kioutachi débarqua à Loutraki, qu'il trouva sans défenseurs. Mais à Machala, environ trois mille Grecs se rallièrent autour de Mavrokordatos et des débris de sa troupe de tacticiens. De ces deux endroits, les deux armées s'observèrent et se combattirent pendant quelque temps; mais, dès que la nouvelle se répandit et fut confirmée comme certaine qu'Omer-Pacha allait venir aussi avec une nombreuse armée d'Albanais, le camp chrétien fut levé, les soldats se dispersèrent et les habitants de la contrée affluèrent par troupes nombreuses vers la côte, pour se sauver au delà de la mer dans l'île de Kalamos. La perfidie albanaise semblait avoir été pour beaucoup dans ces événements. Un jour, les Grecs, à Machala, avaient résolu de faire une

* 9 août.

* 14 septembre.

attaque nocturne et à l'improviste contre Loutraki; mais on trouva les Turcs tout armés, et on eut des raisons pour croire à la présence de traîtres au milieu des Grecs. Le souvenir de Gogos était encore trop récent pour qu'on pût s'empêcher d'y penser. En outre, on savait partout que les capitaines d'Agrapha, de Vlachos et de Kravara étaient divisés entre eux par des querelles violentes; on apprit que Varnakiotis était en correspondance avec Omer-Pacha, son ami d'enfance. L'honnête Mavrokordatos n'y voyait rien de suspect; le conseil de guerre permit même à Varnakiotis de continuer sa correspondance avec Omer, puisqu'elle paraissait être opportune et utile pour le moment, afin de payer Omer de belles promesses, jusqu'à l'arrivée des renforts du Péloponèse. Ayant reçu cette autorisation, même par écrit, Varnakiotis fit alors un pas de plus qu'il n'était nullement autorisé à faire. Accompagné de A. Iskos, et sans en informer Mavrokordatos d'aucune façon, il se rendit* auprès d'Omer-Pacha, qu'il vit en personne, et dont il fut tellement charmé, qu'il fit, sans hésiter, sa soumission. Étant de retour, Varnakiotis convoqua les primats, et même le président, à une assemblée. Mavrokordatos reçut sa lettre de convocation à Géphyra. Inquiet et en proie aux soupçons, il manda, de son côté, Varnakiotis devant le sénat; mais, le même jour*, des lettres d'Omer et de Varnakiotis révélèrent toute la vérité. Cette défection, entraînant celle de toute une série d'autres capitaines, rejeta les plus guerrières de toutes les éparchies, celles de Xiroméros et de Valtos, sous le joug turc, et ouvrit à Omer-Pacha l'accès de l'Étolie et de l'Acarnanie. Sans trouver d'obtacles, il passa, avec sept ou huit mille Albanais, par les défilés du Makrynoro, il trouva Lépéno et Vrachori brûlées par les chrétiens; les habitants de la contrée s'étaient tous enfuis. Mavrokor-

* Fin de septemb.

* 5 octobre.

datos, avec quelques hommes fidèles, tels que Markos Botzaris, Tsonkas, Makris et Vlachopoulos, cherchèrent à opposer la résistance à ces forces supérieures dans différents endroits, en dernier lieu* près de Képhalovrysi, à deux lieues de Missolonghi, et à défendre l'entrée des Lagunes, mais tout fut en vain. Les indigènes quittèrent Képhalovrysi pour se disperser dans les montagnes; Kitsos et Markos Botzaris, poursuivis de près par leurs ennemis, se jetèrent dans Missolonghi, où Mavrokordatos s'était déjà réfugié auparavant. Immédiatement après, ils se trouvèrent bloqués dans la ville du côté de la mer et du côté de la terre. Réchid-Pacha campa près de Hagios-Athanasios, et Omer près de Hagios-Dimitri. Gogos, Varnakiotis, Iskos et d'autres capitaines grecs étaient dans leur suite. Quelques vaisseaux de guerre, commandés par Youssouf-Pacha, étaient venus de Patras et avaient paru devant la ville. Ce fut à ce moment que Mavrokordatos, par une résolution virile, enflamma de nouveau dans ces contrées le patriotisme éteint, et que, par une persévérance héroïque, il sauva la Grèce occidentale. La plupart des capitaines qui s'étaient réfugiés avec lui dans la ville, conseillèrent au président de quitter ces contrées; le gouvernement des îles Ioniennes lui fit offrir un refuge à Zante. Mais Mavrokordatos déclara qu'en agissant ainsi il ouvrirait aux ennemis l'entrée du Péloponèse, qui avait déjà assez à souffrir, et que tout serait perdu. « C'est ici, que je mourrai! » dit-il en terminant, et Markos Botzaris appuya ces paroles, en ajoutant : « Moi aussi! » Ces paroles devinrent la pierre fondamentale de la défense de Missolonghi, dit Trikoupis. Le peuple de Missolonghi acheva l'édifice. Sans la ferme résolution des habitants de la ville, le courage de ces nobles hommes n'aurait pu rien faire, car l'un d'eux n'était entré dans la ville qu'avec

* 2 novembre.

vingt-cinq hommes armés, et l'autre avec trente-cinq. C'est pourquoi ils firent entrer l'archevêque Porphyrios et les primats Joannès Trikoupis, Palamas, Papaloukas et Razokotsikas dans le conseil de guerre. Tous furent du même avis. Le peuple aussi, après avoir été consulté, se déclara prêt à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ce premier commencement des exploits des habitants de Missolonghi fut entièrement digne de leur dernière fin glorieuse.

Premier siége de Missolonghi.

Déjà le nom de la ville de Missolonghi (ἐν μέσῳ λόγγων, au milieu de la forêt) indique qu'elle est d'origine moderne, et il n'en est pas fait mention avant 1684. Turque de construction, elle était presque entièrement chrétienne par sa population; la partie la plus riche de ses cinq mille cinq cents habitants parlait la langue grecque; il y avait là une bonne école qui, sous la direction de Panagiotis Palamas et de ses deux fils, avait attiré bon nombre d'élèves. Pour jouir d'une position plus saine et plus agréable sur le bord de la mer, les plus riches des habitants avaient enlevé à la mer une partie des lagunes peu profondes, en élevant des digues sur lesquelles ils avaient posé des pieux solides en forme de gril pour y construire leurs maisons. Les campagnards, ceux qu'on appelait les habitants des chaumières (*kalyviotes*) demeuraient du côté de la terre ferme, tandis que les autres parties de la ville étaient habitées par des pêcheurs et des marins qui trouvaient une source d'occupation et de prospérité inépuisable dans l'abondance du poisson le long des côtes. La ville est située sur une langue de terre entre le fleuve Blanc (Achéloos) et le Phidaris (Evénos), à quatre lieues du versant méridional du Zygos (ancien Arakynthos), où était située l'ancienne ville de Pleuron. Le sol de la ville est presque de niveau avec la mer; pendant l'hiver, les maisons sur la plage sont

exposées à l'envahissement des eaux qui, pendant l'été, se retirent souvent loin de la ville comme par une marée basse. Devant la ville, les eaux peu profondes de la mer forment une grande lagune de soixante-cinq lieues de circonférence, riche en poisson, et remplie de vase et de varech, elle n'est accessible qu'à des bateaux plats et elle est toute parsemée de petits îlots servant, pendant l'hiver et à l'époque des grandes pêches, d'abri aux pêcheurs qui y passent la nuit. Deux salines qui y sont situées, l'une, la blanche du côté d'Anatoliko, l'autre, la noire à l'ouest du côté de Bochori, offraient une autre branche d'industrie à cette ville qui, déjà au commencement de ce siècle, laissait l'impression d'un endroit prospère à ceux des voyageurs qui étaient déjà habitués aux choses d'Orient ; elle était même plus importante qu'Anatoliko qui avait donné cependant son nom à l'éparchie. Un canal étroit, allant de la ville à la mer, traverse la lagune et offre le seul accès à la ville aux petits navires marchands. Près du bord oriental de ce canal, se trouve la petite île de Vasiladi qu'Ali-Pacha, en 1816, avait fortifiée à cause de sa position importante. Du temps de l'insurrection, les Grecs dressèrent trois canons dans le fort qui, peu de temps auparavant, lorsque la flotte turque allait à Patras, y prendre le kapoudan-pacha, avait été en état de repousser une attaque de vaisseaux égyptiens. Du côté de la terre, la ville était à peine protégée par un vieux fossé, très-négligé, profond de quatre pieds et large de sept, qui, long d'une lieue, l'entourait des deux côtés et en descendant jusqu'à la lagune ; sur le bord de ce fossé s'élevait un mur ou parapet, haut de quatre pieds sur une largeur de deux pieds, construit sur une base peu solide, sans tours et armé de quatorze vieux canons de fer. Les assiégés y ajoutèrent un second retranchement intérieur qui mettait deux églises en

communication entre elles. Avec ces moyens de défense et avec des provisions pour un mois, trois cent soixante hommes portant les armes, qui seuls restaient à Missolonghi après qu'on en eut éloigné les gens incapables de se défendre, avaient à résister à onze mille Turcs qui commencèrent à bombarder la ville avec onze canons et quatre obusiers.

Comme ce premier bombardement ne produisit pas de résultats, les pachas tinrent un conseil de guerre. Réchid-Pacha voulut prendre la ville d'assaut; c'était le conseil le plus énergique et le plus prudent qui aurait entraîné la ruine de la ville et de la garnison; mais Omer-Pacha aimait mieux arriver au but par des négociations puisqu'il voyait un danger pour l'armée si, vu la dévastation de toute la contrée à l'entour, on ne conservait pas la ville comme quartiers d'hiver pour les soldats. C'est pourquoi il s'adressa à Varnakiotis afin que celui-ci se mît en communication avec les différents capitaines, espérant que Varnakiotis les gagnerait aussi facilement qu'Omer avait gagné Varnakiotis lui-même. Ce dernier écrivit des lettres, mais il ne reçut pas de réponse. Alors Omer-Pacha amena Agos-Vasiaris, ancien partisan d'Ali-Pacha, à demander une entrevue personnelle à Markos Botzaris qu'il avait connu auparavant intimement; cette entrevue eut lieu en dehors de la ville, afin que l'ennemi ne pût pas connaître le faible nombre des défenseurs sur lequel on chercha à le tromper par toute espèce de petites ruses. Le négociateur fit toutes les propositions qu'on put désirer, il promit une amnistie générale, une retraite libre pour Mavrokordatos et pour tous ceux qui auraient à craindre la colère du sultan. Dans le désir de retarder un assaut contre la ville jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des renforts, les assiégeants firent prendre patience au pacha en lui faisant espérer leur soumission et

traînèrent les négociations en longueur. Pendant que ces relations amicales duraient du côté de la terre, Youssouf-Pacha, à bord de ses vaisseaux, déclara au peuple de Missolonghi que « s'ils ne voulaient pas que la ville devînt le tombeau de beaucoup de gens innocents, ils eussent à livrer le président, les archontes et les capitaines, à payer le tribut arriéré et à consentir encore à différentes autres compensations. » Les habitants de Missolonghi se firent donner ces demandes par écrit et ils s'en servirent pour s'en plaindre auprès d'Omer-Pacha et pour gagner ainsi de nouveau du temps. Le pacha en fut indigné et n'en accorda que des concessions encore plus larges. Il fit faire aux Grecs la promesse verbale que le président et son entourage, Markos Botzaris et les siens, les primats et trois cents familles notables de Missolonghi pourraient quitter la ville. Ceci montra aux assiégés que l'on ne connaissait pas du tout au camp turc l'état des choses dans la ville, car elle ne renfermait pas un si grand nombre de familles notables. On conclut alors une trêve de huit jours pour faire venir les navires nécessaires au transport de la garnison. Trois jours manquaient encore à l'expiration de ce délai, lorsque sept navires d'Hydra parurent* dans les eaux de Missolonghi et dispersèrent l'escadre de Youssouf qui se sauva tout effrayé. Omer-Pacha conseilla alors aux Grecs de se servir de ces navires pour partir; mais ces mêmes navires débarquèrent à ce moment* sept cents Péloponésiens qui entrèrent dans la ville sous la conduite de Pétrobey lui-même, d'Andréas Zaïmis et de Kanélos Délyannis; ces mêmes hommes qui avaient été auparavant les premiers à occuper et à maintenir l'acropole d'Argos, vinrent encore partager avec les défenseurs de Missolonghi les dangers de ce siége. Ils venaient au bon moment remplacer ce vaillant général Normann, qui, estimé de tous à

* 20 novembre.

* 23 novembre.

cause de sa bravoure et de son caractère honorable, mourut précisément le même jour d'une fièvre gastrique. Vasiaris alors adressa des paroles dures à Markos Botzaris qui, le cœur tout joyeux et trompant insolemment son ami, lui dit, pour l'apaiser, que les assiégés étaient prêts à envoyer aux Turcs des délégués afin de se soumettre; mais on raconte qu'en partant il avait dit, en se couvrant de la main la face rouge de honte : « A la patrie il faut sacrifier même l'honneur! » Ravis de cette promesse, les pachas firent de grands préparatifs pour recevoir solennellement les délégués; Varnakiotis devait les accompagner; Omer-Pacha, tout fier de ses succès, se rendit dans la tente de Réchid-Pacha qui était très-mécontent. L'heure du rendez-vous arriva; mais les délégués ne parurent pas. On porta seulement aux pachas furieux une lettre laconique qui disait : « Si vous voulez avoir notre place, venez la prendre! » Après ce premier changement des affaires, l'état de choses dans le voisinage de la ville se transforma rapidement et complétement. Après la levée du blocus par mer, les compatriotes des Grecs de Céphalonie et de Zante, malgré les difficultés que leur suscitait leur gouvernement, vinrent approvisionner la ville de la manière la plus abondante; il arriva même un navire avec des provisions de Livourne. Quatre vaisseaux de Spetzia rejoignirent ceux d'Hydra; d'entre les indigènes, Makris et Tsonkas entrèrent dans la ville avec de nouvelles suites armées; mille Péloponésiens vinrent encore de Gastouni et de Pyrgo; Andréas Lontos arriva aussi avec une suite. Les Étoliens encouragés s'agitèrent sur les derrières des Turcs. Les indigènes réfugiés à Kalamos, repoussés par le gouvernement des îles Ioniennes, avaient été forcés par le désespoir à reprendre les armes. Eux, ainsi que d'autres de leurs compatriotes affluant vers eux, formèrent deux corps de trou-

pes commandés, l'un par les frères Chassapaios à Xiroméro et l'autre par Malésadas à Valtos, qui coupèrent les communications des Turcs avec Arta et avec Prévéza. Déjà les nouvelles de l'est avaient commencé à se répandre et jetèrent le découragement parmi les Turcs ; ils apprirent les défaites de Dramali, l'investissement de Corinthe où son armée se trouvait bloquée, la fuite de la flotte et les désastres qui l'avaient frappée. Le terrible hiver était arrivé avec ses averses de grêle et de pluie, avec la disette et les fièvres à sa suite. Les rangs des Albanais, dont la solde n'était plus payée, s'éclaircissaient tous les jours davantage par les désertions. Leur intérêt et leur politique, qui allaient servir la cause des Grecs encore davantage, étaient tout à fait de prolonger, autant que possible, la guerre entre Turcs et Grecs puisqu'elle remplissait toujours leur bourse; ils appelaient plus particulièrement leur *saraf* (banquier) cette ville de Missolonghi, devant laquelle les flots soulevés pour étouffer l'insurrection, devaient se briser encore plus d'une fois. Les pachas revinrent alors à la première idée de Réchid, à l'assaut ; mais l'enthousiasme des assiégeants avait diminué, tandis que celui des assiégés s'était augmenté. On fit de grandes promesses d'argent aux volontaires qui s'engageraient à escalader le mur ; huit cents Albanais se présentèrent, parmi eux tous les porte-drapeau. On fixa pour l'attaque la fête de Noël, croyant que les Grecs seraient alors à l'église. Mais ce projet fut révélé aux assiégés. La veille de la fête, un navire ayant à bord un secrétaire de Makris, passa près de la Saline-Blanche. Un homme sur le rivage fit un signe aux matelots ; on sut plus tard que c'était un des chasseurs d'Omer-Pacha dont la femme et l'enfant payèrent de leur vie ce bienfait rendu par lui aux Grecs; il dévoila à ceux qui montaient le navire les projets des Turcs, il leva les mains vers le ciel et

disparut en pleurant. Pendant la nuit, on annonça cette nouvelle aux chefs. Grivas avait dû partir de grand matin avec cinq cents hommes pour se rendre par mer en Acarnanie; on en restreignit alors le nombre à cent; on ferma les églises et on posta tous les gens armés sur toute la ligne des fortifications, en tout deux mille deux cent cinquante hommes. Les Turcs aussi furent distribués sur toute la ligne. Les huit cents hommes destinés à escalader le mur s'étaient glissés, pendant la nuit et sans être aperçus, avec des fascines et des échelles d'escalade dans le fossé du côté de l'est, où le mur était plus faible qu'ailleurs, et attendaient le signal de l'attaque. Une heure avant la pointe du jour, les ennemis ouvrirent le feu d'un bout du fossé à l'autre; la cavalerie s'avança et à la clameur et aux cris de tous les assaillants, les Albanais escaladèrent le mur sur le haut duquel ils plantèrent deux ou trois drapeaux. Leur entreprise hardie leur fut fatale. Après une lutte de trois heures, ils furent repoussés et rejetés dans le fossé où restèrent cinq cents morts et blessés avec tous les drapeaux. Comme dans la bataille de Péta tous les malheurs fondirent sur les Grecs, ce furent à Missolonghi les Turcs sur lesquels se concentrèrent tous les désastres. Les amis douteux Gogos, Varnakiotis, Iskos, Rankos et Géorgakis de Valtos abandonnèrent, après ce jour de Noël, les Turcs comme ils avaient abandonné auparavant les Grecs. Au nord, les habitants de Valtos fermèrent le défilé du Makrynoro; Mavromichalis, traversant le golfe pour se rendre en Acarnanie, anéantit un corps de troupes ennemies à Katochi sur l'Achéloos; un bâtiment de transport turc tomba entre les mains des Grecs; de l'est, on reçut la bonne nouvelle qu'Odyssevs approchait pour dégager Missolonghi. Les Turcs effrayés, saisis de terreur et d'épouvante, quittèrent* leur camp avec une telle rapidité qu'ils

* 12 janvier 1823.

abandonnèrent tous leurs canons, leur matériel de guerre et même les bagages des pachas pour essayer de se sauver par Vrachori à Prévéza. Botzaris fit la proposition hardie d'aller cerner les Turcs dans la ville de Vrachori qui était dénuée de tout; mais les dissensions et la jalousie entre les capitaines s'opposèrent à l'exécution de ce plan; la destruction des Turcs aurait été certaine. A une première tentative faite pour traverser le fleuve Blanc, ils l'avaient trouvé infranchissable, puis ils s'étaient rejetés sur Vrachori où, campant sans tentes et sans abri dans les ruines, ils étaient déjà réduits à abattre leurs chevaux. Une division sous les ordres d'Ismaël-Pliassa essaya* de se retirer à Agrapha, mais elle fut forcée par Karaïskakis, qui avait occupé la route par Hagios Vlassis, à rebrousser chemin vers Vrachori. Le désespoir poussa les Turcs à essayer encore une fois de se frayer un chemin vers Lépéno en franchissant le fleuve. La cavalerie rangée en trois lignes essaya de briser la violence du courant pour faciliter le passage à l'infanterie. Facilement les Grecs auraient pu préparer là aux Turcs une tombe certaine. Par hasard, quelques Grecs passaient de l'autre côté; ils tirèrent sur les Turcs traversant le fleuve à gué et entraînés souvent, hommes et chevaux, par la force du courant. Les Turcs prirent ces Grecs pour l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse; en effet, il y avait une division à Machala, mais la désunion des chefs avait empêché les Grecs d'occuper le gué. Malgré ces circonstances favorables, cinq cents Turcs furent noyés; ceux qui s'échappèrent arrivèrent à demi morts de frayeur et d'épuisement à Karvasara où ils s'embarquèrent* pour Prévéza. L'échec de Péta était réparé. Non-seulement la cause grecque se relevait à l'ouest, mais encore l'expulsion des Turcs de l'Acarnanie réagit même sur le Péloponèse et hâta la destruction de

* 27 janvier.

* 20 février.

l'armée de Dramali. A Corinthe, les Turcs perdirent tout espoir de se voir ravitaillés et secourus de l'ouest depuis que les vaisseaux grecs avaient recommencé à parcourir le golfe de Lépante. La condition des débris de l'armée turque, qui s'y trouvaient encore, était effroyable. La peste et la famine y enlevaient alors tous les jours de dix à vingt hommes. Encore plusieurs années après, on y voyait surtout autour des puits et des fontaines les ossements des hommes et des animaux qui y étaient morts de faim et de soif et qui restaient là sans être enterrés. Le désespoir força enfin les débris de cette armée superbe à chercher à se frayer un chemin vers Patras, afin de changer d'air et d'aliments. Une garde très-peu nombreuse resta à Acrocorinthe. Mille hommes purent être embarqués; les autres trois mille cinq cents partirent par terre en suivant la route du littoral de l'Achaïe*. Les Grecs de ces contrées étaient en proie à des discordes intestines; les Charalampis dont le chef Sotiris était un des types les plus mauvais de l'ancienne espèce des kodchabachis, étaient en guerre ouverte avec les Petmézades; la route était donc entièrement ouverte; néanmoins, là encore le malheur et le hasard conspirèrent contre les Turcs. Asimakis Zaïmis, vieillard aux cheveux blancs, et quelques autres primats venaient de partir avec leur suite pour apaiser les querelles entre les chefs dont nous venons de parler; les chefs ennemis et les réconciliateurs se rencontrèrent un jour sur les hauteurs des *kalyvies*[1] de l'Akratas (l'ancien Krathès); de là ils virent tout à coup passer au pied de la montagne les Turcs dont une partie avait déjà franchi le fleuve, tandis que les autres étaient encore en arrière; ni les uns, ni les autres

* 16 janvier

[1] Les chaumières d'hivernage vers lesquelles, pendant la saison plus rigoureuse, les bergers descendent des montagnes plus élevées pour y séjourner.

n'auraient eu la moindre idée de rencontrer un ennemi dans ces lieux. Au delà du fleuve du côté de Vostitsa, on avait, dans le temps, élevé un mur sur la côte pour se protéger contre une incursion de Dramali ; ce fut là que les Grecs, oubliant tout d'un coup leurs querelles, s'établirent en barrant le passage sur la côte et en occupant le sentier de la montagne. Les Turcs assaillirent* deux fois la position des Grecs, mais en vain; le vieil Asimakis et Sotiris Charalampis surtout brillèrent dans le combat. Les musulmans se retirèrent dans le chan d'Akratas où ils restèrent tranquilles sans attaquer les Grecs et sans être attaqués par eux. Deux jours après, on vit arriver une nouvelle troupe grecque conduite par Andréas Zaïmis, par Lontos et Odyssevs qui, après la cessation inespérée du siége de Missolonghi, étaient en route pour s'en retourner de là à Astros et qui, chemin faisant, avaient entendu parler de la rencontre sur l'Akratas. Cette troupe vint donc bloquer les Turcs sur les derrières. Ils auraient, sans peine, pu les tailler en pièces ; mais les capitaines sordides se dirent qu'une capitulation leur donnerait une plus grosse part de butin ; ils aimèrent donc mieux réduire les Turcs par la famine. Les Grecs les voyaient d'en haut abattre leurs chevaux, et enfin (chose horrible à raconter) même ouvrir les crânes de leurs morts pour en sucer la cervelle. Ils étaient en train de négocier au sujet de la capitulation, lorsque Youssouf-Pacha vint déranger les calculs des capitaines grecs trop avides. A la nouvelle de cette rencontre étrange, il était sorti de Patras avec sa flotte, mais il fut arrêté par une tempête ; il fit une seconde tentative et arriva juste au dernier moment pour recueillir à bord de ses vaisseaux, sous le feu des Grecs, les malheureux Turcs qui survivaient encore et pour les porter dans un état affreux à Patras.

* 18 janvier.

Résultats de la campagne.

Telle était la fin de cette campagne de 1822, conçue



d'après un plan si grandiose, et commencée à l'est et à l'ouest d'une manière si brillante. Les deux superbes chefs, l'homme ambitieux qui dirigeait l'ensemble, et l'homme envié qui devait frapper le coup décisif, étaient couchés tous les deux dans la tombe. La loi vengeresse du talion avait frappé le terrible kapoudan-pacha qui avait été la terreur des chrétiens. Sous lui et sous son successeur, la flotte turque, avec ses escadres auxiliaires venues du nord de l'Afrique, depuis le Nil, jusqu'en Algérie, n'avait récolté que la honte et les défaites. De l'armée de trente mille hommes formée avec tant de soins par Dramali, on n'avait sauvé que la dixième partie à peine; les ossements des autres soldats blanchissaient entre Argos et Corinthe. Lorsquo cette armée, cernée à Corinthe, était déjà vouée à la ruine, Méhmed-Pacha à Salona, Youssouf-Pacha à Patras et à Lépante, Kioutachi et Omer-Vrione en Acarnanie réunissaient encore trente mille hommes sous leurs ordres et dominaient le golfe de Corinthe; mais, peu de temps après, ces chefs aussi étaient tous battus et honteusement mis en fuite ou trompés dans une retraite ignominieuse. La Porte était profondément humiliée. Elle avait reçu en héritage des Byzantins la folie de ne croire à aucun danger avant qu'il fût imminent. Leur propre passé avait transmis aux Turcs le grand défaut de se tromper dans l'évaluation de leurs propres ressources et des forces de leurs adversaires. Habitués à mépriser les Grecs comme un peuple bâtard, ils ne les crurent pas capables de leur opposer de la résistance. Exercée à décapiter une révolution comme un individu, et le plus souvent dans la personne d'un seul individu; exercée encore à vaincre l'hydre des rébellions aristocratiques parmi les Bosniaques et les Albanais, comme le faisait Omer-Vrione, en semant la discorde et en jetant

la trahison parmi leurs chefs, la Porte resta tout interdite en voyant des phénomènes et en faisant des expériences d'un genre tout nouveau pour elle, lorsque la tête du patriarche, en tombant, au lieu d'étouffer l'insurrection, l'approfondit, l'élargit et l'exaspéra, lorsque les Odyssevs et les Botzaris dirigèrent, avec une habileté insolente, leur talent d'imposture et de perfidie contre la Porte elle-même. Elle avait mis à la disposition du séraskier des ressources extraordinaires; non-seulement elle lui avait donné les ordres les plus énergiques, mais encore, comme on le savait dans les cercles diplomatiques, les pouvoirs les plus étendus pour ouvrir des négociations et pour accorder une amnistie; on voyait les traces de l'application de ces pleins pouvoirs partout dans les mesures prises par Moustapha-Bey, Omer-Vrione et Méhmed-Paçha; mais ni le gouvernement, ni ses organes ne surent bien saisir le moment, ni bien fixer les limites où et dans lesquelles la clémence et l'emploi de la force étaient préférables ou déplacés. De cette manière, l'attente si certaine des grands savants politiques à Constantinople, comme dans toutes les capitales de l'Europe, avait été trompée complétement. La Porte, si puissante, ne s'était nullement montrée supérieure à l'insurrection. Le résultat définitif de toute la lutte, bien que celle-ci allât se prolonger encore pendant des années entières, se trouva, pour ainsi dire, indiqué par l'issue de cette campagne. Les ennemis se trouvaient en face l'un de l'autre, avec les mêmes succès et échecs, accidents heureux et malheureux, victoires et défaites, honneurs et affronts; mais leurs ressources étaient déjà épuisées, et des hommes et des forces, fournis par l'étranger, durent coopérer dès lors pour amener le dénoûment final. Si, immédiatement après la fin de la campagne de cette année, on avait voulu terminer la

cause par un arbitrage, la sentence aurait dû infailliblement se prononcer dans ce sens que le klephte avait vaincu le sultan, et non le sultan le klephte, pourvu toutefois que, des deux côtés, on eût considéré comme le résultat de plans préconçus et du mérite ce qui n'était que l'œuvre de la chance et du hasard.

Les Grecs s'adressent à l'étranger pour obtenir des secours.

Une direction providentielle et vraiment miraculeuse avait donné à cette crise pleine de périls une issue favorable pour la Grèce, dont la cause aurait été perdue sans ces miracles. Sans eux, la confiance des Grecs en eux-mêmes aurait subi, à la même époque, des secousses trop fortes pour que la révolution eût pu y survivre. En effet, au même moment où, après s'être relevés de leur chute à l'est et à l'ouest, ils pouvaient se croire de taille à continuer leur lutte tout seuls et avec leurs propres forces, ils eurent aussi la certitude de n'avoir à attendre aucun secours du dehors de qui que ce fût dans le monde, aussi peu à l'Occident qu'à l'Orient. Dans ce peuple si facile à exciter, on avait déjà commencé à chercher ces secours avec inquiétude, lorsque Dramali n'avait pas encore franchi le Sperchios et que la bataille de Péta n'avait pas encore été livrée. Déjà à cette époque * le sénat du Péloponèse avait été informé [1] que quelques-uns des primats de la Morée, qui, depuis longtemps, avaient eu presque tous un certain penchant pour l'Angleterre, voulaient mettre la péninsule sous le protectorat des Anglais, et qu'ils étaient en négociations avec le gouvernement des îles Ioniennes. On découvrit que les frères Zaphiropoulos d'Andritséna étaient les instruments de ces machinations, et le sénat fit arrêter l'un des deux frères à Tripolitza. D'autres primats, qui se trouvaient à Argos, avaient envoyé à Zante un ecclésias-

* Juin 1822.

[1] Cf. Trikoupis, t. II, p. 261.

tique de haut rang pour sonder le gouverneur; celui-ci lui fit entrevoir la possibilité d'une réponse que ferait le gouvernement anglais à ces propositions, si les primats les envoyaient par écrit à Londres. Lorsque le danger devint plus menaçant, on envoya à Zante, sur la demande de l'armée et des capitaines mêmes, de nouveaux délégués, avec des demandes écrites; mais elles n'y furent pas trouvées suffisantes. Les airs patriotiques et indépendants du sénat s'étaient alors adoucis, et il est à croire que le gouvernement central lui-même et son président, qui passait toujours pour être la tête du parti anglais, auront secrètement trempé dans cette affaire. Du moins, quelque temps après, lorsque les dangers les plus menaçants avaient été déjà détournés, Mavrokordatos adressa à lord Guilford une lettre dans laquelle il exprimait, à la vérité, l'espoir que la Grèce maintiendrait son indépendance; mais, pénétré des difficultés qu'offrait la formation d'un gouvernement solide, il ne cachait pas le désir de voir sa patrie placée sous la protection d'une grande puissance, sous les garanties de laquelle les Grecs auraient à se contenter d'une position semblable à celle des Principautés danubiennes. Cette pensée devait se présenter avec d'autant plus de force vers la fin de l'année 1822, que les Grecs avaient été déjà informés officiellement qu'ils ne devaient pas s'attendre à la protection *de toutes les puissances alliées*, de la Sainte-Alliance. Lorsqu'en automne les affaires avaient pris une tournure désespérée dans la Grèce occidentale, lorsque Dramali, à Corinthe, pouvait encore toujours espérer qu'il recevrait des renforts de Thessalie et des approvisionnements par la flotte, le gouvernement s'était décidé à essayer s'il ne réussirait pas à convaincre les monarques, réunis alors au congrès de Vérone, que la révolution grecque ne se rattachait pas aux révoltes en Es-

pagne et à Naples ni par des liens extérieurs, ni par des liens intérieurs. Il choisit pour délégués le comte Métaxas et le Français Jourdain, afin de présenter au congrès les déclarations et les plaintes de la Grèce dans un acte du gouvernement provisoire. Ils étaient porteurs de lettres pour les princes réunis à Vérone[1] et pour le pape. La lettre adressée à l'empereur Alexandre*, remplie de louanges et de flatteries, exprima la confiance qu'il ne permettrait jamais l'anéantissement de la Grèce; la lettre adressée aux rois déclara que les Grecs n'accepteraient aucune décision sur leur sort à laquelle ils n'auraient pas participé eux-mêmes; repoussés par les souverains, ils s'adresseraient, disaient-ils, au Juge Suprême, et ils vaincraient ou tomberaient[2]. Arrivés à Ancône*, les délégués envoyèrent de la quarantaine leurs mémoires aux princes. Mais avant de dire de quelle façon ils y furent accueillis, il nous faudra d'abord exposer toute la situation des négociations diplomatiques entamées entre les puissances et à Constantinople.

* Datée du 29 août.

* 24 octobre.

PREMIÈRE PÉRIODE DES NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES AU SUJET DES DIFFÉRENDS ENTRE LA RUSSIE ET LA PORTE.

L'ultimatum russe communiqué aux puissances.

Nous avons vu plus haut que, dans son ultimatum du 28 juin 1821, le cabinet russe avait menacé l'existence ultérieure de la Porte dans le cercle des États européens, et qu'elle l'avait fait dépendre de la sûreté des sujets chrétiens de la Turquie que le czar se considérait comme obligé par les traités de garantir. Le cabinet russe avait

[1] Cf. Jourdain, t. Ier, p. 144 sq.
[2] Cf. Trikoupis, t. III, p. 17-21.

adressé à cette époque des déclarations semblables à toutes les puissances alliées. Dans les notes et les dépêches*, concernant cette affaire, la Russie avait posé deux questions bien précises sur lesquelles l'empereur désirait avoir l'opinion de ses alliés; la première était : quelle serait l'attitude que prendraient les autres puissances, si la guerre venait à éclater entre la Russie et la Porte? et la seconde : quel serait le système que proposeraient les puissances pour remplacer la domination turque, si, par suite de cette guerre, elle venait à être renversée? Ces communications étaient accompagnées de trois documents, à savoir du résumé du baron Stroganow, destiné à éclairer les cours sur la nature et sur la marche des complications entre l'ambassade russe et la Porte; puis d'une petite dissertation savante qui devait prouver que, de tout temps, dans toutes les relations des puissances chrétiennes avec la Porte, celles-ci avaient imposé aux Turcs le devoir de protéger la religion chrétienne, et enfin d'un écrit[1] examinant en détail les rapports particuliers entre la Russie et la Porte depuis la paix de Koutchouk-Kainardjy. Il y était dit qu'en concluant cette paix, après que les Grecs des îles et du Péloponèse, dans la guerre précédente, avaient été sous les armes à côté de la Russie, cette dernière puissance, par suite d'une juste réciprocité, s'était crue obligée de stipuler pour ces peuples des avantages particuliers. C'était de ce traité, disait-on, que datait l'intérêt que la Russie avait le droit de prendre au sort de la Grèce, « puisque ce traité contenait les titres primitifs de cette influence salutaire dont le gouvernement impérial se plaisait à faire sentir les heureux effets aux chrétiens de l'empire turc. » De cette manière, outre la Grèce et les Princi-

* 22 juin 1821.

[1] Tous les trois documents manuscrits. MS.

pautés danubiennes, la Servie aussi, ajoutait-on, était devenue, en 1812, l'objet d'une stipulation particulière dans la paix de Boukharest, et les clauses des deux traités avaient peu à peu compris les Serbes, les Moldaves, les Valaques, les Grecs de l'archipel, et « *par extension* » *les Grecs en général!* — Autant le ton de cette déduction et de cette « extension » de l'influence russe sur les destinées de la Grèce était frivole et d'une pétulance presque facétieuse, autant la franchise était insouciante avec laquelle on accentuait dans toutes les dépêches le point relatif à la coexistence de la Porte, qui, disait-on, avait eu toujours pour condition la sécurité des rayas chrétiens. L'empereur, écrivit-on au cabinet de Vienne[1], demandait à la Porte qu'elle changeât son système de destruction des Grecs, qui entraînerait sa propre ruine, contre un autre système qui lui permettrait de continuer encore à exister à côté des autres États de l'Europe. — De même qu'on entendait toujours, dans ces manifestations nonchalantes sur la puissance russe et sur l'impuissance turque, l'orgueilleux autocrate qui venait de rentrer chez lui de ses triomphes à Laybach, de même on reconnaissait aussi, dans la demande exprimée dans ces dépêches, d'entendre les vues et les résolutions des puissances, dont aucune ne saurait rester indifférente aux événements de l'Orient, l'assurance franchement avouée du fier fondateur de la Sainte-Alliance, qui venait de remporter des victoires en Italie. « L'empereur, écrivait-on[2], ne désirait agir ni avec des intentions exclusives, ni sans s'être entendu avec ses alliés : l'armée russe était, au contraire, destinée et prête à exécuter les

[1] Dépêche adressée au comte Golowkin, en date du 22 juin 1821. MS.

[2] Dépêche adressée au comte Alopeus à Berlin, en date du 22 juin. MS.

décisions des puissances; aujourd'hui, comme auparavant, et comme elle le ferait dans des circonstances ultérieures, elle ne marcherait pas pour reculer les limites de l'empire russe, mais pour ramener la paix et pour consolider l'équilibre de l'Europe. » — Cependant la seule cour de Berlin, dans l'expression de ses sentiments, répondit à l'attente si pleine d'assurance du czar. Le grand-chancelier de Prusse estima[1] comme un grand bonheur la disposition de l'empereur à traiter en question européenne celle de la Grèce, ainsi qu'on l'avait fait pour les questions italienne et espagnole ; aussitôt* et à la plus grande satisfaction de la cour russe, Hardenberg fit remettre au comte Alopeus, représentant de la Russie, un mémoire[2] dans lequel il entrait complétement dans les idées russes, en invoquant l'accord de l'Europe et en proposant une réunion de plénipotentiaires, réunion qui, disait-on, n'atteindrait son but que si la France et l'Angleterre y prenaient part ouvertement et sans réserve. Mais ces deux cours ne se prêtèrent pas avec autant de promptitude aux ouvertures de la Russie ; au contraire, les communications du cabinet de Saint-Pétersbourg semblèrent y causer autant de consternation que de surprise. Autant les épanchements de la Russie étaient chaleureux, autant l'accueil qu'ils trouvaient à Londres était glacial, et même froid à Vienne. C'est pourquoi le czar écrivit* encore personnellement à l'empereur François[3], dans l'espoir d'effacer ces premières impressions. Dans sa lettre, il touchait les cordes de la frayeur de la révolution ; le cabinet de Vienne allait bientôt lui répondre sur le même air, mais avec des accents bien plus lamentables. Alexandre croyait, écri-

* 21 juillet.

* 23 juillet.

[1] Le prince Hardenberg au roi, 22 juillet. MS.
[2] Du comte Bernstorff, 21 juillet. MS.
[3] Czarskoésélo, 11/23 juillet. MS.

vait-il à l'empereur, que les révolutionnaires avaient provoqué cette nouvelle commotion dans l'Orient, afin de pousser la Russie dans les voies d'une politique séparatiste et de désunir ainsi les puissances; mais, ajoutait-il, l'union des princes, qui avait vaincu la révolution en Italie, la vaincrait aussi en Orient. Il ne doutait pas, disait-il, que la cour de Vienne ne fût convaincue de la pureté de ses intentions; mais il désirerait aussi que toutes les autres puissances partageassent cette conviction; c'est pourquoi il oserait espérer que l'empereur d'Autriche n'hésiterait pas à se porter auprès d'elles garant de ces intentions de son allié, dans le cas où la Porte le forcerait à prendre des mesures militaires qui ne viseraient cependant jamais à un but exclusivement russe, mais « qui laisseraient, au contraire, toujours aux puissances la liberté de faire en Orient tout le bien que ces beaux pays attendaient de leur sagesse. »

L'empereur Alexandre. D'après cette lettre, l'empereur Alexandre semblait croire très-nécessaire que les puissances eussent des garanties pour être rassurées sur ses intentions, bien que récemment sa politique se fût montrée très-loyale dans toutes les affaires de révolution. Aux premières nouvelles du mouvement dans les Principautés, et dans ses préoccupations inquiètes au sujet de l'issue de la guerre à Naples et de la révolte en Piémont, le czar avait sacrifié à Laybach les traditions politiques de la Russie qui la portaient à se jeter dans les entreprises et à vouloir s'agrandir, au sentiment de ce qu'exigeaient, dans ce moment, les besoins et les intérêts de l'Europe. Dans ces jours-là, Metternich l'avait complétement dominé. Rob. Gordon écrivait de Laybach à Castlereagh que l'Autriche n'aurait pas pu parler d'une manière plus tranchante, si la Russie avait été changée en province autrichienne. En se séparant à

Laybach, les deux empereurs s'étaient fait la promesse solennelle de n'agir dans les affaires grecques que d'après des conventions réciproques. A cette époque, personne ne voyait dans l'insurrection grecque autre chose qu'un chaînon de ces plates conspirations qui, par leur manque de ressources, fondaient d'elles-mêmes, et Alexandre avait été compromis par Ypsilantis d'une manière trop criante, pour que lui, ou même son ambassadeur à Constantinople, eussent pu hésiter un instant à se déclarer contre la levée de boucliers si irréfléchie dans les Principautés. C'est pourquoi les premières ouvertures franches de la Russie avaient complétement satisfait la Porte elle-même, pourtant si soupçonneuse à l'égard de cette puissance. Les règles de conduite que la politique impériale avait adoptées vis-à-vis des principes des révolutionnaires, avaient été placées par ces ouvertures dans le même jour éclatant dans lequel Alexandre s'efforçait de les montrer à l'Occident à chaque occasion. Il voyait l'Europe sortant d'une école révolutionnaire de cinquante ans et livrée à toute une génération qui ne voulait plus se soumettre aux anciennes institutions, livrée à une jeunesse élevée dans les faux principes ayant eu cours pendant un demi-siècle et abandonnée à une secte d'ouvriers de révolte, qui se servaient de ces masses comme d'instruments pour leurs projets. Tout le mal qui s'était produit dans les derniers temps, avait dit Alexandre au général Krusemark, en partant de Laybach, venait d'une seule et même source; le czar disait que le projet des sectes était d'amener une révolution générale, et qu'il en était d'autant plus convaincu qu'il savait que leurs ramifications s'étendaient déjà sur tous les pays, sans en excepter probablement ses propres États. De même aussi l'insurrection grecque était à ses yeux l'œuvre secrète des conspirateurs, des mêmes hommes qui, en 1815, avaient

renversé le nouvel ordre de choses en France, qui, en 1819, avaient travaillé les pays de la Confédération germanique, et qui, en 1820, avaient jeté l'Espagne et l'Italie dans l'abîme; c'étaient les membres de ces sectes qu'Alexandre avait juré de détruire. Jusque-là la position du czar à Laybach était claire et bien précise, et ses résolutions semblaient être dégagées de tout doute et de tout scrupule. La peur de la révolution était trop grande en lui, ou, comme on le disait plus élégamment, l'intérêt moral de l'Europe avait, à ses yeux, une trop grande importance, pour que l'idée eût pu lui venir de jeter encore de l'huile sur le feu de l'insurrection grecque. Néanmoins, le czar n'était pas arrivé à prendre cette première attitude, telle qu'il l'avait montrée à Laybach, sans avoir eu à soutenir des luttes douloureuses avec lui-même. En effet, dans cette cause grecque, dans ces complications soudaines en Orient, il y avait un conflit d'intérêts et de considérations contradictoires, qui aurait pu jeter le plus grand trouble dans un esprit beaucoup plus fort que celui du czar. L'insurrection grecque offrait une occasion inattendue et agréable de reprendre les anciens projets de la Russie contre la Turquie; la jalousie que la puissance de plus en plus forte de la Russie inspirait à tout le monde, paraissait alors à peine pouvoir offrir un obstacle suffisant pour empêcher les Russes de profiter de cette occasion. Autant, dans cette insurrection, les prétentions des Grecs à une indépendance, que la Russie ne pouvait pas désirer, lui venaient mal à propos, autant il était pourtant difficile au czar d'avoir à abandonner et à sacrifier un peuple qui, par ses rapports déjà si anciens avec la Russie et par les encouragements que les Russes lui avaient prodigués si longtemps, avait été habitué à considérer le czar comme son protecteur naturel. Si ce dernier ne pouvait pas tolérer

le triomphe d'une révolution qui devait être le résultat inévitable de la victoire des Grecs, il ne pouvait pourtant pas non plus permettre la destruction totale de ce peuple chrétien, conséquence fatale, comme il était à craindre, de la victoire des Turcs. L'empereur de Russie avait à éviter même les apparences d'un tel abandon, par égard pour les masses bigotes de son propre peuple, qui, à cause des souffrances infligées à ses coreligionnaires par les Turcs fanatiques, était animé d'une haine non moins fanatique contre les Turcs. Si la froideur entre la Russie et la Porte et la guerre dans l'intérieur de l'empire entre Turcs et Grecs continuaient encore, les plus grands intérêts, au point de vue du commerce et de la navigation des plus belles provinces de la Russie, auraient été engagés; c'est pourquoi on présenta sans cesse à l'empereur les raisons les plus graves pour le déterminer à déclarer la guerre à la Porte. Dans l'armée, il y avait dans tous les rangs un parti violemment disposé à la guerre. A ce parti appartenait le général Yermolow, qui, après son retour de Laybach, n'avait caché à personne ses dispositions d'esprit, et qui ne parlait de l'exécution du patriarche qu'en faisant le signe de la croix. A Odessa, tous les officiers supérieurs, comme s'ils brûlaient d'impatience de se mettre en marche contre Constantinople, faisaient entendre à plaisir les discours les plus violents et les plus inconvenants. Comme la Porte ne distinguait pas entre les menées de ces agitateurs, qui faisaient tout pour amener une rupture, et entre les sentiments pacifiques du czar, et qu'elle pouvait d'autant moins les distinguer, que tout ce qui lui parvenait depuis juin de Saint-Pétersbourg prenait un ton de plus en plus raide et hostile, elle opposa à la fierté et à l'accusation l'insolence et les récriminations, ce qui donna plus de facilité aux partisans de la guerre en Russie pour

exciter la vanité de l'empereur, dans le cœur duquel il n'y avait pas de corde plus sensible que la susceptibilité d'un sentiment de dignité blessée. Ce qui devenait encore plus dangereux pour le czar que ce parti qui le poussait par saccades, c'était l'action systématique des hommes d'État dans son gouvernement et dans sa diplomatie qui voulaient contrecarrer l'influence de Metternich. Le plus actif de tous était Pozzo di Borgo, qui, par son talent et par l'attention infatigable qu'il prêtait à tout ce qui se passait en Europe, jouissait à Saint-Pétersbourg, comme dans toutes les autres cours alliées, d'une égale considération, et qui, à Paris, où il jouait, pour ainsi dire, le rôle d'un précepteur ou d'un tuteur du gouvernement français, occupait une espèce de position exceptionnelle, n'exécutant de ses instructions que ce qui servait ses projets, appuyé également par la confiance de son empereur comme par la docilité de Nesselrode. De cette manière, il était seul en état de combattre avec succès et de tenir en équilibre la toute-puissance que Metternich exerçait sur le czar. Il n'est guère probable qu'à ce moment Pozzo di Borgo eût déjà un plan tout préparé et une idée bien nette relativement à la question grecque, outre le désir de voir le gouvernement russe adopter une politique active et indépendante, et suivre une marche qui ne serait pas inspirée par les influences autrichiennes. Son bras droit dans cette affaire était Stroganow, son bras gauche Kapodistrias, dont les sympathies pour ses compatriotes s'étaient, immédiatement après le retour de l'empereur à Saint-Pétersbourg, trouvées en conflit avec les dispositions que le czar avait manifestées à Laybach. Metternich savait bien que, dans cette question si grosse d'incertitudes, le faible czar n'aurait pas assez de fermeté pour résister à la forte action de ce triumvirat. Miner la puissance de ces trois

hommes et leur faire perdre leurs places et leur influence, c'était donc le but constant des efforts du grand-chancelier, si jaloux, qui se donnait bien l'air de mépriser Pozzo comme un aventurier politique, mais qui, en réalité, le considérait comme son mauvais génie, et qui jalousait et redoutait en lui un heureux rival, poussé par l'ambition à primer partout, et possesseur d'une grande fortune, qui lui permettait de s'obstiner à soutenir ses propres idées avec d'autant plus d'indépendance, même vis-à-vis de l'autocrate, son maître. Dans Kapodistrias, Metternich haïssait le révolutionnaire sans conscience, qui, d'après lui, engageait son maître, trop confiant, dans un labyrinthe périlleux ou qui le poussait vers un précipice, du bord duquel le secours de ses alliés pourrait seul le retirer. Il est vrai qu'au premier moment, Metternich ne réussit pas à paralyser les forces de ces hommes d'Etat; cependant il y avait dans le cabinet même de l'empereur des ministres qui contre-balançaient puissamment leur influence. Le comte Nesselrode, qui, depuis bien longtemps, s'était identifié avec les principes d'un Metternich et d'un Castlereagh, partageait leurs craintes au sujet des conséquences incalculables que pourrait entraîner, dans cette affaire, une seule démarche précipitée. Parmi les généraux russes, il y avait des hommes très-influents, tels que Diebitsch, qui s'adressaient à ce côté dans le caractère de l'empereur que Metternich appelait son bon génie. Par ces influences diverses, l'empereur, si peu indépendant, était jeté de doutes en doutes, de résolutions en résolutions, et ballotté presque violemment entre son amour pour les Grecs et sa crainte des révolutions. Toute l'histoire d'Alexandre dans les années suivantes n'est presque autre chose que la succession de ces variations lamentables de dispositions incertaines et vacillantes, détermi-

nées toujours par ce qu'on appelait les intérêts moraux de l'Europe, toutes les fois que le czar se trouvait enveloppé de l'atmosphère brumeuse d'un entourage autrichien; mais reprenant immédiatement la saveur des intérêts politiques de la Russie, dès que l'empereur revenait dans les cercles de son propre pays. Tel fut le cas, lorsqu'il revint de Laybach à Saint-Pétersbourg. On remarqua aussitôt dans toutes les démarches du cabinet russe les influences opposées de différents partis, d'où l'on pouvait conclure qu'il devait y avoir une lutte continuelle dans l'esprit de l'empereur lui-même. Il était évident qu'à Saint-Pétersbourg on balançait entre deux systèmes, entre celui d'un accommodement et celui d'une rupture, entre la guerre et la paix. Dans les demandes qu'on adressait à la Porte, on balançait aussi entre deux systèmes, entre celui qui était conforme aux intérêts russes et celui qui répondait aux intérêts européens; la Russie parlait avec plus d'énergie à la Turquie, tantôt de ses droits stipulés dans les traités au sujet des Principautés, tantôt de la conduite nouvelle de la Turquie vis-à-vis de ses sujets turcs, conduite de laquelle devait dépendre l'existence ultérieure de l'empire ottoman; tantôt les quatre articles semblaient être un véritable ultimatum, tantôt seulement les préliminaires de négociations nouvelles. On était frappé des mêmes variations dans le langage que la Russie tenait aux puissances européennes. A Laybach, l'empereur s'était exprimé avec la plus grande décision sur les affaires grecques, qu'il avait qualifiées de manœuvres étourdies tramées par le parti révolutionnaire répandu dans tous les pays; mais déjà, dans les dépêches qui accompagnaient les notes du 22 juin, il n'y avait plus, à entendre l'empereur, qu'une possibilité douteuse que cette insurrection se rattachât « peut-être » aux menées

odieuses qui minaient les autres Etats! Au commencement, le czar partageait l'opinion générale, en croyant que ce feu ne pourrait pas durer longtemps; mais, au moment dont nous parlons, son cabinet proclama partout avec une énergie très-grande, que les Turcs n'étaient pas en état de vaincre la révolution avec leurs propres ressources! Quand l'empereur s'étendait longuement sur les intérêts russes mis en péril, il paraissait vouloir pousser son esprit de sacrifice et sa longanimité jusqu'aux dernières limites, avant d'en venir à une guerre particulière pour sauvegarder ses droits; quand il considérait les choses sous le point de vue européen, rien ne lui semblait plus pressant que de venir au secours de la Porte dans sa perplexité, en lui proposant une expédition russe entreprise sur la demande de l'Europe. On aurait dit que, pour récompenser la vertu dont il avait fait preuve au commencement, pour reconnaître sa condamnation de l'insurrection grecque et sa coopération offerte pour l'étouffer dans les Principautés, les autres puissances lui devaient naturellement leur confiance entière, et qu'elles étaient obligées à le laisser agir dorénavant dans cette affaire tout à fait comme il l'entendrait. Le czar avait laissé à l'Autriche une liberté d'action complète en Italie; c'est pourquoi il attendait, sans l'ombre d'un doute, que cet allié, du moins, lui laisserait les mains également libres en Orient, où il s'agissait entièrement des intérêts les plus élevés de la Russie, de sa religion, de sa marine et de son commerce, et que l'Autriche irait au-devant de ses vœux sans réserve aucune; il est possible qu'Alexandre s'y attendît avec d'autant plus de confiance, qu'à Saint-Pétersbourg on avait de tout temps beaucoup compté sur l'Autriche, « parce que, comme Alexandre lui-même l'avait écrit en 1812, cette puissance voyait toujours dans ses relations

avec la Russie une protection pour elle-même comme pour l'Europe. » Il était impossible, du reste, qu'on se fût fait une idée bien claire du but que cette intervention, pour exécuter les décrets des puissances européennes, devait atteindre. On avait lancé le mot hardi de la coexistence de la Turquie. Fallait-il croire que le projet grec occupait de nouveau le czar d'une manière sérieuse? La Russie ne peut prendre en main ces grands projets qu'à la faveur de l'une ou de l'autre de deux hypothèses, c'est que les puissances occidentales soient en guerre entre elles, ou bien qu'elles soient prêtes à appuyer elles-mêmes les desseins de la Russie. Les agrandissements qu'elle avait pu obtenir jusqu'alors n'avaient été possibles que parce que les puissances occidentales avaient été toujours en guerre entre elles au moment où la Russie exécutait ses desseins, et encore en 1807 Alexandre était prêt à exploiter dans ce même sens la guerre entre la France et l'Angleterre; mais, au moment actuel, son opinion paraissait être qu'il devait supposer que la seconde hypothèse se réaliserait, et qu'il aurait à profiter de sa puissante autorité dans le monde pour déterminer la Sainte-Alliance à coopérer avec lui, afin de réaliser les projets russes. Bientôt cependant les agents diplomatiques du czar à Vienne nièrent que, dans la pacification proposée de la Turquie, l'empereur eût même seulement l'intention de donner peut-être à la Grèce les formes d'une demi-indépendance, telle qu'elle existait en Servie. Mais ceci prouva seulement qu'à Saint-Pétersbourg on n'avait pas encore une idée très-claire sur le but de l'intervention européenne qu'on désirait provoquer, ou bien qu'on ne voulait pas s'exprimer clairement à ce sujet. Le cabinet russe semblait avoir des idées encore moins claires sur ce qu'il ferait, et être plus incertain encore sur les

résolutions qu'il prendrait dans le cas où la Russie serait seule en guerre avec la Turquie, et qu'elle ne serait appuyée par personne. Kapodistrias ne put jamais décider le czar à entreprendre une telle guerre. Alexandre se trouvait, sous ce rapport, dans une position tout à fait analogue à celle du sultan Mahmoud. Pour les deux souverains, les intérêts les plus grands étaient en jeu : pour l'un, il s'agissait d'attaquer les grands objets de l'ancienne ambition russe au sujet de la Turquie, en profitant de l'insurrection grecque, venue si à propos; pour l'autre, il s'agissait de détourner cette attaque, de maintenir sa position en Europe et d'étouffer promptement la révolte grecque, venue si mal à propos. Mais les considérations les plus impérieuses empêchaient, des deux côtés, ces princes de tenter toute démarche précipitée et hasardée; d'un côté, les principes si connus et si nettement prononcés de la politique impériale par rapport à toutes les révolutions, et de l'autre les troubles intérieurs en Turquie; d'un côté la crainte de rencontrer la résistance des puissances alliées, et de l'autre l'absence de tout espoir de trouver la moindre assistance auprès d'elles; puis, en dernier lieu, l'épuisement des puissances après les guerres qui venaient d'avoir lieu, et le dénûment de la Porte, qui n'avait pas même assez de ressources pour pouvoir triompher des troubles dans l'intérieur de son empire. De cette manière, il s'éleva entre les deux empires, non pas une émulation de grands projets et de grandes actions, mais une lutte où elles montraient de faibles velléités d'agir, où l'on voyait éclater l'orgueil et l'opiniâtreté insolente, l'irritabilité et les susceptibilités de deux princes puissants, mais également impuissants pour agir, une lutte oratoire qui ne conduisit que sous le successeur d'Alexandre à des actes peu fertiles en résultats; il s'éleva une

guerre diplomatique dans laquelle toutes les puissances se prononcèrent, de la manière la plus vive, *pour* chacune des parties en lutte et *contre* chacune d'elles, guerre rendue encore infiniment plus difficile et plus longue par le grand inconvénient des distances énormes entre les six capitales des cours intéressées. C'est une histoire de paroles très-étendue que nous avons à raconter au sujet de cette guerre et à laquelle nous attacherions très-peu d'importance, si, dans le cas qui nous occupe, les complications qui, pendant dix ans, ont troublé l'Orient, n'avaient été, en définitive, aplanies presque plus par des paroles que par des actes.

L'Autriche et l'Angleterre.

En considérant toutes ces incertitudes de la cour de Saint-Pétersbourg, les gouvernements des grandes puissances pouvaient espérer d'un côté que l'empereur vacillant n'arriverait pas à prendre des résolutions, du moins pas des résolutions périlleuses; mais, de l'autre côté, ils pouvaient aussi craindre que cet homme, si peu indépendant, ne se laissât entraîner à quelque acte précipité et irréfléchi. Comprenant ainsi la situation morale du czar, lord Londonderry (Castlereagh) y conforma sa conduite dans l'accomplissement de sa tâche. Il comprit, dès le premier moment, que dans cette question bien plus importante pour l'Angleterre que les questions italienne et espagnole, il lui fallait, à tout prix, marcher de concert avec l'Autriche, celle des puissances qui était la plus liée d'amitié avec la Russie, afin de tenir le czar en bride et de l'empêcher, par tous les moyens, de se jeter dans la guerre. C'est pourquoi, déjà à Laybach, il avait fait un mouvement de conversion dans sa position vis-à-vis des puissances continentales. Qu'il ait été réellement si effrayé de l'extension qu'avait prise le mouvement italien en pénétrant dans le Piémont, ou qu'il s'en soit seulement donné l'air, en tout cas il pro-

fita de cet événement pour adoucir l'attitude un peu raide de l'Angleterre; il fit verbalement à l'ambassadeur d'Autriche, le prince Esterhazy, l'aveu* que, bien que l'Angleterre n'eût pas pu adhérer publiquement à la déclaration de Laybach, elle rendait néanmoins volontiers justice à la vérité et à la justesse des principes qui y avaient été proclamés. Il est vrai qu'une déclaration semblable avait été déjà donnée par lui dans sa circulaire écrite avant l'explosion de l'insurrection grecque, mais alors elle avait été plus que paralysée par les démarches qui l'accompagnaient. Au moment qui nous occupe, cette déclaration fut répétée dans des circonstances telles qu'à Vienne même on ne crut pas « pouvoir demander davantage ; » on y prit les vues de légitimité exprimées par Londonderry au sujet de la Grèce, et les instructions données par lui à lord Strangford, qui devait se mettre sur la même ligne d'action que l'internonce, pour une conversion sincère aux maximes de la sagesse politique de Metternich. Les instructions données par le grand-chancelier à l'internonce* indiquaient comme le moyen le plus simple et le plus efficace, à l'aide duquel on croyait pouvoir, au meilleur compte, atteindre le but qu'on se proposait, c'est-à-dire la conservation de la paix, c'était de prendre le parti du plus fort contre le plus faible; le cabinet de Vienne enjoignit donc à son ambassadeur de reconnaître auprès de la Porte la justice des demandes russes et de les y appuyer. Les instructions données par le cabinet anglais à lord Strangford* concordaient avec les instructions de Metternich, il est vrai, mais, tout en exhortant à la concorde avec l'internonce, lord Londonderry prescrivit pourtant à cet ambassadeur de maintenir ferme l'unique principe de la politique anglaise vis-à-vis de la Sainte-Alliance, de ne se laisser déterminer à aucune démarche collective. En même temps qu'il prit ces pre-

* En juin.

* 17 juillet.

* 7 juillet.

mières mesures pour se mettre, autant que possible, d'accord avec l'Autriche, Londonderry essaya de prendre personnellement l'empereur russe par les voies de la douceur, de la flatterie et de la persuasion. Il fit usage d'une permission que le czar lui avait donnée, en 1818, de s'adresser
* 16 juillet. immédiatement à lui, et il lui écrivit* une lettre[1], afin d'éviter peut-être de cette manière de faire une réponse officielle aux questions que le cabinet de Saint-Pétersbourg lui avait adressées dans ses expéditions du mois de juin. Comme il l'avait fait vis-à-vis de l'Autriche, il commença par adoucir le czar au sujet de leurs différences d'opinion dans les dernières « discussions sur des théories abstraites, » mais ensuite il entra, pour ce cas exceptionnel, dans la politique européenne de l'empereur, où il était sûr que l'Autriche et les autres puissances marcheraient avec la Russie avant tout dans le but de la retenir. Il exprima la conviction « que l'empereur ne considérerait pas les événements en Orient comme une question nouvelle et isolée; il disait qu'ils n'étaient pas seulement le résultat de la lutte d'éléments hostiles dans l'empire turc, mais qu'ils étaient aussi le fruit de l'esprit révolutionnaire en Europe, dont les symptômes n'étaient là que plus destructifs encore, parce que toutes les passions, tous les préjugés et toutes les inimitiés religieuses des habitants de ces contrées s'y ajoutaient. Le voisinage de la Russie, sa conformité de religion, ses intérêts commerciaux, surtout l'ancienne jalousie inséparable de l'histoire des deux empires, mettaient l'empereur, pour ainsi dire, face à face avec cette nouvelle phase des embarras de l'Europe. Il était inutile, ajouta Londonderry, de démontrer que la Turquie était un mal nécessaire dans le système politique de l'Europe, qu'elle était certainement une ex-

[1] Dans Castlereagh, *Correspondance*.

croissance maladive qui, pour cela même, devait décourager toute tentative de la guérir parce qu'elle mettrait en péril le système politique tout entier. L'irritation convulsive à laquelle la Turquie était en proie, avait exposé l'ambassade russe à des insultes indignes : l'empereur, sous ce rapport, devait veiller à ce que ses droits légitimes ne souffrissent point; mais, ajoutait le ministre anglais, plus sa puissance était incontestable, plus sa gloire avait été grande depuis les derniers temps, et plus il devait avoir d'indulgence pour la Turquie et permettre que la tempête s'apaisât dans l'empire turc, qui était, à la fois, infecté par l'esprit des nouveaux principes et consumé par le feu des anciennes haines particulières à ses habitants. Il fallait avouer, disait-il, que l'humanité était saisie d'horreur à la vue des atrocités commises, et qu'elle ne pourrait pas refuser sa pitié et ses sympathies aux Grecs; mais la pensée du danger qu'offrirait toute modification du système politique de l'Europe et la considération que les Grecs eux-mêmes avaient été en définitive les agresseurs, détermineraient peut-être l'empereur et les alliés à préférer une attitude expectante à toute immixtion dans le chaos des inconséquences turques. Jamais l'empereur n'avait eu, dit en terminant Londonderry, une occasion plus favorable de donner une preuve éclatante de ses sentiments qu'au moment actuel, si vis-à-vis d'un État fanatique et à demi barbare, il montrait ce degré de patience et de longanimité que le respect religieux et enthousiaste pour le système à la fondation duquel il avait lui-même contribué si puissamment, pourrait seul lui inspirer. » — Par des moyens semblables, Metternich essaya en même temps d'agir personnellement sur le czar. Il importait encore infiniment plus à l'Autriche qu'à l'Angleterre d'empêcher le czar de tramer à la légère une guerre qui pouvait entraîner toute l'Europe.

Il faut se rappeler bien clairement les raisons qui faisaient qu'il en était ainsi, pour comprendre simplement la marche tortueuse et souvent même au plus haut point inconséquente et contradictoire de la politique autrichienne dans les affaires grecques, dès le commencement jusqu'à la fin. En considérant ses ressources matérielles, l'État autrichien n'avait jamais été moins, qu'au moment dont nous parlons, dans une position qui lui permît de supporter une guerre dans son voisinage, pas même comme simple spectateur. Ses finances étaient épuisées, et on craignait qu'une augmentation des dépenses pour le département de la guerre n'ébranlât profondément le crédit public. Malgré la grande habileté dont on avait toujours fait preuve à Vienne en abusant de ces moyens financiers, on n'aurait jamais amené l'empereur François à permettre une surexcitation du crédit telle qu'elle fut produite vingt et quelques années plus tard avec tant de génie! En effet, en présence des grands dommages que causaient, à l'époque qui nous occupe, les pirates grecs à la marine autrichienne, et malgré les insultes dont ils accablaient son pavillon, l'empereur François refusa de sanctionner l'emprunt d'un seul million proposé pour faire remettre en bon état de vieux vaisseaux vénitiens. L'incurie dont l'armée avait à souffrir était incroyable; considérant le montant des sommes attribuées au département de la guerre, personne ne pouvait comprendre pourquoi il en était ainsi, à moins de savoir que les frais de police, arrivés à des chiffres énormes, étaient prélevés sur le département de la guerre. Mais ce système et ces dépenses semblaient être tellement indispensables qu'un peu plus tard (1825), lorsque Bellegarde quitta les affaires, et que tous les princes demandèrent l'archiduc Ferdinand d'Este comme chef du conseil aulique de la guerre, Metternich lui préféra le vieux prince de Hohenzollern-

Hechingen, homme flexible, dont il n'avait pas à craindre qu'il lui suscitât des difficultés dans ses manipulations financières. Dans ces circonstances, l'armée était arrivée à une telle faiblesse que les seules troupes d'élite, peu nombreuses et prêtes à entrer en campagne, que possédât l'Autriche, devaient, de toute nécessité, rester en Italie; que, dans le cas d'une guerre turco-russe, on aurait eu les plus grandes difficultés à établir une simple armée d'observation près de la frontière des Principautés, et que l'empire d'Autriche, impliqué formellement dans la guerre, n'y aurait pu jouer qu'un rôle complétement secondaire. Ayant d'aussi bonnes raisons pour vouloir la paix, Metternich fit jouer tous les ressorts que son séjour à Laybach et la connaissance exacte du terrain à Saint-Pétersbourg lui donnaient entre les mains pour retenir le czar dans ses sentiments exprimés à Laybach, tout en ménageant cependant, de la manière la plus délicate, la partie sensible du czar, son amour pour les Grecs. Comme point principal de ses attaques, il choisit la peur que causaient à l'empereur les révolutions. Metternich lui fit représenter par son ambassadeur, le comte Lebzeltern, que tous les révolutionnaires rattacheraient leur cause à une guerre de la Russie contre la Porte, et que l'empereur exposerait le salut de l'Europe à tous les dangers possibles s'il voulait sauver les Grecs autrement que par une coopération de tous les alliés. Aucune occasion se présentant, dans levoisinage ou au loin, au moment actuel ou plus tard, ne fut négligée pour prouver au czar qu'une guerre serait le signal de nouvelles révolutions. L'excitation des esprits en Allemagne, les appels pour la cause grecque furent exploités dans ce sens. Metternich demanda au gouvernement de Prusse et au roi lui-même de représenter au cabinet russe, dans un langage aussi fort que possible, les dangers qui menaceraient inévitablement

l'Allemagne dans le cas où une guerre éclaterait. De la même manière, on continua encore plus tard, avec le plus grand soin, à exploiter tout ce qui résulta des troubles en France qui duraient toujours, et ce que les recherches de l'Autriche en Italie avaient fait connaître sur les rapports intimes entre les révolutionnaires, et on se servit de ces résultats pour entretenir le czar dans une frayeur continuelle. Néanmoins, on ne réussit pas au commencement à

* 29 août. changer les pensées et les désirs du czar. Dans sa réponse* adressée à Londonderry[1], il se référa simplement aux communications en date du 22 juin. « Elles rendaient témoignage, disait le czar, de deux vérités et prouvaient que la Russie avait sacrifié des droits incontestables pour faciliter à la Porte le rétablissement d'une bonne entente, et que la Turquie, au contraire, avait adopté un système qui pourrait la mener à un point où il lui serait impossible de remplir les engagements pris par elle dans ses traités avec la Russie. S'il était vrai que la Porte n'encourait pas seule la responsabilité de la catastrophe, il faudrait néanmoins d'autant plus reconnaître l'impuissance où était la Porte de trouver un sûr remède « dans le chaos de ses inconséquences, » que l'esprit révolutionnaire de l'époque avait pris une part plus grande à ces événements, et que, si elle succombait sous ce choc, elle aurait fortifié la puissance fatale de l'insurrection de toute sa faiblesse. Les cruautés exercées par les Turcs feraient craindre que les Grecs ne consentissent jamais à se soumettre de nouveau à leur joug. Au commencement du mouvement, une intervention étrangère aurait, aux yeux de la Porte, favorisé la révolution; mais on assumerait une lourde responsabilité si on la retardait encore à ce moment où la révolution menaçait

[1] Lettre du cabinet en date du 29 août. MS.

de s'élever comme une puissance réelle. La Porte avait décrété que le peuple turc redeviendrait nomade, c'est-à-dire elle l'avait mis sur un pied de guerre vis-à-vis des chrétiens; la nature de la puissance turque n'était, par conséquent, plus ce qu'elle avait été jusqu'au mois de mars de cette année. L'empereur disait ensuite qu'il pousserait sa longanimité jusqu'à la dernière extrémité, mais qu'il y avait pourtant des limites à tout; que si la paix devenait impossible, la prudence devrait conseiller aux puissances d'entrer dans les idées et dans les propositions russes. Se fondant sur les principes de la grande alliance, l'action commune des puissances rétablirait la tranquillité en Orient et fortifierait le système politique de l'Europe. Le czar attendrait donc avec confiance le résultat de leurs délibérations. » — De cette manière, le ministre anglais était donc renvoyé à la marche officielle dans le traitement des questions agitées par les puissances. Le czar fit répondre sur un ton moins amical aux communications du cabinet de Vienne, où il avait espéré trouver une tout autre docilité au sujet de ses désirs. Une dépêche était partie* de Vienne pour Saint-Pétersbourg, dans laquelle on avait proposé de réunir les délibérations des cours alliées dans un point central, afin d'empêcher une rupture de la Russie avec la Porte, ou pour prendre, en cas de besoin, d'un commun accord, des mesures ultérieures; Metternich s'attendait à voir l'Angleterre prendre part à une telle réunion. Lorsque cette dépêche arriva* à Saint-Pétersbourg, on avait déjà préparé des expéditions pour Golowkin à Vienne; on les fit partir* avant d'avoir « trouvé le temps de lire la nouvelle dépêche », comme Nesselrode le déclara à Lebzeltern; preuve d'un mauvais vouloir très-prononcé auquel on répondit à Vienne en ne faisant pas la moindre attention au contenu de ces expéditions, remplies en outre de

* 24 août.

* 5 septembre.

* 10 septembre.

manifestations peu rassurantes de l'extrême susceptibilité de la Russie vis-à-vis de la Porte, quand elle croyait son honneur engagé*. La réponse russe aux propositions autrichiennes se référa, comme la lettre du cabinet adressée à Londonderry, à ce que la Russie avait suggéré dans sa note du 22 juin. Elle vanta « la modération du gouvernement russe poussée jusqu'aux dernières limites, pour voir si le gouvernement turc, par lui-même ou par l'influence de conseils bienveillants, pourrait, encore une fois, reprendre la place qu'il avait occupée au commencement du mois de mars de cette année, dans l'ordre politique de l'Europe. La Russie était encore à ce moment prête, disait-on, à reprendre ses négociations directes avec la Porte dès que celle-ci aurait satisfait aux demandes russes au sujet des Principautés; les puissances ne pourraient coopérer à ce que ce but fût atteint qu'en poussant la Turquie à accepter l'ultimatum. La réunion proposée par l'Autriche ne pourrait avoir non plus d'autre but que celui de presser le sultan à accepter cet ultimatum ; mais, ajoutait-on, la réunion des ambassadeurs à Constantinople y suffirait entièrement; seulement, dans le cas où la guerre serait inévitable, l'empereur croyait qu'une telle réunion, *sur le sol russe* et près du théâtre des complications, pourrait être utile afin que les puissances tombassent d'accord sur un système qui empêcherait que cette guerre ne pût être considérée, par les ennemis de l'ordre, comme une guerre isolée et comme le signe de la dissolution de l'alliance européenne si salutaire.

* 25 septembre.

Suite. Après avoir vu l'inutilité de ces premières démarches, lord Londonderry[1] et aussi le roi d'Angleterre lui-même invitèrent le prince de Metternich à une entrevue à Hano-

[1] Lord Londonderry au prince Metternich. Aix-la-Chapelle, le 1er octobre. MS.

vre, où l'on attendait également le comte Liéven à son passage de Saint-Pétersbourg. Le ministre anglais désirait s'y entendre sans réserve avec le grand-chancelier sur tous les détails de leurs opinions et de la situation politique. Il voulait évidemment remplacer par une simple union anglo-autrichienne la réunion générale des représentants de toutes les puissances, telle qu'elle avait été proposée par le cabinet de Vienne. Effectivement, les deux diplomates réunis à Hanovre, arrivèrent à une intelligence plus étroite et réussirent même à gagner, à ce moment, la France à l'opinion qu'une guerre russe serait un grand malheur pour l'Europe, tandis que, dans ses lettres confidentielles adressées au duc de Caraman, Richelieu avait jusqu'alors toujours représenté la guerre avec la Porte comme inévitable, et qu'il avait tenu un langage dans lequel on reconnaissait encore l'ancien gouverneur d'Odessa. Des expéditions écrites en commun par les deux ministres d'Angleterre et d'Autriche, partirent de Hanovre directement pour Saint-Pétersbourg. Lord Londonderry fit alors* la réponse officielle[1] qu'il aurait voulu éviter. Il y disait « qu'il ne voyait pas la nécessité d'une guerre; par conséquent, à la question : quelle serait l'attitude des puissances en cas de guerre, il ne pourrait pas non plus, d'après des suppositions arbitraires, déterminer d'avance quelles seraient les résolutions morales ou les mesures matérielles que des conjonctures futures le forceraient peut-être à prendre, ce qui serait surtout impossible dans le cas actuel où le ministre n'avait pas sous les yeux les faits qu'une guerre contre la Turquie, entreprise dans le vaste but de chasser les Turcs, pourrait produire comme conséquences nécessaires. Aucune puissance ne pourrait se faire une

* 28 octobre.

[1] Dépêche de lord Londonderry adressée au chevalier Bagot. Hanovre le 28 octobre. MS.

idée de la position qu'elle pourrait être obligée à prendre pendant la durée d'une lutte aussi colossale. L'empereur aurait, dans les liens qui existaient entre les puissances, le gage le plus assuré de leur amitié et de leur amour de la paix, et les puissances, de leur côté, auraient tant de confiance en la longanimité et la modération de l'empereur que leurs efforts communs en faveur de la paix *devaient nécessairement* aboutir et réussir doublement, si l'on ne laissait s'élever aucun doute à l'égard du succès. Que si l'on ne pouvait pas éviter la guerre, il ne s'ensuivrait cependant pas qu'elle dût être faite d'après d'autres principes que ceux qu'on avait observés dans les guerres antérieures avec la Turquie. S'il se mettait tout à fait à la place d'un ministre russe, disait Londonderry, il ne pourrait pas croire que ce fût une chose sage que de conseiller à l'empereur de chasser les Turcs hors de l'Europe, puisqu'ils pèseraient alors, avec des forces condensées, sur le sud-est de la Russie, tandis que maintenant ils formaient un État divisé et affaibli par sa position géographique dans deux continents. Mais s'il se trouvait un ministre russe qui voulût remplacer l'état actuel des choses par un État grec né de la révolution, il lui appartiendrait certainement, *à lui personnellement*, de présenter aux alliés de l'empereur la manière dont il voudrait exécuter ce projet, contre l'urgence, l'utilité et même l'humanité duquel les puissances se verraient obligées *de protester unanimement*. En tout cas, ajoutait Londonderry, le moment n'était pas encore venu de s'expliquer à ce sujet, puisque la seule et la vraie question était, dans l'instant actuel, de savoir comment on pourrait déterminer la Porte à satisfaire aux demandes de la Russie. L'empereur aurait le droit d'attendre que les alliés insistassent sur l'accomplissement réel de ses demandes, comme les puissances alliées avaient celui d'at-

tendre que l'empereur fit entrer dans les formes de l'accommodement les adoucissements qui pourraient ménager la fierté du gouvernement turc, si peu maniable. Les deux cabinets impériaux seraient appelés, par leur position de voisins, à entreprendre la direction particulière de ces négociations. Si, dans la correspondance russe, on pouvait désirer voir des marques plus prononcées d'une disposition confiante à l'égard de la Porte, on ne pourrait qu'admirer, dans les notes autrichiennes, le talent et la franchise avec lesquels l'Autriche s'efforçait d'obtenir justice pour la cour de Russie. Les efforts faits en commun auraient déjà amené la Porte à faire les concessions les plus importantes, puisqu'elle avait presque accordé les demandes préliminaires de l'évacuation des Principautés, de la nomination des hospodars et de la renonciation à sa demande relative à l'extradition des réfugiés, puisque la Porte avait solennellement promis d'accorder la même protection à tous ses sujets, et qu'enfin elle avait publié ce qu'on pourrait appeler une amnistie générale. Toutes les mesures ultérieures dont on voudrait se servir pour donner aux négociations plus de force, comme, par exemple, la conférence centrale proposée par le cabinet de Vienne, devraient être déconseillées puisque la Porte s'opposait à toute intervention collective. Lord Londonderry touchait ensuite encore à deux objections qui pourraient être faites contre l'attitude de l'Angleterre; on l'accuserait peut-être, disait-il, sous le point de vue des intérêts matériels, de jalousie commerciale vis-à-vis des provinces méridionales de la Russie; mais le commerce anglais ne pourrait qu'augmenter par l'accroissement de la prospérité d'autres pays; on lui demanderait peut-être, sous un point de vue moral, si les descendants de ceux que notre éducation nous apprenait à admirer, devraient traîner éternellement une misérable

existence sous le joug des Turcs. Cet appel ne devrait certainement pas être négligé si les hommes d'État pouvaient substituer les conseils de leur cœur à ceux de leur raison ; mais, en réalité, les hommes d'État n'étaient appelés qu'à sauvegarder les intérêts qui leur étaient confiés *immédiatement*, et ils ne devaient pas mettre en péril l'existence de la génération actuelle en voulant assurer, par leurs calculs, le bonheur de la postérité. Quant à *lui-même*, ce serait se mettre en désaccord avec ses notions du devoir que de se prêter au projet d'un rétablissement politique de la Grèce en s'exposant à livrer non-seulement les Turcs, mais encore toute l'Europe, à une confusion subversive; de plus, on amènerait ce résultat sans avoir même la conviction que la population grecque, telle qu'elle était alors, pourrait tirer de son propre sein, les éléments d'un meilleur système politique. Il pourrait seulement exprimer le vœu, disait le ministre anglais en terminant, que le temps et la Providence amenassent pour ce peuple des soulagements que l'homme d'État ne saurait lui procurer sans devenir infidèle à ses autres devoirs. » — Les principes exprimés dans ces dernières considérations furent proclamés alors tout à fait publiquement par le gouvernement anglais dans son compte-rendu déjà souvent cité (*state of the nation*), dans lequel, au mépris des appels humanitaires de l'époque, elle qualifia même la neutralité au milieu de ces complications de prudence très-équivoque ; ce compte-rendu s'adressa à la jalousie des Anglais au sujet de la Russie, en ajoutant : « que, dans les circonstances actuelles, il était peut-être plus nécessaire de *fortifier* la puissance de la Porte que de simplement la conserver, pour ne pas dire de la diminuer. » En ce qui regarde la première moitié de la dépêche de Londonderry dans laquelle celui-ci, avec des traits de maître, demanda à la Russie de rendre un

compte clair et précis au monde et à elle-même de ses projets, le gouvernement russe, dans sa réponse[1], évita * d'entrer dans le cœur de la discussion, en redisant ce qu'il avait dit déjà, et en ne se montrant ni disposé à reconnaître que ses premières opinions avaient été victorieusement réfutées, ni conséquent avec lui-même dans les faits matériels. « Ces faits, disait le cabinet russe, ne répondaient pas au changement qui se serait opéré, d'après lord Londonderry, dans le système de la Porte. Le ministre anglais avait déclaré que le moment n'était pas encore venu de poser l'hypothèse de la possibilité d'une guerre ; s'il avait dit cela dans l'opinion que la Porte avait satisfait aux justes demandes de la Russie, la conviction de l'empereur était fort différente. Si, depuis l'établissement de la grande alliance, toutes les questions d'un intérêt général avaient été soumises à une délibération en commun, pourquoi cette crise, qui était l'œuvre des révolutionnaires et qui, en outre, avait donné la juste mesure de l'esprit et des ressources de la puissance musulmane, ne serait-elle pas considérée comme une calamité universelle qu'il faudrait attaquer dans ses causes générales? Toutes les ouvertures faites par l'empereur avaient été fondées sur ces considérations, qui étaient trop graves et trop importantes pour que l'empereur pût croire que la question au sujet des mesures à prendre était anticipée. Si l'on voulait que l'empereur considérât l'imminence de la guerre comme invraisemblable, il faudrait lui donner la certitude que la Porte *voulait* et *pouvait* satisfaire aux demandes russes. Le gouvernement militaire dans les Principautés, les excès commis dans l'île de Chypre, les désordres fomentés par les janissaires et l'impuissance du gouvernement à les arrê-

* 27 novembre.

[1] Dépêche adressée au comte Liéven. Saint-Pétersbourg, le 27 novembre. MS.

ter permettaient de douter de l'un aussi bien que de l'autre. L'empereur, ajoutait-on, continuerait à pousser sa modération jusqu'aux dernières limites; dans le cas où la guerre éclaterait, il renoncerait à tout agrandissement de territoire, et, considérant l'union des puissances telle qu'elle existait comme indissoluble, il ne combattrait jamais pour les intérêts de la Russie, mais pour ceux de toutes les puissances. » — Cette dépêche, adressée à Liéven, fut envoyée, en copie, aussi à Vienne où elle devait servir, en même temps, de réponse aux communications que Metternich, à la remorque de l'Angleterre, comme on le donnait à entendre, avait envoyées de Hanovre à Lebzeltern. Cette forme impolie n'était pas propre à adoucir la fâcheuse impression causée par ce document rédigé par Kapodistrias, et dans lequel Metternich, aussi bien que Londonderry, voyaient la mauvaise humeur, l'insolence et le fiel percer la faible enveloppe d'assurances amicales.

Situation des négociations à Constantinople.

Dans cet échange de notes et dans cette discussion entre les diplomates, on voyait régner une différence d'opinions sur les faits dont ils s'occupaient. C'est pour cela qu'il est nécessaire de connaître l'état des choses à Constantinople. L'internonce, le comte Lutzow, y avait eu au commencement la préséance dans les négociations, de concert avec la Russie, qui ne pouvait être que très-contente des instructions envoyées par Metternich à l'internonce, en date du 17 juillet, et qui reconnaissaient la justice de toutes les demandes russes. Nous rappellerons * que, sur les premières démarches faites par le comte Lutzow, pour ouvrir à la Porte une retraite honorable, celle-ci avait donné à sa politique une autre tournure, en lui déclarant, ainsi qu'à l'ambassadeur d'Angleterre, qu'elle était toute disposée à évacuer les Principautés, s'ils lui garantissaient qu'après la retraite des Turcs, les Russes ne viendraient pas

* Page 274.

les occuper. Tous les deux ambassadeurs, à ce qu'il semble, peu instruits sur le point d'honneur, si chatouilleux, de l'empereur de Russie, furent assez naïfs pour croire que, vu les sentiments pacifiques du czar, il ne serait pas probable que ces ouvertures, qui passaient sous silence la question épineuse au sujet des réfugiés, fussent rejetées[1]; ils demandèrent donc à leurs gouvernements respectifs l'autorisation de profiter entièrement de ces offres. Mais le czar, avec tout son orgueil, fit dire* à Londres[2] * 7 octobre. que la Porte possédait dans la modération de l'empereur la seule garantie qu'elle pourrait prier la Russie de lui donner dans ses rapports avec elle. L'internonce aussi reçut de Metternich* une réponse dans ce sens, qu'il n'y * 14 octobre. aurait pas de garantie morale dont l'empereur ne se chargeât, sur la demande du czar; mais non pas sur la demande d'un tiers. Les deux ambassadeurs se faisaient des illusions semblables, et qu'on a de la peine à concevoir, dans leurs premiers préliminaires timides, qui avaient pour but une immixtion dans les affaires, afin de rétablir la paix en Grèce. Lord Londonderry avait demandé* à * août. lord Strangford de lui donner son avis sur l'opportunité de représentations que les ambassadeurs pourraient adresser aux chefs grecs pour les engager à faire la guerre avec plus d'humanité. Les représentants des puissances eurent, à ce sujet, une conférence*, dans laquelle, craignant * 15 septembre. qu'une telle démarche n'impliquât une espèce de sanction de la révolution, ils trouvèrent plus prudent d'adresser en commun un appel aux Grecs, pour les engager à profiter de l'amnistie que la Porte leur avait offerte. Pour dimi-

[1] Lord Strangford au chevalier Bagot. Constantinople, le 26 août. MS.

[2] Dépêche adressée au prince Liéven. Saint-Pétersbourg, le 7 octobre. MS.

nuer leur responsabilité, ils désirèrent recevoir à cette fin, de la part de la Porte, une invitation, quand même elle ne serait que verbale; puis lord Strangford[1] pensa qu'avec un firman d'amnistie renouvelé et avec une nouvelle lettre pastorale du patriarche, il pourrait déterminer d'abord les insulaires à se soumettre, ce qui offrirait la plus grande facilité pour étouffer toute l'insurrection. Le chargé d'affaires de Prusse, le baron Miltitz, avait déjà entièrement élaboré le projet; mais l'orgueil des Turcs se raidit, dès le commencement même, contre ce premier essai timide d'une immixtion dans leurs affaires. « La lettre de leur religion, disaient-ils, obligeait le gouvernement ottoman à punir les rebelles! » Bientôt après, les ambas-
* Novembre. sadeurs reçurent * de leurs cabinets l'ordre d'abandonner ces démarches intempestives, qui compromettraient les alliés vis-à-vis de la Russie et en même temps vis-à-vis de la Porte. La Russie, en particulier, rejeta ce projet, puisque, « dans le cas où les Grecs se refuseraient à écouter cet appel, la démarche des ambassadeurs devait nécessairement priver les Grecs de tout droit de demander plus tard une intercession amicale des puissances en leur faveur. Les Grecs, disait la Russie, avaient certainement le droit de se méfier de l'amnistie, tant que celle-ci ne serait pas accompagnée de garanties de même nature que celles que le gouvernement anglais avait trouvé nécessaire de donner dans sa médiation entre l'Espagne et l'Amérique du Sud, et de l'acceptation desquelles elle avait fait la condition préalable de toute médiation. Le gouvernement russe se féliciterait, disait-on, d'autant plus d'une telle résolution du cabinet anglais, qu'elle autoriserait la Russie, dès que les circonstances lui permettraient de

[1] Lord Strangford à lord Londonderry. Constantinople, 10 septembre. MS.

renouer ses relations avec la Porte, à prendre part à des démarches faites dans le but de pacifier la Grèce. » En proposant ainsi, à la manière anglaise, qui avait été auparavant toujours un objet d'horreur pour toutes les cours continentales, d'entrer en négociations avec des rebelles, la Russie rendit très-habilement la pareille à l'Angleterre pour ses démarches déloyales faites dans ces affaires d'Orient, à la manière de la Sainte-Alliance, et avec une tendance plutôt européenne que l'Angleterre avait toujours rejetée, avec beaucoup de justesse logique, dans toutes les questions occidentales.

Ces premiers tâtonnements incertains des ambassadeurs firent dès lors place à une marche plus assurée, depuis que les instructions anglo-autrichiennes de Hanovre étaient arrivées. Les cabinets de toutes les grandes puissances avaient reconnu que, malgré tous les airs guerriers du czar, ses sentiments n'étaient pourtant pas d'une nature bien menaçante, et les cabinets de Vienne et de Londres sachant qu'ils étaient d'accord, on commença à voir le danger plutôt à Constantinople qu'à Saint-Pétersbourg. Il importait donc de déterminer la Porte à se montrer facile dans les négociations destinées à ôter à la Russie toute raison pour chercher des faux-fuyants; c'est pourquoi les deux ministres avaient fait partir de Hanovre des ordres conformes au comte Lutzow et à lord Strangford, pour leur enjoindre de tenir à la Porte le langage le plus énergique. Déjà auparavant *, on avait envoyé à l'internonce les expéditions russes, en date du 13/25 septembre, avec l'ordre précis d'appuyer les quatre demandes contenues dans l'ultimatum russe, en évitant soigneusement tout ce qui pourrait faire croire que l'empereur d'Autriche voulait jouer le rôle de médiateur, tandis qu'il ne parlait que comme voisin, comme ami de la Turquie et comme le chef

* 14 octobre.



de l'État le plus central en Europe, mais par conséquent aussi « comme un des juges les plus compétents pour exprimer son avis sur la véritable situation morale et politique de cette partie du monde. » Immédiatement après avoir reçu ces premières instructions, l'internonce avait
* 30 octobre. demandé * une conférence. C'était à une époque où l'on ne pouvait pas s'en promettre des résultats favorables; l'ancien reis-effendi venait d'être congédié, par suite de l'échec qu'il avait subi dans ses négociations avec la Russie, et Mouhammed-Sadik-Effendi, l'élève de Djanib, l'avait remplacé; l'opinion publique à Constantinople avait été le plus violemment excitée par la nouvelle des barbaries commises à Tripolitza. Dans le dernier divan, l'opinion de Chalet-Effendi l'avait emporté, quand il avait dit qu'on ne devait plus aller au-devant de la Russie, après que les voies de la douceur qu'on avait suivies au sujet des Grecs, et le système d'une bienveillance pleine d'égards, dont on avait fait preuve vis-à-vis de la marine marchande russe, n'avaient pas obtenu une seule marque d'approbation de la part de la Russie. Dans la conférence fixée plus tard seu-
* 22 novembre. lement * entre les ministres turcs et l'internonce, et où le nouveau reis-effendi fut entièrement effacé par Djanib, qui portait la parole, on perdit, dans deux heures, le résultat d'un travail pénible de cinq mois. L'internonce proposa les quatre points comme acceptables; Djanib s'exprima au sujet de plusieurs d'entre eux d'une manière incisive, absolue et railleuse. A l'égard de la restauration exigée des églises, il demanda que les rayas eux-mêmes exprimassent cette demande, et cela après avoir donné des preuves de leur repentir. En parlant de la distinction à faire entre les coupables et les innocents, il montra du doigt le drogman de la Porte, qui, on le voyait, avait encore sa tête sur ses épaules, sur quoi le drogman se prosterna

pour témoigner par sa joie de la vérité de cette assertion. Comme condition préalable de toute négociation ultérieure, Djanib insista sur l'extradition des réfugiés, celle des contre-demandes turques qui touchait de plus près à l'honneur de la Russie. Les ambassadeurs désespérèrent de trouver encore un moyen pour obtenir un résultat quelconque; car, se disaient-ils, qui pourrait réussir là où l'internonce avait échoué? Cependant tous les ambassadeurs appuyèrent la démarche de leur collègue, l'internonce, et en particulier * l'ambassadeur d'Angleterre, dans un document écrit de main de maître et entrant dans les idées et la manière de voir des Turcs[1]. Lord Strangford y appuyait tout ce que l'internonce avait dit de vive voix et même l'assurance « que la Porte n'aurait pas à espérer la paix, tant qu'elle n'accepterait pas les demandes russes dans leurs points essentiels. Il avait appris, à son grand étonnement, disait lord Strangford, que la Porte s'arrêtait encore à la question des réfugiés. Lui, l'ambassadeur, était témoin de ce que, dans des conférences antérieures, on avait abandonné ce point que tous les sentiments d'honneur et de religion et toutes les lois de l'hospitalité défendaient d'accorder, lois que respectaient toutes les nations, même les Arabes du désert. La Porte elle-même ne livrerait pas à la vengeance du czar des sujets musulmans de l'empereur de Russie. Achmet II, à la tête d'une armée victorieuse, avait demandé au czar Pierre l'extradition du prince Kantemir; mais, lorsque le prince russe l'avait refusée, la Porte avait renoncé à sa demande. » — Assaillie ainsi de tous les côtés par les mêmes demandes, la Porte réfléchit cependant un peu. C'était là la manière tout à fait turque d'être entêté, sans être ferme, d'être arrogant,

* 24 novembre.

[1] Note officielle de l'ambassadeur d'Angleterre adressée à M. Chabat (le drogman de l'ambassade) MS.

mais de manquer de dignité, de montrer une fierté opiniâtre, mais de ne pas avoir de persévérance, de résister aux représentations, mais de céder devant des demandes énergiquement exprimées. La réponse écrite[1] que, par
* 2 décembre. suite de la conférence, la Porte* fit à la note de l'inter-
* du 18 novemb. nonce*, dans laquelle celui-ci avait dû insister, à plusieurs reprises, sur la réunion, était plus conciliante qu'on niaurait pu le supposer, d'après l'entrevue orale. Ce document, écrit avec une logique peu ordinaire pour la Porte, passa en revue les quatre points de l'ultimatum russe, les uns après les autres, et donna d'excellentes raisons là où on refusait d'accéder aux prétentions de la Russie. « La demande de l'évacuation des Principautés et de la nomination des hospodars, disait la Turquie, annonçait, dans les circonstances actuelles, le désir de la Russie d'usurper une nouvelle suprématie en Europe; si la Porte s'y soumettait, il en naîtrait pour elle des maux qui léseraient sa souveraineté et la dignité de la nation turque; la Porte se trouvait donc dans la nécessité bien justifiée de repousser cette demande pour le moment. Puisque le gouvernement russe invoquait des motifs particuliers qui lui défendaient de livrer les réfugiés malgré la teneur des traités, la Porte pourrait bien, par égard pour la cour de Vienne, *ajourner* sa demande fondée sur les traités; mais elle ne pourrait pas se résoudre à faire les deux actes demandés et confier le gouvernement de chaque Principauté à deux hommes de la nation grecque, tant que les Grecs seraient en pleine révolte, dont le but était le rétablissement de leur ancien empire. La Porte proposerait donc, comme expédient, de faire surveiller les Principautés par des commissaires et par quelques troupes, de faire continuer l'administra-

[1] Note de la Sublime-Porte adressée à l'internonce. Le 2 décembre. MS.

tion par des kaïmakams grecs, mais de retarder l'évacuation définitive et la nomination des hospodars jusqu'au rétablissement de la tranquillité. Quant à la protection à accorder à l'Église chrétienne, et au sujet de la distinction à faire entre les coupables et les innocents, la note donna les meilleures assurances. » — Lord Strangford reçut, au même moment, une note d'une teneur semblable. Les ambassadeurs comprirent que le gouvernement turc, d'ordinaire si intraitable, avait fait là plus qu'on ne pouvait espérer; eux, qui étaient sur les lieux, savaient que beaucoup de difficultés légales et matérielles s'opposaient à ce que la Porte accordât ces demandes; ils savaient que, même dans des temps tout à fait tranquilles, il fallait toujours user d'artifices pour réparer des églises dégradées, et que, dans ce moment, les ecclésiastiques eux-mêmes conseillaient d'attendre, pour cela, un moment plus favorable. D'après le ton de leurs instructions précises, les ambassadeurs avaient néanmoins le pressentiment que ce résultat de leurs efforts ne satisferait ni leurs cabinets, ni la Russie. C'est pourquoi l'internonce exprima, dans une note verbale adressée au reis-effendi, ses regrets que, d'après la note qu'il venait de recevoir, tous ses efforts pour être utile à la Porte semblassent être vains. Tous les ambassadeurs tenaient le même langage. L'ambassadeur d'Angleterre eut une nouvelle conférence avec les ministres turcs; mais ceux-ci s'obstinèrent à soutenir leurs prétentions. Ils payèrent alors la Russie parfaitement bien en même monnaie, et, par rapport aux Principautés, ils se retranchèrent insolemment derrière la même impossibilité morale dont la Russie avait parlé, en refusant de livrer les réfugiés. Mieux encore, Djanib reprocha aux ambassadeurs, dans le langage très-franc du simple bon sens, ce que toutes les phrases diplomatiques sur l'alliance pa-

cifique des princes de l'Europe, etc., ne pouvaient pas cacher, c'est-à-dire la soumission et la servitude de toutes les puissances vis-à-vis de la Russie. « Ces puissances, disait-il, donnaient toujours, du matin au soir, des conseils à la Porte, et lui faisaient remarquer les dangers dont elle était entourée; pourquoi la Porte, à son tour, ne leur ferait-elle pas remarquer aussi les dangers qui menaçaient *les puissances*, qui toutes tremblaient plus devant la Russie qu'auparavant devant Bonaparte! » Ces déclarations et la note adressée à l'internonce devaient uaturellement arrêter complétement les négociations à Constantinople.

L'Autriche se rapproche davantage de la Russie.

L'Autriche semblait presque se piquer de ces dernières allusions. Elle se tourna dès lors vers la Russie, pour exercer sur elle son art de persuader, en représentant à Saint-Pétersbourg ce qu'elle avait fait et obtenu comme aussi important qu'à Constantinople elle l'avait appelé insignifiant et de peu d'importance. Après avoir reçu les dernières communicatious de l'internonce, Metternich fit partir pour Saint-Pétersbourg deux expéditions*, après avoir eu d'abord à Vienne, avec Golowkin, une entrevue préparatoire. Fort de l'appui de l'Angleterre et se fondant sur les concessions à demi obtenues, il osa conseiller au czar de renouer les relations diplomatiques avec la Porte. Lord Londonderry* aussi envoya au chevalier Bagot de nouvelles instructions pour qu'il fît des représentations dans le même sens. On crut que ces expéditions auraient un résultat décisif; on espéra qu'elles provoqueraient à Saint-Pétersbourg des déclarations assez précises, pour qu'on pût savoir au juste si la Russie comptait réellement se refuser à tout ce qui devait raisonnablement la déterminer à reprendre, dans l'intérêt de la paix, ses rapports directs avec la Porte. Mais ces prétentions touchèrent le czar d'une manière extrêmement sensible. Sa

* 31 décembre 1821 et 6 janvier 1822.

* 19 janvier.

vanité, dont on ne pouvait pas prévoir toute l'étendue, avait été déjà blessée de ce que la note du 2 décembre, contenant la réponse de la Porte, avait été adressée aux ambassadeurs des alliés; il s'était attendu à ce que l'Autriche l'aurait repoussée de prime abord, comme ne pouvant pas être transmise à Saint-Pétersbourg, et qu'elle aurait insisté sur une réponse directe à adresser au gouvernement russe, ainsi que sur l'acceptation de l'ultimatum. On pouvait voir que, si les déclarations de la note turque avaient été adressées directement au cabinet russe et avec des formes meilleures, elles y auraient produit une impression beaucoup plus favorable. Dans un bal chez l'impératrice mère, le czar s'exprima vis-à-vis de Lebzeltern d'un ton très-irrité sur cette méfiance qu'on lui montrait. Les embarras dans lesquels il se trouva mis par l'attitude prise en commun par l'Autriche et l'Angleterre lui étaient au plus haut degré pénibles. Mais ses velléités de guerre s'étaient singulièrement refroidies depuis que récemment le grand-duc Constantin, d'après ce que Bagot raconta confidentiellement à Lebzeltern comme chose tout à fait certaine, avait déclaré à l'empereur que, dans le cas d'une guerre, il ne pourrait pas répondre de la tranquillité de la Pologne[1]. D'après tous ces signes précurseurs, Metternich s'attendait à recevoir une réponse où il verrait percer partout le dépit et le mauvais vouloir dans lesquels il aurait vu les signes les plus favorables Enfin cette réponse arriva[2]; elle parut au grand-chancelier une des pièces les plus faibles sorties de la plume de Kapodistrias. Le désir de la paix y prédominait, et l'impression que laissait l'ensemble de la note tranquillisait

[1] Dépêches du comte Lebzeltern, en date du 31 janvier et du 6 février 1822. MS.

[2] Dépêche adressée au comte Golowkin, en date du 12 février. MS.

du 12 février. Metternich. « L'internonce, était-il dit dans la dépêche *, avait actuellement tenu à Constantinople un langage bien différent de celui qu'il avait tenu auparavant, par suite des instructions du 17 juillet, reçues par lui avant celles qui lui avaient été envoyées de Hanovre. Il serait difficile, ajoutait-on, de dépeindre l'impression douloureuse que ce changement avait fait sur l'esprit de l'empereur. Après tant de preuves de patience données par la Russie et par l'ambassadeur et médiateur autrichien, la Porte s'était enfin décidée à parler, et pourtant les alliés n'avaient à transmettre qu'une conversation stérile et des preuves nouvelles de l'aveugle obstination du gouvernement turc. Ces résultats étaient bien éloignés de justifier une facilité à négocier inspirée par la peur; toutes les considérations ramenaient, au contraire, la Russie à la conviction que la Porte ne céderait jamais devant un autre sentiment que celui de la crainte; toute tentative faite pour se rapprocher d'elle par des concessions qu'on lui ferait n'aurait qu'un résultat apparent, et toutes les négociations directes resteraient sans effet aucun. » Pendant ce temps, Metternich

* 28 janvier. avait envoyé * à Saint-Pétersbourg [1] de nouvelles expéditions, qui se croisaient en route avec la dépêche russe dont nous venons de parler; les questions des destinées futures de la Grèce et de l'attitude que prendrait l'Autriche dans le cas où la guerre éclaterait, y étaient de nouveau examinées par Metternich d'une telle façon que, d'après l'exemple de Londonderry, le grand-chancelier laissait à la Russie le soin de s'exprimer d'une manière plus précise sur ces questions difficiles. C'est pourquoi, après avoir reçu les communications russes, en date du 12 février, Metternich retarda sa reponse jusqu'à ce qu'il

[1] Elles nous manquent.

eût reçu des informations nouvelles au sujet de ces dernières expéditions; en attendant, il se contenta de charger le cabinet de Berlin d'apaiser le czar, en lui représentant que l'Autriche n'avait jamais eu l'intention de détourner l'empereur des conditions exprimées dans son ultimatum. Cependant ces ouvertures du cabinet de Vienne, en date du 28 janvier, ne satisfaisaient pas non plus l'empereur Alexandre; Metternich se flattait que c'était parce que le czar était embarrassé d'y trouver une réponse. Pour faire sortir alors les négociations de l'ornière où elles s'étaient embourbées, c'est-à-dire pour faire cesser l'accord entre l'Angleterre et l'Autriche, le czar résolut d'envoyer à Vienne le général Tatistschew avec une mission spéciale, dans l'espoir que les cours s'entendraient mieux en traitant ainsi verbalement, c'est-à-dire en écartant l'influence anglaise. On nia à Paris et à Londres, sans pouvoir cependant empêcher le secret de transpirer, que cette mission eût pour objet des conférences orales sur la « pacification, » c'est-à-dire sur une modification future dans la position des Grecs, à laquelle, d'après ses déclarations récentes, l'Autriche paraissait vouloir se prêter. Le choix de cet ambassadeur extraordinaire avait été le résultat d'une délibération du czar avec Nesselrode seul, qui, à cette époque, osa déjà se mettre davantage en évidence et exprimer son opinion. Dans cette question, comme dans toutes les autres, il se trouvait plus près de l'Autriche que tous ses collègues, et encore, dans ce moment, il écrivit à Gentz, pour lui demander d'aider Tatistschew de ses conseils. Ce dernier passait pour un homme ambitieux et cupide, qui, comme Pozzo, ne pardonnait à personne une influence prépondérante, et dont Nesselrode disait : « qu'il ne serait heureux que lorsqu'il serait devenu un autre Potemkin ou un second Besborodko. » Par le rôle cynique

qu'il avait joué autrefois en Espagne, il avait fortement prévenu le cabinet de Vienne contre lui, et même, lorsqu'il avait été désigné pour remplacer Stackelberg, on avait formellement demandé au czar de ne pas l'envoyer. A l'époque qui nous occupe, Lebzeltern avait ses raisons pour oublier cette ancienne répugnance; on savait que, dans la question grecque, Tatistschew était l'adversaire de Kapodistrias, qu'il était riche en ressources et assez fin pour pénétrer le désir réel de l'empereur de conserver la paix, bien que ce désir ne fût pas avoué. Pour prouver jusqu'à quel point il importait au czar, tourmenté de tous les côtés, de se tirer de ses embarras, Metternich raconta que Tatistschew était venu porteur de deux espèces d'instructions entièrement différentes : que l'un de ces deux documents était signé par Kapodistrias, et que l'autre, auquel l'envoyé russe se conformait, avait été écrit par l'empereur lui-même. De même que la Porte, dans son désir sincère de conserver la paix, et se relâchant, sur les instances faites en commun par les ambassadeurs, un peu de sa rigidité et de son opiniâtreté, avait, de son côté, bien voulu condescendre à des demi-concessions, de même le czar, sur les propositions de ses alliés, fit un peu violence à sa susceptibilité. En modérant d'une manière essentielle ses demandes vis-à-vis de la Porte, Alexandre voulut bien prêter la main à un accommodement pacifique; mais il demanda, en échange, que, dans le cas où même ces démarches n'auraient pas de suite à Constantinople, les alliés rompissent leurs relations diplomatiques avec la Porte, et ne laissassent que de simples agents dans la capitale turque. La Russie espérait que ces propositions seraient d'abord approuvées par le cabinet de Berlin, comme cela avait eu lieu déjà pour les premières communications du mois de juin de l'année pré-

cédente; le cabinet russe envoya donc au comte Alopeus le projet d'une note verbale*, avec ordre de ne la remettre, sous une forme officielle, que s'il pouvait s'attendre à une réponse conforme aux désirs de la Russie. On ne se trompa point. Le ministre des affaires étrangères de Prusse crut plus sage de faciliter au czar la voie qu'il avait choisie lui-même pour faire un pas en arrière et pour prendre des résolutions plus modérées, que de lui barrer cette route[1]. Il est vrai que le ministre de Prusse n'accéda pas à la proposition russe de faire un traité formel, mais on tomba d'accord de dresser un protocole* dans le sens indiqué par la Russie, et par lequel le gouvernement de Prusse ne s'imposa que des engagements qu'elle faisait dépendre des résolutions que prendraient les autres alliés. La Russie expédia ce protocole à toutes les cours. Metternich aussi se déclara prêt à faire la démarche proposée; mais, lui aussi, y mit la condition que toutes les puissances y prissent part[2]; cependant il paraissait espérer sérieusement, comme le faisait Esterhazy, qui était à Londres dans les rapports les plus intimes avec les ministres anglais, que l'Angleterre accéderait aux propositions russes, et qu'elle rappellerait lord Strangford, qu'on soupçonnait à Saint-Pétersbourg d'exciter la Porte à soutenir toutes ses prétentions et à persévérer dans son obstination. Lord Londonderry, après avoir vu le protocole de Berlin, fit, comme on aurait pu facilement le prévoir, les plus grandes difficultés. Il importait beaucoup trop à l'Angleterre de se trouver en relations d'amitié avec la Porte, pour que le ministre eût jamais pu conseiller au roi de rappeler son ambassadeur; il se refusa dès lors, comme il l'avait fait

* Commencement de mars.

* 14 mars.

[1] Dépêche du comte Bernstorff adressée au général von Schœler. 23 mars. MS.

[2] Metternich au comte Zichy, à Berlin, le 2 avril. MS.

toujours, à toutes les démarches collectives; il se montra plein de répugnance contre des stipulations quelconques au sujet des destinées futures de la Grèce, en disant qu'on pourrait à peine décider la Porte à accepter des stipulations semblables, après une guerre heureuse. Il n'était pas non plus disposé à appuyer, en outre, les efforts que faisait la Russie pour donner à son traité de Kainardjy une interprétation de plus en plus étendue, efforts, disait-il, qui rendraient illusoires tous les traités; il voulait encore moins augmenter le nombre de ces traités, qui ne pourraient que créer de nouvelles complications. Metternich, de son côté, faisait ressortir les mêmes choses dans son entrevue avec Tatistschew, auquel il ne cacha pas que les trois d'entre les quatre demandes russes qui ne concernaient pas les Principautés étaient des interprétations arbitraires de l'article 7 de ce traité. Il lui déclara encore que les stipulations futures en faveur des Grecs ne devaient, sous aucune condition, porter atteinte à la souveraineté de la Porte, ni accorder à la Grèce une indépendance semblable à celle de la Servie. Lorsque l'envoyé russe lui demanda à plusieurs reprises quelle serait l'attitude que prendrait l'Autriche dans le cas d'une guerre, Metternich aussi, comme lord Londonderry l'avait fait à Hanovre, refusa d'y répondre, puisque le moment n'était pas encore venu de la poser, car, disait-il, il fallait que la Porte fût folle de rejeter les justes demandes du czar. Cette réponse était, à la vérité, plus conforme au langage de l'Angleterre qu'à celui de la Russie et le comte Bernstorff, qui aurait voulu se montrer plus complaisant vis-à-vis du cabinet russe, blâma très-sévèrement ces attaques contre l'interprétation que donnait le czar à ses traités, après qu'on s'était épuisé jusqu'alors à élever aux nues sa modération; il blâma ces soupçons qu'on faisait planer sur

les intentions de la Russie, comme si celle-ci voulait donner aux Grecs une indépendance semblable à celle des Serbes, intention que la Russie n'avouait pas; il blâma enfin qu'on niât la possibilité d'une guerre qui ne serait redoutable qu'aux alliés, et non à la Russie. Mais, en définitive, on ne voyait sous ces récriminations, qui semblaient bien odieuses dans ce moment où les puissances se rapprochaient les unes des autres, que l'intention de Metternich de faire perdre à Kapodistrias son influence et de s'entendre parler seul, pour revenir ensuite, par ses détours favoris, à la réconciliation, tandis qu'aux yeux d'un homme franc et loyal, le chemin droit aurait été indiqué comme le meilleur; or, c'eût été de laisser tomber les accessoires, de s'attaquer aux objets essentiels et de faire les sacrifices nécessaires. Déjà, dans sa première dépêche qu'il envoya* à Saint-Pétersbourg, Tatistschew exprima l'espoir qu'il réussirait dans sa mission. On s'était décidé à Vienne à décharger la Russie de la tâche qu'on avait voulu lui donner auparavant, à savoir de formuler les propositions russes au sujet de la pacification; on fit élaborer un mémorandum sur cette question[1]. « Prenant comme point de départ la séparation et la distinction des questions du droit rigoureux d'avec les questions d'un intérêt général, de la question turque d'avec la question grecque et de la question russe d'avec les questions européennes, ce mémorandum fit observer qu'en fixant ses demandes légitimes, le czar avait, dès le commencement, considéré l'accord des puissances, même au sujet de la question de l'intérêt général, comme inséparable de l'accommodement définitif. Mais, cette question n'ayant jamais été traitée d'une manière précise entre les cabinets, les alliés n'au-

* 12 mars.

[1] Mémorandum du 19 avril. MS.

raient pas non plus été à même de l'accentuer d'une manière particulière à Constantinople, ni de faire des propositions à ce sujet. Il était de l'intérêt des puissances, disait-on, de terminer cette affaire suivant les désirs de l'empereur et suivant ce que demandait la sûreté de l'Europe. Mais, puisqu'il ne s'agissait pas de toucher à la souveraineté du sultan, les propositions des alliés à l'égard de l'avenir de la Grèce ne pourraient se rapporter qu'à des sujets de législation et d'administration : à l'assurance du libre exercice du culte, à des dispositions législatives pour mettre les personnes et la propriété à l'abri de tout danger, et à l'administration régulière de la justice. L'Autriche, disait le mémorandum, ne pourrait reconnaître à aucune autre puissance le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'autres États; mais il y avait en Turquie des conditions particulières, qui rendaient indispensable de trouver des moyens pour y rétablir une tranquillité permanente, sans laquelle ni la Turquie, ni l'Europe ne sauraient subsister. Ensuite le mémorandum se résumait en finissant par la conclusion pratique que voici : les puissances auraient à insister auprès de la Porte pour que celle-ci rétablît l'ordre dans les Principautés, pour qu'elle proclamât l'amnistie dans les provinces révoltées, pour qu'elle acceptât les bons offices des puissances afin d'apaiser la révolution, et pour qu'elle nommât des délégués turcs, qui, dans une conférence générale, délibéreraient avec les ambassadeurs sur les mesures que les puissances jugeraient nécessaires au rétablissement de la tranquillité dans l'empire turc. Afin d'entrer dans ces voies, il serait indispensable de savoir d'abord si les puissances étaient toutes d'accord sur les points de vue établis dans le mémorandum, et de s'entendre ensuite sur les moyens les plus convenables qui pourraient déterminer la Porte à se prêter à ces propo-

sitions. » — Il est vrai que ce mémorandum, avec ses conclusions ainsi formulées, ne fut présenté qu'un peu plus tard; mais le travail n'était pas inconnu à Tatistschew et devait être du meilleur augure pour le succès de sa mission. En flattant habilement le penchant ambitieux qui portait le prince Metternich à vouloir jouer partout le premier rôle, et en lui cédant la première place, la Russie attira dans son camp l'homme d'État autrichien, qui reprit ses sentiers tortueux ordinaires au moment où le droit chemin, l'union ferme avec l'Angleterre l'aurait conduit tout droit au but, et aurait décidé le czar, déjà fortement ébranlé, à céder entièrement. La Russie détacha Metternich de Londonderry et de l'alliance anglaise; elle le gagna pour la demande qui contrariait le plus l'Angleterre, comme elle était celle que le czar désirait le plus voir réussir, et dont la réalisation aurait ouvert à l'empereur la perspective certaine d'une influence nouvelle et plus étendue dans l'empire turc. Le mémorandum avait été déjà rédigé, lorsqu'on reçut de Constantinople des informations récentes sur l'attitude prise, en dernier lieu, par la Porte, qui, dans une nouvelle note*, venait de désillusionner, par une autre démonstration, les plus grands amis de la paix. L'internonce avait rejeté cette note; la diplomatie autrichienne répara donc, cette fois aussi, à Constantinople, la faute qu'aux yeux de la Russie elle avait commise en acceptant la dernière note turque du 2 décembre; le czar trouva alors les actes de l'Autriche, tels qu'ils les avait attendus d'une puissance amie et éprouvée. La conduite récente de la Porte mettait le czar en position de prendre les armes, et l'attitude prise par l'Autriche semblait lui être une garantie qu'au pis aller il ne les prendrait pas seul.

* du 28 février.


L'intermède à Constantinople.

Nous avons à reprendre maintenant les négociations qui, à Constantinople, avaient conduit à cette dernière démons-

tration de la Porte. Depuis le récent accord si parfait entre toutes les ambassades, le gouvernement turc était devenu également défiant à l'égard de toutes les puissances. Ce n'était pas la première fois que la Porte faisait l'expérience que souvent il faut se garder de ses amis aussi bien ou plutôt davantage que de ses ennemis. Déjà dans le grand drame diplomatique des années 1770 à 1790, elle avait suffisamment appris que les chrétiens, et même les ennemis de ses ennemis, étaient toujours tous ligués contre elle comme dans une conspiration tacite, et que ses amis les plus sincères ne voyaient jamais en elle une puissance égale en Europe qu'ils voudraient restaurer afin de lui donner les forces nécessaires pour se soutenir par elle-même et qu'ils voudraient fortifier pour s'en servir comme d'un contre-poids réel contre la Russie. Malgré la jalousie que leur inspirait la puissance du Nord, les amis de la Turquie n'avaient pourtant jamais et nulle part voulu tenter un effort pour lui faire quitter sa vaste proie; ils avaient mieux aimé adresser les demandes les plus exigeantes à la faible victime et lui imposer tous les sacrifices possibles, afin d'apaiser, par un morceau de ses dépouilles qu'ils lui arrachaient, la première faim de la bête féroce. C'était le même jeu absolument encore à ce moment. Depuis l'origine des complications, la Porte n'avait pas songé un instant à chercher un appui dans aucun de ses amis; au moment actuel, elle semblait même craindre de les voir se ranger du côté de ses ennemis. Dans l'année qui avait précédé ces événements, la Porte avait été convaincue que toutes les puissances de l'Europe étaient trop épuisées pour qu'une seule d'elle pût risquer sa tranquillité par un seul coup de fusil tiré en faveur des Turcs; mais maintenant elle semblait les croire capables de tirer avec la Russie sur elle. Elle avait commencé à se défaire de sa méfiance à l'égard

de l'Autriche ; mais à ce moment son étroite union avec la Russie lui causa de grands soucis au sujet du but secret de la Sainte-Alliance, et l'influence de l'internonce baissa tous les jours davantage. L'Angleterre avait toujours eu, de préférence à toutes les autres puissances, la confiance de la Porte, mais, à ce moment, l'autorité de lord Strangford lui-même se trouvait affaiblie pendant quelque temps. Le chargé d'affaires de Prusse, pourvu des instructions les plus précises au sujet d'une action énergique et commune avec les autres puissances, pressait les autres ambassadeurs, à toute occasion, de se servir en même temps du même langage énergique; il était impossible qu'une telle conduite pût plaire à la Turquie. Quant à la France, la Porte y avait compté au commencement; mais le nouveau représentant de cette puissance, le marquis de Latour-Maubourg, avait détruit d'avance tout le crédit qu'il aurait pu avoir à Constantinople, puisque déjà pendant son voyage, il avait eu une entrevue avec quelques chefs des insurgés à Navarin, puisque ensuite, après son arrivée dans la capitale turque, il voyait souvent les agents de Méhmet-Ali, et qu'il avait assez peu de sens pour vouloir jouer le rôle de dictateur qu'il avait joué là autrefois sous Napoléon. Dans cet état des affaires, les ministres turcs ne montraient pas la plus belle humeur, lorsque la diplomatie déploya une nouvelle activité après l'arrivée de nouvelles instructions reçues par l'internonce et après celle de la réponse autrichienne[1] à la note turque en date du 2 décembre. Dans cette réponse, dont on connaissait à Saint-Pétersbourg l'esquisse, et qu'on y blâma comme trop complaisante et trop peu péremptoire, l'Autriche avait fait grand éloge du mérite qu'avait eu la Porte à accepter purement et simple-

[1] Note autrichienne adressée à la Sublime-Porte, remise le 24 janvier. MS.

ment trois d'entre les demandes russes, mais elle avait désapprouvé la demande d'un délai pour l'évacuation des Principautés, demande qui ne saurait faire cesser la tension actuelle et cette position insupportable entre la paix et la guerre; elle recommanda encore une fois, comme les moyens les plus sûrs de dénouer toutes les difficultés, la nomination des hospodars et l'entente avec la Russie au sujet de l'administration des Principautés. Dans sa dépêche adressée au comte Lutzow, le prince Metternich avait en même temps tracé la ligne de conduite qu'il désirait voir tenir à lord Strangford quand il appuierait cette note; car, le crédit de l'internonce ayant presque entièrement disparu, c'était à l'ambassadeur anglais qu'il voulait confier entièrement cette négociation. Lord Strangford demanda, par conséquent, une conférence, mais il ne put
* 8 février. l'obtenir qu'après avoir adressé * à la Porte une lettre mo-
* 16 février. nitoriale très-énergique. L'issue de cette entrevue * n'était cependant pas décourageante[1]. L'ambassadeur anglais put faire usage d'une concession du czar qui s'était montré prêt à interner le prince Soutsos qui, plus tard, fut envoyé en Autriche; il put donc exhorter la Porte avec d'autant plus d'instances à rétablir l'ancien ordre dans les Principautés et à nommer des hospodars, pris sinon parmi les Grecs, du moins parmi les boyards. Par ces mesures, disait lord Strangford, la Porte se conserverait l'amitié de toutes les puissances, tandis que dans l'autre cas, l'empire turc serait, dans un mois, exposé à une guerre russe et aurait perdu l'amitié des puissances. Lorsque les ministres turcs accentuèrent encore les circonstances défavorables, il leur rappela sévèrement qu'ils n'avaient pas le droit de faire dépendre des circonstances l'accomplisse-

[1] Précis de la conférence tenue le 16 février 1822 à l'hôtel du reis-effendi. MS.

ment de leur devoir; que dirait-on, ajoutait-il, d'un homme qui ne voudrait pas payer ses dettes sous prétexte que le mauvais temps ne lui permettait pas de sortir? En outre, tout retard serait plein de périls puisque la répression de la révolte dépendait essentiellement de la paix avec la Russie, paix qui détruirait les espérances des rebelles, tandis que la guerre, au contraire, donnerait aux Grecs le temps de former un gouvernement indépendant que la Porte serait obligée de reconnaître à la conclusion de la paix. D'un autre côté, après l'évacuation immédiate des Principautés, le czar pourrait tranquilliser ses sujets exaspérés de voir que l'empereur ne défendait pas leurs coreligionnaires. Pendant une pause dans la conférence et dans un moment de conversation confidentielle, Strangford parla en passant de l'opportunité qu'il y aurait à nommer des délégués turcs pour négocier avec des plénipotentiaires russes; mais cette suggestion fut repoussée sans qu'on entrât dans des détails : « Ce n'était pas la Porte, disait-on, qui avait rompu les négociations. » En reprenant le protocole de la conférence, Djanib fit ressortir que la présence de troupes turques était indispensable pour empêcher qu'une nouvelle révolution ne vînt à éclater. Néanmoins, il donna l'assurance qu'on évacuerait les Principautés et qu'on le ferait plus vite que l'ambassadeur ne le croyait, presque immédiatement, puisque, ajouta-t-il, la Porte pouvait disposer dès lors de ses forces employées contre Ali-Pacha et que tout annonçait la fin rapide des troubles. Toutes les affaires semblaient prendre une tournure plus favorable, lorsque tout à coup il y eut un changement complet sur la scène politique. La Porte avait été instruite du mauvais accueil que sa dernière note du 2 décembre avait trouvé à Saint-Pétersbourg, et ce ne fut pas là la première ni la dernière fois qu'on eut lieu de s'éton-

ner de la rapidité et de la sûreté de ses informations ; elle avait appris que, dans ses dernières ouvertures adressées aux puissances, la Russie avait désigné comme des préliminaires les quatre articles qu'autrefois elle avait appelés son ultimatum ; ce seul mot lui fit craindre qu'en concédant les quatre points, elle ne vît surgir aussitôt la demande d'un cinquième. Le sultan fut furieux à cette seule pensée ; les ministres prirent le langage précis de l'ambassadeur anglais pour une alternative catégorique de choisir entre la guerre et la paix ; ceci donna aussitôt aux négociations une tournure tout à fait imprévue. Par suite de nouvelles instructions, l'internonce demanda une nouvelle conférence, mais on ne l'écouta plus. Les ministres turcs appelèrent* à leurs délibérations tous les chefs des milices et les représentants des corporations ; ils leur exposèrent la marche des négociations en leur demandant leur avis dans un de ces moments pleins de contrastes et qui n'étaient pas tout à fait rares, où le monarque le plus absolu, le vicaire du prophète, demandait conseil à son peuple. L'opinion de ceux qui représentaient la nation qu'on consultait était que, dans sa réponse à l'Autriche, la Porte ne devait pas aller plus loin que dans la conférence avec lord Strangford ; dans le cas d'une guerre, disaient-ils, le peuple était prêt à se lever en masse. La seule forme de cette délibération, dès qu'elle fut connue à Saint-Pétersbourg, ranima tous ceux qui étaient pour la guerre et découragea tous ceux qui désiraient la paix ; communiquer aux janissaires les négociations politiques et les faire colporter dans les casernes, initier les pauvres prêtres et les membres des corporations de métier aux secrets de la diplomatie, tout cela paraissait annoncer la résolution bien arrêtée de déchaîner le fanatisme guerrier du peuple. Cependant le ton de la note adressée à l'internonce* et qui fut présen-

* 25 février.

* 28 février.

tée à cette assemblée et approuvée par elle, comme celle d'une teneur semblable, qui était destinée à lord Strangford, n'était pas de beaucoup aussi sévère qu'on aurait pu l'imaginer. La note était, comme d'habitude, remplie de citations, de répétitions et de griefs; la Porte se plaignit de la manière dont on avait traité Ypsilantis, elle remit sur le tapis la question de l'extradition des réfugiés, elle agita de nouveau une ancienne affaire relative à l'un des articles de la paix de Boukharest, article qui n'avait jamais été exécuté et d'après lequel la Porte redemandait quelques forts sur la frontière d'Asie, forts dont la Russie s'était emparée par corruption et qui étaient une proie trop précieuse pour qu'elle eût jamais voulu les rendre, et pour que le sultan eût jamais consenti à y renoncer. Quant aux autres demandes, la Porte avait simplement concédé trois des quatre articles russes et, pour l'exécution du quatrième elle n'avait stipulé qu'un délai très-court. Pour tranquilliser la Russie, Djanib ajouta encore verbalement qu'on ne mêlerait pas, d'une manière bien sérieuse, la question des forts aux négociations actuelles; seulement si la Russie se targuait des traités, la Porte voudrait du moins lui rappeler que c'était la Russie qui ne s'y conformait pas. — En vérité, à cet égard la Porte aurait bien mérité l'appui public et le témoignage hautement proclamé de toutes les puissances, témoignage que Metternich ne voulut pas lui refuser, du moins en particulier, en reconnaissant que dans l'accomplissement de ses engagements pris dans les traités, elle s'était toujours montrée la voisine la plus sûre et d'une fidélité à toute épreuve. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Prusse, exempts de toute prévention, interprétèrent la note dans un sens favorable; l'internonce, rendu plus circonspect par sa dernière expérience, craignit précisément l'impression que laisseraient les reproches contenus dans

* 8 mars. la note et, se donnant l'air d'être offensé, il refusa* de la transmettre à Saint-Pétersbourg[1]. Les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche firent encore un dernier effort qu'ils désignèrent eux-mêmes comme « peut-être le dernier de tous » et présentèrent une note collective[2] dans laquelle ils insistèrent encore une fois sur la satisfaction à donner aux désirs de la Russie, relativement aux Principautés; car, disaient-ils, ce qui, trois semaines auparavant, avait été annoncé comme imminent, ne saurait être maintenant difficile à fixer d'une manière définitive. Cette note resta sans résultat et sans réponse ; la Porte communiqua seulement d'une manière confidentielle au drogman anglais que les firmans ordonnant la diminution des troupes avaient été envoyés dans les Principautés, que la place de commissaire général des troupes turques, devenue vacante par la mort de ce fonctionnaire, ne serait plus occupée et que le commandant en chef, qui venait de mourir également, ne serait pas remplacé par un autre pacha à trois queues, mais seulement par un *mirmiran*. Mais immédiatement après avoir fait encore ces dernières concessions, la Porte s'abandonna de nouveau à d'autres suppositions sombres, en apprenant que Tatistschew avait été envoyé en mission à Vienne. L'influence personnelle de l'internonce en reçut une nouvelle atteinte. L'infatigable lord
* 30 mars. Strangford remit* une nouvelle note pour conjurer, si c'était possible, l'agitation de la Porte. Malheureusement, à ce moment même arriva la nouvelle de l'attaque des Samiens contre Chios. Les ministres turcs se répandirent en invec-

[1] Note autrichienne remise à la Porte par l'internonce, le 8 mars. MS.

[2] « Note signée en commun à la Porte par l'ambassadeur d'Angleterre Lord Strangford et l'internunce d'Autriche comte de Lutzow, » 10 mars. MS.

tives contre les agents russes à Psara où le consul, comme déjà auparavant celui de Patras, s'était ouvertement mêlé à l'insurrection; lord Strangford jugea alors prudent de se tenir à l'écart. Quelques jours après, l'internonce reçut de Vienne de nouvelles instructions* qui devaient en même temps servir d'indications à lord Strangford. Par suite de ces instructions, le comte Lutzow remit* à la Porte une note dans laquelle le cabinet de Vienne continuait à jouer le rôle d'offensé comme l'internonce avait commencé à le faire; l'empereur, se drapant dans toute sa dignité, reprochait à la Porte sa conduite ingrate et cherchait à changer l'expression de cette susceptibilité même en un moyen propre à faire avancer les négociations au moment où elles allaient échouer. L'internonce avait à s'abstenir désormais complétement de la négociation, et l'on en chargea alors formellement lord Strangford, entre les mains duquel elle avait été de fait depuis longtemps. Sans être gêné par une légation russe, sans être traversé dans ses desseins par l'ambassade de France, appuyé de toute manière par le chargé d'affaires de Prusse, et dès que l'internonce se fut renfermé dans un silence boudeur, l'ambassadeur anglais fit rapidement, vigoureusement et avec plein succès, usage de ce droit qui lui avait été donné.

* du 27 mars.

* 8 avril.

Les rapports de l'Angleterre avec la Porte.

La grande influence de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, que nous avons pu suivre dès l'origine de ces complications, reposait, en première ligne, sur la grandeur de la puissance anglaise et sur sa position vis-à-vis de la Turquie. La confiance en la bienveillance et la bonne foi de l'Angleterre et des Anglais était grande parmi les Turcs. Même les individus isolés, les nombreux touristes anglais avaient réussi, par leur modération, leur calme, leur sincérité et leur franchise, à effacer de plus d'une manière les préjugés que nourrissaient les Turcs à l'égard

de tous les Francs; les Anglais y avaient réussi, à cette époque, mieux que les Français dont on avait toujours dit auparavant qu'il leur serait aussi difficile de jamais perdre la faveur des Turcs qu'aux Russes de la gagner. Mais les rapports entre les gouvernements turc et anglais étaient d'une nature encore plus solide. Beaucoup de critiques en matières politiques, sans en excepter les Anglais eux-mêmes, ont souvent reproché amèrement aux hommes d'État d'Angleterre et surtout du parti whig, qu'avec une insouciance criminelle ils eussent permis à la Russie de devenir grande et trop puissante de manière à dominer la Turquie et l'Angleterre elle-même. Et cependant, on pourrait se voir tenté d'admirer plutôt dans cette nonchalance légère, qui souvent pouvait paraître une trahison des intérêts nationaux, le calme tranquille des hommes d'État anglais, qui peut-être ont laissé passer bien des choses qui auraient exigé des efforts trop grands pour la circonstance ou hors de saison si on avait voulu les empêcher, mais qui ne perdaient jamais de vue le total de la dette croissante de leur adversaire, de manière à être toujours prêts à liquider avec lui au moment opportun. Pour reconnaître dans la conservation de la Turquie un intérêt anglais de premier ordre, il ne fallait vraiment pas que tous les hommes d'État fussent des génies tels que Chatham, qui aurait méprisé comme un fou tout homme professant une autre opinion; ce dogme de la politique anglaise avait été, depuis longtemps déjà, reconnu et apprécié par la Porte qui y avait répondu avec l'instinct politique le plus juste. En Angleterre, où, à cette époque, tout le monde, d'accord avec Montesquieu, aurait encore considéré comme un bonheur inappréciable l'existence des Espagnols et des Turcs, c'est-à-dire d'hommes qui savaient posséder de grands empires sans en tirer le moindre avantage; en Angleterre,

disons-nous, tout le monde aurait été révolté à la seule pensée de remettre la possession si précieuse de Constantinople entre les mains d'une puissance militaire et commerciale de premier ordre, douée d'un plus grand génie que la nation turque. De leur côté, les Turcs, dans leur mépris du commerce, aimaient mieux que ce fût l'Angleterre que toute autre puissance qui exploitât les avantages que leur grand territoire offrait au commerce. Ceux qui auraient eu la pensée de permettre, sous l'influence impérieuse de la Russie, la dissolution de la Turquie bien plus difficile à partager qu'à détruire, n'auraient pas pu facilement trouver en Angleterre un contradicteur moins naïf que sir Robert Murray-Keith qui aurait applaudi des deux mains si la Turquie avait pu s'engouffrer au fond de la mer, mais qui, avant de permettre qu'elle devînt la proie de la Russie, voulait qu'on conservât la Porte jusqu'à ce que le peuple, abandonné à son hébétude particulière, mourût de langueur. En effet, permettre à la Russie, établie sur le Bosphore, de changer la mer Noire en un lac et d'établir complétement ainsi sa domination sur la mer Méditerranée; permettre aux Moscovites de menacer d'une manière sérieuse la puissance anglaise dans les Indes, ou seulement les communications de l'Angleterre avec son empire indien, cette pensée ne serait pas plus venue à un homme d'État anglais qu'à la Porte celle de renier jamais, dans des conjonctures graves, la politique du sultan Sélim, qui avait refusé de contribuer à l'affaiblissement de l'Angleterre dans l'Inde. Dans les grands troubles causés par les guerres françaises, l'expérience avait montré à la Porte que l'Angleterre avait résisté en Égypte à l'expédition française sans montrer une cupidité intéressée; elle avait vu que l'Angleterre avait humilié Alger sans le soumettre à son pouvoir, comme le firent,

plus tard, les Français. La différence de cette manière d'agir, quelque étrange et quelque difficile à comprendre qu'elle fût pour des intelligences turques, était cependant frappante. L'Angleterre « ne demande le pays de personne, » c'était là un dicton répandu même dans les couches inférieures du peuple turc. Dans les questions et les conjonctures actuelles, la Porte savait parfaitement bien que l'Angleterre observait vis-à-vis de la Sainte-Alliance une position particulière, qu'elle contrecarrait systématiquement toutes les démarches collectives des puissances alliées et qu'elle était redoutée de la Russie parce qu'elle avait toujours l'œil ouvert sur les intrigues russes à Constantinople. Froid et exempt de sensiblerie, le gouvernement anglais avait toujours les yeux fixés sur le seul objet qui lui importait et dans la poursuite duquel il ne se laissa pas ébranler ; c'était la conservation de la Turquie. Les ministres anglais étaient préservés de toute velléité d'entreprendre des croisades en Europe par le sens pratique du peuple qui, autant que le gouvernement lui-même, craignait cette chevalerie errante des peuples sous l'hégémonie de l'Etat du Nord, pour lequel le soulagement de la Grèce, réclamé par lui au nom de la justice et de l'humanité, n'était qu'un prétexte pour servir ses propres intérêts et un masque sous lequel il cachait le désir d'opprimer. Les hommes d'État turcs ne manquaient pas d'intelligence instinctive pour saisir toutes ces considérations politiques; mais ce qui les touchait de plus près et ce qu'ils comprenaient encore mieux, c'était que dans les îles Ioniennes, l'Angleterre avait absolument les mêmes intérêts à sauvegarder que la Turquie en Grèce. Les Anglais avaient à craindre que l'insurrection grecque en se propageant ne se transportât aussi dans ces îles, et à Constantinople on savait très-bien que *le roi Tom*, le fameux lord

haut-commissaire, Thomas Maitland, qui y commandait à cette époque, était assez pacha pour éloigner une telle catastrophe par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Des enthousiastes insensés pouvaient seuls demander à l'Angleterre d'abandonner, par pure philanthropie politique, cette possession d'une valeur inestimable quand elle avait tant de bonnes raisons pour voir dans les commencements de l'insurrection grecque la main de l'Ionien Kapodistrias et pour supposer derrière lui les machinations russes. Du reste, la volonté sincère et le principe du gouvernement anglais ou ionien paraissaient être au commencement de rester simple spectateur du mouvement grec en prenant une attitude pleine de modération. On accordait un asile à des milliers de Moréotes fugitifs, on passait sur les infractions aux lois sanitaires et aux prescriptions de la police, et on proclamait au commencement * une neutralité * 9 avril 1821.
qui n'empêchait pas les individus isolés de prendre part à la lutte, on les avertissait seulement qu'en le faisant ils se priveraient de la protection anglaise. Ce ne fut qu'après l'expédition des comtes Métaxas * et de leurs amis que ces * p. 289.
« chefs des Zacynthiens et des Céphaloniens » furent invités à comparaître devant les tribunaux sous peine d'être bannis et de voir leurs biens séquestrés, menace qui fut exécutée lorsqu'ils ne comparurent pas. Les Grecs blâment cette mesure rigoureuse comme injuste parce que d'autres États n'avaient pas inquiété leurs sujets philhellènes; mais ces derniers ne se sont montrés nulle part comme des corps allemands ou français, pour ainsi dire, au nom de leurs États, comme le faisaient les Métaxas en leur qualité d'Ioniens; l'Angleterre agit, dans cette affaire, d'une manière parfaitement loyale en donnant à la Russie une leçon et un exemple, en lui montrant de quelle manière elle aurait dû résister ouvertement aux prétentions

d'Ypsilantis. Mais de l'autre côté, l'indigne partialité, avec laquelle le lord haut-commissaire despotique et brutal appliquait la neutralité depuis cette époque, était une honte pour le gouvernement des îles Ioniennes, comme pour celui de l'Angleterre. Lorsqu'en 1821, la flotte de Kara-Ali parut dans les eaux ioniennes, elle fut reçue et approvisionnée dans tous les ports des Sept-Iles et la correspondance des généraux et amiraux turcs fut expédiée par le bureau sanitaire, tandis que toutes les lettres grecques furent ouvertes et que Tombazis, reçu par le peuple avec des cris d'allégresse, fut insulté par les autorités. Il est vrai que l'opposition, la haine nationale et sociale de la population ionienne contre les Anglais n'était pas faite pour rendre les dispositions et l'attitude du gouvernement ionien moins irritables et moins passionnées. Au retour de Kara-Ali (en automne 1821) une frégate égyptienne, poursuivie par les Grecs, échoua sur la plage de Hypsolithro; les Zacynthiens accourant sur le rivage et exaspérés de voir le pavillon turc flotter sur leurs côtes, eurent une collision sanglante avec la garde sanitaire anglaise, ce qui eut pour résultat la proclamation de l'état de siége dans les îles Ioniennes. En 1822, au printemps, Miaoulis conçut l'idée de faire un coup de main contre une escadre turque, mouillée près de Mourto, et il aurait atteint son but si les autorités ioniennes eussent traité ses vaisseaux de la même manière que ceux de la flotte turque et ne l'eussent pas empêché d'entrer dans le canal de Corfou. Lorsque Miaoulis envoya *la Terpsichore* pour porter plainte, on mit le séquestre sur le vaisseau, sous le prétexte que des vaisseaux grecs armés en course auraient, peu de temps auparavant, enlevé des troupeaux à Sainte-Maure; des violences bien plus criantes, commises par les Turcs furent, au contraire, passées sous silence. Lorsque, un peu plus tard, les Grecs envoyèrent

G. Spaniolakis, au sujet de cette affaire, à Corfou, Maitland, ne voulant pas reconnaître la « grandeur inconnue » d'un gouvernement provisoire de Grèce, repoussa ce délégué par une lettre* que des Anglais eux-mêmes, comme Gordon, ont appelé un modèle parfait d'arrogance passionnée[1]. * 28 avril 1822.

Lord Strangford.

Autant tous ces procédés causaient de haine en Grèce, autant ils donnaient au gouvernement turc de satisfaction et de tranquillité au sujet de l'attitude de l'Angleterre. Il voyait dans l'ambassadeur son ami le plus sincère, comme les Grecs et, au commencement, aussi les Russes voyaient en lui leur ennemi naturel. Une rumeur généralement répandue accusait lord Strangford d'avoir été le premier à dénoncer à la Porte le danger de l'insurrection grecque dès qu'il était arrivé à Constantinople* mais cette accusation n'est pas conforme à la vérité. Ce qui est vrai, c'est que dans la première audience même, où il remit ses lettres de créance*, il avait dessiné d'une manière très-précise la position de l'Angleterre vis-à-vis de la Porte lorsque, dans le discours qu'il adressa au Grand-Seigneur, il appela le roi d'Angleterre l'ami et l'allié du sultan, et qu'il exprima des vœux pour la conservation de l'empire ottoman. Les ministres turcs furent tellement ravis de ces bons rapports que bientôt ils importunèrent leur ami des exigences les plus naïves. Ce n'était rien encore quand le reis-effendi lui demandait à l'occasion non-seulement d'observer une neutralité partiale, mais encore de repousser ou de livrer les réfugiés; mais lorsque la Porte eut appelé* aux armes les Barbaresques, elle exprima ingénument le désir de voir le double de ses expéditions transmis aux deys et aux beys par son ami qui, cette fois-ci, hésita pour-

* 20 février 1821.

* 22 mars.

* 6 mai 1821.

[1] Trikoupis, t. II, p. 219.

tant à répondre à cette preuve de confiance. Une autre fois encore, lord Strangford eût à refuser un cadeau peu convenable que lui offrait le sultan dans l'élan de sa reconnaissance ; mais il savait faire tout cela avec des formes qui ne blessaient pas. Il acceptait des complaisances d'un autre genre, au contraire, avec d'autant plus d'empressement. Nous avons vu plus haut pendant les complications avec l'ambassade russe, combien la Porte s'était montrée à dessein prévenante vis-à-vis de lord Strangford et combien elle allait partout au-devant de ses vœux, quand elle refusait, avec éclat, les mêmes choses à la Russie. Jusqu'à quel point s'étendait l'influence de ce diplomate, c'est ce qu'on vit de la manière la plus frappante dans les querelles de la Porte avec la Perse où il jouissait, comme médiateur, de la confiance des deux parties. Après avoir épuisé leurs forces dans des opérations de guerre tantôt heureuses, tantôt malheureuses, le schah et son fils prièrent à plusieurs reprises et formellement lord Strangford d'offrir sa médiation ; l'ambassadeur y consentit et, sur sa demande, la Porte envoya, plus tard, un commissaire turc dont la mission eut pour résultat la conclusion de la paix d'Erzeroum (28 juillet 1823). Quelque grande que fût, du reste, la part qui, dans la considération extraordinaire dont jouissait lord Strangford, revenait à l'État puissant qu'il représentait, il la devait cependant bien plus encore à son influence personnelle. Aux yeux de la Porte il se recommandait déjà considérablement par ce, qu'en vrai type de tory, il était nettement et sincèrement hostile aux prétentions des Grecs et à leur insurrection, et qu'il ne voyait dans ce peuple qu'un ramassis de gens ignobles et méprisables. La tâche qu'il avait à remplir était d'empêcher une guerre russe et non d'améliorer la condition des Grecs, ce qui seul lui donnait dans sa position un double avantage.

Dans son attitude officielle vis-à-vis de la Porte, il se montra toujours comme un homme d'une dignité bienveillante et d'une équité généreuse, d'une honnêteté et d'une fermeté toujours égales et d'une activité infatigable. A ses formes conciliantes il ajoutait une grande richesse d'idées et de ressources, mais surtout le talent de descendre au niveau intellectuel des Turcs et de leur parler avec leurs images et avec leurs formes de langage. Ne dédaignant de se servir d'aucun moyen, il sut nouer des relations intimes avec tous les personnages saillants, que ce fût Chalet-Effendi, homme corrompu auquel il parlait avec des arguments sonnants, ou que ce fût le terrible Kara-Ali que Strangford, à la grande surprise de ses meilleurs amis, proclama être un homme d'une nature aimable et de principes éclairés, parce qu'en paroles il s'était déclaré contre les mesures sévères et qu'il avait conseillé d'étouffer l'insurrection plutôt avec de l'argent[1]. C'était ainsi que l'ambassadeur anglais pouvait souvent se permettre vis-à-vis des ministres turcs un langage tellement fort qu'il paraissait aux yeux des autres diplomates risquer son influence, mais rarement il portait ses coups les plus vigoureux à l'orgueil des ministres turcs sans leur ouvrir, en même temps, une retraite honorable. Au moment qui nous occupe maintenant, Strangford continuait de la même manière à faire l'usage le plus énergique de sa nouvelle position, mais sans jamais se départir de la plus grande prudence. Comme introduction à la « nouvelle époque des négociations » dans laquelle on venait d'entrer, il donna * à son drogman de nouvelles instructions pour les communiquer à la Porte[2]. « Il y récompensa d'abord la confiance du gouver-

* 9 avril 1822.

[1] Correspondance entre Gentz et A. Muller, p. 362.

[2] Instructions confidentielles pour le premier interprète de l'ambassade britannique, le 9 avril 1822. MS.

nement autrichien par les témoignages d'estime les plus éclatants qui lui servaient en même temps de moyens d'attaque très-vigoureux contre les ministres turcs. Le principe fondamental de toutes les négociations ultérieures, continuait l'ambassadeur, devrait être l'obligation de témoigner dorénavant plus que jamais des sentiments d'amitié pour l'Autriche. La Porte s'était montrée ingrate et sans mesure, ajoutait-il, vis-à-vis de l'Autriche qui, depuis un an, avait fait les plus grands efforts pour lui prouver qu'elle était l'amie la plus sincère, et le gouvernement turc s'était mis dans une position par laquelle aux anciens éléments des négociations, aux intérêts de la Russie et de la Turquie, s'en était ajouté dès lors un troisième, c'est-à-dire la dignité offensée de l'empereur d'Autriche! L'ambassadeur anglais aurait simplement à déclarer qu'il était d'accord avec la manière dont le cabinet de Vienne avait accueilli la note du 28 février. Mais avec la dernière note autrichienne, disait-il, *le moment des hostilités* n'était *pas encore* pour cela venu : l'amitié discontinuait ses bons offices, qui n'étaient pas encore pour cela perdus, mais qu'il s'agirait de regagner. L'action de l'internonce étant paralysée, l'ambassade anglaise devrait redoubler la sienne, non pas pour usurper la part de l'influence de l'ambassade autrichienne, mais au contraire pour obtenir que celle-ci reprît son action aussitôt que possible. L'Angleterre, ajoutait-il dans une phrase empruntée au style de la Sainte-Alliance, n'était pas et ne voulait pas être autre chose que « l'organe des sentiments et des vœux communs aux cabinets alliés. » Mais la position de l'Autriche était différente. Cette puissance devrait être toujours considérée comme étant de fait le guide des alliés dans cette œuvre de médiation. » — Si déjà la note autrichienne n'avait pas manqué de faire une certaine impression, les ministres

turcs furent tout à fait consternés en recevant ces ouvertures de l'ambassadeur d'Angleterre. La Porte se hâta* de lui confirmer par écrit les dernières promesses faites par elle au sujet des Principautés[1]; mais verbalement on donna au drogman l'assurance que la Porte s'occupait de la nomination des hospodars et que différents boyards avaient été, dans ce but, appelés dans la capitale. Alors lord Strangford, pour battre le fer pendant qu'il était chaud, demanda qu'on fît les mêmes déclarations à l'internonce et qu'on renouât, de cette manière, les relations avec l'Autriche. Aussitôt la Porte céda à ses désirs. Dans la note relative à ce sujet*, elle fit des promesses encore plus précises en assurant l'Autriche : « que l'évacuation des Principautés avait été ordonnée et que la nomination des hospodars aurait lieu en quinze jours. » En même temps, le reis-effendi déclara verbalement au drogman autrichien que la Porte n'avait jamais eu l'intention d'offenser la cour de Vienne; il disait, pour s'excuser, qu'il ne savait pas parler le langage des courtisans. Cette allégation n'était pas tout à fait superflue d'après ce qu'il ajoutait en disant : « qu'il espérait que le prince Metternich aurait désormais encore plus de facilité à entretenir les bonnes dispositions du czar, s'il faisait valoir auprès de lui que le cabinet autrichien s'était même attiré des reproches de la part de la Porte, parce qu'il avait défendu la cause russe avec plus de chaleur que celle de la Turquie. Ne se contentant pas encore de ces succès, lord Strangford ne fit jouer sa mine principale qu'à ce moment. Les ambassades avaient jusqu'alors toujours reçu les nouvelles les plus affligeantes sur les excès et les ravages commis dans les Principautés par les troupes turques dont elles

* 18 avril.

* 20 avril.

[1] Note du reis-effendi adressée au vicomte Strangford, le 18 avril. MS.

demandaient la retraite. La Porte en avait toujours nié la vérité. Aux rapports effrayants que recevait l'internonce, l'ambassade française en avait toujours eu à opposer d'autres d'un caractère tout différent. D'après la version autrichienne, les janissaires étaient déchaînés sur le pays comme des bêtes féroces; le kaïmakam Vogoridès, à la tête des Grecs, fomentait ces désordres, d'intelligence avec les autorités turques; à Iassy on avait détruit par le feu cinq cents maisons. Toutes ces nouvelles avaient été toujours traitées par la Porte d'affreuses calomnies. Alors Strangford avait envoyé un courrier particulier à Boukharest pour prendre des informations authentiques. Celui-ci
* 24 avril. en rapporta* la confirmation de toutes les affreuses nouvelles au sujet des atrocités commises par les janissaires et relativement aux exactions des pachas. Aussitôt lord
* 25 avril. Strangford envoya son drogman* avec un message fulminant, touchant cet état de choses, au reis-effendi, en y ajoutant la déclaration : « qu'il avait honte vis-à-vis de son gouvernement d'avoir été si longtemps l'organe des communications mensongères de la Porte. » Immédiatement il reçut pour réponse l'assurance que l'évacuation, ordonnée déjà, aurait lieu le 5 mai, et que la nomination des hospodars se ferait sans délai dès que les boyards, appelés par le gouvernement, seraient arrivés; ceux-ci apparurent effectivement, déjà quelques jours après, dans la capitale. Le même jour où lord Strangford reçut cette réponse, ses rapports annoncèrent aux cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg ce changement d'opinion, ce retour à d'autres sentiments et cette acceptation du dernier des quatre articles russes. Absolument au même moment, une note, adressée par lord Londonderry au prince Liéven, avait exprimé le désir que l'empereur de Russie voulût bien faire

à la Porte la déclaration formelle que ses demandes se bornaient à ces quatre points. Si la Russie avait répondu à ce désir, non-seulement la paix aurait été assurée à ce moment, entre la Russie et la Turquie, mais encore le rétablissement sincère des relations entre ces deux empires aurait aussi fourni l'arme la plus puissante pour étouffer l'insurrection grecque. Mais voilà ce que l'Autriche, qui n'aurait pas eu de désir plus ardent que d'amener cette tournure des affaires, venait d'empêcher *dans ces mêmes jours*, par la remise de son mémorandum du 19 avril. C'était cette puissance elle-même qui était allée au-devant de la Russie en lui proposant le cinquième article si redouté de l'Angleterre et du sultan, et qui avait par là de nouveau fortifié le czar dans un désir déjà ébranlé! Cet article était le fil qui devait fatalement servir à rejoindre de nouveau le tissu des différends entre Russes et Turcs, au moment où il était presque rompu, et qui devait permettre aux Grecs d'y rattacher de nouveau leurs espérances. Metternich crut pouvoir respirer librement pourvu qu'il eût la paix; tout le reste, disait-il, s'arrangerait de soi-même.

Le cinquième article russe, la pacification.

Pendant ce temps, les sentiments pacifiques l'avaient de plus en plus emporté dans l'âme de l'empereur à Saint-Pétersbourg. Tatistchew revint de Vienne chargé par Metternich d'exprimer le désir que le czar voulût bien hâter l'entrevue des deux empereurs à Florence ou plutôt encore à Vienne. Ses communications, mais surtout celles du mémorandum viennois au sujet de la pacification, trouvèrent, comme on le comprend sans peine, le meilleur accueil. Le czar était prêt à accéder aux suggestions de Metternich relativement à une réunion de plénipotentiaires qui auraient à délibérer sur les propositions contenues dans ce mémoire, et il donna aussitôt à Tatistchew l'ordre de retour-

ner à Vienne[1]. Sous ces auspices très-favorables, arrivèrent* les rapports de lord Strangford. Nesselrode prodigua aussitôt les plus grands éloges[2] à ses efforts et donna l'assurance que, aussitôt l'évacuation effectuée et la première démarche faite par la Porte pour arriver à la paix par la nomination d'un plénipotentiaire, l'empereur, de son côté, en nommerait un autre; il proposa Kaminiec-Podolski comme l'endroit le plus convenable pour leur réunion. En communiquant* cette heureuse tournure que les affaires avaient prise[3], le czar chercha à conquérir, comme par un coup de main, aussi bien la pacification que les conférences qui se trouvaient implicitement comprises dans les propositions de l'Autriche. Il fit annoncer à ses alliés que, prévoyant le cas où lord Strangford rencontrerait encore de nouveaux obstacles, il renverrait néanmoins le bailli Titastchew à Vienne, principalement aussi pour qu'il y tombât d'accord avec les autres puissances sur la base qu'on donnerait aux négociations au sujet de la pacification des provinces révoltées. Il fit inviter les cours, et cette fois-ci encore celle de Berlin, en premier lieu, à envoyer à leurs représentants les pleins pouvoirs nécessaires pour ces conférences à Vienne, qui, sans avoir l'éclat et le caractère d'un congrès, devaient cependant devenir le prélude du congrès des princes à Vérone, et dont on voulait exclure la question italienne ainsi que toutes les autres questions provenant des anciennes complications entre les puissances, afin de faciliter à l'Angleterre la participation à ces conférences. L'empereur demanda aux ambassadeurs

* mi-mai.

* 29 mai.

[1] Lettre d'office de M. de Tatistcheff à M. le prince de Metternich. Saint-Pétersbourg, 22 mai. MS.

[2] Deux lettres adressées au chevalier Bagot, du 25 mai. MS.

[3] Dépêche circulaire adressée aux ambassades à Paris, Londres, Vienne et Berlin, le 29 mai. MS.

d'Angleterre et d'Autriche à Saint-Pétersbourg de se charger d'envoyer aux légations de leurs cours à Constantinople des instructions relativement aux ouvertures qui seraient à faire à la Porte, en prenant pour base les nouvelles propositions de l'Autriche au sujet de la pacification. Ils le firent. Lebzeltern informa* l'internonce du mémoran- * 26 mai.
dum autrichien et des négociations qui, par suite de ce document, auraient lieu à Vienne entre les alliés[1]. L'empereur, disait-il, avait maintenant le désir d'abréger, autant que possible, les négociations; il nommerait un plénipotentiaire aussitôt que la Porte ferait la même démarche; *en paraissant prendre* ainsi l'initiative, il mettait à la disposition du négociateur, lord Strangford, un moyen puissant (!) de vaincre la résistance de la Porte et d'arriver à un but que le mémorandum autrichien, à un moment où on ne savait encore rien du changement qui s'était opéré dans la manière de voir de la Porte, ne représentait que comme le résultat d'une négociation préalable. — La cour russe crut donc pouvoir enlever d'assaut et sans d'autres façons *la pacification*, cette demi-émancipation des Grecs, même auprès de la Porte et elle se trouva déterminée à confier maintenant aussi de son côté, comme l'Autriche l'avait fait auparavant, au vainqueur diplomatique, lord Strangford, le soin de faire ces nouvelles démarches. Il n'y avait que quelques jours que le chevalier Bagot venait de lui écrire. Les vœux exprimés, peu de temps auparavant*, * 20 mai.
par lord Londonderry, lorsqu'il avait désiré que la Russie voulût bien ne pas étendre ses demandes au delà des quatre points de l'ultimatum, furent complétement détruits par les démarches que, sur cette instigation expresse de l'empereur de Russie, on demanda à lord Strangford de

[1] Dépêche adressée au comte de Lutzow. Saint-Pétersbourg, 14/26 mai. MS.

faire. La Russie, disait-on à Bagot, renoncerait, par l'abandon du cinquième article, à ses droits de protection sur les Grecs; elle ne voudrait pas étendre son influence, mais elle serait décidée à la regagner dans toute son étendue. Dans ce zèle, on oubliait complétement que la réussite définitive des négociations de Strangford ne dépendait précisément que de ce que la Porte avait alors la conviction qu'on n'ajouterait plus d'autres articles après les quatre qu'elle venait de concéder. Mais les désirs du czar ne se concentraient maintenant que précisément sur ce nouvel article cinquième; il voulait que l'insurrection des Grecs fût terminée par une médiation et que leur condition future fût réglée. Pour obtenir ce *cinquième* point, ainsi que Tatistchew le déclara à Vienne de plus en plus clairement, il était alors même prêt à renoncer à l'interprétation littérale et rigoureuse des *quatre* points, comme par exemple à la nomination des hospodars, pourvu que la Porte effectuât l'évacuation et qu'elle nommât des plénipotentiaires pour pouvoir renouer les relations directes. Tatistchew disait confidentiellement que l'empereur céderait, à la dernière extrémité, même sur ce point. Lord Strangford se trouva dans le plus grand embarras, lorsque ces nouvelles commissions lui parvenaient; Londonderry, surchargé de travaux et malade, le laissait, précisément dans ces moments importants, sans instructions. Tourmenté, comme il l'était, Strangford ne sut pas se tirer d'affaire par un autre moyen que par une lettre confidentielle qu'il adressa à Metternich *, pour le prier de l'éclairer dans ses doutes. Lorsque cette lettre parvint à Vienne, Tatistchew était déjà arrivé de Saint-Pétersbourg, comme le prince Hatzfeldt de Berlin, tous les deux munis des pleins pouvoirs nécessaires pour prendre part aux conférences; on pouvait espérer que lord Londonderry viendrait lui-même; une

* 25 juin.

séance* avait déjà eu lieu, dans laquelle on avait discuté le mémorandum du 19 avril. Après la réception* de la lettre de Strangford, Metternich convoqua les plénipotentiaires pour une conférence particulière dans laquelle il donna lecture de cette missive et où il se fit charger de faire une réponse qu'il soumettrait bientôt à la conférence et qui contiendrait de nouvelles instructions pour le négociateur, suivant le nouvel aspect que prendraient les choses. Précisément la veille de ce jour, les démarches antérieures faites par lord Strangford à Constantinople avaient eu de nouveaux résultats favorables.' La Porte avait nommé les hospodars en les choisissant, non pas comme auparavant parmi les chefs des Phanariotes, dans la nation des Grecs rebelles, mais au milieu des boyards; c'étaient Joannès Stourdza-Logothèti pour la Moldavie, et Ligori (Grégoire) Ghika pour la Valachie; mais sans qu'on pût s'y attendre, en annonçant* cette nomination[1], la Porte montra de nouveau toute l'obstination insolente des Turcs en disant : « Que le temps était venu de songer à l'exécution des promesses à l'égard des Principautés; mais que le moment était venu aussi d'exécuter les articles des traités au sujet de l'extradition des réfugiés et relativement aux forts sur les frontières d'Asie; articles n'ayant pas besoin de délibérations ultérieures et dont l'exécution n'avait été retardée que depuis trop longtemps, ce qui avait été la seule cause de ce que l'insurrection générale n'était pas encore étouffée. Déjà les moindres allusions, faites antérieurement au sujet de l'envie des puissances de s'immiscer dans les affaires de la Turquie, avaient irrité et indisposé les ministres turcs, mais les suggestions qu'on leur faisait alors tout bas, au sujet du cinquième point qui les menaçait, échauffa

* 28 juin.
* 17 juillet.
* 16 juillet.

[1] Notes officielles adressées à lord Strangford et à l'internonce, le 16 juillet. MS.

leur bile au plus haut point. Lorsque, peu de temps après, l'ambassadeur d'Angleterre eut une conférence avec eux[1] et qu'il essaya de les persuader d'envoyer un plénipotentiaire à Vienne ou d'adresser des communications directes à la Russie, comme cela devait se faire, en vertu des traités, relativement à la nomination des hospodars, lord Strangford se trouva dans la position la plus pénible et dut avaler les reproches les plus amers que lui faisait Djanib; puis il fut congédié avec la déclaration formelle que la Porte ne permettrait jamais d'autres immixtions des puissances et qu'elle ne consentirait jamais à faire de la condition future de la Grèce un sujet de négociations avec la Russie. Djanib lui demanda si l'Angleterre accepterait une intervention turque dans le cas où ses sujets mahométans dans l'Inde se révolteraient?! Deux jours après, l'internonce fit déposer auprès de la Porte copie d'un message verbal[2] dans lequel il appuyait la demande qu'on avait faite au sultan d'envoyer des plénipotentiaires à Vienne. Lui aussi reçut une réponse brève du reis-effendi qui lui fit dire : « Qu'en exécutant les quatre articles de l'ultimatum, la Porte se mettait dans une position que même les puissances ne sauraient plus attaquer. »

Tel était l'état de choses à Constantinople lorsque la réponse de Metternich à la lettre de lord Strangford y arriva[3]. Le prince avait soumis à l'approbation de la conférence l'esquisse de cette réponse, comme on en était convenu. Le cinquième point, la médiation relative à la pacification, y avait été placé tout à fait au premier plan.

[1] Mémorandum de la conférence de l'ambassadeur d'Angleterre avec les ministres de la Haute-Porte, le 27 juillet. MS.

[2] Instructions données par le comte de Lutzow à son premier interprète, sieur Charles Testa, 29 juillet. MS.

[3] Lettre du prince Metternich à lord Strangford, le 22 juillet. MS.

« Jusqu'à ce moment, disait Metternich, les alliés ne s'étaient arrêtés vis-à-vis de la Porte, dans la grande affaire du jour, que sur les questions du droit rigoureux et non pas sur celles de l'intérêt général. Mais quel était actuellement le but immédiat des efforts faits en commun? La réconciliation complète entre la Porte et la Russie. *Pour cela, le règlement des questions de droit ne suffirait pas!* Le czar ne voudrait pas rétablir les relations diplomatiques simplement sur la base de l'exécution des traités, et il n'avait pas non plus rappelé son ambassade de Constantinople seulement parce que les traités avaient été violés. Il n'avait pas voulu que son représentant fût tous les jours témoin de scènes semblables à celles du mois de mai de l'année précédente, et il ne le serait pas dorénavant. Condamnant la révolution, l'Empereur voulait mettre aussi un terme à la réaction et à ses cruautés. Que si la Porte, par orgueil et par méfiance, repoussait des négociations au sujet des destinées futures de la Grèce, on pourrait pourtant se convaincre, par la teneur du mémorandum autrichien, que les concessions demandées à la Porte étaient circonscrites dans les limites les plus modérées. Après que l'exaspération s'était emparée des combattants, aucune amnistie du sultan n'aurait plus d'influence sur les Grecs sans qu'elle fût appuyée par les alliés. Mais si les révoltés rejetaient les conditions de leur soumission dictées par les puissances, ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes si on les abandonnait « au traitement habituel que les Turcs infligeaient à leurs sujets rebelles. » Mais cette négociation, disait le grand-chancelier en terminant, que la Russie demandait conjointement avec tous ses alliés, serait la condition indispensable pour arriver à la solution définitive de toutes les complications. » — Cette esquisse, que Metternich avait présentée à la conférence*, y avait été

* 26 juillet.

approuvée, et *la lettre confidentielle* adressée par le prince à lord Strangford, avait été expédiée, accompagnée non-seulement de nouvelles instructions pour l'internonce, mais encore de nouveaux ordres donnés par Londonderry à son ambassadeur, ordres dont Metternich était aussi content que s'il les avait écrits lui-même. Ce premier changement, presque imperceptible, dans l'attitude du gouvernement anglais, était un des premiers fruits des atrocités barbares dont les Turcs s'étaient rendus coupables. Les massacres de Chios avaient, pour la première fois, réveillé un peu le peuple anglais ; l'opposition, dans le Parlement, avait élevé la voix, et le ministre avait eu des motifs pour imprimer à ses instructions un caractère un peu plus national si plus humain. Par conséquent, Londonderry et le prince Metternich plaidaient à l'envi, avec l'autocrate russe si sensible, la cause de la politique d'humanité envers les Grecs et celle de la politique d'équité envers des rebelles, et faisaient plier les lois de la légitimité devant celles d'une déplorable nécessité. L'ultra-tory, à Constantinople, avait alors à se présenter devant la Porte avec cette nouvelle tâche. Nesselrode, qui, sur ces entrefaites et en précédant l'empereur, son maître, était arrivé à Vienne, avait, de
* 10 août. cette ville, fait suivre * ses nouvelles instructions d'une autorisation pour lord Strangford de venir à Vienne, s'il le jugeait convenable, afin d'y épuiser, de cette manière, tous les moyens pouvant promettre des résultats certains. Le lord se décida à faire ce voyage. Mais avant de quitter Constantinople, il demanda encore une conférence [1] qu'on
* 7 août. lui accorda *. La Porte ayant constamment et fermement refusé d'envoyer seulement des plénipotentiaires à Vienne, lord Strangford ouvrit l'entretien avec beaucoup d'habileté

[1] Protocole de la conférence entre l'ambassadeur d'Angleterre et les ministres turcs, du 27 août. MS.

en se proposant lui-même pour remplir cette tâche. Le reis-effendi lui dit qu'il suffirait que lord Strangford déclarât que la Porte avait exécuté les articles comme les puissances le lui avaient recommandé; elles pourraient maintenant adresser les mêmes recommandations à la Russie, et, si elles s'intéressaient à la Turquie, faire cesser, avant tout, les malheurs que causaient sans cesse les agents russes. A l'avenir, il ne faudrait plus aucune autre immixtion dans les affaires de la Turquie, car si celle-ci offrait un doigt, on prendrait toute la main. Lord Strangford fit allusion à l'action des sociétés philhelléniques pour faire comprendre clairement aux ministres turcs qu'il y avait connexion entre les rebelles en Turquie et les mécontents dans toute l'Europe, ce qui, d'après lui, donnait incontestablement aux puissances le droit de demander qu'on éteignît le feu révolutionnaire. Djanib objecta que, s'il y avait une liaison si étroite entre l'insurrection grecque et les menées souterraines en Europe, les puissances seraient assez occupées chez elles, et que chacun ferait bien mieux de se mêler de ses propres affaires. Lord Strangford en vint à parler des propositions contenues dans le mémorandum autrichien. Djanib demanda si l'on voulait que, par un acte formel, la Porte garantît aux Grecs de protéger leur personne et leurs biens et de faire justice impartiale, et qu'ainsi elle avouât le tort dont on l'accusait! Elle périrait plutôt que de survivre à une telle honte! « Ne suis-je pas dans mon droit, disait-il, quand, dans ma propre maison, je gouverne ma famille avec douceur ou avec rigueur? » — « Très-bien, répondit Strangford; mais si les cris de vos femmes et des membres de votre famille que vous maltraitez troublent la paix de ma maison, je vous demanderai d'abord amicalement d'y mettre un terme; mais si vous vous y refusez, j'irai chez le cadi; des choses sem-

blables se passent tous les jours dans votre capitale. » — A cet argument, le ministre sans portefeuille, Sidki-Zadé-Saïd-Achmed-Effendi partit d'un immense éclat de rire. Mais Djanib, de son côté, ne manqua pas non plus d'arguments qui n'étaient pas moins frappants. Strangford lui rappelait l'impression que les horreurs de Chios avaient produite en Europe. A des reproches semblables, Djanib avait déjà auparavant répondu en objectant qu'on ne parlait jamais des atrocités commises à Navarin et à Tripolitza; et dans la conférence qui nous occupe, il répliqua à Strangford : « Qu'autrefois, lorsque Souworov (Souvarov) avait égorgé des milliers de Turcs à Rymnik et à Braïla, les cours n'avaient pas élevé leur voix en faveur de l'humanité. Si les puissances voulaient exhorter les Grecs à se soumettre, elles n'auraient certainement pas à s'en repentir; mais la Porte ne les y inviterait pas et elle ne permettrait aucune immixtion dans ses affaires, et moins encore dans cette question, parce qu'elle avouerait par là que la parole sacrée du Sultan n'avait plus de valeur sans la garantie des puissances. En satisfaisant aux traités, on avait tout fait. » — « Tout contre la Russie, répliqua l'ambassadeur; quelque chose resterait encore à faire aux alliés et aux amis de la Porte. D'après la loi turque, il ne serait pas permis de laisser une maison dans un état qui compromettrait la sécurité du voisin; les ministres turcs, ajoutait-il, croyaient avoir rétabli l'ancienne solidité de l'édifice, tandis que lui craignait qu'ils ne se trompassent. » — « A Dieu ne plaise! répondit le reis-effendi; mais dans tous les cas, ce serait notre affaire et non la vôtre! » — « A Dieu ne plaise! répéta l'ambassadeur, car c'est notre affaire aussi bien que la vôtre! » — Avec ces dernières phrases, le dénouement définitif de l'ancien drame diplomatique, qui continuait encore à ce moment, avait été ajourné indéfiniment; mais on avait en même temps es-

quissé le prélude du nouveau drame futur, qu'au fond les diplomates ne commencèrent à jouer sérieusement qu'à partir de 1825. L'ambassadeur laissa* encore une note à Constantinople dans laquelle il recommandait fortement ses demandes, puis* il se mit en route pour se rendre à Vienne.

* 28 août.

* 8 septembre.

L'empereur Alexandre aux conférences de Vienne et au congrès de Vérone.

A l'époque du départ de lord Strangford de Constantinople, Tatistchew, Hatzfeldt et Nesselrode étaient déjà réunis à Vienne; l'empereur devait suivre ce dernier de près. Dans l'intervalle, le changement qui avait déjà, depuis quelque temps, commencé à s'opérer en lui, et que nous avons pu observer, s'était accompli à un tel point qu'Alexandre revint auprès de Metternich tel qu'il l'avait quitté à Laybach, et même avec une exaltation plus grande des sentiments qu'il y avait manifestés. Toute la manière et la façon dont il permettait à toutes les choses de s'éparpiller en lui en sentiments et en rapports personnels et mesquins, auraient dû faire supposer, dès le commencement, qu'il ne donnerait jamais une tournure et une importance nationales à ces grandes questions qui s'agitaient dans le monde. Depuis longtemps, on ne trouvait plus dans ce prince, partagé entre beaucoup d'intérêts et penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la confiance en lui-même et le courage plein d'assurance qui avaient distingué le souverain des années 1813 et 1814; on pouvait voir clairement que la seule résistance passive des alliés était assez puissante pour lui ôter le courage de poursuivre les projets qui, peu de temps auparavant, lui avaient paru si naturels et d'une exécution si facile. Ce qui le décidait surtout, sa crainte de voir les sectes révolutionnaires se répandre dans ses propres États, crainte qui, pendant son séjour à Laybach, n'était fondée que sur de simples suppositions, avait été confirmée et fortifiée depuis par des faits; peu de temps auparavant, il avait eu des motifs pour faire publier des défenses sévères contre les

août. sociétés secrètes en Pologne, et, à ce moment même *, des édits encore plus rigoureux pour la Russie elle-même. C'est pourquoi on avait déjà pu deviner à Vienne, d'après l'attitude de Tatistchew, avant que le czar n'y parût lui-même, que, dans les derniers temps, l'empereur était devenu de jour en jour plus résigné, plus pacifique et plus indulgent vis-à-vis des tracasseries turques et de plus en plus désireux de sortir des embarras de la position dans laquelle il s'était trouvé jusqu'alors. Même les progrès victorieux des Turcs dans l'Hellade orientale et occidentale avaient dû lui servir pour vaincre plus facilement les difficultés, qui auraient été plus difficiles à surmonter pour lui, si l'on avait dû réclamer sa coopération, afin d'obtenir des Grecs une soumission volontaire. Même avant l'arrivée de l'empereur de Russie, Metternich était donc complétement convaincu * que la résolution du czar de se débarrasser à tout prix de ces complications, devenues si graves par ses propres fautes, était si bien arrêté, qu'on pourrait compter de sa part sur tous les sacrifices qu'on lui demanderait de faire. Le grand-chancelier considérait déjà comme un sacrifice important et le plus conforme à ses vœux ce fait que l'empereur n'était pas accompagné dans ce voyage de Vienne par Kapodistrias; Metternich avait ainsi la certitude que le comte avait perdu la confiance de l'empereur, et qu'il serait inévitablement éloigné de son poste. Même le nom de Stroganow était à peine mentionné à cette époque. Lorsque l'empereur de Russie arriva à Vienne *, on le trouva plus équitable qu'on n'aurait pu le désirer, et prêt à faire toutes les concessions, pourvu qu'on trouvât pour cela des formes qui laisseraient son honneur intact. De tous les côtés, il rassura tout le monde, et même lord Strangford, en disant que ses intentions étaient pures et inoffensives, et que ses promesses ne cachaient aucune

* fin d'août.

* Commencement de septembre.

arrière-pensée. Son désir de réconciliation était si sincère et si énergique, que le czar rappela même Mazarowitch, qui soulevait la Perse, et qu'il le remplaça par le général Yermolow, afin d'enlever l'obstacle le plus important qui s'opposait à la conclusion de la paix avec la Porte. Dans ses entretiens avec les ministres d'Autriche, de Prusse et de France, le czar s'exprimait déjà à Vienne tout à fait dans le même sens qu'il le fit, plus tard, à Vérone vis-à-vis de Chateaubriand. Il avoua franchement qu'il sortait d'une épreuve difficile. « Il s'était vu obligé, disait-il, de résister à l'opinion générale de son peuple, mais il avait dû comprendre quelle réaction dangereuse une guerre en Orient exercerait sur les intérêts de l'Europe, combien elle mettrait en péril le but de la grande alliance, et combien elle favoriserait nécessairement les projets de la révolution. Pour éviter ce mal, le plus grand de tous, aucun sacrifice personnel ne lui avait paru trop grand. La politique n'était plus, à ce moment, ce qu'elle avait été autrefois; l'égoïsme n'en était plus la base. Si, du reste, il voyait alors clairement le danger des principes révolutionnaires, lui aussi avait cru, pendant quelque temps, à la possibilité de contribuer au bonheur de l'humanité, en favorisant les novateurs, qui, eux également, pouvaient être animés d'intentions louables; et où serait l'homme bien pensant qui n'aurait pas le désir de fonder le bonheur des peuples sur une base plus solide? Mais aujourd'hui, où l'on avait arraché le masque aux révolutionnaires, les princes seuls pourraient arrêter le torrent qui menaçait de les engloutir. » — Après toutes ces déclarations, Metternich ne pouvait pas avoir de peine à attirer de nouveau le czar entièrement à *ses* maximes *à lui*, et à le guérir de ses derniers accès de libéralisme. Il y réussit si complétement, d'après le témoignage de Nesselrode, auquel on peut ajouter foi, qu'il le

fit tomber dès lors dans l'extrême opposé, et qu'il le remplit d'une telle méfiance, que des hommes tels que Nesselrode lui-même et le prince Wolkonsky n'étaient pas sûrs que l'empereur ne les prît pour des carbonari. Toute la tournure que prenaient les affaires à Vienne et à Vérone était étroitement liée à cette excitation momentanée d'Alexandre, au sujet de l'action des révolutionnaires. Lorsque Metternich lui montrait la possibilité de renverser la révolution en Espagne, d'étouffer avec elle l'esprit de révolte en France, et de rétablir d'une manière solide et durable, par cette action exercée dans ces deux pays, l'ordre complet et la tranquillité dans l'Occident, Alexandre n'en était que d'autant plus disposé à rejeter tout à fait au dernier plan toute la question d'Orient et même l'affaire de la pacification, qu'on venait de pousser, à l'instant même, avec une telle impétuosité. Ainsi, ses ministres[1], après avoir énuméré encore une fois tous les péchés des Turcs et toutes les vertus des Russes, se déclarèrent
* 26 septembre. donc prêts, aux conférences de Vienne*, à rétablir les relations diplomatiques avec la Turquie, à condition : « que la Turquie *ou* consentît à entamer des négociations directes au sujet des garanties qui assurassent aux Grecs, pour prix de leur soumission, la jouissance des avantages fixés par le mémorandum autrichien, *ou* qu'elle prouvât, par une série de faits, qu'elle respecterait la religion chrétienne, placée sous la protection de la Russie, et qu'elle retablirait la tranquillité intérieure en Grèce sur des bases qui pourraient rassurer la Russie sur le sort de ses coreligionnaires. » — La diplomatie russe prétendait que, dans ces phrases, elle renonçait à demi à l'intervention immédiate. L'empereur de Russie désirait bien encore

[1] Note du comte Nesselrode, en date du 26 septembre. MS.

qu'à l'avenir ses alliés se trouvassent dans une position qui leur permît d'en finir avec l'insurrection grecque, mais il n'insistait plus sur l'exécution immédiate de la pacification d'après les propositions autrichiennes, abandonnant plutôt la solution de la question à l'avenir, puisque des intérêts plus pressants attiraient, au moment actuel, son attention sur l'intermède qui se jouait en Espagne. On ne parlait plus qu'en passant de l'évacuation des Principautés, de la nomination des hospodars et du rappel des mesures qui gênaient le commerce et la navigation. L'Autriche et la Prusse se déclarèrent pénétrées d'admiration pour la sagesse et la modération du czar, par lesquelles il s'attirait des droits imprescriptibles à la reconnaissance de l'Europe[1]. Tous se sentaient heureux de voir cette union si belle. Lorsque le congrès, après les délais causés par la mort de Londonderry, s'était ajourné de Vienne à Vérone, la Russie y agita de nouveau[2] la question, dans une conférence*, où, sans rien ajouter de nouveau à la demande du 26 septembre, on réclama seulement encore une fois les bons offices des alliés, afin de poursuivre auprès de la Porte l'accomplissement des demandes russes et la notification officielle de ce qu'elle se proposait de faire dans les Principautés. A la répétition de cette demande, Metternich réitéra les déclarations de l'Autriche[3], la Prusse et la France se montrèrent satisfaites : Wellington seul réserva sa réponse. Dans une conférence postérieure*, le plénipotentiaire anglais, tout en reconnaissant la modération magnanime de l'empereur, fit ressortir les

* 9 novembre.

* 26 novembre.

[1] Notes du comte Bernstorff et du prince Metternich adressées au comte Nesselrode, en date du 28 et du 30 septembre. MS.

[2] Déclaration de la Russie. Vérone, le 9 novembre. MS.

[3] Déclaration de l'Autriche relative au protocole de la conférence du 9 novembre. MS.

nombreuses concessions de la Porte, qu'il considérait comme une « série de faits » capables de déterminer le czar à montrer sa satisfaction à la Turquie, en rétablissant les relations diplomatiques avec elle. Il promit les bons offices de l'Angleterre pour déterminer le sultan à faire des démarches aussi naturelles que celles de notifier la nomination des hospodars et de retirer les mesures qui gênaient les rapports entre les deux pays[1]. Le lendemain, Tatistchew donna lecture d'un document dans lequel l'empereur, son maître, déclarait : « que les sentiments d'amitié de ses alliés lui inspiraient une telle sécurité, *qu'il abandonnait à leur sagesse seule* le soin de diriger la marche ultérieure des négociations[2]. Ainsi les affaires d'Orient étaient déjà entièrement terminées à Vérone à l'époque où les délégués des Grecs, envoyés au congrès arrivèrent en Italie, et leur dernier espoir de trouver un appui dans les puissances s'était évanoui. Pendant qu'il était encore retenu dans la quarantaine d'Ancône, le comte Métaxas s'était adressé à Rome[3], pour demander qu'on lui permît de traverser le territoire romain. Pie VII, ce pape plein d'humanité, aurait volontiers facilité leur voyage et appuyé leur demande; il adressa, dans ce but, une lettre au cardinal Spina, son plénipotentiaire à Vérone. Mais immédiatement après l'arrivée de la lettre de Métaxas*, qui demandait à être admis auprès du congrès, afin d'y parler pour son peuple, « qui avait placé sa cause morale sous la glorieuse bannière de Jésus-Christ, et qui soumettait ainsi son sort politique à la religion et à l'équité des puissances chrétiennes, » les princes prièrent le cardinal de faire si-

* du 3 novembre.

[1] Protocole de la conférence du 26 novembre. MS.

[2] Protocole de la conférence du 27 novembre. MS.

[3] Ses lettres adressées au pape, à Gonzalvi, aux princes et aux ministres, etc. Elles se trouvent toutes dans Jourdain, ch. IX.

gnifier aussitôt au comte qu'on ne l'admettrait pas et qu'il ne recevrait pas de réponse. Ce ne fut que la circulaire de Vérone* qui répondit sommairement aux Grecs, en leur disant : « que la coïncidence de l'insurrection grecque avec les révolutions à Naples et en Piémont ne permettait pas de douter de l'origine identique de tous ces mouvements, et que les chefs de la révolte grecque s'étaient trompés en espérant pouvoir semer la discorde dans le conseil des puissances. Les souverains s'étaient décidés à repousser le principe de la révolte sans examiner *de quelle manière,* ni *dans quel pays* il se montrerait. » — Les délégués grecs, tout abattus, attendaient encore à Ancône, lorsque l'évêque Germanos et un fils de Pétrobey vinrent les rejoindre porteurs d'un message important pour le pape, message qui devait rapprocher la nation grecque du Saint-Siége et de son Église. Le pape, dépendant entièrement de l'Autriche, dont les troupes occupaient ses États, ne pouvait pas même consentir à entamer ces négociations séduisantes. Les délégués durent repartir sans avoir réalisé leurs desseins, après que Jourdain eut répandu à Ancône une espèce de manifeste, qui devait défendre les Grecs du reproche d'être associés au carbonarisme, et qui devait revendiquer pour leur révolution un caractère entièrement différent de celui de toute autre révolution chez n'importe quel autre peuple. Dans son rapport, adressé au gouvernement provisoire[1], Métaxas chercha à parer d'avance le coup dont les princes voulaient, de Vérone, frapper la Grèce. « On vous offrira, disait-il, une trêve et des garanties pour la sûreté des personnes et des propriétés; si vous acceptez ces propositions, vous êtes perdus! Les princes nous abandonnent; nous ne pouvons donc comp-

* 14 décembre.

[1] Jourdain, t. Ier, p. 180.

ter que sur nous-mêmes! » — A la même époque aussi, le tragoudion de Kolokotronis avertissait les Grecs : « de ne pas jeter leurs regards, dans la direction du Borée, sur leur voisin et coreligionnaire; les indiarques sans cœur, ajoutait-il, ont foulé aux pieds l'Europe et jeté un charme sur tous les monarques, de sorte qu'ils voient sans compassion vos malheurs; dans votre lutte sacrée, vous ne pouvez espérer qu'en votre fusil et votre épée. »

Changements à Constantinople. * décembre.

Lord Strangford s'était mis en route pour retourner à son poste * appuyé par les instructions données avec le plus grand accord par tous les cabinets à leurs ambassadeurs à Constantinople. Mais sur ces entrefaites et pendant le temps qu'avaient duré les conférences de novembre, il s'était opéré, dans la capitale turque, un changement réel qui était infiniment plus important et plus favorable à l'ambassadeur d'Angleterre qu'aucun appui diplomatique n'aurait pu l'être. La Porte n'avait pas attendu que les puissances chrétiennes lui donnassent un témoignage public de leur désintéressement politique et de leur impartialité, pour leur prouver qu'elle savait prévenir un rapprochement sincère en allant sincèrement au-devant d'elles. Encore cette fois-ci elle avait eu très-vite de Vienne les informations les plus exactes sur les véritables dispositions du czar dont celui-ci ne se cachait pas: elle savait parfaitement bien apprécier la portée de l'absence du comte Kapodistrias dans la suite du czar. L'éloignement de ce ministre de sa sphère d'action eut immédiatement pour résultat une catastrophe semblable à Stamboul. On a, du reste, pu voir déjà par notre exposition de toutes les relations diplomatiques entre les divers États de toutes ces tergiversations politiques, de toutes ces susceptibilités personnelles des différents acteurs, et de toutes ces analogies qui se montraient partout dans la physionomie des

situations réciproques, quel parallélisme rigoureux a toujours régné entre les actes des deux gouvernements hostiles, qu'ils se soient égarés dans les labyrinthes de l'intrigue ou qu'ils aient suivi le droit chemin. Au moment de l'ouverture du congrès de Vérone, les ministres turcs avaient délibéré chez le mufti * avec les représentants des janissaires, sur la demande qui pourrait être adressée à la Turquie par les diplomates réunis à Vérone, réclamant peut-être pour le Péloponèse une organisation semblable à celle des Principautés. Les délégués des janissaires répondirent que, si une telle proposition était acceptée, ils tailleraient en pièces tous les Grecs. Le mufti leur fit entendre raison en leur disant que c'était contre la loi ; mais que s'ils avaient une telle aversion pour des prétentions aussi humiliantes, il serait en leur pouvoir de mettre la Porte en état de les repousser honorablement ; ils n'auraient qu'à mettre en campagne trente mille hommes pour soutenir le séraskier contre les Grecs. Les janissaires en offrirent soixante mille si le sultan voulait sacrifier à leur ancienne vengeance le favori Chalet-Effendi qui leur était si odieux. Le sultan recula plein de colère et de menaces. Mais les janissaires lui adressèrent une nouvelle pétition dans laquelle ils réitérèrent leur demande en protestant de leur soumission. Un autre fait vint coïncider précisément avec ce mouvement. Un vieux serviteur fidèle du sultan, l'ancien grand-amiral Abdoullah-Pacha, homme simple et droit, sans éducation ni instruction, mais très-aimé du peuple et des ulémas, découvrit franchement au Grand-Seigneur toutes les intrigues de son favori et la direction dangereuse de sa politique ; en même temps et entre autres choses, il parut au grand jour que Chalet avait supprimé les rapports de Chourchid-Pacha qu'il n'avait pas jugé opportun de présenter. Alors eut lieu tout à coup le

* 29 octobre

changement tant désiré depuis longtemps. Le favori tomba et se rendit avec une suite nombreuse et une grande pompe dans son exil, à Iconium, où il fut décapité peu de temps après. Une modification complète du gouvernement fut le résultat de sa chute. Abdoullah-Pacha devint grand-
novembre. vizir *; le scheich-oul-islam fut remplacé dans cette dignité par le ministre sans portefeuille Saïd-Achmed-Effendi, membre distingué du corps des ulémas, ancien adversaire de Chalet-Effendi, et qui avait toujours parlé en faveur d'un accommodement pacifique avec les puissances. Tous les hommes connus pour leur fanatisme étaient menacés dans leurs places, parmi eux Djanib lui-même. De nombreux adversaires de l'ancien favori revinrent de l'exil et de la disgrâce, entre autres l'ancien reis-effendi, Hamid-Bey, le célèbre Ghalib-Effendi qui avait signé la paix de Boukharest, ceux des membres de la malheureuse famille arménienne Douz-Oglou qui étaient restés encore en vie, et Ali-Bey, l'ami des chrétiens; ce dernier avança bientôt jusqu'à la dignité de grand-vizir en remplacement de ce naïf Abdoullah-Pacha qui n'était pas à la hauteur de ses fonctions, et les quitta tellement pauvre que, dans une lettre à la fois touchante et comique, il dut demander au sultan l'argent nécessaire pour son voyage. Un système de gouvernement, entièrement nouveau, fut introduit en Turquie avec tous ces changements dans le personnel des fonctionnaires. On recommanda aux agents des différents pachas d'Asie et d'Europe, réunis auprès de la Porte, de ménager les rayas. Le nouvel amiral Chosrew-Pacha rivalisait de douceur avec le grand-vizir dans le traitement des Grecs. Les habitants des îles grecques qui étaient aux galères furent employés avec de grands ménagements à divers travaux. L'île de Chypre reçut un nouveau gouverneur plus humain. Toute la scène était comme transformée

et renouvelée, lorsque Strangford revint à Constantinople. Il remit, au reis-effendi, une lettre de Metternich, écrite à Vérone*, et conseillant à la Porte d'accueillir favorablement les ouvertures de la Russie : le ministre turc lui répondit d'une manière qui ne laissait rien à désirer. Dans sa première conférence*, Strangford exprima, avant tout, le vœu que la Porte se rapprochât directement de la Russie en notifiant à cette puissance la nomination des hospodars. On lui accorda aussitôt sa demande [1]. Dans la lettre de notification, on lisait ces paroles expresses : « Les hospodars ont été envoyés et installés dans les chefs-lieux de leur juridiction, et l'évacuation complète a eu lieu en même temps. » Il est vrai que dans cette lettre on avait encore de nouveau exprimé l'invitation, si désagréable pour la Russie, de livrer maintenant aussi les réfugiés et de rendre les forts en Asie; mais le reis-effendi dit confidentiellement au drogman anglais : « Que ce premier point était pour la Porte ce que, pour beaucoup de princes chrétiens, était la conservation des titres qui leur provenaient de pays qu'ils avaient perdus; mais quant au second, la loi défendait aux musulmans de céder paisiblement la moindre parcelle de leur territoire. » Plus curieuse encore, et caractérisant même encore davantage le changement complet qui avait eu lieu dans le système turc, était une autre expression du reis-effendi, paraissant marquer, comme une borne, la limite d'une nouvelle époque. En faisant allusion au favori qui venait de tomber, il dit au trucheman anglais : « La Porte a eu son Kapodistrias aussi bien que la Russie; Dieu soit loué! nous voilà débarrassés de tous les deux! » Plein de zèle et avec une grande promptitude, Strangford

* du 14 décembre.

* 20 janvier 1823.

[1] Lettre du reis-effendi au ministre des affaires étrangères de Russie, Constantinople, le 25 février 1823, accompagnée d'une note explicative adressée à lord Strangford. MS.

envoya la lettre du ministre à Saint-Pétersbourg [1], se contentant de ces premiers succès et sans avoir, dans sa première attaque, dit la moindre chose des demandes en faveur de la Grèce. Il lui importait seulement, ainsi qu'à son gouvernement, de rétablir les relations diplomatiques; c'est pourquoi, au moment actuel et plus tard, dans son rapport et dans ses démarches auprès de l'internonce, il appuyait de toutes ses forces sur la nomination et l'envoi d'un chargé d'affaires russe à Constantinople.

Le prince Metternich et l'art diplomatique de l'Autriche.

La politique autrichienne secrète, hypocrite et tramée avec la plus grande finesse, avait fourni à Vérone son chef-d'œuvre; les Gentz et les Metternich célébraient, bien que silencieusement et en secret, leurs brillantes victoires. Le but de cette politique était simplement et incontestablement l'anéantissement des rebelles grecs. Dans les cercles des hommes d'État qui présidaient aux destinées de l'Autriche, on se repaissait à tout moment de toutes les nouvelles annonçant des défaites subies par les Grecs; le sultan lui-même ne pouvait pas désirer avec plus de ferveur que ses armes fussent victorieuses. La Porte elle-même connaissait fort exactement cette disposition des diplomates autrichiens; à un moment où la cause de l'insurrection était tombée très-bas, le reis-effendi disait un jour au drogman autrichien Testa, comme la chose la plus naturelle du monde : « Qu'on arrivait à la fin, et cela, à la fin que l'Autriche appelait de ses vœux. » La Porte savait quels étaient ces vœux, bien que les rapports, en apparence impartiaux dans l'*Observateur*, feuille officielle de l'Autriche, n'exprimassent pas cette partialité pour les Turcs, et, bien que les propositions du cabinet de Vienne, relativement à la pacification, parussent trahir plutôt une par-

[1] Lord Strangford au comte Nesselrode, le 28 février 1823. MS.

tialité pour les Grecs. En effet, il y avait eu, dès le commencement de ces complications, un double fil de relations ouvertes et secrètes entre l'Autriche et la Porte, fil qui, un peu plus tard, lorsque les rapports entre Vienne et Londres avaient été modifiés, se voyait si clairement et si ouvertement, que Stratford Canning ne se faisait pas de scrupule d'en faire des reproches directement à l'internonce. Il est vrai que les rapports secrets entre Vienne et Constantinople n'avaient pas le caractère officiel effronté que Stratford leur supposait; mais les plus clairvoyants, parmi les diplomates étrangers à Vienne, ne doutaient pas que Gentz ne fût l'homme que Metternich honorait de cette honteuse confiance, en lui permettant de représenter auprès de la Porte, en son propre nom et de sa propre autorité, ce revers amical et confidentiel de la politique autrichienne qu'il voulait tenir caché à la Russie et au monde. Quant à Gentz, sur la vie duquel on ne peut pas faire de révélations nouvelles sans dévoiler de nouvelles turpitudes, il était de notoriété publique qu'il entretenait avec le nouvel hospodar de Valachie une correspondance continuelle et des banquiers ne cachaient pas que Gentz recevait trois mille ducats par an de lui; on considérait comme tout à fait certain qu'il avait les rapports les plus intimes avec les ministres turcs, et que c'était par lui que ces derniers recevaient des communications tellement rapides et tellement exactes sur les négociations et les résolutions des cabinets européens, que les diplomates en furent plus d'une fois tout étonnés; on croyait même que c'était Gentz qui envoyait à la Porte l'esquisse de ces réponses et de ces déclarations dont on admirait bien souvent la logique et la sagacité. Ce fut lui encore qui, dans l'*Observateur* autrichien, fit « le plus grand tour de force de toute sa vie » lorsque, en rendant compte des affaires grecques, il

essaya de cacher, avec le plus grand soin, la véritable opinion de son gouvernement; il est vrai que malgré tous les tours d'adresse de Gentz, personne ne s'est jamais trompé au sujet de cette opinion. Dans la pensée de Gentz, le journal officiel de Prusse avait certainement fait preuve d'une maladresse bien lourde lorsque, dans son numéro du 18 octobre 1821, il fut assez bavard pour dire tout franchement l'opinion du cabinet prussien sur les Grecs qu'il condamnait sévèrement, tandis qu'à Vienne on cachait soigneusement cette manière de voir; ce journal disait : « que les scélérats qui, dans des vues infâmes, avaient mis les armes entre les mains des Grecs trompés, et qui avaient chargé leur conscience du sang répandu depuis le mois de mars, n'auraient pas impunément commis tant de crimes! » Et cependant, en réalité, personne n'aurait jugé le cabinet de Berlin et son organe aussi froid et aussi insensible qu'on jugeait l'écrivain officiel de l'*Observateur* autrichien qui, tout en établissant les faits seuls d'une manière exacte, s'efforçait de ne jamais s'expliquer sur les affaires grecques, ni sous le point de vue légal, ni sous celui de la politique, « de ne *prononcer* jamais le jugement corroboré par mille preuves sur la bassesse des Grecs, » et de ne révéler jamais l'opinion du gouvernement autrichien; « que les Turcs avaient eu toujours raison et les Grecs toujours tort[1]. » On croyait cette fantasmagorie trompeuse indispensable vis-à-vis de la Russie. D'après les désirs et dans l'opinion de Gentz et de Metternich, le discrédit jeté peu à peu sur la cause grecque vis-à-vis de l'opinion publique en Europe, la mort lente de la révolte par suite des dissensions intestines et les succès éclatants des armes turques devaient coopérer pour amener la fin

[1] Correspondance entre Gentz et Adam Muller, p. 361 sq.

tant désirée de cette fâcheuse insurrection. Mais le moyen principal dont on voulait se servir pour amener ces différents résultats, par conséquent le moyen principal pour atteindre le but final et véritable, était toujours à leurs yeux le rétablissement des relations amicales entre la Russie et la Porte, la consolidation de la paix entre ces deux puissances, paix si fortement désirable pour la position embarrassée des finances de l'Autriche, et qui paraissait être, en même temps, le moyen infaillible de décourager et d'abattre l'insurrection. C'est pourquoi le but des efforts constants de Metternich avait toujours été d'empêcher, par tous les moyens, le sultan et surtout le czar de se jeter dans la guerre. A cette fin, il s'était d'abord allié avec l'Angleterre; mais comme il voyait que ce mouvement de sa politique irritait le czar, il avait imaginé les garanties pour les provinces révoltées, de même que plus tard, lorsque les embarras augmentèrent, lui, Metternich, devait être le premier à proposer même l'émancipation et l'indépendance de la Grèce! Au moment qui nous occupe, il ne se fit pas scrupule de faire une brèche au principe de la légitimité si solennellement proclamé et de proposer des concessions à faire aux rebelles, toujours dans ce seul but d'avoir la paix, car, se disait-il, une fois cette paix obtenue, le sultan, en maître légitime, serait assez fort pour pouvoir enterrer ces concessions dans les paroles des négociations vaines. C'est pourquoi, aussitôt que Metternich fut informé du retour de l'empereur de Russie à des dispositions pacifiques, il considéra le plus fort de sa tâche comme terminé. La conservation entière de ce qu'il avait gagné à moitié devint dès lors tellement le but unique de ses efforts qu'elle lui fit oublier tout le reste. Lorsque le czar parut à Vienne et qu'il y charma et tranquillisa tout le monde par ses sentiments si décidément favorables à la

paix, le grand-chancelier était fermement convaincu que la question d'Orient « avait déjà trouvé sa solution ou que, du moins, elle avait perdu la plus grande partie de son importance. » Lorsqu'il réussit ensuite à détourner l'attention d'Alexandre sur les affaires d'Espagne, Metternich dut croire posséder même un excédant de succès. Aux yeux de Gentz jouissant de ses triomphes, le congrès de Vérone eut le mérite d'avoir instruit tout à fait en secret le procès des Grecs et « d'avoir enterré en silence la question turco-grecque. » Pendant le temps qu'ils gagnaient par cette diversion en Espagne, Gentz et Metternich ne doutaient pas que la Porte ne réglât entièrement ses comptes avec les Grecs. Mais, dans cette race d'hommes d'État, comme dans aucune autre, l'habileté et la circonspection les plus grandes touchaient de tout près à la sottise et à l'imprévoyance les plus frappantes. Les deux diplomates autrichiens savouraient encore les délices de leurs triomphes, lorsque tous les soutiens, qui portaient leurs calculs, leurs espérances et ce qu'ils croyaient leurs conquêtes, furent brisés sous leurs pieds. Peu de temps avant le commencement des conférences de Vienne, à une époque où les diplomates à Constantinople, voyant sur les lieux les choses avec plus de justesse, avouaient déjà leur ancienne erreur, commise dans l'appréciation du mouvement grec, le prince Hatzfeld, l'ancien confident de Metternich, et dont aucun rapport n'était envoyé à Berlin sans avoir été préalablement lu par le grand-chancelier, demanda pourtant un jour, lorsqu'il se sentit un peu inquiet, à son ami déjà sûr de la victoire et dont la fermeté le remplissait d'admiration comme sa supériorité lui inspirait la confiance: « ce qu'on ferait si les Grecs finissaient cependant par obtenir leur indépendance par la force des armes. » Mais les deux amis oublièrent promptement cette pensée

pénible en se disant, pour se consoler, « qu'heureusement toutes les probabilités faisaient espérer *qu'il ne serait pas nécessaire d'attaquer cette grande question* qui ferait renaître toutes les espérances révolutionnaires[1]. » Tout ceci eut lieu quelques jours seulement avant que la grande tragédie de Dramali commençât à être jouée, tragédie qui fit pencher la balance des armes d'une manière si décisive en faveur des Grecs, que même leur terrible défaite diplomatique à Vérone ne put plus abattre leur courage et leur confiance en l'avenir! Le prince Metternich, dans sa finesse, avait cru qu'en jouant habilement avec la pacification, cette manie du czar, il aurait débarrassé ses amis turcs de leur querelle dangereuse avec la Russie; mais, en réalité, cette même intervention, mise par lui sur le tapis, allait devenir la cause d'où le fil tenace de ces différends devait de nouveau se dégager et se développer jusqu'à devenir un nœud inextricable et sans fin de confusion diplomatique! Puis, le prince Metternich avait cru jusqu'alors que, dans tous les cas où il en aurait besoin, il trouverait une alliée sûre dans l'Angleterre contre les Russes et contre les Grecs, et c'était justement cette puissance qui allait lui porter les coups les plus cruels! Le ministre docile qui, dans les derniers temps où sa santé s'était déjà affaiblie, avait, presque malgré lui, permis à Metternich de l'entraîner dans les voies tortueuses de sa politique, s'était coupé la gorge à l'apogée même des victoires de Vienne! Son successeur était Canning, qui, déjà comme lycéen, avait chanté dans des plaintes élégiaques l'esclavage des Grecs, et dont l'entrée en fonctions fut aussitôt saluée par une feuille ministérielle, « comme le lever d'un nouvel astre sur le sombre horizon de la Grèce

[1] Le prince Hatzfeld au roi de Prusse. Vienne, le 24 juillet 1822. MS.

abandonnée dans sa lutte ! » Au premier moment, Canning ne pouvait pas changer la marche des affaires en Orient par des modifications violentes de la politique anglaise; pourtant, les diplomates du continent disaient aussitôt en soupirant : « que le nouveau ministre voudrait probablement abandonner plus tard la politique expectante et d'isolement de Castlereagh, et qu'il trouverait plus digne d'un grand empire de ne pas rester indifférent dans des questions aussi importantes. » Au moment même où les primats de la Morée invoquèrent la protection anglaise, les journaux de l'opposition en Angleterre, proposèrent aussi de mettre l'insurrection grecque sous la sauvegarde de la Grande-Bretagne, afin de la soustraire à l'influence russe. De cette coïncidence, les diplomates étrangers à Londres ne voulurent pas conclure, il est vrai, l'intention du gouvernement de s'intéresser immédiatement pour l'émancipation des Grecs, mais ils crurent bien possible qu'un jour il s'emparât de cette pensée, surtout dans le cas où l'invasion qu'on avait l'intention de faire en Espagne continuerait d'élargir la rupture avec les puissances continentales. Dès que la pensée de cette invasion se fut manifestée à Vérone, l'Angleterre avait exprimé la menace de vouloir reconnaître les Etats de l'Amérique du Sud qui s'étaient révoltés; en Grèce, Canning fit aussitôt la démarche qui, pour l'Amérique, avait précédé de
* 25 mars 1823. plusieurs années l'exécution de cette menace; il reconnut* le blocus proclamé par les Grecs; par conséquent il les traita comme une nation belligérante et fortifia ainsi la confiance des Grecs en leurs forces navales qui, jusqu'alors, avaient été la meilleure partie de leur puissance militaire ! Depuis ce temps, la neutralité dans les eaux ioniennes prit un caractère plus favorable à leurs intérêts : on protégea ouvertement leur commerce; l'île de Kalamos devint bientôt l'asile et la place d'armes de leurs réfugiés. Les Grecs

eux-mêmes considéraient cet acte du ministre anglais comme le premier pas vers la reconnaissance de leur indépendance. Lorsque déjà, à Vérone, Wellington conseillait sèchement à la Russie de se contenter alors des concessions de la Turquie, on pouvait comprendre que Canning ne garderait pas même, vis-à-vis des cours impériales, la même attitude complaisante qu'avait eue son prédécesseur, pas même dans les affaires d'Orient. Le premier acte de Canning, par lequel il débuta vis à vis de Metternich, fut d'insister sur un prompt paiement des sommes prêtées par l'Angleterre à l'Autriche, ce qu'il fit d'une manière tellement pressante que le grand-chancelier, plein de fiel, dut mettre la main dans sa bourse, demandant seulement une prolongation des échéances à ses créanciers, tandis qu'en secret et auprès de ses confidents, il mit le poing dans la poche en menaçant de prendre des mesures qui paraissaient venir de la bouche d'un banqueroutier insolent. En ce qui regarde l'attitude de l'Angleterre vis-à-vis de la Turquie, lord Strangford fit bientôt, sous le sceau du plus grand secret, la communication confidentielle à l'internonce à Constantinople, que toutes ses instructions étaient changées, et que tout le système politique pour lequel il avait travaillé avec tant de zèle recevait une direction nouvelle qui le forcerait à quitter son poste aussitôt qu'il recevrait des ordres plus précis.

Les rapports entre l'Autriche et l'Angleterre, son alliée, l'appréciation des forces de la révolution et des rebelles, le calcul fondé sur la bonne volonté de l'ami et voisin turc, tout cela allait devenir une source de grandes déceptions pour le prince Metternich ; mais ce qui blessa le plus son amour-propre, ce fut de se voir trompé aussi par l'empereur Alexandre, qu'il croyait cependant avoir si bien enchaîné à sa cause. Il savait très-bien qu'à Constantinople

Nouveau revirement à Saint-Pétersbourg et à Constantinople.

on avait affaire à une race qui ne suivait que les inspirations du moment, qui aujourd'hui, abattue par la peur, était prête à faire des concessions et demain, relevée rapidement par l'espérance, se montrait arrogante, qui aujourd'hui s'endormait dans son insouciance et demain se laissait stimuler jusqu'à faire preuve de la défiance la plus ombrageuse, qui tantôt était comme engourdie dans son apathie et tantôt, réveillée subitement, trahissait l'irritabilité la plus terrible. Tout cela n'était ni nouveau ni surprenant pour le grand-chancelier ; mais malgré toutes les anciennes expériences et sans celle qu'on venait de faire, il n'aurait guère cru que la versatilité de l'autocrate russe pût aller au point de toujours et sans cesse se laisser déterminer et mouvoir dans un sens différent par toutes les modifications arrivées dans l'état des choses et par tous les changements survenus dans son entourage, aiguillonner et retenir par les sentiments et les penchants les plus différents, et pousser en avant et arrêter par les idées et les caprices d'imagination les plus opposés. Si les traits de l'histoire de l'insurrection grecque n'étaient pas d'une nature si profondément tragique, si du jeu capricieux des puissants ne dépendait pas la gravité terrible de luttes durant des années entières et de malheurs et d'afflictions de toute nature, on serait tenté d'écrire les parties diplomatiques de cette histoire dans le ton moqueur de la satire ; car rarement on a vu dans la trame mystérieuse de l'histoire si bien la corde, rarement on a si bien vu combien peuvent être faibles et misérables les forces qui si souvent dirigent les grandes destinées des peuples. A Laybach, le czar était devenu un adepte des chimères politiques de l'homme d'État autrichien, qui voyait partout des fantômes ; à peine revenu chez lui, il était devenu la proie du libéralisme du comte Kapodistrias et de sa manie de faire tou-

jours des projets politiques; plus tard à Vienne et à Vérone, il avait de nouveau entièrement abjuré ce système, mais de retour à Saint-Pétersbourg, il oublia de nouveau le catéchisme qu'il venait d'apprendre en dernier lieu; après s'être échappé des sermons de Metternich, il écouta de nouveau la morale hérétique que Pozzo di Borgo lui apprit à en tirer; à la finesse de l'Autrichien rusé répondit la prudence du Corse roué. Quelque grand qu'eût été l'esprit de sacrifice dont le czar fit preuve à Vérone en imposant silence à ses antipathies pour les Turcs et à ses sympathies pour les Grecs et en reniant sa politique russe en faveur de la politique européenne; quelque exempte d'égoïsme que cette politique de sentiment pût sembler alors aux plus clairvoyants des diplomates qui y étaient réunis, on aurait dit que tout à coup, au moment dont nous parlons, précisément l'examen le plus approfondi des intérêts les plus importants, que les projets d'une stratégie politique clairvoyante s'étaient mêlés à la politique impériale. On aurait pu penser qu'à Vérone c'était l'habileté de Metternich qui avait jeté l'intermède espagnol au milieu des fâcheuses affaires grecques; mais peu de temps après, les apparences auraient pu faire croire que cette diversion était conçue exclusivement dans l'intérêt de la Russie et pour servir précisément ses projets en Orient. Le czar s'était jeté avec une telle ardeur dans ces affaires d'Espagne qu'on se serait imaginé qu'il s'agissait pour lui de voir seulement l'invasion française en Espagne finir rapidement et heureusement afin de refroidir le foyer révolutionnaire fumant encore en France, de replacer ce royaume dans les rangs des États actifs, de lui donner sa liberté d'action pour coopérer avec lui en Orient et de se faire de cette puissance une alliée qu'il avait voulu gagner déjà dans la seconde paix de Paris pour ses projets en Orient ajournés seule-

ment pendant quelque temps. Les Anglais à Vérone, et même Strangford dans le nombre, avaient irrité Alexandre, par leurs fanfaronnades, quand ils disaient qu'ils l'empêcheraient de faire la guerre en Espagne, comme en Orient: il paraissait dès lors mettre tout en œuvre pour leur montrer qu'il ferait la guerre en Espagne et *aussi* en Orient et qu'il ferait l'une à cause de l'autre. Vis-à-vis de l'Angleterre, l'empereur de Russie affirmait avec beaucoup de hardiesse qu'il était prêt à assurer à la France la liberté de ses mouvements; lorsque le cabinet français conçut des inquiétudes au sujet de l'attitude de l'Angleterre, il lui déclara qu'il considérerait comme une attaque personnelle dirigée contre lui-même, tout acte hostile à la France et qui tendrait à soutenir la cause de la révolution. Toute son ambition était au commencement d'aider lui-même à étouffer rapidement la révolution espagnole et en même temps les troubles en France. Au grand effroi de Metternich, il voulut envoyer au delà des frontières quatre-vingt mille Russes et les faire marcher tout de suite sur les traces de l'armée française; comme les autres puissances hésitaient à accepter cette offre, le czar songea à mettre une grande armée d'observation sur la frontière, et comme cette mesure leur inspirait encore des inquiétudes, l'empereur désirait, au moins, faire insérer dans les journaux français un article qui devait annoncer cette mesure. Contrairement à l'avis du prince Wolkonsky et à celui d'autres conseillers, Alexandre tenait toujours sa flotte tout armée à Kronstadt, de même qu'il entretenait son armée constamment sur un pied de guerre. Il est vrai qu'il se laissait peu à peu détourner de ces velléités guerrières, d'abord par les représentations des puissances continentales, ses alliées, ensuite par la nécessité que lui imposait le déficit dans ses finances et enfin par les succès des armes fran-

çaises en Espagne. Mais dès qu'il ne put plus douter de ces succès qui se décidèrent effectivement immédiatement après l'entrée des Français en Espagne, il commença à s'opérer un autre changement dans les dispositions pacifiques et dans la crainte de la révolution que l'empereur avait manifestées à Vérone. Dès que son armée n'eut plus à jeter les regards dans la direction de l'ouest, elle les tourna de nouveau vers l'est. Parmi les généraux russes, beaucoup de ceux-là même qui autrefois avaient parlé en faveur de la paix, tenaient dès lors un langage tout à fait guerrier. Nesselrode observait avec inquiétude et avec crainte les grands changements de plus en plus sensibles qui se faisaient dans les sentiments de l'empereur[1] qui considérait de nouveau la guerre comme le seul moyen de sortir de toutes ces complications. A ce moment où la situation générale de cette partie du monde commençait si visiblement à se calmer, le czar ne se voyait plus dans le cas d'être obligé à compromettre les intérêts généraux de l'Europe par une guerre en Orient. Il crut le moment actuel le plus favorable pour réaliser ses projets. Son amour-propre souffrait quand il se rappelait le rôle effacé qu'il avait joué jusqu'alors dans ces négociations avec la Turquie. Il n'espérait plus que ses alliés feraient encore des démarches énergiques auprès de la Porte. Faire entendre raison aux Turcs, c'est ce que les Russes avaient toujours cru impossible. Kapodistrias avait toujours soutenu que, par les voies d'une explication paisible, on ne pourrait jamais arriver à un accommodement quelque peu acceptable, et il paraissait alors avoir tout à fait raison aux yeux de l'empereur. En cela il fut encore confirmé par les dernières nouvelles sur les affaires à Constantinople, nouvelles

[1] C'est ce que rapportaient, vers le milieu de 1823, les dépêches que Lebzeltern adressait au cabinet de Vienne.



qu'envoyait Tatistchew de Vienne en les accompagnant de remarques pleines de venin et d'une raillerie jalouse sur Strangford et sur les hâbleurs à Stamboul. En effet, la marche des affaires y avait été de nouveau interrompue, mais ce n'était pas sans la faute de la Russie. Depuis l'expédition des lettres que le reis-effendi avait adressées en février à Nesselrode pour faire des avances à la Russie, la Porte était restée quatre mois entiers sans réponse! Cet intervalle fut mis à profit par les ennemis de la paix à Constantinople aussi bien que les amis de la guerre en Russie profitèrent du changement qui s'était opéré dans la situation générale du monde européen. La réaction en faveur de la guerre allait à un tel point que Saïda-Effendi, le ministre de l'intérieur, qui avait été toujours le champion du système de la clémence et de la paix, fut destitué, que le favori, qui avait résisté à la tempête, le berberbachi, à cette époque le silichdar (porteur d'épée) du sultan, put de nouveau flatter l'humeur guerrière de son maître et que Djanib, dont l'influence avait été ébranlée, gagna de nouveau du terrain. Sur ces entrefaites, de nouveaux sujets de querelles s'étaient présentés; il n'en manquait jamais dans les Principautés. La Porte y avait laissé, comme commandants de la police militaire, avec des troupes fortement augmentées, deux basch-beschly-agas (officiers supérieurs), chefs qui autrefois étaient nommés par les hospodars et pris dans un grade d'un rang inférieur et qui n'avaient sous leurs ordres que quelques centaines de soldats. En y laissant cette troupe ainsi augmentée, la Porte avait agi tout à fait contrairement à la lettre des traités, bien qu'elle eût les meilleures raisons pratiques pour elle; il y avait le brigandage à étouffer dans ce pays si agité; il s'agissait de prévenir une nouvelle révolte des hétairistes qui, effectivement, préparaient en Bessarabie,

sur le territoire russe, une nouvelle invasion ; il est possible même que Stourdza, homme peureux, eût demandé une augmentation des troupes en Moldavie parce qu'il craignait ses sujets maltraités par lui. Il y avait en Moldavie mille hommes et en Valachie deux mille qui accablaient certainement le peuple de charges de toute nature ; l'entretien des soldats de la police, ayant demandé, en 1821 en Valachie, la somme de 252,156 piastres, coûta à cette époque 1 million 1/2[1]. Des différends d'une nature sérieuse avaient surgi, en outre, dans les affaires du commerce international. Jusqu'alors peu de nations avaient eu le droit de naviguer dans la mer Noire ; les autres puissances d'un ordre inférieur y étaient arrivées subrepticement en naviguant sous le pavillon des nations privilégiées. C'était ainsi que, depuis quarante ans, particulièrement le pavillon russe avait eu, tacitement et par abus, le privilége de couvrir les navires étrangers, surtout les bâtiments grecs et, en dernier lieu, même ceux des insurgés. Or, les querelles avec la Russie avaient commencé par ce que le divan, pour réprimer ces abus, faisait visiter tous les navires et avec une rigueur particulière ceux de la Russie ; cette mesure avait frappé le commerce d'Odessa des coups les plus rigoureux. On sentait bien en Russie qu'on ne pourrait maintenir plus longtemps ces priviléges garantis nulle part par les traités dont la teneur exigeait, au contraire, qu'une partie de l'équipage de tout navire naviguant sous pavillon russe fût composée de Russes ; mais la révolution grecque, en éclatant subitement, avait trouvé la Russie dans la jouissance incontestée de ce privilége comme de tant d'autres, et les provinces de la Russie méridionale auraient eu à souffrir d'une manière bien trop forte par la

[1] Rapport et lettre confidentielle de l'agent d'Autriche à Boukharest, adressés au prince Metternich, le 6 octobre 1823. MS.

cessation subite de ces avantages. C'est pourquoi le czar n'avait pas insisté, à Vérone, d'une manière absolue sur le rétablissement de ce droit de *simulation,* mais il avait laissé à la Porte l'alternative, « soit de permettre le passage aux navires espagnols, portugais, siciliens et autres, soit de reconnaître le pavillon qui jusqu'alors les avait couverts, puisque cet usage avait été sanctionné par un long usage. » — Toute cette question était encore en suspens,
* 9 février 1823. lorsque la Porte * arrêta un bâtiment d'Odessa de construction ionienne et soi-disant la propriété d'un marchand russe, sous le prétexte que la cargaison était destinée aux insurgés et que le navire était la propriété des insurgés. Bientôt elle prit la même mesure encore à l'égard de trois autres bâtiments. Peu de temps après, le gouver-
* avril. nement turc publia * un firman qui remit en vigueur une ancienne prescription, tombée depuis longtemps en désuétude et d'après laquelle des navires francs, excepté dans le cas où leur cargaison avait souffert par la tempête ou par des avaries, ne pouvaient pas transborder leurs marchandises dans d'autres navires francs, mais seulement dans des navires turcs ; en même temps, on donna aux bâtiments turcs, pour le chargement et pour le déchargement, des avantages sur ceux des Francs et, en outre, un certain nombre de navires turcs devait être favorisé par des subventions et par l'exemption de certains droits de douane.

Toutes ces mesures ajoutaient encore d'autres restrictions à celles qui entravaient déjà en si grand nombre le commerce, et elles avaient été prises avec l'intention expresse d'inspirer aux Turcs « plus de goût au commerce » et de relever la navigation en décadence. Une tentative, faite par l'internonce pour obtenir la levée de l'embargo
* 30 mai. mis sur les navires arrêtés *, fut repoussée parce que, disait-

on, l'Autriche n'était pas appelée à protéger le commerce russe. Puis lord Strangford fit des représentations sur l'inopportunité, l'inconvenance et l'injustice de cette mesure[1]; « car, disait-il, la Porte ne pourrait pas être seule juge sur la question de savoir à qui appartenaient ces navires; » mais suivant sa manière, il indiqua avec ménagement un moyen de sortir de cet embarras, en disant qu'il s'abstiendrait de formuler d'autres demandes pour éviter toute apparence d'immixtion dans les affaires turques et dans l'espoir que, sur la simple requête des capitaines, la Porte relâcherait les navires de son propre mouvement. C'est ce qu'on fit. Déjà auparavant lord Strangford avait entamé d'une manière toute pratique la question de la liberté de navigation dans la mer Noire et il avait préparé* une médiation afin de procurer à la Sardaigne un traité d'amitié et de commerce qui devait accorder à cet Etat ce privilége qu'il avait depuis longtemps cherché à obtenir. Mais ces négociations se traînaient avec lenteur et sans produire de résultats, ce qui était un indice que la Porte ne voulait ni rétablir les priviléges de la *simulation*, ni les remplacer par la liberté de navigation. A en juger de ce commencement des négociations, il aurait fallu un demi-siècle pour arriver à un état de choses répondant tant soit peu aux propositions de la Russie. Ce fut à ce dernier point que la Russie s'accrocha dès que le désir de faire la guerre lui fut venu de nouveau, car de tout temps elle s'était plainte avec le plus d'amertume de la ruine de ses provinces les plus fertiles, ruine qui était, d'après elle, la conséquence de la marche traînante qu'avaient prise jusqu'alors les négociations.

* mars.

Troisième séri de demandes ru- ses.

Lorsque déjà, depuis quelque temps, on avait cherché

[1] Instruction donnée par l'ambassadeur anglais au premier interprète de l'ambassade, 25 mai 1823. MS.

de nouveau à Saint-Pétersbourg quelles pourraient être les demandes qu'on adresserait encore à la Turquie, la
* du 15 mai. réponse que Nesselrode avait faite * au reis-effendi, et qui
* 4 juillet. était partie fort tard, arriva * seulement à Constantinople[1]; elle s'en référa, pour les points essentiels, aux communications que ferait Strangford. Nesselrode écrivit
* 19 mai. en même temps à ce dernier*, pour lui témoigner la satisfaction que lui causait l'état des choses en général. On voulait, disait-il, fermer les yeux sur l'innovation de boyards nommés à la place d'hospodars d'origine grecque. Mais, de l'autre côté, le cabinet russe se plaignit alors, au sujet du firman qui favorisait la marine marchande de la Turquie, tandis qu'il menaçait le commerce russe d'une stagnation complète; il se plaignit encore de ce que l'évacuation des Principautés n'eût été exécutée qu'incomplétement. A l'ambassadeur lui-même, on reprocha, dans les formes les plus amicales, qu'il n'eût pas du tout parlé de l'alternative posée à Vérone au sujet des affaires grecques, tandis qu'une déclaration de la Porte à cet égard était indispensable pour pouvoir arriver à une réconciliation complète. Metternich aussi avait fait partir avec cette lettre des instructions pour le nouvel internonce, le baron Ottenfels[2], instructions qui s'occupaient principalement de la question du rétablissement des relations diplomatiques. La Porte, disait Metternich, désirait les renouer, afin de produire une impression salutaire sur les rebelles; en outre, tous les ambassadeurs à Constantinople étaient d'accord sur les avantages qui en résulteraient; mais l'empereur ne voulait pas faire un essai d'un résultat douteux pour rétablir ces relations, il voulait, au

[1] Office du comte Nesselrode au reis-effendi, 6/18 mai. MS.
[2] Dépêche à M. le baron d'Ottenfels, 21 juin. MS.

contraire, qu'elles fussent durables. Dans une dépêche réservée portant la même date, le grand-chancelier disait : « que les ambassadeurs à Constantinople ne voyaient que les avantages qu'offrirait l'envoi d'un chargé d'affaires russe, tandis que le czar n'en voyait que les embarras; que, si les ambassadeurs eux-mêmes, les représentants de puissances amies, ne trouvaient, comme ils le savaient bien, que des désagréments, un ambassadeur russe serait considéré comme un ennemi. Lord Strangford verrait, ajoutait-il, par la dépêche confidentielle de Nesselrode, que tous les petits griefs qu'on y avait élevés ne feraient pas obstacle au rétablissement des relations, pas même la question de la pacification : la *seule* condition indispensable pour obtenir ce résultat était, *à ce moment*, d'affranchir le commerce de toutes les entraves, de rétablir la liberté de navigation dans la mer Noire. » C'était donc là, après l'ultimatum et après les demandes de Vérone, une *troisième série* de conditions. Suivant ces instructions, Strangford insista dès lors de toutes ses forces sur le rappel des mesures qui réglaient le commerce. Peu de temps après que Metternich lui avait indiqué la direction qu'il devait suivre, l'ambassadeur anglais avait reçu de son ministre, Canning, de nouvelles instructions*, lui enjoignant une marche décidée d'un ton tellement énergique, que lord Strangford se vit autorisé à faire des démarches extrêmes. Malheureusement toutes les autres communications qui lui parvenaient dès lors d'Angleterre l'arrêtaient dans sa marche jusqu'alors victorieuse. Depuis l'arrivée de Canning au poste de ministre, la Porte avait reçu nouvelles sur nouvelles l'informant du revirement qui s'était fait dans l'opinion publique à Londres, des comités philhelléniques et de leurs souscriptions, des collectes, des agitations en faveur des Grecs et des délégués expédiés pour servir leur

* du 15 juillet.



cause, comme du changement complet qui s'était fait dans l'application de la neutralité. Tout cela rendit alors toutes les démarches de lord Strangford beaucoup plus difficiles; mais néanmoins il conservait toujours son grand crédit et son influence auprès de la Porte. Il avait en vain
* 8 juillet. demandé, dans une note *, une conférence. Le reis-effendi lui fit dire qu'il ne voulait plus entendre parler de cette affaire russe; s'il lui présentait une note, il y répondrait. Or, on savait par une longue expérience qu'on pouvait encore plus facilement traiter et s'entendre avec les Turcs verbalement que par écrit. L'étroitesse de leur intelligence et leur naïveté ne pouvait alors guère offrir plus d'avantages aux diplomates fins que le sentiment de leur dignité et du droit et leur bon sens n'en offrait à ceux qui étaient animés d'intentions honnêtes et loyales; sobres en paroles, les Turcs se maîtrisaient beaucoup plus facilement dans la conversation que dans leurs notes, où, tombant dans une redondance confuse, ils disaient toujours plus qu'ils ne le voulaient. Lord Strangford, désirant donc prévenir un échange inutile de notes, se décida à la démarche énergique d'annoncer les récentes expéditions reçues d'Angleterre comme le résultat d'une dernière résolution prise par son gouvernement en commun avec ses alliés; il résolut de résumer dans sa note tous les points indiqués par la Russie, et, en demandant péremptoirement une conférence, de laisser à la Porte l'alternative entre la paix et la guerre. L'internonce prépara les ministres turcs à ces démarches vigoureuses, qui étaient calcu-
1 août. lées avec une justesse parfaite. Le jour * où la note écrite fut présentée [1], Djanib, qui jusqu'alors avait été l'âme du

[1] Note de l'ambassadeur d'Angleterre à la Sublime-Porte, le 11 août. MS.

ministère, fut révoqué de ses fonctions, non pas tant parce qu'il était tombé en disgrâce réelle, mais pour lui épargner l'humiliation d'un changement de principes, et le pacifique Saïda-Effendi, rétabli dans les bonnes grâces du sultan, remplaça* Djanib dans la conférence qu'on accorda à l'ambassadeur[1]. La note de lord Strangford avait encore une fois ébranlé l'opiniâtreté du sultan. La Porte consentit à la nomination d'une commission mixte, qui devait délibérer sur les griefs ayant trait au commerce; on ne pourrait pas annuler la défense du transbordement, disait-on, puisque c'était un ancien règlement, mais on chercherait, d'un commun accord avec lord Strangford, un moyen de protéger les intérêts de la Russie à cet égard; sur d'autres points, la Porte avait donné déjà auparavant des explications satisfaisantes. En aucun cas, les priviléges de la *simulation* ne devaient plus durer; la Porte accepta, au contraire, formellement l'autre alternative offerte à Vérone, en accordant, sous la condition d'une convenance réciproque, le libre passage dans la mer Noire à *toutes* les puissances qui le demanderaient; le traité de commerce avec la Sardaigne devait être exécuté immédiatement. Ces mesures furent effectivement exécutées peu de temps après*, et toute l'Europe devait de la reconnaissance à lord Strangford de ce que dès lors peu à peu les autres puissances d'un rang inférieur obtenaient aussi, sans d'autres démarches, ce droit qu'auparavant les amis les plus puissants de la Porte n'avaient pu obtenir qu'après des guerres heureuses, ou après avoir rendu à la Turquie les services les plus signalés. Le message officiel*, dans lequel le reis-effendi résuma le résultat de ses efforts, fut considéré encore une fois comme *l'acte*

* 30 août.

* 25 octobre.

* 10 septembre.

[1] On n'y fit pas de protocole.

final des négociations. Lord Strangford en fit son rapport au ministre russe[1]. Il y disait « qu'il avait assumé la responsabilité de faire de son cabinet, qui jusqu'alors n'avait fait que coopérer avec les autres puissances, l'acteur principal, et de signifier à la Porte que, si son opiniâtreté ingrate continuait à durer, le jour pourrait venir où le divan trouverait peut-être des difficultés à conserver ses rapports d'amitié avec l'Angleterre. Après avoir énuméré ses succès, Strangford ajouta que, sur deux points seulement que Metternich lui avait indiqués comme étant les moins accentués dans les dernières demandes de Nesselrode (du 19 mai), il n'avait pas voulu forcer la Porte à une solution définitive, de peur de risquer le fruit de tous ses efforts ; ces deux points étaient la pacification de la Grèce et la situation des Principautés. Quelques hommes fanatiques, disait l'ambassadeur, avaient mal conseillé la Porte, en lui faisant adopter les mesures relatives à la navigation ; quant à la question de la pacification, elle touchait à un principe sur lequel tous les musulmans étaient d'accord. Lorsque lord Strangford avait parlé dans la conférence, comme il l'avait fait déjà si souvent, de l'insurrection, qui n'avait pas de fin, Saïda-Pacha lui avait répondu en lui reprochant que tous les alliés et amis de la Porte continuaient toujours à soutenir la révolte, comme l'ambassadeur devait bien le savoir ; et à qui, ajoutait le ministre turc, l'idée serait-elle jamais venue de reprocher à l'Angleterre de ne pas avoir terminé en deux ou trois campagnes la lutte avec ses colonies ? Strangford ajoutait ensuite, dans sa dépêche, qu'on ne lui avait jamais indiqué un moyen précis d'atteindre ce but de la pacification, ni une proposition bien déterminée dont il aurait pu se servir

[1] Lettre de lord Strangford au comte Nesselrode, du 22 septembre. MS.

pour arriver à la solution de cette question, qui tous les jours devenait plus épineuse et *plus étrangère au ressort des diplomates*. C'est pourquoi, disait-il, il n'avait suivi les instructions de Vérone qu'en tant qu'il avait insisté sur ce que la Porte continuât le système de la modération récemment adopté, et une série de faits démontrait d'une manière incontestable que le gouvernement turc avait actuellement suivi ses conseils; depuis toute une année, il n'y avait pas eu, dans la capitale, ni exécution, ni arrestation pour des crimes contre l'État. Quant aux mesures prises dans les Principautés, la Porte les justifiait par ce qui se passait en Bessarabie et par d'autres raisons résultant de l'état général des affaires. » — Strangford envoya aussi à Metternich un rapport semblable*. « La première série des demandes russes, y disait-il, les quatre articles de l'ultimatum étaient acceptés, ainsi que la seconde série de demandes, celle de Vérone, y compris les deux conditions de la satisfaction à donner à la dignité de l'empereur et de « la série des faits » qui prouvaient que la Porte avait adopté un système de modération. La manière dont le gouvernement ottoman avait satisfait à la première de ces conditions avait eu, disait Strangford, un cachet véritablement turc, on ne pourrait pas le nier; mais, quant à la seconde, les Turcs s'y étaient conformés dans un sens beaucoup plus chrétien qu'on n'aurait pu s'y attendre de leur part. Même la *troisième* série de demandes, telle qu'elle était contenue dans la lettre de Nesselrode en date du 19 mai, avait été exécutée, excepté la seule demande de la pacification immédiate. La sagesse de l'empereur devait décider maintenant si la somme de tous ces résultats suffisait pour motiver le retour de l'ambassade russe. Lord Strangford recommanda d'une manière particulièrement pressante de bien peser l'influence morale que ce

* 23 septembre.



retour exercerait précisément sur la pacification, sur la solution de ce problème presque insoluble. Les principes de tous les Turcs étaient en opposition directe avec cette pacification tentée par des ingérences étrangères; quant à l'ambassadeur lui-même, il avait été arrêté par le caractère même de ses instructions, qui lui indiquaient un but, mais non pas le moyen de l'atteindre. Pour son action en faveur de la pacification, il aurait pu trouver un stimulant dans l'approbation de sa nation, approbation qui ne laissait indifférent aucun cœur anglais; mais il n'avait eu devant lui, disait-il, que le seul chemin du devoir, conduisant vers le seul but qui lui parût le plus important, tant que les événements n'auraient pas démontré de quelle manière on pourrait rendre une intervention salutaire, et tant qu'il ne serait pas prouvé lequel des deux était le plus important : *ou* de délivrer les Grecs de l'oppression des Turcs, *ou* d'empêcher que la Grèce révoltée ne devînt la proie des rebelles et le refuge du rebut de tous les pays.

Quatrième série de demandes russes.

Lord Strangford croyait peut-être que sa mission était terminée, et qu'on ne pouvait plus douter sérieusement que l'ambassade russe ne retournât à Constantinople, lorsque tout d'un coup il entrevit une quatrième série de demandes venant de Czernowitz. Déjà, depuis le milieu de cette année, le prince Metternich avait songé à donner un nouveau contre-poids aux influences de Pozzo, et d'enlever de nouveau, aussi vite que possible, à son entourage russe, le czar, qui était, dans toutes ces affaires, le miroir fidèle du sultan, par sa susceptibilité et sa mesquinerie, par ses chicanes et sa résistance opiniâtre, par sa haine et sa défiance. « Il faut absolument le tenir au milieu de nous, disait le grand-chancelier au prince Hatzfeld, autrement il nous échappera. » Metternich avait

donc provoqué une nouvelle réunion des deux empereurs à Czernowitz, sur la frontière de la Galicie. Effectivement, les deux monarques s'y rencontrèrent*, mais Metternich, malade, dut rester à Lemberg, où Nesselrode alla le trouver. On n'avait pas encore reçu les dernières nouvelles de Constantinople; les rapports de Tatistchew avaient représenté au czar des résultats quelconques comme aussi peu probables que possible; l'autocrate était ennuyé et irrité de ces délais continuels; il s'impatientait en voyant que Metternich voulait étouffer par les paroles de ses dépêches les griefs réels de la Russie contre les Turcs; il était sur le point de se rendre dans le midi de son empire pour y passer une grande revue, et de faire un voyage dans les provinces qui avaient souffert de la stagnation du commerce Il dépendrait, disait-il, de l'arrivée et de la teneur des expéditions prochaines de Constantinople, s'il y renverrait son ambassade, ou *s'il déclarerait immédiatement la guerre*. « Des intérêts immenses, écrivit Gentz[1], sont ici en jeu; il ne s'agit pas seulement de l'existence ou de la non-existence de l'empire turc, mais bien de la continuation ou de la dissolution de tout le système politique! » A ce moment arrivèrent à Czernowitz les rapports de Strangford, et quel était le fruit de la montagne en travail? La « résolution immense, » qu'on voulait prendre, se réduisit encore en une demi-mesure, compromettant encore une fois ce qui avait été déjà gagné, bien que Metternich, d'après les déclarations qu'il pria le prince Hatzfeld de transmettre au roi de Prusse, considérât encore une fois cette affaire comme « complétement terminée. » On exposa de la manière la plus fâcheuse l'ambassadeur d'Angleterre, qui, d'après les instructions les plus précises de

* Commencement d'octobre.

[1] Correspondance entre Gentz et A. Müller, p. 376.

Metternich, avait poursuivi et obtenu le rappel des mesures réglant le commerce, comme la question principale dont devait dépendre, en dernier lieu, le rétablissement des relations diplomatiques; mais, à ce moment, l'évacuation complète des Principautés était devenue de nouveau l'objet du caprice de l'empereur de Russie, qui voulait qu'elle précédât le retour de l'ambassade. Le czar envoya, à la vérité, le conseiller d'État Minciaky à Constantinople, mais seulement avec la mission très-exactement circonscrite, de mettre la dernière main aux arrangements con-
* 10 octobre. cernant le commerce[1]. L'empereur, écrivit-on* à lord Strangford[2], appréciait les difficultés que l'ambassadeur anglais avait trouvé à vaincre par rapport à la question de la pacification; mais il ne saurait la laisser tomber. Du reste, dans cette question, qui, d'après la conviction du czar, ne devrait être attaquée que par une intervention faite en commun par toutes les puissances[3], l'empereur de Russie s'adresserait à ces cours, auxquelles il ferait présenter un travail que Metternich et Nesselrode prépareraient en commun; la question sur l'évacuation serait, au contraire, à vider immédiatement à Constantinople. On ajouta à ces lettres un mémoire[4] qui devait servir à repousser les objections des Turcs et leurs justifications au sujet des mesures prises par eux dans les Principautés. Avec sa clarté si distinguée et avec l'énergie que ses instructions l'autorisaient à déployer, lord Strangford devait

[1] Lettre du ministre des affaires étrangères de Russie au reis-effendi. Lemberg, octobre. MS.

[2] Lettre du comte Nesselrode à lord Strangford. Czernowitz, le 10 octobre. MS.

[3] Lettre du prince Metternich à lord Strangford. Léopol (Lemberg), le 16 octobre. MS.

[4] Observations concernant les principautés de Valachie et de Moldavie. MS.

profiter des considérations contenues dans ce mémoire pour obtenir l'évacuation; l'internonce, qui avait reçu de nouvelles instructions *, l'appuierait dans cette œuvre. * 13 septembre. Mais lord Strangford s'effaça dès ce moment davantage, et se montra moins actif, sous prétexte de céder, dans cette question, le pas à l'Autriche, en sa qualité d'État voisin. Par conséquent, l'internonce présenta la nouvelle demande dans une conférence *. Strangford l'appuya sous * 14 octobre. main, comme Canning lui-même le lui avait enjoint; il chercha des aides; il noua des relations intimes avec Ghalib-Effendi, qui lui promit son entremise pour obtenir l'évacuation, si lord Strangford voulait lui donner l'assurance que l'ambassade russe reviendrait aussitôt, et que la cour de Russie n'élèverait plus d'autres prétentions. Cependant les démarches de l'internonce n'eurent pas de résultat. Il est vrai qu'on expédia avec plaisir le firman demandé comme passe-port pour Minciaky, et qu'on le fit avec des formes, comme on ne l'avait jamais encore fait pour aucun ambassadeur, mais on refusa l'évacuation par des motifs convenables et avec des formes bienséantes[1]. Malgré cela, les ministres du sultan eux-mêmes croyaient qu'on était arrivé à une crise décisive; on s'attendait à la formation d'un gouvernement entièrement nouveau déjà depuis le moment où le célèbre Ghalib-Effendi, l'élève du sultan Sélim *, était arrivé dans la capitale turque; on s'attendait à un gouvernement qui, des deux côtés, offrirait les garanties nécessaires pour qu'on exécutât les promesses, mais aussi pour qu'on cessât enfin d'en faire d'autres. On trouva la garantie pour ce dernier point déjà dans ce fait que Djanib * avait de nouveau commencé à siéger dans le conseil des ministres peu de temps

* p. 530.

* octobre.

[1] Note de la Sublime-Porte à l'internonce, du 8 novembre. MS.

avant que Ghalib, qui avait été, en dernier lieu, commandant des troupes sur le Bosphore, vînt à Constantinople*. Cet homme, issu d'une famille byzantine peu connue, avait à ce moment à peu près soixante ans. Il avait rempli presque toutes les hautes fonctions à l'intérieur et à l'extérieur, et, pendant son ambassade à Paris (en 1802), il avait pu connaître aussi les mœurs et l'état de choses de l'Occident. Intelligent, plein de reparties spirituelles[1], exempt de fanatisme religieux et politique, d'humeur paisible et sachant toujours garder la mesure, il passait, sans contestation, pour le seul homme dans l'empire qui possédât la connaissance parfaite des relations extérieures, et qui fût capable d'envisager les choses sous un point de vue rationnel et élevé, comme les temps si difficiles le demandaient. Peu de temps après son retour à Constantinople, il fut nommé grand-vizir*, avec des formes qui marquaient la distinction dont le sultan voulait l'entourer. Dans le chatchérif, on avait, pour cette fois-ci, supprimé les fameuses paroles : « Voyons un peu comment tu t'y prendras! » D'après sa teneur, cette ordonnance semblait attribuer de nouveau à Ghalib toute la plénitude des anciens pouvoirs du vizirat, droit que, sous le sultan actuel, aucun des vizirs n'avait encore pu s'attribuer. Par suite de la nomination de Ghalib, les autres ministres furent changés aussi, comme on s'y était attendu, de sorte que Souleïman-Effendi, qui avait été, en

* 27 octobre.

* 13 décembre.

[1] Après son retour de Boukharest, où il avait signé la paix, son ennemi Chalet le reçut en lui disant avec sarcasme : « *Rusili ghâlib geldy!* » ce qui peut signifier : « La Russie est sortie victorieuse, » ou encore : « le Russe (*rusly*) Ghalib est venu. » Ghalib répondit : « *Bu halet meïdanda iken, rusili ghâlib gelyr!* » c'est-à-dire : « Dans cet état de choses, la Russie doit être victorieuse; » ou bien : « Puisque Chalet est dans cette position, il faut que le Russe soit victorieux. »

dernier lieu, ministre de l'intérieur, fut remplacé par le reis-effendi Sadik, comme celui-ci eut pour successeur Saïda-Effendi, qui partageait tout à fait les opinions de Ghalib; c'était cet ancien ministre récemment disgracié dont nous avons souvent parlé avec éloges. Le grand-vizir s'efforça aussitôt d'imprimer au gouvernement une forte direction, et abandonna au favori, au silichdar, les intrigues du sérail. Mais malheureusement Ghalib aussi, comme déjà Benderli-Ali peu de temps avant lui, devait faire l'expérience qu'il était extrêmement difficile, dans sa position, d'empêcher le mal, et qu'il était impossible d'y faire le bien.

M. de Minciaky fut reçu à Constantinople avec de grands honneurs* lorsqu'il y arriva enfin après avoir été fort longtemps en route. Avec une attention délicate, la Porte rappela Danésis* par un firman de grâce de son exil. Mais aussitôt on vit s'élever de nouvelles difficultés sur la position du délégué russe. Il avait été envoyé à Constantinople pour protéger le commerce et la navigation de la Russie; ce droit supposait la faculté de remettre à la Porte des notes officielles, faculté que jusqu'alors la Porte n'avait attribuée qu'aux ambassades; le conseiller d'État russe revendiquait donc les droits d'ambassadeur, tout en déclarant en même temps qu'il n'en avait pas le caractère. Puis, les négociants russes à Constantinople, placés provisoirement sous la protection de l'internonce, avaient accepté le tarif autrichien pour les douanes; Minciaky demanda qu'on rétablît le tarif russe, tandis que le reis-effendi exigea une révision et un renouvellement de ce tarif, dont le terme avait expiré pendant ce temps. Cependant lord Strangford réussit à faire surmonter ces nouvelles difficultés, comme il avait déjà profité de l'arrivée de Minciaky pour remporter un autre avantage; dans un entretien secret avec Ghalib, événement devenu très-rare, il

Dernières démarches de lord Strangford.
* 22 janvier 1824.
* p. 259.

obtint encore une fois, du moins en principe, la concession que les Turcs évacueraient les Principautés sur la promesse que ce serait la dernière de toutes les demandes de la Russie. Lorsque lord Strangford revint de cet entretien, il dit : « J'ai trouvé mon homme! » Il avait dû s'entendre dire par Ghalib les choses les plus fortes sur le changement dans l'attitude de l'Angleterre. Beaucoup d'incidents récents, et de diverse nature, une conspiration ourdie par des Ioniens à Constantinople, qu'on venait de découvrir, les excès dont quelques Anglais s'étaient rendus coupables, la brouille qui était survenue entre le gouvernement anglais et le dey d'Alger, et dont Canning n'avait pas même fait avertir la Porte : tout cela avait rempli les ministres d'amertume et avait irrité le peuple qui se laissait aller publiquement à des imprécations contre les Anglais. Cet état de choses détermina l'ambassadeur d'Angleterre à ne pas hâter ses démarches au sujet des Principautés. En outre, il y avait encore toujours des motifs trop graves s'opposant à l'évacuation complète de ces provinces pour que la Porte n'éprouvât des difficultés dans l'exécution immédiate de cette mesure. Il fallait qu'elle eût de bonnes raisons pour se montrer si tenace dans cette affaire, puisque dans d'autres questions d'une importance infiniment plus grande, elle fit preuve d'une loyauté et d'une facilité extrêmes. Le schah de Perse retardait la ratification du traité de paix au moment même où la Russie, qui, après avoir vu que ses rapports avec la Porte s'amélioraient, ne s'inquiétait pas si ses relations avec la Perse empiraient, suscitait de nouveau des querelles très-envenimées sur la délimitation des frontières. C'est pourquoi le prince Abbas-Mirza fit proposer à la Porte une alliance offensive et défensive, afin de « se garantir mutuellement des effets de la terrible prépondérance russe; » mais la Turquie refusa d'y accéder

par égard pour la Russie; le sultan voulait éviter tout ce qui pourrait donner lieu à de justes plaintes. La diplomatie se détermina enfin à profiter de cette bonne disposition de la Porte afin de donner un dernier assaut pour enlever l'évacuation. L'internonce et le chargé d'affaires de Prusse essayèrent d'ouvrir la brèche, puis Strangford devait faire l'attaque principale. Ghalib la prévint par une sortie. Au moment même où l'ambassadeur anglais avait terminé sa note, Ghalib lui fit remettre un mémorandum* dans lequel il lui disait, avec les formes les plus convenables, les vérités les plus dures au sujet d'actes hostiles commis par des sujets anglais, actes que le gouvernement britannique pourrait évidemment empêcher s'il le voulait, et, ajouta Ghalib, il était temps de le *vouloir*. Malgré tous les mauvais augures que ses collègues lui faisaient remarquer, lord Strangford ne se laissa pas empêcher de remettre sa note[1] le lendemain*. Cet écrit ne pouvait guère ajouter d'arguments nouveaux aux anciens qu'il avait répétés déjà si souvent. Cependant on y avait habilement accentué le reproche qu'on faisait à la Porte de ce que, il y avait plus d'un an, le reis-effendi (dans sa lettre du 25 février 1823) avait déclaré, dans les termes les plus positifs, qu'on avait exécuté l'évacuation, qui n'avait pas encore eu lieu au moment actuel. Strangford pouvait ensuite mettre à côté de cette pilule amère un appât séduisant : il se déclara autorisé par le czar à faire savoir officiellement à la Porte, qu'actuellement l'évacuation complète et immédiate des Principautés était *la seule et l'unique* condition dont l'empereur faisait dépendre le rétablissement complet des relations diplomatiques avec la Turquie. Les ministres turcs imposèrent silence au ressentiment que leur avait inspiré

* 9 avril.

* 10 avril

[1] Note de l'ambassadeur anglais adressée à la Sublime-Porte, le 10 avril 1824. MS.

* 27 avril. l'ambassadeur anglais ; dans la conférence avec lui *, ils reconnurent formellement la nécessité de l'évacuation, et lui donnèrent l'assurance solennelle que les désirs des alliés seraient réalisés. Le dernier obstacle qui s'opposât au retour de l'ambassade russe allait donc tomber. Toutes les autres mesures prises par la Porte, leur manière de traiter la question du tarif et du traité avec la Sardaigne, témoignaient de leur désir sincère d'arriver à une réconciliation, bien que la Russie n'y répondît pas du tout. Les quatre navires, relâchés dernièrement par la Russie, avaient été de nouveau expédiés d'Odessa ; l'un d'eux avait un tonnage dépassant d'un tiers le maximum du tonnage admis par les traités ; cependant les Turcs ne lui suscitèrent aucune difficulté. Ainsi, lord Strangford pouvait donc considérer son œuvre comme terminée. Il avait obtenu un congé dont il désirait profiter à ce moment-là. Il annonça encore une fois ses succès définitifs au czar, au comte Nesselrode * et au prince Metternich **. A ce dernier il fit connaître, en prenant congé de lui, son opinion, sur la grande question de savoir si, après tous ces succès, le rétablissement des anciennes relations amicales était réellement consolidé, si la paix était effectivement assurée. Strangford disait qu'il avait toujours fait remarquer confidentiellement au prince qu'après avoir satisfait aux demandes russes, on serait obligé d'attaquer la question des contre-demandes turques, bien qu'on l'eût toujours évitée comme un *noli me tangere :* il ne doutait pas, ajoutait-il, que la Porte ne demandât contre la Russie le même service d'intervention que les alliés avaient rendu au czar contre le sultan, et qu'immédiatement après le retour de l'ambassade russe, les ministres turcs ne reprissent la question des frontières en Asie. Les relations rétablies avec peine entre les deux cours seraient compromises par de

* 29 juin.
** 1er juillet.

nouvelles aigreurs, et cela, au moment même où l'on allait s'occuper des plus difficiles et des plus délicates de toutes les questions dont la solution dépendrait entièrement du degré de confiance qu'on réussirait à inspirer à la Porte. Le seul moyen de vaincre sa résistance au sujet de l'immixtion dans ses affaires, serait de lui prouver que les puissances, et la Russie en premier lieu, ne refusaient pas d'examiner aussi les demandes turques avec justice. « La plus grande impartialité et l'équité la plus consciencieuse dans toutes nos relations doivent être la première base de la négociation prochaine. Sans elles, point de succès. » Cette lettre semblait envisager les événements futurs d'une manière assez triste; mais dans les cercles diplomatiques, on avait plus de courage et on croyait pouvoir « interroger l'avenir avec une nouvelle confiance. » Lorsque le gouvernement russe nomma M. de Ribeaupierre ministre à Constantinople, jusqu'à l'arrivée duquel Minciaky devait, comme chargé d'affaires[1], remplir les fonctions de l'ambassadeur, lorsque les empereurs d'Autriche et de Russie adressèrent à lord Strangford et au roi d'Angleterre des lettres afin de les combler de leurs remercîments pour les services qui leur avaient été rendus, la diplomatie se voyait arrivée en sûreté au but des travaux qui l'avaient sans cesse occupée depuis trois ans.

Et pourtant, à peine les rapports des victoires de lord Strangford furent-ils partis de Constantinople, que, après une opération nouvelle, mais préparée de longue main par l'empereur de Russie, il se produisit aussitôt, dans la capitale turque, un nouveau revirement annonçant un nouvel état de guerre diplomatique. L'ambassadeur anglais venait de déclarer, en termes fort clairs, autant qu'une simple

La pacification dans la cinquième série des demandes russes.

[1] Office du comte Nesselrode à l'ambassadeur d'Angleterre. Saint-Pétersbourg, 16/28 août, et au reis-effendi de la même date. MS.

intelligence pouvait le comprendre, que l'évacuation était la *dernière de toutes* les demandes russes, lorsque, dans une cinquième série, on vit de nouveau surgir la pacification, celle qui de toutes les prétentions était la plus odieuse à la Porte, que la Turquie pouvait croire avoir écartée en exécutant l'une des deux alternatives posées à Vérone, et au sujet de laquelle tous les diplomates à Constantinople avaient jusqu'alors observé le plus profond silence. Le *Constitutionnel* de Paris publia* tout à coup des extraits d'un mémoire russe exposant une nouvelle base pour la pacification de la Grèce, dans un esprit tout autre que celui des propositions antérieures de l'Autriche. Cette publication fut connue à Constantinople au moment même où lord Strangford venait d'expédier ses derniers rapports. On croit que la publication de ces fragments significatifs, profond secret de la diplomatie, a eu pour auteur le parti qui, en Russie, était pour la guerre, parti qui aimait à lancer de tels brandons dans le monde, afin de rendre toute paix impossible. Un premier succès immédiat ne lui manqua point. L'effet produit par cette publication sur le Divan se manifesta en ce que l'évacuation des Principautés, qui avait été promise, fut de nouveau arrêtée, qu'on la fit dépendre de l'expulsion de tous les sujets étrangers, établis dans ces provinces, et que le grand-visir Ghalib fut destitué. Poursuivi par la défiance du sultan, peu aimé des janissaires, abandonné par les ulémas après que ceux-ci s'étaient servis de lui pour amener la chute de son prédécesseur, délaissé de son parti dès qu'on vit qu'il s'occupait plutôt des intérêts de l'État que de ceux de ses adhérents, jalousé par le favori, tracassé par l'intendant de la monnaie, Housny-Bey, ennemi des Francs, et par le ministre de l'intérieur, Sadik, élève de Djanib, Ghalib n'avait presque qu'un seul partisan véritable et

* 31 mai.

fidèle, le reis-effendi Saïda, qui, à ce moment, était malade et alité. De cette manière, Ghalib tomba parce qu'il n'avait pas eu d'appui et, comme le disait le chatchérif* adressé (* 16 septembre.) à son successeur, parce que, sorti de la classe des écrivains, il avait négligé sa véritable mission si grande et si importante, la répression de la rébellion grecque. Pauvre et endetté, il quitta son poste pour aller dans l'exil à Gallipoli. Son successeur, Méhmed-Sélim-Siri-Pacha, en dernier lieu gouverneur du district de Silistrie, savait toute la distance qui le séparait de lui : « Ghalib, disait-il, était la véritable colonne d'or de l'empire, tandis que moi je ne suis qu'un faible roseau, incapable de porter un aussi lourd fardeau. » A ces causes de faiblesse s'ajouta encore la mort de Djanib, qui eut lieu à ce moment*; le reis-effendi, privé (* 20 septembre.) alors de tout appui solide, sentit qu'il n'avait aucune influence. Les derniers hommes d'État possédant des principes politiques, avaient disparu, et, dans l'incertitude où l'on était, on se vit livré à la puissance et à l'influence des conjonctures, au moment où l'ennemi fit voir qu'il avait adopté un nouveau plan d'attaque systématique. En effet, depuis longtemps déjà, le czar avait continué en secret à jouer avec la question de la pacification. Lorsqu'à Vérone il l'avait remise au second plan, et que, pour cacher sa retraite, il avait fait semblant de faire ce sacrifice au désir de ses alliés, il n'avait, dans son opinion, consenti qu'à la séparation et à l'ajournement de la question. Dès que les points en litige strictement russes semblèrent arriver à une solution, résultat auquel on était parvenu pendant le séjour des deux empereurs à Czernowitz, le czar recommença de nouveau à renouveler les démonstrations de sa sollicitude pour ses coreligionnaires. Il s'y était ajouté, dans cette réunion, encore une seconde considération : on venait de recevoir précisément ces jours-là la nouvelle de la reddi-



tion de Cadix; les affaires d'Espagne, qu'on avait commencé à traiter dans la dernière réunion des monarques, avaient été terminées dans celle-ci; la fin des troubles en Occident permettait de revenir très-sérieusement aux troubles en Orient. L'indécision des mesures prises à Czernowitz pour rétablir les relations diplomatiques avec la Porte avait trouvé son explication déjà dans ces considérations. Par égard pour les Grecs, on ne voulait pas envoyer à Constantinople un ambassadeur proprement dit, dont la seule présence aurait été considérée par la Porte comme un triomphe remporté sur les rebelles, tandis que, de l'autre côté, elle aurait soupçonné l'ambassadeur russe de connivence avec les Grecs si ceux-ci avaient continué à être victorieux. Nous nous rappelons que de Czernowitz même on avait déchargé lord Strangford de toute autre démarche dans l'affaire de la pacification, puisque le czar voulait préalablement s'entendre avec ses alliés sur ce sujet, et Nesselrode avait annoncé* à l'ambassadeur anglais que lui, le ministre russe, et Metternich, élaboreraient ensemble un mémoire sur cette question. Metternich ne fut pas peu étonné et embarrassé lorsqu'il apprit cet engagement tout à fait surprenant que le ministre russe avait pris de son propre chef; car enfin, se disait le grand-chancelier, le mémorandum fait par lui existait, pourquoi alors un second, et cela au moment où lui-même aurait préféré ensevelir dans l'oubli même le seul qui existait, le sien? Sa consternation allait augmenter encore. A peine le czar avait-il de nouveau quitté l'atmosphère autrichienne à Czernowitz qu'il se dirigea à pleines voiles vers son nouveau but. D'abord une circulaire* répéta que la cour impériale se ferait un devoir de développer toutes ses vues sur cette question. Puis un courrier d'Odessa* annonça à Metternich la résolution du czar de proposer à ses alliés d'ouvrir dans

* 10 octobre 1823.
* du 21 octobre.
* Commencement de novembre.

ce but des conférences de leurs ministres à Saint-Pétersbourg; le grand-chancelier vit dans cette proposition une intrigue dans laquelle Kapodistrias, qu'il croyait avoir complétement éloigné, jouait de nouveau un rôle. Le cabinet de Saint-Pétersbourg envoya aussitôt de cette ville une invitation à toutes les cours pour les engager à donner à leurs représentants ou aux plénipotentiaires qu'elles enverraient des pleins pouvoirs tels que leurs résolutions pourraient être envoyées directement à Constantinople, comme instructions pour les ambassadeurs, et sans qu'on fût obligé d'attendre d'autres ordres de leurs gouvernements. On comprend qu'à Londres ces propositions trouvèrent un accueil encore plus froid qu'à Vienne. La susceptibilité de George Canning avait été déjà blessée de ce qu'on n'avait jamais songé à charger l'Angleterre de la pacification des colonies de l'Amérique du Sud, tandis qu'on avait confié aux autres puissances une mission semblable : à l'Autriche celle de pacifier l'Italie, à la France celle de rétablir la paix en Espagne, et que la Russie voulait se faire charger de la pacification de l'Orient. Puis Canning trouva à blâmer dans le choix du lieu de réunion; des conférences, tenues sur ce sujet à Saint-Pétersbourg, devaient nécessairement, disait-il, exciter l'opinion publique et donner à demi gain de cause au parti de la guerre. D'ailleurs, un ministre anglais n'avait pas le droit de donner à des ambassadeurs des pleins pouvoirs tels que ceux qu'on demandait. Dans tous les cas, Canning désirait qu'on retardât les conférences jusqu'à l'arrivée de Ribeaupierre à Constantinople et jusqu'à la communication du mémoire annoncé qui devait contenir le plan de la pacification. Pendant quelque temps, on aurait dit que cette attitude froide de l'Angleterre refroidissait aussi le zèle du czar. Nesselrode ne parlait plus du mémoire, Metternich n'y insistait pas non plus.

Sur ces entrefaites, il parut cependant tout à coup, au commencement de la nouvelle année*, et on l'expédia promptement à Londres et à Vienne, d'où il fut communiqué, sans qu'on sache exactement par quelle voie, aux journaux français qui le publièrent. On crut y voir renaître l'esprit de Kapodistrias. Le mémoire[1] insistait sur ce point « que les mêmes puissances, qui avaient rétabli l'ordre en Italie et en Espagne, devaient aussi mettre un terme à l'effusion du sang qui, pendant trois ans, n'avait cessé de couler en Orient, et que, suivant toute probabilité, même la quatrième campagne n'arrêterait pas. Le remède se trouverait précisément au milieu entre les deux extrêmes, entre le rétablissement de sa domination absolue sur les Grecs tel que la Porte le poursuivait, et entre la continuation de la rébellion, but des fauteurs de troubles dans toute l'Europe. La Russie propose donc, continuait le mémoire, de laisser les îles grecques sous l'empire de leurs anciennes institutions démocratiques, de former de la partie orientale de l'Hellade continentale (de la Thessalie, de la Béotie et de l'Attique), de la partie occidentale (de l'Epire et de l'Acarnanie) et du Péloponèse avec l'île de Crète, trois principautés placées sous la suzeraineté du sultan, où quelques forteresses seulement garderaient des garnisons turques et où l'organisation intérieure serait garantie par les puissances. » — Quelle ne dut être la frayeur de Metternich à la vue de cette leçon si différente de *ses* propres propositions anodines de pacification ! Le mémoire russe avait, dans sa franche clarté, pour but d'effectuer les commencements de l'émancipation grecque par l'intervention de la Russie, d'empêcher l'union de tous les Grecs, union qui pourrait les conduire bien trop près de la puissance et de

* 9 janvier 1824.

[1] On en trouve la traduction dans Trikoupis, t. III, p. 385.

l'indépendance, d'éluder un affranchissement complet, de fonder l'influence de la Russie au sud de la Turquie comme au nord, et de hâter le moment où la Turquie devait tomber sans qu'on mît à sa place une puissance qui pût s'y substituer. Mais quel motif pouvait avoir déterminé alors la Russie à montrer ainsi au grand jour et d'une manière si ouverte et si peu voilée ses projets que, dans les derniers temps, elle avait si soigneusement cachés et reniés? Nulle autre raison que le danger imminent de voir toute la question grecque échapper à l'influence et à l'intérêt de la Russie. Déjà, en 1822, les Moréotes avaient adressé leurs pétitions à l'Angleterre pour réclamer sa protection; et qui pouvait savoir jusqu'à quel moment un ministre tel que Canning résisterait à la tentation d'établir un protectorat anglais sur la Grèce? Déjà les sympathies des Anglais pour la cause grecque étaient montées à un tel point que le poëte le plus célèbre de son pays et de son époque, lord Byron, prit les armes pour elle, que des individus et des partis s'en emparèrent à l'envi et qu'on négocia à Londres un emprunt qui promettait de tenir lieu pour les Grecs d'une puissance auxiliaire. Déjà dans toute l'Europe, le philhellénisme était devenu une force morale qui menaçait de *désorienter* la cause grecque et de la changer en affaire entièrement occidentale et tout européenne. Vis-à-vis de ces grands mouvements dans les esprits de l'Occident, il fallait faire, en Orient, une nouvelle démonstration politique ou militaire. Telle fut la raison qui avait donné naissance au mémoire russe afin de devancer le mémorandum autrichien; telle fut la raison qui mit Kapodistrias en campagne contre Canning, et qui donna de nouveau à la politique de l'homme d'Etat russe un appui plus puissant que jamais auprès du czar.

Mais pour pouvoir comprendre entièrement les relations

diplomatiques ultérieures qui, à partir de ce moment, changèrent d'une manière essentielle entre les puissances, il sera nécessaire, non-seulement de raconter maintenant les faits et les événements de l'année 1823, mais encore de jeter un regård investigateur sur l'histoire de l'opinion publique en Europe, d'abord pour arriver à ce point que l'histoire de la diplomatie venait d'atteindre, et ensuite afin de pouvoir la suivre avec les connaissances préliminaires indispensables.

TROISIÈME ANNÉE DE LA GUERRE. — ÉPUISEMENT RÉCIPROQUE

—

Commencement de la lutte des partis à l'intérieur.

Deux années venaient de s'écouler, remplies de luttes terribles, de victoires et de défaites sanglantes, de siéges meurtriers et de ravages affreux ; cette période paraît être à l'Européen civilisé marquée par une destinée terrible, mais les Grecs y voient les deux années heureuses de leur insurrection quand ils les comparent avec ce qui les suivit. Jusqu'alors on avait pu regarder comme une espèce de règle que l'union ou les discordes intestines parmi les insurgés étaient toujours la suite des succès obtenus ou des échecs subis par leurs armes dans la lutte contre les Turcs; malheureusement cette règle allait se montrer applicable en grand, encore à ce moment, après les grands succès des campagnes de 1822. S'il eût été possible aux Grecs, non-seulement de mettre soigneusement les avantages conquis à l'abri de tout danger, mais encore de s'en servir pour obtenir de nouveaux succès; s'ils eussent profité du profond épuisement de l'ennemi après les désastres qui l'avaient frappé pendant cette dernière année, pour créer immédiatement une organisation politique solide à

l'intérieur, pour concentrer toutes leurs ressources afin de les appliquer aux besoins de la guerre, et pour transporter la lutte aux points les plus favorables, ils auraient peut-être réussi, à ce moment, à atteindre rapidement le premier but de leur insurrection. Mais au lieu de cela, toute la Grèce fut précipitée, pendant cette période où les dangers, venant du dehors, étaient moindres, dans un chaos confus et dans le désordre le plus grand, par les discordes qui s'élevèrent entre le gouvernement central et les gouvernements locaux, entre les autorités civiles et les chefs militaires, entre les primats civils et les soldats. Le gouvernement central, privé de son chef par l'éloignement de son président Mavrokordatos, semblait avoir perdu avec lui toute intelligence et toute capacité, comme ce défaut de capacité lui avait enlevé toute considération, et que l'absence de considération l'avait privé de tous les moyens d'action. La catastrophe d'Argos lui avait fait perdre tout courage et toute énergie; ses membres s'étaient réfugiés, au premier moment, à bord des vaisseaux dans le golfe d'Argos *, puis ils s'étaient rendus à Hagios-Joannès (dans l'ancienne Thyréatis) pour s'établir enfin à Kastri, sur la côte du Péloponèse, vis-à-vis d'Hydra *. Dans l'opinion des hommes de guerre, le gouvernement central, en désertant, pour ainsi dire, les drapeaux, avait perdu sa considération au même degré que l'Assemblée législative qu'Ypsilantis avait vainement engagée à quitter les vaisseaux et à revenir sur la terre ferme au milieu des dangers. Le gouvernement aurait pu alors, à la vérité, regagner cette considération perdue, en payant exactement la solde, mais l'épuisement de son trésor était tellement grand qu'on pouvait prévoir que, pendant la campagne suivante, il ne pourrait rien faire pour procurer à l'armée de l'artillerie, ni pour rétablir le petit corps de tacticiens, ni pour payer

* du 8 juillet au 24 août 1822.

* 13 octobre.

les équipages de la flotte, ni même pour réparer les vaisseaux. Les membres du gouvernement souffraient personnellement à un tel degré des privations et de la misère, que le vice-président Kanakaris, qui avait abandonné la vie agréable et facile d'un riche primat pour se consacrer à la révolution, et dont le patriotisme et le désintéressement s'étaient montrés véritables à l'épreuve, mourut à
26 janv. 1823. cette époque * sur la paille et dans une telle pauvreté, qu'il ne possédait plus que quelques paras. Dans ces circonstances, le gouvernement avait perdu son influence dans son voisinage immédiat, comme au loin. Odyssevs, qui persécutait l'Aréopage et qui méprisait le gouvernement suprême et ses ordres, tenait le gouvernail dans l'Hellade orientale. A l'ouest, les capitaines étaient divisés entre eux par des querelles, et le sénat local était dissous. Le sénat du Péloponèse seul ayant fini par s'entendre avec Kolokotronis, avait autant gagné en force que le gouvernement central en avait perdu. Le gouvernement n'avait pas pu confirmer Kolokotronis dans la dignité de général en chef que le sénat lui avait conférée, puisqu'il avait donné le commandement déjà dans le temps à Pétrobey, et qu'il lui était venu du Maïna des plaintes au sujet de cette nomination faite par le sénat; néanmoins, le gouvernement ne put pas la lui enlever de fait. Pour sortir de sa position méprisée, le gouvernement essaya de s'entendre avec ses adversaires, à la tête desquels se trouvait Kolokotronis; mais ceux-ci demandaient l'expulsion de ceux de membres du gouvernement qui leur étaient hostiles, par conséquent une espèce de suicide. On proposa encore un autre moyen d'accommodement, afin de réconcilier le sénat, en recevant ses membres dans l'assemblée législative; le faible gouvernement en aurait été satisfait, mais le sénat, plus fort que lui, rejeta cette compensation.

Cependant la fin du pouvoir suprême, institué pour un an, était arrivée. Tout le monde, le pouvoir lui-même, désirait un changement. Une loi * avait convoqué de nouveaux représentants pour la fin de l'année à Astros, mais personne n'y parut. Ensuite, par une loi destinée en même temps à hâter les élections, on prolongea les pouvoirs du gouvernement jusqu'à la fin de février, et, les représentants ne venant pas encore, tout de suite après ce second appel, on résolut de maintenir ses pouvoirs et de transférer son siége à Nauplie, où Plapoutas refusa cependant de le recevoir, puisque, disait-il, le temps de ses fonctions était expiré. Mais, pendant ce temps, on voyait arriver, peu à peu *, de nouveaux représentants à Astros, et cela, en si grand nombre, que bientôt on eut plus à se plaindre de leur trop grande affluence qu'auparavant on avait été embarrassé par leur absence. Les élections des partis opposés dans les éparchies avaient fourni des représentants doubles; d'autres venaient avec le mandat qu'ils s'étaient donné à eux-mêmes; d'autres comme représentants de certains corps de troupes, et même des membres de l'assemblée et du gouvernement, dont les fonctions venaient d'expirer, se présentèrent de nouveau et furent accueillis, de telle sorte que l'assemblée comptait trois fois plus de membres que celle de Piada, et que la marche qu'elle suivait était aussi désordonnée que celle de la première avait été régulière. Les deux partis, celui des représentants civils et celui des militaires, se trouvèrent alors dans une opposition infiniment plus tranchée qu'auparavant; l'un était d'autant plus acharné à l'établissement d'un gouvernement légal et régulier que l'autre, se prévalant de ses nouveaux mérites, voulait, avec une plus grande impétuosité, diviser le pays en districts militaires et le gouverner par ses bandes. A la tête de ce parti était, dans le Péloponèse, Ko-

Assemblée nationale à Astros.

* 21 novembre 1822.

* février, mars 1823.

lokotronis, et Odyssevs dans l'Hellade orientale; Ypsilantis avait eu assez peu de sens pour se joindre à eux; cependant, si des arrière-pensées hétairistes ou russes ne l'eussent égaré, toutes ces circonstances auraient dû l'engager à mettre ses connaissances militaires au service de Mavrokordatos et d'être avec lui du parti de l'ordre et de l'unité. Les partisans parlementaires du parti militaire s'assemblèrent d'abord à Nauplie, quartier général de Kolokotronis, tandis que le parti civil se réunit à Astros. Heureusement, Mavrokordatos arriva, à ce moment même, avec quelques capitaines rouméliotes et avec environ cent hommes armés; ceci donna au parti civil un certain point d'appui contre le triumvirat militaire, et ébranla l'unité dans le parti militaire dont les membres n'étaient d'ailleurs attachés les uns aux autres que par de faibles liens. Quelques-uns des chefs rouméliotes, qui étaient dans des rapports intimes avec des hommes tels que Zaïmis et Lontos, se mirent avec le parti civil, et même des Péloponésiens, tels que Giatrakos, Anagnostaras et les Petmézades se rangèrent de leur côté : Pétrobey était poussé vers eux déjà par la rivalité naturelle entre lui et Kolokotronis. Une espèce de juste milieu était formé entre les deux par les insulaires, parmi lesquels les Kontouriotis et les Orlandos durent, entre autres choses, s'employer pour que les représentants, appartenant au parti militaire, se résolussent néanmoins à quitter Nauplie et à se rendre à Astros. Dans cette ville, les deux partis étaient, du reste, placés l'un vis-à-vis de l'autre, et habitant, pour ainsi dire, deux camps opposés dans deux groupes de cabanes d'hivernage séparées par un torrent. Les travaux parlementaires n'étaient pas faits en commun, mais les membres du parti civil délibéraient entre eux seuls et soumettaient leurs résolutions au parti militaire pour obtenir son approbation. Le nombre, la position et la condition des

partis s'étaient dessinés, dès le commencement, à l'occasion des travaux nécessaires pour constituer l'assemblée ; l'influence du parti civil était ici, comme à Piada, fortement prépondérante. Pétrobey fut élu président ; l'évêque Théodorétos vice-président, et Négris secrétaire ; tous étaient pris dans les rangs des politiques. Les sujets des discussions étaient là, comme à Piada, moins les affaires de la constitution que des questions d'un intérêt personnel et de celui des partis. On confirma, avec quelques petites modifications, la loi organique votée à Epidavros. Nous passons sous silence ces travaux de l'assemblée qui avaient pour but la constitution, de même que ceux qui s'occupaient de la législation, de l'administration et des finances, puisque, comme l'année précédente, tout se réduisit à de vaines paroles. L'assemblée ne pouvait pas réussir à établir sa propre autorité et celle du gouvernement, puisqu'elle ne pouvait pas trouver les moyens qui donnent l'autorité, c'est-à-dire de l'argent, une armée et une flotte. Elle autorisa des emprunts, mais elle ne put trouver de prêteurs. L'acte qui aurait pu avoir l'influence la plus bienfaisante, c'était la suppression des sénats locaux dans le Péloponèse et dans l'Hellade orientale et occidentale ; mais, malheureusement, on ne put pas réformer le principal abus, le règne de l'arbitraire et du bon plaisir des chefs militaires. L'assemblée mit l'obéissance du dictateur à l'épreuve en nommant une foule de généraux, en supprimant le titre de général en chef que Kolokotronis avait pris, et en lui demandant de livrer la forteresse de Nauplie et de remettre à l'assemblée certains papiers. Le général donna les papiers et garda la forteresse, établissant ainsi une ligne de démarcation entre les affaires civiles et les affaires militaires ; du reste, tout le parti militaire permettait tranquillement aux politiques de s'occuper des travaux

parlementaires et d'en discourir, mais il se mettait à crier aux empiétements et à la violation de ses droits, dès que le parti civil entreprenait seulement de faire des enrôlements. Lorsque l'assemblée, avant de se dissoudre *, procéda à l'élection du nouveau gouvernement, l'influence des politiques s'y montra encore décisive. Pétrobey fut nommé président; parmi les autres membres, il y avait Sotiris Charalampis et Andréas Zaïmis du parti civil; en y ajoutant A. Métaxas, homme d'intrigue, on voulut tendre la main à Kolokotronis, son ami; la cinquième place fut laissée vacante pour un insulaire. Le rusé et violent Kolokotronis qui, à la vérité, s'était laissé déterminer à une docilité apparente par un appel que Zaïmis avait adressé à son patriotisme, profita de cette fusion maladroite pour jeter la désunion parmi les politiques et pour se glisser lui-même dans le gouvernement, dans cette polyarchie qui, autrefois, avait été l'objet de ses critiques continuelles. La composition du gouvernement blessa les Rouméliotes auxquels on n'avait pas songé; le petit parti d'Ypsilantis qui avait été complétement écarté et même celui de Mavrokordatos, puisqu'on n'avait donné à ce dernier que les fonctions subordonnées de secrétaire d'État; le méchant Négris qui, de cette manière, perdit cette place de secrétaire, fut jeté, par cette combinaison, dans le parti militaire, dans les bras de ses adversaires. Il s'unit dès lors à Kolokotronis afin de provoquer une agitation dont le but était de convoquer une contre-assemblée, au sujet de laquelle le parti militaire délibéra à Silimna. Le faible gouvernement ne put contrecarrer ce mouvement qu'en faisant offrir, par Délyannis, la cinquième place encore vacante dans son sein à Kolokotronis; celui-ci se laissa encore une fois persuader, « pour l'amour de la patrie, à céder et à entrer dans le gouvernement. » Si l'on avait

* 11 avril.

espéré séparer, par cette concession, le klephte d'avec son parti, les suites montrèrent qu'on s'était abusé. Kolokotronis réussit, au contraire, à provoquer une division très-marquée dans les rangs du parti civil. Il attira vers lui les Délyannis qui avaient été, depuis longtemps, ses ennemis, en fiançant son fils Konstantinos, âgé à peine de neuf ans, avec la fille unique de Kanélos Délyannis, et en excitant le chef de la famille des Anagnostis, alliée à celle de sa bru, à revendiquer la présidence de l'assemblée législative. En même temps, il prit toutes ses mesures pour consolider et pour étendre sa puissance qui avait été le but de ses désirs. Sa résolution bien arrêtée était de ne pas quitter le Péloponèse où son autorité était bien établie, et la lenteur avec laquelle on faisait la guerre cette année-là lui permit d'y rester fidèle; il se donna à peu près les fonctions d'un ministre de la guerre, et prit soin des troupes et des approvisionnements. Lorsque le gouvernement, pour contrecarrer les opérations militaires des Turcs dans l'Hellade orientale, envoya ses membres en mission, Charalampis à Mégara, Zaïmis et Métaxas à Patras, ce dernier, le partisan de Kolokotronis, se sépara, de sa propre autorité, à Kalavryta de Zaïmis, et suivit les autres dont la destination était Mégara. Kolokotronis semblait vouloir l'avoir plus près de lui, car le gouvernement avait alors* transféré son siége à Salamis, afin de surveiller, comme on prétendait, la campagne des troupes envoyées sous les ordres de Nikitas de l'autre côté de l'isthme, mais, en réalité, afin de guetter l'occasion favorable pour s'emparer de l'acropole d'Athènes, que le gouvernement voyait à regret entre les mains de Gouras et d'Odyssevs.

* mi-juillet.

Après le départ du gouvernement, on vit à Tripolitza qui, renaissant de ses ruines, avait été de nouveau choisie pour être le siége des autorités suprêmes, la confusion dans

les affaires intérieures, atteindre son point culminant à l'occasion de l'élection du président de l'assemblée législative en remplacement de Pétrobey, nommé président du gouvernement. On voulut d'abord dédommager les insulaires par le choix d'un membre pris dans leurs rangs; mais, comme ils ne purent pas tomber d'accord sur la personne à élire, Anagnostis Délyannis se présenta comme candidat, soutenu par toute l'influence de Kolokotronis qui vint aussitôt en personne de Salamis. Mais l'assemblée, pour se débarrasser d'Anagnostis, imagina même une mission pour lui en Portugal, où il devait demander un roi, et choisit Mavrokordatos. Anagnostis, apprenant cette décision, se laissa aller à des discours furieux et quitta l'assemblée en la menaçant d'avoir recours aux armes. Kolokotronis aussi se répandit en invectives très-violentes contre Mavrokordatos. Cet homme désintéressé était tout prêt à renoncer, pour l'amour de la paix, à ces fonctions qui autrement lui étaient fort agréables, mais l'assemblée n'accepta pas son désistement. Alors la tempête se déchaîna contre lui avec une véritable fureur parmi les partisans bruyants de Kolokotronis. Ce dernier nous présente lui-même, dans son autobiographie, un tableau très-frappant et sans le moindre apprêt des scènes de ces temps-là. Un jour, il avait été invité avec un assez grand nombre de députés à une réunion pour y être entendu au sujet de la mission dont on avait chargé Anagnostis pour le Portugal. Il y mit sur le tapis l'élection de Mavrokordatos et échangea des paroles aigres avec l'évêque d'Arta, contre lequel il avait une rancune particulière, parce que d'adversaire du président l'évêque venait de se déclarer son ami et qu'il lui avait donné sa voix dans l'élection. L'évêque défendit le choix par le besoin qu'avait l'assemblée de Mavrokordatos et par l'instruction supérieure de celui-ci. « Il n'y a pas longtemps,

disait Kolokotronis, vous ne pouviez assez le blâmer, comment se fait-il que tout d'un coup il soit devenu si beau? — Le beau aussi est quelquefois méchant, répondit l'évêque. — Si tu le trouves beau, répliqua Kolokotronis, en éclatant, décampe-moi vite à Arta et ne frappe pas du pied, autrement je frapperai de l'épée et je te couperai la tête! » — L'évêque se sauva bien vite; le soir du même jour, Kolokotronis se débarrassa aussi de Mavrokordatos qu'il fit appeler chez lui avec Anagnostis pour lui demander raison de sa conduite. « Avec son sourire habituel, » Mavrokordatos justifia son passage du secrétariat d'État à la présidence, en disant que l'assemblée législative était d'une importance bien plus grande pour la nation que le pouvoir exécutif. « Mais je te dis, s'écria Kolokotronis en s'abandonnant à sa colère, tu ne seras pas président, car je te poursuivrai et je te jetterai des écorces de citron sur ton frac avec lequel tu nous es venu! » Ensuite il s'éloigna enflammé de colère; Anagnostis, qui restait, versa encore son venin dans la blessure, en faisant comprendre au président que Kolokotronis l'aurait tué, si lui, Anagnostis, n'avait été là. La nuit même Mavrokordatos s'éloigna et se rendit à Hydra chez les insulaires qui l'accueillirent avec de grands honneurs, témoignèrent leur antipathie pour le gouvernement et trouvèrent l'assemblée législative seule digne de quelque confiance. L'assemblée mit beaucoup d'insistance à considérer toujours Mavrokordatos, même malgré son absence, comme son président et ne le remplaça que provisoirement par Panoutsos Notaras. La discorde avait ouvertement éclaté entre les deux corps d'État. Mais le germe de ces dissensions, que Kolokotronis venait d'y jeter, ne devait pas porter non plus de bons fruits pour lui-même, ni pour son parti. Beaucoup de ses anciens partisans qui continuaient à nourrir contre les Délyannis une haine plus ancienne encore, le

quittèrent; les habitants de Cariténa eux-mêmes prirent les armes contre lui, à l'instigation de Plapoutas, qui était fort courroucé de ces liens de parenté noués par Kolokotronis avec la famille des Délyannis; de la même manière les habitants de Léontari se mirent en opposition avec leur compatriote Dikaios, le ministre de l'intérieur, qui était alors du parti de Kolokotronis. Cependant à Tripolitza le nombre des adversaires de Mavrokordatos était tellement grand, les persécutions ouvertes et secrètes de ceux qui, irrités de son élection, poussaient à la dissolution de l'assemblée législative, étaient si incessantes que cette dernière résolut * de se transporter à Salamis, où elle était plus près des îles et où elle trouvait un appui dans Pétrobey. Mais précisément cette mesure n'était pas du goût de Kolokotronis, qui engagea dès lors le gouvernement à quitter Salamis pour s'établir à Nauplie; dans cette forteresse il pensait se rendre facilement maître de l'assemblée. Le gouvernement se laissa déterminer par lui et se transporta * à Nauplie. Mais l'assemblée législative ne tomba pas dans le piége que Kolokotronis lui avait tendu. Elle se rendit en hésitant sur la terre ferme, mais elle resta à Argos et engagea le gouvernement, qui, à son tour, l'invita à venir à Nauplie, à s'établir près d'elle. Toutes ces contentions amenèrent bientôt la rupture complète, pendant que toutes les éparchies de la Morée étaient déchirées par de petites querelles de parti et que la grande cause commune était comme oubliée; devant Modon et devant Koron, on ne livrait que des combats inutiles avec la plus grande nonchalance, et le siége de Patras restait tout à fait suspendu, de telle sorte que, par suite de l'anarchie complète dans l'Elide et dans l'Arcadie, les Turcs pouvaient librement faire des excursions de Patras jusqu'à Gortouni et Kalavryta.

* août.

* 7 octobre.

Plans de campagne des Turcs.

Dans ces circonstances, c'était un bonheur immense et,

en même temps, une preuve et un témoignage de la grande importance des victoires de l'année précédente, que la Porte ne fût pas en état de prendre d'importantes et énergiques mesures contre l'insurrection. La position des belligérants, à la considérer à l'extérieur, ne différait pas beaucoup, cette année, de ce qu'elle avait été au commencement de l'année précédente. En Morée, les Osmanlis étaient encore toujours en possession de toutes les forteresses maritimes à l'exception de Nauplie, de Navarin et de Monemvasia; dans l'Hellade orientale ils étaient maîtres de toute la partie de la plaine que leurs postes à Larissa, à Zitouni et à Chalcis pouvaient dominer et maintenir. Aussi leurs plans d'opérations militaires ressemblaient à ceux de l'année précédente ou étaient les mêmes; ils semblaient être conçus avec plus de circonspection, mais l'exécution en était confiée à des chefs plus faibles et à des forces moindres en nombre, et ces mouvements combinés avec plus de soin, mais que des hommes plus négligents étaient chargés de réaliser, allaient de nouveau échouer contre l'immense force du pays et de ses boulevards naturels. L'armée de l'est, s'avançant par la Béotie, ne devait pas franchir cette fois-ci les défilés du Cithéron et de la Mégaride avant qu'un second corps fût venu de la plaine de la Béotie et de la Phocide pour occuper les baies de Galaxidi, d'Aspraspitia et de Livadostro (Krissa, Antikyra et Kreusis). Moustapha, pacha de Skodra, homme ambitieux, effleuré par la civilisation européenne et qui nourrissait le projet secret de se mettre à la place d'Ali-Pacha et de régner en maître indépendant sur le peuple albanais, devait réunir une armée à Trikkala pour opérer de là sa jonction avec Omer-Vrione dans la plaine de l'Achéloos; tous les deux devaient ensuite prendre ou cerner Missolonghi et, renforcés par des troupes d'Asie, que la flotte amènerait à

Patras, passer en Morée. En même temps, la division de l'armée de l'est, réunie sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, devait être transportée au delà du golfe en Achaïe, afin de maintenir le long de la côte de ce dernier pays, les communications ouvertes entre Patras et Acrocorinthe qui était encore au pouvoir des Turcs. Les armées réunies devaient alors faire lever le blocus d'Acrocorinthe, afin de coopérer ensuite avec l'autre division de l'armée de l'est dans la plaine de la Béotie; les défilés, conduisant de la Mégaride à l'isthme, devaient être attaqués des deux côtés pour qu'on pût effectuer de cette manière la jonction des deux armées principales. On avait chargé les Albanais, capables seuls de tenir tête aux Grecs dans les combats au milieu des montagnes, de la mission beaucoup plus difficile de soumettre l'Acarnanie et l'Etolie; les opérations à l'est devaient être faites par des Osmanlis qui, renforcés par un corps de troupes que la flotte débarquerait, en passant, en Eubée, occuperaient sans difficulté, comme on l'espérait, toute la contrée jusqu'au pied du Cithéron. La flotte n'avait à s'imposer, dans cette campagne, aucune autre tâche que de coopérer avec les mouvements de l'armée de terre, afin que dans la campagne nouvelle on tirât surtout meilleur parti de la domination maritime sur le golfe de Corinthe que dans l'année précédente. On avait fait tout pour mieux armer et pour fortifier la flotte au même degré que la marine grecque avait été affaiblie; on en avait éliminé les vaisseaux de ligne lourds et difficiles à manier, comme on y avait fait entrer les vaisseaux des Barbaresques. Le sultan lui-même activait les travaux dans l'arsenal, et lorsque la flotte mit à la voile*, il y monta en personne et l'accompagna pendant quelque temps, innovation bien grave, qui cependant, au dire des astrologues, avait lieu sous les meilleurs augures. On avait pres-

* 3 mai.

crit une tout autre manière de procéder au nouveau kapoudan-pacha Chosrew : on vit par ses instructions, comme par toute la marche des campagnes dans cette année-là, qu'on voulait, aussi dans la guerre, essayer du même système de clémence et de ménagements que la diplomatie remarquait dans l'administration de la justice au sein de la capitale, et dont elle ne pouvait s'empêcher de faire l'éloge. On lui avait donné des pleins pouvoirs pour proclamer l'amnistie, ainsi que pour entamer des négociations à l'amiable, et personne ne douta que le sultan n'eût réellement ces sentiments de clémence, parce que les atrocités commises, l'année précédente, à Chios avaient révolté tous les Turcs bien intentionnés eux-mêmes. Pour que l'amiral eût sous la main un négociateur capable de s'entendre avec les Grecs, on mit à bord de son vaisseau l'ex-kaïmakam Vogoridis qui, il est vrai, était aussi détesté des Grecs que des Turcs. L'amiral lui-même semblait avoir été choisi plutôt pour négocier la paix que pour faire la guerre. Il passait pour l'homme le plus astucieux et le plus faux qui, en fait de ruses et d'intrigues, pouvait se mesurer avec le Romaïque le plus fin et qui avait trompé déjà la confiance de plus d'un diplomate.

La flotte, avec laquelle le grand-amiral quitta les Dardanelles*, était composée de quinze frégates, de treize corvettes, de douze bricks et de quarante transports. Une escadre d'Hydra avait pris la mer pour couvrir Psara, car on appréhendait une attaque contre cette île ou contre Samos, qui toutes les deux expédiaient continuellement leurs vaisseaux pour faire des razzias sur les côtes de l'Asie-Mineure, horriblement tourmentées par ces expéditions. Mais d'après le plan que nous venons d'indiquer, et après avoir embarqué près de Moskonisi et de Tchesmé dix mille hommes de troupes asiatiques, le kapoudan-pacha se di- La flotte turque. * 23 mai.

* 8 juin. rigea droit sur l'Eubée où la flotte mouilla devant Karysto*. En Eubée, les insurgés découragés avaient relevé la tête depuis la chute de Dramali. L'olympien Diamantis surveillait constamment la ville de Chalcis, Kriézotis assiégait de nouveau Karysto qu'il avait déjà réduite à la dernière extrémité, lorsque la flotte turque apparut et jeta dans la forteresse trois mille hommes de renfort qui attaquèrent aussitôt le camp grec et en dispersèrent les soldats. Chosrew approvisionna aussi Chalcis sans cependant troubler le repos de Diamantis dans son camp près de Vrysakia. Continuant ensuite son voyage, l'amiral envoya une escadrille à l'île de Crète, débloqua Koron et Modon et fit en-
* 23 juin. suite son apparition devant Patras*. Dans toute cette expédition maritime, il ne rencontra aucun obstacle de la part des Grecs, car les Psariotes et les Samiens aimaient beaucoup mieux visiter les côtes de l'Asie-Mineure avec leurs expéditions de corsaires qui, à cette époque, occasionnèrent des représailles terribles contre les pauvres chrétiens à Bergamo (Pergame); les Hydriotes, de leur côté, préféraient faire une tournée dans les Cyclades pour mettre à contribution les catholiques peu patriotiques de Syra, de Naxos et de Santorin.

L'Hellade orientale
Un mois avant le départ de la flotte, Méhmed-Pacha
* 16 avril. avait dénoncé la suspension d'armes illusoire* qu'Odyssevs avait conclue avec lui. Mais les forces turques, rassemblées à cette époque à Larissa et à Zitouni, n'avaient pas la moindre ressemblance avec l'armée imposante de l'année précédente. D'après les renseignements, fournis par un espion grec, leur nombre ne dépassait pas cinq mille hommes qui étaient, en outre, occupés par les révoltés en Magnésie. Dans cette contrée, à la pointe orientale du Chersonèse, les indigènes avaient été rejoints encore par des Olympiens et des habitants de Kassandra en fuite et tous

avaient pris, sous le commandement de Karatassos, une position fortifiée près de Trikéri. Pendant l'expédition projetée contre le sud, les Turcs ne pouvaient pas les laisser derrière eux; le kioutachi (Réchid-Pacha, le vainqueur de Péta) détruisit Léchonia et un grand nombre d'endroits jusque vers Trikéri; mais ce fut en vain qu'il essaya* d'emporter par un assaut la position que les insurgés y avaient prise, et même, dans d'autres endroits encore, les Grecs combattirent avec succès. Bien que dans cette contrée dépourvue d'eau, les Magnésiens eussent à supporter toutes les privations, et qu'ils eussent à partager toutes les peines et toutes les fatigues avec les mercenaires de l'Olympe et de la Macédoine qui servaient alors pour rien, ils se maintinrent néanmoins avec une grande opiniâtreté dans leur position, où ils ne recevaient que de faibles approvisionnements de l'Eubée; ils empêchèrent ainsi les Turcs de dégarnir la Thessalie entièrement de troupes et ils affaiblirent les troupes disponibles destinées à marcher sur l'isthme. Lorsque cette armée de l'est quitta enfin Zitouni* pour se mettre en mouvement, l'un des deux corps, celui qui, sous les ordres de Perkophtali (le même Youssouf-Pacha qui, en 1821, inonda la Moldavie), devait se rendre à Salona, ne comptait pas plus de six mille hommes, tandis que l'autre qui, commandé par Salih-Pacha, le vizir d'Andrinople, marchait sur Thèbes, n'était fort que de quatre mille hommes. Le gouvernement n'avait rien fait à temps, ni pris aucune mesure sérieuse pour défendre le pays. Odysssevs, ayant quitté Astros pour retourner à Athènes*, avait annoncé aux capitaines qu'ils devaient songer à défendre la province avec leurs propres ressources. Mais lorsque les Turcs descendirent dans le pays, ils trouvèrent les défilés abandonnés même par les indigènes. La troupe, destinée à marcher vers le golfe de Corinthe, arriva dans

* 26 mai.

* Commencement de juin.

* Mai.

la vallée du Céphise jusqu'à Manési d'où elle partit pour battre d'abord une petite troupe des gens d'Odyssevs postés près du couvent de Jérusalem, en brûlant en même
* 22 juin. temps Arachova* et Kastri; mais voulant ensuite s'avancer au delà de Chryso, elle trouva une résistance telle qu'elle
* 21 juin. dut céder devant elle. Néanmoins, cette troupe arriva* jusqu'à Desphina sur le golfe de Corinthe d'où elle retourna cependant à Manési. L'autre division, traversant la Béotie et l'Attique pour se rendre à l'isthme, ne trouva presque nulle part la moindre résistance. Tous les habitants s'enfuirent à son approche dans les îles ou de l'autre côté de l'isthme. Les Athéniens transportèrent leurs femmes et leurs enfants dans l'île de Salamine, ce glorieux refuge des Athéniens du temps des Perses, cet asile séculaire sous la domination des Slaves. Odyssevs lui-même, ne sortant d'Athènes qu'avec six cents hommes, ne put rien faire. Nikitas était venu du Péloponèse à Mégara, mais avec des forces beaucoup trop faibles pour pouvoir entreprendre la moindre chose. Par conséquent, la route de l'isthme aurait été tout à fait ouverte aux Turcs pour aller débloquer Acrocorinthe; cependant, ils se laissèrent déterminer par Omer-Pacha de Karysto à passer en Eubée pour y étouffer l'insurrection qui y avait été toujours faiblement organisée. Une division sous Salih-Pacha resta à Thèbes; mais
* Juillet. Youssouf franchit l'Euripe*. Le camp de Vrysakia y avait été presque entièrement abandonné; Odyssevs, par jalousie et par haine contre le vaillant Diamantis, avait excité les capitaines de l'Eubée contre lui; lorsque ensuite les Turcs approchèrent, les trois bâtiments grecs, qui maintenaient le blocus devant Chalcis, s'enfuirent, les troupes qui
* Commencement d'août. étaient encore à Vrysakia, se jetèrent dans la montagne* où, malgré les positions les plus favorables, ils durent abandonner aux ennemis une position après l'autre. Les dé-

bris de ces troupes armées se réfugièrent à Skiathos; Diamantis lui-même dut faire sa paix avec les Turcs; la réduction de toute l'île était terminée et les insurgés de Trikéri aussi se virent, par conséquent, forcés à accepter les conditions du kioutachi. Odyssevs était venu en Eubée avec un corps de troupes auxiliaires de mille hommes, mais lui aussi dut se retirer de cette île qui avait tant séduit son ambition et qui avait été si peu favorable à sa gloire. Les Turcs, quittant alors* l'Eubée, inondèrent toute l'Attique, mettant tout à feu et à sang; Gouras, jaloux de sa puissance, objet de l'envie des indigènes, occupait avec quatorze cents hommes l'acropole, bien approvisionnée et armée pour la défense. Mais les Turcs, qui ne semblaient pas songer à vouloir assiéger la citadelle, se retirèrent à Kalamos*, et ce fut là que les Grecs trouvèrent des secours inespérés dans une épidémie qui força les Turcs à lever leur camp. Le pacha de Karysto se retira en Eubée, Youssouf et Salih-Pacha retournèrent à Zitouni. La Porte les remplaça par Aboulaboud, qui réunit* par la force une nouvelle armée à Zitouni sans que celle-ci aussi eût pu franchir l'Œta. De cette manière l'Hellade orientale fut sauvée et conservée presque sans défense et sans résistance sérieuses.

* Commencement de septembre.

* 13 septembre.

* octobre.

L'Hellade occidentale.

Les entreprises des Turcs, à l'ouest de la Grèce, eurent une issue semblable, bien qu'elles y fussent conçues d'une manière plus intelligente et que l'exécution en fût confiée à des mains plus fortes. Moustaï-Pacha de Skodra devait, avec treize mille Ghèques et Mirdites, quitter la Thessalie, faire irruption dans l'Étolie en passant par Agrapha, et s'avancer* jusque dans la plaine de Vrachori pendant que Omer-Vrione, en venant avec trois mille Albanais de Karvasara, inonderait l'Acarnanie; ensuite, les deux généraux opéreraient leur jonction sur les bords de l'Achéloos et devant Missolonghi. Cet orage, qui se formait à l'horizon,

était d'autant plus dangereux que, depuis le départ de Mavrokordatos, toutes les affaires allaient bien mal dans cette partie de la Grèce. Les gens armés se dispersaient dans le pays et vivaient de brigandage. Quelques-uns, sous Markos Botzaris, d'autres sous Tsavélas, Tsonkas et Makris restaient dans les villes de Missolonghi et d'Anatoliko, où ils laissaient aux bourgeois le soin de subvenir à leurs besoins. Leur conduite fit naître de fréquents conflits. Partout il y avait des querelles entre les bourgeois et les soldats, comme entre les différents capitaines. En outre, les dissensions intestines entre les autorités centrales se faisaient sentir d'une manière funeste dans des mesures absurdes prises par les différents partis. A la place de l'autorité provinciale formée par trois chefs, telle que Mavrokordatos l'y avait laissée, le gouvernement avait nommé Konstantinos Métaxas, général en chef des forces militaires dans toute l'Hellade occidentale, et ce n'était pas, sans courir des dangers, que ce dernier avait quitté l'éparchie de Patras pour se rendre à son poste. Kolokotronis et ses amis, qui avaient provoqué cette mesure, n'auraient pas pu en conseiller de plus fâcheuse. Le général, indiqué par l'état actuel des choses pour prendre le commandement de ce pays, après la soumission de Varnakiotis, aurait été Markos Botzaris. Celui-ci, ami de Mavrokordatos, jeune homme de petite taille, pâle de visage et sobre de paroles, était le seul des insurgés élevés dans le métier de la guerre qui se rangeât en toute sincérité du parti de l'ordre. Modeste, d'une grande douceur, fidèle à sa parole, juste et plein de mesure dans ses manières, il l'emportait sur tous les autres membres du parti civil par son dévouement désintéressé pour la cause qu'il avait embrassée; résolu et ardent dans la guerre, il surpassait la plupart des chefs militaires les plus éminents par ses mœurs militaires si

simples et par sa bravoure personnelle. Il était adoré par sa famille et profondément vénéré par ses Souliotes, dont les rudes cœurs avaient été remplis d'un orgueil militaire poussé à un haut degré par les malheurs de la patrie et par la conscience de leurs glorieux exploits. Mais ces vaillants soldats, qui avaient dû s'enfuir de leur pays, de même que leur chef, étaient l'objet de la jalousie envieuse de tous ceux qui les entouraient. Ils avaient demandé la permission de s'établir à Zapanti (près de Vrachori), ce que le gouvernement leur avait accordé; mais les capitaines et les politiques du lieu opposèrent à cette décision la résistance la plus violente. On essaya d'aplanir ce différend dans une assemblée qui eut assez de mesure pour décider qu'on combattrait d'abord l'ennemi menaçant, et qu'on viderait ensuite la querelle par des voies pacifiques. Le conseil de guerre arrêta que les Souliotes, sous les ordres de Botzaris, s'opposeraient à Karpénisi, avec d'autres corps de troupes à Moustapha-Pacha qui faisait irruption dans le pays, tandis que Makris et d'autres capitaines surveilleraient l'approche d'Omer-Vrione qui arrivait par Karvasara. Les capitaines regardaient avec jalousie même la nomination de Botzaris au commandement suprême, bien que nul d'entre eux ne voulût contester son mérite militaire. Le gouvernement, soupçonneux, avait de nouveau attisé cette jalousie, en envoyant à plusieurs autres capitaines, comme à Markos, des brevets de général. Cette mesure blessa à un tel point même ce jeune homme modeste, qu'il déchira son brevet en disant : « Celui qui en est digne prendra son brevet demain devant l'ennemi! » Aussitôt il quitta Missolonghi pour se rendre à Karpénisi. C'était dans cette direction que Skodrapacha avait pénétré dans le pays en passant par les hauteurs d'Agrapha; aucun des capitaines d'Agrapha et d'Aspropotamos ne lui avait

opposé la moindre résistance. Son avant-garde, forte de cinq mille hommes, commandée par son neveu Djéledin-
* 17 août. Bey, campa * au pied du Velouki (Thymphrestos), près de Karpénisi. Markos, arrivant avec les siens à Mikrochori et à Makrochori, apprit la position et la force de cette avant-garde; chemin faisant, il s'était réuni avec une troupe sous les ordres de Gioldassis, de même qu'à Savolako il s'était joint aux gens de Karaïskakis, homme vaillant et infatigable, de l'école d'Ali-Pacha ; ce chef, d'un tempérament enjoué et plein d'esprit, mais maigre et d'une santé délicate, était à ce moment malade et alité au couvent de Proussos où il cherchait à se rétablir. Toutes ces troupes ensemble ne dépassaient pas le chiffre de douze cents hommes; Markos comprit que si peu de soldats ne pourraient rien faire en bataille rangée contre une division aussi nombreuse; il résolut donc de l'attaquer pendant la nuit. Quelques hommes hardis et connaissant la langue de leurs ennemis, entre autres Dousas, le neveu de
* 19 août. Markos, pénétrèrent pendant la nuit * dans le camp des ennemis où ils prirent des informations sur tout ce qu'il leur importait de savoir. D'après leurs rapports, on résolut de se jeter sur le camp la nuit suivante, cinq heures après le coucher du soleil, en divisant la troupe en deux corps, dont l'un devait venir du côté de la montagne, tandis que l'autre, commandé par Markos, arriverait de la plaine. Au moment marqué, Markos arriva sur le point indiqué avec ses trois cents cinquante Souliotes ; il attendit pendant un quart d'heure l'autre division ; puis il attaqua seul et porta la terreur et la confusion dans les rangs des Turcs qui, n'ayant appréhendé aucune attaque, se dispersèrent et s'enfuirent en combattant assez souvent les amis à la place des ennemis quand il leur arrivait de se servir de leurs armes. Malheureusement les succès de cette nuit ne com-

pensèrent pas la grave perte qu'y fit la Grèce. Dans la mêlée, Markos fut d'abord légèrement blessé à la cuisse, et lorsque, ne faisant pas attention à cette blessure, il continuait à combattre, au moment même où il passa la tête au-dessus d'un mur à hauteur d'homme, derrière lequel il y avait des ennemis, il fut frappé d'une balle au front au-dessus de l'œil droit. D'abord on cacha sa mort; mais, lorsque, à la pointe du jour, les Grecs commencèrent d'opérer leur retraite dans le meilleur ordre, on vit Dousas, emporter sur ses épaules, le cadavre de cette noble victime. Du côté de la montagne, peu de soldats, sous les ordres des Tsavélas, avaient fait leur devoir; la plupart, récalcitrants aux ordres reçus, étaient restés en arrière. Néanmoins, on emmena un butin considérable en armes et en bêtes, de ce combat, dans lequel, chose curieuse, ce n'étaient pas des Grecs et des Turcs, des chrétiens et des musulmans, mais des Souliotes et des Mirdites, des chrétiens albanais qui luttaient avec des gens de la même race[1]. Toute la Grèce, plongée dans un deuil profond, déplora la mort de Markos comme une calamité nationale. On l'enterra avec de grands honneurs à Missolonghi; le misérable gouvernement qui, de son vivant, lui avait montré peu d'estime, lui faisait encore peu d'honneur après sa mort, en répandant, dans ses adieux adressés à Botzaris, un mensonge pompeux et indigne du vaillant héros, en disant que dix mille Turcs étaient tombés dans le combat nocturne de Karpénisi! Son frère Kostas se mit à la tête de son bataillon, qui retourna à Vlachos; les autres Souliotes, sous les ordres des Tsavélas, prirent position sur les hauteurs du mont Kalliakouda où, résolus à défendre l'éparchie de Karpénisi, ils s'accrurent par des renforts jusqu'au nombre

[1] C'est pourquoi un chant populaire disait, par haine contre les catholiques, qu'un Latin avait tué Markos d'un coup de feu.

de deux mille hommes. Le Skodrapacha n'osa pas s'avancer jusqu'à la côte avant d'avoir détruit ce camp, qui occupait une position dont le côté méridional, escarpé et fortifié par la nature, passait pour imprenable, de sorte que les Souliotes trouvaient à peine nécessaire de le couvrir avec cent hommes. Quatre attaques, faites contre le côté du nord, furent repoussées* les unes après les autres; mais, pendant ces combats, quatre cents Turcs audacieux réussirent à pénétrer dans le camp, du côté du sud, et à prendre les Grecs par derrière. Placés entre deux feux, les Souliotes se frayèrent un chemin à travers les ennemis en abandonnant cent cinquante morts, parmi lesquels un Tsavélas et un Kontoyannis.

* 9 septembre.

Siége d'Anatoliko.

Sans trouver d'autres obstacles, le skodrapacha continua alors sa route pendant qu'Omer-Vrione arrivait en même temps à Lépénon en Acarnanie; devant la faible troupe de ce dernier, tous les habitants s'enfuirent dans les montagnes, dans les îles des lacs de Vrachori et de Lézini, ou à Missolonghi et à Anatoliko. Les deux armées turques firent alors leur jonction* sur la rive gauche de l'Achéloos, établirent des communications avec l'escadre turque dans les eaux de Patras et de Naupaktos et s'avancèrent ensuite par les pas du lac de Trichonis (Hydra) et par les défilés de l'Arakynthos (Mont-Zygos) qui forment les dernières fortes défenses des lagunes entre l'Achéloos et l'Evénos (Phidaris). Arrivés sur le bord de la mer, les Turcs occupèrent d'un côté Paliosaltséna à trois lieues d'Anatoliko, et de l'autre Bochori et Galatas, à l'est de Missolonghi, de sorte qu'on était dans le doute si c'était l'une ou bien l'autre des deux villes que les Turcs comptaient attaquer. Il était assez naturel de supposer que, pour réparer l'échec de l'année précédente, les Turcs désireraient enlever le boulevard qui seul leur barrait le passage du détroit. C'est

* Fin septembre.

pourquoi les primats de Missolonghi adressèrent des demandes pressantes au gouvernement pour que celui-ci leur envoyât une flottille avec Mavrokordatos dont le nom sonnait mieux ici que parmi les klephtes du Péloponèse. Cependant, le gouvernement, hostile à Mavrokordatos et brouillé avec les insulaires, restait dans une inaction honteuse et laissait faire les choses. Seulement lorsque, vers la fin de l'année, lord Byron fut attendu à Missolonghi et qu'il entra en correspondance avec Mavrokordatos, qui dirigea toute l'attention du lord anglais, son assistance personnelle et les secours en argent que celui-ci offrait avec une grande libéralité, exclusivement vers cette seule œuvre, qui était la plus urgente, la protection de Missolonghi, alors seulement on arma une petite escadrille qui n'amena Mavrokordatos dans cette dernière ville qu'à un moment où c'eût été peut-être trop tard, si l'attaque des ennemis avait été dirigée contre ce point. Pour reconnaître leur véritable dessein, les habitants d'Anatoliko avaient dressé une embuscade* où ils surprirent une division de la cavalerie turque; ils firent quelques prisonniers et apprirent par eux qu'il s'agissait pour cette fois-ci d'une attaque contre leur ville. L'issue du siége entrepris l'année précédente par les Turcs contre Missolonghi leur avait donné une idée exagérée de la force de cette ville; c'est pourquoi ils voulurent faire, à ce moment, une tentative contre Anatoliko. Cette petite ville, située dans une île de la lagune, était entièrement dépourvue de fortifications et nullement préparée à soutenir un siége; elle n'avait ni eau, ni d'autres provisions et n'était occupée que par cinq cents hommes. Heureusement, la mer était ouverte. La flotte, commandée par Chosrew-Pacha, avait fait, à la vérité, peu de temps auparavant, une apparition dans ces eaux en venant de Patras, mais, trouvant le rivage devant les deux villes

* 16 octobre

dégarni de troupes, elle avait étendu la ligne de ses vaisseaux depuis Naupaktos jusqu'au cap Kandili, elle avait débarqué des troupes, brûlé Bochori, ainsi que Galatas, et dressé un camp. Mais celui-ci avait été détruit par les habitants de Missolonghi et d'Anatoliko, qui avaient rejeté les Turcs sur leurs vaisseaux; la flotte turque, renforcée encore par les Africains jusqu'à faire un total de soixante voiles, mais éparpillée par ce blocus étendu, ne put cependant pas empêcher les petites chaloupes de se glisser partout à travers la ligne de ses vaisseaux. Depuis ce temps, Chosrew avait quitté le golfe où Youssouf-Pacha seul était resté avec une escadre qui pouvait, il est vrai, apporter à l'armée de siége de gros canons et d'autres approvisionnements, mais qui se trouvait dans l'impossibilité d'entrer dans les eaux de ces deux villes. Ainsi les communications entre ces dernières par les lagunes étaient, pendant quelque temps, entièrement ouvertes jusqu'à ce que les Turcs, qui avaient commencé à bombarder Anatoliko* avec trois batteries, en élevassent une quatrième dans un endroit favorable pour empêcher ces arrivages d'approvisionnements. Mais les Grecs, qui avaient là à leur service un ingénieur habile, du nom de Kokkinis, et un artilleur anglais, Martin, et qui reçurent, du métropolitain Ignatios, à Pise, trois canons, dont un de quarante-huit, réduisirent cette batterie au silence. Alors les assiégeants construisirent des bateaux plats afin de pouvoir naviguer dans les eaux peu profondes le long de la côte; mais dès que les Turcs aperçurent seulement quelques vaisseaux grecs, ils brûlèrent eux-mêmes ces petits bateaux et renoncèrent au projet d'empêcher ces communications par mer qui permettaient aux assiégés de s'approvisionner de tout, excepté d'une quantité suffisante d'eau potable. Mais encore un hasard, pareil à un miracle, remédia même à ce manque d'eau, et les chré-

* 17 octobre.

tiens, qui y voyaient une faveur spéciale de la Providence, sentirent renaître leur courage ; une bombe turque tomba dans l'église de l'Archange-Saint-Michel et en ouvrit le sol, d'où jaillit une abondante source d'eau. Tout ce qu'il fallait encore à ce moment, c'était que les assiégés bien approvisionnés fissent naître, à leur tour, la disette dans le camp des ennemis. Les Grecs apprirent que les convois de vivres des Turcs étaient dirigés de Patras sur Bochori, et de là, par terre, par la grande route, devant Anatoliko. Kitsos Tsavélas prit un de ces convois* et en tua ou jeta dans les marais les soldats qui l'escortaient. Ces désastres et l'approche de l'hiver déterminèrent les pachas à lever le siége. Pendant une nuit orageuse, ils s'enfuirent en toute hâte*, comme s'ils avaient à craindre la poursuite la plus redoutable et le même sort que celui qui, l'année précédente, avait frappé l'armée de siége devant Missolonghi. Une partie de l'armée s'en retourna par Vonitsa et l'autre en passant par le Makrynoro. Deux mille assiégeants, enlevés en grande partie par des maladies, avaient péri dans cette entreprise. Les deux mille bombes qu'ils avaient lancées dans la ville n'y avaient fait que peu de mal, et Anatoliko partagea la gloire dont les habitants de Missolonghi s'étaient couverts par leur défense de l'année précédente. La superbe entreprise contre l'Hellade occidentale s'était fondue comme de la neige et avait eu le même résultat que la campagne dans la Grèce orientale. Puisque les vaisseaux turcs circulaient librement dans le golfe de Lépante entre Patras et Corinthe, il avait été facile de se maintenir dans la citadelle imprenable de cette dernière ville. Cependant les renforts que le gouvernement, à plusieurs reprises, avait envoyés à l'armée de blocus sous les ordres de Joannès Notaras, avaient enlevé les magasins turcs situés sur le bord de la mer ; ils avaient, en même temps, occupé Ra-

* 29 novembre

* 12 décembre.

chia, dans le but de prévenir le débarquement d'autres provisions, et Lonkos, afin d'empêcher les sorties des assiégés. De cette manière, et après quelques mois de disette, les Turcs se virent obligés à entamer des négociations; le gouvernement grec y envoya, dans ce but, des délégués parmi lesquels Kolokotronis devait nécessairement se trouver. Grâce à la loyauté de Nikitas, on exécuta cette fois-ci fidèlement les conditions de la capitulation, et on transporta la garnison, avec ses armes et ses vêtements, à Salonique.

La flotte grecque. Chosrew-Pacha, inactif et maladroit en mer, comme le sont tous les Turcs, s'était tiré de son expédition maritime avec moins de pertes, mais encore avec moins d'avantages que son prédécesseur de la campagne de l'année
* 6 septembre. précédente. En quittant* la station à l'ouest où il était resté pendant deux mois, il y avait laissé Youssouf-Pacha avec trois frégates et douze bâtiments plus petits qui n'a-
* décembre. vaient plus beaucoup géné les Grecs à Anatoliko. Dès que* la flotte d'Hydra et de Spetzia, amenée par Mavrokordatos au secours des villes dans les lagunes, apparut dans ces eaux, Youssouf se retira à l'intérieur des petites Dardanelles (golfe de Lépante). Les vaisseaux grecs ne trouvèrent plus rien à faire après avoir arrêté un brick turc, destiné à porter la somme de 500,000 piastres de Prévéza à Patras; les Grecs échouèrent le vaisseau turc sur les rochers d'Ithaque et en massacrèrent l'équipage sur le sol de cette île dont ils violèrent la neutralité; ensuite les Hydriotes partirent avec l'argent, après avoir eu avec les Spetziotes une querelle qui avait failli dégénérer en lutte armée. Si les exploits de la flotte, pendant la campagne de cette année, n'avaient pas été dignes de louanges, la flotte grecque aussi n'était parvenue que bien tard à montrer un peu d'activité ; à l'exception des Psariotes, dont la petite

flotte pouvait être plus facilement entretenue par les razzias productives dans l'Asie-Mineure, les insulaires avaient été forcés, par le manque d'argent, à rester pendant tout l'été dans leurs ports. Les ressources des primats étaient près d'être épuisées. L'honneur de la puissance maritime ne tenait pas tant au cœur à un Kolokotronis et à son gouvernement klephte que l'année précédente à Mavrokordatos. Ce ne fut que fort tard, lorsqu'on annonça le retour de Chosrew de Patras, que les Grecs semblèrent avoir quelque honte de leur inaction : le gouvernement réunit alors un peu d'argent afin de pouvoir opposer une escadre à l'amiral turc, lorsqu'il parut dans la mer Égée. Quelques-unes des îles, qui n'étaient pas préparées à se défendre, envoyèrent des messages pour attester leur fidélité à Chosrew lorsqu'il passait devant elles. Tinos, au contraire, fit la fière. « Ce sont des enfants, laissez-les jouer ! » dit l'amiral à ses officiers qui auraient voulu châtier cette île. Lorsque la flotte parut devant Paros, les Psariotes, qui étaient les plus prompts entre les marins grecs, se montrèrent les premiers; Chosrew s'enfuit devant eux à Mitylène. La flotte grecque réunie et forte de quarante-six voiles, commandée par Miaoulis, alla l'y chercher*. Une tempête la dispersa* et poussa le lendemain le vaisseau amiral avec trois autres bâtiments au milieu de la flotte turque, d'où ils ne s'échappèrent à grande peine qu'après un combat de quatre heures et après avoir subi de grandes pertes. Les Turcs dirigèrent alors leur course vers le golfe de Volo, où leur apparition détermina les Trikériotes à se rendre à Réchid-Pacha*. Tout à coup, les Grecs parurent, à leur tour, dans le golfe; ils chassèrent l'avant-garde de la flotte turque jusqu'à Artémision et expédièrent deux brûlots contre elle, mais sans obtenir de résultat. Chosrew, craignant les brûlots, essaya de se sauver en se tenant aussi

* 20 septembre.

* 26 septembre.

* p. 587.

loin que possible des vaisseaux grecs et en passant par le détroit entre les rochers de Pondikonisi et d'Artémision. Il entra dans l'Hellespont et n'eut pas honte de conduire à Constantinople, comme ses trophées, quinze petits navires qu'il avait ramassés çà et là. Lorsque les Grecs aussi partirent de Skiathos, ils firent encore une heureuse capture à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Dans le canal d'Oréos (Histiaia), ils rencontrèrent dix vaisseaux de guerre commandés par le pacha de Salonique et ayant à leur bord des prisonniers d'Eubée. Les Turcs prirent les Grecs d'abord pour des compatriotes et se dirigèrent sur eux sans crainte : mais, s'étant aperçus de leur erreur, ils échouèrent leurs navires sur la côte. Une corvette et quatre bricks furent pris sans qu'ils fissent résistance, une goëlette fut incendiée par son équipage, tandis que les autres vaisseaux s'échappèrent à Hagia-Marina.

La guerre civile dans le Péloponèse.

Les secours que l'Hellade occidentale avait reçus du gouvernement se bornaient à l'arrivée tardive de la petite escadrille et à trois cents hommes de troupes que Lontos avait envoyés au moment de l'invasion de Moustapha et qui avaient pris part au combat dans les retranchements sur le Kalliakouda. Cette négligence avait pour cause la durée et l'accroissement des troubles intérieurs dans le Péloponèse. Pour tenir ouvertes les routes conduisant dans l'Hellade occidentale, il aurait fallu établir un blocus rigoureux autour de Patras, comme le gouvernement en avait eu le projet. Mais comme il avait donné le commandement en chef à Giatrakos et non pas à Kolokotronis, les partisans du vieux klephte, les Délyannis, les Sissinis et autres n'y vinrent pas, tandis que le chef lui-même fit tout pour dissoudre le camp entièrement. De cette façon, les ennemis n'y avaient pas été molestés et les villes de l'Hellade occidentale étaient restées sans secours, tandis que, dans l'in-

térieur de la péninsule, les dissensions produisirent des luttes ouvertes de tribu à tribu. L'influence de Kolokotronis commençait à s'affaiblir de plus en plus au milieu de ces querelles. Son abandon du service purement militaire pour se consacrer aussi à la politique lui fit perdre beaucoup de ses anciens amis. Comme cela était arrivé déjà auparavant à Mavrokordatos et comme cela allait arriver plus tard à Odyssevs, cette double occupation lui enleva l'énergie nécessaire pour bien s'acquitter de chacune d'elles, et la paresse et l'inaction auxquelles il s'abandonna, pendant cette année-là, effacèrent, dans l'opinion publique, tout ce qu'il avait fait de méritoire l'année précédente. De toutes les provinces du Péloponèse, l'Arcadie était, pour ainsi dire, la seule où son autorité ne reçût aucune atteinte. Pétrobey, qui, dans la sphère du gouvernement se mettait ordinairement de son côté, était pourtant trop en opposition avec lui par la force même des choses pour que le Maïna eût pu se confier entièrement à Kolokotronis. Lorsque la rupture entre les partis se déclara plus ouvertement, Mourtsinos lui-même à Skardamoula, ancien rival de Pétrobey et jusqu'alors fidèle compagnon de Kolokotronis, se déclara pour le gouvernement légal. Les hommes de l'Argolide et de l'Elide conservaient plutôt la neutralité, excepté Sissinis qui restait fidèle à Kolokotronis. L'Achaïe se trouvait entièrement entre les mains du parti civil, « des Andréas » (Zaïmis et Lontos), des Notaras et d'autres; les insulaires étaient les adversaires les plus décidés de Kolokotronis. L'assemblée législative, qui, continuant à siéger à Argos, se méfiait de tous les membres du gouvernement, à l'exception du seul Zaïmis, se mit de plus en plus en opposition avec Kolokotronis, qui se trouva par là même déterminé à refuser formellement la vice-présidence du gouvernement, sans vouloir, pour cela, renon-

cer à son action politique. Il était impossible que la tension provoquée par cet état de choses durât plus longtemps. Dans les éparchies, les partis arrivèrent à une rupture ouverte. Sissinis s'opposa, les armes à la main, aux deux Andréas qui voulaient entraîner l'Elide dans leur ligue achéenne. Le gouvernement envoya contre eux des troupes sous les ordres de Kolokotronis et de Plapoutas, de sorte que la guerre civile semblait avoir éclaté déjà. Heureusement, ceux qui s'étaient armés contre Sissinis, étaient divisés entre eux et s'étaient retirés; les Zaïmis étaient allés à Kalavryta et Lontos s'était rendu à Vostitsa. En effet, on vit bientôt que les gens du peuple, ne s'intéressant nullement aux intrigues de leurs notables, hommes ambitieux, avaient aussi peu envie de s'entre-déchirer pour ceux-ci qu'ils y avaient peu d'intérêt, de sorte que les rencontres hostiles se passaient d'ordinaire très-pacifiquement et sans qu'il y eût de sang versé; souvent même elles se changeaient en querelles particulières au sein des partis, renversant d'une manière inattendue toutes les combinaisons des chefs. Ainsi, au moment même où Plapoutas partit pour porter secours à Sissinis, un grand nombre d'éparchiotes s'était réuni à une foire à Dimitsana, où un des Délyannis fut blessé dans une querelle. Aussitôt ses parents tuèrent d'un coup de feu le coupable, un des compagnons de Plapoutas; ils coupèrent les cheveux à sa femme et allèrent assiéger Paloumpa, la résidence de la famille de Plapoutas; celui-ci s'en revint immédiatement de son expédition contre Zaïmis et rencontra les assiégeants près d'Akovi. Consterné de cette querelle soudaine entre deux familles appartenant au parti du gouvernement, Kolokotronis, allié depuis peu de temps à la famille des Délyannis, accourut à Cariténa pour aplanir ce différend et Métaxas aussi s'y rendit sur l'invitation et avec

le consentement de l'autorité suprême. En éloignant ces deux hommes, le gouvernement réduisit le nombre de ses membres présents au siége du pouvoir suprême à deux (Mavromichalis et Sotiris Charalampis), et comme, contrairement à la loi qui demandait la présence de trois membres, il continua à faire des actes officiels, l'assemblée législative saisit cette occasion pour destituer Métaxas* et pour nommer Kolettis à sa place. Les deux membres du gouvernement, que l'assemblée législative n'avait pas destitués bien qu'ils eussent été aussi cause de l'éloignement de Métaxas, saisirent alors le même prétexte que l'assemblée législative avait fait valoir contre le pouvoir exécutif, pour s'en servir contre elle : ils la déclarèrent illégale parce qu'elle n'était plus en nombre complet et qu'elle ne comptait plus les deux tiers de ses membres dont la présence était requise par la loi, nombre sur lequel on n'avait cependant jamais insisté. En outre, ils ne considéraient Métaxas nullement comme relevé de ses fonctions et ne reçurent pas non plus Kolettis au milieu d'eux ; ils opposèrent un coup d'État à l'autre et envoyèrent* Panos Kolokotronis, Nikitas et autres à Argos pour dissoudre l'assemblée et pour arrêter les principaux coupables. Ceux-ci pénétrèrent avec deux cents hommes dans la salle des séances ; ils dispersèrent les députés, pillèrent leurs demeures et enlevèrent les archives. Mais comme ils étaient assez aveugles pour ne rien faire, afin d'empêcher une nouvelle réunion des représentants, ces derniers s'échappèrent secrètement par terre et par mer à Kranidi, où ils se trouvaient dans le voisinage des îles qui étaient les amis de leur cause, et même les archives furent habilement enlevées à Nikitas par son propre beau-frère Zacharopoulos et restituées à l'assemblée. Les insulaires accueillirent avec joie la proclamation* de l'assemblée

* 7 décembre.

* 10 décembre.

* du 15 décembre

dans laquelle les députés publièrent les motifs qui les avaient portés à transférer ainsi le siége de leurs réunions, et les invitèrent par des lettres[1] à destituer aussi les autres membres du gouvernement. Ceci eut lieu*; alors les quelques membres de l'assemblée qui étaient restés fidèles au gouvernement se séparèrent au nombre d'environ quinze et se rendirent au siége de l'ancien gouvernement, à Nauplie. En même temps, l'assemblée législative institua un gouvernement composé d'hommes partageant les mêmes opinions; le président était Géorgios Kontouriotis, les autres membres étaient Botassis (un second insulaire de Spetzia), Nikolaos Lontos et Kolettis; Zaïmis lui-même, le seul des membres de l'ancien gouvernement qu'on eût conservé, fut encore remplacé plus tard par Spiliotakis, parce qu'on croyait pouvoir se servir de lui plus utilement en dehors du gouvernement. Celles des éparchies dont les représentants avaient été éliminés furent invitées à faire de nouvelles élections. L'ancien gouvernement, à Nauplie, prescrivit, de son côté, de nouvelles élections pour une autre assemblée nationale, et transféra son siége à Tripolitza.

* 18 janvier 1824.

Victoire du parti civil.

De cette manière, il y avait dès lors deux gouvernements rivaux, dont l'un siégeait à Kranidi et l'autre à Tripolitza, et qui se reprochaient l'un à l'autre d'être illégal; les hommes du parti civil appelaient leurs adversaires des klephtes, ce qui était devenu alors un terme d'insulte, tandis que ceux du parti militaire, en reprenant leur ancien rôle odieux de kodchabachis, désignaient leurs opposants par le nom de phanariotes; mais le nom de rebelles (ἀντάρται) resta au parti militaire. L'assemblée nationale et le nouveau gouvernement avaient de leur côté les insulaires et, par conséquent, la flotte, la seule chose

[1] Trikoupis, t. III, p. 377.

qui pût assurer la puissance en Grèce. Mais ce qui leur donna une base plus solide, ce fut la perspective d'un emprunt, au sujet duquel on avait négocié déjà depuis quelque temps en Angleterre, et qui, s'il réussissait, devait nécessairement être le partage du gouvernement civil, ami de l'ordre, comme il devait aussi lui assurer même la supériorité militaire sur le parti opposé. La Grèce continentale restait indifférente au milieu de ces dissensions parmi les Moréotes; le peuple dans l'Hellade occidentale, subissant l'influence de Mavrokordatos, se rangeait, du reste, plutôt du côté du gouvernement légal; la presse de Missolonghi et d'Hydra, dont l'existence date de cette époque, se prononçait dans le même sens, ainsi que le grand nombre, ceux qui possédaient, les hommes de talent, de même que les écrivains et les coryphées de l'opinion publique qui avaient reçu de l'instruction. De l'autre côté, Kolokotronis n'avait pour lui que les armes de quelques partisans d'une fidélité douteuse et l'assistance d'un rival également douteux, de Pétrobey qui, contre la nature des choses, avait quitté le parti civil pour se mettre de son côté. Outre les forteresses de Nauplie et d'Acrocorinthe, qui étaient entre les mains de ses partisans, il avait essayé d'obtenir encore, par corruption, Monemvasia, mais il n'y avait pas réussi. Il avait demandé à Ypsilantis, qui vivait alors dans la retraite à Tripolitza, d'essayer de tenter une médiation; mais la fusion, que celui-ci proposa* à Kranidi, fut rejetée. L'ancien gouvernement n'était plus en sûreté dans son siége même, à Tripolitza; une confrérie secrète, composée en majeure partie d'artisans, essaya même, bien que sans succès, de se soulever contre lui. Sur ces entrefaites, les hommes de Kranidi attaquèrent leurs adversaires au sein même de leur pouvoir; ils proclamèrent Nauplie le siége du gouvernement,

* Fin de février.

* 18 mars. et se transportèrent par mer * au village des Moulins (Myloi), dont ils attaquèrent la garnison à coups de canon; puis ils engagèrent Panos Kolokotronis à leur rendre la ville et la forteresse. Sur son refus, ils le déclarèrent traître envers la patrie, ils le bloquèrent dans le fort avec sa belle-mère, Bobolina, et avec Métaxas; ils occupèrent
* 5 avril. Argos et obtinrent * la reddition d'Acrocorinthe, dont le commandant Chéliotis était tourmenté par ses gens, à cause de leur solde arriérée; puis ils firent marcher leurs troupes sur Tripolitza. Kolokotronis et ses fidèles, avec environ mille hommes, s'y étaient postés dans la ville et autour d'elle; trois mille hommes, sous les ordres de Lontos, de Zaïmis, de Notaras, de Giatrakos et de Képhalas,
* 13 avril. marchèrent contre eux; ils occupèrent les faubourgs * et commencèrent à en venir aux mains avec Grivas. Les rebelles reçurent, par Pétrobey et par Plapoutas, des renforts consistant en mille Arcadiens; à la première rencontre, après leur arrivée, on craignit généralement qu'il n'y eût une grande effusion de sang; mais il ne tomba qu'un seul homme; les gens de la suite des capitaines, aux yeux desquels les querelles de leurs chefs ne valaient pas une seule goutte de sang, profitèrent tout simplement de cette bataille entre citoyens pour s'amuser à décharger leurs fusils. Dans le camp même de Tripolitza, Kolokotronis et Pétrobey n'étaient pas très-unis non plus; c'est
* 17 avril. pourquoi on en vint bientôt aux négociations *, par suite desquelles on permit aux rebelles de partir sans les molester. A ce moment, la nouvelle se répandit qu'un premier paiement de 40,000 livres sterling de l'emprunt, qui avait été effectivement réalisé à Londres, était déjà ar-
* 24 avril. rivé à Zante *. Kolokotronis, calculateur clairvoyant dans ces sortes d'affaires, comprit aussitôt clairement que lui et son parti seraient perdus, s'il ne s'emparait pas violem-

ment et promptement de tout le gouvernement, avant que cette somme d'argent tombât entre les mains de ses ennemis. C'est pourquoi il combina promptement toute une série de mesures habilement conçues, qu'il se mît à exécuter avec la rapidité énergique qui lui était particulière. Arrivé à Cariténa avec quinze hommes seulement, il y renforça sa troupe si rapidement et à un tel point qu'il put aussitôt marcher de nouveau sur Tripolitza, afin d'assiéger ceux qui, il n'y avait que quelques jours, l'avaient enfermé lui-même. Pétrobey devait marcher vers le sud, pour occuper, si c'était possible, Kalamata; Gennaios Kolokotronis et Plapoutas reçurent l'ordre d'aller au secours de Nauplie, qui était bloquée. Chemin faisant, tous les deux firent d'abord cent cinquante prisonniers, dont ils s'emparèrent par un coup de main à Kandyla; puis ils opérèrent leur jonction avec Nikitas, et arrivèrent à Koutsopodi *, où ils rencontrèrent Hadschi-Christos, que le gouvernement avait envoyé contre eux avec un corps de troupes bulgares attirées en Grèce par leur haine contre les Turcs et par leur humeur aventureuse. Alors on se battait pendant plusieurs jours à Koutsopodi, près de Dalamanara (Genesion) et de Tirynthis, en se livrant à des combats continuels, combinés presque toujours avec des sorties que faisaient les assiégés à Nauplie. Dans les environs de Tirynthis, Hadschi-Christos se trouva une fois serré de très-près; mais, renforcé ensuite par cinquante hommes sous les ordres du vaillant Makriyannis, il mit en fuite les rebelles; afin d'arrêter ses gens, le valeureux Nikitas se jeta à terre en jurant qu'il y mourrait, mais il fut abandonné par ses soldats, et dut les suivre, afin de ne pas être pris par Makriyannis. Même dans une rencontre aussi sérieuse de deux hommes également braves et également entêtés, on se ménageait d'une manière visible, de sorte

* 20 mai.

que, des deux côtés, il n'y eut que vingt-huit morts. Dans une nouvelle sortie, Panos Kolokotronis réussit * à rejoindre son frère Gennaios, puis on fixa le lendemain pour une nouvelle attaque qu'on voulait exécuter en commun. Les deux Kolokotronis devaient faire une nouvelle sortie, et Nikitas devait surprendre l'assemblée législative à Argos, pendant que trois cents Tzakones s'approcheraient des moulins en passant le long du golfe. Mais ce projet bien conçu fut mal exécuté. Des coups de mitraille lancés par un brick de la flotte de Miaoulis contre les Tzakones, forcèrent ceux-ci à se retirer tout effrayés dans un vieux château sur le Pontinos, où Hadschi-Christos les força à se rendre; Nikitas aussi, dans sa tentative contre Argos, fut mis en fuite par Makriyannis. Kolokotronis désespéra alors de sa cause. Il demanda une entrevue aux deux Andréas, qui vinrent à Tripolitza *. De peur de se mettre trop dans la dépendance des insulaires, et afin de ne pas se brouiller entièrement avec lui, ces Achéens lui firent les conditions les moins rigoureuses. On paya 25,000 piastres pour ses gens à Panos, qui, en revanche, livra Nauplie *. Les rebelles déposèrent partout les armes, et tous les jours on adressa des demandes de grâce au gouvernement, qui proclama une amnistie générale *.

* 23 mai.

* 3 juin.

* 19 juin.

* 14 juillet.

Coup d'œil rétrospectif.

Si l'on jette un regard sur la position des deux parties belligérantes vers la fin de la troisième année de la révolution, on ne voudra guère accuser de sophisme les diplomates russes, quand ils affirmaient, à ce moment, que la Porte était déjà alors arrivée au bout de ses ressources. Pendant tout le temps qu'avait duré cette insurrection, disposant de si faibles moyens, le gouvernement turc n'avait pu rien faire contre elle, soit qu'il eût d'abord essayé de la violence et de la cruauté, soit qu'il eût eu recours ensuite aux moyens plus doux des négociations, des bonnes

paroles et de l'amnistie. Son épuisement touchait à l'impuissance. Pendant le cours de ces années, ses finances étaient tombées dans une ruine de plus en plus profonde. Pour leur venir en aide, et comme on ne pouvait, par aucun moyen, déterminer le sultan à créer un papier-monnaie, on s'était de plus en plus abandonné aux anciens errements de l'abaissement du titre des monnaies. Déjà avant le commencement de l'insurrection*, on avait fait frapper des pièces de quatre piastres en or, qui n'en valaient pas la moitié; plus tard, un autre arrêté du gouvernement ordonna* la fabrication de nouvelles pièces en or de 10, de 5 et de 2 piastres 1/2, qui étaient tellement falsifiées qu'on calcula à 68 pour 100 le profit que ce changement du titre avait produit, et, peu de temps après, le crieur public annonça encore que les nouvelles pièces de 10 piastres en devaient valoir 12. A la même époque, on publia un firman ordonnant la remise de toute l'argenterie contre une compensation arbitraire, mesure qu'on exécuta avec une grande rigueur. Outre l'argent, qui manquait, les hommes capables de servir dans la flotte faisaient complétement défaut; dans les armées de terre, on ne pouvait jamais compter, avec une entière confiance, sur les Albanais, qui traversaient les plans de campagne des Turcs, quand ils le pouvaient, afin de traîner la guerre en longueur, et, par suite du découragement du peuple, de la disposition des janissaires et de la diminution des impôts, on ne pouvait pas songer à de trop fortes levées de troupes dans aucune des provinces exclusivement ottomanes. Les observateurs les plus clairvoyants, tels que Leake, prédirent que, pour la nouvelle campagne de 1824, la Porte ne pourrait réunir dix mille hommes sur aucun des trois points principaux des opérations militaires, ni dans l'Hellade orientale, ni dans l'Hellade occidentale, ni

* Commencement de 1821.

* Automne de 1822.



en Morée. Cependant on sentit qu'il était indispensable de faire, pour cette quatrième campagne, un suprême effort, puisque, dans le cas où la fin de celle-ci serait aussi stérile que l'avaient été les campagnes précédentes, on osait à peine songer à une cinquième à venir, par la crainte d'une réaction parmi les Osmanlis, réaction dont les dangers auraient de beaucoup dépassé ceux qu'offrait la révolution grecque. On manquait, en outre, d'officiers de marine capables et de chefs militaires d'une valeur éprouvée. Le pacha de Skodra, l'ami des chrétiens, et dont les meilleures troupes étaient composées de chrétiens, homme que les Albanais considéraient alors comme le chef de leur race, était un allié indispensable, mais redouté et soupçonné. Quant à Omer-Vrione, le pacha de Janina, on pouvait savoir qu'il n'aimait pas à s'éloigner beaucoup de sa résidence, parce qu'il craignait la Porte et son rival Moustapha de Skodra, qui menaçait ses possessions dans l'Albanie centrale, et parce qu'il se méfiait des chefs albanais, qui autrefois s'étaient unis aux Grecs pour soutenir Ali. Dans cette disette extrême de ressources, d'hommes, de serviteurs intelligents et fidèles parmi ses officiers supérieurs, la Porte se trouva, déjà à ce moment, réduite à la dure nécessité de se décider à demander des secours extraordinaires au plus puissant de ses vassaux, au plus redoutable de tous ses alliés dangereux, et à offrir au vice-roi d'Égypte le commandement suprême des troupes de terre et de mer. Son kapou-kiaya (agent) à Constantinople, Nedjib-Effendi, fut envoyé * avec cette mission secrète au Caire, où le vice-roi le reçut * avec grande pompe, avec une curiosité et une ambition toutes joyeuses. Mais *quels* étaient les secours que les Grecs, delaissés de tout le monde, avaient à chercher, de leur côté, eux qui, après avoir espéré en vain que les chrétiens s'armeraient

* Commencement de 1824.
* 17 mars.

pour une nouvelle croisade, n'avaient trouvé qu'une neutralité équivoque, qui les abandonnait à leurs propres efforts? Leurs faibles ressources étaient aussi complétement épuisées à ce moment-là. Ils n'avaient pas les moyens de prendre régulièrement à leur service les hommes armés des campagnes, ils n'avaient pas les moyens de payer une solde régulière à la marine qui, l'anarchie durant toujours, devait nécessairement dégénérer en une bande de pirates sans discipline. Ils avaient autant à se méfier de la fidélité, de la fermeté et du désintéressement de leurs capitaines, que la Porte pouvait peu compter sur ses vassaux. Ils étaient engagés, au sein du Péloponèse, dans une guerre civile qui menaçait de les détourner entièrement de la cause commune de la patrie et de leur enlever, en même temps, les sympathies du monde européen: et cela au moment même où leur dernier espoir semblait dépendre de ce qu'il se formât au milieu d'eux un état de choses justifiant une intervention en faveur de leur indépendance et la reconnaissance de leur existence politique, provoquant les sympathies des individus et des masses, et les élevant à un tel degré qu'elles pourraient pousser à des démarches médiatrices même les gouvernements des nations de l'Europe les moins intéressées dans la question. Mais, par bonheur, ces dissensions intestines n'arrivèrent pas à un tel point qu'elles pussent changer en antipathies les sympathies de l'Occident, qui s'étaient de plus en plus développées, par suite des atrocités toujours renouvelées par les Turcs. L'humeur querelleuse des Grecs, étroitement liée à leurs meilleures qualités, à leur activité, à leur esprit et à leur besoin d'agir avec indépendance, trouvait son antidote dans ces facultés mêmes. Le but mesquin d'un pouvoir passager et partagé sur un petit territoire, pomme de discorde pour les chefs de partis,

ne nourrissait cependant pas en Grèce des ambitions assez fortes, pour que les chefs eussent pu exploiter la cause de l'insurrection dans un intérêt entièrement personnel. Les velléités napoléoniennes de tant de chefs de l'Amérique du Sud ou de tant de pachas turcs ne pouvaient pas facilement naître et trouver un terrain favorable dans l'organisation démocratique de ces petites communes formées par des tribus, et l'heureux instinct des masses formait un contre-poids aux querelles communes des capitaines, divisés entre eux. De la sorte, ces dissensions intestines, quelque fâcheuses qu'elles fussent, eurent cependant le résultat bien rare de donner, malgré l'anarchie dans les affaires et dans l'époque, malgré l'absence de tout danger pressant du dehors, la victoire au parti civil sur les klephtes, aux autorités légales sur les rebelles, aux hommes de l'ordre sur les fauteurs de troubles, et à l'intelligence et à la conscience, quelque peu qu'il en restât, sur la force brutale. De cette manière, il fut possible qu'il se formât des liens non-seulement de sympathies vagues, mais d'intérêts matériels entre l'Occident et ce jeune parvenu dans la famille des peuples de l'Europe; il fut possible que la Grèce acquît des auxiliaires au moment où la Porte engagea son allié d'Égypte à son service; les auxiliaires de la Grèce étaient des secours matériels et moraux qu'elle trouva chez les hommes d'opinion libérale et humanitaire en Europe, tandis que la Porte, s'humiliant ignominieusement devant un vassal, appela au secours contre ses rayas un pouvoir despotique de l'Orient d'une séve nouvelle et d'une force toute vivace. La catastrophe de toute l'insurrection, le point culminant du malheur des Grecs, le point qui marque le commencement de leur délivrance et en même temps le noyau et le foyer idéal de leur révolution et de leur régénération se trouve dans cette nouvelle con-

dition à deux faces : la question de savoir si la Grèce devait appartenir à l'Occident ou bien à l'Orient, à l'Orient gréco-chrétien ou à celui de l'islamisme, s'y trouvait résolue. Si l'expédition auxiliaire faite par l'Egypte eût conduit la Porte tranquillement à la victoire et qu'elle eût donné au vice-roi la Crète et la Morée comme récompense de sa victoire, cette grande puissance parmi les Barbaresques de l'Afrique se serait ajoutée encore à la barbarie asiatique des Osmanlis, pour s'étendre en Europe sur le pays et sur le peuple des Grecs; l'Orient aurait célébré un nouveau triomphe, la chrétienté aurait subi une nouvelle honte. Mais ce résultat aurait été pourtant trop en contradiction avec tout le génie de l'époque. Ces craintes donnèrent plus d'énergie aux sympathies de l'Occident pour ce peuple menacé d'anéantissement, et resserrèrent plus étroitement les liens entre l'Europe et la Grèce; ces appréhensions finirent même par entraîner les gouvernements, et les amenèrent du silence à la parole, et de la parole à l'action. Notre première tâche sera donc de jeter nos regards sur ces auxiliaires des deux parties belligérantes, sur les philhellènes et sur les Egyptiens.

FIN DU TOME PREMIER.



TABLE DES MATIÈRES.

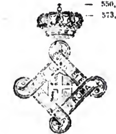
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.



CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page	31,	ligne	23,	lisez :	(1699), paix qui...
—	33,	—	5,	— :	Noire, flotte qui...
—	49,	—	21,	— :	se montrèrent...
—	53,	—	15,	— :	1798.
—	62,	—	1,	— :	kiaya..
—	63,	—	29,	— :	Dérayeh.
—	63,	—	30,	— :	Nedjid... (De même p. 65, l. 11.)
—	67,	—	note,	— :	Περῥαιβοῦ.
—	69,	—	5,	— :	Géorgios... (Lisez de même où ces noms reviennent: Konstantinos (p. 79, etc.), Alexandros (p. 79, etc.), Dimitrios (p. 299, etc.), Grégorios (p. 151, 152), Ignatios (p. 150, 322), Nikolaos.)
—	88,	—	17,	— :	Perrhaivós... (Suivant la prononciation grecque.)
—	95,	—	17,	— :	Karadjas... (De même p. 250.)
—	95,	—	17,	— .	Mourouzis... (De même p. 96, 99, 104.)
—	100,	—	21,	— :	village devint...
—	101,	—	2,	— :	νοικοκυραῖοι (De même p. 233.)
—	104,	—	17,	— :	Zossimas... l. 26, en marge : 1804.
—	106,	—	22,	— :	Ἑρμῆς.
—	112,	—	26,	— :	lutte pour laquelle...
—	135,	—	16,	— :	aspres... l. 19, les empêchaient...
—	149,	—	6,	— :	Géorgios Levendis... (De même p. 151, 170.)
—	149,	—	28,	— :	Wonitza... (De même p. 150.)
—	150,	—	6,	— :	Géorgakis l'Olympien... (De même p. 174, 180, 195, 201, 208, 210. Géorgakis est la forme diminutive de Géorgios.)
—	151,	—	23 sq.,	— :	Alexandros Mavrokordatos avait appris la formation de l'hétairie déjà en 1817, lorsqu'il était encore à Boukharest, et bien avant que Tzakalow vint le trouver à Pise (1819). Kapodistrias même, en passant (1818) à Kichenef, lui parla des projets qu'il avait conçus pour le relèvement de la nation hellénique.
—	152,	—	16,	— :	Délyannis... (De même p. 226, 229.)
—	160,	—	19,	— :	Androutsos... l. 33, Béhlewan... (De même p. 162.)
—	196,	—	20,	— :	Kallimachis... (De même p. 261.)
—	207,	—	7 sq.,	— :	Cet Ionien, le comte Kapodistrias, était un aventurier qui s'était donné ce nom, bien qu'il n'y eût entre lui et le véritable comte K. aucun rapport de parenté. Cf. Gordon-Zinkeisen. — M page, l. 26, lisez : hoplarques...
—	216,	—	26,	— :	gouvernement de la Morée...
		—	33,	— :	Anagnostaras... (De même [illegible]

Page	225,	ligne	20,	*lisez* :	rocher en forme... l. 28 : Hagios-Athanssios...
—	227,	—	30,	— :	Beïzadé... l. 31 · s'enfuir à Hagios-Joannès.
—	228,	—	20,	— :	Kyriakoulis M....
—	229,	—	9,	— :	Charalampis... (De même p. 301, 317.)
—	232,	—	17 sq.,	— :	Nikitas a reçu le surnom de : Mangeur-de-Turcs, après la bataille de Dervenaki (p. 409).
—	238,	—	29,	— :	Hagios-Elias...
—	239,	—	14,	— :	Dyovouniotis... (De même p. 240, 241.) l. 21 : Koutoyannis...
—	241,	—	12,	— :	choisit pour m'enlever!
—	252,	—	15,	— :	archevêques... (De même p. 261.) — l. 18 : Théodoros Rhizos... l. 32 : Benderli-Ali-Pacha... (De même p. 255, 259.)
—	259,	—	2,	— :	Danésis... (De même l. 11 et p. 274.) l. 15 : mosquée, sitnée à Baktché-Kapl...
—	278,	—	3,	— :	Le bâtiment en question était un vaisseau de ligne. (De même l. 29 et p. 281.)
—	278,	—	28,	— :	8 juin...
—	283,	—	33,	— :	crimes à Chora, chef-lieu de l'île...
—	284,	—	19,	— :	pachas de Chania (la Canée, l'ancienne Kydonia), de Rhethymnon (Retimo) et... (De même p. 285, etc.)
—	299,	—	5,	— :	Baïram-Pacha... (De même p. 311.)
—	300,	—	21,	— :	Valtetzi...
—	306,	—	33,	— :	négociateurs ne purent...
—	324,	—	27,	— :	Petit, replet, timide de...
—	326,	—	18,	— :	et des capitaines...
—	344,	—	17,	— :	p. 227.
—	419,	—	2,	— :	Avarikos... (Navariko, 'v ἀυαρίκῳ, est une autre forme du même nom.)
—	461,	—	23,	— :	la paix, la résolution de prendre...
—	469,	—	22,	— :	par conséquent, quant à la question...
—	491,	—	29,	— :	l'attitude de l'Autriche... l. 32 : à nous occuper maintenant des...
—	515,	—	15,	— :	Stourdza-Logothétis... et Gligori (Grégoire) Ghikas...
—	518,	—	13,	— :	national et plus...
—	522,	—	18,	— :	si bien arrêtée, qu'on...
—	550,	—	12,	— :	ne pouvaient alors... l. 14 : n'en offraient...
—	573,	—	8,	— :	pas encore tout de suite...



L5812 Paris. — Typographie de RENOU et MAULDE, rue de Rivoli, 144.

EXTRAIT DU CATALOGUE D'AUGUSTE DURAND

ARTAUD, inspecteur général des études, vice-recteur de l'Académie de Paris. **Fragments pour servir à l'Histoire de la Comédie antique** (Épicharme, Ménandre, Plaute). 1863, 1 vol in-8°.......... 5 fr. »

AUBÉ (B.), docteur ès-lettres, professeur suppléant de philosophie à la Faculté des lettres de Douai. **Essai de critique religieuse. — De l'apologétique chrétienne au 11e siècle. — Saint Justin**, philosophe et martyr. 1861, in-8° ..... 6 fr. »

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.), membre de l'Institut. **La Morale d'Aristote** (morale à Nicomaque, grande morale, et morale à Eudème), traduite en français avec notes perpétuelles. 1856, 3 vol. grand in-8°.......... 24 fr. »

— **La Poétique d'Aristote**, traduite en français et accompagnée de notes perpétuelles. 1858, grand in-8°.......... 5 fr. »

— **Physique d'Aristote, ou leçons sur les principes généraux de la nature**, traduite en français pour la première fois et accompagnée d'une paraphrase et de notes perpétuelles. 1862, 2 beaux vol. grand in-8°.......... 20 fr. »

— **Météorologie d'Aristote**, trad. en français pour la première fois et accompagnée de notes perpétuelles, avec le petit traité apocryphe *Du Monde*. 1863, gr. in-8°. 10 fr. »

BONAFOUS (N.-A.), professeur à la Faculté des lettres d'Aix. **La Rhétorique d'Aristote**, traduite en français, avec le texte en regard, et suivie de notes philologiques et littéraires. 1856, in-8° .... 7 fr. »

BRÉAL (MICHEL), docteur ès-lettres, ancien élève de l'École normale, etc. **Hercule et Cacus**, étude de mythologie comparée. 1863, in-8°.......... 3 fr. »

CHAIGNET (A.-Ed.), professeur de seconde au prytanée impérial militaire de la Flèche. **Les principes de la science du beau.** 1860, 1 fort vol. in-8°....... 7 fr. 50

Ouvrage honoré d'une mention par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

— **De la psychologie de Platon.** 1863, 1 vol. in-8°.......... 5 fr. »

DESDEVISES DU DEZERT (TH.), doct. ès-lettres, agrégé d'histoire, etc. **Géographie ancienne de la Macédoine.** 1863, 1 beau vol. in-8°, avec carte.......... 6 fr. »

EGGER (E.), membre de l'Institut. **Mémoires de littérature ancienne.** 1863, 2 beaux vol. in-8°.......... 15 fr. »

EICHHOFF (F.-G.), correspondant de l'Institut. **Poésie héroïque des Indiens** comparée à l'épopée grecque et latine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitation en vers latins. 1860, in-8°.......... 6 fr. »

LEVÊQUE (CH.), professeur de philosophie grecque et latine au collége impérial de France, ancien élève de l'école d'Athènes. **La Science du Beau, ses principes, ses applications et son histoire.** 1862, 2 beaux vol. in-8°.......... 15 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, par l'Académie française et par l'Académie des beaux-arts.

PIERRON (AL.) et **ZÉVORT** (CH.). **La Métaphysique d'Aristote**, traduite en français pour la première fois ; accompagnée d'une traduction, d'éclaircissements historiques et critiques, et de notes philologiques. 1840, 2 vol. in-8°.......... 8 fr.

REYNALD (H.), ancien membre de l'école française d'Athènes, docteur ès-lettres. **Recherches sur ce qui manquait à la liberté dans les républiques de la Grèce.** 1861, in-8°.......... 3 fr.

Paris, imp. RENOU et MAULDE, rue de Rivoli 144.


ARTISTICA LEGATORIA DI LIBRI
A. CASTELLI & C.i
ROMA
Corso Vitt. Eman. 304-306



